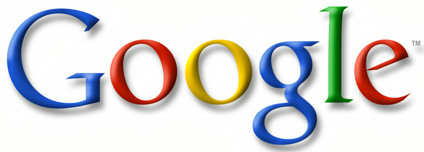
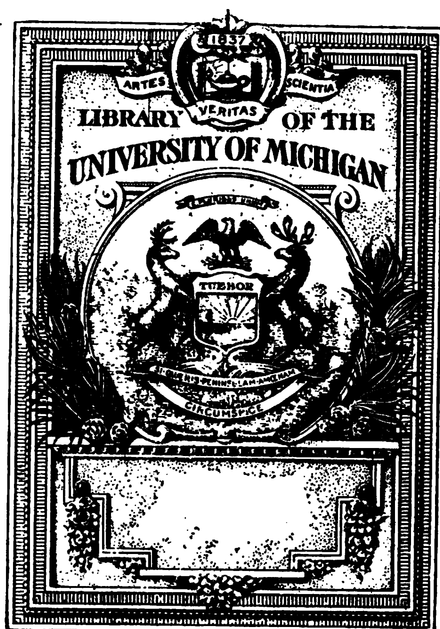
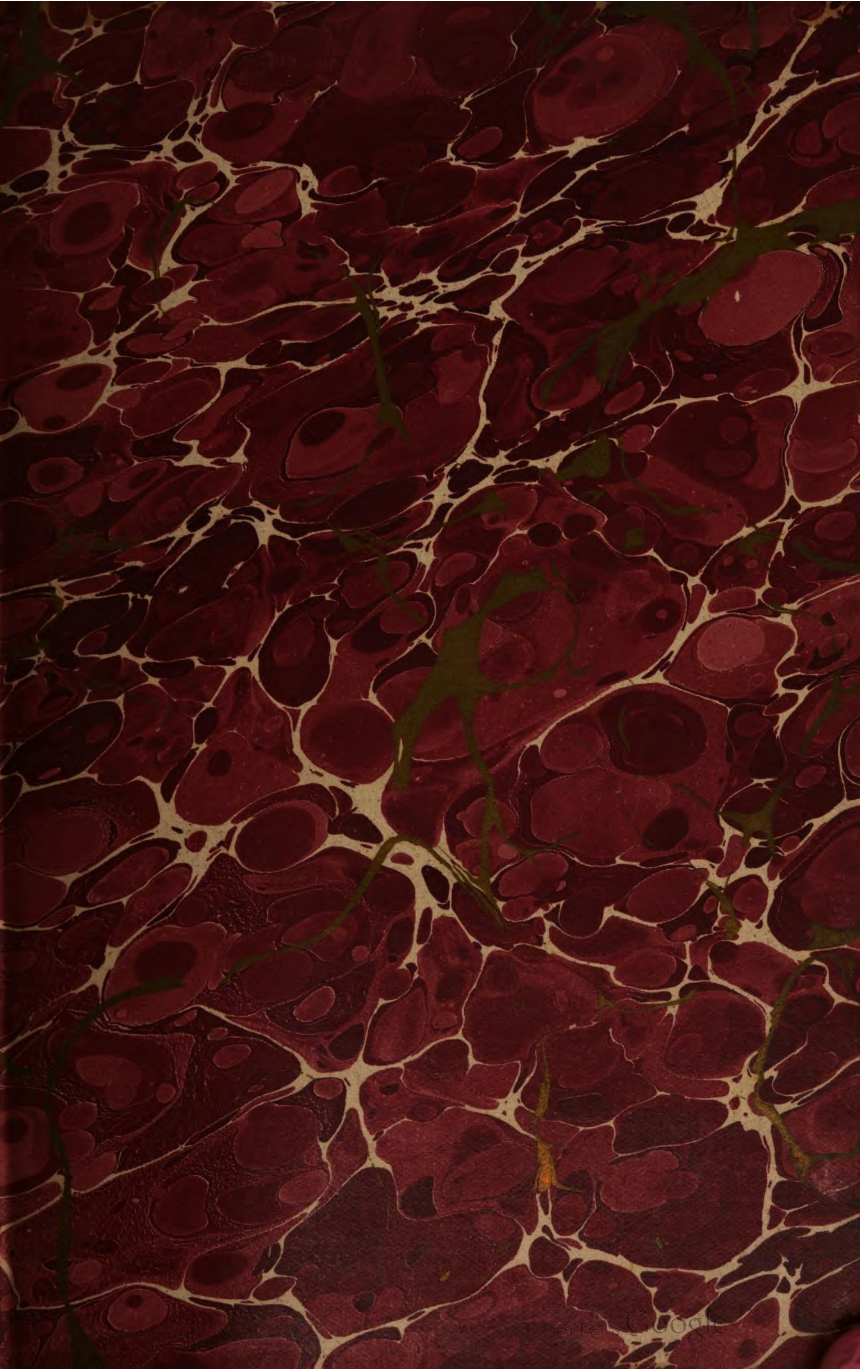




La Revue hebdomadaire


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LA REVUE

HEBDOMADAIRE

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

(*HUITIÈME ANNÉE*)

ROMANS — HISTOIRE — VOYAGES

2ᵉ SÉRIE : 3ᵉ ANNÉE. — TOME II.

JANVIER 1899



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cⁱᵉ, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

LA
BÊTE A BON DIEU

PREMIÈRE PARTIE

I

L'horloge de la station de fiacres du boulevard des Batignolles marque midi moins le quart. Une tourbillonnante trombe d'ouragan soulève des volutes de poussière du côté de l'avenue de Villiers, un fracassant grondement de roues saute de pavé en pavé à la rencontre des rails du tramway, avec le cliquetis musical de glaces à biseau secouées dans leurs cadres vernis; en même temps, le martèlement métallique de quatre nerveux sabots ferrés bat le grain résistant des cubes de grès ou de porphyre, au sortir de la sourde et élastique résonance de la chaussée de bois de l'avenue, et c'est, tout à coup, dominant les mille bruits du moment, un cri d'angoisse, de colère et de mépris:

— Gare!... gare!... Gare donc... animal!

Trop tard.

Une forme humaine, un instant dressée en travers u boulevard de Courcelles, au croisement des voies, est abattue, fauchée comme par un boulet, sous le oitrail du cheval, lancé à grande allure, qui débouche e l'avenue de Villiers.

Un autre cri, en réponse au premier, cri de terreur, de douleur aussi celui-là, et, après quelques longues et dernières foulées de la bête, à la bouche durement tiraillée par les guides, sciée par les à-coups du mors, un arrêt brusque et encore trépidant de la voiture, à hauteur du grand réservoir enserré entre la rue Pelouse et le boulevard des Batignolles.

A l'heure de midi, le rond-point placé à l'intersection des boulevards de Courcelles, des Batignolles, de l'avenue de Villiers, des rues de Constantinople, du Rocher et de Lévis est justement le centre d'une animation particulière.

Cet espace est une sorte de terrain de démarcation et de confusion entre les quartiers riches, le luxe rentier et cossu du VIII[e] arrondissement, qui vient mourir à cette extrême limite sous le nom de quartier de l'Europe, le luxe artistique des petits hôtels de la plaine Monceau, et le pauvre, le populeux quartier des Batignolles, appartenant au XVII[e] arrondissement.

Là, dans la hâte du déjeuner et des affaires, se croisent sans interruption, avec un continuel vacarme, tramways aux cornes tintamarrantes, omnibus pesants, fiacres cahotants, coupés de maîtres aux fringants attelages, lourds chariots de pierres de taille, bicyclettes, véhicules de toute nature et de toute espèce.

De plus, c'est la sortie des écoles enfantines de la rue de Monceau, les allées et venues d'ouvriers, d'ouvrières, hommes en cotte bleue, en bourgeron de travail, femmes en cheveux, en camisole, en petit châle de laine tricotée, cuisinières, femmes de ménage, un encombrement de voitures à bras chargées de légumes, de fruits, de fleurs, des marchands des quatre saisons, des marchandes au panier, un grouillant marché en plein air qui déborde de cette remuante rue de Lévis, fameuse dans l'histoire des bagarres politiques par la salle Lévis, salle de bal, également salle de réunions

publiques, et d'où souffla parfois sur Paris un vent de révolte, d'émeutes, de barricades.

Aussi déjà, derrière l'équipage, de chaque côté, devant, tout autour, une clameur qui s'élève, grandit, monte, s'enfle, clameur vocifératrice de malheur, clameur de reproche et de menace, au fond de laquelle bouillonne une instinctive malveillance et comme un souvenir, un écho réveillé de rumeurs plus grandes, plus terribles, le bas rugissement de jalousie, d'envie, de haine, de vengeance et de meurtre des tragiques époques de mouvements populaires :

— C'est des riches !

— Il n'y a place que pour eux, à ceux-là !

— Faut que ça passe quand même !...

— Ça écrase le pauvre monde !

— Misère de misère !... C'est toujours les malheureux qui payent la casse !...

— Pas de danger que ça crève le ventre à des rentiers comme eux !...

— Faudra pourtant que ça change !...

Des doigts durs, des paumes calleuses tiennent aux naseaux, aux crins, à la croupe, aux harnais miroitants, le cheval dont la robe se moire d'ondulations rapides, frémissantes, et qui frissonne au contact rude de toutes ces mains brutales abattues sur lui afin de l'arrêter, contenant ses inutiles tentatives de résistance, ses vains efforts pour se cabrer.

Bouches aux lèvres violentes, mufles de fauves, prunelles soudain pleines de sang, veines gonflées en cordes le long de bras musclés, poings levés en massues, une foule compacte et grondante enveloppe étroitement le véhicule, sur le siège duquel le cocher se dresse à demi, gesticulant, le fouet levé, la face apoplectique, furieux, hurlant comme s'il en eût senti les attouchements déshonorants sur sa propre chair :

— Touchez pas, tas de feignants !... Laissez ma

bête, hé! vous autres!... Voulez-vous bien la lâcher, hein?... On n'est pas des propres à rien!... On ne cherche pas à se sauver... ainsi...

Il se tourne à droite, à gauche, ne rencontrant que des visages indignés ou goguenards, et, du milieu de la foule, les apostrophes sifflent comme des flèches, des voix grasseyent, ricanent :

— Plus souvent qu'on va lâcher son carcan pour qu'il en massacre encore d'autres!...

— T' es bouclé, vieux, toi et ton poney!...

— Bouge pas, qu'on ramasse les morceaux que t' as faits!...

— T' as gagné ta journée, pour sûr!...

— Te v'là remisé pour un bout de temps, le Collignon!...

De l'un à l'autre, les curieux, des ouvriers en majeure partie, s'excitent à qui invectivera le mieux le cocher, qui ne sait plus auquel répondre, suffoquant de rage, quand, derrière lui, la glace s'abaisse, et, toute tremblante, une femme s'exclame, avançant un pâle visage, où les yeux très noirs luisent effrayés :

— Mon Dieu! mon Dieu!... Antoine, qu'y a-t-il et que nous veut-on?...

Il balbutie, troublé, ahuri :

— Je ne sais pas trop, madame!... Mlle Paule m'avait dit de pousser ma bête, qu'on était en retard!... Alors, j'allais un peu vite, comme de juste, et c'est un homme, je crois... oui, un homme renversé... un maladroit!... quelque ivrogne!... C'est des quartiers à ça par ici!...

Il essaye de regarder par-dessus la caisse de la voiture, de se rendre compte du plus ou moins de gravité de l'accident, à la fois ennuyé et colère, avec un mépris un peu tremblant pour les huées qui pleuvent sur lui.

— Oh! le malheureux!... Pourvu que ce ne soit pas grave, au moins!...

Une jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux bleus, dont la physionomie douce se teinte de tristesse, assise sur la banquette adossée au siège du cocher, vient de jeter cette exclamation d'un ton de pitié inquiète; elle n'a pas terminé que sa sœur, une brune, placée à côté de sa mère, à laquelle elle ressemble beaucoup, avec plus de feu et d'animation dans les traits, hausse les épaules en décidant :

— En voilà, un ennui!... Déjà nous n'étions pas en avance pour le déjeuner!... Papa va être d'une humeur!...

Elle s'agite, fronçant ses sourcils qui tracent une barre noire dans le blanc de marbre de son front, et, jetant des regards durs sur les gens qui tiennent le cheval :

— Est-ce qu'ils vont nous retenir longtemps?... Ah! si j'étais Antoine, moi, je sais bien ce que je ferais!...

Elle n'achève pas, mais un geste expressif de sa main droite souligne et finit sa phrase, sifflante en coup de fouet.

Le cocher, qui l'a entendue, répond :

— On ne peut pas, mademoiselle!... Déjà, c'est pour vous obéir que j'ai marché de ce train-là!... Il faut d'abord savoir...

Il regarde toujours dans la direction où la foule forme un groupe houleux :

— Ah! Voilà qu'on le ramasse! Il ne bouge pas... Blessé, sans doute... Malheur de sort!... Ça ne sait pas seulement se garer!...

La dame, qui a parlé la première, s'écrie :

— Il n'y a pas de sang, n'est-ce pas?... On ne va pas nous l'amener ici!... Je ne veux pas voir cela!...

Elle se renfonce dans les capitons de la voiture, les mains devant les yeux, tandis que sa voisine, les lèvres amincies de dépit dans la correction glacée de son beau visage impassible, murmure :

— Cet imbécile!...

Et l'on ne sait pas si cette apostrophe s'applique au cocher ou au malheureux que, là-bas, des ouvriers soutiennent sous les bras et essayent en vain de redresser, la tête roulant inerte et pesante entre leurs mains. Comme sa mère ne lui répond pas, elle reprend vivement :

— Nous ne pouvons pas demeurer ici éternellement, au milieu de ces gens !... Voyons, maman, donne ta bourse, qu'on la remette à cet homme et qu'on nous laisse partir. C'est ridicule, à la fin !

— Je veux bien, Paule; si ça pouvait suffire?...

Déjà elle a tiré de sa poche une bourse aux mailles d'argent, à travers lesquelles brillent des pièces d'or; mais Antoine qui a entendu riposte :

— Ça ne se fait pas comme cela!... Il y a les agents qu'on est allé chercher pour le procès-verbal.

Bien qu'il ne pense pas avoir grand'chose à craindre et qu'il soit tout prêt à jurer que c'est l'homme qui est venu lui-même se mettre devant son cheval, ses lèvres ont une grimace en prononçant ces mots; il n'ignore pas, en effet, que, parfois, on ne s'en tire pas toujours facilement avec les accidents de ce genre, que cela dépend de la gravité des blessures, de la durée de l'incapacité de travail qui peut en résulter, et il cherche à se souvenir de situations pareilles à la sienne, dans laquelle se sont trouvés des camarades, d'autres cochers : il croit se rappeler des condamnations sévères, de la prison en plus des dommages et intérêts. C'est comme une roue qui tourne dans son gros crâne épais, lui envoyant des jets de sang aux tempes, aux joues, l'étourdissant et l'aveuglant.

Il sent là, autour de lui, une hostilité menaçante, quantité de témoins qui, certainement, seront contre lui, prendront la défense de l'autre, un pauvre diable, un ouvrier comme eux, et il ne voit pas un homme de

cheval, pas un cocher de maître, pas un gentleman pour le soutenir de son témoignage.

Pendant ce temps la jeune fille blonde qui, toute pâle et tremblante, n'avait plus rien dit, cherchant seulement à apercevoir par la glace un peu du drame en action si près d'eux, derrière le cercle moutonnant de ces dos tendus, de ces têtes courbées sur la forme inerte qu'elle se représentait plutôt qu'elle ne la distinguait réellement, posa tout à coup la main sur le bouton de la portière et balbutia :

— Si j'allais...

Sa sœur s'exclama :

— Eh bien! Qu'est-ce qu'il lui prend?... Madeline!... Madeline!...

La mère sortit un moment de son anéantissement pour ajouter :

— Où vas-tu donc?

Elle n'avait pas cessé de parler que Madeline, ayant vivement ouvert la portière, avait franchi le marchepied, avant qu'on eût pu la retenir, et se frayait un chemin à travers les groupes, suppliant :

— Laissez-moi passer, laissez, je vous prie!...

Étonnés, les hommes, les femmes s'écartent devant la jeune fille, ne comprenant pas bien ce qu'elle désire, mais ayant comme l'intuition de ce qu'elle va faire, du sentiment qui la pousse.

Elle se dirige directement vers l'endroit où l'accident est arrivé; nul ne s'y oppose; au contraire, des ouvriers lui font place, subjugués par sa grâce, par l'irrésistible charme de sa physionomie, par l'immense pitié qui, de ses yeux, comme d'un foyer rayonnant, va tomber dans la direction de l'homme renversé. De lui-même le cercle épais des curieux enfermant celui-ci s'est ouvert, et elle est en face du blessé.

Après un premier et instinctif mouvement de recul devant ce corps étendu, ce visage masqué de boue et

de sang, elle réagit contre sa faiblesse et se pencha sur le malheureux, essayant de se rendre exactement compte de sa blessure.

C'est, autant qu'on peut en juger, un garçon tout jeune, dont le pantalon de velours à côtes, les souliers ferrés, la veste écussonnée d'une plaque de cuivre gravée d'un chiffre et d'un nom, disent la profession de commissionnaire. Auprès de lui, gémissant, un gros chien est accroupi et jette de longs abois comme si c'était son maître. Un ouvrier tient une casquette qu'il a ramassée à quelques pas de là, lancée par la rudesse du choc; deux autres, après avoir tenté de redresser le corps, l'ont recouché sur le pavé qui rougit peu à peu sous lui, autour de la tête.

La jeune fille fit, bouleversée :

— Oh! tout ce sang!... Pauvre homme!... on ne peut le laisser ainsi!... Il faudrait... il faudrait... Elle chercha du regard autour d'elle, puis, tirant de sa poche un flacon de sels, sans se soucier de sa toilette, sans hésiter, s'agenouilla sur la chaussée, saisit entre ses mains la lourde tête inerte qu'elle souleva un peu, l'appuyant sur son bras gauche glissé dessous, pour mieux approcher le flacon des narines de l'homme évanoui.

Le sang tache ses gants, sa robe, par larges gouttes foncées, et un des spectateurs s'écrie, enthousiasmé :

— Une crâne fille tout de même!

Penchée à la portière de la voiture, dont elle a baissé la glace, sa sœur l'a suivie des yeux et ne perd pas un de ses gestes; elle se rejette coléreusement en arrière, s'exclamant :

— Elle est folle!

Mais Madeline venait de remarquer un léger tressaillement dans les paupières du commissionnaire, dont les lèvres s'entr'ouvrirent un peu; elle dit :

— Il revient à lui, voyez!... Si on pouvait lui faire

prendre quelque chose, un cordial, ou au moins un verre d'eau?

Un des curieux annonça :

— Il y a un pharmacien à deux pas, à l'angle du boulevard.

C'est vrai; dans le premier empressement à entourer le blessé, à savoir ce qu'il avait, nul n'a songé encore à ce secours si proche, auquel on eût dû recourir immédiatement.

Aussitôt la jeune fille demanda, priante et impérieuse :

— Oh! vite, vite, qu'on le porte dans cette pharmacie!

Des hommes saisirent le commissionnaire, deux sous les bras, un autre par les jambes, s'attelant comme entre des brancards, et ils l'enlevèrent, tandis que Madeline continuait de se tenir auprès de lui, lui faisant toujours respirer son flacon et, de son mouchoir, essuyant les lèvres sanglantes du blessé.

— Voilà-t-il pas que mademoiselle s'en va avec eux! — remarque, stupéfié, Antoine, en s'adressant aux deux dames restées dans la voiture.

Il n'a pas achevé que ceux qui maintiennent le cheval interpellent de nouveau le cocher, pesant sur les guides et montrant la boutique du pharmacien :

— Allons, démarre un peu, toi aussi!

— Demi-tour à ton pur sang et amène-toi de ce côté!

— Allez, allez, Antoine!... Je ne peux pas laisser Madeline, ordonna la mère, terrifiée par cette reprise hostile de la foule et inquiète de ce que devenait sa plus jeune fille, pendant que l'aînée, pâle de fureur, grondait :

— Oh! cette Madeline, c'est sa faute aussi!... Elle avait bien besoin de descendre, d'aller là où elle n'a que faire! Il faut toujours qu'elle nous humilie avec ses goûts, celle-là!...

Maintenant arrivés, deux gardien de la paix rétablissaient la circulation sur le rond-point, sur la chaussée envahie par la foule, l'un se tenant auprès de la voiture qui était venue se placer devant le trottoir, en face de la pharmacie où l'on avait transporté le blessé, l'autre debout entre la porte de la boutique et la masse des curieux qui se pressaient pour essayer d'apercevoir par les grandes glaces, entre les bocaux, ce qui se passait dans l'intérieur de l'officine, où seuls on avait laissé pénétrer les porteurs du malheureux, la jeune fille l'accompagnant, le chien glissé entre les jambes des assistants et le brigadier des gardiens de la paix.

Le premier soin du pharmacien avait été de palper tout le corps pour s'assurer qu'il n'existait pas de fractures, en même temps qu'il interrogeait les ouvriers; les premiers assuraient que les roues lui avaient passé sur la poitrine ou tout moins sur les jambes; le troisième, qu'il avait seulement été renversé et projeté de côté par le poitrail du cheval.

Les vêtements, maculés de boue, ne permettaient pas de vérifier la réalité de l'une ou de l'autre de ces assertions; mais, comme les attouchements, les massages du pharmacien le long des membres et de la poitrine n'avaient provoqué chez la victime aucune plainte, il se contenta de porter toute son attention sur la tête, sur cette face barbouillée de fange et de sang.

Le commis, à l'aide d'une éponge et d'une cuvette pleine d'eau, se mit en devoir de rendre un aspect humain à la misérable figure, et on ne tarda pas à reconnaître que tout le mal se résumait en une longue plaie couturant le front, le sourcil, et entamant profondément la joue gauche.

La sensation de l'eau fraîche sur la blessure suffit à tirer tout à fait le blessé de son évanouissement plutôt produit par la violence du choc; ses paupières se levèrent complètement et un gémissement s'arrêta à

demi sur ses lèvres, en même temps que ses prunelles se fixaient, avec un étonnement où il y avait comme une sorte de plaisir, sur le doux visage de jeune fille, en ce moment incliné sur lui.

— Vous ne souffrez pas trop? questionna Madeline, dont les mains tremblaient, nerveusement crispées autour du flacon de sels qu'elle serrait inconsciemment à le briser.

— Quoi?... Qu'y a-t-il?

Il regardait autour de lui, ne semblant pas comprendre encore ce qui lui était arrivé, et interrogeant de ses yeux surpris tous ceux qui l'environnaient, pour revenir se reposer sur ces prunelles bleues, ces traits fins, cet ovale gracieux, cette physionomie apitoyée et affectueuse qu'il ne connaissait pas.

Une lassitude rabattit un instant ses paupières, qui se soulevèrent de nouveau, lentement, et, cette fois, avec un geste engourdi des bras, il essaya de se soulever, bégayant :

— Ah! oui... la voiture... Je sais!...

L'effort du souvenir ramassait en grosses rides toute la peau de son front, mais ce mouvement des muscles de la face lui arracha un cri, et, avec une plainte brève, il porta la main à sa blessure :

— Aïe!... Ça fait mal là!...

Il contempla ensuite d'un air stupide sa main, ses gros doigts tachés de sang, puis, sur les gants, sur la robe, sur le corsage de la jeune fille, également des plaques rouges, qui étaient de son sang à lui. Cela, il le comprenait instinctivement, sans pouvoir encore s'expliquer la manière dont un fait aussi extraordinaire avait pu se produire, et ce que lui était cette élégante et jolie personne, qui lui montrait un pareil intérêt, à lui, pauvre diable de commissionnaire lourdaud et grossier, auquel d'habitude ne s'intéressaient pas des gens si bien mis, sa société ordinaire se composant surtout

de ce qu'il y avait de plus bas et de plus commun dans le peuple, c'est-à-dire la clientèle accoutumée des marchands de vin.

Cependant, il commençait à se remettre suffisamment pour pouvoir répondre aux questions qui lui étaient posées et pour mouvoir alternativement ses bras et ses jambes de manière à prouver que le premier examen du pharmacien, tout superficiel qu'il eût forcément été, se trouvait être juste.

Un des ouvriers qui avaient aidé à le porter le remarqua en riant :

— Hein! le camarade, rien de cassé, à ce que je vois! Te v'là encore avec tes quatre morceaux solidement emmanchés dans le corps comme avant ton accident!... Pas besoin de béquilles! Ah! ah! C'est fameux!

Un autre ajoute :

— Si, avec ça, tu possèdes encore toutes tes côtes, tu peux te vanter de l'avoir échappé belle, ma foi, oui!

Le premier reprit :

— Rien que le coco un peu fêlé!

Mais le commissionnaire, qui remuait déjà la tête avec une certaine facilité, expliqua :

— Pas même, à ce qu'il me semble; seulement la peau entamée. C'est que, par chez nous, en pays d'Auvergne, on a le crâne solide comme les roches de la montagne.

— Un Auverpin!... Fouchtra, alors ça va bien; tu pourras encore danser la bourrée, gouailla l'ouvrier. Moi, c'est de la Villette que je suis; mais comme je fréquente volontiers les bals-musettes, nous sommes cousins, pas vrai?

Il battit un entrechat, en faisant résonner le plancher sous ses gros souliers, et termina :

— Un bon verre de fil-en-quatre par là-dessus, il n'y

a rien de tel pour vous recoudre un bobo et vous replanter un citoyen d'aplomb.

Du rire montait à toutes ces faces d'ouvriers, un moment durcies par la crainte d'un accident grave, d'une de ces catastrophes qui les menacent eux-mêmes chaque jour, à chaque heure, dans leurs rudes et périlleux travaux, et ils redevenaient loquaces, ressaisis par la joie de la vie si dure qu'elle soit, avec un besoin de se détendre, de chasser l'écrasante angoisse, de plaisanter.

Mais, tout en essayant difficilement de grimacer un sourire, le jeune homme se trouvait encore trop étourdi par sa chute et par la perte de sang pour se mettre à la hauteur de ceux qui l'entouraient et se laisser entraîner par cette poussée de gaieté ; il geignit sans conviction, avec effort :

— Oui, oui, bien sûr!

Sans vouloir remarquer la joie un peu pesante et triviale de ces hommes, Madeline observa, pendant qu'on le relevait pour l'asseoir sur une chaise :

— Il aurait surtout besoin de repos; si on pouvait...

Brusquement la porte de la pharmacie s'ouvrit, et, enveloppée de ses fourrures, hautaine, sans daigner regarder personne, la mère de la jeune fille entra, s'adressant directement à elle :

— Eh bien! c'est fini, j'espère? Voilà cet homme remis; tu vas revenir maintenant. Que fais-tu ici? C'est ce que nous nous demandons, ta sœur et moi!... Tu n'as pas honte?...

Madeline balbutia, interdite :

— Moi, maman! Pourquoi?

Et, très vite, elle ajouta, avec une supplication dans la voix :

— Oh! si tu voulais, on mettrait ce malheureux dans la voiture et on le transporterait à la maison pour

achever de le guérir; notre bon docteur pourrait...

Sans la laisser continuer, avec un geste de recul instinctif, l'autre fit, stupéfaite, suffoquée :

— A la maison?... N'est-ce pas assez de te voir dans cet état?... Ah çà! qu'est-ce qui te passe par l'esprit?...

Comme arrachée à une sorte d'hypnose, la jeune fille répondit, du trouble dans tous ses traits :

— Par... par l'esprit?... Mais je ne sais pas.

Non vraiment, elle ne le savait pas, ce qui lui était passé par l'esprit, par le cœur plutôt, cette jeune fille riche, bien mise, délicate et soignée, cette jeune fille élevée dans le luxe, ignorante de toute misère et toujours tenue si loin de ces contacts grossiers! Non, elle n'eût pu le dire, l'expliquer, ce qui l'avait traversée tout entière comme une révélation, à la secousse inattendue reçue en assistant à l'accident arrivé au commissionnaire, à un simple ouvrier, à cet être humble, misérable, placé si loin d'elle, qu'il lui avait fallu un effort en bas, un geste de descente comme vers le fond d'un gouffre pour arriver à celui que, jusqu'alors, elle pouvait croire d'une essence différente de la sienne.

Sous la question agressive et violente de sa mère, elle essayait vainement de se ressaisir, de se raisonner, endolorie jusqu'au fond de l'être par ce premier choc, qu'elle se sentait incapable d'analyser et que ne suffisaient à expliquer ni l'extérieure action des nerfs brusquement frappés, ni l'habituelle et irraisonnée sensibilité féminine.

Assurément ce n'était pas, cela, un phénomène physique et visible, mais bien quelque chose de plus compliqué, de plus profond, de plus intime surtout, ayant ses lointaines et mystérieuses ramifications, ses racines dans l'essence même de la nature humaine.

Elle regardait tour à tour sa mère, si raide dans ses vêtements luxueux, la face immobile, glaciale, mépri-

sante et pâle, une dure face d'idole cruelle, et ce pauvre être, encore à demi inerte sous ses vêtements de travail, avec ses mains souillées, son visage crispé par les élans de la douleur et à demi voilé d'un sang que le pharmacien et son aide arrivaient difficilement à étancher.

Entre les deux la distance lui paraissait énorme, incommensurable, impossible à jamais supprimer.

Comment se faisait-il qu'elle, la fille de cette créature de chair fine, de luxe, d'insolence, d'orgueil, eût été jetée subitement vers ce misérable, comme s'il eût été tout près d'elle, de sa race, de son sang, un ami, un frère ?

A quelles altitudes fallait-il chercher les sources de ce fleuve qui l'avait emportée jusqu'à lui, sources encore non découvertes dans l'énigme de son être, comme autrefois celles du Nil, sources qui, de même que celles du grand fleuve égyptien, répandent des torrents productifs, de fécondantes eaux, chargées d'un limon précieux lui aussi, d'un limon d'où, au lieu des gerbes d'or du blé, des frissonnantes et ondulantes moissons nourricières des êtres, naissent la pitié, la charité, la fraternelle tendresse des cœurs, — une nourriture d'égalité pour les Ames, semblable au froment, au pain, cette nourriture d'égalité pour les corps.

Oui, c'est cela surtout, une souffrance morale plutôt qu'une commotion physique, qui l'a arrachée d'un élan hors de la voiture pour la faire courir à la pauvre créature de même origine primordiale, étendue sur le pavé et baignée dans son sang, cela et non point une tié banale et de surface.

En réalité cependant, elle paraissait l'avoir fait d'instinct, d'impulsion spontanée, sans même se rendre ompte de ce qu'elle faisait, des obscurs et secrets entiments qui la poussaient à agir, et c'est en y réfléhissant après coup, c'est en considérant les consé-

quences sociales de son acte, c'est en s'entendant si âprement questionner par sa mère, que Madeline se sentit subitement transformée. Dans les ténèbres inexplorées de son âme, dans cette nuit toute grouillante de germes ignorés et merveilleux, quelque chose d'inconnu s'était soudainement éclairé.

Elle comprit aussi qu'elle eût, en ce moment, vainement essayé de convaincre sa mère, de lui traduire ce qui se passait en elle, et elle déclara seulement, en une sorte d'excuse de son humanité :

— Ce malheureux, n'est-ce pas, c'est un peu notre faute... la voiture?...

Par la porte restée grande ouverte, une voix impatiente lança :

— Eh bien! On payera ce qu'il faudra, c'est convenu!...

La silhouette fière et impertinente de Paule se dressait à son tour, au milieu du groupe un instant écarté des curieux.

En ce moment Madeline interrogeait le blessé :

— Comment vous nommez-vous?

Il montra machinalement sa plaque, ajoutant :

— Jean... Jean Prochas, numéro 508.

— Ah! bien... Je ne voyais pas; vous êtes commissionnaire, c'est vrai. Où habitez-vous? Voulez-vous qu'on vous ramène chez vous?

L'homme bredouillait, avec un vague mouvement de la main droite vers sa tête, comme pour attraper une mèche de cheveux hérissée sur son front :

— Oh! dame, c'est pas trop la peine!... Y a les camarades!... Y me conduiront... C'est pas des endroits où une dame comme vous serait bien contente d'aller. C'est des habitations de pauvres gens, avec des escaliers pas soignés comme dans les belles maisons : rue des Dames, au 117 *bis*, que je loge... alors, vous pensez!...

— Tiens ! s'écria la jeune fille. La maison de notre ouvrière !... Tu sais bien, maman, cette brave femme qui travaille de temps en temps chez nous, Rose Lorthé.

Le commissionnaire avait entendu ; il marmotta très bas, comme s'il se fût parlé tout seul :

— Les Lorthé, des voisins de palier que c'est, je connais bien. Oh ! oui, un tapissier, son homme, toujours malade ; et puis, des Alsaciens qu'ils sont, alors on est un peu amis comme des pays, vu qu'on n'est, ni les uns ni les autres, de Paris.

Gens d'Alsace, gens d'Auvergne, c'était, en effet, d'être de province qui les unissait, une sorte de lien conventionnel rapprochant les uns des autres ceux qui étaient venus de si loin, de régions si diverses, s'engloutir dans le grand tourbillon tumultueux et égoïste de la capitale ; ils trouvaient ainsi une espèce de défense, de communauté d'intérêts, de goûts, contre le vertige troublant de l'énorme ville ; c'était un nid étroit, où l'on pouvait, en prévision des tempêtes, des dangers, des malheurs, se blottir resserrés tous en tas pour offrir moins de prise à la bourrasque.

Il poursuivit, caressant le chien qui lui balayait les mains de coups de langue joyeux :

— Ils aiment bien *Mouton,* une bête qui joue avec les enfants et qui ne mord jamais ; aussi ils le gardent, quand je ne peux pas l'emmener. Et c'est des petits services qu'on se rend de temps à autre, une course, une commission, un coup de main pour l'ouvrage. Alors, ça fait qu'on ne s'ignore pas et que, s'il arrive quelque chose, on n'est pas tout seul, abandonné... Ainsi, faut pas vous inquiéter pour ce qui sera de moi, et, tenez... ça va déjà mieux !... Si je pouvais seulement...

Il essaya de se mettre debout, malgré les mains qui le retenaient, et il y parvint, écarquillant les yeux,

les bras en balancier, tandis que le pharmacien achevait de fixer à l'aide d'une bande de toile le pansement provisoire qu'il avait mis sur la longue plaie saignante.

Le brigadier s'était rapproché, demandant, autoritaire et important, avec un sévère regard à tout le monde :

— Faut dire si vous portez plainte, pour que je fasse mon rapport, vu qu'il y aura à voir le temps que vous resterez sans rien faire, incapacité de travail, et les soins du médecin.

Mais tirant de son carnet une carte de visite, la propriétaire de la voiture déclara :

— Pour tout ce qui sera nécessaire, remèdes et argent, vous pourrez adresser ici.

Le gardien de la paix lut à haute voix :

— Madame Joseph Hudin...

Et, portant vivement la main à son képi d'un air respectueux :

— Oh ! très bien ! très bien !... Je connais ; j'ai été assez souvent de service avec mes hommes, rue de Vienne, devant la maison, les jours de presse, de souscriptions... Faites excuse, madame.

Il se retourna rudement vers le commissionnaire, l'interpellant d'une voix bousculante :

— Tu peux te vanter d'avoir de la chance, toi, mon gaillard !... Il y en a plus d'un qui voudrait être à ta place... La propre dame à M. Joseph Hudin, le grand banquier de la rue de Vienne, le directeur du Comptoir Lutécien !... Tu n'as pas besoin d'aller en justice pour être sûr d'être indemnisé !... Allons, tu as montré que tu n'avais rien de cassé, on va te prendre sous les bras et te faire un brin de conduite à pattes, il n'y a rien de meilleur que ça pour vous remettre !... Tu demeures rue des Dames, à cinq minutes d'ici, c'est l'affaire d'un instant. Hé ! vous autres, empoignez-

oi le camarade, et en route !... Pardon, madame, de
ut le tintouin !...

Un ouvrier grommela :

— Bon sang de bon Dieu !... C'est-y pas l'écrasé
n'a tort à c't' heure !... Et les excuses, et les préve-
nces sont pour ceux qui écrasent !... Ah ! malheur
argent, va !... Alors, doré sur tranches, on a le droit
e tout faire ?... Qué misère de misère !...

Quand le groupe sortit, aidant Jean Prochas à mar-
ier, et qu'il atteignit la chaussée, le cocher, du haut
e son siège, s'exclama en l'apercevant :

— Ah bah ! Quand je disais un pochard !... Mais
est le commissionnaire de la rue du Rocher, une pra-
que à marchand de vin ; je ne connais que ça, avec
n grand animal de chien qu'on trouve toujours dans
s jambes !...

Puis, haussant les épaules, en s'adressant à sa maî-
esse qui remontait en voiture :

— Un fameux poivrot, qu'on peut dire !... Ça n'au-
it pas été une grande perte, si ce n'est pour les mas-
oquets !...

Paule Hudin l'interrompit sèchement :

— Allez, Antoine, et vivement ! Nous n'avons déjà
é que trop retardées par cette sotte histoire !

— Pauvre garçon ! fit doucement Madeline, sui-
nt le blessé du regard, pendant que les curieux se
ssipaient chacun de leur côté, retournant à leurs
faires.

— Viens donc ! gronda Paule impatientée. Si tu te
ets à plaindre les ivrognes, maintenant ?

Deux femmes du peuple, restées devant la boutique
pharmacien, avaient pu entendre ces paroles ; l'une
elles, révoltée, fit assez haut pour être entendue de
ule

— ... voilà une pimbêche !... On voit bien qu'elle
a pa besoin de boire pour oublier sa misère !... Pour

le mal que je lui veux, je lui souhaite de ne jamais en arriver là, et pourtant elle le mériterait; elle verrait alors !...

Mais, montrant Madeline, dont la tête blonde, penchée par la portière, cherchait encore à apercevoir le commissionnaire qui, le front bandé, la casquette en arrière, titubait entre ses camarades improvisés, l'autre répliqua :

— Vois-tu c'te fille, quoique ça soit des riches, elle est bonne au pauvre monde; je mettrais ma main au feu que celle-là, c'est la « *Bête à Bon Dieu* » de la famille !...

II

— Alors on ne déjeune pas aujourd'hui?... J'ai cru que vous ne rentreriez jamais, et, ma foi! je ne vous attendais plus... C'est très désagréable; vous savez pourtant bien que je suis toujours à l'heure, moi!...

Installé à sa place habituelle, le dos à la cheminée, devant le déjeuner qu'il avait donné l'ordre de servir, Joseph Hudin grondait d'une voix mécontente, tout en cassant son pain par petits morceaux et en bousculant son assiette encore vide.

— Mon ami, tu ne peux pas t'imaginer...

— Papa, si tu savais...

— Oh! petit père...

Il tapa des deux mains à plat sur la table :

— Allons, c'est bon! C'est bon! Je ne veux rien entendre en ce moment!... Asseyez-vous et commençons... Hein!... Vous me raconterez en mangeant... Moi, d'abord, je me sers... Un pâté de lièvre,... ah! fameux!... Avez-vous faim, au moins? je n'aime pas qu'on n'ait pas faim : moi, je lui ferai honneur.

Attirant à lui le plat, il venait d'examiner la te

rine avec un regard de connaisseur et de gourmand, la lèvre humide d'avance, l'œil réjoui, déjà oublieux de son ton de gronderie, tandis que les trois femmes s'asseyaient, la mère en face de lui, Paule et Madeline à sa droite et à sa gauche.

Grand, les épaules épaisses, la face colorée dans l'encadrement des favoris noirs, à peine semés çà et là de poils blancs, le crâne un peu dégarni sur le sommet, avec une couronne de cheveux encore épais et frisant court, Joseph Hudin avait un aspect de force et de santé que semblait confirmer le puissant et régulier mouvement de mâchoires indiquant un appétit solide et un estomac parfait.

Il avait la coquetterie de ses dents, blanches, bien plantées, et, plein de mépris pour les santés débiles, répétait avec son égoïsme tranquille, sa personnalité toujours mise en avant :

— Moi, je broierais du fer et je digérerais de l'acier; je suis bâti pour vivre cent ans!...

Il suffisait de le voir pour le juger sensuel, autoritaire et violent, rien qu'à regarder ses lèvres fortes, ses mains dénonciatrices, ses sourcils touffus, son cou massif, ses yeux noirs, où passait par moments cette flamme d'insolence qui flambe dans les prunelles des hommes de jouissance et d'argent, flamme qui leur est donnée par le mépris de tout ce qui s'achète, de tout ce que l'on peut avoir pour de l'argent, mais aussi par la persuasion que l'argent donne tout, procure tout, suffit à tout.

Il était cependant parti de bien bas, et il lui avait fallu de longues années avant d'atteindre la position brillante et enviée qu'il occupait.

Il y en avait encore qui se le rappelaient tout petit employé dans la grande administration du Crédit Terrien, si peu fortuné alors, qu'il habitait avec sa mère, morte depuis, une maison ouvrière de la butte Mont-

martre, allant lui-même aux commissions, la boîte à lait accrochée aux doigts, le pain sous le bras, prenant le matin, pour les besoins du ménage, l'eau à la fon taine de la cour pour la monter à son cinquième étage.

A cette époque, ce n'était qu'un long garçon à l charpente énorme, aux joues creuses, de tournur famélique et apitoyante, pas méchant ni malintentionné mais déjà plein de désirs grossissants, d'appétits qu le jeûne exaspérait, et prêt à tout pour satisfaire c grondement de faim qui lui rugissait au fond des en trailles, cette soif de jouissances, de plaisirs qui l séchait la bouche, lui brûlait les artères, se trahissan par les dardées de flammes empourprant par instant sa face maigre, durcie sous le noir des cheveux et d la barbe.

D'instruction médiocre, ayant tout juste fait ses classes, sans aucun diplôme, il ne semblait pas destiné à un avenir bien élevé; il est vrai que la besogne qu'on lui demandait n'exigeait pas des connaissances fort étendues; mais ce ne fut pas dans les bureaux qu'il sut faire son chemin, ce fut plutôt dans les couloirs, dans les antichambres, autour des gens influents, des gros bonnets de l'administration, pour lesquels il montrait une souplesse, une prévenance de laquais.

Les administrateurs du Crédit Terrien trouvèrent en lui l'homme de tous les dévouements, de toutes les complaisances et de toutes les bassesses; il arriva ainsi jusqu'au directeur, dans les bonnes grâces duquel il ne tarda pas à s'insinuer, en lui rendant des services, non pas seulement au dedans, de préférence au dehors.

Celui-ci le devina peut-être à ce moment; mais, tout en le méprisant, il continua de se servir de ce gaillard actif, débrouillard, rendu ingénieux par l'idée fixe de parvenir, et que n'arrêtaient ni les scrupules ni le sens moral.

Une fois incrusté dans la confiance de son grand

chef, comme un bernard-l'ermite dans la coquille conquise, Joseph Hudin avait fait en sorte de devenir l'indispensable, en s'initiant adroitement à quelques-uns de ses secrets intimes, de manière à être non seulement utile, mais menaçant et dangereux, si on voulait un jour se débarrasser de lui, sans la rétribution qu'il jugeait avoir gagnée. Ce jour devait arriver, il vint, et Joseph Hudin sut alors user de sa puissance occulte.

Mis au courant de toutes les opérations financières de l'administration, mêlé aux combinaisons mystérieuses du directeur, il en profita pour s'assurer des bénéfices réguliers, en dehors de ses appointements fixes, en prélevant de toutes mains de fortes commissions, en touchant des pots-de-vin sans courir aucun risque, en jouant à la Bourse à coup sûr, d'après des renseignements officieux, avec la certitude de la complicité muette et soumise de son supérieur, qui avait eu l'imprudence de l'employer parfois comme homme de paille pour certaines spéculations personnelles.

En même temps qu'il emplissait ainsi son bas de laine, le petit employé du début, l'humble et l'affamé d'autrefois avait pris du corps, de la mine, de l'aplomb.

Quand il eut mis de côté deux cent mille francs, il désira se marier afin d'avoir un salon, de recevoir à sa table, sachant tout ce qu'on peut obtenir des gens, surtout dans le monde des affaires, après un bon dîner, arrosé de vins fins, à l'heure du cigare et des liqueurs, la fumée des uns et des autres aidant à cacher tant de compromis!

Le mariage n'étant qu'un but, il lui fallait une femme dont la beauté fût en rapport avec la fortune qu'il rêvait; peu lui importaient ses qualités, pourvu que, par sa présence seule, elle contribuât à la décoration de son salon et servît d'enseigne à sa richesse. En outre, il la préférait pauvre, afin qu'elle lui dût tout et

qu'il ne se trouvât pas inférieur à elle, ni sous sa dépendance.

Dans une maison amie il rencontra enfin, après bien des recherches, l'orpheline remplissant toutes les conditions qu'il désirait.

D'une beauté régulière, mais froide et immobile, Anna Fermet lui parut merveilleusement apte à tenir l'emploi d'idole qu'il réservait à sa femme. N'ayant pour vivre qu'une faible rente insuffisante à ses besoins, elle cherchait désespérément une place et sollicitait son admission à l'administration du Crédit Terrien où l'on prenait des femmes comme employées. C'est dans le but de lui faire obtenir ce qu'elle demandait que des personnes s'intéressant à elle l'avaient fait se rencontrer avec Joseph Hudin. Dès la première entrevue celui-ci comprit que l'occasion cherchée se présentait ; il fit causer la jeune fille, tira d'elle tous les renseignements nécessaires, usa savamment sa patience et enfin lui demanda sa main.

Sut-elle deviner la position qui lui était réservée ? Fut-elle vraiment attirée par la rondeur souriante de ce grand garçon solide, à la parole déjà assurée, aux manières prenantes et persuasives ? Ou, tout simplement, n'eut-elle aucune hésitation entre la place misérable qu'elle quémandait et le parti qui s'offrait ? Le fait est qu'elle accepta et que, un mois après la demande, avec la rapidité d'une affaire qu'on conclut, Joseph Hudin épousait Anna Fermet, ayant pour témoins le directeur du Crédit Terrien lui-même et l'un des administrateurs les plus influents de l'établissement.

A dater de ce jour, il se sentit parti pour des destinées merveilleuses et il n'eut plus qu'un désir, trouver une situation où il fût tout à fait son maître ; il patienta encore quinze ans, étendant ses relations, accroissant son capital, et manœuvra si adroitement qu'il se fit donner la direction d'un nouvel établissement qui ve

nait de se créer luxueusement dans un hôtel tout neuf de la rue de Vienne, le Comptoir Lutécien, une banque en sous-main du directeur du Crédit Terrien.

Durant ces quinze années, peu à peu, à mesure que sa fortune grandissait, son assurance, ses appétits croissaient en proportion, et il s'acoquinait au luxe, s'habituait à dépenser sans compter.

De son mariage deux filles étaient nées. Paule d'abord, qui avait la beauté de sa mère avec quelque chose de l'ardeur, de la violence, du besoin de richesse et de domination de son père; ensuite Madeline, toute différente de ses parents, ne semblant tenir ni de l'un ni de l'autre, blonde, douce, timide, et qui était un peu comme l'âme qu'aurait pu avoir son père, s'il ne s'était pas laissé entièrement dominer par ses défauts, mieux, par ses vices.

En effet, Joseph Hudin n'était pas, enfant, l'homme de proie qu'il devint, une fois happé par le terrible engrenage de la vie. Et, plus tard, en dépit des instincts que décelaient sa taille, sa vigueur, sa coloration violente, il avait souvent été plein de bonnes intentions, se promettant d'être, dès qu'il aurait atteint son but, tout différent de ce qu'il se montrait; le malheur, c'est que ce but continua de reculer toujours, sans se laisser jamais atteindre.

Il y avait, dans le secret abîme de son être, un fonds de faiblesse; ce fut cette faiblesse, lit de glissante argile, sur lequel il était tout entier bâti, qui l'empêcha de résister à l'attrait du plaisir et qui guida toute sa vie, à cause d'une certaine sensualité de nature, d'une paresse innée à repousser ses penchants, d'un goût irrésistible des bonnes choses et du luxe qui les procure.

Certainement il aurait voulu gagner honnêtement son argent, beaucoup d'argent; mais l'argent ne venant pas assez vite, et ses appétits ayant les dents d'autant

plus longues qu'ils avaient pris naissance dès la première heure, tout au début de son entrée au Crédit Terrien, il s'était laissé entraîner, fermant les yeux, habituant sa molle conscience aux défaillances, aux accommodements, puis aux lâchetés, enfin aux compromissions de toute espèce.

Il se disait toujours, en ses instants de remords, qu'une fois riche, possesseur du chiffre de fortune qu'il s'était mentalement fixé et qui, du reste, était énorme, il vivrait tout différemment, rompant ses attaches avec un passé qu'il sentait bien lourdement chargé. Mais il avait trouvé, dans sa femme d'abord, dans sa fille aînée ensuite, d'insatiables complices, versant comme un torrent intarissable cet or qu'il s'épuisait à gagner par tous les moyens ; alors il avait continué, plus ardent, plus insatiable lui aussi, d'autant que, par sa faute même, à cause des raisons égoïstes qui lui avaient fait épouser sa femme, ne trouvant pas dans son foyer les joies calmes et réconfortantes qu'il y eût trouvées avec une autre femme, il se dédommageait au dehors et cherchait ailleurs les satisfactions qui lui manquaient.

Maintenant, il était trop tard pour revenir en arrière, trop tard pour se transformer et redevenir ce qu'il aurait pu être; les années l'avaient endurci physiquement et moralement, et si, parfois, quelque chose tressaillait encore en lui, c'était sous l'influence de sa fille cadette Madeline, mais sans qu'elle pût éveiller dans son cœur, dans son âme, autre chose qu'un frémissement passager, aussi vite disparu que venu, l'ombre fugace du remords.

Depuis quatre ans directeur du Comptoir Lutécien, n'ayant plus aucune attache avec le Crédit Terrien, dont l'ancien chef, son supérieur et son complice d'autrefois, avait été changé après un scandale éclatant, Hudin avait pris une importance considérable dans le

monde de la finance, d'autant plus que les débuts de la nouvelle Société avaient été remarquablement heureux et que les premières émissions de valeurs lancées par son intermédiaire avaient été des triomphes.

Il y avait certainement là un phénomène dû à la vitesse acquise; si les affaires du Comptoir allaient si bien, c'est que Joseph Hudin avait encore pu utiliser les précieux renseignements qui le faisaient spéculer à coup sûr au Crédit Terrien. Mais cela ne devait pas toujours durer; fatalement le moment devait arriver où il lui faudrait voler de ses propres ailes, s'aventurer sur des terrains inexplorés, inconnus, moins sûrs et moins solides que ceux qu'il avait l'habitude de fouler.

Dès le commencement de la troisième année, les difficultés surgirent; une sorte de déveine s'abattit sur le Comptoir, emportant d'un souffle de tempête et dispersant les bénéfices des premiers temps. Cependant, la confiance insolente et audacieuse qu'il avait en lui, et qui lui avait été coulée dans le sang par les longues années de gains continus faits au Crédit Terrien, le soutint, le dressant hautain et tranquille au-dessus de cette bourrasque qu'il pensa passagère. Son train de vie n'en fut pas diminué, et il continua de recevoir, d'ouvrir ses salons, de donner dîners sur dîners, ayant pour lui la presse, un certain nombre de journaux spéciaux, pour lesquels il s'était toujours montré d'une générosité prodigue et qui ne laissaient échapper aucune occasion de faire son éloge.

La quatrième année fut désastreuse, et il lui fallut accomplir des prodiges d'habileté pour masquer sa situation véritable, tromper sur les pertes énormes subies et conserver cette façade dorée, derrière laquelle le gouffre s'agrandissait de jour en jour.

Autrefois, il n'achetait à la Bourse qu'avec la certitude de voir monter une valeur, ou ne vendait qu'en prévision d'une baisse assurée, puisqu'il s'agissait de

titres de l'administration à laquelle il appartenait et d'opérations faites par ordre du directeur de cette même administration. Quand il fut directeur lui-même, il ne lui fut plus loisible d'agir ainsi sans péril, autrement qu'en se servant d'hommes de paille, dans la dépendance desquels il devait ensuite forcément se trouver ; puis le Comptoir n'avait pas un roulement de valeurs assez considérable pour permettre de semblables opérations sur son propre portefeuille.

Il allait aussi un peu au hasard, n'ayant qu'une connaissance imparfaite des véritables affaires et écrasé par de constants besoins d'argent; il n'avait plus les renseignements assurés que, tout petit employé, il arrachait aux uns et aux autres ; il ne connaissait plus d'avance, comme auparavant, ce qu'on devait faire, et il lui était impossible de jouer à coup sûr, en faisant faire pour lui personnellement la contre-partie des ordres que l'administration donnait par son intermédiaire.

Peut-être, s'il avait pu espérer trouver chez lui, auprès de sa femme, une aide, une consolation, un encouragement, eût-il essayé de modifier son existence, de restreindre ses dépenses et de fuir le cyclone qu'il sentait déjà devoir l'emporter ; mais, de ce côté, au contraire, il ne rencontra que des raisons nouvelles de continuer à outrance la vie qu'il menait.

GUSTAVE TOUDOUZE.

(*A suivre.*)

CARNET D'UN TOURISTE

AU CAUCASE

(*Suite*)

SUR LA ROUTE MILITAIRE (*Suite*)

Nous avons tout à coup, en pleine nuit, par des côtes rapides, à travers des puits de fraîcheur, au galop de la troïka tintamarrant de toutes ses clochettes, descendu le versant de la vallée de l'Aragva; et nous voici, sous le clair de lune, dans une oasis : Annanour.

Comme une maîtresse capricieuse, Nature, à de certains moments, vous fait une rebuffade plus rude ou une caresse plus douce. Elle fut adorable, ce soir-là; et j'éprouvai une fois de plus ce que les voluptés d'un autre genre, ce que les plus fiers enivrements de l'esprit ne nous donnent pas au même degré : la joie de vivre mêlée au regret qu'il faudra mourir.

Annanour est le seul sourire du Caucase. Il ajoute donc à son charme le prix de la rareté. Ce village occupant une position stratégique au point de jonction des deux vallées de l'Aragva blanche et de l'Aragva noire, fut une des plus importantes citadelles élevées par les premiers Bagratides contre les incursions arabes. Il reste de ces ouvrages un château appelé « palais de la reine Tamara », et deux églises fortifiées.

Du mamelon où se dressent ces ruines on plonge à une grande profondeur dans l'entonnoir des montagnes boisées. C'est de là que les descendants d'Askhot et de Tamara purent voir arriver Tamerlan et ses Tartares.

La plus vieille des deux églises a de belles fresques qui s'effacent et un bijou de porche qu'on laisse crouler. L'autre vous présente un des plus magnifiques portails de l'architecture géorgienne, avec les détails caractéristiques du style : la croix aux bras retombants, mêlée d'entrelacs, et les encadrements en bourrelets sculptés. Que n'emploie-t-on à conserver ces nobles et vénérables choses un peu de l'argent que coûte le perpétuel rebadigeonnage en azur boule de lessive des barbares clochers de Moscou ?...

Les édifices de l'art géorgien — les seuls de l'Orient, ou à peu près, qui soient revêtus de pierre — mériteraient d'exceptionnels égards. Sous ces climats, le granit se change tout de suite en or, et j'avoue préférer cette robe aux chemises de plâtre aveuglant dont s'enveloppent les mosquées.

***

Décidément je retarde sur mon siècle. J'ai le goût scandaleux de la lune dans les ruines, des vieux cimetières mouillés de la rosée du matin ; j'ai le goût d'un tas d'autres choses qui n'ont rien de commun avec les ivresses du sport. Je m'abandonne à toutes les sautes de vent d'une imagination demeurée fidèle aux poésies qui sont en train de disparaître et réfractaire aux émotions nouvelles qu'on vient de découvrir. Un méchant gâteau acheté à Annanour, où je reconnais exactement le *craquelin* de l'ouest de la France, — il n'en faut pas plus pour me faire revivre un moment, en plein Caucase, toute la Bretagne... Ma sincérité m'épargnera-t-elle le mépris des jeunes gens qui me liront ?...

Une de mes plus jolies impressions d'Annanour est ce campement de Cosaques dans la buée matinale où le soleil pulvérise des pierreries. Ils achèvent de déjeuner autour des feux qui ont flambé une partie de la nuit. A huit heures, le clairon, sonne, ils s'alignent, le capitaine arrive devant le front et, suivant la coutume russe, leur jette : « Bonjour, mes enfants ! » A quoi les soldats répondent par un cri unanime répété trois fois. Puis chaque cavalier enfourche avec une incomparable aisance sa bête svelte et fine, harnachée de légères mailles de cuir, qu'attachent des boucles d'argent, — et les voilà partis à la file, en chantant leurs chansons de marche. Un peu rudes, mais pleins et justes, les accords de ces voix gutturales semblent d'abord réveiller tous les échos de la vieille montagne guerrière ; puis, quand on les entend décroître au lointain, ils deviennent d'une tristesse infinie...

La discipline, chez les Cosaques, a des allures familiales et comporte certains privilèges. Cela tient au système spécial qui les régit. Il serait banal de dire que ce sont des cavaliers admirables. Chez cette race, comme autrefois chez les Tcherkesses et aujourd'hui encore chez les Abkases, l'homme et son cheval ne font qu'un. Pour l'œil, cette impression est complétée par le manteau qui descend des épaules du cavalier et enveloppe entièrement la croupe de la bête.

***

D'Annanour à Passanaour, la vallée se resserre et monte doucement entre deux remparts de hauteurs boisées d'or de la cime au pied. Sur le versant asiatique du Caucase, l'automne a des orfèvreries végétales qu'on ne lui voit nulle autre part.

Avant la construction de la Route militaire, ce val touffu était le paradis des ours. L'homme y devenant leur gré trop fréquent, ces sages misanthropes s'en

sont allés ailleurs. Quelques-uns cependant, surmontant leur répugnance pour les bipèdes sans plumes qui prêchent la fraternité et s'entr'égorgent comme des chacals, n'ont pas voulu quitter des parages où se trouvent les meilleures noisettes du monde ; mais quelquefois ils manifestent assez rudement leur mauvaise humeur d'être dérangés. Comme nous passons devant une de ces haltes-abris que l'administration a multipliées sur la route, nous tombons au milieu d'un rassemblement. Hier soir, par cette belle lune qui épanchait des flots d'argent dans la vallée de l'Aragva, un voyageur a eu la funeste idée de s'asseoir sur le parapet, à rebours de la route. Peut-être songeait-il, comme moi, au triste congé qu'il nous faudra prendre un jour des merveilles de la création ; plus probablement se donnait-il le plaisir de humer « la fraîche » en calculant les bénéfices de sa prochaine opération commerciale... Toujours est-il que cette posture déplut à un ours qui passait par là : d'un coup de coude il envoya l'homme rouler dans le torrent, pour lui apprendre à tourner le dos aux honnêtes ours qui se promènent. On vient de trouver le cadavre, et c'est ce qui provoque l'attroupement.

La Route militaire de Géorgie étant la seule voie carrossable qui mette la Russie en communication avec le Caucase, on comprend aisément qu'il se fait par là un transit ininterrompu. Quelque dur que soit le chemin, quelque péril qu'il offre à la saison mauvaise, on est obligé de le suivre. Je rencontre en moyenne une caravane toutes les deux verstes. Presque toujours des Persans et des Grecs : ce sont eux qui font le plus grand trafic entre les provinces caucasiennes et la basse Russie. Ils forment ordinairement deux groupes : l'un devant, l'autre derrière la charrette ou le chameau qui porte la marchandise. Les caisses de roubles, voyageant pour le compte de l'État, sont escortées de la même manière par deux pelotons de Cosaques.

Cette fameuse *Route militaire*, autrement appelée *Grusinie*, un des plus beaux travaux d'art qu'il y ait au monde, a été terminée en 1861. Quels en sont les auteurs? On vous répondra : « Le prince Worontsoff et le prince Bariatinsky. » Il faut entendre par là que c'est sous le gouvernement de ces deux grands personnages que de savants ingénieurs dont le nom s'oublie ont conduit l'entreprise, et que des milliers de travailleurs anonymes l'ont exécutée en y périssant.

***

On quitte Passanaour, la végétation décroît, la montagne (déjà d'une hauteur moyenne de 3,500 mètres) se pèle, devient hargneuse, les cimes en forme de mitre se multiplient. Plus de gibier, plus d'oiseaux chanteurs. Les seuls hôtes de ces tristes parages semblent être les corbeaux à manteau gris. Ils volent plus haut que les nôtres. Leur croassement met dans l'air un bruit de crécelle irritant. Nous avons dépassé les confins septentrionaux de la Géorgie, nous venons d'entrer dans le pays des Osses ou Ossètes.

Les Osses ne sont pas un peuple ordinaire. La question de leur origine a brouillé des savants. Sont-ce des Alains, des Ases, des Sémites, des Germains, des Persans, ou bien un mélange de Géorgiens, d'Arméniens et de Kabardes? Vous avez le choix. Indifférent à ce jeu de casse-tête, je préfère recourir à Élisée Reclus, chez qui l'on est toujours sûr de trouver l'information précise et pittoresque : « Quelle que soit la race d'Europe ou d'Asie à laquelle la majorité des Osses est le plus apparentée, il est certain que leur langue doit être rangée parmi les idiomes de souche aryenne. Ils se donnent à eux-mêmes le nom d'*Iron*, qui rappelle celui de l'Iran ou de la Perse, et leur contrée est l'*Ironiston*... Ils font usage du lit, de la table et du siège, ce qui n'est point dans les habitudes des autres mon-

tagnards ; ils saluent à l'européenne, embrassent et serrent la main comme on le fait dans les pays civilisés de l'Ouest ; enfin, — et ceci est d'une grande importance auprès des buveurs, — ils savent broyer l'orge de la même façon que les Allemands, s'en préparer comme eux une boisson fermentée et se servir de pots à bière ayant exactement la même forme que ceux des paysans du nord de l'Allemagne. Les voyageurs signalent aussi la ressemblance que les habitations des Osses du Sud, de même que celles des Imères, présentent avec les granges des Alpes : ce sont des maisonnettes en bois couvertes de bardeaux sur lesquels pèsent de lourds galets. Mais, dans les hautes vallées où le bois manque, les Osses habitent des tours de pierre de haute antiquité et dont quelques-unes tombent en ruine.

« En général, les Osses ne font guère honneur à la race indo-européenne, dont ils passent pour les représentants caucasiens. Inférieurs physiquement à leurs voisins des montagnes, ils ne peuvent non plus se comparer à eux pour la fierté, la dignité, le courage... Leur ancien métier, pareil à celui de tant d'autres montagnards, était de se vendre au plus offrant ; ils entraient comme soldats dans les armées des Byzantins, des Géorgiens, des Persans, qui envoyaient des agents recruteurs dans les montagnes ; les mercenaires ne revenaient chez eux que pour dépenser en orgies le prix de leur butin. Les habitudes de guerre avaient tellement démoralisé les Osses qu'ils ne savaient plus à la fin s'occuper que de pillage ; ils vénéraient tout particulièrement et vénèrent encore le dieu du brigandage, Souabareg, qui, monté sur un cheval noir, escorte le bandit dans ses expéditions et lui montre le chemin. Encore pillards à l'occasion, quand ils peuvent tuer et voler sans grand danger, ils se sont bien gardés de défendre leur liberté contre les Russes, alors qu'il eût fallu se battre en désespérés : quoique possesseurs des

vallées centrales du Caucase et maîtres par conséquent des points stratégiques les plus importants de la chaîne, ils laissèrent les Tcherkesses du Caucase occidental et les Lezghiens du Daghestan combattre et succomber séparément. Au lieu d'occuper dans la guerre sainte le premier rang, qui semblait leur revenir de droit, ils attendirent, pour prendre définitivement leur parti, que la victoire eût décidé en faveur des Russes. La misère les avait livrés à des exploiteurs de toute race, à des familles princières, parmi lesquelles se rencontrait même un Hongrois (Krasnovskiy). Pour mettre fin à toute discussion sur la propriété du sol, le gouvernement russe déclara toutes les terres de la plaine propriété d'État, et y fit descendre comme colons les habitants « non sûrs » de la montagne.

« La plupart des Osses se disaient musulmans : maintenant ils se prétendent chrétiens et vénèrent saint Nicolas avec non moins de ferveur que le prophète Élie. D'ailleurs, ils avaient déjà changé officiellement trois fois de religion pendant les dix derniers siècles. Chrétiens avant l'an mille, ils s'étaient convertis à l'islamisme, pour revenir deux cents ans plus tard à leur premier culte, sous la domination de la reine Tamara. De nouveaux changements politiques, au quinzième siècle, en firent pour la seconde fois des mahométans, à l'exception toutefois de ceux qui vivent aux confins de la Géorgie. En dépit de leur christianisme actuel, les Osses pratiquent la polygamie, avec cette aggravation que la première femme traite en esclaves les enfants de ses compagnes. Sous le culte officiel et sous les sédiments religieux du mahométisme, reparaissent, du reste, les pratiques païennes. Pendant la semaine sainte du rite chrétien, les Osses font des offrandes de pain et de beurre sur les autels des bois sacrés, dans les grottes, dans les chapelles autrefois chrétiennes, et mangent la chair des moutons tués en sacrifice. Les

monuments les plus respectés du pays osse sont les *sappads* ou tombeaux des anciens temps, constructions octogonales de 4 à 5 mères de hauteur, se terminant par un toit pyramidal percé de trous. Dans quelques villages, les sappads sont assez nombreux pour former de véritables nécropoles : mais, depuis le milieu du siècle, il est défendu d'en construire de nouveaux, à cause des gaz qui s'en échappaient, empestant l'atmosphère. »

La tribu des Osses se compose environ de 120,000 individus. Elle s'est installée à cheval sur les deux versants de la grande chaîne. Je viens d'entrer dans la partie la plus misérable, dite *Haute-Ossetie*.

***

Au relais de Mléty, dans le cul-de-sac de montagne où commence la grande escalade du col, je rencontre une vieille église, opulente en orfèvreries d'argent et de vermeil... Certes, je ne demande pas qu'on en fasse de la monnaie ; aussi bien la piété des fidèles se mettrait-elle en travers de mon vandalisme. Mais cette impression que j'ai eue par toute la Russie, en voyant tant de richesse dans les maisons du bon Dieu et tant de misère dans celles de ses créatures, elle m'est presque douloureuse devant le trésor de cette église montagnarde placée au seuil d'une région qui est peut-être la plus désolée parmi les contrées habitées du globe...

— Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi ? me demande un assez beau garçon à mine famélique, aux vêtements tombant en loques.

J'interroge mon guide : — Qu'est-ce que cette invitation peu vraisemblable ? — C'est une invitation à lui donner quelques kopeks.

Je m'exclame : — La singulière façon de mendier ! — Oh ! fait mon guide, c'est que ce mendiant est un prince. Je le connais bien.

On peut juger par là de ce que peuvent être dans ce pays les simples roturiers.

***

Vingt-cinq verstes de lacets vertigineux conduisent de Mléty à Goudaour. Les agoraphobes, les personnes qui ferment les yeux au balcon d'un sixième étage feront prudemment de ne pas venir par ici : trois heures d'abîme au ras du pied... une pente de talus qui finit par mesurer quinze cents mètres... tantôt au plus profond de ces précipices formidables, tantôt dans le voisinage des cimes, à quinze autres cents mètres au-dessus de soi, l'on distingue quelque chose comme de grands damiers de pierre : ce sont les villages ossètes. Les uns se perchent comme des aigles, les autres se terrent comme des sangliers. En réalité, ils se placent aux endroits les moins rocheux, où quelque culture de blé ou d'orge est encore possible, et, au Caucase, elle est encore possible à trois mille mètres d'altitude, du moins sur le versant asiatique. Tout de même, c'est angoissant de se dire que des humains habitent là.

On monte, on monte... l'entonnoir se rétrécit de plus en plus, et la montagne s'élève toujours. Entre les glaciers qui viennent de surgir, le pic des Sept-Frères, muraille triangulaire jaillissant toute droite d'un gouffre dont l'approche vous creuse le cœur, semble marcher vers vous avec des intentions terribles; et, si l'on ne savait qu'à la fin il s'écartera pour vous laisser passer au tournant, on rebrousserait chemin et l'on prendrait la fuite à toutes jambes. C'est néanmoins très émouvant. Encore une fois, rien de pareil aux Alpes dans cette traversée du Caucase. La montagne vous prend comme des tenailles qui ne vous lâchent plus, vous serrent toujours davantage. L'atmosphère a beau s'épurer, devenir à chaque pas plus fraîche et plus cristalline : moralement on étouffe, il vous tarde de sortir de

là; et, quand on est enfin arrivé au col, on a la déception de ne pas découvrir beaucoup plus de paysage.

A Goudaour, pour tout lieu de repos, je trouve une écurie. Je demande quelque chose qui puisse servir de lit : on m'apporte deux chaises. Je les rapproche, je m'y installe tordu en S, je tâche de dormir, impossible ! Une masse immobile, couchée à côté de moi, m'envoie des millions de puces que l'on dirait lancées par un vaporisateur. J'étends le bras et tâte pour reconnaître la nature de mon voisin : c'est un chameau, un brave chameau qui a l'air bien fatigué. Comment diable a-t-il fait pour pénétrer dans une écurie dont la porte est si basse ? L'aurait-on construite au-dessus de lui, et serait-il là depuis des années à couver des puces ? Toujours est-il qu'il ne faut pas songer à le faire sortir, c'est manifestement impossible. Et puis, je me connais, je serais incapable de déranger une bonne bête qui dort : je préfère me déranger moi-même. Je prends donc le parti d'abréger mon supplice en me promenant la moitié de la nuit sur les vertigineuses courtines de Goudaour. On y a des visions de rêve. Les glaciers sont si hauts qu'ils restent à peine deux heures et demie dans l'ombre. Il leur suffit de ce court intervalle pour passer des dorures du soleil couchant aux roses caresses de l'aube.

***

De bon matin le pic des Sept-Frères se laisse contourner dédaigneusement, et je campe une couple d'heures à la Krestovoïa-Gora, point extrême du col. Devant une des deux croix de pierre qui marquent le passage, on peut s'offrir le plaisir aisé d'avoir une jambe en Asie, l'autre en Europe.

Après, c'est la région des avalanches, point de départ d'une terrible pente de 2,500 mètres interrompue seulement par deux gradins : Kobi, Kazbek.

On ne compte plus les désastres survenus entre la Krestovoïa-Gora et Kobi. L'on a beau multiplier sur la route les tunnels, les abris, les murs de soutènement que sans cesse des ouvriers grecs sont occupés à réparer : il ne se passe pas d'année qu'une caravane ne soit engloutie dans ces dangereux parages. La côte est extrêmement raide et tourne court après chaque lacet. Bien que l'endroit soit resserré, il m'a semblé que les ingénieurs auraient pu tirer un meilleur parti des nombreux accidents de terrain : la « descente de Kobi » est le seul point défectueux de la Route militaire.

A ces hauteurs je n'aperçois que deux sortes d'oiseaux : le vautour, et un passereau minuscule, beaucoup plus petit que notre moineau, d'une très jolie couleur fauve. J'allais oublier le poulet, l'ubiquiste poulet, l'animal colonisateur par excellence, qui se rencontre sur tous les points du globe, à toutes les latitudes, à toutes les altitudes, universelle nourriture des peuples sauvages et des peuples civilisés!...

Ici commencent les torrents qui, plus bas, vont former le Térek. Ah! ce n'est pas précisément une Tempé que la haute vallée du Térek! Pas un arbuste, pas une touffe d'herbe. On croit voyager à travers un astre mort. Et l'on a soif, dans cet air aussi sec que la terre... Que la Providence de Bernardin de Saint-Pierre soit bénie! Je trouve une fontaine. Quelle fontaine! La reine, l'impératrice des sources sodiques-ferrugineuses, la merveille des eaux potables! Les Géorgiens qui passent par là font une infidélité à leur outre de vin en faveur de l'eau de Kobi : c'est le plus bel hommage que celle-ci puisse recevoir.

Aux environs de Kobi, l'on aperçoit des grottes jusqu'à 3,600 mètres d'altitude. Il n'y a pas encore longtemps, elles servaient d'habitations à de saints misanthropes connus sous le nom d'Ermites du Térek. Elles sont mille fois plus saines que les hôtelleries de

la Route militaire et tout aussi confortables. Çà et là les villages ossètes se multiplient, dans des situations romantiques, avec une tour pyramidale à l'un de leurs angles. De loin, ils font l'effet de grands châteaux en décombres, le donjon étant seul resté debout. J'en vois un qui vous a une silhouette vraiment superbe : il est campé en haut d'une montagne dont la crête, toute hérissée d'aiguilles et d'ardillons, semble scier le ciel.

Je visite celui dont l'ascension est le plus aisée, sur un contrefort du Kazbek. Il s'appelle Géréghéti. L'enceinte, les aires, les meules, tout est palissadé, — à cause des bêtes. Mais il paraît que cette précaution ne suffirait pas, car le village se fait en outre protéger par une garnison de chiens terriblement féroces. L'étranger qui se hasarde là serait bel et bien dévoré si les indigènes ne s'empressaient de se porter à son secours.

Les maisons de Géréghéti sont des cubes de pierre juxtaposés dont chaque alignement forme un gradin d'une sorte d'escalier colossal qui en a dix ou douze. Sur les côtés, de petits escaliers praticables permettent d'aller d'un étage à l'autre. Les toits plats en terre battue de chaque rangée de maisons servent de préaux aux maisons de la rangée supérieure. Ce genre de construction est vieux comme l'Orient; en plus d'un passage la *Bible* y fait allusion.

Le staroste (chef de village) qui me reçoit parle très volontiers. Il résulte de ses confidences que les Osses n'ont rien gagné à favoriser la conquête russe. Le contraire m'aurait surpris. Je me demande s'il y a sur terre un peuple « colonisé » qui ait sujet de bénir son vainqueur. En tout cas, ce ne sont pas les Osses. A devenir sujets du Tsar ils ont perdu la propriété de leurs terres qui, ai-je dit, sont devenues domaine d'État, et, en outre, ils ont été imposés d'une contribution annuelle de cinq à dix roubles par tête. Or, ils demeurent affreusement misérables. Les mesures du fisc n'ont pas fer-

tilisé la montagne. Ils ne récoltent que de l'orge et du blé, si l'on peut appeler ainsi le grain dont on me fait voir un échantillon et qui ressemble à de la poussière de pierre à feu. Pas de pommes de terre; pas le moindre légume. Pas de viande non plus, car leurs moutons, étant aussi malheureux qu'eux-mêmes, ne leur offriraient à manger qu'une peau et des os. Il n'y a jamais eu de fourrage dans les étables; un peu de chaume l'hiver, et voilà tout. A la belle saison, les pauvres bêtes se sustentent dehors comme elles peuvent, en broutant des ronces et des lichens.

Les Osses, qui pourraient émigrer, s'attachent néanmoins à ces habitacles comme le lichen au rocher. Pourquoi? Parce que, si le sol ne leur appartient plus, s'il leur est ordonné de l'exploiter en commun et de s'en partager les fruits selon les lois du collectivisme, on leur a laissé la propriété individuelle de la maison et du bétail, qui se transmettent de père en fils. Et cela suffit — tant il est vrai que l'homme a le sens de la propriété chevillé aux moelles! — cela suffit, dis-je, pour les empêcher d'aller tenter ailleurs l'aventure d'une vie moins dure.

— Oui, nous sommes très malheureux, conclut le staroste. Et cependant nous faisons beaucoup d'enfants : notre population augmente chaque année, accroissant notre misère et n'enrichissant que le fisc.

Sur cette déclaration, qui me laisse rêveur, je pénètre dans le logis du chef de village, et par celui-là je juge des autres. Un four qui serait carré : voilà l'intérieur de l'habitation osse. Et j'aime mieux encore ce four que la chambre de l'auberge russe, parce que, au moins, il ne sent pas mauvais. Il fait excessivement chaud là dedans. J'y vois des femmes au type juif, presque belles — tandis qu'en général les hommes ne sont pas beaux, — et je m'explique un peu plus cette rage de progéniture qui m'avait d'abord étonné...

C'est la misère, et la misère seulement, qui fait des Osses ce qu'ils sont. Avec quelque bien-être, ils deviendraient très vite les égaux des peuples les plus industrieux. Quand les yeux se sont dessillés dans les ténèbres de leurs fours, on aperçoit des meubles, des ustensiles, curieux ouvrages de leurs mains, trahissant le goût de la forme et du décor. Les berceaux des enfants ressemblent à ceux qu'on voit en Bretagne. On me fait asseoir sur un fauteuil sculpté tout orné d'hiéroglyphes. J'échange un rouble contre la propriété d'une cruche à bière, argile peinte et vernissée, où l'indigène de Géréghéti a presque égalé le potier arabe.

***

Voici la station de Kazbek et son auberge réputée — qui est à peine un peu moins infecte que les autres. Mais elle est plus ambitieuse : ses tables aux nappes sales, où l'on mange toutes sortes d'horreurs aigres-douces, disparaissent sous une extravagante profusion de candélabres, de statuettes en métal allemand, et de fleurs de papier sous verre. C'est tenu par un Russe, naturellement. Or, du luxe sur de la saleté, cela vous montre toute une facette de la Russie.

Je me souviens d'un certain filet de mouflon qu'un maître empoisonneur avait accommodé pour me faire sans doute passer à jamais le goût de la nourriture et des voyages...

Par compensation, la fenêtre de ma chambre encadre exactement le Kazbek et le glacier mouvant de Dievdoraky.

Le Kazbek est la montagne légendaire et populaire au Caucase. Aucun de ses rivaux en élévation — pas même le géant de la chaîne, l'Elbrouz — ne jouit d'autant de prestige. Il est le mont aimé et vénéré, celui dont on prononce vingt fois le nom dans le cours du voyage, celui dont on attend l'apparition à tous les tournants

de la route où il va surgir entre une échancrure, celui dont la cime blanche, trouant l'azur de sa tiare à plus de 1,600 pieds d'altitude, verse l'éblouissement et le rêve dans les yeux du pauvre passant.

Pour moi, cette légitime popularité du Kazbek ne peut venir que de sa beauté. Le mont Kazbek est le chef-d'œuvre de l'orographie universelle. Il est d'une architecture magnifique. Il est la majesté, la grâce et l'élégance mêmes. Les autres montagnes ressemblent à de vieilles filles hargneuses ou à de grosses bourgeoises mastoques à côté de cette duchesse, de cette hautaine fleur d'aristocratie qu'est le Kazbek. L'évasement des deux masses égales placées devant elle lui fait comme un corsage d'où jaillit la neige de son sein altier.

La contemplation du Kazbek, à toute heure de jour et de nuit — par un beau temps comme celui qui me favorisa — est une chose dont on ne se lasse point. Mais pour le voir dans toute la majesté de son isolement, il faut monter jusqu'aux ruines dorées d'une petite église géorgienne que des moines qui avaient le diable au corps s'en allèrent un jour bâtir presque au niveau des neiges éternelles. Le Righi est étonnant : ceci est auguste. On se sent pris d'un frisson religieux. Pour un peu on ploierait le genou. Ce mont,

> Mont sacré, haut comme l'exemple,
> Blanc comme le fronton d'un temple,

devait être, pour les moines de Kazbek, la figure même — permanente — de la Divinité.

— Vous ne savez peut-être pas, Rostom, dis-je à mon guide mingrélien, qu'il y a longtemps, oh! bien longtemps de ça, un nommé Prométhée, qui voulait voler le tonnerre, a été cloué sur cette montagne par le bon Dieu d'alors?...

— Oh! mais pardonnez-moi, monsieur, j'ai entendu

raconter cette histoire-là par les prêtres dans nos églises !...

***

L'architecture géorgienne est venue jusqu'ici. C'est sa limite extrême vers le nord. Le village de Kazbek possède une église où l'on voit, sculpté au-dessus du portail, un étrange motif de décoration. De chaque côté d'un fleuron médian part une chaîne qui se termine par un collier; la tête prise dans le collier, pend un gros quadrupède aux formes fantastiques.

Autour de l'église il y a un cimetière dont presque toutes les sépultures sont marquées par une simple plaque d'ardoise fruste. Ah ! certes, c'est moins fastueux que le Père-Lachaise; mais je trouve que c'est moins triste.

J'interroge le fossoyeur. — « Qui est enterré là? — Georges Kazbek. — Et là? — Nicolas Kazbek. — Et là? — Dimitri Kazbek. — Et là? — Féodor Kazbek. » Ainsi de suite. Est-ce un jeu? Non. Il paraît que la moitié des habitants de Kazbek s'appellent Kazbek.

Mais, entre tous, il y en eut un qui a laissé dans le pays le souvenir d'un grand homme de bien. C'était le poète Alexandre Kazbek, un amoureux de cette belle montagne qui porte son nom et qu'il n'eût pas changée, se plaisait-il à dire, « pour une autre tout en or! »

Riche, Alexandre Kazbek faisait passer les deux tiers de ses revenus à ces pauvres Osses dont il plaida toute sa vie la cause auprès du gouvernement. Si bien qu'il se rendit importun aux agents du pouvoir et s'attira de la sorte maint ennui. En Russie comme ailleurs, la défense des opprimés ne rapporte que des déboires.

Alexandre Kazbek voulut vivre la vie des êtres qu'il avait pris en si généreuse pitié. Longtemps il garda des troupeaux de moutons sur la hauteur, devant la maison dont il était propriétaire. Un jour, trois de nos

compatriotes, qui passaient par là, s'écrièrent : « Quel dommage que personne en ce lieu n'entende notre langue et ne puisse nous donner des renseignements sur les merveilles que nous voyons! » Un berger ouït ce propos, intervint, et, dans le plus pur français, satisfit les touristes ébahis. — « Vraiment, ajouta l'un de ces derniers, il faudrait un poète pour chanter cet admirable Kazbek. — Je m'en suis chargé, dit le pâtre. — Vous? Qui êtes-vous donc? — Vous le voyez, un simple gardien de moutons. — Et comment vous appelez-vous? — Comme cette montagne. » Les poésies d'Alexandre Kazbek sont écrites en géorgien. Que valent-elles? Je n'ai pas voulu le savoir, — dans la crainte qu'elles ne m'eussent gâté cette jolie légende.

Le chantre du Kazbek est mort l'année dernière, à Tiflis. Il n'avait pas tout à fait soixante ans. On a porté sa dépouille à Kazbek, dans cet humble cimetière où reposaient déjà son père et son aïeul, en face de sa montagne bien-aimée. Un grand concours de monde a voulu suivre son cercueil de Tiflis jusque-là. Je me représente le cortège dans les rampes de Gondaour... Ce ne devait pas être un spectacle banal.

... A l'aube, quand les étoiles s'évanouissent, je retourne au pied du Kazbek, à des hauteurs où n'aboutit aucun chemin de fer à crémaillère, où le vent ne disperse aucun papier de cervelas, où l'on n'entend pas les exclamations saugrenues d'une foule cosmopolite, où l'on se sent tout seul, voluptueusement seul, — dans la contemplation de la svelte géante qui frissonne à l'air du matin, montrant un peu d'épaule nue sous l'hermine de sa mante posée comme une sortie de bal. Et je comprends qu'elle ait inspiré à un poète un amour presque humain.

*
* *

Maintenant, nous entrons dans l'horreur grandiose

du Darial, le célèbre défilé qui descend de Kazbek à Lars, les *portes Sarmates* des anciens. Le passage proprement appelé Darial, c'est-à-dire l'endroit le plus resserré, commandé par un fort à chacun de ses débouchés, n'a guère plus d'une verste de long; mais la vertigineuse corniche qui nous y mène en mesure quatorze. Cette partie de la route, chef-d'œuvre d'art, déconcerte par son audace. Elle est, presque tout le temps, creusée en demi-tunnel à même le roc, et rampe avec une déclivité de vingt centimètres par mètre contre la paroi de ces murailles de marbre vert, hautes comme les grandes Alpes!

Du ciel on ne voit presque rien, — une banderole. Ce spectacle de désolation est si affreux, si angoissant, que lorsque, de temps en temps, entre deux créneaux de montagnes, vous apercevez un glacier resplendissant dans le soleil, cette neige, par comparaison, vous a tout l'attrait d'une verdure printanière.

On parle d'un chemin de fer qui remplacerait cette route. On en parle depuis bien longtemps. Mais on se heurte à des difficultés que les ingénieurs du Gothard, du Simplon, de l'Arlberg n'ont pas connues. A l'endroit où il faudrait forer le principal tunnel, on a toutes les raisons de supposer l'existence d'un grand lac souterrain. Le malheur est que si le chemin de fer n'est pas possible dans cette partie du Caucase, il l'est encore moins ailleurs. On fait tout ce qu'on veut avec les Alpes : on finira par les monter sur des roulettes, pour les faire défiler devant de riches Anglais assis à la terrasse d'un hôtel de Lucerne. Mais le Caucase n'entre pas dans les vues de la civilisation : il est manifestement anticommerçant et antitouriste.

... Comme pour ajouter à l'épouvante du lieu, les cochers de la route militaire ont adopté, pour exciter leurs chevaux, un cri farouche, guttural, un cri de bête blessée à mort ou d'homme qui se trouve en face

d'une apparition effrayante. Ce cri abominable est tout simplement l'équivalent de : « Hue, cocotte ! »

Enfin, ce cauchemar finit, et je sors du Darial avec la sensation d'une personne qui a failli être étranglée...

***

A Lars, des Cosaques campés non loin de l'auberge me régalent de chants nationaux qui résonnent mélancoliquement dans la nuit claire. Cette musique s'ajoute à celle des noms caucasiens dont ma tête est pleine : aux flûtes de Tiflis, de Kobi, de Mléty ; aux coups de cymbales de Mtzkhet et de Kazbek ; aux modulations de viole d'Annanour, de Passanaour, de Gondaour ; au tambour de Derbent, Batoum, Soukhoum. Et c'est tout un orchestre dont l'harmonie me charme d'autant plus que les profanes ne la perçoivent pas...

De Lars à Vladikavkas, la vallée se déroule presque plane, large, bordée de montagnes qui évoquent en moi le souvenir d'un paysage vu. Deux fois plus haut que les Pyrénées, le Caucase, par son architecture générale, ressemble à la chaîne qui sépare la France de l'Espagne. Comme elle, il forme une muraille aux dépressions peu sensibles, et c'est par sa masse compacte, comme la masse pyrénéenne, et non par sa hauteur, qu'il oppose d'infinis obstacles à tout tracé de chemin de fer. Mais, en cette partie de la vallée du Térek, où ce cours d'eau, après avoir été le plus fou des torrents, devient un large et beau ruisseau jaseur, la ressemblance du Caucase avec les Pyrénées s'accentue singulièrement dans la physionomie de chaque m[illegible]agne. Ces trois qui se succèdent, celle-là surtout av[illegible] sa cime en bourrelet rouge, je les connais ; tout en[illegible]t, j'ai gravi leurs pentes, et je cherche l'endroit où [illegible]ait placée la maison paternelle...

[illegible] cri sauvage de mon *izvostchik* me tire de ce rêve et [illegible] montre que je suis bien loin...

V

LE KOUBAN.

Vladikavkas. Je copie Bœdeker, je suppléerai ensuite à son laconisme ineffable : « Ville de trente-deux mille habitants, chef-lieu de cercle et place forte, sur les deux rives du Térek. Elle doit son nom (maître du Caucase) et son rang à sa situation, au commencement de l'importante route de Tiflis, et c'est surtout pour cela une ville de garnison. Il y a sur le bord de la rivière un *beau* boulevard bien ombragé, *d'où l'on a la vue des montagnes.* »

Je n'ai pas remarqué que le boulevard fût particulièrement « beau » : il ressemble à tous les boulevards de petites villes. Mais l'indifférence de cette mention : « d'où l'on a la vue sur les montagnes » me ferait entrer en colère contre les rédacteurs d'un recueil où le moindre château allemand en carton-pâte, planté sur une taupinière, est signalé par un astérisque à l'admiration du voyageur. La vérité est qu'à partir d'ici jusqu'à Piatigorsk, c'est-à-dire sur une longueur de deux cents verstes, le front nord du Caucase, appelé le *Caucase de glace,* offre un spectacle peut-être sans pareil au monde.

— Ceci est plus saisissant que l'Himalaya ! me déclara un Anglais qui venait des Indes.

Et il m'expliqua que, pour voir l'Himalaya — quand par hasard il n'était pas obnubilé — il fallait d'abor monter sur un « tabouret » qui n'a pas moins de quatr mille mètres ; l'effet de la grande chaîne en est dim nué d'autant. Au contraire, le Caucase de glace, s'éle vant tout droit, d'un jet, au ras du steppe, ne per rien de ses avantages et présente, du Kazbek à l'El

brouz, un rideau bleu lamé d'argent qui a cinq mille mètres de hauteur moyenne. Voilà ce que Bœdeker appelle négligemment « avoir la vue des montagnes ». Si l'on avait cette vue-là d'*Unter den Linden*, il nous en parlerait avec plus d'enthousiasme.

Brusquement, Vladikavkas offre un contraste avec les villes de Transcaucasie. C'est ici la petite ville russe, pareille à toutes celles que je rencontrerai jusqu'aux frontières de Finlande : le plan d'un échiquier, comme nos anciennes *bastides*, mais sur des proportions plus vastes. Des rues larges, des places immenses, des maisons basses badigeonnées en rose, en bleu, en brun, et des toits verts, — la maison russe, avec ses poêles dans le mur et ses doubles fenêtres qui ne s'ouvrent jamais. Quelle empreinte sur ces cités plates, qu'on dirait écrasées par le sentiment d'une discipline despotique égale pour tous !

Du moins Vladikavkas a-t-elle, pour égayer l'œil, le mélange pittoresque de sa population flottante et de sa population sédentaire. Sous ce rapport, c'est une Tiflis en petit. Je retrouve ici toutes les variétés, iméréthiennes, mingréliennes, géorgiennes, du costume tcherkesse et les uniformes cosaques qui en sont l'élégante synthèse. La ville fait, d'ailleurs, un grand commerce de vêtements. Dans plus de cent boutiques se vendent les bourkas (noires ou brunes pour les hommes, blanches pour les femmes) ; les bachlicks (petits capuchons en forme de mitre basse, avec de longs pans qui retombent comme une étole sur la poitrine et dont on s'entortille le cou quand il fait froid) ; les tcherkeskas de toute couleur, avec leurs cartouchières de corne, d'ébène, d'ivoire ou d'argent niellé (les plus belles de ces tuniques sont en drap blanc soutaché d'or) ; les papaches de peau d'agneau ; les chaussures et les jambières en mosaïque de cuirs.

A cette jolie cohue de costumes qui papillote sur

l'immense place du bazar se mêlent la redingote grise et la casquette blanche de l'officier et du fonctionnaire russes, les robes de calicot rouge, les tabliers de laine imprimée à fleurs vives et les foulards flamboyants des paysannes.

Toutefois, tandis que de l'autre côté de la montagne l'uniforme russe est en minorité, il domine déjà à Vladikavkas. Encore quelques pas vers le Nord, et l'on ne verra plus que lui. Comme l'Allemagne, beaucoup plus que l'Allemagne, la Russie ressemble à une caserne. Tous les corps d'états, toutes les administrations portent le costume militaire. J'ai de la peine à distinguer un chef de gare d'un colonel. Les enfants qui vont à l'école sont habillés en petits soldats.

Quant à l'état normal de la population de Vladikavkas (côté masculin), c'est d'être ivre : les Caucasiens, de vin; les Russes, de vodka. L'employé de chemin de fer qui me délivre un ticket est ivre, le mendiant qui me demande l'aumône est ivre, le garçon d'hôtel qui me conduit à mon appartement est ivre.

JEAN CAROL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

A LA DÉCOUVERTE

ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

(*Suite*)

XV

Des quatre personnes qui s'assirent ce soir-là au dîner de famille, simple dîner sans prétention, trois du moins étaient de la meilleure humeur possible et prêtes à rire des bévues de Molly. M. Barnham n'entendait guère la plaisanterie; sous ce rapport, il n'était pas Américain; il prenait la vie du côté le plus grave. Il fallait tout le feu de son fils pour que cette atmosphère glaciale n'éteignît pas l'entrain de la conversation. Saul était excité; il parlait abondamment, le sang aux joues.

Grâce ne l'avait jamais vu si brillant, si à l'aise, ni surtout si visiblement heureux. Il se sentait chez lui, sans auditeurs malveillants; il pouvait donner carrière à sa drôlerie et à son imagination.

Puis c'était l'occasion tant rêvée, tant désirée depuis deux mois! Il n'était pas au pouvoir de son père d'assombrir ce soir sa joie; n'avait-il pas en face de lui, et à lui seul, cette gracieuse enchanteresse? Plus de Jem Gunnings près d'elle, comme sur le *Teutonic,* ni de Ferrars, comme à Brackly. Pour quelques heures du moins, son empire était sans partage.

Molly, posant devant son maître un rôti, chuchota très distinctement à la maîtresse de maison :

— Ça vous serait-il égal de vous servir vous-même, madame, pendant que je vas chercher le reste?

Grâce fit semblant de ne pas entendre, mais Saul rit franchement, tandis que la servante se précipitait dehors.

— Pour se faire une idée de Molly, miss Ballinger, il faut la voir en présence d'un patriote irlandais. Nous en avons reçu un la semaine dernière. Je dois vous dire... (il jeta un regard malin au ministre dont les yeux sévères étaient rivés sur le rôti, qu'il s'escrimait à découper avec un couteau d'argent, car l'économie de main-d'œuvre a presque fait disparaître l'usage des couteaux d'acier aux États-Unis), oui, je puis aussi bien vous l'avouer, mon père a du penchant pour le *Home Rule*. Il a donc offert l'hospitalité à M. X... pendant que ses collègues et lui faisaient, la semaine dernière, leur tournée de propagande. Molly s'est surpassée dans cette occasion !

— Je le crois, fit Grâce en riant, d'après ce qu'elle m'a dit.

— Que vous a-t-elle dit ? s'écria Mrs Barnham.

— Quand cela ?

— Avant dîner. Je l'ai trouvée haranguant ma femme de chambre, sur les maux de la vieille Irlande et sur le privilège dont j'allais jouir de coucher dans un lit récemment occupé par « le plus grand patriote irlandais après mister Parnell ». En me voyant, elle a continué sur le même ton : « Il n'y a rien de changé que les draps, depuis que cet homme béni a dormi », et, bien sûr, vos rêves en seront plus doux, miss, à présent que vous le savez ! »

Mrs Barnham et Saul rirent franchement; le ministre seul resta impassible. Quand il prit la parole, ce fut pour dire, très grave :

— On ne peut s'attendre à ce que des Anglais pensent comme nous sur ce sujet. Trop peu de gens étudient avec impartialité les questions qui touchent à leurs intérêts personnels.

— Fort peu, dit son fils en souriant. Vous étiez abolitionniste décidé, parce que vous ne possédiez pas d'esclaves, et que vous habitiez le Nord. Rives, de la Nouvelle-Orléans, qui est ruiné, jure que les gens de couleur étaient plus heureux, plus prospères, mieux élevés et mieux soignés, dans leur état d'esclavage, qu'aujourd'hui. Tout dépend, comme vous dites, du point de vue.

— Je n'entends rien à la politique, ajouta Grâce; mais j'ai été en Irlande, il y a cinq ans, j'y suis retournée l'an passé, et j'ai été frappée de l'aspect meilleur de la population, du pays, de tout l'ensemble, depuis l'administration de M. Balfour. C'est mon seul « point de vue ». Sans doute, j'ai tort. Les femmes ont des intuitions remarquables; je crois ne jamais me tromper en jugeant les individus; mais quant au reste, mes opinions n'ont pas de valeur, ma tante le dit toujours.

— Lorsqu'elles diffèrent des siennes? demanda Saul, en souriant.

— Ma tante est une femme supérieure, qui a des idées très arrêtées sur tout ce qui existe « au ciel et sur terre ». Elle ne tolère ni compromis, ni hésitations, ni faiblesses d'aucun genre. Elle me blâme souvent de ne pas détester les gens assez fort. Ceux que je n'aime pas me sont indifférents. Si peu de personnes sont dignes de haine... du moins si on les juge par ce qu'on en voit. Nous ne sommes pas chargés de sonder le fond des cœurs!

— Vous détestez *un peu* lady Clydesdale, n'est-ce pas? J'ai su qu'elle était à Boston.

— J'espère ne pas la rencontrer. Y est-elle populaire?

— C'est une femme capable, dans son genre, et ses vues la rapprochent de nos femmes les plus avancées, seulement elle les dépasse. Et puis, c'est une comtesse ! (Il sourit.) Voyons ! une comtesse anglaise qui arrive avec les idées les plus démocratiques et les plus subversives, chez nous autres fervents républicains ! Avouez qu'il y a de quoi nous séduire ?

— Je l'ignore, n'étant pas républicaine. Je sais seulement qu'*elle* n'a rien de séduisant. Son genre est odieux ; sa langue méchante. C'est la personne la mieux faite pour donner une fausse idée des Anglaises aux étrangers.

— Vous nous traitez d'étrangers ?

— Comment vous définissez-vous ? Je suis prête à accepter votre appellation, dit Grâce, en riant.

— Nous nous appelons vos cousins au sixième degré.

— Très bien. Alors ne comptez pas sur les privilèges acquis d'avance aux étrangers.

— Lesquels ?

— Oh ! c'est peu de chose, mais certains de vos compatriotes sont très pointilleux là-dessus : le droit de préséance. Si nous les traitons comme de notre famille et si nous suivons notre propre étiquette, ils nous accusent d'être impolis.

— Ces Américains-là sont des sots, *non raggionam' di lor*. Les républicains devraient être au-dessus de pareilles bagatelles.

— Les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers, cita son père, abandonnant le rôti massacré.

La conversation continua, surtout entre Saul et Grâce, ces deux esprits jeunes dont le coup de ram était également vigoureux. Mrs Barnham y insinuai parfois doucement son mot, jamais hors de propos le ministre ne parlait guère. On causait de chose qu'il ne connaissait pas, ou dont l'écho lui était par

venu de trop loin pour éveiller son intérêt. Dans son étroite sphère, où ne se trouvait pas une bibliothèque publique, et où il était rarement en contact avec un esprit sorti des chemins battus, le long desquels tous ses voisins s'en allaient contents, qui à ses affaires, qui à sa ferme, l'air était épuisé, vicié. Il n'y avait pas de libre courant de pensées, comme dans les grands centres d'activité, où des hommes se rencontrent, discutent, et apprennent par le frottement.

Ce n'était pas néanmoins que le village fût un rêve de paix idyllique, à l'abri des jalousies qui naissent de controverses théologiques. Pouvait-il en être autrement dans une paroisse comparativement petite, qui pouvait s'honorer, outre l'église Épiscopale, d'une église Unitaire, une autre Baptiste, deux Méthodistes de sectes différentes et une chapelle Congréganiste ? Le plus étonnant, c'est que tout ce monde fît encore aussi bon ménage; mais, forcément, des discussions, des critiques s'élevaient sans cesse. Le malheur de M. Barnham voulait que ces conflits d'opinion ne tendissent pas à élargir ses idées, mais au contraire à les fortifier. Car les esprits auxquels il avait affaire étaient positivement inférieurs au sien. Doué de capacités remarquables, obstiné, ne craignant pas la lutte, inflexible dans sa rectitude et ses principes de devoir, il aurait été, dans un autre milieu, un moderne saint Paul. Son fils du moins le disait. Mais saint Paul, nous le savons, mena une vie assez mouvementée, à laquelle il dut une considérable expérience du monde.

Peut-être M. Barnham déclarerait-il à la fin de sa vie : « J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi ; aussi une couronne de justice m'est réservée. » Mais il ne pourrait écrire : « Je me suis fait tout à tous », car jamais adversaire plus intolérant dans la discussion, et comprenant moins la sagesse de céder dans les petites choses, n'avait foulé cette terre.

Entre Saul et lui, il y avait d'autres divergences d'opinions qu'à propos du *Home Rule*. Mais si le fils héritait en partie de l'obstination et de la ténacité paternelles, il avait un esprit plus plastique, et possédait l'inestimable qualité de savoir se taire. Il ne discutait donc pas avec son père, sachant que ce serait chose vaine, et doublement désireux, maintenant qu'il vivait hors de sa famille, d'éviter toute argumentation qui pouvait laisser quelque amertume derrière elle. Le père respectait son fils, son caractère, ses talents, le cas qu'on faisait de lui; là était la force du jeune homme. Autrement, des altercations eussent été inévitables, de temps à autre, entre un caractère aussi dominant que M. Barnham et le seul être qui eût grandi sous son influence et auquel il pouvait s'attendre à imposer ses idées. Nous l'avons vu, tout ce que le jeune professeur se permettait envers son père était parfois une plaisanterie inoffensive, accueillie par le grave ministre à peu près comme un majestueux terre-neuve accueille les aboiements d'un roquet. C'était au-dessous de son attention !

— Vous voyez que mon père s'abstient de vin par principe, dit Saul à Grâce vers la fin du dîner, et ma mère lui cite vainement la parole de saint Paul : « Ne bois plus d'eau, mais use d'un peu de vin, pour le bien de ton estomac. » Les cruches d'eau glacée qu'il consomme en un jour mettraient un bateau à flot. Je lui ai fait remarquer que ces excès d'eau glacée sont aussi pernicieux, sinon plus, que ceux d'alcool; mes sages paroles frappent des oreilles inattentives.

— Tout ce que je sais, répondit Grâce, c'est qu'(nous a spécialement prémunis à notre arrivée contre danger de cette habitude. Quant à ma tante, elle vo des germes ou des microbes dans tous les verres (mourrait plutôt de soif, je crois, que de boire une eau la source de laquelle il lui serait impossible de remonte:

Le ministre sourit cette fois, mais n'essaya pas de riposter; chose superflue. Son attitude, toute la soirée, fut la même : celle d'un auditeur qui se tient à l'écart de la conversation, avec un peu de dédain pour les sujets discutés. Du reste, cette conversation resta sur un terrain général. Grâce réprimait d'instinct devant M. Barnham sa curiosité, au sujet des aspirations et des vues de son fils, car elle devinait que le jeune homme ne parlerait pas devant lui.

Le lendemain, Saul retourna à ses travaux, et Mrs Barnham proposa à Grâce de la conduire visiter la magnifique Université de femmes, le collège Wellesley, qui se trouvait à peu de distance par le chemin de fer. Miss Ballinger trouva cette institution beaucoup au-dessus, comme étendue et importance, de tout ce qui existe d'analogue en Angleterre. Sept cents jeunes filles y recevaient l'enseignement des meilleurs professeurs, dans toutes les branches, langues classiques, langues vivantes, littérature, sciences et arts, suivant leurs aptitudes et le but qu'elles se proposaient.

Le bâtiment principal et le beau parc qui l'entoure sont la donation d'un père qui, ayant perdu son unique enfant, consacra une fortune considérable à construire et à doter ce collège. Pour une somme équivalant à quinze cents francs par an, une jeune fille peut y être logée, nourrie, et suivre tous les cours. L'éducation du corps n'y est pas moins soignée que celle de l'esprit. Il y a un beau gymnase et une grande pièce d'eau, où les élèves rament en été et patinent en hiver. Par cette superbe matinée de février, c'était charmant de les voir se poursuivre sur la glace, leurs jeunes voix sonores vibrant dans l'air piquant et raréfié par le froid. Tout intéressa vivement la visiteuse anglaise : l'aspect du lieu, celui des étudiantes la séduisirent; c'était si gai, si loin de l'austérité académique. Chaque jeune fille semblait s'adonner avec enthousiasme et un entrain

joyeux, qui parut à Grâce aussi peu anglais que possible, aux études choisies par elle pour assurer son avenir, en lui ouvrant une carrière. L'objection souvent faite aux fortes études pour les femmes : qu'elles les rendent moins aptes à la vie domestique et effarouchent les maris, tombait devant ce qui fut affirmé à Grâce. La plupart des jeunes filles qui ont obtenu des grades élevés et quitté le collège, avec l'intention de vivre de leur travail intellectuel, se marient dans l'espace de quelques mois et vivent satisfaites au foyer qui leur est offert.

— Toutes les élèves appartiennent-elles à la même classe sociale ? demanda Grâce.

— Non, répondit Mrs Barnham, quelques-unes sont les filles de gens riches et n'auront pas besoin de travailler pour vivre. La majorité, cependant, se destine à être institutrices, car on en demande tous les jours en plus grand nombre au collège. Plusieurs veulent être médecins, d'autres dessinateurs, ainsi de suite. Une portion notable fournit des écrivains à la presse périodique ou quotidienne.

— Oh ! j'espère qu'elles ne deviennent pas des interviewistes comme cette affreuse miss Clutch, qui a forcé ma porte à New-York ?

— Je ne crois pas ; leur éducation raffinée les rend incapables d'une pareille conduite. Mais tous les intervievistes féminins ne sont pas des misses Clutch. Il y a parmi elles des femmes très distinguées qui ne s'imposeraient à personne.

— Qui est cette jolie femme que vous m'avez présentée sous le nom de miss Forster ?

— C'est une de mes meilleures amies, quoique nous ne nous voyions guère. Elle s'intéresse fort au collège et y vient faire une visite chaque semaine. Vous comprenez que c'est un but, pour une personne seule au monde. Je me demande parfois ce

que je ferais, si je n'avais pas mon fils et mon mari.

« Seul au monde! » l'expression même employée par Quentin Ferrars! Pour la seconde fois, en quelques jours, cette idée d'isolement s'imposait à Grâce. Elle ressentit un coup au cœur. Ne se trouverait-elle pas seule au monde, quand Mordaunt, marié, n'aurait plus besoin d'elle? Elle ne prendrait jamais le mariage comme pis-aller; une seule raison pouvait l'y décider. Elle était donc à peu près certaine de rester isolée. Quelle chose étrange que deux êtres qui s'aiment (et en dépit de ce qu'elle avait dit à Mordaunt, elle savait qu'Ivor Lawrence l'aimait), se laissent séparer par un faux orgueil! Mais n'était-ce pas aussi un faux orgueil qui l'avait empêchée de lui écrire?

Durant le trajet du retour, ces pensées se chassèrent à travers son esprit. Mrs Barnham remarqua son air préoccupé et ne lui parla pas. Le soir, quand Saul vint dîner, les méditations intimes de Grâce portèrent des fruits inattendus dans sa conversation avec le jeune homme.

Ils se trouvaient seuls, à la nuit tombante; le père et la mère de Saul avaient quitté le parloir. Maintenant que la surexcitation de la veille ne le soutenait plus, il toussait beaucoup et paraissait souffrant. Sans trahir toute son inquiétude, elle le questionna sur sa santé et ses travaux.

— Je crains que vous ne vous dépensiez trop.

— Je ne puis faire moins. Si je vivais ici, oisif, je me porterais bien plus mal. Il me faut le travail, et mon meilleur repos est la discussion avec mes amis, des gens dont les façons de penser sont conformes aux miennes. Mon père, vous le voyez, est différent. C'est un homme splendide, je l'admire et le respecte infiniment; mais nous évitons mutuellement toute discussion, sachant qu'aucun de nous ne convaincra l'autre. Aussi je ne pourrais habiter cette maison.

— Je comprends. Les discussions de famille sont toujours désagréables. Avez-vous à Harvard quelques amis, réellement intimes, qui vous semblent des frères?

— Oui, un seul, un homme avec lequel je ne crains pas de causer ouvertement sur toutes sortes de sujets possibles, sûr qu'il me comprendra, même s'il n'est pas d'accord avec moi.

Il y eut un silence. Grâce, qui hésitait rarement, hésitait pourtant cette fois avant de parler.

— Si cet ami avait fait quelque chose qui vous parût incompréhensible, incompatible avec son caractère, et s'il se taisait, s'il ne vous donnait aucune explication, que feriez-vous? Lui écririez-vous, ou bien, au contraire, penseriez-vous : « Je ne permettrai pas à ma confiance de s'ébranler, parce que je ne comprends pas sa conduite. Il a ses raisons pour se taire. Ce n'est pas à moi de lui arracher de force une explication. »

Saul la regarda fixement, puis il répondit avec sa décision habituelle :

— Il existe une confiance supérieure à celle qu'implique le silence : la confiance que mon ami ne pourrait se méprendre à mes motifs. Je l'interrogerais certainement. S'il répondait : « Je ne puis rien vous dire », cela me suffirait. Ma foi resterait inébranlée, mais cette foi même m'obligerait à lui parler franchement, à ne pas laisser entre nous l'ombre d'un malentendu.

— Voilà des paroles courageuses. Je crois que vous avez raison. Un faux orgueil empêche souvent d'agir avec cette droiture dans la vie réelle, et plus encore dans les romans. Il peut surgir aussi des complications qui accentuent dans certains cas la difficulté de parler.

— En effet, mais cela dépend moins, j'imagine, des circonstances que des natures. Vous, par exemple, vous pourriez, sans crainte d'être mal comprise, questionner, dans n'importe quel cas, tout homme dont vous auriez réellement fait votre ami.

Elle détourna les yeux.

— Merci de penser cela. Je me rappellerai votre conseil.

Molly se précipita dans le parloir, tenant d'une main un télégramme pour Grâce, et de l'autre une lampe à paraffine qu'elle faillit renverser dans sa hâte.

— Le gamin attend la réponse, parce que c'est payé.

Le télégramme était ainsi conçu.

« Tante Suzanne arrivée, est chez les Hurlstone. Je vous rejoins demain à Boston, à moins que vous ne préfériez rester jusqu'à lundi où vous êtes. »

Grâce écrivit au crayon sur la feuille à remplir :

« Vous rejoindrai lundi, très heureuse ici. »

Elle tendit les deux messages au jeune professeur.

— Je suppose que votre père et votre mère n'ont pas envie de se débarrasser de moi.

— En sommes-nous encore à nous faire des phrases ! Je ne vous répondrai pas, sauf en vous rappelant que le dimanche est le seul jour que je puisse passer tout entier ici. Demain, ma mère m'a promis de vous amener luncher à Cambridge ; j'inviterai quelques-uns de nos professeurs les plus distingués pour vous les faire connaître, et ensuite je vous montrerai l'Université d'Harvard.

Le programme fut exécuté le lendemain à la satisfaction de toutes les personnes concernées.

Le trajet, en tramway à vapeur, était court ; la journée fort belle, malgré un froid intense ; les silhouettes brunes des arbres se détachaient sur une atmosphère d'un bleu limpide. Grâce devinait quel devait être le charme de ce paysage, quand le printemps le revêtait de verdure et de fleurs. Jusqu'alors, elle avait été désappointée. Elle s'était attendue à de plus grands arbres, de plus hautes collines, moins de monotonie et de banalité, dans ces sites de la Nouvelle-Angleterre ; mais ce bref voyage lui montrait des

recoins incontestablement pittoresques, où de petits ruisseaux d'argent filaient et bondissaient entre les rouges écanothus et les roseaux jaunes. Tout cela devait être ravissant en été.

A la station de la « grande cité Académique », comme disent les guides, Saul les attendait.

La rue principale et les chemins frangés de villas, jusqu'à la petite maison qu'habitaient ensemble le professeur et un de ses collègues, firent sur Grâce plutôt l'impression d'un faubourg élégant, d'une de ces agglomérations de résidences aisées qui s'étendent autour de quelque grand centre.

Aisées, sans doute, et néanmoins ces habitations ne répondaient pas à l'idée anglaise de confort. L'impossibilité d'être chez soi dans des maisons qui se touchent et que rien ne défend, pas même le massif de lauriers obligatoire, choquait les préjugés insulaires. En passant devant les demeures de grands hommes dont les noms lui étaient familiers, Grâce ne revenait de son étonnement qu'en se rappelant combien le génie est indépendant de son milieu.

Le lunch fut très agréable : les cinq professeurs invités étaient non seulement très supérieurs dans leurs spécialités différentes, mais savaient employer leur esprit à mettre de l'agrément dans la conversation, ce qui n'est pas toujours le cas des Anglais, même les plus intelligents. Aussitôt le repas, presque tous durent prendre congé à la hâte; un seul accompagna les deux dames et Saul dans leur visite de l'Université. Tout naturellement, il s'occupa de Mrs Barnham; Grâce et Saul marchèrent à quelques pas devant eux. Ils traversèrent le grandiose Memorial-Hall, la bibliothèque, le superbe gymnase. Grâce était dûment enthousiaste.

— Harvard dépasse mon attente, disait-elle, je comprends que vous y soyez très heureux.

— Je ne crois pas avoir dit que j'étais *très heureux*. Mais si je ne le suis pas, la faute, sans doute, en est à moi seul.

Elle le regarda et vit avec peine son air de pâleur et de fatigue. Toute la matinée, il avait été fort animé, avec des couleurs aux joues. Il toussait un peu; mais elle l'avait toujours entendu tousser. Ses anciennes craintes lui revinrent. A quoi bon parler? Il ne se relâcherait pas dans son travail; bien moins encore le quitterait-il pour aller chercher un climat plus doux. Comme la sentinelle de Pompéi, il mourrait à son poste, plutôt que de fuir.

Tous deux restaient silencieux. Leurs pensées suivaient des voies bien différentes. Elle avait oublié les dernières paroles dites par lui; aussi la relation des idées lui échappa, quand il reprit :

— Je ne suis pas philosophe, voyez-vous! Je ne puis accepter l'inévitable. Quand une chose est hors de la portée d'un homme, il ne devrait pas y penser.

— Mais c'est parce que vous ne pensez pas assez à la chose toute simple, je dirais au *devoir* qui est à votre portée, que vous cherchez l'inaccessible? Les vieux Romains étaient sages quand ils disaient qu'un esprit sain dépend d'un corps sain. Vous devriez quitter votre travail, je suis certaine que vous le *devriez*, partir tout de suite, et ne revenir dans ce climat éprouvant que bien complètement rétabli. Faites-le donc pour l'amour de votre mère! Si vous pouvez résister à la supplication de sa douce physionomie désolée, ce ne sont pas mes paroles qui vous décideront!

Il sembla ne pas l'entendre. Son front était plissé, ses lèvres contractées; il marchait sans tourner la tête. Enfin, la voix un peu plus haletante, il dit très bas :

— Au contraire, si vous me disiez de partir, de vous suivre... partout... je le ferais! C'est la seule chose

qui me déciderait à me démettre de mes fonctions.

Grâce fut péniblement émue : elle ne s'attendait nullement à cela. Elle savait — quelle femme ignore ces choses? — que Saul l'admirait; mais leurs relations avaient été d'une nature si purement amicale, qu'en n'hésitant pas à laisser voir au jeune professeur sa vive sympathie, elle n'avait pas un instant soupçonné chez lui de secrets sentiments d'une tout autre force. Ils étaient juste du même âge; mais, malgré sa décision et sa force de caractère, il lui semblait beaucoup plus jeune qu'elle-même. Pauvre garçon! Quelle pitié d'être contrainte, le sachant si malade, à prononcer des mots faits pour le blesser, des mots qui sonnaient cruellement à ses propres oreilles!

— C'est une responsabilité que je ne prendrai jamais. Je ne puis que vous conseiller, en amie, l'amie de votre mère et la vôtre, ce qu'il me paraît juste que vous fassiez. Je ne dois pas influer autrement sur votre avenir.

— C'est évident. Je n'y ai jamais compté, murmura-t-il en entrant dans le Memorial-Hall.

Mrs Barnham toucha au même moment l'épaule de Grâce.

— Voilà les fameux vitraux de Lafarge. Comment les trouvez-vous?

XVI

Saul ne rentra pas ce soir-là à Fellbridge avec Grâce et sa mère. Mrs Barnham insista pour qu'il s'en abstînt, lui voyant l'air très souffrant, et il acquiesça sans protester. Sa mère lui enjoignit de se coucher de bonne heure, « car vous avez l'air tout à fait épuisé, mon pauvre Saul ».

Dans le tramway, elle se tourna vers Grâce avec un profond soupir.

— Son teint a repris cette couleur terreuse qu'il avait avant son voyage. Et sa toux ! L'avez-vous entendu tousser ? Oh ! miss Ballinger, je suis si tourmentée de mon enfant, le seul que j'aie gardé !

Elle détourna la tête, mais ce n'était pas pour cacher des larmes. Les yeux bleu saphir restaient secs ; son anxiété, sa douleur étaient trop profondes pour qu'elle pleurât.

Grâce serra, sans parler, la petite main gantée que la pauvre mère lui abandonnait. Elle se sentait, en un sens, responsable de l'état de Saul. D'un mot, elle pouvait l'envoyer dans un pays de soleil, où peut-être il revivrait, tandis qu'ici sa condamnation à mort semblait certaine. Mais ce mot, Grâce ne pouvait le prononcer !

Rarement elle avait trouvé plus difficile d'être aimable et gaie que durant cette soirée. En regardant le beau, mais rigide visage de son hôte, en se représentant la « petite mère » victime de la plus grande des douleurs, sans autre consolation que l'austère calvinisme de son mari, la jeune fille frissonnait.

Cette soirée fut probablement pénible pour tous trois. Le ministre, qui n'avait pas d'inquiétudes particulières à l'endroit de son fils, s'efforça de suppléer à son absence ; mais il sentit combien il le remplaçait insuffisamment dans la conversation avec leur invitée.

« Petite mère » faisait bravement son devoir ; mais le cœur de Grâce était poigné de tristesse, en regardant ces yeux, profonds et tristes, même lorsque les lèvres souriaient et qu'elle parlait gaiement de choses indifférentes.

Le soir, en rentrant dans sa chambre, Grâce se mit à écrire une lettre. La tâche ne fut pas longue, chaque phrase tracée par elle étant comme imprimée au fer

rouge dans son cerveau depuis des mois. Elle avait tant désiré écrire à Ivor Lawrence et se l'était cependant interdit. A New-York, quand Mordaunt lui en avait reparlé, l'impulsion d'exprimer à l'ami, écrasé par une honteuse calomnie, toute sa sympathie pour lui avait été bien forte; mais, cette fois encore, elle s'était abstenue, devant les protestations indignées de son frère. Aujourd'hui, chose étrange! les quelques mots de Saul, le reproche de pusillanimité qu'ils impliquaient, avaient renversé ces barrières. La force avec laquelle il lui avait parlé, dans le même sens que son propre instinct (et, comme la plupart des femmes, elle croyait à ses impulsions instinctives), la décida, et elle écrivit :

« Fellbridge, Massachusetts, U. S., 18 février 1891.

« Cher monsieur Lawrence,

« Je vous connais trop pour douter que vous n'ayez quelque motif valable et suffisant à vos propres yeux de rompre toutes relations avec vos amis, depuis que ce nuage sombre plane sur vous. Mais il me semble étrange que vous vous priviez volontairement de la sympathie personnelle de ceux qui ne peuvent un instant vous croire capable d'une action déshonorante, quels que soient les témoignages contre vous. J'ai attendu, mais attendu en vain, depuis des mois, un mot me disant que vous aviez foi en mon amitié, que vous me saviez incapable de douter de votre rectitude et votre loyauté. J'ai été désappointée. Mais, parce qu'il vous a semblé bon de vous taire, je ne vois pas qu'un silence pareil me soit imposé, et après quelques hésitations, causées par la crainte d'être indiscrète, j'écris pour vous assurer que vous avez des amis qui suivent avec le plus intense intérêt, mais sans anxiété, votre lutte contre la calomnie et l'injustice. Ces amis-

là ne doutent pas que vous ne sortiez triomphant de cette épreuve. Ma démarche, en vous l'écrivant, vous semblera peut-être un peu inattendue, mais vous me connaissez trop pour que je redoute une fausse interprétation. Je ne puis laisser un ami que j'estime souffrir plus longtemps comme vous souffrez, sans lui dire mon inébranlable confiance et ma cordiale sympathie.

« Sincèrement vôtre,

« Grâce BALLINGER.

« *P. S.* Nous voyageons à travers les États-Unis, et nous ne rentrerons qu'en mai en Angleterre. »

Après avoir écrit cette lettre, Grâce se sentit plus calme qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Elle avait en vain cherché à écarter cette idée fixe. L'idée lui était revenue dans les veilles de la nuit, protestant contre tous les arguments spécieux qu'elle évoquait pour se persuader de l'inconvenance d'une telle action. Elle savait que son cœur et son intelligence ne se soumettaient jamais aux conventions mondaines, quoique dans ses actes extérieurs elle parût y conformer sa conduite. D'ailleurs, le cas était exceptionnel. Sa tante, son frère ne le comprendraient jamais, parce qu'ils ne comprenaient pas le caractère d'Ivor Lawrence.

C'était ce caractère seul qui, après une si étrange conduite, justifiait son action à ses propres yeux. Elle n'aurait imposé ainsi sa sympathie à nul autre homme! Il l'avait aimée, elle en était sûre, elle ne pouvait s'y tromper, et cependant il ne lui avait jamais parlé d'amour! Pour la plupart des femmes, c'eût été une cause de doute, sinon d'offense et d'amertume. Mais cette étrange jeune fille ne pensait pas ainsi. Elle comprenait quel orgueil lui avait prescrit le silence, tant qu'il était un pauvre avocat sans cause, et que cet

orgueil reculait encore bien davantage devant l'aveu, quand son nom était menacé d'infamie. Mais le monde ne le comprenait pas; sa propre famille s'était indignée; cette conduite avait paru à tous déshonorante : après avoir entouré Grâce, pendant des mois, d'hommages si marqués qu'ils avaient écarté d'autres prétendants, bien préférables à lui, cet homme rompait avec elle, le jour où il héritait d'une grande fortune! Et la moitié de cette fortune lui reviendrait toujours, disait-on, même si le procès se terminait par un arrêt contre lui, puisqu'on avait trouvé un testament antérieur divisant également la fortune de M. Tracy entre ses deux neveux. Telle était, Grâce ne l'ignorait pas, l'opinion de tous ses amis, et nul effort n'aurait pu leur en faire changer.

Le lendemain dimanche, Saul parut presque aussitôt l'office du matin. Il n'avait pas dormi de la nuit, c'était visible, et il toussait beaucoup; mais, à force de volonté résolue, il parvint à causer comme d'ordinaire. Il ne voulait pas affliger Grâce, pour ce dernier jour, ni « petite mère » non plus, en leur laissant voir son abattement. Après tout, en quoi sa situation était-elle plus triste qu'à l'arrivée de miss Ballinger? Il savait alors, — il l'avait toujours su, — que son amour était tout à fait sans espoir. Il s'était laissé follement aller à avouer ses sentiments, maintenant il s'en repentait! Une mince glace semblait s'interposer depuis lors entre Grâce et lui. Rien ne pourrait plus la faire disparaître; mais du moins leurs dernières heures sous le toit de son père seraient aussi peu que possible gâtées par cette contrainte.

En partant, il retint sa main quelques secondes, et dit simplement :

— Si nous nous revoyons jamais, miss Ballinger, souvenez-vous que vous avez apporté du bonheur au moins dans une obscure maison de notre Nouvelle-

Angleterre. Nous nous rappellerons votre visite avec reconnaissance, et nous en parlerons souvent, ma mère et moi. Au revoir.

Ferme, calme jusqu'au bout, sa voix ne trahissait aucune émotion. Il porta respectueusement la main de Grâce à ses lèvres. Elle ne dit rien. Qu'aurait-elle dit ? Il s'éloigna ; son pâle visage, sa frêle forme maladive s'effacèrent dans l'ombre de la nuit tombante. C'était la dernière fois qu'elle voyait Saul Barnham.

Dans un « parloir » du rez-de-chaussée de l'hôtel Brunswick, vers la fin de l'après-midi suivante — parloir meublé avec une richesse lourde et éclatant de lumière électrique — Grâce tomba dans les bras large ouverts de sa tante. Il faisait un froid mordant, et la joue que touchèrent ses lèvres lui sembla glacée. Mrs Frampton était une femme petite et corpulente, presque aussi vigoureuse qu'à vingt ans, avec des cheveux gris fer qui ondulaient en vagues légères au-dessus d'un front large et proéminent, signe d'énergie et d'obstination ; des yeux noirs très vifs, un teint de bonne santé, de belles dents blanches, indiquaient de même une puissante vitalité ; les narines dilatées, la bouche forte, mobile, y ajoutaient d'autres traits de caractère, qui ne contredisaient pas ceux-là. Impossible de douter qu'on n'eût devant soi une femme intelligente, despote, parfois violente, attirante pour quelques-uns ; par contre, la terreur et la bête noire de certains autres ! Bavarde au delà des bornes de la discrétion, sans jamais néanmoins dire rien de ridicule, impulsive comme un enfant, aimant et haïssant avec une ardeur égale ; avec cela, prudente, douée de sagesse mondaine, d'*humour,* de perspicacité, il était aisé de se faire une idée de Mrs Frampton en cinq minutes de conversation. Mais, comme disait son neveu, « tante Suzanne se lâche toujours la bride ». C'était cette

façon de se lâcher la bride qui faisait d'elle une société si amusante.

Elle parlait vite, d'une voix haute qui n'était pas désagréable. Elle maintenait sa nièce à bout de bras, et scrutait sa physionomie, après l'avoir embrassée.

— Vous avez bonne mine, petite? Cet horrible climat vous va? Je dessèche sur pied d'heure en heured epuis mon arrivée. Et cette chaleur de fournaise des appartements! J'ai cru être rôtie vivante dans le train, en venant ici. Comment faites-vous pour supporter cela?

— Le mieux que je puis, non sans une grimace, tante Suzanne. Quant au climat, je préfère beaucoup ce froid sec à l'humidité et au brouillard de Londres.

Mrs Frampton haussa les épaules.

— Quel drôle de goût, comme disait ce Français, quand il entendait appeler les Juifs « le peuple choisi de Dieu »! Mordy vient de me conter la même sottise, comme si le climat de Londres n'était pas assez bon pour n'importe quelle créature vivante, sauf peut-être un carlin asthmatique? Ici, j'ai les nerfs exaspérés. C'est odieux!

— Eh bien, tante, nous ne vous exaspérerons pas davantage en vous parlant du climat; mais nous comptons vous faire aimer ce pays.

— Jamais! Excepté la maison des Hurlstone, tout ce que j'ai vu est hideux. Ces effroyables rues! Vous ne m'aviez pas dit moitié assez de mal des rues de New-York. Les parcourir en voiture m'a disloqué tous les os. Et cette manière de cracher partout! Un individu a osé viser un crachoir de l'autre côté de moi. Êtes-vous habituée à cela, s'il vous plaît?

— Je ne m'en aperçois pas, dit Grâce, souriante. Vous savez, je suis une de ces personnes bornées, mais heureuses, qui ne voient les choses répugnantes que si on les leur met sous le nez.

— Mais, ma chère, on m'a mis cela sous le nez, je

trouve ! Non, tout ce que j'ai vu de la population m'est antipathique, sauf les Hurlstone. Je fais exception pour eux, parce que ce sont des gens bien élevés, aimables, et qu'ils ont une maison charmante.

— Il y a beaucoup de maisons comme cela, sinon plus à mon goût, et beaucoup de gens aussi aimables.

— Vous ne leur avez pas rendu justice, Gracey, dans vos lettres ! C'est une famille délicieuse ! Béatrice Hurlstone a été pour moi une vraie surprise; elle tiendrait sa place dans n'importe quel salon de Londres.

— Je n'ai jamais dit le contraire, ma tante, ni jamais mal parlé d'eux ! Je leur ai été reconnaissante de leur accueil et de leur hospitalité.

— Oh ! de la reconnaissance, nous savons ce que cela signifie ! Ils ne vous ont pas plu, et vous avez empêché Mordaunt d'apprécier cette jeune fille !

— Ma chère tante ! quelle absurdité ! Comme si tout ce que je pourrais dire l'influencerait le moins du monde ! Il a d'abord flirté avec elle, et ensuite il a trouvé une autre personne qui lui a plu davantage.

— Justement ! S'il s'obstine à épouser une Américaine, pourquoi pas Béatrice Hurlstone ? Je ne goûte nullement l'idée de choisir cette miss Planter dont il me rebat les oreilles. Il ne l'épousera pas, si j'y puis quelque chose ! Primo, on m'a dit qu'elle était d'une coquetterie insensée ; ensuite, son père est un spéculateur, riche aujourd'hui, peut-être pauvre demain; il ne donnera qu'une rente à sa fille, sans rien lui garantir. Tandis que la grande fortune des Hurlstone sera partagée également entre le fils et la fille, leur père me l'a dit lui-même.

— Trop d'obligeance ! fit Grâce, avec un de ses rares mouvements d'ironie.

Le héros de leur causerie entrant, elle changea brusquement de sujet.

— Grâce a bonne mine, Mordy. Est-ce dans son

presbytère de la Nouvelle-Angleterre qu'elle a retrouvé cette fraîcheur? En partant, il y a quatre mois, elle ressemblait à un citron desséché.

— Oh! Vingt-quatre heures en mer l'avaient remontée! Elle a tout à fait le pied marin, n'a pas manqué un repas et s'est fort divertie, je puis vous le dire, entourée de trois hommes fortement toqués d'elle.

Mrs Frampton rit de tout son cœur.

— Et vous venez de faire une visite aux parents d'un des trois, le jeune homme poseur, comme vous l'appeliez?

— Jamais je n'ai dit cela! s'écria Grâce vivement; j'ai dit que *vous* lui appliqueriez sans doute cette épithète. C'est un homme très remarquable; je l'aime infiniment, mais je crains que sa vie ne soit pas longue. Il est bien changé depuis notre traversée. La figure inquiète de sa pauvre mère me hante. C'est un fils unique!

La physionomie railleuse de tante Suzanne prit une tout autre expression; ses yeux se voilèrent d'une sympathie tendre qui contrastait singulièrement avec leur habituelle vivacité. Elle aussi, bien des années avant, elle avait connu cette douleur-là.

— Pauvre femme! Et rien à faire?

— Peut-être... s'il renonçait à sa chaire de professeur et s'il allait vivre dans un climat plus chaud, guérirait-il; mais il ne veut pas.

— Alors, il n'aime pas réellement sa mère. Ces Américains sont tous les mêmes, ils ne peuvent se reposer; il faut qu'ils s'usent jusqu'à la corde. Cette idée de sacrifier sa vie à son œuvre, c'est positivement criminel!

— Je suppose que c'est un cerveau romanesque persuadé qu'il n'y a qu'une femme au monde, dit son neveu, en regardant Grâce. Une fois déçu, il ne tient plus à la vie. J'ai connu quelqu'un comme cela! C'est très drôle!

Sa sœur ne dit rien. Elle se leva et alla vers la fenêtre, dont les rideaux n'avaient pas été baissés et laissaient voir la rue, illuminée au gaz. Une voiture élégante s'arrêtait devant la porte; Grâce crut reconnaître les chevaux. Presque aussitôt, le domestique nègre entra demander si ces dames recevraient Mrs Courtly.

— Certainement, dit Mrs Frampton. Je sais, non seulement par Mordy, mais par d'autres, qu'elle est tout à fait charmante.

— Tant mieux, fit Grâce, gaiement. Elle est délicieuse; mais bien des femmes en sont jalouses, et vous auriez pu entendre dire, comme moi, qu'elle n'est délicieuse que pour les hommes, ce qui n'est nullement vrai.

La personne en question entrait, enveloppée de velours et de renard argenté, toute parfumée de violette de Parme. Sa grâce, son sourire rayonnant, sa voix musicale devaient disposer favorablement une nature aussi sensible que Mrs Frampton aux impressions extérieures.

— Vous ne me semblez pas une étrangère, lui dit-elle; vous avez été si bonne pour mes enfants!

Mrs Courtly répondit dans la même note et ajouta :

— Je devrais m'excuser de vous faire ma visite, quand vous arrivez à peine d'un si long voyage; mais je voulais vous inviter tous à dîner pour demain. Vous ne passerez ici que peu de jours; il faut voir notre société de Boston. Nous nous estimons fort aimables, vous savez? Je dis *nous*, quoique je n'habite pas Boston, mais j'y viens parfois me reposer un peu de ma solitude.

— Votre solitude! Le mot est joli, dit Ballinger en ant. Vous n'êtes jamais seule, Mrs Courtly. Chez ous, j'en suis sûr, les gens décoratifs, hommes et mmes, se succèdent régulièrement; la littérature, le

monde, les arts, toutes ces célébrités vont vers vous, et vous les accueillez.

— C'est, j'en ai peur, la vérité, dit l'Américaine avec son rire cristallin. Ils croient tous que je sais quelque chose; j'ai la finesse de ne jamais rien faire pour donner la mesure de mon talent, et on ne découvre pas la fraude. Quant aux mondains, je sais être frivole, vous l'avez vu; cela n'est pas feint, chez moi.

— J'en suis ravie, opina Mrs Frampton, hochant la tête; moi aussi, je suis frivole, frivole et mondaine, comme me le reproche sans cesse ma nièce, cette jeune personne supérieure.

— Quelle détestable idée vous donnez de moi, tante! Heureusement, Mrs Courtly me connaît un peu. Quand êtes-vous arrivée à Boston, Mrs Courtly, et où logez-vous?

— A l'hôtel Vendôme, où je descends toujours. Je suis arrivée samedi et j'ai couru après un certain nombre de mes amis, pour les réunir demain, avec vous. Mercredi, si cela vous convient, nous dînerons au Country-Club, où l'on donne chaque semaine une petite soirée dansante, sans cérémonie, qui finit à onze heures. Je crois que vous vous y amuserez. S'il neige, comme cela menace ce soir, nous irons en traîneaux.

Mrs Frampton resta pétrifiée.

— En toilette de bal?

— Mais oui! On s'enveloppe bien avec des capuchons de fourrure et de doubles voiles, on a des robes qui ne se chiffonnent pas, et le retour au clair de lune est tout à fait ravissant.

— Enfin, dit Mrs Frampton, hésitante, je n'ai jamais rien fait de si aventureux étant jeune. Aussi, à présent que je suis une vieille femme... Et si nous versions?

— Nous ne verserons pas, et d'ailleurs on ne se

fait pas de mal, car on ne tombe pas de bien haut, et la neige est molle.

— Grand Dieu ! Cette seule pensée me fait passer un courant glacé dans le dos. Non, merci. Les enfants iront, mais moi, vous m'excuserez. Une partie de traîneau nocturne, au retour d'un bal, et probablement une lutte de vitesse, non, merci... ce n'est pas fait pour moi !

La prédiction de Mrs Courtly se vérifia. La neige tomba fort épaisse durant la nuit. Les rues furent bloquées, les tramways marchaient au pas. Puis il gela, et tous ceux qui s'aventurèrent à sortir durent se chausser de « souliers de neige » aux semelles garnies de pointes, pour avoir quelque prise sur cette surface blanche, glissante comme du verre, qui étincelait au soleil de midi.

HAMILTON AÏDÉ.

(*Traduit de l'anglais par* A. CHEVALIER.)

(*A suivre.*)

MÉMOIRES

DU TEMPS DE LOUIS XIV

(*Suite*)

II

Mes entretiens avec Vanden Enden. — Ses attentions pour moi. — Mon admiration pour lui. — Les visites de Latréaumont et du chevalier de Rohan.— Mystère dont ils s'environnent. —Mes premiers doutes. — Galanterie avec Marianne. — Babet m'apporte des nouvelles de Mlle Anceau. — Mes soupçons se fortifient. — Je me décide à savoir ce qui se passe. — J'y emploie Marianne. — Singulier discours de Vanden Enden. — Arrivée de son gendre Kerkerin. — La blessure du chevalier de Rohan. — Un article de la *Gazette de France*. — Je découvre que Latréaumont veut se défaire de moi. — Mes soupçons confirmés.

J'étais nouveau venu dans la maison de Vanden Enden; j'en admirais le bon ordre et l'application singulière avec laquelle, à toutes les heures du jour, chacun y remplissait les fonctions auxquelles il était destiné. J'avais cependant beaucoup de peine à m'accoutumer à ne voir qu'une troupe d'enfants de tous âges autour de moi. Cette vue m'importunait, et je ne pouvais m'y faire. Vanden Enden s'en aperçut, et il n'oublia rien pour m'ôter ce dégoût.

Il n'avait lui-même, à certaines heures, personne avec

qui il pût converser, et il était bien aise de trouver en moi un jeune homme qui avait déjà vu le monde et qui pouvait raisonner sur beaucoup de choses. A la sortie du repas, nous étions toujours ensemble à nous promener dans les belles allées de son jardin. Il témoignait qu'il prenait beaucoup de plaisir à mes conversations cavalières et ingénues ; et, de ma part, je ne fus pas long à connaître que c'était un homme extraordinaire et d'un mérite peu commun.

Ses discours me charmaient, je sentais dans nos entretiens qu'il donnait à mon esprit une certaine élévation que je n'avais pas de moi-même, et qu'en discourant sur des sujets philosophiques, ou sur d'autres matières que la conversation amenait et qui passaient de beaucoup la capacité de mon génie, il me les rendait néanmoins si palpables, qu'il m'en donnait une impression vive qui ne s'effaçait point.

La haute idée que je conçus de lui fut encore soutenue par l'abord de tant de personnes distinguées, qui entretenaient un commerce réglé avec lui presque tous les jours sur les sciences, sur les nouvelles découvertes et sur les beaux-arts. Ces fréquentes visites marquaient le goût que tant de personnes illustres avaient pour Vanden Enden et l'opinion avantageuse qu'elles avaient de lui.

Lorsqu'il sortait de ces conférences dont il était assez souvent fatigué, il recherchait à se délasser dans un entretien familier. Il me faisait appeler, et, après avoir égayé la conversation par quelques discours vagues et enjoués, il rentrait insensiblement dans le sérieux, ns affectation et par son penchant naturel, tantôt sur s sujets de physique, tantôt sur l'ordre et la construc-on admirable de l'univers, la propriété des éléments les merveilles de la nature. Il m'en développait les incipes avec tant de netteté et de méthode, qu'il me mblait qu'il les gravât dans ma mémoire.

Mais lorsque nous tombions sur des matières de religion et sur les différentes sectes qui la divisent, il paraissait peu persuadé des principes, et, à l'entendre s'en expliquer familièrement, il était facile de pénétrer qu'il y ajoutait peu de foi, prenant plaisir à balancer les opinions de tous les différents partis par des raisonnements plausibles, sans se déterminer en faveur d'aucun en particulier, laissant toujours dans le doute et dans l'incertitude celui qu'on devait suivre, ou plutôt inspirant un égal mépris pour tous sans distinction, comme si la religion n'était qu'une production de l'imagination humaine.

Quant à la politique, il ne pouvait se modérer en parlant de celle de France. Le ministère n'était composé, selon lui, que de personnes violentes, intéressées, et qui n'avaient pas les vues qu'elles devaient avoir pour la véritable gloire du roi, ni pour le bien de l'État. Il s'emportait sur cela d'une manière à me faire beaucoup de peine, contre tout le gouvernement et contre toute la conduite que l'on tenait, tant pour le dedans que pour le dehors du royaume.

Surtout quand il parlait de la guerre que l'on faisait aux Pays-Bas et en Hollande, il perdait toute retenue et s'émancipait à dire beaucoup de choses qui pouvaient être criminelles, et que je n'excusais que sur ce qu'il était étranger et qu'il prenait en cela trop vivement les intérêts de sa patrie, qui était tout en feu et presque ruinée.

Vers le mois de juillet, je m'aperçus que Latréaumont venait souvent le visiter. Je l'avais connu officier à l'armée et de très mauvaise réputation. Il entrait par la porte secrète du bout du jardin, dont il avait clef, et il prenait des précautions extraordinaires po n'être point vu. Dans la suite, il amena le chevalier c Rohan par la même porte et avec les mêmes précal tions. La vue du chevalier de Rohan me surprit. Je I

pouvais concevoir qu'un homme de ce rang pût lier commerce avec Latréaumont, qui était absolument perdu d'honneur parmi les troupes et connu pour un esprit très dangereux et capable des plus grands forfaits.

Après que j'eus raisonné quelque temps sur leur réunion, il me vint en pensée que, comme Latréaumont avait été accusé assez publiquement de fausse monnaie à l'armée, après une aventure où il avait été convaincu en Hongrie comme faux monnayeur, et chargé de beaucoup de dettes, il ne s'était attaché au chevalier de Rohan que pour trouver dans la chimie et dans la conversion des métaux des ressources pour ses besoins, et qu'ils venaient ensemble en conférer avec Vanden Enden, très habile en cet art, quoiqu'il n'en fît aucun usage. Mon idée se fixa là d'abord, et je ne cherchai plus d'autre cause à ces conférences.

Dans la suite, leurs visites devinrent plus fréquentes et toujours plus mystérieuses. Je me sentis une curiosité extraordinaire pour en pénétrer le fond, moi qui ne me suis jamais mêlé des affaires d'autrui.

Vanden Enden avait chez lui sa fille, comme je l'ai déjà dit. Elle était âgée d'environ dix-huit ans, assez bien faite et fort blanche, mais de peu d'esprit. Elle avait un commerce de galanterie avant de venir en France. Le penchant naturel la portait à rechercher de pareils amusements. J'étais alors seul dans la maison qui pouvait lui convenir. Elle me fit de grandes avances, et il semblait que Vanden Enden, qui l'aimait éperdument, voulût seconder ses désirs en affectant de nous laisser toujours seuls, en pleine liberté, et en me recommandant sans cesse de tenir compagnie à Marianne (c'était son nom).

Elle était à toutes les heures du jour dans ma chambre, et j'y étais sensible, quoique mon cœur fût engagé ailleurs. Nous fûmes ainsi bons amis en peu de

temps, et quoique je l'eusse informée de l'engagement que j'avais avec une personne que je recherchais en mariage, elle ne s'en fit aucune peine, tant elle comptait peu sur un véritable attachement de ma part et avait peu de délicatesse sur les sentiments du cœur.

Elle m'amena un jour en triomphe Babet, fille de chambre de ma maîtresse, qui m'apportait un billet de sa part. Elle me la présenta avec des témoignages de joie et un empressement extraordinaire, et comme elle m'avait ouï parler du talent qu'avait cette aimable fille pour bien écrire, elle me pressa de lui faire voir ce billet. Après l'avoir lu, je lui donnai à lire. Il était conçu en ces termes :

« Je suis sur la route du Paradis, fort contente de n'être plus exposée aux persécutions du monde. Soyez-moi constant de votre côté. Quand on s'est grillée pour vous depuis la tête jusqu'aux pieds, ce n'est pas trop vous demander. Babet vous dira le reste. »

Marianne fut charmée de ce billet. Elle eut une extrême impatience de faire connaissance avec celle qui me l'avait écrit, et elle prit beaucoup de plaisir à me voir baiser tendrement ces caractères d'une main qui m'était si chère.

Babet me rendit compte en particulier de la retraite de ma maîtresse au couvent, après avoir essuyé les reproches de toute sa famille et de ses amis, qui s'étaient efforcés, dans la vue de ses propres intérêts, de l'engager à donner son consentement au mariage proposé. Elle me dit en même temps que la première condition que ses parents avaient exigée de la supérieure du couvent était de ne lui laisser voir aucun homme, et que cette défense me regardait personnellement, qu'elle me priait et m'ordonnait de n'en point approcher, si je ne voulais achever de la perdre.

Je chargeai cette fidèle messagère de mille bénédictions et des marques de ma reconnaissance pour la

part qu'elle prenait à nos intérêts, et d'une longue lettre pour ma maîtresse. Quand on s'aime, que n'a-t-on point à se dire ? Le nom de Babet devint fameux dans notre maison. Elle y venait assez fréquemment. Dès qu'elle paraissait, Marianne courait au-devant d'elle, l'accablait de caresses et me l'amenait en diligence. Vanden Enden ne cessait de me railler agréablement sur ces messages et de me répéter, en toutes occasions, le nom de Babet qui était aussi jeune et jolie.

Marianne pouvait m'aider à découvrir le sujet des conférences que je voulais pénétrer. Mais son caractère naïf et peu discret me détournait de m'en ouvrir à elle. Vanden Enden prenait plaisir à me parler des autres visites qu'il recevait et à m'en rapporter les conversations. Il gardait sur celles-ci un profond silence. Je remarquais que ses deux mystérieux visiteurs augmentaient leurs précautions et qu'ils prenaient tous les soins possibles pour n'être point vus, qu'ils venaient à des heures suspectes, se glissaient avec précipitation dans le cabinet de Vanden Enden, après avoir écarté tout le monde.

J'observais tout cela de ma chambre, et, quelque raisonnement que je pusse faire sur tant de circonstances singulières, mon esprit ne se pouvait fixer sur rien. Je n'ignorais pas que Latréaumont était un homme hardi, entreprenant, factieux, et que le chevalier de Rohan n'avait quitté le service qu'à cause qu'il était très mécontent et très indigné contre le ministre. Mais de tout cela, je ne pouvais rien conclure de certain, et je ne pouvais asseoir mon jugement sur toute cette intrigue, quoique je fusse déjà persuadé qu'il n'était point question de chimie.

Je résolus de sonder plus particulièrement Vanden Enden sur ses sentiments; il aimait à parler, et son feu l'emportait. Les nouvelles publiques m'en ouvraient

naturellement la voie. Je le mis sur les grandes conquêtes du Roi en Hollande et sur les progrès étonnants de ses armes. Je blâmai la République de s'être attiré cette formidable puissance sur les bras. Je soutins que l'Espagne avait encore agi avec plus d'imprudence en nous déclarant la guerre dans un temps où les Pays-Bas étaient exposés aux mêmes périls, et que ces deux puissances unies contre nous ne pouvaient manquer de succomber en très peu de temps après l'épreuve qu'elles avaient faite des forces de France.

Vanden Enden se récria sur le peu de sujet que le Roi avait eu d'entrer en guerre contre la Hollande; que cette guerre ne pouvait avoir d'autre cause qu'une ambition démesurée et l'intérêt particulier d'un jeune ministre qui cherchait de la matière à se faire valoir et à se rendre nécessaire; qu'on n'avait eu aucun égard au droit des gens, ni aux traités; que la République ni l'Espagne n'étaient point encore si abattues qu'elles ne pussent se relever; que des nations réduites au désespoir trouvaient quelquefois des ressources dans leur désespoir même; que les forces de France n'étaient pas absolument indomptables; que le cœur du royaume était entièrement dégarni de troupes, et que la garde même de la personne du Roi ne consistait actuellement qu'en quelque soixante ou quatre-vingts hommes mal aguerris, tout le reste de sa garde ayant été envoyé à l'armée pour la renforcer; qu'il se trouvait parmi nos ennemis des gens de cœur et de bons partisans à qui il n'était pas difficile de pénétrer jusqu'à Versailles, où le Roi logeait alors; qu'il y avait beaucoup de mécontents à la cour et dans les provinces; que la plupart même des gens de guerre parmi les officiers étaient rebutés du service par les mauvais traitements qu'ils souffraient du Bureau du ministre, où tout se faisait par des intrigues de femmes et d'autres personnes intéressées et avides du gain.

Je fus frappé de tous ces raisonnements et je ne le fus pas moins de l'agitation avec laquelle cet homme parlait. Il semblait qu'il eût projeté quelque grand dessein dont le secret le gênait. Mais je ne voyais rien d'assez positif pour en tirer un jugement solide, et il pouvait se faire que tout ce grand feu qui l'emportait ne fût soutenu que par un sentiment naturel de compassion pour sa patrie désolée.

Je résolus de le pousser davantage pour l'intérêt que l'État pouvait avoir à ce qu'il tramait. J'avais lieu moi-même d'être plus mécontent que tout autre du Bureau. Non seulement on ne m'avait point fait la justice de ma place après un assidu et périlleux service, mais encore on m'avait joué lorsque la protection de M. de Luxembourg, notre général, s'était déclarée pour moi. Je retraçais toutes ces choses à Vanden Enden avec indignation. Ma colère était sincère parce qu'elle était juste. Je n'avais que trop sujet de me plaindre.

Quand il me vit bien animé, il s'ouvrit davantage. Il me fit observer que la conduite que l'on tenait en France péchait contre les règles de la bonne politique en plusieurs manières, notamment en ce que l'on employait toutes les forces du royaume à ravager un pays étranger et éloigné, alors qu'on savait de bonne part que les peuples étaient mécontents de tant d'accablantes impositions et très aigris par la violence de ceux qui les exigeaient.

Il y avait, à en croire Vanden Enden, des seigneurs de très grande distinction qui souffraient impatiemment la dureté et la fierté des ministres. Rien n'était plus facile à ceux contre lesquels on faisait la guerre que de s'emparer d'une grande partie du royaume avant que le Roi y pût envoyer des troupes. Les côtes maritimes étaient partout ouvertes et sans défense. En faisant une descente en certain lieu sous la conduite de quelque seigneur accrédité dans le royaume, on verrait

courir les peuples au recouvrement de leur liberté opprimée. Les protestants répandus dans toute la France, qui regardaient les prospérités du Roi comme le dernier signal de leur destruction, ne manqueraient une occasion si favorable de se relever. Les choses pouvaient enfin être disposées de manière que le Roi serait obligé de laisser en repos le monde et se trouverait peut-être mal assuré pour sa personne et pour sa famille royale.

Quoique toutes ces idées me fissent horreur, je ne crus pas qu'on pût faire aucun fondement sur des discours si vagues d'un homme attendri pour son pays et qui se formait des chimères pour endormir sa douleur. Néanmoins, après avoir rassemblé toutes les circonstances dont j'étais témoin, je commençai à soupçonner que les conférences si fréquentes faites avec tant de précautions, entre des personnages à la vérité sans pouvoir, à ce qu'il me semblait, mais que je savais mécontents et très entreprenants, pouvaient couver quelque grand mystère, et qu'assurément on complotait quelque dessein contre l'État.

Une nouvelle circonstance me confirma dans ma conjecture. Kerkerin arriva d'Amsterdam en poste. Vanden Enden reçut son gendre avec une joie incroyable. Ils s'enfermèrent aussitôt et furent très longtemps ensemble. Sortant de là sans prendre de repos, Kerkerin alla visiter le chevalier de Rohan pour une blessure, disait-il, qui s'était ouverte. Vanden Enden, en discourant sur les grands talents de son gendre, m'avait appris que les États généraux l'employaient souvent à des affaires secrètes, et qu'il n'en était pas moins occupé que de la médecine, et jadis j'avais été présent lorsqu'on mit un premier appareil sur la blessure du chevalier de Rohan. J'étais comme lui au siège de Guy, où il la reçut. Je n'ignorais qu'elle avait été alors jugée très légère et qu'il en fut guéri en très peu de

jours. Quelle apparence qu'une si petite plaie se fût rouverte, ni qu'elle exigeât le voyage d'un médecin de Hollande en France ?

Je jugeai bien plutôt que sa course avait un autre objet. Tout consistait à découvrir le fond de ces mystères et leur importance, car jusque-là ces différentes démarches pouvaient être tournées indifféremment.

Un nouveau fait me donna de nouvelles inquiétudes. Il était public et dans la *Gazette de France*. Cependant nul que moi ne pouvait en pénétrer la conséquence. J'ai déjà observé que Babet, fille de chambre de ma maîtresse, venait souvent m'apporter de ses nouvelles, et que son nom était devenu fort connu dans la maison de Vanden Enden. J'ajoute ici une autre circonstance de ma première entrée dans sa pension. M'ayant demandé de quel pays j'étais, j'avais répondu que j'étais de Bayonne, sur quoi dans la suite, m'ayant fait beaucoup de questions sur cette ville et sur son commerce, je lui avais paru si bien instruit de tous ces détails qu'il n'avait aucun doute que je n'en fusse originaire.

La *Gazette de France*(1), à l'article de Madrid, portait que le Roi Catholique avait donné un régiment de cavalerie au marquis de Bayonne-Babet. Ces termes joints ensemble me frappèrent, et je les pris pour un signal donné à quelque grand parti. Néanmoins, comme ma conjecture pouvait être fausse, j'écrivis à quelques officiers de mes amis en Flandre et en Catalogne de s'informer par toutes sortes de voies et pour des raisons très importantes s'il y avait dans les armées d'Espagne un marquis de ce nom colonel de cavalerie. Tous me répondirent après une perquisition exacte que le gazetier ou ceux qui lui donnaient les nouvelles

(1) Ou Du Cause de Nazelle a confondu la *Gazette de France* avec la *Gazette de Bruxelles*, ou bien, ce qui est plus probable, les conjurés recoururent, à plusieurs reprises, à la voie des papiers publics, au moyen d'un langage convenu d'avance. — E. D.

de Madrid s'étaient trompés, et que très assurément il n'y avait aucun officier ni dans la cavalerie ni dans l'infanterie espagnole qui approchât de ce nom. Je ne doutai plus après ces éclaircissements que les termes de marquis de Bayonne-Babet réunis et pris de choses qui me regardaient personnellement, ne fussent un vrai signal pour marquer l'état de quelque grande conspiration.

Je délibérai longtemps si j'irais en informer les ministres. Mais comme toutes ces différentes vues avaient commencé à me donner des lumières, je crus que je devais redoubler d'attention pour pénétrer avec quelque certitude ce que pouvait être un avis vague ne pouvant donner aux ministres que de l'inquiétude sans les mettre au fait des choses qu'il fallait prévenir, en quoi je raisonnais mal, puisque sur un pareil soupçon, il y avait de quoi arrêter ceux qui étaient les chefs de l'intrigue, et qu'en temporisant, je laissais mûrir un dessein dont le péril pouvait être plus pressant que je ne le pensais.

Mais mon caractère m'a toujours éloigné de faire du mal à personne, et ma répugnance sur ce point a fait que j'ai été très lent, quand j'ai été forcé à rendre de mauvais offices. Je délibérai même si je ne parlerais pas à Vanden Enden pour le tirer du précipice où il se jetait. Cette sincérité m'aurait indubitablement coûté la vie, comme on va le voir tout à l'heure.

J'étais dans ma chambre avec Marianne lorsque, à travers des vitres, je vis entrer par la porte du jardin le chevalier de Rohan avec Latréaumont. J'observai de nouvelles précautions extraordinaires qu'ils prenaient pour n'être point aperçus. Ils se rendirent ainsi dans le cabinet de Vanden Enden qui les attendait. J'inspirai alors à Marianne beaucoup de curiosité pour aller les écouter et pour me rendre compte de ce qu'elle aurait entendu.

Il y avait à côté de ce cabinet une petite allée sombre d'ou l'on pouvait aisément entendre ce qu'ils disaient pour peu qu'ils élevassent la voix. Mariane s'y rendit sans bruit. Leur conférence dura longtemps. Comme ils sortirent à la nuit, Vanden Enden étant allé les accompagner, Marianne vint me retrouver toute tremblante, tenant un petit livre à la main, qu'elle avait pris sur la table de son père.

Je l'interrogeai sur ce qu'elle avait ouï. Elle me dit d'un air inquiet et embarrassé avoir ouï peu de chose, parce qu'ils avaient parlé fort bas, mais que sur ce qu'elle avait entendu, elle jugeait bien que nous ne serions pas longtemps ensemble; que Latréaumont avait répété à plusieurs reprises que ce Gascon lui était suspect, et qu'il fallait absolument s'en défaire sans différer; sur quoi Marianne qui avait peu de pénétration ne doutait pas, disait-elle, qu'on n'obligeât son père à me renvoyer, quoiqu'il eût assuré que je ne me mêlais de rien; que je n'avais nulle vue, ni nulle idée de ce qui se passait entre eux, et qu'il était certain que j'étais très mécontent.

Si le chevalier de Rohan ou Latréaumont m'eussent vu en plein jour, ils auraient pu me reconnaître et juger qu'en effet je pouvais leur être suspect. Mais le hasard qui m'avait garanti de leur rencontre et mon changement de nom me mettaient à couvert. J'examinai le petit livre que Marianne m'apportait, et je reconnus que c'était un alphabet pour écrire des lettres en chiffres. Je le renvoyai au lieu ou elle l'avait pris, et je commençai à faire réflexion du danger ou j'étais de périr d'une mort violente. Je pris mes précautions. Je changeai de chambre avec un jeune Breton, je mis mes armes en état, j'eus soin toutes les nuits de bien fermer ma porte et je ne mangeai ni bus qu'avec Vanden Enden et sa famille.

Je m'obstinai cependant à vouloir pénétrer ce qu'ils

projetaient. J'en voulais avoir de plus grands éclaircissements capables de mettre au fait les ministres. Je m'attachai à être encore plus assidu auprès de Marianne pour éloigner tous les soupçons qu'on avait de moi, et je partageai mon temps entre elle et son père.

Dans une des dernières conversations que j'eus avec celui-ci, j'affectai de déplorer l'état de la Hollande, de tant de belles villes et de places fortes que les armes de France avaient presque ruinées, de leur commerce détruit et des desseins qu'avait la cour de s'emparer de toutes les villes et de toutes les provinces de la Flandre espagnole, qui allaient subir le même sort des armes.

Vanden Enden, pénétré de douleur de toutes ces choses, s'emporta furieusement contre l'injustice de cette guerre; qu'elle n'avait aucun fondement dans le droit des gens; qu'on ne l'avait entreprise, à proprement parler, que pour venger des discours et l'insolence de quelques particuliers qui par un génie trop hardi avaient répandu des satires contre le Roi; mais dans un État républicain, où l'on se pique d'une entière liberté, il n'était pas possible de réprimer les langues ni les écrits des particuliers, et on n'aurait jamais dû imputer à la République des fautes personnelles de quelques malheureux, ni en faire le motif d'une guerre publique. Il ajouta qu'à l'égard de l'Espagne, on avait violé le dernier traité de paix fait avec elle, en passant sur ses terres pour aller opprimer ses alliés, et que ce n'était point là son seul légitime grief; que les sujets espagnols en Flandre étaient, comme les Hollandais fort à plaindre; que, quoique tout sourît à la Franc dans ce comble de prospérités où elle se voyait, il n fallait qu'un petit revers pour changer la scène; qu ces peuples avaient encore des troupes et des vaisseaux; que de quelque gloire dont le Roi fût environné

il était peut-être dans un plus grand péril qu'il ne le pensait au milieu d'une cour composée de femmes, de ministres, de vieillards, sans garde, dans un lieu ouvert de tous côtés, et que le temps et l'occasion étaient de grands maîtres en ces matières.

L'horreur que j'eus de ces discours m'aurait obligé à l'instant à prendre le parti d'en aller informer la cour, si je n'avais jugé que mon absence, même courte, pouvait donner l'alarme aux traîtres. J'étais tenu d'attendre une occasion pour agir.

III

Comment je surprends les détails du complot. — Vanden Enden m'annonce son départ pour Bruxelles. — Marianne au couvent. — Je me présente chez Louvois, secrétaire d'État de la Guerre. — Mon entretien avec lui. — Mes dires confirmés par des avis d'Angleterre. — Arrestation du chevalier de Rohan à Paris et de Latréaumont à Rouen. — Résistance de celui-ci. — Il est tué en se défendant. — Mécontentement de la cour à cette nouvelle. — Arrestation de la marquise de Villars. — Inquiétude de la femme de Vanden Enden.

Le même soir, je vis arriver Latréaumont comme à l'ordinaire. Armé de mes deux pistolets, je fus me cacher dans le coin du petit corridor sombre. Un moment après, Vanden Enden et Latréaumont entrèrent dans le cabinet. Après qu'ils eurent fermé la porte, le premier commença à s'expliquer sur la défiance qu'il avait de la fermeté du chevalier de Rohan.

Latréaumont soutint qu'il n'y avait rien à craindre. Le chevalier de Rohan était trop engagé pour pouvoir reculer; de trop grandes espérances le flattaient; la souveraineté de la Bretagne qui lui était promise lui donnait même de l'impatience qu'on exécutât promptement ce qui avait été résolu. Mais il fallait

bien se garder de lui découvrir les autres suites du projet dans lesquelles il ne voudrait jamais entrer. Il était très inutile pour le succès qu'il en eût aucune connaissance. Il en recevrait dans la suite le fruit pour l'établissement paisible de son règne. En cela, on lui ferait plus de bien qu'il n'en espérait.

Quant aux préparatifs, les cinq cent cinquante habits de gardes du corps allaient être achevés incessamment. Les amis à qui on les destinait se tenaient prêts, c'étaient tous des gens de cœur et d'expérience. Les chevaux étaient placés de manière qu'on pouvait les assembler dans quelques heures. Les armes seraient distribuées dès qu'il serait temps. Il ne serait plus question alors que de savoir le jour que Monseigneur le Dauphin irait à la chasse du loup dans les bois de Normandie.

Ce prince étant ordinairement seul avec un piqueur, après le premier relais, dix gardes suffiraient pour l'emmener du côté de la mer. Les barques étaient disposées pour le recevoir et le conduire à la flotte hollandaise, qui ne devait point s'écarter; les autres gardes se partageraient : cent suffiraient pour s'emparer de Honfleur, où lui, Latréaumont, les introduirait. Le reste tournerait droit à l'expédition de Versailles, où le butin les attendait et où ils ne trouveraient nul obstacle pour faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreraient (1).

Après tous les discours, les deux complices parlèrent à voix si basse que je ne pus plus rien entendre, Vanden Enden étant allé accompagner Latréaumont. Je me retirai dans ma chambre, très effrayé de tous ces funestes préparatifs. Vanden Enden me fit appeler en même temps, et, feignant un air affligé, il me dit qu'il

(1) La réalité de ces plans est confirmée par les aveux des coupables lors de leurs interrogatoires. — E. D.

venait de recevoir des nouvelles fâcheuses de sa famille qui l'obligeaient à partir le lendemain pour Bruxelles; qu'il donnait ordre qu'on mît Marianne dans un couvent. Je feignis d'être très touché des nouvelles qu'il me donnait. Je le priai seulement qu'il ordonnât qu'on mît Mlle Marianne dans le même couvent où était ma maîtresse. Marianne y joignit ses prières, et il nous l'accorda.

Le départ de cet homme étant si proche, je ne crus pas que je pusse m'absenter sans me rendre suspect. Il sortit le lendemain dès le grand matin, et je lui vis prendre, par la porte du jardin, le chemin de Saint-Mandé, où le chevalier de Rohan avait une maison. Il en revint sur le midi. Le reste du jour, il fut enfermé et occupé à écrire.

Le lendemain, il ne partit point encore. Mais le chevalier de Rohan et Latréaumont vinrent ensemble l'après-dîner. Ils s'enfermèrent avec lui dans le cabinet. Je me glissai encore dans le corridor sombre et, quelque soin qu'ils prissent de parler bas, j'entendis néanmoins assez distinctement le projet d'une descente en Bretagne, où les populations avaient déjà commencé à se soulever à cause de quelques impôts extra ordinaires.

Latréaumont étala sur cela les grands succès de cette révolte et les désirs de la province de recouvrer sa liberté sous le gouvernement d'un duc de la maison de leurs anciens maîtres. Il déclara que la flotte hollandaise, qui était actuellement dans la Manche, était abondamment pourvue d'hommes et de munitions, et qu'il n'y avait plus qu'à faire imprimer un manifeste en dehors du royaume. Le chevalier de Rohan revint encore seul. Je le vis sortir, une demi-heure après, tenant sous son bras une assez grosse cassette. Dès la pointe du jour, Vanden Enden éveilla tout son monde pour les préparatifs de son voyage : Marianne fut en-

voyée au couvent, et son père partit sur le midi (1).

Au moment que je me vis libre et prêt à partir pour la cour, l'extrême aversion que j'ai toujours eue à causer du mal à personne me fit naître mille nouveaux scrupules. Rien ne me retenait à l'égard de Latréaumont. C'était un homme proscrit de la société des honnêtes gens, et il y avait longtemps qu'il avait mérité un sort funeste. Mais le chevalier de Rohan, l'homme le mieux fait qu'il y eût en France, dont le désespoir m'était connu et dont je respectais le nom et la famille, me causait une mortelle inquiétude. Je n'en avais pas moins pour Vanden Enden; cet homme rare, extraordinaire, si estimé de tous les savants et en effet si estimable, allait être perdu sans ressource sur cette accusation. Je regrettais le malheur de sa famille.

Je fus longtemps dans cette agitation. Je n'ignorais pas qu'il n'y avait nul avantage et qu'il y a même toujours beaucoup de péril à se trouver mêlé dans les affaires d'État. J'y étais néanmoins engagé par un fatal enchaînement des circonstances de ma retraite en la maison de cet homme. Je me reprochais ma curiosité passée à vouloir pénétrer ce qui ne me regardait point directement.

Cependant, il s'agissait de prévenir les plus grands malheurs qui pussent arriver à la France et d'empêcher les ennemis de lui porter des coups mortels. J'aimais le Roi, s'il m'est permis d'user de ce terme, et je l'ai-

(1) C'était le 31 août. Comme signe de reconnaissance pour le comte de Monterey, il emportait la *Gazette de Bruxelles*. Il vit le gouverneur le 5 et le 6 septembre, et, le 10, il écrivait à Latréaumont, sous le couvert de Mme Dargent, chez les frères Lemarie, fripiers, faubourg Saint-Antoine : « J'ai été bien reçu de mon gendre (le gouverneur). Mais il m'a dit qu'avant que de prendre une entière résolution, il fallait en parler à ma fille Marguerite (le prince d'Orange), et qu'il enverrait cependant à Rouen pour cent mille francs de diamants (avance convenue), qu'il vous adresserait. » — E. D.

mais plus que ma propre vie. Le Dauphin de France exposé à être enlevé et à être maltraité peut-être, quoiqu'il ne parût point qu'on eût conspiré contre sa vie comme contre celle du Roi, me causait des frémissements terribles. J'étais coupable et complice de ces horribles complots si les connaissant j'en gardais le secret; je m'exposais à une mort infâme suivant les lois du royaume en les taisant; la mémoire du président de Thou, dans un cas pardonnable, m'était présente.

Je me déterminai enfin, sur le soir, à aller en rendre compte au marquis de Louvois, secrétaire d'État de la guerre, qui était à Paris. Je lui fis demander audience pour une affaire très importante au Roi et très pressante; je fus aussitôt introduit. Il m'écouta sans m'interrompre avec une extrême attention. Après que j'eus achevé mon récit, il me dit que tout ce que je venais de lui dire était d'une extrême conséquence; qu'il était surpris que j'eusse tant tardé à l'en informer; que j'en avais assez vu d'abord pour être obligé de l'avertir; que dans les matières qui regardent le crime de lèse-majesté au premier chef, les plus légers soupçons doivent être déférés à ceux qui, par leurs charges, sont obligés de veiller à la sûreté de la personne du Roi et au repos de l'État; que, suivant les circonstances que je venais de lui détailler, il n'y avait plus espérance d'arrêter Kerkerin, ni même Vanden Enden qui depuis l'heure de son départ devait être bientôt hors du royaume; que pour réparer tout cela il fallait m'en retourner à la pension, veiller très exactement à ce qui se passerait et lui écrire tous les jours ce que j'aurais remarqué en remettant mes lettres à Rouillé (1),

(1) Né en 1640, mort en 1712. En sa qualité de fermier des postes, il était le subordonné de Louvois que l'année précédente Louis XIV avait gratifié de la surintendance générale des postes. Il devint plus tard président à la Chambre des comptes, et fut nommé en 1697

alors fermier des postes et son homme de confiance.

A quelque temps de là, le Roi reçut un avis du roi d'Angleterre qui l'avertissait de se tenir sur ses gardes, parce qu'il se tramait quelque chose de très considérable en France qu'on n'avait pu découvrir; cet avis ayant été donné au roi d'Angleterre par un prince italien qui, dans ses voyages, étant venu à la cour de France, y avait été reçu très favorablement et attiré dans nos intérêts par une forte pension.

Ce prince, continuant son voyage, s'était trouvé à Bruxelles dans le cabinet du comte de Monterey, gouverneur général des Pays-Bas espagnols, au moment où Vanden Enden y était entré en équipage de courrier, tenant sous son bras un sac de velours noir qui paraissait rempli de papiers, et, au premier abord, Vanden Enden, transporté de joie, parlant au gouverneur, s'était écrié, montrant son sac :

— Monseigneur, la bécasse est bridée.

Monterey, plus politique, l'interrompant lui dit d'aller se reposer, et qu'ensuite ils auraient le temps de se voir. Pour donner cependant le change au prince italien, Monterey lui fit une espèce de confidence que, pour le coup, Louvois allait être dupé et qu'ils avaient trouvé le moyen de faire passer quatre mille hommes à sa barbe, sans qu'il pût s'en apercevoir, pour s'emparer d'un poste qui lui était important de même qu'à l'armée espagnole. L'Italien parut persuadé du fait; mais comme rien de cela ne convenait aux circonstances, que le courrier paraissait venir de France, qu'il n'avait point la figure d'un homme de guerre ni d'un courrier ordinaire, et que son sac de velours étai

ambassadeur de France en Portugal. Saint-Simon vante fort son ca ractère, tandis qu'il est impitoyable pour son frère cadet Hilair Rouillé, qui, après avoir été procureur général à la Chambre de comptes, fut directeur des finances sous le ministère du duc d Noailles en 1701. — E. D.

plus propre à renfermer des papiers de conséquence que des projets d'une expédition militaire, il ne douta pas que ce fût quelque traité d'association pour entreprendre une conspiration en France, ce qui l'obligea à passer diligemment à Londres pour en rendre compte au roi d'Angleterre (1).

Le marquis de Seignelay (2), secrétaire d'État de la marine, reçut en même temps avis que la flotte hollandaise paraissait sur les côtes de Normandie; que tantôt elle approchait de la Bretagne et tantôt elle revenait sur sa route et ne faisait que louvoyer sans rien entreprendre. Enfin, le marquis de Louvois, qui avait toujours secrètement quantité de pauvres officiers à ses ordres pour lui servir d'espions dans Paris, fut informé par l'un d'eux qu'un tailleur travailloit à cinq cent cinquante habits de gardes du corps qui étaient presque achevés sans qu'il sût par quel ordre.

Toutes ces lumières étant venues à temps pour confirmer mes avis, on jugea que le mal pressait, et, quelque intérêt que l'on eût d'avoir Vanden Enden, comme l'un des principaux auteurs de la conspiration, on ne crut pas pouvoir différer et l'on se détermina à arrêter le même jour les habits des gardes, le chevalier de Rohan et Latréaumont. Ce dernier était à Rouen pour donner la dernière main à son ouvrage; le chevalier de Rohan, possédé de sa noire mélancolie et peut-être des nouvelles espérances de sa grandeur prochaine, se tenait

(1) Tout porte à penser que ce prince italien était le marquis d'Este, de la maison des ducs de Modène, au service de l'Espagne, et qui se trouvait en effet chez le comte de Monterey quand Vanden Enden s'y présenta. Mais il faudrait alors supposer que le marquis d'Este trahissait le gouvernement qu'il servait. — E. D.

(2) Fils aîné de Colbert, né en 1651, mort en 1691. Formé aux affaires par son illustre père, il fut secrétaire d'État au département de la marine, ayant à peine vingt ans, et, malgré sa grande jeunesse, avec les conseils et l'appui de Colbert, il y révéla de rares mérites. — E. D.

chez lui tranquillement à Paris (1), attendant impatiemment le retour de Vanden Enden qui devait lui apporter ses dernières sûretés avec des ordres pour le faire reconnaître par la flotte hollandaise.

Quand on l'arrêta (2), il le trouva fort étrange et s'emporta violemment contre le marquis de Louvois, qui n'avait jamais cessé de lui rendre de mauvais offices. Il soutint que c'était la dernière injure qu'on lui faisait, étant aussi bon serviteur du Roi que gentilhomme qu'il y eût dans le royaume, et qu'il n'était pas coupable d'aucune chose contre son service, soit que sa mémoire eût déjà perdu l'idée du crime où on l'avait engagé, soit qu'il s'imaginât que des projets non encore exécutés ne pouvaient être criminels. Il se livra ainsi sans peine à ceux qui l'arrêtaient.

Il n'en fut pas de même de Latréaumont. Brissac, major des gardes, fut envoyé à Rouen pour l'arrêter. Il le trouva encore au lit sur les neuf heures du matin, et, comme ils avaient servi ensemble, Brissac, prenant les airs d'homme de cour, s'avisa de lui faire des compliments, le traitant d'ancien camarade. Celui-ci, sans s'étonner, témoignant même beaucoup de joie de le

(1) Il vivait plus souvent à Saint-Mandé qu'à Paris, dans une maison que, par l'entremise de Latréaumont, il avait louée à un sieur Lhulier, conseiller au parlement de Rouen, et où, sous prétexte d'y mieux soigner sa blessure, il recevait ses complices. — E. D.

(2) Le 11 septembre, à Versailles, où il avait assisté à la messe du roi. Conduit à la Bastille par La Serre, lieutenant des gardes, il n'osait s'adresser à sa mère dont il avait, par ses désordres et même en lui volant ses bijoux, lassé la tendresse, il implora la protection de sa grand'tante, la duchesse de Chevreuse, l'héroïne d la Fronde, qui vivait retirée à Gagny près de Chelles. Le messag la trouva à souper. Elle gémit, se lamenta et se déclara impuissant à intervenir en faveur de son petit-neveu. Telle fut d'ailleurs l'att tude de tous les Rohan, soit qu'ils eussent pour leur parent peu d'es time et craignissent de se compromettre en essayant de le défendr soit qu'ils jugeassent plus habile de laisser à leurs amis le soin d plaider pour lui. — E. D.

revoir, lui demandait quelles bonnes affaires amenaient son ancien ami à Rouen. Brissac répliqua encore en compliment qu'il était venu avec beaucoup de chagrin chargé d'un ordre du Roi pour l'arrêter avec le peu de gardes qu'il voyait. Latréaumont demanda pourquoi, Brissac ne le sachant pas.

— Je vous suivrai volontiers, reprit Latréaumont, où il vous plaira, n'ayant sur mon compte quoi que ce soit et ne me sentant coupable d'aucune chose.

En même temps, prenant sa robe de chambre dans la ruelle de son lit, il se présenta avec un pistolet à chaque main. Il en lâcha un sur Brissac, qu'il manqua et dont un des quatre gardes qui le suivaient eut le bras cassé. Il allait tirer le second lorsque Brissac, surpris, s'écria :

— Vous tirez !

L'un des gardes, ayant pris ces mots pour un ordre, lâcha sur Latréaumont sa carabine et le blessa dangereusement de trois balles dans le ventre. Il tomba du coup à demi mort. On appela aussitôt les chirurgiens et les médecins les plus habiles. Quoique la plaie fût très grande, néanmoins, comme on trouva que les balles n'avaient fait que glisser sur les intestins sans les offenser, on jugea qu'elle n'était point mortelle. On la pansa avec un extrême soin, et, le premier appareil ayant été mis, on laissa le blessé seul en repos dans son lit sans autres précautions. Dès qu'il vit qu'on ne l'observait point, il arracha l'appareil et ses entrailles même qu'il déchira de ses propres mains, et mourut aussitôt dans une espèce de rage (1).

(1) Le rapport de Brissac est très sommaire en ce qui touche la mort de Latréaumont. Eugène Sue raconte que, Latréaumont transporté et couché dans une chambre du Palais de justice, on lui prodigua des soins, car il importait qu'il ne mourût pas sans avoir désigné tous ses complices. Le premier président du parlement de Rouen, un moine qu'on avait appelé, et Brissac lui-même s'effor-

La cour fut très mécontente de la conduite de Brissac; on perdait le chef et l'auteur de la conspiration, celui qui en était le principal acteur, par qui seul on pouvait en apprendre toutes les circonstances et toute l'étendue. Mais c'était la faute du ministre d'avoir commis le soin et l'exécution de cette capture à un officier militaire, exact à la vérité dans ses fonctions ordinaires, mais persuadé que l'on prend prisonnier un coupable de crime de lèse-majesté comme on fait les prisonniers de guerre.

Une parole suffit à ceux-ci pour se rendre avec leurs armes de bonne foi, suivant les lois de la guerre. Mais les malfaiteurs ont une autre conduite. Ils ne renoncent jamais ni à la force ni aux artifices qui peuvent les sauver. Le crime qui les presse, la justice qui les attend, les supplices qui leur sont dus, animent leur désespoir. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes féroces dont il faut se défier dans tous les moments. Brissac, usant d'honnêteté avec un homme de cette espèce, se mit en danger de perdre la vie et son emploi. Il fut généralement désapprouvé. Il eût couru le risque d'être disgracié si le Roi, qui avoit de la bonté pour lui, n'eût rejeté sa faute sur une pure imprudence.

On arrêta en même temps la marquise de Villars, vieille coquette de Normandie, avec le chevalier de Préau (1),

cèrent de lui arracher des aveux. Après une longue résistance, il parut vouloir céder, demanda de quoi écrire et traça péniblement ces lignes : « Je n'ai rien à vous dire, et ne vous ai point dit que je fusse criminel. Mais la peur, qui ne m'a jamais surpris, ni vos menaces, ne tireront rien... » Il tendit, railleur, ce billet à Brissac, et, après avoir joui de la déception des assistants, il arracha ses bandages, ce qui détermina sa mort. L'original du billet existe à la Bibliothèque nationale, où je l'ai retrouvé. — E. D.

(1) Sur cette question des relations amoureuses de Mme de Villars, les pièces officielles de la procédure laissent planer quelques doutes. Les lettres de la marquise à de Préau, qui y figurent, ne

son amant. C'était un fort beau cavalier dont cette dame s'était entêtée. Il avait été page dans la maison du chevalier de Rohan, avec qui il était fréquemment. Cadet d'une bonne maison, mais sans bien et sans ressource, il avait profité des avantages qu'il recevait de sa maîtresse pour se soutenir honorablement dans Paris. On a douté qui des deux, de l'amant ou de l'amante, avait le premier pris parti dans la conspiration. La dame avait été en relation d'affaires et de connaissances depuis longtemps avec Latréaumont. On voyait que c'était elle qui avait engagé le chevalier de Préau dans le complot, et que son attachement pour le chevalier de Rohan avait aidé à la déterminer.

Les nouvelles de ces emprisonnements furent bientôt répandues dans la ville (1). La femme de Vanden

parlent que du complot et n'ont rien d'intime ni de tendre, ce qui s'explique d'ailleurs par la nécessité où il était de les montrer à Rohan et à Latréaumont. Mais de même que les Mémoires de Du Cause sont formels, quant à la nature des rapports de la marquise avec son complice, de même Chavannes et Berryer disent nettement qu'il avait supplanté un rival, le chevalier d'Aigremont. D'autre part, pour ce qui concerne MM. de la Musse et de Brisbare, deux autres gentilshommes qu'on disait avoir été ses amants, il faut mentionner que Mme de Villars après sa condamnation et alors qu'elle était en chapelle, le premier s'étant présenté pour la voir, refusa cette entrevue, « ne voulant pas s'attendrir quand elle avait besoin de tout son courage », et qu'elle lui fit demander, ainsi qu'à M. de Brisbare, de restituer les lettres qu'elle leur avait écrites, promettant de leur faire rendre celles qu'elle avait reçues d'eux. On lit à ce sujet dans les manuscrits Chavannes-Berryer : « Si l'on avait le courage d'imputer quelque chose à la marquise, on pourrait conjecturer avec assez de vraisemblance qu'elle avait encore quelque commerce de galanterie avec ces messieurs. » De Préau était le neveu de Latréaumont. C'est ce dernier qui l'engagea dans le complot en se servant de lui comme d'un intermédiaire auprès de divers gentilshommes normands qu'il voulait y engager aussi. Mme de Villars, née Anne de Sarau, avait épousé M. de Quatremont d'Heudreville, et, en secondes noces, M. de Malorty de Villars. Elle était veuve et avait trente-quatre ans. — E. D.

(1) On arrêta aussi divers personnages connus pour être des mé-

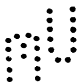
Enden, quoiqu'elle n'eût aucune part à ses secrets, en fut extrêmement consternée, et, faisant réflexion aux fréquentes conférences que son mari avait eues avec les principaux accusés, elle ne ne douta point qu'il n'y fût impliqué. On voyait en elle un morne et triste silence, comme d'une personne agitée de crainte et d'inquiétude.

contents et des frondeurs : le comte d'Olonne, les abbés d'Effiat et de Bellebat, MM. de Tineuil et de Vassi. Ils étaient étrangers à l'affaire. Quand ce fut constaté, on les interna séparément loin de Paris. On emprisonna également le chevalier d'Aigremont, qui avait souvent reçu Mme de Villars dans son château de Tournebut, près de Gaillon, où, plus d'un siècle plus tard, s'ourdit encore un complot contre Napoléon, dans des circonstances analogues, auquel deux femmes furent mêlées. Comme Mme de Villars, Mme Aquet de Férolles porta sa tête sur l'échafaud. (Voir mon livre : *La police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire.*) D'Aigremont, dont la culpabilité ne fut pas démontrée, recouvra plus tard la liberté. — E. D.

DU CAUSE DE NAZELLE.

(*Publié par* ERNEST DAUDET.)

(*A suivre.*)



LA DERNIÈRE ANNÉE DU SIÈCLE

Le Temps, le Temps irréparable, s'est présenté devant moi, l'autre matin, non sous la forme du classique vieillard à grandes ailes et à barbe de modèle, armé de sa faux et de son sablier, mais sous l'apparence plus prosaïque du facteur de la poste, qui venait me demander ses étrennes et m'apporter le calendrier pour 1899. J'ai toujours trouvé quelque chose de sibyllin dans le geste de cet humble fonctionnaire, quand il rejette sur son épaule le pan de son caban gris bleu et quand il tire de sa boîte recouverte de cuir verni l'almanach nouveau. Mais, cette fois, l'apparition du facteur m'a semblé plus solennelle que de coutume ; car en me présentant son carton imprimé, il m'annonçait l'avènement de la dernière année du siècle.

Il ne lui manque donc plus que douze mois pour être accomplie, à cette période de cent ans, si agitée, si tumultueuse, pendant laquelle le génie de l'homme a fait des conquêtes inouïes sur la matière. Le dix-neuvième siècle sera certainement appelé le siècle de la science ; car toutes ses gloires, pourtant si éclatantes, dans l'ordre des faits et de la pensée pure, pâlissent en face des prodiges scientifiques dont il fut témoin. Les voies ferrées et les navires à vapeur ont rapproché les distances, le fil électrique les a, pour ainsi dire, supprimées ; et beaucoup de forces de la nature, no-

tamment les rayons du soleil, ont été réduites en esclavage.

Certes, cela est merveilleux. Il suffit de comparer les cartes de géographie récentes avec celles d'il y a quarante ans pour reconnaître que la face du monde a été changée, dans cet espace de temps si court. La mystérieuse Afrique est pénétrée de toutes parts. Sur les hauts plateaux de l'Asie, d'où partaient jadis les invasions de cavaliers barbares, les ingénieurs russes et leurs équipes de travailleurs posent, à l'heure qu'il est, des traverses et des rails, et il y aura bientôt une gare à Pékin. Il faut être juste pour son temps, et admirer sans réserve ce qu'il a de vraiment admirable. Que ne peut-on pas espérer d'ailleurs du développement des découvertes modernes? Aujourd'hui, je cause avec un ami, bien que j'en sois séparé par des centaines de lieues. Qui sait si, demain, je ne verrai pas son image en même temps que j'entendrai sa voix, grâce à quelque nouveau prestige de l'électricité et de la photographie ?

Oui, ce siècle est grand. Le plus grand de tous, osent même dire les savants infatués.

Mais alors notre cœur proteste, et ce cri d'orgueil n'y éveille pas d'écho. Car, au milieu de ce bien-être matériel, dont la plupart, hélas ! ne profite guère, nous sommes tourmentés comme auparavant par le mystère de notre destinée, nous ne voyons fléchir aucune des lois qui régissent la vie, et nous ne nous sentons ni meilleurs ni plus heureux.

L'astronome nous montre au firmament des milliards de mondes, mais il ne nous dit pas s'il en est un où nous revivrons un jour et où nous saurons enfin l vérité. Dans tous les bouillons de culture de son labo ratoire, le chimiste ne trouvera jamais un sérum contr le doute et la tristesse. On a purgé de la peste cett grande capitale, en l'embellissant de frais jardins et d

larges boulevards, mais on n'en a pas chassé la haine et l'envie qui entretiennent la discorde entre les citoyens. Quelle force utile et bienfaisante n'aurons-nous pas entre les mains quand nous nous serons rendus maîtres des explosifs! Mais, jusqu'à présent, nous n'avons su que les mettre au service de la guerre et du crime. C'est sans doute après le bonheur, mais sans aucune chance de l'atteindre, que nous courons, furieusement emportés par nos bicyclettes et nos automobiles; et les clairs de lune de tout un été que nous concentrons dans l'ampoule d'Edison n'ont pas encore rendu moins obscur un seul des problèmes qui sollicitent l'âme humaine.

Non, le dix-neuvième siècle n'est pas le plus grand de tous. Elle a justement échoué, cette tentative du calendrier révolutionnaire, qui avait la prétention d'inaugurer une ère nouvelle, et c'est avec raison que nous nous obstinons à compter les années depuis l'avènement de Jésus-Christ.

Certes, nous assistons, dans notre temps, à des spectacles extraordinaires; mais l'époque où naquit l'Enfant de Bethléem a vu de bien autres prodiges, elle a été témoin de faits surnaturels, elle a entendu des paroles divines. Que valent toutes les inventions scientifiques dont la société moderne est si fière, mais qui en somme, ne changent rien au cœur humain, auprès des actes accomplis et des mots prononcés, il y a dix-neuf cents ans, par le Messie devant quelques pauvres gens de la Galilée, auprès des miracles et des paroles qui ont semé et fait croître sur le monde de si abondantes moissons de justice et de bonté?

Souffrir avec résignation et mourir avec espérance, voilà le grand secret qui nous fut révélé sur le Calvaire, et il est bien plus indispensable à notre bonheur que l'acétylène ou le phonographe. La science orgueilleuse et bornée des incrédules s'acharne en vain contre la

croix ; on peut les mettre au défi de confectionner une cartouche de dynamite capable de détruire ces deux fragiles pièces de bois, ce gibet sacré par la mort d'un Dieu !

Quoi qu'il en soit, ce siècle, qui s'est lui-même si vaniteusement surnommé le siècle des lumières, finit bien mal, au moins pour notre pauvre pays ; et rarement, dans sa longue histoire, la France a été aussi malheureuse, aussi inquiète de son avenir. En regardant l'almanach de l'année nouvelle, il est impossible de ne pas se poser avec angoisse ces deux questions palpitantes : Serons-nous prêts pour l'Exposition ? Parviendrons-nous d'ici là à éliminer du corps social l'abominable poison de l'affaire Dreyfus ?

En ce qui concerne l'Exposition, je connais beaucoup de gens qui en feraient aisément leur deuil, surtout parmi les Parisiens ; car la plupart d'entre eux savent par expérience qu'ils n'ont rien de bon à attendre pour eux-mêmes de ces périodiques kermesses. Pendant les préparatifs, qui sont toujours longs, leur ville est enlaidie et bouleversée, et, après la fermeture, ils s'aperçoivent que le prix de toute chose a considérablement augmenté, pour ne plus jamais décroître.

« Deux déménagements valent un incendie », assure le bonhomme Richard. On pourrait dire aussi sagement que deux Expositions suffisent pour réduire à la misère les habitants de Paris dont le revenu est resté le même pendant que sévissait le fléau. Le petit rentier, l'employé à faibles appointements, en sont les premières victimes. L'ouvrier, tout d'abord, semble moins à plaindre ; mais après quelques mois de travail excessif et bien payé, il est certain d'avoir à subir une terrible période de chômage et d'encombrement dans tous les corps de métiers.

Les jouissances esthétiques qu'on trouve à voir une monstruosité comme la tour Eiffel ou à entendre le

charivari des concerts tunisiens, sont-elles une compensation suffisante à de si graves inconvénients?

Pour se réjouir de cette plaie d'Égypte qu'est une exposition universelle, je ne vois guère, parmi mes concitoyens, que ceux qui ambitionnent le ruban rouge; car, alors, la Légion d'honneur pleut à verse. Encore y a-t-il beaucoup de déceptions, les croix ne tombant pas en aussi grande abondance sur le Champ de Mars et le Trocadéro, que tombaient autrefois les crapauds sur la ville et le palais du Pharaon.

D'ailleurs, élargissons la question et cherchons à distinguer les conséquences que peut avoir, pour la nation qui l'a organisée, une de ces grandes foires internationales?

De deux choses, l'une : ou cette nation est en décadence, et il lui sera pénible de le voir constater par ses rivales; — ou elle est en progrès, et, dans ce cas, il est fort imprudent de sa part d'humilier ses voisines par sa supériorité et de leur montrer avec tant d'ostentation tous ses trésors. C'est une chose remarquable que les Anglais, gens pratiques, qui convièrent tout l'univers à la première de ces fêtes du commerce et de l'industrie, n'ont jamais recommencé et qu'ils nous ont laissé, depuis lors et, semble-t-il, sans regret, prendre en quelque sorte le monopole de ces éclatantes, mais dangereuses manifestations. Soyez convaincus que les égoïstes insulaires ont eu d'excellentes raisons pour s'abstenir définitivement.

Nous allons être, je le sais bien, assourdis de clichés ronflants. Je les entends d'ici, vociférés par tous les charlatans, avec accompagnement de grosse caisse : « Paris, rendez-vous du monde civilisé... Fusion fraternelle des peuples... Luttes pacifiques... etc. » Mais ces grands mots sont vides de sens. Ce qui importe, c'est l'impression que nous laisserons de nous-mêmes, après l'exposition, à nos voisins et à nos concurrents,

qui, certes, ne sont pas tous nos amis. Si nous nous sommes montrés les plus forts, dans cette fameuse « lutte pacifique », nous leur ferons envie; si, au contraire, nous avons eu le dessous, nous leur ferons pitié. Or la pitié engendre le mépris, l'envie est grosse de la haine; et ce sont là deux sentiments qu'il n'est pas sage d'inspirer, jusqu'à nouvel avis, à nos futurs « frères » des États-Unis d'Europe.

Voici un fait que je tiens de M. le baron Oscar de Watteville et qui prouve que l'étalage de la richesse nationale, dans les Expositions, n'est pas sans danger.

En 1867, lors de la visite du roi de Prusse à Paris, M. de Watteville fut chargé, par le ministre de l'instruction publique, de faire au comte de Bismarck les honneurs du groupe d'objets exposés par ce département. Tout ce matériel scolaire n'obtenait qu'un regard distrait du chancelier, qui semblait s'intéresser beaucoup, au contraire, à la foule au milieu de laquelle il circulait incognito. Tout à coup, il fit, à haute voix, cette réflexion :

— Que la France est riche!

Étonné par ces paroles, qui ne pouvaient être inspirées à son noble compagnon par les pancartes de *ba, bé, bi, bo, bu* et les tableaux des poids et mesures, M. de Watteville demanda courtoisement à l'Excellence ce qui pouvait bien lui arracher cette exclamation si flatteuse pour notre pays.

— Eh bien, lui répondit Bismarck, c'est que, depuis une heure que nous nous promenons ici, j'observe les promeneurs, tout ce monde de petits bourgeois et d'ouvriers endimanchés, et que je remarque que, tous, ils ont une montre avec sa chaîne.

Si l'on se souvient que, trois ans après, les Prussiens vainqueurs envahissaient la France et râflaient toutes nos pendules, l'anecdote donne à réfléchir.

Cependant, malgré mon peu d'enthousiasme pour les

Expositions en général, j'ai trop de bonne foi pour ne pas reconnaître que l'échec de celle que nous préparons en ce moment serait une cruelle humiliation et un véritable désastre. Il est, aujourd'hui, trop tard pour reculer. Quand on songe aux travaux en cours d'exécution, aux énormes capitaux engagés, on doit faire les vœux les plus ardents pour le succès de l'entreprise. Que de ruines, si l'Exposition de 1900 n'avait pas lieu! Et, dans la crise que nous traversons, cette hypothèse n'est, hélas! nullement invraisemblable.

Donc, Parisiens, mes amis, souhaitons, malgré tout, pour l'année prochaine, une invasion de rastaquouères, résignons-nous d'avance à voir monter le tarif de tous les objets de consommation, et, en attendant, pataugeons, sans trop nous plaindre et crottés jusqu'aux oreilles, dans la boue des chantiers et des démolitions.

D'ailleurs, il est un autre bourbier, un véritable lac de fange, dans lequel nous piétinons depuis plus d'un an et qu'il faudrait à tout prix nettoyer et assainir, afin de montrer à nos hôtes de 1900 une France présentable.

Rassurez-vous, je ne veux pas vous parler de « l'affaire », de cet écœurant et sinistre roman-feuilleton, auquel chacun de nous, s'il était sincère, avouerait qu'il ne comprend plus rien depuis longtemps, mais qui n'en a pas moins eu l'abominable puissance de passionner tout un peuple, de le diviser en deux partis irréconciliables et de le mettre, moralement, en état de guerre civile. Je m'attarderai d'autant moins sur ce triste sujet que, dût-on me trouver bien naïf et bien optimiste, je n'ai pas le moindre doute sur dénouement de cette horrible agitation, et reste nvaincu qu'elle se terminera par le triomphe de eux qui sont demeurés simplement fidèles à l'amour e la patrie et au respect de l'armée. Non pas que je onserve l'espoir que nous saurons jamais la vérité

vraie, puisque, dès à présent, nous avons perdu toute confiance dans les enquêteurs. Qu'importe l'arrêt de juges maifestement passionnés, et, par cela même, suspects? Il s'agit de savoir si la France consentira plus longtemps à se dissoudre dans l'anarchie et à laisser détruire par des séditieux insensés le principe même de sa force militaire, c'est-à-dire son unique sauvegarde au milieu d'une Europe armée et menaçante.

Cela, je ne me résignerai jamais à le croire. Tous les millions cosmopolites ne décideront pas une grande nation à se suicider. Un instinct, supérieur à tous les raisonnements, m'avertit que, l'un de ces prochains jours, demain peut-être, à propos d'un incident imprévu, la France se ressaisira, et que les bons citoyens, dont j'entends gronder l'indignation, reconnaîtront qu'ils forment une écrasante majorité et se dresseront tous autour du drapeau relevé.

Au lendemain de ce bienheureux jour, il sera permis d'étudier avec calme l'inconcevable folie par laquelle des Français indignes — qui ne poursuivaient pas tous les informes chimères de l'internationalisme et de l'anarchie — ont crié ou ont permis qu'on criât devant eux : « A bas la patrie! » et « A bas l'armée! »

Dès aujourd'hui cependant, on peut signaler la cause principale de cet abominable égarement. C'est le malentendu où nous ont laissés vivre, depuis vingt ans, presque tous ceux qui nous ont gouvernés et qui, secrètement résolus à une politique de paix à tout prix, semblaient partager l'espérance du pays en une victoire réparatrice. Par terreur, chez les uns, d'un nouveau désastre, par crainte, chez les autres, de voir la France républicaine tomber amoureuse d'un général vainqueur, tous ces politiciens avaient en horreur la guerre et étaient prêts à subir, pour l'éviter, les pires humiliations, tout en entretenant — il le fallait bien — une

armée formidable et en ayant l'air de partager le rêve patriotique de la nation.

Ce mensonge, pour appeler les choses par leur nom, dure depuis bien longtemps, et, comme tous les mensonges, il a produit des fruits détestables. Nous avons eu la paix, mais une paix ruineuse et inféconde, une paix sans sécurité et — on peut ajouter, quand on se rappelle certains événements — une paix sans honneur. Osons le dire, elle a eu sur le caractère national et sur la moralité publique une action dissolvante et funeste. Il est à peine besoin de signaler, à cet égard, tant de symptômes évidents de décadence et de corruption. *Longæ mala pacis.*

L'armée, admirable sans doute d'obéissance muette et résignée, a souffert, elle aussi, de cette paix malfaisante. Elle est là, pleine de courage et de dévouement, prête au sacrifice, mais sans gloire. Or, l'imagination française ne se passe pas aisément de gloire militaire. Voyez avec quelle ivresse nous accueillons nos moindres succès, dans nos colonies lointaines. Le prestige diminue vite — il faut l'avouer — des uniformes qui n'ont jamais vu le feu, du drapeau qu'on n'a jamais déployé au soleil des batailles.

Ce fut une grave erreur aussi — puisqu'on nourrissait des arrière-pensées si pacifiques — d'aligner dans les rangs tous les conscrits sans exception. Beaucoup de gens sont, par vice rédhibitoire, de mauvais soldats. C'est à la rude discipline de la caserne que nous devons les « intellectuels » factieux.

Il existe encore d'autres causes de l'affaiblissement de l'esprit militaire en France. Mais j'y reviens et je le répète, la grande faute et le grand malheur, ce sont ces trente ans de paix énervante et toujours menacée, d'immobilité sous les armes, d'attente vaine, d'espérance déçue, pendant lesquels des hommes d'État qui n'avaient pas la franchise de leur timidité ou de leur

découragement, ont exalté notre patriotisme sans l'employer ni le satisfaire, et n'ont songé qu'à fuir ou, du moins, à ajourner sans cesse l'accomplissement d'un devoir sacré que le peuple, lui, n'oubliait pas.

Cela soit dit, bien entendu, sans offenser l'ombre du pacifique abbé de Saint-Pierre, sans sourire du noble effort de Nicolas II — en qui nous saluons un impérial rêveur, un poète couronné — et sans railler les touchantes intentions des honnêtes philanthropes qui se flattent, à l'aide de conférences et de petites brochures à bon marché, de faire régner la concorde entre les nations.

— Voyez-vous, disait le vieux et sceptique Grévy, quand il fut élu président de la République, à son ami M. de Ronchaud, qui a rapporté ces paroles à quelqu'un qui n'était pas sourd, voyez-vous, si nous étions sages, nous ne devrions plus songer à l'Alsace et à la Lorraine et nous renoncerions à demeurer une grande puissance militaire... Pour bien faire, il faudrait que la France devînt une Suisse.

Sans pousser la modestie patriotique aussi loin que l'infortuné beau-père de M. Wilson, beaucoup de représentants du pouvoir civil, soyez-en sûrs, ne considèrent l'armée que comme une gêne, une fâcheuse nécessité. Aussi ne devons-nous pas être surpris de leur mollesse à la défendre et à la faire respecter. Qu'ils y prennent garde, cependant. L'armée est au bout de sa patience, et c'est une consigne insupportable qu'on lui donne pour la première fois, celle de rester impassible sous une mitraille d'outrages.

L'année qui commence verra-t-elle la fin des scandales et des hontes qui nous déshonorent ? Nous l'espérons avec toute l'ardeur de notre amour pour notre malheureux pays, nous considérons avec anxiété le calendrier nouveau, et nous sommes attirés, par on ne sait quelle influence mystérieuse, vers la date du 9

vembre ou, comme on disait il y a cent ans, du 18 brumaire.

La mode est aux centenaires. Dans ces dernières années, on a célébré, sans grand éclat, et avec un faible enthousiasme, quelques-unes des journées fameuses de la première République; — quelques-unes seulement, car la plupart n'évoquaient que de hideux souvenirs. Celle du 18 brumaire n'a certainement aucune chance d'être fêtée. Les Chambres voteraient plutôt, en cette occasion, une sorte de deuil public, et s'il existait une messe des morts laïque, le conseil municipal la ferait chanter en grande cérémonie. Cependant cette page de l'histoire de la Révolution offre cette originalité qu'elle n'est souillée par aucune tache de sang.

Mais des voix courroucées m'interrompent : « Abomination! Comment ose-t-on rappeler cet horrible attentat contre la liberté? »

Parfaitement, j'ose. Car l'attentat ne fit de mal à personne, et aucun des membres du conseil des Cinq-Cents qui, à l'aspect des bonnets à poil des grenadiers, sautèrent si lestement par les fenêtres, ne se donna même une entorse. Heureux attentat, que toute la nation salua d'un long cri de délivrance; car il mettait fin à une affreuse anarchie, moins affreuse pourtant que celle où nous nous épuisons! Attentat? Non pas, mais événement inévitable, nécessaire, je dirai même providentiel, qui ouvrit pour la France, au début de ce siècle, une période de grandeur et de gloire, bien courte, il est vrai, mais éblouissante, et telle qu'il n'en est pas de comparable dans l'histoire du monde!

Hélas! quand nous poussons d'inutiles soupirs, en nous rappelant le 18 brumaire, nous n'oublions pas que, pour accomplir un tel acte sans violence, pour ainsi dire, et aux applaudissements de tout un peuple, il fallait le général d'Arcole et des Pyramides dans sa

fulgrante auréole, et nous nous disons avec mélancolie que l'homme n'est pas là, l'homme héroïque et populaire, qui pourrait, d'un seul geste, imposer silence à tous les insulteurs de la patrie.

Cependant les héros ne manquent jamais en France, et tandis que j'écris ces lignes, il en est un qui, lui aussi, revient d'Égypte.

Ah! nos cœurs palpitent et nos yeux se mouillent, pauvre et intrépide commandant Marchand, quand nous songeons au long et aride chemin que vous suivez à travers le désert, le front bas et humilié, en rapportant, dans quelque fourgon, votre drapeau roulé sur sa hampe. Je ne veux pas rappeler la cause de l'atroce douleur que nous vous avons fait subir, à Fachoda, — car il me faudrait employer ici des mots qu'on ne peut pas écrire, quand on parle de son pays, — et je souffre, noble et grand soldat, en qui revit l'âme des découvreurs de mondes, à la pensée que vous ne pouvez savoir que bien des cœurs français vous accompagnent dans votre navrant voyage, et vous plaignent, et vous admirent, et vous aiment!

Mais que dis-je? Peut-être vaut-il mieux que vous ignoriez ce qui se passe en France; car l'opinion de ce pays, pour qui vous avez dépensé tant de courage, enduré tant de fatigues et de souffrances, ne se soucie déjà presque plus de vous; car, pareille au chien de l'Écriture, elle est retournée à son vomissement, à cette immonde « affaire » qui désormais est sans issue, puisque le soupçon est dans tous les esprits et que, en supposant que le condamné de l'île du Diable soit déclaré innocent, jamais le peuple simpliste — et j'en suis — ne croira qu'un résultat obtenu à coups de millions soit le triomphe de la justice et de la vérité. Ne vous hâtez pas de revenir, commandant Marchand. Qui sait si, lorsque vous toucherez le sol de France, il ne sera pas ensanglanté? Qui sait même si, dans le

tumulte de l'anarchie, on saluera seulement le retour du héros, et si vous ne serez pas alors épouvanté par le spectacle de notre démence et par notre ingratitude?

Mais j'ai tort. Le découragement a toujours tort. Souhaitons, au contraire, heureux voyage et prompt retour au commandant Marchand. A coup sûr, nous ne l'attendons pas comme nos aïeux attendaient, il y a cent ans, le jeune général qui traversa la Méditerranée à travers les croisières anglaises, sur la légère frégate commandée par Ganteaume. Loin de nous la pensée de compromettre ce pur et admirable soldat dans nos abjectes discordes. Mais préparons-nous quand même à le recevoir avec des cris de joie et des fleurs; car sa présence nous consolera. Envoyons à sa rencontre notre brave des braves, le chevaleresque Déroulède. Franchement, est-ce que cela ne nous réchaufferait pas le cœur de voir Déroulède et Marchand se donner la main, comme une paire d'amis, comme deux consuls. Devant eux, nous serions fiers de notre pays, qui produit encore de tels hommes, et nous sentirions renaître au fond de nous-mêmes la confiance obstinée et l'invincible espérance.

FRANÇOIS COPPÉE.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA : *La Burgonde,* opéra en quatre actes, poème de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, musique de M. Paul Vidal.

« Le chef de l'invasion hunique, le fameux Attila, apparaît dans les traditions, moins comme un personnage historique, que comme un mythe vague et terrible, symbole et souvenir d'une destruction immense. Son vrai nom oriental, Etzel, signifie une chose puissante et vaste, une montagne, un fleuve, particulièrement le Volga, ce fleuve immense qui sépare l'Asie de l'Europe. Tel aussi paraît Attila dans les *Niebelungen,* puissant, formidable, mais indécis et vague, rien d'humain, indifférent, immoral comme la nature, avide comme les éléments, absorbant comme l'eau ou le feu. »

Si l'on compare à ce portrait d'Attila, tracé par Michelet, la silhouette du chef des Huns, ébauchée par MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix en leur poème de la *Burgonde,* cette gigantesque figure de terreur et de mystère apparaîtra singulièrement minuscule, ramenée à la commune stature des tyrans d'opéra. La précision, ou plutôt, comme nous l'allons voir, l'imprécision de l'intrigue amoureuse et politique dont les deux librettistes le font le héros malheureux, dénature ce personnage mythique, ce fléau de Dieu, dont le nom symbolise un des plus formidables cataclysmes guerriers de l'histoire du monde ; elle l'amoindrit au point de le transformer en une sorte de Bar-

tholo épique qui n'a plus de commun que le nom avec son effrayant prototype. C'est *le Hun poli par l'amour,* c'est *le Tartare apprivoisé,* ce n'est pas Attila.

Je ne reprocherais pas aux librettistes de la *Burgonde* d'avoir cherché à écrire un bon livret d'opéra, si leur livret était bon, s'il ne contenait tant d'invraisemblances et d'obscurités, s'il était musical ou dramatique, sinon l'un et l'autre à la fois. Mais, franchement, ils ont abusé du droit qu'on a de gâcher une donnée magnifique et semblent avoir, comme à plaisir, pris à tâche de justifier ce mot de Flaubert que « les beaux sujets font les œuvres médiocres ».

Devant la masse énorme de légendes et de récits de toute sorte dont Attila est l'objet, chez des écrivains comme Jornandès ou Priscus, dans des poèmes épiques comme la *Détresse des Nibelungen* ou la *Wilkinasaga,* ou dans les traditions populaires, asiatiques, germaniques et françaises, devant tant de données différentes, souvent contradictoires, dont la synthèse eût exigé beaucoup de recherches et un peu de génie, un choix s'imposait. On ne pouvait demander aux librettistes de la *Burgonde* qu'ils nous montrassent, en un seul opéra, Attila arrêté par sainte Geneviève ou par saint Loup, le massacre des onze mille vierges de Cologne, la vengeance atroce de Krimhild au banquet des Nibelungen, et le bûcher, formé de selles de chevaux, sur lequel Attila, forcé dans son camp par Théodoric, après une bataille prodigieuse, se tenait debout, une torche à la main. Pour satisfaire aux lois de l'unité dramatique, il fallait se contenter d'un épisode pris parmi tant d'autres, quitte à résumer ensuite, dans ce cadre défini, les données multiples de la légende. C'est ce qu'a fait Wagner dans l'*Anneau de Nibelung,* sans que ce travail de condensation l'empêchât de réaliser une création profonde et géniale. C'est ce qu'ont fait les auteurs de la *Burgonde,* avec moins de bonheur. Ils ne se sont pas tant inspirés des traditions épiques ou des récits empreints de poésie franchement populaire, que d'une production savante, littéraire, d'une sorte de roman écrit en vers latins par un moine, cinq siècles après

l'invasion des Huns, et dans laquelle Attila joue un rôle assez secondaire, voire même bouffon. Ainsi Hercule dans les comédies grecques de la basse époque, ainsi Roland chez Arioste ou Boïardo. Ce roman de *Gauthier d'Aquitaine* est aux sagas primitives à peu près ce que le *Voyage à Jérusalem* est à la *Chanson de Roland,* ce que les *Romans de la Table Ronde* du comte de Tressan sont aux cycles de l'épopée bretonne et aux poèmes de Chrestien de Troyes. C'est un joli conte, du genre tempéré, qui tient plus de la pastorale héroïque et du poème satirique que de l'épopée. Aussi les auteurs de la *Burgonde* l'ont-ils corsé de quelques épisodes pris de traditions plus anciennes, aussi en ont-ils transformé l'heureux dénouement en une catastrophe pleine d'horreur, de grandeur aussi, dans l'invention de laquelle ils semblent s'être souvenus de la terrible boucherie qui signale les noces de la Krimhild germanique.

Mais cette accumulation de détails pris de droite et de gauche constitue-t-elle une synthèse? Sommes-nous ici en présence d'un travail de condensation analogue à celui que nous montre par exemple le *Crépuscule des dieux,* qui résume en ses moments essentiels tout un cycle de poèmes primitifs? Ces traits divergents sont-ils ramassés en une action d'unité supérieure qui commande à leur groupement et les justifie par sa logique et sa simplicité? Chacun d'eux sert-il à accuser un caractère, à souligner un épisode particulier, à le fondre dans le développement général du drame? Ou sommes-nous simplement sollicités par ce que ces détails peuvent avoir en eux-mêmes de curieux, de pittoresque, de bon pour la mise en scène et l'effet de théâtre? Est-ce, en un mot, d'opéra ou de drame qu'il s'agit en cette affaire? La simple analyse du livret d la *Burgonde* peut servir, je crois, de réponse unique ces différentes questions.

Au premier acte, devant les tentes d'Attila, dres sées en Orléanais, Hagen, prince de Worms, et soı écuyer Zerkan se rencontrent. Hagen apprend de Zer kan que la mort de son père le fait roi des Francs e

qu'ainsi il cesse d'être l'otage d'Attila. Le chef des Huns, pour condition de la trêve qu'il accorde aux Germains, aux Goths et aux Burgondes, a, en effet, retenu dans son camp avec Hagen, Gautier d'Aquitaine et Ilda de Burgundie; chacun de ces personnages se trouve ainsi incarner nne des races sur lesquelles s'est abattu le Fléau de Dieu. Attila accorde à Hagen sa liberté, mais lorsque le Franc sollicite d'Ilda la permission de l'emmener dans Worms et lui déclare son amour, une apostrophe passionnée de Gautier et l'intervention pleine de violence jalouse d'Attila nous apprennent que la Burgonde va devenir pour ces trois hommes un sujet de luttes acharnées. Hagen s'éloigne et Attila, radouci, convie les assistants à un banquet destiné à célébrer les exploits de Gautier, vainqueur dans une expédition guerrière tentée à la gloire du chef des Huns.

Il est à peine besoin de faire comprendre que c'est à Gautier qu'Ilda donne la préférence sur ses rivaux. Le second tableau nous fait assister à une entrevue amoureuse de la Burgonde et du chef goth dans laquelle ils concertent les moyens de s'enfuir en Aquitaine et d'échapper ainsi à la fureur et à l'amour d'Attila. La favorite du roi des Huns, Pyrrha, leur apporte un secours inattendu. La beauté d'Ilda, sa grâce fière et pudique lui font craindre que bientôt elle ne doive la remplacer, et porter, au lieu d'elle, dans les festins et les triomphes, l'épée souveraine, le Glaive-Dieu qu'elle a mission de tenir devant le roi. Aussi se prête-t-elle aux projets des deux amants, leur conseillant la ruse : pendant la fête qui se prépare, Ilda doit servir d'échanson au maître. Un narcotique versé dans la coupe royale permettra au couple de saisir l'instant propice. Cependant Zerkan, caché près de là, écouté la conversation. Ce serviteur des intérêts de agen va immédiatement avertir du complot, non pas ttila qui pourrait tout déjouer sur ses avis, mais agen lui-même qui met ce secret à profit de la façon plus compliquée et la plus maladroite, comme nous allons voir.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la criante invraisemblance du second acte dans lequel nous voyons s'accomplir les événements annoncés dans le premier. L'épisode de la fuite de Gautier et d'Ilda que le poème, dont les auteurs se sont inspirés, amène tout naturellement est ici présenté d'une façon tellement naïve, qu'elle en devient inacceptable. Est-il admissible que le terrible chef des Huns se laisse absorber par la contemplation du corps de ballet, qui figure ici la fête, au point de ne pas s'apercevoir qu'Ilda, placée derrière lui, l'amphore à la main et les bras nus, s'est fait remplacée par une femme vêtue tout différemment! Est-il admissible que ce même Attila soit assez niais, s'étant aperçu, au premier acte, que Gautier aimait Ilda, pour ne pas remarquer que ledit Gautier a fait asseoir à sa place une sorte de cavalier persan qui ne lui ressemble ni de visage ni de costume, et pour ne pas établir une corrélation entre ces deux métamorphoses? Je sais bien qu'il y a le narcotique qui doit tout justifier; en réalité il n'explique rien, sinon pour les auteurs : au théâtre on ne croit qu'à ce que l'on voit, et les préparations verbales, à plus forte raison les préparations chantées, sont insuffisantes à légitimer de tels expédients. On peut à ce propos, pour bien marquer la différence, établir un rapprochement entre cette scène et celle de *Crépuscule de Dieu* où Gutrune verse à Siegfried le philtre qui lui fait oublier Brünehilde. Là aussi le drame prend une direction nouvelle mais ce « boire d'oubli » que verse au Wœlsung la sœur de Gunther n'est qu'une figuration symbolique de l'impression produite sur le héros par la beauté de la jeune femme, dont le désir s'éveille en son sang et chasse le souvenir de la Walküre. C'est un moyen de théâtre, il est vrai, discutable à coup sûr, mais on voit qu'il n'est employé, ici, que comme une sorte de chiffrage plastique d'un fait moral déjà accompli. On comprend qu'il en est tout autrement dans la *Burgonde :* le même moyen, outre qu'il est usité de façon moins claire, détermine le fait moral et, dès lors, n'a plus qu'une valeur empirique; il reste extérieur au dévelop-

pement de l'action et ne s'y rapporte que pour les exigences de l'intrigue. Au point de vue théâtral il ne peut résulter de ce procédé factice, je l'ai dit, qu'une criante invraisemblance. Ce n'est pas la seule.

Le troisième acte nous conduit sur les bords de la Dordogne. Des Arvernes poursuivis par les Huns chantent leur infortune et se confient à un radeau qui les emporte vers l'Aquitaine. Bientôt paraissent Gautier et Ilda qui se préparent à suivre la même route, non sans avoir perdu un temps précieux à évoquer les délices de leur futur bonheur. Mais tandis que Gautier rassemble les matériaux nécessaires à la construction de l'esquif qui doit les mettre en sûreté, tandis qu'Ilda, épuisée, s'abandonne aux douceurs du repos, une troupe de guerriers francs, guidée par Hagen, surgit tout à coup et s'empare des deux amants. Vous pensez peut-être que le roi des Francs, épris d'Ilda, va la conduire au triple galop de son cheval dans sa bonne cité de Worms? C'est au camp d'Attila, en Pannonie, qu'il la ramène, au contraire. Car un serment le lie au roi des Huns : couvert d'un masque, Hagen est apparu à la fin du second acte s'engageant à capturer les fugitifs si Attila lui accordait la main de la vierge qu'il aime. Attila a accepté et Hagen tient parole. On se demande alors quel rôle jouait son fidèle Zerkan pendant la fête du second acte, quand, déguisé en bouffon, il détournait d'Ilda et de Gautier l'attention d'Attila. Cherchait-il à favoriser leur fuite pour permettre à son maître d'accomplir ensuite ce bel exploit? On ne sait.

Voici le quatrième acte, enfin, et le dénouement qui nous apporte, bien tard, une lueur du rouge soleil des Eddas, un écho de la vraie poésie des mythes féroces où figure Attila. Je n'ai plus à insister sur la façon dont ce dénouement est amené, mais je constate qu'après tant de puérilités et de gaucheries, il produit, à son moment, une belle impression. Hagen, qui ne s'était sans doute point aperçu qu'Attila aimait la Burgonde, vient la lui réclamer pour prix de son expédition. Bafoué, comme on s'y attend, le malheureux se retire la rage au cœur; dès lors les événements se précipitent :

l'intrigante Pyrrha est répudiée, Gautier d'Aquitaine est envoyé au supplice, et Ilda, investie du titre de gardienne du Glaive sacré, remplace Pyrrha. Cependant Hagen, plein de fureur contre Attila, arrache Gautier à ses bourreaux et soutient à ses côtés une lutte héroïque dans laquelle il trouve la mort. Gautier, lui, parvient à s'échapper, les vêtements en lambeaux. Au moment où il reparaît en scène, Ilda, parée des attributs royaux, avance à sa rencontre le Glaive sacré à la main; elle a plongé l'arme mystérieuse dans le sein d'Attila. Des guerriers, soutenant le Fléau des Hommes, le ramènent mourant, et le chef barbare adjure le peuple de faire le silence sur sa mort afin que nul ne sache jamais qu'il est tombé frappé par une femme. La foule, d'abord menaçante, s'écarte religieusement devant le Glaive fatidique brandi par Gautier, et les deux amants s'éloignent en chantant leur amour.

Séduit par la poésie inhérente au sujet, M. Paul Vidal en acceptant de le mettre en musique ne s'est sans doute pas nettement rendu compte des faiblesses de ce drame. J'ai tant de fois, à cette place, insisté sur la nécessité, pour la musique, d'une action simple et résolument psychologique, visant droit au but, dédaigneuse des imbroglios et des épisodes parasites, que je n'ai plus à faire ressortir à quel point cette trame compliquée, où les personnages secondaires tiennent tant de place, où les personnages principaux en tiennent si peu, était défavorable à un compositeur soucieux avant tout de vérité dramatique et de logique musicale. Jamais je n'ai mieux compris qu'en écoutant la *Burgonde* qu'il n'y a pas de bons ou de mauvais sujets lyriques, mais seulement de bons ou de mauvais poèmes. D'autant plus me sens-je porté à admirer la façon dont M. Paul Vidal a sauvé celui-ci et à regretter que l'art, le talent et la science dont il a fait preuve pour les besoins de cette cause, n'aient pas été mis au service d'une cause meilleure, d'un drame moins surchargé, plus vivant et plus clair.

Doué comme peu d'artistes le sont au même degré, M. Paul Vidal joint à ses qualités naturelles d'entraî-

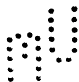
nement et de spontanéité les aptitudes non moins rares d'un esprit admirablement informé de toutes les choses de son art. Il connaît à fond les grands maîtres et les petits, les plus anciens comme les plus modernes, il les a tous étudiés et s'est pénétré de leur génie et de leurs procédés de mise en œuvre. Son seul défaut peut-être, les connaissant tous, et très bien, est de manquer d'exclusivisme à l'endroit de certains d'entre eux et de faire preuve de trop d'indulgence à l'égard de productions qu'on pourrait qualifier de chefs-d'œuvre relatifs. Ce point de vue le conduit à admettre comme bonnes des « expressions toutes faites » qui parfois entravent l'essor de sa pensée ou l'amènent à se contenter de moins qu'il ne pourrait donner. C'est ainsi que partisan très résolu du drame lyrique, il a tenté d'en écrire un sans sacrifier les formes de l'opéra et de réconcilier à sa façon Wagner et Meyerbeer. Personne assurément ne peut lui contester cette liberté, et ce n'est certes pas moi qui songerait à la lui reprocher. Au contraire j'ai tâché de faire comprendre, par la longue analyse qui précède, qu'il lui était très difficile de faire autrement et qu'il devait même rapprocher plus encore son ouvrage de l'opéra que du drame lyrique. Est-ce la faute du compositeur, après tout, si ses librettistes ne lui ont donné à traiter, sauf un acte de vrai drame, que des épisodes plus ou moins cohérents : un duo, un chœur, un ballet, etc... J'estime, quant à moi, que M. Vidal les a réalisés de main de maître et qu'on peut détacher de son œuvre un nombre suffisant de jolies pages pour en composer un recueil de mélodies ingénieuses et charmantes, d'une ligne à coup sûr très simple, mais d'une facture étonnamment ferme et sûre. Parmi celles-là on peut citer les duos du premier et du troisième acte, le délicieux commencement du ballet et bien d'autres passages encore.

Dans le dernier acte, enfin, unifié par le motif archaïque de l'Epée, M. Vidal a surabondamment prouvé ce qu'il pourrait faire quand il aurait à composer un drame vraiment dramatique, d'un intérêt soutenu, et émouvant d'un bout à l'autre. Il a le mouvement, la

chaleur, un sens de la scène très développé, bref, toutes les qualités qui ne s'acquièrent pas. J'ai déjà dit qu'il possédait toutes celles qu'on peut acquérir et qu'il n'avait pas tenu à lui d'en avoir fait meilleur usage. Son instrumentation est d'une plénitude et d'une largeur de parti pris remarquables. Elle est faite pour la salle de l'Opéra, pour l'orchestre de l'Opéra, que ses fonctions de chef d'orchestre l'ont mis à même de bien connaître; aussi sonne-t-elle plus clairement, plus vigoureusement, qu'aucune autre que j'aie encore entendue en ce trop vaste palais.

Luxueusement montée, interprétée par l'élite de la troupe de MM. Bertrand et Gailhard, la *Burgonde* est présentée au public dans les conditions les plus dignes d'exciter son intérêt. M. Delmas sauve autant qu'il le peut le caractère, ou plutôt le demi-caractère de l'Attila des librettistes, et chante de sa plus belle voix, avec une largeur et un style superbes, la musique de M. Vidal. Gautier d'Aquitaine, c'est M. Alvarez, devenu l'un des meilleurs ténors qu'ait jamais possédés l'Opéra. Hagen, c'est M. Noté; Zerkan, M. Vaguet; tous deux, ainsi que M. Bartet, remplissent leurs rôles avec conscience et talent. Il faut tirer hors pair Mlle Bréval, qui a fait du personnage de Ilda une de ses meilleures créations et lui prête les séductions de sa belle voix et d'un jeu contenu, grave et doux, plein de poésie et de mystère. Mme Héglon, dans le rôle un peu sacrifié de Pyrrha, est quand même la belle artiste que l'on sait. Mlle Hirsch et Lobstein, enfin, ont eu tous les honneurs du ballet dans lequel tout le personnel dansant donne avec un bel ensemble. Les chœurs de M. Claudius Blanc, l'orchestre de M. Taffanel, de leur côté, n'ont pas peu contribué à l'éclat de la soirée.

PAUL DUKAS.



LES LIVRES ET LES MŒURS

HISTOIRE LITTÉRAIRE

I. — LETTRES DE L'ABBÉ MORELLET (1).

La circonstance la plus curieuse de la vie de l'abbé Morellet, c'est peut-être sa mort. Il mourut des suites d'une chute qu'il fit à quatre-vingt-sept ans en sortant du spectacle. C'est une fin qui sent son dix-huitième siècle. Je connais un vieillard désabusé qui, sans s'indigner outre mesure des sottises de notre époque, a néanmoins coutume de dire en souriant lorsqu'on lui parle de nos faux grands hommes : « *J'en sais qui rendront l'âme, mais pas l'esprit.* » Au siècle passé, on rendait toujours l'esprit, mais pour l'âme, c'est moins certain. L'abbé Morellet avait de quoi rendre — à Dieu sans doute — l'une et l'autre, et après le spectacle il eût été capable de composer un excellent discours sur l'amélioration humaine. Car il tenait pour la perfectibilité de notre race et l'adoucissement des mœurs. Il ornait son érudition de faciles plaisanteries, et savait être savant sans pédantisme. Il écrivit tant d'ouvrages qu'on ne se souvient plus de leurs titres. Au fond, c'était un bon journaliste qui clarifiait les idées et les répandait sans les rendre vulgaires. Administration, politique, philosophie, économie sociale, tout lui était familier. Il touchait à tout et ne gâtait rien. Il parlait plusieurs langues avec élégance. Ainsi, il traduisit le *Traité des délits et des peines* de Beccaria,

(1) *Lettres de l'abbé Morellet à lord Shelburne* (1772-1803). (Plon édit.)

et, sous la Révolution, comme il avait perdu sa pension et son prieuré, il traduisit encore pour vivre des romans d'Anne Radcliffe. En somme, il rendit quelques services à la cause des économistes et des encyclopédistes, se dépensa dans une ardente polémique pour les idées nouvelles et le bien de l'humanité, et fut mal récompensé de tant d'efforts, sauf sur le déclin de sa longue vie, où quelques honneurs lui furent octroyés.

Ses *Mémoires* étaient fins, spirituels, et non sans charme. Aujourd'hui, voici qu'on publie ses *Lettres à lord Shelburne*. Lord Shelburne, plus tard marquis de Lansdowne, fut un ministre d'Angleterre, fort attaché à l'abbé; en 1783, après la conclusion de la paix, il demanda pour lui une pension de quatre mille livres, et l'obtint. L'abbé lui garda une grande reconnaissance, car ses livres le nourrissaient mal. Et, dans sa correspondance, il apparaît qu'il appréciait la bonne chère. Il s'occupe de trouver un bon cuisinier pour lord Shelburne; il ne craint pas de lui rappeler ce principe domestique, de *parler de temps en temps à son cuisinier,* afin que celui-ci connaisse la gravité de son état et l'importance qu'on y atttache. « Souvenez-vous toujours — ajoute-t-il — que vous êtes des barbares en cuisine, comme nous en administration, et prenez de nos leçons dans un genre, comme nous en recevons de vous dans l'autre. C'est une grande question que de savoir laquelle des deux nations a le plus à se louer de ses connaissances ; mais enfin si vous pouvez apprendre à faire aussi bonne chère que vous nous gouvernez bien, vous aurez certainement le prix de ce combat. »

La correspondance de l'abbé Morellet mêle ainsi de l'enjouement aux plus sérieux sujets. En homme de son temps, il estime que les plaisirs de la vie ne sont pas négligeables, et que, pour bien vivre, il est essentiel de faire bonne chère et d'avoir de l'esprit en compagnie de gens de qualité. Il sait être poli et aimable, galant et empressé auprès des dames. L'annonce du second mariage de lord Shelburne le réjouit et flatte son goût de la vie familiale. Car il adore la présence de la femme qui pare de sa douceur et de sa grâce les en-

tretiens les plus graves et répand autour d'elle un air d'agrément. « Vous ne me verrez plus, chez vous, — lui dit-il en charmant égoïste qui ne considère que son point de vue personnel dans les plus grands événements de la vie de ses amis, — cette espèce d'inquiétude qui divertissait si fort le colonel Barré, lorsque je me plaignais de ce qu'on n'y voyait point de femme. Jamais je n'ai vu de société véritablement douce, où l'on fût heureux, que celle où il y a une femme. La société a besoin de cet ingrédient, comme le café a besoin de sucre. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne mettent point de sucre dans leur café, mais je ne les en estime pas davantage. »

Notre abbé badine ainsi avec gentillesse. C'est un trait de son époque, de bien comprendre le plaisir de vivre en société. Ces égoïstes et ces voluptueux ornaient de politesse et de tolérance leur recherche du plaisir. Ils supportaient que d'autres aimassent à se divertir. C'était un échange de bons procédés pour parvenir au but commun, qui était de se distraire. Ils introduisaient leur sociabilité dans leurs conceptions sociales, et rêvaient de régler par la courtoisie les différends nationaux. Les lettres de l'abbé Morellet sont une indication de cet état d'esprit. Sans doute, elles contiennent quelques anecdotes plaisantes sur les personnages du temps. On y voit passer Mme Geoffrin que lord Shelburne chargeait de décider du prix qu'il devait payer pour deux tableaux de Lagrenée, et cette bouillonnante Mlle de Lespinasse, dont l'âme passionnée se répandait dans une conversation admirable et tumultueuse; l'abbé qui jouissait en dilettante des trésors de cet esprit enflammé, et qui désespérait de la ramener au calme nécessaire pour prolonger sa vie chancelante, disait d'elle avec une mélancolique bonne humeur : « Nous faisons comme les gourmands invités à un grand festin chez un homme qui se ruine en le leur donnant. Nous dévorons tout; nous faisons bonne chère, en disant : « *Cet homme-là se perd et ne soutiendra pas longtemps cet état de maison!* » Pourtant ce n'était pas l'esprit qui usait le faible organisme de

l'amante du chevalier de Guibert; elle aimait aimer, et jetait toutes ses forces dans son amour. — Mais les lettres de l'abbé Morellet sont surtout intéressantes par le goût dont elles témoignent pour la paix et la liberté. Il partage les idées de l'abbé de Saint-Pierre sur les nécessités d'une paix universelle, et, s'il vivait de notre temps, il encombrerait les gazettes de dissertations sur le projet de désarmement du Tzar, de façon à ravir M. Jules Lemaître par son utile concours. Il apporterait aussi son appui au traité de commerce franco-italien, car il prêche constamment dans ses missives au lord anglais l'abolition des entraves du commerce anglo-français. Enfin sa manière de parler de la Révolution et de la Constitution de 1792 aurait émerveillé l'immortel auteur des *Origines de la France contemporaine*. « Je vois, — écrit-il le 18 avril 1792, — dans le gouvernement qu'on nous a donné la destruction entière de tout gouvernement, une anarchie complète, une anarchie établie, organisée : la violation *légale* de toutes les propriétés; la domination absolue des pauvres armés contre les riches opprimés et désarmés; et tous ces désordres ne faisant encore que de naître, ayant déjà causé des maux infinis et menaçant d'en amener mille fois davantage. » Ailleurs, il fait cette réflexion digne d'être méditée : « Nous en sommes venus à élever la plus dangereuse de toutes les guerres, celle des pauvres contre les riches, en mettant en même temps la force du côté du besoin, et la faiblesse du côté de tous ceux qui ont quelque chose à perdre. »

Ces considérations ont d'autant plus de poids qu'elles viennent d'un humanitaire, d'un homme qui rêve l'amélioration générale. Mais l'abbé Morellet a pratiqué les Anglais; il a pris chez eux le culte de la liberté et non de l'égalité, le respect de l'individu et de la propriété. Il admire leur façon de gouverner, l'ordre et la sécurité de leurs finances. A cette conception de gouvernement qu'il a prise chez eux il joint une générosité toute française. Il parle quelque part de son *cosmopolitisme*. Cosmopolite, il l'est réellement. Il place la justice et le bien au-dessus des nations; le bien d'une

grande nation étrangère l'intéresse presque autant que celui de sa patrie. Il rappelle dans une de ses lettres cette anecdote d'un roi de Perse qui fit la guerre aux Athéniens pour aller manger des figues de l'Attique : « C'était, dit-il, une mauvaise raison pour faire la guerre, mais c'en serait une fort bonne, à mon avis, pour faire la paix. » Réconcilier gens ou nations, et manger de bonnes figues, voilà d'excellents buts de vivre. L'abbé Morellet les eut certainement tous les deux. Il prêcha avec esprit l'amour de la paix, de la liberté et de la bonne société. Vraiment, c'était un homme aux idées avancées.

II. — GEORGE SAND (1).

L'aventure de Venise (George Sand, Alfred de Musset et Pagello mêlés), — les trios ne sont applaudis qu'à l'Opéra, — a aiguisé la verve des détracteurs de George Sand. Elle a cependant dit elle-même qu'il ne fallait point juger sa vie sans tenir compte de son opiniâtre labeur et de ses idées généreuses. Douée de plus de curiosité que de tempérament, elle apportait dans le commerce de l'amour une sincérité momentanée et une rapide lassitude, — comme beaucoup d'hommes. Sa manière de vivre était masculine, bien que son intelligence, plus encline à s'assimiler les pensées des autres que vraiment apte à créer, fût toute réchauffée de cette grâce sympathique que nous trouvons au visage et aux gestes de la femme. On raconte d'elle cette anecdote où se révèle son caractère. A treize ou quatorze ans, comme elle avait mauvaise vue, elle eut à prendre une grave décision : consentirait-elle à gâter sa beauté en portant lorgnon, ou refuserait-elle ce *triste ornement des myopes?* Que préférait-elle : voir ou être vue ? Bien des jeunes filles auraient choisi d'être admirées; presque toutes du moins eussent hésité. George Sand n'hésita pas : elle voulait voir. Sentait-elle déjà cette mystérieuse vocation de

(1) *Autour de Nohant,* par Edmond Plauchut. (Calmann Lévy édit.)

l'artiste pour qui la nécessité première est l'observation de la nature et des hommes ?

Dans son livre : *Autour de Nohant*, M. Edmond Plauchut se fait l'apologiste de George Sand. Il la met au rang des divinités, et dépouille, avant de parler d'elle, tout esprit critique. Cette attitude de thuriféraire ne va pas sans quelque maladresse. Quelquefois son encens est frelaté, et ses louanges sont singulières. Voulez-vous savoir pourquoi l'on ne joue plus le théâtre de George Sand ? C'est tout simplement qu'il n'y a plus de grands comédiens. Peut-être le critique dramatique de la *Revue hebdomadaire* nous indiquerait-il d'autres raisons. Reproche-t-on à l'auteur de *Lelia* son goût trop vif du romanesque ? Quelle injustice ! Elle peint les hommes tels qu'ils devraient être. On le disait déjà de Corneille, dans les manuels classiques, pour écraser Racine qui les peint tout simplement tels qu'ils sont. De plus, M. Plauchut est malheureux dans le choix de ses citations : elles sont toutes parées de panaches romantiques. Son héroïne n'a pas toujours écrit de la sorte. Enfin, M. Plauchut déploie une ardeur inutile pour abattre le bon M. Nisard, qui reprocha jadis à George Sand d'avoir fait de la haine du mariage le but de son œuvre, ajoutant « qu'il eût été plus héroïque à qui n'avait pas eu le bon lot, de ne pas scandaliser le monde avec son malheur ». Il est très vrai qu'il est toujours un peu ridicule d'ériger son infortune personnelle en calamité publique, mais nos idées sur la vie ne découlent-elles point le plus souvent de nos félicités et de nos tristesses ?

Néanmoins, le livre de M. Plauchut est intéressant. Non point qu'il constitue une biographie documentée de George Sand. Non, il ne contient que quelques notes enthousiastes sur la jeunesse de l'écrivain à la campagne, et bien plus tard, vers le soir de sa vie, sur les réceptions à Nohant de la châtelaine demeurée optimiste malgré tous les orages et répandant sur les hommes et aussi sur les femmes cet optimisme bienveillant qui lui tenait lieu de philosophie et d'idées sociales.

Nohant était une propriété de famille. La petite Aurore Dupin, — depuis George Sand, — y fut recueillie tout enfant par sa grand'mère. Celle-ci était bien une femme du siècle passé, spirituelle et cultivée. Elle laissait à l'enfant, et ensuite à la jeune fille, une grande liberté dans sa vie et dans ses lectures. George Sand s'enivra prématurément de nature et de poésie. Elle goûta des joies immenses à chevaucher dans la campagne sur sa jument Colette, et à lire Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand jusqu'à des heures avancées de la nuit. Son âme romanesque se forma dans cette belle solitude qu'elle peuplait de songes, et que plus tard elle animera de ses personnages. Le Berry, terre harmonieuse, aux contours moelleux, aux lointains bleuâtres, lui communiqua son charme pur et un peu monotone. La profondeur de nos impressions d'enfance est infinie; dans le sillage que trace notre existence elles nous suivent, comme ces traînées d'aurore qui sur les vagues de la mer accompagnent les barques au matin. Nous retrouvons à grand'peine cette sensibilité ardente qui nous faisait frémir à nos premières découvertes de la beauté et de l'amour. Un coin de terre chérie, un roman de médiocre tendresse suffisaient alors à exalter nos cœurs, tout pareils à ces lyres que les Hébreux suspendaient aux saules du Jourdain, et que la moindre brise faisait vibrer. Ceux qui ont connu dans leur enfance les mirages lumineux du désir, et qui ont tendu leurs faibles bras vers la magnificence des horizons, silencieusement torturés par un vague rêve d'ivresse infinie, savent ce que nous pouvons devoir dans la formation de notre âme à quelque pauvre maison de campagne, à quelque misérable livre tout de même gonflé d'héroïsme. George Sand eut ce bonheur rencontrer de justes motifs d'exaltation. Les paysages Berry sont revêtus d'une grâce douce et limpide, mme le style de celle qui les a chantés. Et l'aïeule de crivain fournissait à son appétit de lectures des alients substantiels, et même un peu forts. Ce n'était s une femme à préjugés. Peut-être même en était-e par trop dépourvue. Mais elle s'arrangeait toujours

pour paraître avoir raison. On le paraît facilement quand on a de l'esprit. Le père de George Sand était mort d'une chute de cheval. Comme la jeune fille galopait tous les matins par des chemins où elle risquait de se rompre le cou, on faisait observer à la grand'mère qu'il ne fallait pas exposer Aurore au sort de son père. Mme Dupin s'impatientait. — Où donc sont morts vos parents? disait-elle au sermonneur importun. — Mais dans leur lit. — Alors, je vous conseille de ne jamais vous mettre au lit.

Autour de Nohant nous donne quelques renseignements sur la puissance de travail de George Sand. L'auteur compare sa vie laborieuse « à celle de ces nobles bœufs du Berry qui, malgré vents ou tempêtes, soleil embrasé ou pluie battante, creusent, doux, bons et patients, leur sillon journalier, jusqu'à la mort ». Les orages de son cœur ne la détournaient point de sa tâche. Elle mêlait un merveilleux sens pratique à son romantisme. Son âme romanesque était désespérément régulière. Cela navrait ses amants et rassurait ses éditeurs. La *copie* s'amoncelait au milieu des pires désespoirs. Elle utilisait même immédiatement les ruines de ses passions pour les matériaux de ses constructions littéraires. Le travail donne l'oubli et la paix. Il lui procura constamment une sérénité précieuse, qui agaçait des sensitifs comme Alfred de Musset. On est content quand on a bien travaillé. Elle avait toujours bien travaillé, et toujours elle était contente. En vérité, elle ressemblait aux bœufs paisibles et patients de Rosa Bonheur, qui se meuvent dans de beaux horizons, et paraissent si naturellement disposés au travail qu'ils voient venir sans joie le soir et le repos. Seulement George Sand n'écrivait guère que la nuit. Parfois les premiers rayons du jour la venaient surprendre. Sa main ne s'arrêtait point d'écrire, et son cerveau de composer. « Le cerveau, disait-elle, est un mécanisme qu'il faut toujours tenir en activité. Quand je finis un livre, je dis adieu à mes personnages, et je me console de leur départ en me créant de nouveaux amis. » On dit que, finissant un roman dans la nuit, elle en com-

mençait un autre immédiatement. Elle s'était habituée jeune à noter les impressions de sa vie et de ses lectures. Quand elle écrivit *la Petite Fadette*, elle se servit des paysages du Berry qu'elle avait décrits dans ses cahiers de jeune fille.

Enfin je trouve encore dans le livre de M. Plauchut quelques détails assez piquants sur les soirées de Nohant. La châtelaine, dont la sérénité augmentait avec l'âge, tâchait de communiquer à ses hôtes son indulgente opinion des choses de son temps. Elle rencontrait de grandes résistances, principalement chez Gustave Flaubert, à qui le pessimisme était nécessaire pour se procurer l'indignation indispensable à son tempérament. Celui-ci *éreintait* avec extravagance. Mais il n'y mettait pas malice. C'était plutôt par hygiène. Il faisait des scènes pénibles à propos de gens fort indifférents. Sa voix résonnait comme un gong. Même rouillée par l'usage, elle retentissait d'une façon fâcheuse. M. Plauchut nous raconte à ce sujet qu'on lui fit un charivari à Nohant pour le ramener au calme. Le moyen était bizarre, et le remède valait le mal. « Un jour, dit notre auteur, que Flaubert s'était exaspéré plus que de coutume contre ses éditeurs ou un « bourgeois » quelconque, Maurice Sand, qui voyait sa mère fatiguée, imagina, en ma compagnie et celle de ses fillettes, d'organiser un charivari dans la salle à manger, voisine du salon où se trouvait le pourfendeur des bourgeois. Au premier coup frappé sur les pincettes, Flaubert vint vers nous, bondissant, indigné, criant qu'on ne s'entendait plus et que nous étions d'un bas comique. Mme Sand qui le suivait, avait, de son côté, pris une pelle et s'était, pleine d'entrain, jointe à nous. Flaubert prit la fuite comme un homme qu'on assassine, mais pour revenir au plus vite, costumé en femme andalouse, un tambour de basque à la main et dansant le plus désordonné des fandangos. »

Les soirées de Nohant n'étaient pas toujours agitées.

HENRY BORDEAUX.

LIBRES PROPOS

LES HERBIERS

Je me souviens qu'au temps où j'étais professeur, comme on attendait au lycée un inspecteur général, le proviseur fit passer dans les classes une note par laquelle il réclamait des professeurs et des élèves les livres qu'ils avaient empruntés à la bibliothèque. Le proviseur alléguait la nécessité qu'il y avait pour l'honneur de l'établissement à la montrer au visiteur officiel dans la majesté de ses rayons pleins.

Je passais pour une mauvaise tête, ayant déjà la détestable habitude (détestable pour un fonctionnaire, s'entend) de parler, comme saint Jean, la bouche ouverte et de dire ingénument tout haut ce que je pensais tout bas.

— Pardon! fis-je observer à M. le proviseur, ce qui est curieux pour un inspecteur général, ce n'est pas précisément de voir les livres correctement rangés sur les rayons d'une vaste bibliothèque. Ce spectacle n'a rien de nouveau ni d'intéressant. Ce qui pourrait éveiller son attention, ce serait de voir la bibliothèque en exercice, de juger par les ouvrages qui manquent ceux qu'élèves et maîtres consultent le plus volontiers, de se rendre compte des services qu'elle rend. Loin de faire rapporter les livres prêtés déjà, si j'étais vous, monsieur le proviseur, et que je fisse aussi du

truquage et de la réclame, je supplierais les élèves d'en emprunter davantage.

Il me semble encore aujourd'hui que j'avais raison. Mais la proposition n'en parut pas moins paradoxale et subversive. Il est vrai que je ne m'inquiétai guère de la façon dont elle fut accueillie. Je songeais déjà vaguement à tirer ma révérence à l'Université.

Cette petite histoire m'est remontée à la mémoire, quand on nous a parlé de la façon dont notre enseignement primaire montrerait à l'Exposition ce qu'il est aujourd'hui. Vous vous rappelez, à la dernière Exposition, ces vastes salles, toujours désertes, où l'on voyait sur les murs des mappemondes géantes, des cartes en couleurs, des alphabets énormes, et tout le long, le long des parois, d'immenses armoires où s'entassaient des cahiers en pile. Savez-vous personne qui ait jamais eu l'idée de fouiller dans ces nécropoles toutes pleines de choses mortes? Je suis un de ceux qui s'intéressent à ces questions de pédagogie. J'ai eu la curiosité d'ouvrir quelques-uns de ces cahiers. Que m'apprenaient-ils sur le système de notre enseignement primaire, sur son fonctionnement, sur ses qualités et ses défauts, sur son avenir?

J'avais là sous les yeux un herbier desséché, qui ne me révélait absolument rien sur la vie de l'institution. Ces cahiers, ces fameux cahiers, supposez qu'entrant à l'improviste dans une classe je les eusse saisis dans le pupitre des élèves, ils m'eussent peut-être renseigné sur la doctrine du maître; mais ici, je voyais trop que c'étaient des cahiers arrangés pour la circonstance; qu'on les avait demandés aux meilleurs élèves, qui les avaient soumis à leurs maîtres, et qui les avaient ensuite fignolés pour l'Exposition.

Eh bien! qu'est-ce que cela m'apprenait sur la vie de l'école? sur ses procédés d'éducation? sur ses progrès? sur ses défaillances? sur ses résultats? Quels

renseignements pouvais-je tirer de cette poussière de documents morts ?

Allons-nous, demande M. André Balz, un des hommes qui sont le plus compétents dans ces questions de pédagogie, allons-nous restaurer à grands frais pour l'Exposition de 1900 ces catacombes scolaires? Reverrons-nous dans les salles mornes et désertes les fonctionnaires du ministère de l'Instruction publique se morfondre dans leur solitude comme les gardiens du Père-Lachaise ou les serviteurs de la Belle-au bois dormant ?

M. André Balz est effrayé d'avance en songeant aux montagnes de cahiers qui s'amoncellent déjà dans nos écoles. Jugez-en. Cahier de roulement, cahier mensuel, cahier de morale, cahier de récitation, cahier de dessin, cahier de travail manuel, cahier d'écriture, cahier de composition, cahier d'agriculture, sans parler du cahier de cuisine, ou, pour parler le langage officiel, de l'enseignement ménager.

M. Théo d'Auric, qui écrit dans *l'Avant-Garde,* témoigne, lui aussi, de sa défiance pour cet amas de cahiers inutiles, et il ajoute :

« Je propose, à la place de tous ces manuscrits que personne n'ouvrira, dans la crainte de troubler les araignées, je propose l'exposition de plusieurs écoles en action. On y ferait la classe. On y entendrait des leçons; on y verrait des élèves en chair et en os. On pourrait même, dans l'une de ces écoles sacrifiée à cet effet, faire confectionner tous les cahiers énumérés plus haut. Les visiteurs jugeraient du temps ainsi perdu… »

Notre confrère voudrait d'une école fonctionnant à l'Exposition sous les yeux des visiteurs. C'est quelque chose d'analogue à ce qu'on nous proposait dans la section d'art dramatique. On nous invitait à élever dans l'intérieur de l'Exposition une salle où l'on jouerait

tous les soirs des spectacles variés, où les spectateurs se pourraient rendre compte de tous les procédés et de tous les trucs employés à tous les degrés dans le monde des théâtres.

Mais, disais-je, qu'a-t-on besoin d'établir un théâtre dans l'enceinte de l'Exposition même? Il y en a vingt, il y en a trente dans Paris, de tout poil et de toute couleur, qui fonctionnent tous les soirs et qui ne demandent pas mieux que de révéler leurs secrets aux visiteurs. Quel besoin y a-t-il de dresser une concurrence, qui leur portera préjudice si elle réussit, qui ne servira à rien si elle échoue, comme il est à présumer?

Il me semble que je parlais d'or.

Eh bien, il en va de même pour cette question de l'enseignement primaire à l'Exposition. Eh quoi! vous avez à Paris des centaines d'écoles qui seront en plein exercice durant les trois premiers mois de l'Exposition, mai, juin et juillet, sans parler des premiers jours d'août. Le nombre de ceux que ces problèmes intéressent véritablement en Europe n'est déjà pas si considérable. Il suffira de leur ouvrir toutes grandes les portes de trois ou quatre de nos écoles. Ce ne sont plus des fossiles dont on leur donnera les squelettes à examiner; on leur servira toute vive une tranche de l'existence scolaire.

Quant aux braves gens qui ne viennent aux Expositions que pour s'amuser, eh bien, on leur fabriquera une rue du Caire quelconque, et quand ils l'auront vue, ils iront boire une consommation à l'un des restaurants ou à l'une des brasseries qui seront le plus bel attrait de l'Exposition.

Mme Marie Thomas, qui est inspectrice des écoles aternelles, pense sur ce point comme nous :

« Que viennent chercher, nous dit-elle, dans une expotion scolaire, les éducateurs nationaux et étrangers? 'unique chose qui soit digne de leur intérêt, la seule

qui sollicite leur curiosité, c'est l'âme de l'école, la vie de l'école. Que leur importent toutes ces cartes, ces tableaux, ces tables et ces bancs? Quelle admiration peuvent-ils réserver à cette cuirasse? »

Mme Marie Thomas a été déléguée aux Expositions d'Amsterdam, de Copenhague et de Barcelone. Elle a visité à titre privé de nombreuses Expositions en Suisse, en Angleterre, en Italie :

« Et toujours, disait-elle, j'ai retiré de ces visites la plus décevante impression. Ma curiosité, non satisfaite, n'a été qu'aiguisée, par ce que je voyais, par ce que je cherchais à voir derrière ces cadres, ces cartes et ces tableaux. Je serais partout restée mécontente, si je n'étais allée à l'école même chercher le ressort, le moteur qui anime cet outillage, qui souffle la vie à ces documents et à ces collections. »

Et Mme Marie Thomas conclut en demandant au ministre d'ouvrir largement, et sans la contrainte d'aucune formalité préalable, une école de la ville de Paris aux éducateurs nationaux et étrangers, comme annexe de l'exposition scolaire de 1900.

Sans contrainte d'aucune formalité! ce serait bien hasardeux. On aurait affaire à des fumistes qui prendraient le titre d'éducateurs, et ne seraient que des farceurs de mauvais goût.

Une carte d'identité suffirait.

L'idée en soi est tout à fait juste. Ce n'est pas en feuilletant des herbiers qu'on apprend la botanique; c'est en l'étudiant sur le vif, c'est en herborisant, comme Jean-Jacques.

FRANCISQUE SARCEY.

CHRONIQUE

Le budget de 1899. — Deux douzièmes provisoires. — Le travail de la Chambre. — La responsabilité du gouvernement. — L'Exposition de 1900. — La situation extérieure. — L'âge de fer. — Concurrences économiques. — L'Angleterre veut la guerre. — Les étrennes du Président. — Optimisme déplacé.

Le Parlement s'est séparé, pour les vacances du jour de l'an, après avoir voté deux douzièmes provisoires correspondants au budget des mois de janvier et de février 1899. Ainsi la nouvelle Chambre, dont la fonction doit surtout s'appliquer au vote des quatre budgets annuels que représente la durée de sa législature, s'est déjà mise en retard d'un budget. Ce retard ne prouve pas de sa part un bien grand empressement à remplir son principal devoir qui est de réclamer le dépôt du projet de budget et d'en aborder l'examen assez tôt pour que cet examen ne soit pas une illusion, pour que les services essentiels du pays en sortent normalement et régulièrement assurés et suffisamment pourvus, pour que les dépenses soient d'avance vérifiées dans leur utilité ainsi que les recettes qui y correspondent. Le contrôle des finances est la mission première du Parlement; et l'établissement et le fonctionnement du budget dans un organisme politique ont la même importance que, dans un organisme hu-

main, le bon fonctionnement de l'appareil respiratoire. Ç'a été là d'abord des vérités empiriques qui sont maintenant les axiomes fondamentaux des groupements sociaux. Si l'on peut s'expliquer jusqu'à un certain point, par le recrutement parlementaire actuel, que la chambre perde de vue cette besogne nécessaire pour des débats plus passionnants, plus dramatiques, plus personnels, il est inconcevable que le gouvernement tienne en oubli des nécessités aussi évidentes et de si grande conséquence. A part une affirmation, qu'on sentait déjà très molle, incluse dans la déclaration ministérielle, il n'a rien fait pour assurer le vote du budget en temps utile et rappeler à la Chambre sa tâche. Son budget se présente du reste sous un aspect inorganique où l'on sent comme une lassitude et l'abandon de tous les droits et de toutes les responsabilités du pouvoir. Deux préoccupations s'imposent à tous ceux qui réfléchissent : la situation financière du pays et la situation extérieure. Dans la presse et entre les hommes même les moins mêlés aux affaires publiques, elles ont, l'une et l'autre, été le sujet d'un grand nombre d'articles, de toutes les conversations. On n'en a point parlé à la Chambre. Sans doute l'une et l'autre sont liées en quelqne mesure à l'affaire Dreyfus, s'il est vrai qu'elle soit elle-même une manifestation du mal général dont souffre la France. Mais enfin elles réclamaient l'une et l'autre une attention particulière, et l'on pouvait et l'on devait les traiter à part, et ne point les oublier pour cette affaire, devenue l'unique affaire.

Il était d'avance convenu que le budget de 1899 était un budget d'attente; encore eût-il fallu qu'il fût voté à temps afin de ne pas compromettre celui de 1900 qui doit être le budget de l'Exposition.

Mais sera-t-il vraiment le budget de l'Exposition? Les retards déjà subis, les obstacles déjà rencontrés ne sont rien auprès de la menace permanente d'une guerre.

Les fêtes jubilaires de la reine Victoria, les délégations coloniales envoyées à Londres à cette occasion, ces pompeux cortèges et la revue navale qui a terminé ces solennités ont affolé d'orgueil le peuple anglais. A ce moment, on a noté ici même les conséquences possibles du spectacle magnifique dont l'Angleterre était le metteur en scène et le héros. L'ambition britannique n'a plus connu de limites; la tendance de sa politique à ne point arrêter ses intérêts devant des règles morales et des considérations de sentiment s'en est accentuée. Les conditions de la guerre entre l'Amérique et l'Espagne et la victoire des États-Unis ont renforcé l'élément de dureté réaliste que l'Angleterre introduisait dans le courant général de la politique, alors que de son côté l'Allemagne, par l'appui qu'elle donnait à la Turquie, abandonnait tout principe généreux et tout idéal civilisateur au profit de son développement économique. La concurrence ne se marque plus d'aucun prétexte humanitaire et ne connaît plus la patience. La France est sur divers points du globe, une cause de gêne pour l'Angleterre, soit par elle-même, soit par le concours qu'elle prête à d'autres puissances ou qu'elle reçoit d'elles. De plus elle se montre incapable de gérer son bien et de tirer parti des ressources magnifiques de son sol et de son empire colonial. Est-elle enfin en mesure de défendre ce sol et cet empire ?

Il n'y a point d'offense ni d'imprudence à vous demander de tirer la conclusion. Soyons sûrs que nos ennemis savent à quoi s'en tenir et se rendent compte de tout le mal que nous nous sommes faits nous-mêmes ces temps derniers. Ne soyons pas les seuls à l'ignorer, et disons-nous bien que le danger de la guerre a été un moment écarté, mais n'est pas supprimé. Le monde est toujours sous la menace d'une guerre, car l'Angleterre veut la guerre.

En recevant le 1er janvier le corps diplomatique, M. le président de la République a parlé de la paix sur un ton trop pacifique ; son optimisme officiel a paru trop facile, et ce n'est pas sans raison que, dans des journaux qui ne sont pas des journaux d'opposition, on a pu relever ce que cet optimisme avait d'exagéré et, disons le mot, d'humiliant. « L'action de la République dans le monde s'est exercée en faveur de la paix. La France a toujours placé au premier rang de ses préoccupations l'affermissement de la paix, ce bien si précieux pour le bonheur des peuples, et ce n'est pas au cours de l'année qui vient de s'écouler qu'on a pu mettre en doute la sincérité de nos efforts et la valeur de notre concours. » Ainsi s'est exprimé M. le président. Le concours donné par le gouvernement de la République française à la cause de la paix se marque surtout par l'abandon du commandant Marchand, et ce n'est pas de quoi se vanter. On ne voit pas où placer ailleurs cette allusion. Il faut convenir qu'il était inutile de réunir à cet effet les ambassadeurs étrangers et qu'un peu de tact, à défaut de sens politique, eût dû épargner à la France des étrennes de ce genre. C'est la vérité qu'on lui doit, et non pas ces vaines flatteries qui font rire d'elle, mais qui, espérons-le, ne l'abusent plus.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie. — 460[illegible]

LA
BÊTE A BON DIEU

(*Suite*)

Le banquier avait voulu pour femme une idole, une enseigne fastueuse qu'il se contenterait de montrer, parée et superbe, afin d'éblouir les yeux ; Anna Hudin avait pris goût à ce rôle de divinité impassible, de déesse à laquelle tout est dû, sans qu'elle soit forcée de rien donner en échange, divinité implacable et jamais assouvie.

Très belle, d'une beauté régulière, glacée et glaciale, que l'âge avait immobilisée, figée dans le marbre, sans un cheveu blanc, sans une ride, s'étant toujours étudiée à ne jamais rire, à ne jamais pleurer pour ne pas déformer ses traits impeccables, elle était comme un soleil éteint, un astre des pôles, sans chaleur ni rayonnement, un astre stérile ne fécondant rien, un astre mort.

Insensible à tout ce qui n'était pas l'adoration d'elle, le culte d'elle, elle avait, en un égoïsme incroyable, croissant toujours, tout ramené à elle seule ; ni l'amour, ni la tendresse, ni l'affection ne pouvaient la toucher, et elle ne semblait un peu remuée que par l'adulation, l'ovation, les sacrifices, comme une froide, inerte, immobile et cruelle image de pierre ou de métal, sans cœur, sans cerveau, sans sens, et dont la

physionomie ne paraît s'animer que par l'illusion de certains jeux de lumière ou sous l'enveloppement des fumées de la myrrhe et de l'encens.

Cela avait eu lieu dès les débuts de leur mariage, et, dès ces débuts aussi, Joseph Hudin, n'ayant pas chez lui d'intérieur, s'était habitué à n'être pour sa femme et ses filles que ce qu'il était pour les autres, pour tout le monde, l'homme qui paye, un banquier, un coffre-fort.

La froideur de sa femme, en outre, le détachant insensiblement du foyer domestique, l'éloignant de la chambre commune, il avait cherché et facilement trouvé des distractions au dehors; déjà ses appétits le poussaient à cela; les flatteries, dont l'accablaient ceux et celles qu'il fréquenta, achevèrent l'œuvre de démoralisation et aggravèrent sa situation financière, au point de le jeter aux pires expédients quand les affaires devinrent moins heureuses.

N'ayant pas la force de lutter en face, ouvertement, il s'accoutuma aux transactions. Dans son entourage habituel de financiers, certains montraient peu de scrupules; à force de les fréquenter, il finit par les imiter, la conscience devenue plus élastique, la maladie morale faisant en lui des progrès aussi rapides de ce côté que du côté de la famille, des rapports domestiques et sociaux.

Et puis, les nécessités d'argent étaient là, toujours plus impérieuses, décuplées par l'obligation de tenir son rang à la fois chez lui, dans sa maison et hors de chez lui. Peu à peu il se laissait entraîner, avec l'aveugle croyance des joueurs qui espèrent toujours se refaire en poursuivant le jeu; il avait fermé les yeux sur le premières peccadilles commises autour de lui, dans le Comptoir Lutécien, puisqu'il en profitait; ensuite il les commit lui-même, et les grosses fautes suivirent bientôt la pente devenant de plus en plus glissante.

Enfin le vice s'est emparé de lui tout entier; il a cédé, sans énergie pour résister, grisé par l'exemple de l'impunité, poussé par ceux qui l'entouraient, et achevant ainsi de perdre ce qui lui restait encore de sens moral.

Depuis ces derniers mois, il n'est plus son maître, il est le jouet des événements, du hasard, et nul chez lui ne le soupçonne. Il peut gagner des millions ou se trouver subitement sans un sou; il le sait, reste seul à le savoir, mais ne veut pas le voir, pas le savoir, plus avide encore, au moment de les perdre, de toutes ces jouissances qui sont devenues pour lui des besoins impétueux, irrésistibles, et qu'il voudrait pouvoir satisfaire jusqu'à la satiété avant d'en être privé.

Il oublie les siens, il sacrifie tout, sa femme, ses enfants, qu'il aime cependant, surtout sa préférée, cette petite Madeline, si différente des autres, si différente de lui; mais le gouffre le tient, le vertige du maelström fait tourner tout autour de lui avec une vitesse de plus en plus grande; les voix d'en bas, les terribles et mystérieuses voix de la boue l'appellent, tyranniques, séduisantes, plus puissantes que tout. Il est une chose inerte, abandonnée à l'aspiration fatale et continue de l'abîme, et, pour la satisfaction d'un appétit, reste la proie absolue de cet appétit, jusqu'à ce qu'il l'ait satisfait, tant il se trouve maintenant dominé par la matière.

Rien de tout cela ne se trahissait, du reste, sur son visage, dans les courts instants qu'il passait chez lui, et les siens avaient la persuasion que leur riche et agréable existence devait toujours durer, car il ne refus[ait] rien de ce qu'on lui demandait, ne se montrant b[our]gon et mécontent que pour la forme, afin de mieux f[air]e sentir aux trois femmes qu'elles dépendaient ent[ièr]ement de lui.

Cependant, à différentes reprises, dans les dernières

semaines, il avait montré plus de mauvaise volonté à satisfaire certains caprices de sa femme et de sa fille aînée, et c'est pourquoi Paule, qui avait l'intention de lui demander quelque chose, laissait voir tant de colère à la pensée de le trouver de fâcheuse humeur.

Après les premières paroles bousculantes du commencement du repas, elle se rassura, en constatant que la gourmandise venait de le dérider presque subitement et qu'il serait plus facile à persuader, une fois son estomac satisfait.

Toute sa mauvaise physionomie disparaissait, les rides bourrues s'effaçant peu à peu sous la volupté friande, à mesure que les mets se succédaient rapidement sur la table et que la bonne chère achevait son œuvre apaisante.

Jugeant le moment favorable, après un clin d'œil de complicité à sa mère, Paule, enhardie, risqua sa demande :

— Tu sais, papa, ce matin nous avons été nous informer pour la fête que tu voudrais donner.

Il releva la tête d'un mouvement brusque, involontaire :

— Hein ?... Moi, une fête... en ce moment !...

Puis bien vite il rabaissa le front sur son assiette, mâchonnant :

— C'est-à-dire, oui... non... Je ne me souviens plus... J'ai tant d'affaires dans la tête !...

Paule et sa mère se regardaient, mécontentes, quand il reprit, coupant l'interrogation qu'il pressentait :

— Ce n'est pas cela que vous vouliez me raconter tout à l'heure ?

Madeline intervint, son visage encore pâli d'émotio

— Oh ! non, père. Il s'agissait d'un accident, notre accident.

Il fit, avec une inquiétude rassemblée tout entiè sur elle seule, sans plus s'occuper des autres :

— Tu as eu un accident, toi?

Elle secoua la tête :

— Pas nous; c'est la voiture qui...

Il s'était remis à manger, rassuré, bougonnant :

— La voiture!... Alors, ça ne me regarde pas, c'est l'affaire d'Antoine.

Mme Hudin expliqua :

— C'est même pour cela que nous étions en retard, bien malgré nous.

Paule continua :

— Un individu qui est venu se mettre juste devant le cheval, un ivrogne, à ce que prétend le cocher.

Mais Madeline protesta :

— Il n'avait pas bu, ce malheureux, je t'assure, c'est Antoine qui n'a pas fait attention : il allait trop vite comme toujours, alors...

L'aînée s'irrita :

— C'était pour arriver à l'heure... Ah! par exemple, si tu écoutes Madeline...

Joseph Hudin s'impatienta :

— Voyons! ne parlez pas toutes à la fois; je ne comprends pas un mot à votre histoire. Un accident! Quel accident? Comment? Qu'est-il arrivé?...

Une fois mis au courant de ce qui s'était passé, il fronça les sourcils, mécontent, grignotant quelques gâteaux :

— Antoine a eu tort; quant à ce commissionnaire...

La jolie figure de Madeline se tourna vers lui, suppliante :

— Père, si tu voulais être bien, bien gentil, tout à fait mignon, eh bien! sais-tu ce que tu ferais?...

Il sourit, caressé par l'intonation tendre, affectueuse, egardant la jeune fille d'une physionomie tout apaiée, débarrassée d'ombres, prêt déjà à tout accepter, à ɔut accorder. Et l'on sentait que c'était celle-là la référée de son cœur, non pas seulement parce qu'elle

ne lui demandait jamais rien, comme sa mère et sa sœur, toujours à quémander des cadeaux, des bijoux, de l'argent, qu'il ne savait pas leur refuser, mais pour une autre raison mystérieuse, qu'il ne démêlait pas lui-même dans les ténèbres de son âme.

— Ce que je ferais?... Mais non, petite Line, je ne le sais pas.

— Tu le prendrais chez toi, au Comptoir Lutécien.

Il fit un soubresaut :

— Qui cela?... Ton commissionnaire?...

— Mon blessé!... Notre blessé!... Car c'est notre voiture qui l'a renversé, la tête fendue, tout ensanglanté, et on lui doit bien un dédommagement, à ce pauvre garçon. Et puis j'aurai des renseignements sur lui, il habite la même maison que notre ouvrière : par elle je saurai...

Joseph Hudin protesta faiblement :

— Mais je n'ai besoin de personne.

— Oh! que t'importe un garçon de bureau de plus ou de moins? Je te demande un peu ce que cela peut te faire! Il sera là pour les courses, les commissions... Une vie tranquille, assurée, avec des appointements réguliers.

Le banquier semblait soucieux, répétant d'une voix légèrement hésitante :

— Oui, oui, je sais bien... La tranquillité... l'existence assurée!...

— Je t'en prie, petit père; tu feras un heureux, un dévoué à toi, à nous toutes... Tu vois que c'est intéressé, ce que je te demande là... Et puis c'est si bon de faire des heureux, et cela t'est si facile!

Il acquiesça, un peu grave :

— Tu as raison... Allons, je ferai ce que tu voudras puisque tu l'exiges, je le prends, et même je l'attache à mon cabinet, à ma personne.

Sans se cacher, Paule avait haussé les épaules

jetant un regard d'entente méprisante à sa mère, en montrant Madeline et son père; mais elle profita de la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait pour reprendre :

— Alors cette fête que nous donnons...

Il se retourna, arraché à l'émotion douce qui le remuait, et fit, avec une hâte brusque, comme pour se débarrasser d'un souci trop lourd, et comprenant aussi qu'il ne pouvait répondre aux autres par un refus, après avoir cédé à la demande de Madeline :

— A la fin du mois, c'est entendu... Faites ce que vous voudrez... Allons, à ce soir; je suis déjà en retard : aujourd'hui il faut que j'aille à la Bourse.

Il se leva, embrassa rapidement les trois femmes et sortit, tandis que Paule triomphait :

— Oh ! ce sera splendide, n'est-ce pas, mère? Je veux que toutes nos amies en jaunissent de jalousie !...

Et une joie impérieuse animait ses traits, en même temps qu'un peu de rose montait à ses joues pâles, et qu'un nom, qu'une phrase glissaient sur ses lèvres :

— Marcel !... Marcel viendra ! Marcel me verra dans tout mon éclat !...

III

L'orgueil, un orgueil poussé jusqu'à l'exaspération dans l'adulation de soi-même et de tout ce qui se rapportait à elle, telle était la dominante du caractère de Paule Hudin.

Toute petite, dès qu'elle avait pu, fillette de cinq à six ans, se montrer au salon aux réceptions hebdomadaires de Mme Hudin, elle avait eu autour d'elle la fumée grisante des compliments qui enveloppaient sa mère et qui se reversaient en partie sur elle, à cause de sa ressemblance avec la femme du banquier.

Continuellement admirée, flattée, gâtée par les visiteurs et les visiteuses qui trouvaient ainsi un moyen commode de toucher le cœur de la mère, elle avait pris l'habitude de toujours voir tournés vers elle des visages, où les yeux n'étaient que des miroirs reflétant ses traits, reproduisant et multipliant à l'infini sa beauté. On lui avait si souvent dit qu'elle était belle, qu'elle effaçait tout auprès d'elle, que rien ne pouvait lutter contre le rayonnement de ses yeux ou l'éblouissement de son teint de camélia blanc, qu'elle s'était accoutumée à ce rôle de reine, déjà accepté, mais plus silencieusement, plus froidement, par sa mère.

Et, depuis sa première enfance, tout avait été mis en œuvre pour faire valoir cette beauté, pour l'imposer davantage encore, en l'entourant de ce qui pouvait lui être le plus favorable. On avait surtout cultivé chez elle ce qu'on appelle les talents d'agrément, c'est-à-dire ceux qui, pour les non-clairvoyants, pour tout le gros public, peuvent le mieux se confondre avec les talents réels.

L'habitude de voir tous ceux qui la regardaient tomber aussitôt en extase l'avait accoutumée à se contenter très facilement des moindres résultats dans ce qu'elle entreprenait, à n'étudier que superficiellement ce qu'on lui faisait apprendre, à n'avoir ainsi, de toutes choses, qu'un vernis, mince, sans consistance, s'il était brillant et séduisant.

Du reste, elle n'avait rien appris que fouettée par l'orgueil, par le désir de surpasser les autres, de tenir la tête parmi ses camarades de cours ou de pension par les succès, comme elle la tenait par la beauté.

Une certaine facilité naturelle, toute de surface, qu'elle prit elle-même et que, parmi les siens aisément aveuglés, on put prendre pour un don, pour la vocation, lui permit de peindre et de faire de la musique d'une manière hardie, voyante, presque insolente en sa pro-

vocation, et que des compliments hyperboliques enflèrent, au point de transformer en chefs-d'œuvre dignes des professionnels les résultats d'un fragile et douteux talent d'amateur.

Elle étourdissait par son aplomb, et c'était elle surtout qu'on admirait lorsqu'on la félicitait de ce qu'elle avait fait.

L'encens le plus grossier est celui qui répand la fumée la plus épaisse et l'odeur la plus violente; aussi arrivait-il dans la maison Hudin que c'était Paule qui était considérée comme le cerveau de la famille, de même qu'elle en était la triomphante et jeune beauté. Madeline, douce, tranquille, modeste, n'ayant que des qualités effacées, de grises et placides qualités domestiques, l'ordre, la persévérance, le travail, qui peignait très gentiment et faisait de la musique avec une méthode parfaite, sans éclat, sans tapage, disparaissait complètement derrière sa sœur.

Ceux qui voulaient plaire aux Hudin, tout en reconnaissant les qualités sérieuses de la cadette, expliquaient :

— Madeline, c'est la perfection du travail, elle ne fait ni une fausse note, ni une faute de proportions dans ses dessins; mais c'est surtout une industrielle, une excellente ouvrière. Quant à Paule, c'est une artiste!

Autant Paule aimait à se montrer, à se prodiguer, à faire étalage d'elle-même et de ses talents, autant Madeline recherchait l'ombre discrète, la solitude, fuyait les éloges et les occasions de se mettre en scène, avec une singulière et toujours grandissante tendresse pour tout ce qui était humble, pauvre, faible, souffrant, déshérité.

C'était, du reste, sans jalousie aucune qu'elle voyait la place importante prise par sa sœur aînée; l'adorant de toute son affection, elle avouait avoir plus de plaisir

à jouir de ses succès, de ses triomphes, que si elle les avait remportés elle-même. Elle admirait comme les autres son éclatante sœur, fleur splendide créée pour la joie de tous, fleur qui attirait et qui séduisait, fleur qui portait le trouble parmi ceux qui la voyaient, fleur superbe dont le parfum grisait jusqu'à donner le vertige, semblable à une plante des tropiques ou à une de ces roses d'un rouge si sombre qu'elles en ont quelque chose de mystérieux et de menaçant, tandis qu'elle, avec son arome léger, son parfum insensible, ne pouvait charmer que des âmes délicates et des cœurs timides.

La mère, placide et indolente, préférant sa fille aînée, qui lui ressemblait davantage tout en montrant une exubérance qu'elle-même n'avait jamais eue, disait de l'autre :

— C'est une bonne petite fille, on ne peut pas dire le contraire, une excellente ménagère; mais à quoi cela peut-il servir dans notre milieu, avec notre fortune? Par contre, elle n'a pas l'intelligence de sa sœur; il suffit de les voir ensemble dans le monde pour s'en convaincre : elle ne dit rien, c'est à peine si on la remarque, tandis que Paule a toujours une cour autour d'elle.

Cette cour, il la lui fallait partout, toujours, asservie à ses moindres désirs, docile à ses ordres, et elle employait tous ses soins à l'augmenter sans cesse, à la dominer chaque jour un peu plus; dans les bals, les soirées, elle menait ainsi tout un groupe de jeunes gens qu'elle se plaisait à tenir courbés devant elle.

L'orgueil était en elle, se dégageait d'elle, de ses regards impérieux, de sa chair dominatrice, de ses paroles et de ses gestes, comme un fluide dévorant, exterminateur, si puissant que nul ne lui résistait.

Qui donc parmi les courtisans empressés à la poursuivre de leurs hommages et vantant son art de peintre

ou sa virtuosité de musicienne, eût été assez hardi, assez sincère pour lui dire que, même avec un certain goût, même avec un certain don, on n'arrive à rien sans le travail, l'assiduité, la défiance de soi-même, et que, chez elle, tout cela manquait?

Lequel, parmi les jeunes gens lui faisant la cour pour sa fortune et pour sa beauté, aurait osé lui faire observer qu'on peut avoir ce certain don, c'est-à-dire la facilité, le goût même servant à rassembler les facultés sur un même, point, peinture, musique ou tout autre art, comme un verre grossissant ramasse les rayons du soleil pour les réunir sur un centre unique; mais que, pour en faire jaillir la flamme, pour arriver à l'embrasement sacré, pour ravir le feu du ciel, il faut la persévérance, le temps, le labeur continu; et que tout don de cette nature peut se trouver annihilé par la suffisance, le contentement trop facile de soi-même, le manque de méthode, de suite, dans l'effort laborieux?

Personne ne se le fût permis, pas même ce Marcel Lobénie, le plus assidu de ses soupirants et celui qui semblait, à quelques faibles indices, avoir ses préférences.

Grand, mince, très élégant, avec toute sa barbe châtain, ses cheveux divisés par une raie impeccable, un monocle immuablement encastré dans l'œil droit sans ruban pour le tenir, des fleurs rares à la boutonnière, à la fois grave et souriant, la bouche caressée de jolies phrases un peu prétentieuses, il avait l'air légèrement insolent, dédaigneux des autres jeunes gens, comme s'il eût eu conscience d'avoir sur eux une forte et double supériorité, par sa fortune qui lui permettait de vivre sans rien faire et par son instruction. Ce mondain était, en effet, un ancien élève de l'École des chartes.

C'était cela surtout qui avait retenu sur lui plus longtemps que sur les autres les yeux de Paule Hudin. Elle trouvait très distingué pour ce désœuvré,

pour ce fils de famille, conducteur de cotillon et valseur émérite, qui n'avait nul besoin d'un métier, d'avoir poussé aussi loin ses études, et, pour elle, ce brevet d'archiviste paléographe avait comme une senteur de vieux parchemins, lui donnait une sorte de noblesse.

Bien qu'elle ne l'eût laissé voir que par de menues faveurs fort innocentes, cependant c'était à lui qu'elle pensait quand elle rêvait de mariage, et, lorsque son père avait définitivement promis de donner sa soirée, c'était le nom de Marcel Lobénie qui avait immédiatement traversé son esprit, le même nom qu'elle avait trouvé sur ses lèvres. Mais il n'eût pas fallu qu'un autre en eût fait la remarque, car, là encore, son orgueil se fût révolté et elle eût nié, même contre son cœur.

Telle qu'elle était, pourtant, elle flattait l'amour-propre de sa mère, dont elle était la favorite; elle épanouissait la vanité de son père, qui ne se sentait jamais si fier que lorsqu'il pouvait se montrer en public avec elle à son bras et faire savoir bien haut que cette magnifique créature était sa fille.

Aussi n'avait-elle que du dédain et une espèce de pitié affectueuse pour l'effacement volontaire dans lequel se tenait sa sœur, dont la jolie physionomie, les traits fins et doux, la ravissante chevelure épandue en auréole autour de sa grâce blonde et blanche, disparaissaient écrasés par la splendeur brune, l'éclat pourpre des lèvres voluptueuses de Paule, le flambant velours de ses yeux.

Elle l'aimait, du reste, beaucoup, cette Madeline, tout en ne perdant aucune occasion de la railler ou de la plaindre ironiquement; mais elle ne pouvait s'empêcher de montrer son irritation et d'aller jusqu'aux termes blessants, lorsque, selon elle, elle la voyait déchoir, oublier sa position dans la société et presque

s'avilir par ses connaissances : alors, tout son orgueil s'embrasait.

Ce jour-là encore, à peine son père parti, elle s'exclama, faisant allusion au commissionnaire :

— Quel plaisir as-tu donc à voir ces gens, à t'occuper de pareils misérables? N'était-ce pas assez d'avoir fait tout ce que tu as fait sans l'amener chez nous?

Madeline objecta simplement :

— Ce n'est pas un plaisir, c'est quelque chose de plus fort que moi qui me porte vers eux. Qui s'en occuperait, si ce n'est nous autres, qui avons tout à profusion et même plus qu'il ne nous faut?

Paule eut un rire hautain :

— Pour le gré qu'ils nous en savent!... Ah! ah! tu perds bien ton temps!...

Sa sœur fit avec mélancolie :

— Je ne leur demande rien en retour.

L'aînée protesta encore :

— C'est de la sensiblerie !

Mais, pleine de douceur triste, la jeune fille secoua la tête :

— Je ne crois pas. C'est une émotion à laquelle je ne puis commander, et j'y goûte une joie que je ne saurais définir.

Sans qu'elle pût trouver des arguments pour expliquer ce qu'elle ressentait, avec son âme de bonté, de pitié, c'était elle qui avait raison, elle le savait; elle aurait pu ajouter que ce qui la guidait, c'était son cœur, son humanité, un instinct de charité vraie, mieux entendu, plus efficace que l'humiliante charité de l'argent donné, de l'aumône jetée comme une insulte.

Aussi se montrait-elle plus heureuse de la place obtenue pour son protégé que sa sœur ne pouvait l'être de cette fête qui devait ajouter un triomphe de plus à son orgueil.

IV

— Alors, ma bonne Rose, vous lui avez demandé si ça lui conviendrait, cette place ?

— Pour sûr, mademoiselle, que ça lui va, au pauvre garçon, et qu'il ne sait comment vous remercier ! Il n'a qu'une hâte, être tout à fait guéri pour se mettre à la besogne et vous prouver sa reconnaissance. Ah ! ce que nous parlons de vous, à la maison, avec lui, les oreilles doivent vous en tinter !

De son accent d'Alsace, que l'émotion rendait plus sensible, plus haché encore que d'habitude, elle allait, elle allait, l'ouvrière, ne tarissant pas et tournant vers Madeline sa résignée figure aux traits flétris avant l'âge, aux plis douloureux, aux rides précoces, où la lumière bleu pâle des yeux mettait seule un peu de jeunesse et de vie dans une chair usée par le travail, par la souffrance, battue par les peines.

Assise en face d'elle, dans la petite pièce où Rose Lorthé, une grande corbeille de lingerie auprès d'elle, cousait sans arrêter, la jeune fille contemplait cette face exsangue, qui lui rappelait les *Mater dolorosa*, naïvement sculptées ou peintes par les artistes du moyen âge, les primitifs qui, maladroits aux formes humaines, aux contours des corps, aux figurations exactes des traits, savaient cependant tirer de leurs œuvres une émotion si puissante et si communicative, en faisant transsuder, à travers les veines du bois ou l'assemblage des tons et des couleurs, l'âme même des personnages qu'ils s'efforçaient de représenter.

Chaque fois que l'ouvrière qui, travaillant pour d'autres personnes, ne venait que dans les moments de presse, seulement de temps à autre, se trouvait là,

Madeline se hâtait de la rejoindre; elle se plaisait à la faire causer, tout en mettant elle-même la main à l'ouvrage, s'initiant ainsi à la fois à ce genre de travail et à la vie intime de cette brave femme : celle-ci, peu à peu, se laissait aller chaque fois davantage, ouvrant son cœur plus largement, disant tout de son existence, de ses petites joies, de ses souffrances.

Les premières fois, intimidée par la parole souvent brusque de Paule, par les airs hautains et majestueux de Mme Hudin, Rose s'était renfermée en elle-même, résistant aux avances que lui faisait visiblement Madeline; mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour deviner en cette dernière une sympathie véritable, pour sentir une affection sincère, réelle. En la voyant si laborieuse, si différente de sa mère et de sa sœur, si vraiment intéressée, touchée par ce qu'elle lui racontait, elle avait tout dit d'elle-même et des siens. Maintenant Madeline n'ignorait plus rien de l'histoire des Lorthé, une humble et misérable histoire, celle de milliers d'êtres, de milliers de ménages peuplant la capitale.

C'était d'un tout petit village d'Alsace qu'elle était venue à Paris, encore fillette, pour soulager sa famille et chercher une place de bonne d'enfant; d'aspect chétif, quoique robuste, elle avait d'abord eu beaucoup de mal à trouver, gardée un mois par-ci, deux mois par-là, jusqu'au jour où on avait su apprécier ses qualités, sa bonne volonté, son acharnement au travail.

Enfin débrouillée, ayant appris à force de servir à droite et à gauche, elle entrait dans une famille où elle restait des années, se perfectionnant dans la cuisine, ans la couture, avec un goût prononcé pour les traaux d'aiguille qui la faisait rechercher, de préférence toutes les autres ouvrières, par les amies de sa maîesse.

Vers cette époque, elle rencontrait un ancien ami du

pays, du même village, un garçon à peine plus âgé qu'elle, qui, ayant opté pour la France, forcé de se dérober aux poursuites des gendarmes allemands, s'était engagé dans l'armée française, et, son service terminé, venait également chercher fortune à Paris.

Courageux, travailleur, il vivait de son métier d'ouvrier tapissier et était en voie d'arriver à une position satisfaisante, quand le hasard le mit en présence de son ancienne camarade d'école ; la reconnaissance faite, il sembla dur de se séparer, et Rose se décidait à épouser Frantz Lorthé.

Jeunes tous deux, ayant entre les mains chacun un bon métier, ils envisageaient l'avenir avec sérénité et se promettaient de faire des économies pour retourner finir tranquillement leurs jours au pays.

Les débuts du nouveau ménage furent heureux ; très apprécié de ses patrons, l'ouvrier tapissier avait plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire, et, très dur à la besogne, il ne reculait devant aucun surcroît de travail, se donnant tout entier, consciencieusement, désireux d'augmenter le bien-être de sa femme.

Cela dura quelque temps, puis les enfants vinrent, une petite fille d'abord, ensuite un garçon, un autre garçon encore ; déjà c'était la gêne, le logement insuffisant, encombré, une seule chambre pour tout ce petit monde. En même temps, Frantz Lorthé, qui acceptait tous les travaux qu'on lui offrait, en faisant un déménagement attrapait un chaud et froid, à la suite duquel il se mettait pour deux mois au lit. Dans cette crise les petites économies si lentement amassées disparurent, la misère apparut, menaçante.

Tout le temps que son mari fut couché, Rose s'efforça de subvenir toute seule aux besoins du ménage, travaillant le jour, travaillant la nuit, au chevet du malade, ne prenant presque pas de repos, avec la confiance de sa force, de sa santé solide,

Elle pourvut à tout sans faiblir, jusqu'au moment où son mari put se remettre à l'ouvrage. Les tapissiers qui l'employaient précédemment le reprirent ; mais, à chaque instant, le pauvre garçon était forcé de s'arrêter, pour un rhume, un malaise, un accès de fièvre, en dépit de son énergie et de sa bonne volonté. La maladie, l'atteignant aux sources vives, avait brisé quelque chose en lui, et, depuis ce jour, il traînait, travaillant un mois, une semaine, puis forcé de se remettre au lit, la poitrine déchirée par la toux, le corps inondé de sueur.

Rose se multiplia, faisant face à tout, espérant toujours que Frantz finirait par se rétablir complètement, et soutenant à elle seule cette lourde et croissante charge. Désormais, ce fut la lutte continue contre la grande misère, lutte pied à pied comme dans un acharné combat corps à corps, lutte où elle avait parfois le dessus, mais où parfois aussi elle cédait, vaincue ; alors venaient les jours sans pain, l'accumulation des dettes chez le boulanger, le boucher, les menaces du propriétaire, toute la grosse terreur flottant de jour, flottant de nuit sur tant de misérables dans cet énorme et luxueux Paris.

Actuellement, la situation des Lorthé n'était pas trop mauvaise ; grâce à une assez durable accalmie de son mal, Frantz avait repris son travail, pouvait aller et venir, n'ayant plus sa position fixe chez les tapissiers, mais s'employant chez les uns, chez les autres, et recommandé de maison en maison par tous ceux qui avaient pu apprécier son intelligence et son adresse. Rose travaillait très régulièrement dans plusieurs familles, tellement prise qu'il fallait la retenir longtemps à l'avance pour être sûr de l'avoir. Quant aux enfants, ils allaient aussi bien que possible, l'aînée, une fillette de dix ans, encore à l'école chez les sœurs de la rue de Monceau, où elle conduisait son frère, un

petit bonhomme de quatre ans, tandis que le père gardait le dernier-né, un bambin d'un an, lorsque Rose était en journée, jusqu'à ce que toute la petite famille se retrouvât ensemble aux heures des repas.

Tout cela, Madeline ne l'avait pas appris en une fois, dès les premiers jours, mais lentement, par l'infiltration progressive des causeries, durant les heures passées en tête à tête avec l'ouvrière, pendant que sa mère et sa sœur étaient en visites, couraient les magasins, les expositions, et qu'elle-même préférait rester à la maison.

Ç'avait été pour elle une instruction neuve, la lumière éclairant soudain tout un monde inconnu d'elle et des siens ; la première modification de son être, de son âme, datait de ce moment.

Jusque-là, dans ce milieu de luxe, de plaisir, de mondanité où elle s'était toujours trouvée depuis sa naissance, elle avait vécu, elle aussi, sans rien savoir au delà, sans rien comprendre de ce qui n'était pas cette vie, d'une manière futile, égoïste, aveugle, ignorant presque qu'il existât des malheureux, ne se rendant pas exactement compte de ce que c'était que la misère, la véritable, n'ayant nullement conscience de la faim, de la soif, du froid, de la souffrance physique de ceux qui ont besoin ou qui se privent.

Mais elle n'était coupable que d'ignorance, car le premier récit fait par l'ouvrière, et qui fut, pour elle, la révélation de la vraie misère humaine, fut aussi la révélation de ce qui existait en elle-même, de la grande pitié réfugiée tout au fond de son cœur, comme en un asile inviolable, immaculé, que ni la naissance ni l'entourage n'avaient jamais pu atrophier, vicier, que rie n'avait pu atteindre.

Son aveuglement n'aurait jamais pu être que prov soire, car, si elle vivait dans le luxe, sans savoir d'o venait ce luxe, plutôt mal acquis, elle ne partageai

pas, d'instinct peut-être, les plaisirs qui l'enveloppaient, ayant l'âme trop tendre, trop délicate, et comme naturellement préservée des contacts avilissants.

Une sorte d'intuition de la souffrance la rangeait déjà du côté des faibles, des opprimés, des malheureux de la vie et du sort. Toute petite, elle avait la pitié naturelle pour les animaux brutalisés, souffrants, tandis que, autour d'elle, dans sa famille, on se moquait de ses nerfs, ne la comprenant pas, croyant à une sensibilité de surface, lorsque, déjà, c'était un cri de l'âme.

Les récits de l'ouvrière sur ce qui se passait de lamentable et de tragique dans les bas-fonds de la société furent, chez elle, le point de départ d'une complète transformation ; il lui semblait sortir d'une prison ténébreuse, d'une existence de mensonge, pour aller à la lumière, à la vérité ; elle commença à avoir l'horreur des trop riches et l'amour des trop pauvres ; elle voulut tout connaître de cette existence des humbles, y mettant l'ardeur passionnée, l'exaltation avec lesquelles la femme se lance vers ce qui l'attire, sans se préoccuper de ce qu'on peut dire d'elle et de ses actes.

Ce qui la frappait d'étonnement et d'admiration dans ses longs bavardages avec Rose Lorthé, c'était le ton simple et comme désintéressé avec lequel la pauvre femme faisait le récit des misères horribles qu'elle avait supportées; pas une récrimination contre les individus, pas un mot d'envie ou de haine, à peine une plainte étouffée, contenue, lorsque le sort avait été trop écrasant ou le malheur trop dur.

Il lui en vint une sorte de respect pour une existence si vaillamment soufferte, pour un stoïcisme aussi rare en présence de l'infortune imméritée et continue. Elle comparait avec les colères de sa sœur pour la moindre contrariété, une robe n'allant pas à son gré,

un plaisir contremandé ou retardé, avec les violences de son père ou les aigres gémissements de sa mère pour les plus légers motifs.

Mais ce qui mit le comble à sa stupeur et acheva d'éclairer son esprit, ce fut un jour où, trouvant comme un rayon de doux soleil dans les traits de Rose, elle interrogea, surprise :

— Que vous arrive-t-il, Rose ; vous semblez toute joyeuse aujourd'hui ?

Celle-ci fit :

— Il a du travail assuré pour tout un mois, pensez donc !

C'était cela seulement, pas même un pauvre petit plaisir, pas même une surprise dorée, un peu d'argent tombé du ciel, mais tout simplement la perspective d'une besogne sûre pour trente jours, la certitude d'un redoublement de fatigue pour un mince bénéfice.

Et d'autres fois encore, en plusieurs circonstances, la brave créature montra ainsi un visage tout auréolé, en racontant de petits bonheurs semblables, humbles joies des pauvres, jouissances relatives, rendues plus vives par le contraste avec la continuelle désespérance des autres jours, et dont les gens riches, avec leur vie bruyante, tourbillonnante, ne peuvent avoir aucune idée.

Ainsi cette malheureuse trouvait encore moyen, avec sa pauvreté, de se montrer plus heureuse que beaucoup de riches avec toute leur fortune, avec tout leur superflu.

On pouvait donc être heureux, même en manquant du nécessaire, parfois en manquant de tout, puisq de l'aveu même de Rose, il y avait eu dans son ména des jours sans pain, et que c'était de temps en ten seulement qu'on pouvait y manger de la viande, rassasier à sa faim.

Dirigé sur ce point, l'esprit de Madeline s'y arrêt

avide d'en savoir la raison, de pénétrer le mystère de ce bonheur qui eût paru paradoxal à tant de riches. Elle voulut tout connaître de cette existence des humbles, et, chaque fois qu'elle le put, elle les questionnait, elle les visitait, rapportant, de ces excursions dans un monde si inconnu d'elle et des siens, des trésors d'observation, le sentiment de plus en plus puissant de la solidarité humaine, qui fait de tous les êtres un faisceau étroit, indestructible, dont toutes les parties doivent être également soutenues et défendues, sous peine de la destruction totale de l'ensemble.

Jamais elle n'eût osé communiquer à son père, à sa mère ou à sa sœur, les idées nouvelles qui naissaient chaque jour plus nombreuses, plus lumineuses dans son cerveau, car elle sentait ses parents si loin d'elle qu'elle ne fût pas parvenue à se faire comprendre. C'est pourquoi elle se laissait railler presque sans se défendre, plaignant cet aveuglement qu'elle était impuissante à dissiper et tremblant de ce qui pourrait en résulter.

La responsabilité des riches vis-à-vis des pauvres lui apparaissait maintenant si grande, si terrible, qu'elle souffrait, comme d'un danger permanent, du luxe au milieu duquel elle vivait et de l'inconscience périlleuse, criminelle des siens.

Saurait-elle à elle seule les préserver des maux dont elle les sentait menacés, écarter d'eux les dangers que leur impudence attirait, que leur orgueil multipliait? Comment faire comprendre à sa mère, par exemple, que cette ouvrière qu'elle méprisait, qu'elle ne considérait pas comme un être de sa race, de sa chair, de son sang, était cependant son égale, au point de vue humain, et avait droit aux mêmes égards, aux mêmes attentions?

La hautaine femme du riche et puissant directeur du Comptoir lutécien eût éclaté de rire à cette pensée et

traité Madeline de folle pour avoir osé l'exprimer, et la mère eût certainement été soutenue par l'orgueilleuse Paule, qui se trouvait même supérieure aux femmes et aux jeunes filles de son propre monde.

Quant au banquier, ne connaissant que l'argent, il tarifait tout, et si, comme individus, il reconnaissait aux hommes entre eux une certaine égalité physique, certains droits communs, il n'était pas douteux qu'il se croyait, de par sa fortune, bien au-dessus de ses égaux.

Comme le soir tombait, elle entendit justement son père qui rentrait. Sans doute il avait cru trouver sa femme à son retour, car il ouvrit la porte de la petite pièce, où Rose et Madeline, rapprochées de la fenêtre pour profiter des dernières lueurs du jour, achevaient, tout en causant, de terminer l'ouvrage qu'elles tenaient.

Il fit, passant la tête, avec mauvaise humeur :

— Hein?... Personne encore!... Quelle maison!...

Il s'arrêta, surpris, puis poursuivit :

— Ah! si... Madeline... Toujours à la maison, toi!... Toujours à travailler, comme si tu avais besoin de cela!...

— On en a toujours besoin, papa. Est-ce qu'une femme pourrait diriger son ménage, si elle ne savait pas travailler?

Elle riait, déjà debout, pendue à son cou, tandis qu'il la regardait, ému et assombri, grommelant :

— Oui, je te conseille d'aller dire cela à ta mère ou à ta sœur!

Elle reprit gaiement :

— Oh! ce n'est pas la même chose! Elles, ce sont des mondaines; ça les amuse! Au lieu que moi...

— Toi!

Il la contempla, du trouble au fond du cœur, n'osant achever sa pensée, si remué que sa poitrine se soulevait et que ses yeux se ternissaient d'une buée de

larmes, comme si l'avenir l'eût épouvanté soudain; machinalement, il l'embrassait de baisers courts, rapides, répétés, pendant qu'elle se laissait faire, se prêtant à ce jeu affectueux.

Puis, secouant cette émotion inaccoutumée, il ajouta :

— Tu n'as besoin de rien?

Elle fit, étonnée :

— Moi!

Le banquier ajouta :

— Certainement; tu ne demandes jamais. Veux-tu de l'argent, un bijou; voyons, parle? Il n'y a que toi qui ne me demandes rien; ta mère, ta sœur, c'est tous les jours!

Il avait comme un remords de tant donner aux autres et de ne pouvoir rien faire accepter à celle-ci.

Mais elle répondit très vite, avec cette instinctive répugnance qu'elle avait toujours, dès qu'il était question d'argent, d'affaires d'intérêts :

— Ne m'as-tu pas comblée, au contraire? Tiens, demande plutôt à Rose ce que je lui disais encore tout à l'heure, combien tu étais bon, comment, immédiatement, tu m'avais promis de prendre dans tes bureaux ce pauvre garçon, tu sais bien?... C'est cela que tu appelles rien; mais je t'ai demandé cent fois plus que les autres, va, et tu m'en vois si heureuse!... Qu'est-ce que je ferais de bijoux, d'argent?... Et encore, de l'argent, tu m'en donnes chaque fois que je te signale une bonne œuvre, une charité à faire, un service à rendre!... Tu es le meilleur des pères, voilà!...

Elle se jeta à son cou, l'étreignant doucement, l'étourdissant de baisers jetés en pluie sur sa figure.

Une espèce de honte monta à la face de Joseph din, car cette charité, cette bonté que sa fille lui ribuait, dont elle le revêtait ainsi que d'une parure appartenant, il ne les avait pas et il avait conscience ne pas les posséder. Il lui donnait de l'argent pour

s'amuser, satisfaire ses caprices, ses menus plaisirs, non pas pour soulager des misères ; c'était elle l'être charitable et bon, et dévoué ; lui ne pensait qu'aux plaisirs, qu'aux jouissances que procurent le luxe, la richesse.

Chaque fois qu'il se retrouvait en présence de sa fille cadette, c'était pour lui le même étonnement, de la voir sans besoins, sans désirs pour elle-même, toujours préoccupée des autres, ne parlant d'argent que pour les autres, jamais pour elle. Elle était l'âme de miséricorde rachetant ses péchés à lui, faisant constamment dériver sur les humbles, sur les pauvres, un peu de cette fortune si facilement acquise.

Il la pressa plus étroitement encore sur sa poitrine, murmurant, faute de pouvoir trouver des mots pour exprimer ce qu'il éprouvait :

— Line!... Ma chère et adorable petite Line!...

Et, dans cette tendresse du père pour sa fille, pour cette fille si dissemblable de lui-même, si différente de sa femme et de son autre fille, il y avait un écho lointain de sa conscience, le sentiment de tout ce qu'il y avait d'admirable, de saint dans Madeline.

Cet homme d'argent, si impitoyable dans toutes les questions d'argent, si violent lutteur pour la vie et pour les plaisirs matériels de la vie, aimait en cette enfant l'honnêteté qu'il n'avait plus, la charité, l'amour du prochain, toutes les qualités qu'il ne possédait pas. C'était comme le suprême refuge de la petite étincelle de probité restée au fond de lui, jusqu'au dernier moment, et qui, pour ne pas le quitter tout à fait, s'était concentrée là, dans l'âme, dans le cœur de cette fille dévouée, qu'il trouvait toujours tendre et affectueus avec lui, toujours prête à l'embrasser, toujours fidèl à lui apporter le trésor précieux qu'elle gardait pou lui, contre lui.

Il se souvenait des railleries dont l'accablait si vc

lontiers Paule, l'aînée, quand elle traitait Madeline de petite poupée sentimentale ; il entendait encore les apostrophes dont elle fouettait sa cadette, lorsque quelque violente expansion la jetait au cou de son père :

— Allons ! ne fais pas ta comédienne !

Ou, lorsqu'il s'agissait de quelque œuvre charitable, pour laquelle Madeline demandait de l'argent, tandis que Paule employait le sien à un plaisir, à une toilette, la phrase méprisante :

— Je ne suis pas une petite sœur des pauvres, moi !

D'autres fois :

— La voilà encore avec ses mines de Sainte Vierge !

Et jusqu'au banquier lui-même, à qui il arrivait de joindre ses plaisanteries à celles de sa femme ou de l'aînée, quand il demandait, en voyant Madeline s'avancer vers lui :

— Qu'est-ce que tu veux, ma petite bête à bon Dieu ?

Le mot même dont s'était servie une femme du peuple pour la désigner, le jour de l'accident arrivé au commissionnaire.

Mais, ce jour-là, il souffrait de ces souvenirs, dont il sentait la petite lâcheté et qui l'assaillaient comme autant de reproches aigus. Il la contemplait, soucieux, ému malgré lui, en l'écoutant parler de son protégé. Il finit par s'y intéresser, questionnant :

— Eh bien ! Pourra-t-il entrer bientôt au Comptoir ?

— Justement Rose m'annonçait sa complète guérison ; dès demain il se présentera à ton bureau.

— Bon, bon ; il n'a qu'à venir.

— Père, je suis plus heureuse que tu ne saurais imaginer !...

Il haussa lourdement les épaules, faisant :

— Ah! il te faut peu de chose pour t'exalter; décidément, je ne te comprends pas.

Elle protesta, rieuse :

— Oh! que si, tu me comprends; mais tu ne veux jamais avoir l'air de faire du bien, toi!... Je t'ai deviné, va!...

Et, se penchant vers Rose, comme pour une confidence :

— C'est le meilleur des hommes; seulement il ne veut pas qu'on le sache. Voilà tout!... Mais moi, je le dis à tout le monde.

Joseph dut se laisser encore embrasser une dizaine de fois avant de pouvoir s'éloigner, tandis que Rose, persuadée de la vérité des paroles de la jeune fille, le regardait, en ajoutant :

— Chacun sa manière de faire le bien, sans doute!

Mais elle préférait celle de Madeline, de cette exquise et bonne Madeline, preuve vivante que, de toute chose même mauvaise, de tout être même pervers et malfaisant, peut sortir une chose excellente, un être de douceur, de bonté, de dévouement, ainsi que du fumier naît la fleur, de la pourriture la plante utile et saine, de la mort la vie.

V

— Tout est terminé; dans un mois, jour pour jour, nous aurons notre soirée, et tu verras si nous nous sommes donné du mal! Je te garantis un succès com-plet : tous les journaux parleront de la fête du directeur du Comptoir lutécien.

Paule, les narines frémissantes, tous les traits soulevés d'une joie qu'elle ne pouvait cacher, malgré son habituel empire sur elle-même, accueillait par ces mo

son père qui venait d'entrer dans la salle à manger pour le dîner, et qui semblait assez sombre.

Il fit, toujours soucieux, en s'asseyant :

— Ah ! ça marche ; tu es contente.

— Tu as joliment bien fait de t'en remettre à maman et à moi pour cela, car je crois que nous avons fait de la bonne besogne, de la besogne plus utile, en tout cas que, celle de bien d'autres personnes qui ne savent pas ou ne veulent pas se remuer.

Le regard qu'elle jeta à sa sœur montrait clairement ce qu'elle entendait par ce dernier fragment de phrase ; mais Madeline se déroba à la discussion, tout en montrant qu'elle avait compris qu'il s'agissait d'elle, disant seulement :

— Tu sais bien, Paule, que je ne t'aurais servi à rien pour arranger ce dîner et cette soirée ; il valait donc mieux m'abstenir.

Encore sous l'impression des sentiments qui l'avaient remué, lorsque, à son retour, il avait trouvé sa plus jeune fille travaillant si simplement avec l'ouvrière, Joseph Hudin intervint :

— Bon ! bon ! Chacun ses occupations ; moi non plus, je n'aurais pas su m'en tirer, et cependant je crois m'y connaître assez bien dans ce que je fais.

Mme Hudin, s'asseyant pesamment, ajouta :

— Pour moi, je n'en puis plus, et si cela avait dû durer plus longtemps, j'y renonçais. Des courses, des visites, des discussions à n'en plus finir ! Cela ne s'organise pas tout seul, une pareille fête ; sans compter que je suis persuadée que ce n'est pas terminé, comme le trouve Paule, et que nous aurons un tas d'anicroches ant d'arriver à la réalisation de ce que nous vou-is.

— Ne crains donc rien, maman ; moi, d'abord, je onds de tout ! — décida Paule, relevant fièrement tête.

Et l'on sentait, en effet, que tout marcherait bien, parce qu'elle le voulait, parce qu'il s'agissait de triompher, d'éblouir, d'étonner, et qu'elle saurait tout mettre en œuvre pour cela.

N'était-ce pas déjà grâce à elle, à sa volonté, à son obstiné désir de briller, que cette fête aurait lieu? Certainement, un jour, son père en avait parlé, mais d'une façon si vague, si incertaine; jamais, en tout cas, il n'avait eu l'intention de donner une fête de pareille importance. Dans son idée, primitivement, il ne s'agissait que d'un dîner, suivi d'une petite soirée dansante pour amuser ses filles, comme cela lui était déjà arrivé plusieurs fois.

C'était Paule qui, lentement, gagnant chaque jour un peu plus de terrain, avait embelli, grossi le premier projet, invoquant des raisons spécieuses, employant tour à tour la persuasion, la comparaison avec ce que faisaient les banquiers occupant même une position moins en vue que celle du directeur d'une grande société.

Un peu récalcitrant d'abord, Hudin s'était laissé gagner, pour des raisons toutes différentes de celles objectées par sa fille; la question de grosse dépense, qui l'avait en premier lieu inquiété, s'était effacée devant la perspective du bénéfice à longue échéance qu'il pouvait en tirer, du crédit qu'il recouvrerait. En voyant avec quelle somptuosité il recevait encore, on refuserait peut-être de croire aux mauvais bruits qui commençaient à courir sourdement contre lui; lui-même trouverait là, en outre, un étourdissement salutaire, l'oubli de tout ce qui le tourmentait en secret.

En réalité, à le voir chaque jour passer dans sc coupé, renversé en arrière, comme cabré contre la de tinée, le cigare aux dents, la face sanguine et crevan de santé physique, son gros corps robuste sanglé dan le drap fin de sa redingote ou de son veston, le regar

pesant de haut sur les gens qu'il rencontrait, nul n'eût pu soupçonner la misère morale qui dévorait cet homme, lui enlevant toute joie complète, tout repos, tout bonheur, le plaçant ainsi au-dessous des pires malheureux.

L'effort continu qu'il lui fallait faire pour soutenir cette contenance, pour conserver cette façade hautaine, provocante, sûre d'elle-même, était si considérable qu'il ne pouvait toujours durer et que, si la chute arrivait, l'écroulement aurait lieu d'un seul coup, d'un seul bloc.

A la Bourse, sa parole haute, impérieuse, facile, faisait croire au cerveau parfaitement libre, à la conscience tranquille, à l'avenir assuré, et arrêtait les investigations, faisant reculer les soupçons qui naissaient çà et là, champignons vénéneux poussés parfois en une nuit dans ce terreau propice de la finance, colportés dans quelques groupes. Il parlait, comme le peureux chante ou siffle dans un bois inquiétant, pour se donner à lui-même du courage, pour faire croire qu'il n'avait pas peur, qu'il ne redoutait rien dans cette haute futaie suspecte de la Bourse, et pouvait s'aventurer sans crainte à travers la forêt de pierre de ses lourdes colonnes.

A le voir, à l'entendre, les incrédules reprenaient bonne croyance en sa solidité, les inquiets se rassuraient, les tremblants se raffermissaient. Il n'avait pas l'allure d'un homme poussé aux dernières extrémités, acculé aux expédients et dont la maison menace ruine.

Sans doute les racontars qui couraient n'étaient que malveillances, calomnies. Même, comme il y avait compté, le bruit de cette fête projetée, dont on parlait ntre intimes, redonnait confiance dans la solidité du omptoir lutécien. Seules quelques mauvaises lanues parlaient de poudre jetée aux yeux; mais comme eux-là mêmes qui discouraient ainsi se montraient s plus empressés autour du banquier, on ne les

croyait guère, les soupçonnant de jalousie ou de manœuvres habiles pour accaparer à eux seuls Joseph Hudin.

Si on avait, cependant, pu pénétrer en lui, quel sépulcre hideux que son âme, quel désert que son cœur! C'était la misère morale la plus horrible, la plus complète, et digne de la dernière des misères physiques, dont elle était le navrant équivalent.

Chez lui, au lieu de la fatigue corporelle des habituels malheureux, de l'usure des yeux, des calus des mains, de l'ankylose des jointures, de la cassure des reins, du corps mal nourri, manquant du pain, privé non seulement des aliments agréables, mais même de ceux qui sont indispensables à la vie, au lieu de la chair et des os malades, épuisés par les infirmités dues à la rudesse excessive de l'existence, — c'était l'infinie détresse du cœur, c'était l'âme fatiguée, usée, blessée par tous les contacts hostiles, c'était l'âme privée de ce qui sert à supporter l'existence, c'est-à-dire l'affection, l'amour, la bonté, c'était l'âme douloureuse, misanthrope, éperdue!

Dans son intérieur, en dehors de la tendresse de Madeline, il ne trouvait rien de sûr; il connaissait l'intérêt égoïste qui faisait agir Paule et sa mère; au dehors il ne rencontrait que des ennemis, contre lesquels il luttait sans trêve, et dont il sentait déjà sur lui les haleines brûlantes, les gueules qui allaient le dévorer comme une proie assurée.

Alors, pour échapper à cette détresse énorme due à lui-même, pour s'illusionner peut-être, rien que les joies grossières dans lesquelles il se ruait comme le gueux se noie dans l'alcool pour oublier lui aussi, pour empêcher le hurlement de ses entrailles vides, pour assourdir, éteindre les cris de ceux des siens qui, autour de lui, pleurent la faim, le froid, la souffrance.

Oh! la désolée, la désolante existence qu'il s'était

créée là, existence sans aspirations élevées, sans dignité, sans respect de lui-même, et, souvent, à certaines heures, quel retour sombre sur les années écoulées, sur la manière dont il avait conduit sa vie ! Tout cela pour la seule et sèche jouissance de la richesse, pour ce sinistre et bas renom de banquier, de gros remueur d'argent! Quelles lamentations et que d'amères nausées, dans les trop courts et trop rares moments de lucidité que lui laissait le vertige des affaires, venaient soulever son cœur dégénéré, son cœur avili, indigne d'une poitrine humaine, et ravalé à l'enveloppe de la bête !

Toutes ces réflexions qui, parfois, le traversaient en lame de fer rouge et le mettaient au supplice, il les oubliait en ce moment, fouetté par l'ardeur de vie, par la volonté de dominer, par l'énergie de Paule.

Il se reprit à espérer quand même, et l'âme de rapace, de lutteur qui était en lui l'emporta de nouveau sur l'âme faible, aux tendances honnêtes, dont les révoltes ne duraient jamais.

Maintenant la perspective de tout ce qu'il pourrait tirer de cette fête, si elle était bien lancée, habilement présentée, lui redonnait des forces, étouffait les derniers spasmes de son sens moral, et déjà le souvenir de la brève émotion ressentie en présence de Madeline, émotion à laquelle il avait dû cette recrudescence de remords, s'envolait pour le livrer tout entier au beau rêve d'or et de puissance né sous la baguette magique de Paule.

C'était vers elle qu'il se tournait à présent comme vers un sauveur, oubliant la sécheresse de cœur de sa fille aînée, son égoïsme, et il s'intéressait à tous les détails de la soirée projetée, s'informant de ce que la jeune fille avait déjà fait avec sa mère.

Avec une belle allure de joie triomphante, tandis que sa mère se contentait d'approuver mollement de la

tête ou du sourire, Paule énuméra leurs courses nombreuses, les visites faites pour s'assurer la présence des personnages auxquels elle tenait pour l'illustration des salons du banquier, les noms qui feraient si bien ensuite dans les comptes rendus des journaux. Elle insistait sur ce point :

— Tu comprends, père, il faut qu'on voie bien que tu reçois tout ce qu'il y a de mieux à Paris, non pas seulement des gens titrés ou riches, mais aussi des artistes, des écrivains, des journalistes; il ne s'agit pas de les avoir tous, mais d'avoir ceux qui sont en vue dans le moment ou ceux qui peuvent être utiles. Cela suffit; les autres suivront et voudront tous venir.

Il s'émerveillait de la voir si pratique, à son âge, avec si peu d'illusions sur l'humanité; sous ce rapport, elle était bien sa fille, et cela lui rappelait son mépris pour tout ce qu'on a avec de l'argent. De plus, la croyant artiste et connaisseuse, et n'y entendant rien en art, en talents, il s'en remettait complètement à elle et à son goût.

Madeline écoutait, sérieuse, comme humiliée de ce qui faisait la joie de son père, l'orgueil de sa mère et de sa sœur, et le pli de tristesse que les premiers mots avaient tiré entre ses sourcils se creusait davantage, tandis qu'elle songeait, profondément absorbée sous de lourdes pensées.

— Eh bien! Line, tu ne dis rien! s'écria tout à coup Hudin, qui admirait sa fille aînée, sans cacher sa satisfaction. Hein? Que penses-tu de ta sœur? Jamais je n'aurais songé à tout cela, moi!...

— Ah! c'est que notre Paule!...

La mère s'arrachait à son engourdissement habitu[el] pour émettre cette phrase d'un ton de conviction q[ui] semblait devoir tout rabaisser devant la supériorité d[e] l'aînée et montrer la distance considérable qui sépara[it] sa préférée de la cadette.

Sans jalousie, Madeline baissa la tête, acceptant, sentant trop bien l'inutilité d'une lutte contre les idées arrêtées, les préventions de sa famille.

Grisée par ses propres paroles, par l'approbation générale qu'elle trouvait autour d'elle, Paule continuait, sans s'occuper de cette courte interruption, et, après les noms des personnages de marque qui devaient honorer de leur présence la fête du directeur du Comptoir lutécien, elle en arrivait aux divertissements qui retiendraient et charmeraient les invités.

Du dîner elle ne parlait plus, parce qu'on l'avait supprimé pour donner plus d'importance à la soirée; mais elle s'était réservé le régal intelligent qui suivrait, la partie musicale, artistique et littéraire; il y avait eu des promesses formelles, des engagements sur lesquels on pouvait absolument compter; on donnerait un intermède musical :

— Enfin, acheva-t-elle, nous aurons un véritable clou, oh! mais un clou pour de bon!... Il est vrai que nous n'aurons pas trop de tout le mois pour l'organiser; mais si chacun y met un peu de bonne volonté, nous arriverons facilement.

— Diable! fit Joseph Hudin. Est-ce que c'est une surprise? Si je pouvais savoir...

Paule eut une moue mutine :

— Oh! une surprise pour les invités, pas pour toi. Forcément il faut que tu saches, parce qu'il y aura des leçons à payer, et que, naturellement, sans toi rien de possible.

Le banquier avait fait un léger mouvement de la main comme pour protester; mais déjà sa fille reprenait :

— Et d'abord je dois avouer que l'idée ne vient pas de moi.

— De qui donc? questionna son père, intrigué.

Comme pour dissimuler la légère rougeur qui nuança

une seconde la matité de sa peau, la jeune fille fit, très vite :

— Voilà, c'est en visite, quelqu'un que nous avons rencontré, quelqu'un qui nous a déjà rendu de très grands services dans cette occasion, car c'est à lui que nous devons le concours des principaux artistes; il est si répandu dans le monde!... Enfin, c'est M. Lobénie, tu sais bien, père, ce jeune homme qui est venu plusieurs fois à la maison.

— Oui, oui, je crois me souvenir, M. Lobénie... grand, très distingué... En effet!...

A la dérobée, de son doux regard un peu triste, Madeline avait regardé sa sœur, comme si elle eût souffert de cette révélation et muettement désapprouvé le concours de ce jeune homme; mais personne ne s'occupait d'elle, ni de ce qu'elle pouvait éprouver, et l'aînée poursuivit :

— Il nous a conseillé de faire danser, en costume, un menuet et une pavane!... Oh! ce sera exquis!... Seulement par des jeunes filles, pas d'hommes; les unes feront les cavaliers, pas en travesti, ce serait trop difficile à obtenir des mamans, mais on les distinguerait par la coiffure; les autres en toilette du temps!... Ainsi moi, par exemple, je ferais un homme, et très bien, tu verras!...

Quittant sa place, Paule mima un pas de menuet, le poing gauche à la hanche, le bras droit lancé en guirlande autour de sa tête, tandis que sa mère applaudissait et que son père ouvrait de grands yeux; elle acheva :

— Madeline, avec sa douce figure, est tout indiquée pour faire une dame : elle sera délicieuse!...

Elle courut à sa sœur, l'enveloppa de ses bras, et l'embrassant, d'un brusque élan de tendresse :

— Si, si, ne dis pas non! Tu seras jolie comme un cœur! Du reste, c'est convenu; j'ai vu tout le monde,

nous avons nos partenaires, et les répétitions commenceront demain. C'est M. Lobénie qui s'est chargé de faire venir le musicien et de diriger les danses; il l'a déjà fait et il a affirmé qu'il répondait de tout. Oh ! on peut s'en remettre à lui, il en a une telle habitude ! On sera sûr d'avoir une reconstitution exacte des danses de l'époque; songez un peu, un élève de l'École des Chartes !...

Elle rit, et tous se laissèrent emporter dans la traînée de ce rire persuasif et charmeur, si plein de promesses de joie et de plaisir.

GUSTAVE TOUDOUZE.

(*A suivre.*)

CARNET D'UN TOURISTE

AU CAUCASE

(*Suite et fin*)

VLADIKAVKAS (*Suite*)

O ces hôtels de Russie ! La part faite aux quelques maisons de premier ordre qu'on rencontre dans les très grandes villes, ils sont à peine plus recommandables que les auberges du Caucase. Et c'est ce qui défendra longtemps la Russie contre l'invasion du touriste ami de ses aises. D'abord, le Russe a moins encore que l'Allemand le sentiment du lit. J'ai vu le lit du tsar dans la chambre à coucher d'apparat du Palais d'Hiver : il est fait d'un matelas plus dur et moins épais que ceux dont on recouvre les banquettes de nos wagons. La plupart des Russes qui ont un lit (je ne parle point des 60 millions d'ouvriers ou de paysans qui dorment par terre ou sur le poêle) ne se dévêtent pas entièrement pour se coucher. Ils se jettent sur le sommier qui constitue la seule garniture de ce meuble le plus souvent en fer. Les délicats s'offrent le luxe d'un drap de lit — d'un seul ! — dans lequel ils s'enroulent comme un saucisson dans sa feuille d'argent. Aussi, lorsque, à l'hôtel, je réclame un second drap et, faute de traversin, des oreillers, l'on s'étonne de mon syba-

ritisme et l'on m'avertit, fort loyalement, qu'il retentira sur ma carte à payer. Une demande de serviettes (dites essuie-mains si vous voulez être compris) provoque les mêmes observations. Du reste, tout le linge qu'on vous apporte est d'une saleté cynique.

Pas de couvertures. Il est vrai qu'il fait toujours chaud dans un appartement russe. Mais si vous n'avez ni couverture, ni matelas, ni traversin, ni tapis de pieds (en général, les tapis sont remplacés par une peinture à fleurs sur le parquet), en revanche, le mur, à la ruelle de votre lit, est tendu d'une carpette qui représente un chien, un tigre ou un lion. Ces affreux tableaux de laine, ainsi que les mauvaises étoffes aux couleurs ivres dont s'habillent les paysannes de la Russie méridionale, sont des produits de la fabrique de Moscou.

Voici le prix moyen de couchage pour une nuit dans un hôtel de second ordre :

Chambre à lit................	3	roubles
(*Suppléments :*)		
Un matelas...................	1	rouble
Un oreiller....................	25	kopeks
Un drap de lit................	50	—
Deux serviettes..............	40	—

Total : 4 roubles et 115 kopeks, — soit 13 francs. Pourboire non compris. Car c'est encore une calomnie de dire que la France est la terre classique du pourboire. Qui n'a pas voyagé en Russie ignore la lourdeur de ce libre impôt.

L'usage de la table à calcul est universel dans l'Empire. Une loi l'impose à toutes les caisses publiques et ous les commerçants. De sorte que les Russes en it arrivés à perdre l'habitude du plus petit calcul de :e. Pour additionner 1 rouble 20 avec 2 roubles 35, ce qui, à première vue, me représente la somme de :oubles 55 kopeks, — ils ont besoin de leur appareil.

Sur le marché de Vladikavkas, un beau coq-faisan vaut tout juste le prix de la location d'un drap de lit à l'hôtel, et, pour la valeur du blanchissage d'une serviette, l'on a trois kilogrammes d'écrevisses. Ainsi va le monde.

***

Je vais au théâtre. On joue un drame où le principal rôle me semble tenu par le samovar. Au cours de trois actes, on apporte et l'on remporte dix fois au moins le samovar. C'est qu'il s'agit d'un drame de famille, et qu'en Russie, voyez-vous, la famille ne se conçoit pas autrement que réunie autour du samovar (prononcez presque *somohor*). La pièce roule sur un adultère. Premier acte : soupçons du mari, avertissement et conseils à l'épouse volage. Deuxième acte : la chute, — c'est plus fort qu'elle ! Troisième acte : abandon de l'amant, remords de la coupable, expiation, pardon, bénédiction de toute la famille par le grand-père qui avait eu jadis le même malheur et que l'âge a fait indulgent. La douce morale évangélique triomphe au théâtre de Vladikavkas.

Du reste, les acteurs, au-dessous de tout, — avec des *traditions* pires que les nôtres. Ce qui n'empêche pas les jolies femmes, nombreuses dans les loges (et blanches, blanches !...), de dévorer des yeux le jeune premier.

***

En route pour Iékatérinodar. Des verstes... des verstes... A droite, le steppe jaune se prolongeant à l'infini; à gauche, la formidable muraille de glace qui nous accompagne en obliquant un peu vers le sud-ouest. Ah ! l'on comprend qu'à l'origine de l'histoire les peuples qui habitaient de chaque côté du Caucase aient cru que le monde finissait là.

Au crépuscule, nous avons un spectacle étrange et sublime. Tout à coup, dans le steppe, à droite, surgissent isolément six masses d'une couleur d'azur intense. Elles sont à peine plus hautes que la grande pyramide d'Égypte, dont elles ont la forme. A ce moment-là, le steppe est d'or, comme le désert; la base des montagnes disparaît derrière une barre de vapeurs; seule visible, la région aérienne des glaciers ressemble à un long nuage immobile. — Je ne me rappelle pas avoir vu, dans tous mes voyages, un tableau comparable à celui-là. Les Alpes, si justement renommées, ont plus de charme et de diversité que le Caucase; mais elles n'offrent nulle part un aspect de cette grandeur. Puisque les Français se mettent un peu à sortir de France, je les engage à venir voir cette merveille. Elle vaut que l'on brave les rigueurs de l'auberge russe.

Et puis, maintenant, grâce au chemin de fer, la région est sûre. Autrefois on ne pouvait s'y aventurer sans une solide escorte. Partout où se crée un chemin de fer, le brigandage devient aussitôt impossible, et le pays le plus fermé s'ouvre à la colonisation. C'est une vérité dont la France aurait bien dû se pénétrer du jour où elle s'avisa d'agrandir son domaine colonial : nous nous serions ainsi épargné bien de l'argent, bien des occupations militaires aussi coûteuses que barbares. La Russie — plus excusable que nous, étant d'une façon générale plus en retard — est tombée dans les mêmes fautes. Elle n'est vraiment maîtresse au Caucase que depuis qu'elle a emprisonné la montagne entre deux lignes de railway. A quoi bon tout le sang qu'elle y a versé pendant un demi-siècle?...

***

Mangé une excellente soupe au buffet de Tikhoietskaïa. Détail à noter pour encourager mes compa-

triotes : si les hôtels laissent beaucoup à désirer, les buffets sont plantureux et magnifiques. La grande salle du buffet de Tikhorietskaïa ne déparerait point un palais impérial. Mais je sais que cela ne suffit pas, il faudrait une circonstance qui mît le Caucase à la mode. Pourquoi le prince de Sagan est-il si fatigué ? Il serait peut-être allé au Caucase, et tout Paris l'aurait suivi. — « Je ne vois pas un Français tous les trois ans », me déclare le patron du meilleur hôtel d'Iékatérinodar, ville où beaucoup de gens parlent notre langue, comme d'ailleurs dans toute la Russie.

Iékatérinodar est le chef-lieu de la province du Kouban. Ancienne colonie de Cosaques fondée par la grande Catherine. Aucun monument digne de remarque. Au centre de la ville, au milieu d'une pelouse carrée, une mauvaise cathédrale sang de bœuf avec cinq dômes vert perruche ; j'y pénètre : on est en train d'en peindre furieusement l'intérieur en bleu d'outremer. Il y a de quoi vous donner une ophtalmie.

La foule seule a de l'attrait par sa variété et son mouvement. Mais ce n'est déjà plus tout à fait la foule de Vladikavkas, moins encore celle des villes de Géorgie. A mesure que les maisons et les églises deviennent plus peinturlurées, la population perd de sa couleur. Au marché, les bœufs remplacent les buffles, et l'antique *arba* disparaît devant la charrette moderne. Toute la saleté, toute la misère du moujik aux traits épatés, à la barbe inculte, aux gros yeux de bon chien, grouille autour des attelages rustiques en station au coin des rues, si nombreux, si pressés, qu'ils forment comme des barricades. Il faut se garer du contact des ignobles peaux de mouton dont ces paysan sont revêtus : c'est déjà trop d'en avoir l'odeur. Le femmes, comme partout, prennent un peu plus soin de leur personne. Elles s'habillent de cretonnes aux cou leurs vives et mettent leur plus grande coquetteri

dans le choix d'une ceinture rutilante qui les partage en deux tronçons carrés. Ici, l'esthétique de la toilette a pour objet d'équarrir autant que possible les formes du corps. On dirait des armoires peintes qui marchent.

Aux relents âcres qui se dégagent de cette foule s'ajoutent la fadeur des graisses et des peaux dont il se fait ici un commerce considérable, le musc des choux fermentés qui sont la base du mets national, le bouquet violent des charcuteries saturées de plantes aromatiques et dures comme des marbres, le suint des boucheries, l'encens des poivrons rouges suspendus en guirlandes parmi des chapelets de châtaignes sèches, le parfum frais des melons verts et des raisins gris, le fumier des volailles, la buée suffocante d'une multitude de bains de chaux, l'effluve huileux et rance des gros tas de poissons fumés. Ce concert olfactif laisse loin après lui la fameuse symphonie des fromages célébrée par Zola.

Beaucoup de cabarets. Ils regorgent. Sur les tables, recouvertes d'un joli linge sale orné de franges et d'arabesques rouges, on boit de l'eau-de-vie de grain et de la bière de Crimée. Pour activer la soif, on vous donne des sardines, du fromage de chèvre, quantité d'écrevisses énormes, le tout à vil prix. C'est ici que se règlent les affaires conclues au bazar. La vodka coule à flots dans les barbes jamais essuyées où pendent des grumeaux de nourriture ; les nez rougissent, les yeux s'allument, les colloques s'échauffent ; un orgue mécanique couvre le brouhaha sous la sonnerie de ses trente gueules de cuivre ; et, l'aumônière à la main, allant de table en table, des religieuses qui quêtent pour les églises récoltent pieusement l'obole de tous ces pochards. — Cette fois, je suis bien en Russie.

***

A l'hôtel, je fais la connaissance d'un jeune Russe qui a les meilleures façons du monde. Nous déjeunons ensemble.

— Comment trouvez-vous ce poisson? me demande-t-il.

— Fort bon.

— Oui, le poisson du Kouban est honorable. Et la sauce, comment la trouvez-vous ?

— Également bonne.

— Oh ! j'espère bientôt faire mieux que ça !

Et comme je le regarde avec sollicitude, il se confie:

— Je suis un *gentleman,* vous n'en doutez pas? Eh bien, je veux suivre l'exemple donné par quelques *gentlemen,* mes compatriotes, qui ont ajouté à leurs élégances, à leurs sports, la pratique de l'art culinaire. Dernièrement, à Moscou, un de mes amis, le comte D..., a offert à ses invités un succulent repas qu'il avait préparé de ses mains. Le succès a été colossal; il a fait bien des envieux. Comme la cuisine française est la meilleure des cuisines, j'irai à Paris l'hiver prochain pour apprendre. Il y a des spécialistes qui font des cours. Vous comprenez, *donc déjà?* Quand je reviendrai, à moi le record !

Un long silence suivit cette déclaration. Mon convive, s'arrêtant de manger, s'enfonçait dans son rêve de gloire...

Fallait-il donc que je vinsse à Iékatérinodar pour entendre pousser le dernier cri du snobisme éperdu?...

***

Un peu après Iékatérinodar, on entre dans le pay des Tcherkesses dits « de la plaine ». Cette partie c

la Circassie est néanmoins plus accidentée que les régions d'où je sors, et, soixante verstes avant Novorossijsk, le chemin de fer me ramène dans la montagne formant ici le dernier contrefort nord-ouest du Caucase.

Naguère ensanglanté par les suprêmes palpitations de la révolte contre l'oppresseur, le steppe circassien offre aujourd'hui l'aspect paisible et engourdi de tous les pays finalement écrasés sous la patte de l'ours russe. Dans la campagne on n'aperçoit que par hasard la silhouette svelte, cambrée et vigoureuse de l'indigène, volontiers casanier. Les troupeaux de bœufs à robe noire ou gris de fer paissent en liberté, avec de grands lévriers pour tous gardiens. Aux stations du railway, les tcherkeskas et les papaches reparaissent, plus nombreuses au fur et à mesure qu'on se rapproche de la montagne. Une artillerie de petits yeux étincelants se braque avec curiosité sur les voyageurs.

Mais le pays est bien vaincu. J'en atteste les icônes — la Vierge, saint Nicolas, saint Georges, saint André — qui flambent dans les buffets des gares, derrière des gerbes de luminaire. Mon interprète mingrélien, qui a fait une centaine de signes de croix orthodoxes avant de monter en chemin de fer, ne manque pas, à chaque station, d'aller mettre un cierge de 4 kopeks devant les saintes images.

— Mais vous vous ruinerez, Rostom !

— Ah! monsieur, c'est de l'argent bien placé. J'achète chaque fois un peu de bien-être pour après ma mort...

Avez-vous remarqué que les débarcadères, les ares, sont d'excellents postes d'observation pour les aits de mœurs? Voici un sous-officier de Cosaques, n gars superbe, naturellement élégant, respirant la rce et la joie de vivre. Il revient d'une *stanitza* loinaine, il rentre au pays. Sa fiancée l'attend à la station

d'Abinskaïa : il le sait, et se prépare à produire sur elle un effet foudroyant. Déjà tout habillé de neuf, la barbe et les cheveux coupés de frais, il veut paraître irréprochable. Quelques verstes avant d'arriver, il parachève sa toilette dans ces excellents wagons russes qui offrent toutes les commodités : il se brosse, il se peigne, il se lave, il pousse le raffinement (amour, quand tu nous tiens !...) jusqu'à curer ses ongles avec la pointe d'un canif. Enfin le train stoppe. La fiancée et toute sa famille sont sur le quai. Mon Cosaque ne fait qu'un bond. Deux mioches de cinq à six ans — les petits frères — courent au-devant de lui, s'embarrassent, trébuchent dans leurs habits d'homme trop grands; il les relève et les caresse; tour à tour, le père et la mère lui présentent les joues, tandis que, charmante et malicieuse comme Galatée, la jeune fille se cache en se laissant voir. Il veut l'embrasser : elle se dérobe, tourne autour de son père qui rit du jeu. Il la saisit enfin par la taille, et, avant de lui appliquer le baiser longtemps attendu, il se détourne et se mouche en l'air dans ses doigts avec un geste plein de grâce. L'effet foudroyant est produit : maintenant, la fiancée se pâme.

Mais le galant n'est pas au bout de ses artifices séducteurs. Une marchande lui offre un plein seau de petits fruits rouges qui ont la forme de noisettes : il achète toute la charge, à la grande joie des enfants qui vont s'empiffrer, et, pour payer, ouvre largement, sous les yeux des parents ébahis, son portefeuille bondé de roubles.

***

La basse vallée du Kouban n'est plus qu'une fc t montueuse de chênes. Beaucoup d'arbres tordus pa e *Bora,* fracassés par la foudre, ont des silhouettes t - giques. Ils devaient jouer leur rôle décoratif parfai -

ment approprié, sur ce théâtre d'embuscades et de massacres, sur les rives de ce large fleuve qui charria tant de têtes coupées.....

Maintenant deux places fortes, Krymskaia et Bakanskaia, défendent l'entrée du pays. Nous les traversons et nous arrivons à Novorossijsk par un tunnel important qui a sa légende, — ou plutôt son histoire. Les opérations de forage de ce tunnel avaient été commencées par les deux bouts en même temps : les ouvriers de l'une et l'autre section devaient se rencontrer sur un point calculé d'avance. Prématurément, l'on vint dire à l'ingénieur qu'il s'était trompé. L'on affirmait que les deux galeries se prolongeaient déjà fort au delà de l'endroit où elles auraient dû se réunir. Il n'en était rien, et, quelques jours après, les deux équipes s'entendaient parler à travers la cloison souterraine qu'elles attaquaient de chaque part avec leurs pics. Trop tard! Le malheureux ingénieur, ayant cru au faux rapport, s'était fait sauter la cervelle.

Il m'a semblé que les Russes ne sont pas susceptibles, qu'ils supportent fort bien la moquerie, enclins eux-mêmes à se moquer des autres. Cela n'enlève rien au fond si passionné de leur nature, et, plus que nous peut-être, ils se laissent aller aux grands mouvements de l'orgueil : vous venez d'en voir une preuve.

VI

A NOVOROSSIJSK.

La superposition immédiate, brutale, de l'Europe moderne sur la vieille Asie, de nos progrès et de nos œuvres diaboliques sur la stagnation millénaire de l'Orient, voilà l'intérêt de Novorossijsk. Hier, ce

n'était qu'une bourgade gréco-arménienne à qui la flotte anglo-française (en 1855) fit le grand honneur d'un bombardement; demain, grâce au chemin de fer qui lui amène les blés de l'extrême-sud moscovite, ce sera une grande ville. C'est déjà le troisième port marchand des Russes sur la mer Noire. Quand nous manquons de blé en France ou quand, par une suspension provisoire des tarifs protecteurs, nous ouvrons la porte un peu plus large aux céréales étrangères, Novorossijsk nous expédie ses chargements, comme Odessa, comme Bombay, comme l'Amérique.

La rade n'est malheureusement pas assez abritée contre le Bora, — ce terrible vent du Nord qui, après avoir balayé toute la Russie, vient briser les navires contre les rivages escarpés de la mer Pontique (d'où le nom de mer *Noire* dans le sens figuré du mot, c'est-à-dire méchante). Quand souffle le Bora, les plus gros bateaux, en rade de Novorossijsk, valsent comme des youyous. Il faut passer sur cet inconvénient. On n'a pas tous les jours, surtout dans la mer Noire, des ports formés à souhait par la nature, comme Odessa et Sébastopol!

La ville moderne, éclairée ainsi que le port à la lumière électrique, se groupe autour de l'*Élévateur*. Qu'est-ce qu'un élévateur? me demanderont les profanes. Un chef-d'œuvre de l'industrie moderne. Un énorme mécanisme qui, développant son action sur une distance d'environ un kilomètre, effectue automatiquement et pour ainsi dire instantanément toutes les opérations comprises entre l'arrivée des céréales en gare et leur chargement à bord des bateaux. Cet ingénieux appareil de transmission fait communiquer e wagon plein de blé avec le bardit de la cale. Le gra n se déverse en de grands récipients, est enlevé tr s haut, se distribue sur des chemins de cuir semblabl s à des bielles, et, par ces longs rubans encagés qui vo t

directement aboutir aux navires, est entraîné à toute vitesse sans qu'il se perde un atome de marchandise. De la bâtisse principale, haute et vaste, qu'on entend bruire comme un moulin, s'élance une gigantesque manche de bois, laquelle traverse en l'air plusieurs enclos et le large quai du port, puis retombe à côté du warf : c'est par cette manche que le blé débouche.

Entre toutes les machines ayant pour effet de supprimer l'emploi des bras humains ou de le réduire à des proportions infimes, l'élévateur mérite une palme. Il ne pouvait mieux être à sa place que dans ce pays où l'homme n'a pas d'entrain pour les travaux pénibles.

L'indéfinissable population de Novorossijsk — mélange où dominent le Grec et l'Arménien, surtout le Grec, détenteur de presque tout le petit commerce dans la partie dite indigène de la ville — a ces deux traits communs : l'indolence et l'ivrognerie. Non moins altérés que ceux de Tiflis, les gosiers de Novorossijsk sont encore plus abondamment pourvus de boisson. Ils ont le choix entre les vins de Crimée, ceux de Grèce et ceux du Caucase, — trois sources également intarissables et capiteuses qui, par les voies de mer, viennent aboutir à ces gouffres, comme le grain, par l'élévateur, aux cales des navires.

Mais ici, pour si effrénée qu'elle soit, la consommation du vin ne porte aucun préjudice à celle de l'eau-de-vie, — et c'est même à Novorossijsk, néophyte zélée de la civilisation européenne, que j'ai retrouvé les absinthes Pernod, les amers Picon et autres apéritifs depuis longtemps perdus de vue. L'eau-de-vie russe est néanmoins le breuvage qui m'a semblé produire les ivresses les plus dégoûtantes. Oh! cette terrible vodka, qui transforme le « peuple ami » en un troupeau de bêtes aux yeux vagues, titubant sur leurs pieds, croulant à tous les coins de rue dans des tas de fange!... Voici deux vieillards, le mari et la femme,

environ soixante-dix ans chacun. Ils mènent une charrette. L'homme zigzague à côté du cheval, en roulant des regards fous à travers la broussaille blonde de sa tignasse ; tout à coup il tombe, s'aplatit dans la boue, y reste comme mort. L'épouse, du haut du chargement de la charrette où les femmes ont coutume de se percher, voit le tableau, descend, traîne l'ivrogne et le hisse tant bien que mal sur l'arrière du véhicule ; puis, sans le moindre geste d'indignation ou de dégoût, sans sollicitude non plus, comme on remplit une fonction toute naturelle, elle prend la conduite de l'équipage, en se retournant quelquefois pour voir si le paquet d'ordures qui est son mari ne va pas choir sous les cahots. Elle-même, demain, pourra se trouver dans un état semblable, avoir besoin du même secours... En certaines provinces de Russie la chose est réglée entre époux comme par contrat : l'homme a son jour de soûlerie ; la femme, le sien. Grâce à cette alternance strictement observée, la maison marche tout de même. Mais il y a, dans le peuple russe, beaucoup de poupons aux yeux hébétés comme par l'ivresse. C'est qu'en réalité eux aussi sont ivres : ils s'enivrent innocemment avec l'alcool qui se canalise dans le sein maternel.

***

Novorossijsk est peut-être la ville la moins religieuse de l'empire du Tsar. Cela tient aux raisons spéciales de son développement, à l'écume asiatique des côtes orientale et méridionale de la mer Noire qui vient y submerger, sous un afflux incessant, l'élément honnête et pieux fourni par le soldat et le paysan petits-r -siens. L'absence d'aristocratie achève d'expliquer e relâchement relatif.

Influence du milieu ou simple effet du hasard? C' t bien en tout cas à Novorossijsk que j'ai été témoin e

cette chose rare : des Russes se livrant, en présence d'un étranger, à d'assez vives plaisanteries à propos de la religion orthodoxe.

— Vous ne savez pas, me disait l'un d'eux, pourquoi nous conservons, malgré son anomalie, notre calendrier en retard de douze jours sur celui de l'Europe? C'est à cause des saints qui seraient frustrés par l'obligation où nous serions de passer brusquement, par exemple, du 15 au 27 novembre. Que diraient les douze saints qui se verraient ainsi, l'année de la réforme, privés de leur fête? Ils seraient capables de déchaîner toutes sortes de maux sur la sainte Russie!

— En tout cas, dit un autre, si jamais on fait la réforme, il faudra prendre garde que saint Nicolas ne tombe pas dans la douzaine sacrifiée. Les paysans sibériens se révolteraient. En Sibérie, saint Nicolas est considéré comme le césarevitch des cieux, et l'on croit fermement que si Dieu venait à mourir, saint Nicolas lui succéderait.

Ayant demandé à cette société de « libertins » pourquoi les femmes — et l'impératrice elle-même — ne peuvent pas pénétrer dans le sanctuaire d'une église orthodoxe (c'est-à-dire dans la partie située derrière l'iconostase), tandis que la chose est permise au dernier ivrogne de moujik, il me fut répondu, non sans finesse :

— C'est qu'aux yeux de nos prêtres, restés plus que les vôtres attachés aux traditions du vieux christianisme, la femme passe encore pour un animal impur.

Enfin, j'entendis conter cette fort topique anecdote : Il y a quelques années, à Moscou, se passa une chose extraordinaire, unique, inouïe, invraisemblable, insoupçonnable, digne d'être donnée en cent, en mille, par une Sévigné russe à l'imagination de ses correspondantes : quelqu'un vola — vous avez bien entendu : vola — un vase sacré!... Le voleur sacrilège, un

pauvre diable de moujik, fut découvert. Il comparut devant le tribunal.

— Qu'as-tu à dire pour t'excuser d'un si abominable forfait? lui demanda le président.

— C'est bien simple, répondit le moujik. Devant Dieu qui m'écoute, je vais dire toute la vérité. Depuis longtemps j'implorais saint Michel de prendre en pitié ma misère profonde. « Grand saint, lui disais-je, donne-moi seulement quelques roubles pour acheter la viande et les médicaments dont ma femme a besoin; sans cela, tu le sais, mes pauvres enfants vont perdre leur mère. » Enfin, une nuit, saint Michel daigna m'apparaître : — « Je ne peux pas te donner des roubles, me dit-il; mais je t'autorise à aller prendre un calice d'argent dans ma cathédrale; tu le convertiras en roubles, et ta pieuse femme sera sauvée. »

Les juges, perplexes, renvoyèrent la sentence au lendemain, pour se donner le temps de réfléchir. Comme vous pensez bien, ils n'étaient nullement dupes de cet astucieux fripon. Et cependant, le lendemain, ils l'acquittèrent... tout en l'invitant à ne pas recommencer. Ils l'acquittèrent, parce qu'ils auraient eu peur, en le condamnant, d'ébranler la foi du peuple dans la possibilité, pour les habitants de la terre, de communiquer directement avec ceux du ciel.

***

Une des choses qui étonnent le plus l'étranger en Russie, c'est, allant de pair avec une dévotion sans rivale, le mépris que professent les fidèles pour les prêtres du bas clergé. Cracher sur la robe d'un pope ; se prosterner devant les saintes images, ces deu : gestes se font ensemble et le plus naturellement du monde.

M. Jules Legras, dans son excellent livre *Au pa*

russe, donne l'explication de cette antinomie à première vue si choquante pour les chrétiens des autres confessions et, au fond, si rationnelle.

« Pour que les paysans de K... aient été si profondément touchés par l'attitude simple et digne de leur curé, il faut que de pareils hommes soient bien rares chez eux. Aussi, dans la Russie orthodoxe, le pope n'est-il respecté que quand il le mérite par son caractère et son attitude *personnelle*. Le droit au respect des fidèles ne fait pas partie des attributs qu'il reçoit avec la prêtrise. Je ne sais pas de pays où l'on parle plus mal du prêtre (et aussi des moines) qu'on ne fait en Russie, dans la *sainte* Russie. Cependant, les souples âmes slaves ne s'effrayent pas, en la matière, d'une contradiction : entre soi, on traite les popes de filous et d'ivrognes ; mais, sans répugnance, on a recours au service de leur ministère. Le pope, après tout, n'est guère considéré par les paysans comme un ministre de Dieu, mais bien plutôt, ce semble, comme une espèce de commissionnaire qui a le monopole des choses religieuses. Sa moralité, fût-elle douteuse, n'altère en rien la qualité des objets dont il trafique : d'ailleurs, son commerce est indispensable, et il n'a pas de concurrent. Les moujiks sont d'humeur indulgente, ils n'attachent pas grande importance à des peccadilles dont ils se rendent si souvent coupables eux-mêmes, et puis, à tout prendre, que leur importent les vices du voyageur de la maison, pourvu que le fabricant soit honnête ?

« Un prêtre dont la conduite est édifiante et la charité soutenue est rare dans la campagne russe : il faut l[illegible]re, mais il serait injuste de s'en irriter outre mes[illegible]. Deux tiers des popes sont à la charge des fidèles e[illegible] reçoivent pas de l'État la plus minime allocation. N[illegible] seulement ils sont obligés de vendre à leurs par[illegible]iens le moindre des sacrements et d'en débattre

âprement le prix ; mais, aux grandes fêtes, ils doivent parcourir le village pour faire la quête de maison en maison. La vie est très dure pour beaucoup d'entre eux, et leur condition est souvent humiliante parmi les paysans dont ils dépendent jusqu'au dernier sou.

« Une autre raison de leur peu d'élévation morale, c'est l'isolement intellectuel dans lequel ils se trouvent. — Vous me plaindriez, me disait un tout jeune prêtre de campagne, si vous pouviez vous bien représenter ce qu'est notre vie au village, lorsque nous y arrivons de la ville avec quelques idées et quelques sentiments autres que ceux des paysans qui nous entourent. Personne avec qui s'entretenir, si le *pomiéchtchick* (propriétaire) voisin n'a, comme c'est vraiment le cas, d'autre souci que son blé, les cartes et l'eau-de-vie. Pas de livres, pas de journaux ; la solitude la plus complète. L'intelligence s'étiole vite à ce régime, et le sens moral s'émousse. — Peu à peu, ils se font paysans, ils oublient ce qu'ils ont appris, et ils bornent leur idéal au bien-être de leur famille. Ce jeune homme disait vrai. Les popes de campagne, quand ils ont de l'instruction et une foi éclairée, trouvent rarement dans leur cure une société qui les soutienne. Peu à peu ils sombrent dans l'indifférence ou la grossièreté, et la vodka devient pour beaucoup d'entre eux ce qu'elle est pour tant de moujiks : la suprême consolatrice. »

***

Un homme se trouve bien d'être à la fois maigre et solide : il faut donc que les finances de l'État russe se contentent de réunir ces deux qualités (1). Toutefois si elles étaient plus grasses, la moralité des fonctionnai es

(1) Disons encore une fois que ces notes rapides ont été pr es dans le courant de l'année 1894.

de l'Empire s'en porterait mieux. Du plus petit au plus grand, les serviteurs appointés de l'État sont presque aussi peu rétribués que les prêtres. Ceci a deux conséquences :

1° Une très grande liberté dans le service. On est à la merci du bon plaisir des employés. Un chef de bureau de poste ne consulte guère que ses convenances personnelles pour les heures d'ouverture ou de fermeture des guichets. Lui prend-il envie tout à coup d'aller boire ou manger au *traktir* voisin (restaurant), il met la clef sous la porte, — les contribuables repasseront.

2° Une concussion générale, qui est, sinon approuvée, du moins tolérée : le fonctionnaire vit de sa fonction, comme le prêtre de l'autel; le peuple a la sagesse de comprendre que les choses ne pourraient se passer guère autrement.

Je fais, à Novorossijsk, la connaissance d'un fort aimable homme, artiste, cultivé, parlant six langues. Il était millionnaire, il s'est ruiné au jeu. Maintenant, il occupe un poste de petit officier de douanes, avec des émoluments à peine supérieurs au salaire d'un mauvais ouvrier de France. Pourtant, il me déclare qu'il réussit à vivre assez bien, grâce aux « tours de bâton » que son emploi lui facilite.

Au cours de ce voyage, également, j'ai pris langue avec un jeune garçon qui visitait le Caucase en touriste et qui me déclara être « le type de l'étudiant pauvre ». — A quelle carrière vous destinez-vous? lui demandai-je. — Ingénieur de l'État. — C'est bien payé? — Oh! non, certes. On a des traitements ridicules. — Alors? — Alors, je ferai comme les autres : je volerai.

Cette déclaration — textuelle — nous paraîtrait cynique en France. La tranquille bonhomie avec laquelle elle me fut faite me démontra qu'en Russie elle n'avait

rien de trop scandaleux. Les grandes concussions de certains personnages à qui l'État eut l'imprudence de confier trop d'argent sont bien connues; l'on en parle entre Russes avec plus d'ironie que de sévérité; mais surtout l'on se garde d'y faire la moindre allusion dans les journaux, l'on est jaloux de son bon renom vis-à-vis de l'étranger, — lequel ne connaît qu'une chose (très indéniable, celle-là) : la solidité du crédit russe extérieur.

Personnellement, je réserve toute mon estime pour le système anglais, et je constate que la Grande-Bretagne a les plus honnêtes fonctionnaires du monde, parce qu'ils sont les mieux payés. A part cette observation, je suis bien obligé de trouver bonnes pour les Russes les pratiques dont ils s'accommodent. Toutefois, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de colère en assistant, à la gare de Moscou, au départ d'un convoi pour la Sibérie. Tous les déportés étaient des condamnés de droit commun, de pauvres diables poussés par la misère au vol de quelques roubles ou de quelques effets. Et il fallait voir comment MM. les employés, MM. les fonctionnaires, dont je savais les habitudes, tapaient à coups de poing, à coups de fouet, sur cette lamentable racaille.

***

Il se fait un grand mouvement de soldats à Novorossijsk. C'est ici que je vois, pour la première fois, défiler, sac au dos, un régiment d'infanterie russe. Voilà donc un spécimen complet de cette chair à canon, de cette matière animale et souffrante, mais inépuisable, dont est faite l'une des deux colonnes du lou[rd] Empire, — l'autre se composant de moellons aristocr[a]tiques et de ciment religieux.

Autant les Cosaques m'avaient séduit par leur bel[le] humeur guerrière, par leur mine élégante et crâne, p[...]

tout ce qui transfigure, je dirai même poétise, la fonction brutale du soldat, — autant ces fantassins me navrent. Pâles, anémiques, petits, les yeux hébétés, les jarrets chancelants, les bras ballants dans les manches de leurs tuniques sordides... non, ils n'ont pas du tout l'air d'avoir envie de chanter comme le héros de Boïeldieu :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !...

Je les ai retrouvés à peu près pareils d'un bout à l'autre de l'Empire. Mon impression, en les voyant, m'eût tout de suite fait deviner ce que, d'ailleurs, l'histoire militaire de la Russie nous enseigne : de tels, soldats sont incapables d'une attaque brillante. Mais, par contre, ils ont cette force de résistance infinie qu'ils puisent à deux sources : l'habitude de la misère et le fatalisme.

L'habitude de la misère leur permet de supporter le régime de la caserne, le moins confortable qu'une nation militaire octroie à ses défenseurs (toujours à cause de la maigreur des solides finances russes). Le jeune moujik, quand il entre au service, ne saurait s'offusquer d'endosser un uniforme crasseux, venant de quitter soit un habit de peau de mouton imprégné de parfums dont le suint était le plus délicat, soit un vêtement d'étoffe dans lequel il a, nuit et jour, des années durant, cultivé sa vermine au grand soleil des champs ou à la chaleur étouffée de l'isbah. Il ne saurait souffrir davantage d'être condamné à l'eau pure pour toute boisson pendant six jours de la semaine, ce traitement équivalant à une cure rationnelle pour un buveur quotidien de vodka.

Quant au fatalisme, qui est un des traits saillants du peuple russe, et celui qui l'éloigne le plus de l'âme française, on le jugera par cet exemple : à Pétersbourg, les propriétaires font fréquemment nettoyer les

toits de leurs maisons où la neige, sous les couches fraîches, forme bientôt un conglomérat aussi dur et aussi glissant que la glace; on n'imagine pas l'imprudence des moujiks qui s'acquittent de cette besogne; ils s'aventurent sans sourciller jusqu'au plus extrême rebord du toit en manœuvrant le balai et la raclette, et quand on les rappelle au sentiment du danger, ils répondent tranquillement que si saint Nicolas, saint Vladimir ou saint Alexandre Nevsky ont décidé qu'ils périraient ce jour même, toute précaution pour aller contre cet arrêt serait inutile.

***

Je m'entretiens avec un de ces soldats. Oh! certes, prêt à mourir pour le tsar, comme Michel Strogoff. Cependant il lui tarde que son service soit fini, et il regrette son village.

— Quel est votre métier?

— Je fais des bottes, comme tout le monde dans mon village.

Mon interlocuteur appartient, en effet, à l'une de ces organisations communistes en vue du travail, connues sous le nom d'*artels* et particulières à la Russie. Les habitants d'un même village ou d'un groupe de villages s'asocient, se cotisent, forment des grands ateliers où chacun donne sa part de besogne à une industrie spécialement déterminée, dont tous les coopérateurs se partagent au bout de l'an les bénéfices. Dans tel village ou tel groupe de villages, on ne fait que des chaussures; dans tel autre, on ne fait que des écuelles. Ces spécialités sont très nombreuses : les clous, les fe[illegible] à cheval, les pelles, les haches, les marteaux, les obj[illegible]ts de bois, les toiles, certains tissus de laine, etc., con[illegible]i-tuent autant de fabrications isolées. L'œuvre de [illegible]es associations laborieuses s'appelle *Koustarnié pr*[illegible]s-

vosto, — traduction littérale en français : fabrication en broussailles.

Toutefois, on doit considérer les artels comme des exceptions curieuses, comme de véritables sectes dans ce vaste pays agricole où le paysan a deux religions : Dieu et la terre. « Les paysans russes ont une peine infinie à comprendre que la terre ne leur appartient pas tout entière; ils se résignent devant le fait, mais je doute qu'on leur puisse faire admettre qu'en droit un propriétaire puisse posséder à lui seul dix mille hectares de terre, tandis que tout un village de trois cents feux ne possède pas le quart de cette superficie. Aussi, dès qu'un événement un peu considérable émeut la quiétude des villages, voit-on chaque fois se répandre avec persistance le bruit d'un nouveau partage des terres. Dans presque toute la Russie, la seule richesse que puisse comprendre le paysan est celle qui provient de la possession du sol et de ses revenus. L'inégale répartition de la terre le touche d'autant plus qu'elle est plus évidente, et que chaque pas qu'il fait hors de son isbah sert à l'en convaincre mieux. Le paysan russe aime la terre plus que tout au monde; non pas seulement sa terre à lui, celle où il est né et sur laquelle il a courbé son maigre corps, mais d'une façon plus générale il aime la terre : plus elle est étendue et fertile, plus il l'aime, s'il la possède (1). »

Sous ce rapport, le paysan russe ressemble donc au paysan français. Mais il en diffère sous beaucoup d'autres. Il est charitable dans le sens évangélique, c'est-à-dire complet, du mot. A cette terre qu'il aime tant, parce qu'elle est l'universelle nourricière, il ne demande que le pain quotidien; l'argent en lui-même le touche peu. Il donne à son frère dans le besoin un *poud* de blé : il lui donnera plus facilement encore des roubles

(1) Jules LEGRAS, *Au pays russe,* chez Armand Colin.

représentant une valeur triple. Il manque du sens économe si vivace dans nos campagnes, a plus de foi dans les chances d'un billet de loterie que dans le résultat certain de l'épargne. Les propriétaires agricoles sont les premiers à lui donner l'exemple de l'imprévoyance : beaucoup d'entre eux, aussitôt leurs champs ensemencés, vendent à vil prix leur future récolte afin d'avoir tout de suite de l'argent pour jouer, ou bien opèrent sur elle des emprunts aléatoires. Dans ce dernier cas, si la récolte manque, il s'ensuit toute une vie de misère pour l'imprudent. Enfin, le paysan russe, moins intelligent (oh! combien !), mais meilleur que le nôtre, fait preuve de bonté jusqu'envers les bêtes. D'une façon générale, on peut dire que la Russie est le pays où les animaux domestiques sont traités le plus humainement.

***

Avant de quitter Novorossijsk, je passe en revue les maisons où l'on boit, autant dire toutes les maisons du quartier gréco-arménien, moins puantes et mieux approvisionnées que les doukhans du Caucase. Je fais semblant de boire, me bornant à contempler, assis dans l'ombre des vérandas, l'amusant spectacle de la rue où passent des généraux, des charretiers, des moines, des ivrognes de toute condition, des Caucasiens pittoresques, des forbans venus de l'Asie Mineure, des marins turcs et d'innombrables cochons errants qui remplissent ici la fonction salubre de mangeurs d'ordures, comme les chiens à Constantinople. Je suis frappé par la vue d'un Mésopotamien sculptural qui a la ba be en tire-bouchons, comme les colosses de Khorsabat et la chevelure en galette, comme le sâr Péladan. Je monte enfin dans une *linééka,* et je fais le tour d la ville.

La téléga, durement éprouvée sur la route milita e,

est un honnête véhicule en comparaison de la linééka. La linééka, dont je suis appelé à me servir pour le reste de mon voyage dans l'isthme, représente assez exactement un cercueil placé sur un fourgon (non suspendu, cela va sans dire, pas plus d'ailleurs que la téléga). Les voyageurs s'assoient de chaque part, les jambes ballantes, le dos appuyé au cercueil. Cest tout à fait inconfortable. J'ai, par la suite, franchi de nombreuses verstes dans cette position — Dieu sait à travers quels chemins! — pour la gloire du tourisme français. Mais tant de dévouement devait avoir sa récompense. J'ai été célébré par les journaux de Tiflis!... De ce jour-là, j'oubliai toutes mes blessures.

JEAN CAROL.

A LA DÉCOUVERTE

ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

(*Suite*)

XVII

Ce matin-là, en déjeunant dans la salle à manger commune, Mrs Frampton fut indignée de se voir présenter un verre d'eau glacée et une orange, avant qu'on eût servi le thé.

— Pouquoi ce garçon me donne-t-il une orange par un froid pareil? Quant à son eau glacée, je n'en boirais pas une goutte, en aucune saison. J'espère que vous n'avez, ni l'un ni l'autre, pris cette fâcheuse habitude.

Le nègre qui les servait s'était appuyé au dossier de la chaise de Grâce, attachant ses yeux ronds sur la figure animée de la vieille dame, comme s'il méditait ses paroles.

— Puis-je demander, continua-t-elle, si ce gentleman de couleur écoute toujours votre conversation? Peut-être s'y joindrait-il, si on le lui demandait?

— C'est une habitude qu'ils ont ici, murmura n
neveu. Ils n'ont pas l'intention d'être impertine s,
mais les domestiques sont la seule catégorie de r-
sonnes qui jamais, par aucun hasard, ne vous dise :
Monsieur. Quant aux garçons d'hôtel, j'admets ie
leurs façons soient particulières. Un moricaud, l'a re

jour, m'a arraché mon chapeau de dessus ma tête, croyant se montrer empressé.

Mrs Frampton leva les mains au ciel. Le menu du déjeuner lui étant présenté, elle s'écria en face de ces noms inconnus :

— Qu'est-ce que tout cela? On dirait un repas de cannibales!

Cependant elle essaya quelques-uns des plats, et avoua candidement qu'ils étaient excellents. Quand le déjeuner eut été dépêché et qu'ils revinrent dans leur « parloir » réservé, Mrs Frampton parut visiblement mieux disposée envers les gens et les choses. Elle tira un des lourds fauteuils près de la fenêtre et, sortant une longue bande de broderie, se mit à travailler.

— C'est ce que je n'ai pas vu une seule femme faire depuis mon arrivée aux États-Unis, fit Mordaunt. Je suppose qu'elles tirent beaucoup l'aiguille en privé, mais jamais en public. Ce n'est pas « bon genre », j'imagine! Elles sont furieuses quand je le leur dis, mais c'est la vérité.

— Enfin, je ne vois pas grand mérite à fabriquer ces chiffons, dit sa tante de son air tout à fait aimable. Si j'étais capable de quelque chose de plus utile, je le ferais. Mais je cause beaucoup mieux, quand j'ai un ouvrage entre les doigts, et Grâce et moi, nous comptons longuement bavarder, pendant que vous irez fumer votre cigare et vous informer des nouvelles que contiennent les affreux journaux de ce pays-ci.

— Vous êtes une véritable Ève, tante Suzanne, dit son neveu, qui s'en alla en riant. « *La femme m'a* [illegible]*té, et j'ai mangé.* »

— Adam n'était qu'une pauvre tête, riposta [M]rs Frampton en mettant ses lunettes.

Dès qu'il fut hors de la pièce, elle commença, tout [en] poignardant sa toile de son aiguille, qui entraînait [à] sa suite un long fil de soie pourpre.

— Je ne suis pas du tout satisfaite de Mordy.

— Et pourquoi, chère tante?

— Ne remarquez-vous pas qu'il est devenu taciturne, qu'il ne fait plus que bien rarement une plaisanterie? J'ai peur qu'il n'aime, mais sincèrement, cette jeune fille!

— Si cela était, quel mal y aurait-il? Elle n'a rien contre elle, après tout! Sa beauté à part, elle est intelligente dans son genre, douée de beaucoup de souplesse et de beaucoup de caractère. Je ne dis pas que ce soit la belle-sœur que j'aurais choisie; mais Mordy ne regarderait même pas une femme comme je les aime. Si miss Planter se décide à l'accepter, ce qui n'est pas certain...

— Quelle idée! Refuser Mordy, qui pourrait presque choisir parmi les plus beaux partis d'Angleterre!

— Ceci est absurde, ma tante! Vous savez fort bien qu'en raisonnant à votre façon (et c'est le raisonnement du monde), un baronnet, pauvre, sans capacités transcendantes pour se pousser dans sa carrière, n'est pas une proie sur laquelle mamans et filles ambitieuses se précipiteront. Si notre cher Mordy s'éprend sincèrement de cette Américaine, et qu'elle lui rende son affection (elle ne l'épousera pas sans cela), je ne vois pas ce qui les empêcherait d'être heureux.

— J'aurais voulu que ce fût Béatrice Hurlstone, dit Mrs Frampton, sans quitter des yeux son ouvrage. Outre la fortune assurée, il y avait la famille. Ces Planter, m'a-t-on dit, sont gens d'hier.

— Hier ou le jour d'avant, la différence n'est pas grande.

— Le père, paraît-il, est impossible. La mère...

— Tout cela vous vient des Hurlstone; c'est u source trouble. On est beaucoup plus jaloux les uns d autres ici qu'à Londres, à ce qu'il me semble. Et da le cas actuel, il y a des raisons particulières de jalc

sie. Si vous rencontrez les Planter dans nos voyages (Grâce évita prudemment de faire allusion au rendez-vous donné en Californie), il faudra vous garder de toute prévention et ne juger cette jeune fille que sur ses seuls mérites. Promettez-le-moi, chère tante.

— Oh ! personne n'oserait dire que j'aie des préjugés ; c'est la dernière accusation qu'on puisse porter contre moi !

Grâce se mordit les lèvres et pencha la tête pour relever une maille échappée de son tricot. Il y eut un silence. Mrs Frampton poussa un soupir, et, étendant la main vers son panier à ouvrage, sortit de ses profondeurs un journal mondain, à peine vieux d'une quinzaine, qu'elle déplia et déchiffonna, tout en disant :

— Regardez ceci, Grâce. Il y a un sujet que j'ai depuis longtemps renoncé à traiter avec vous. Je ne le ferais pas, sans un mot que Mordaunt m'a dit hier. J'espérais que vos yeux s'étaient graduellement ouverts sur le compte de M. Ivor Lawrence; j'ai chargé Mordy de vous répéter ce que tout le monde dit, les nouvelles révélations survenues. Mais, puisque vous croyez encore à cet homme, il faut que vous lisiez ceci.

Elle tendit la feuille à sa nièce. Grâce lut sans sourciller.

« A propos du testament contesté de feu M. Tracy, qui promet de devenir une *cause célèbre,* nous apprenons que l'avoué qui a dressé plusieurs testaments pour le défunt, de 1875 à 1887, a été suivi à la piste jusqu'à Victoria, où il avait émigré pour cause de santé. Il est assigné à comparaître, et son témoignage sera d'autant plus grave qu'il apporte avec lui, dit-on, les doubles de ces testaments qu'on croit détruits. La déposition de ce témoin, attestant qu'il existait jadis une vive affection entre M. Gilles Tracy et son oncle, aura la plus grande importance dans le procès. »

Les yeux de Mrs Frampton ne quittaient pas sa

nièce. Grâce replia soigneusement le journal et le lui rendit.

— Merci; ceci ne change rien à mon opinion, et vous vous y attendiez, j'en suis sûre. Il en serait de même si M. Lawrence perdait son procès. Je le sais incapable d'avoir employé son influence sur son oncle pour lui faire modifier son testament.

— Hum ! On commence à craindre que le testament lui-même ne soit un faux. (Grâce eut un petit sourire dédaigneux.) On m'a dit qu'à son club tout le monde bat froid à M. Lawrence ; quelqu'un lui a même refusé connaissance, et il ne se montre nulle part.

— Non, car s'il faisait des visites, il serait venu chez nous.

Mrs Frampton tira son aiguille d'un mouvement si nerveux que la soie cassa net.

— Heureusement, il s'en est abstenu. S'il s'était conduit en gentleman et s'il était venu nous trouver, aussitôt la mort de son oncle, il nous serait difficile de rompre aujourd'hui avec lui. Mais il a tranché lui-même ce nœud gordien.

— Ne reprenons pas cette vieille discussion, chère tante. Le procès est propriété publique ; je ne puis empêcher qu'on en parle ! Mais, je vous en prie, qu'il ne soit plus question de ses soi-disant torts envers nous ! Songez combien vous êtes illogique. Vous supposez qu'il a fait un faux, et vous dites ensuite qu'en s'éloignant de nous, il ne s'est pas conduit en gentleman. En réalité, Ivor Lawrence a un caractère fier et sensible. Le testament de son oncle l'a surpris, je crois, tout le premier. Apprenant que ce testament allait être attaqué, pressentant les accusations portée contre lui, il a résolu de n'imposer à aucune de se relations, jusqu'au dénouement du procès, l'épreuv de recevoir un individu suspecté. Et maintenant, m tante, mettons ce sujet de côté, en ce qui me co

cerne. Vous êtes la seule personne à savoir quelque chose de ce que j'ai souffert. Je me sens plus courageuse, et le cœur un peu allégé, depuis que j'ai quitté l'Angleterre. Pourquoi? Simplement parce que le temps, au lieu d'ébranler ma confiance dans un homme que tout le monde soupçonne, n'a fait que la fortifier. D'abord, son silence m'a écrasée. Mais si je croyais mon ami indigne, je serais bien plus écrasée encore aujourd'hui. Au lieu de cela, je me redresse. Contentez-vous de ce résultat, n'est-ce pas?

Elle s'était levée. Sa tante la regardait, par-dessus ses lunettes, totalement confondue. Soudain, mistress Frampton sentit deux bras souples et forts autour de son cou, et une pluie de baisers sur sa joue : argument toujours irrésistible! Elle caressa l'épaule de sa nièce d'une de ses mains grasses et potelées, tout en essuyant de l'autre une larme furtive.

— Dieu vous bénisse, mon enfant! Vous êtes trop bonne, vous avez le cœur trop noble pour ce misérable monde où nous vivons!

La paix fut ainsi rétablie entre ces deux femmes, si dissemblables, et néanmoins si profondément attachées l'une à l'autre.

Un peu plus tard, elles sortirent avec Mordaunt, et traversèrent le parc, sur des planches posées le long des allées, pour gagner Beacon-Street. Broyant sous leurs semelles cloutées la neige glissante, ils revinrent au musée des Beaux-Arts, où ils admirèrent la collection des œuvres étranges et poétiques de Blake, et quelques esquisses remarquables de W. U. Hunt, Américain d'un rare génie, mort depuis peu, et presque connu en Europe. Les portraits de Copley, le père de rd Lyndhurst, dont il existe si peu d'œuvres en ngleterre, les intéressèrent également; il y avait, en itre, des tableaux français, qui composent le fonds de ute galerie aux États-Unis. Ce musée leur fit pas-

ser une heure agréable ; après quoi ils ramenèrent Mrs Frampton à l'hôtel Brunswick. Elle déclarait que rien au monde ne la déciderait à monter dans le « car » électrique qui devait transporter son neveu et sa nièce au cœur de la cité.

— J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur ; cela me suffit. Une double rangée de personnes debout au milieu se tenant à des courroies, et serrées contre les genoux des gens assis... je n'ai jamais rien vu de plus choquant dans ma vie ! Non, merci ! J'irai en voiture ou sur mes jambes ; sans cela, je reste au logis. Ces affreux tramways ne sont pas faits pour moi !

Son neveu et sa nièce l'abandonnèrent donc pour continuer leur promenade. Dans le courant de la journée, ils rencontrèrent Reid, cet actif et intelligent ami de Mordaunt, qui leur dit être venu à Boston passer quelques jours chez sa mère.

— Elle sera très heureuse de vous faire une visite, miss Ballinger, si vous le lui permettez.

Grâce ayant dit qu'elle ne demandait pas mieux, Reid continua :

— C'est une très bonne femme, ma mère ; seulement il faut vous attendre avec elle à une conversation un peu solennelle. Ce n'est pas une affaire, mais il s'agit de s'y habituer.

La réunion organisée par Mrs Courtly, en l'honneur de ses amis anglais, fut particulièrement agréable. Outre M. Laffan et d'autres hommes distingués, il y avait trois dames : une femme poète, dont les vers inspirés avaient remué le cœur de toute une nation, et deux sœurs dont la réputation d'esprit était établie autant que méritée. Mrs Frampton se montra à son avantage. Elle appréciait tous les talents, surtout celui de la conversation, et jetait de temps à autre au travers une remarque piquante qui réveillait la verve des causeurs et l'appétit des auditeurs.

Un des assistants soutint des théories curieuses, surtout venant d'un Américain. Il déclara que, dans son pays, on avait abusé de l'instruction, et, pour développer cette idée, il employa tous les arguments dont se serait servi un bon tory anglais. Mordaunt Ballinger ouvrit de grands yeux en entendant un citoyen des États-Unis déclarer que les machines n'avaient pas encore supprimé les nerfs et les muscles, et que tout le travail de ce monde ne peut être fait uniquement par le cerveau. Mais ce qui parut, même au jeune député conservateur, dépasser la mesure fut lorsque cet habile faiseur de paradoxes maintint que le peuple serait plus heureux, s'il en savait moins, et que le génie surgirait plus sûrement d'un niveau éducationnel médiocre que d'un sol trop cultivé.

— Certes, affirma son voisin, les hommes qui ont réussi chez vous n'étaient pas les plus instruits.

— Le terrain était si riche, continua le premier, qu'il n'avait nul besoin de culture. Il était prêt pour le grain qui devait y lever ; toute sa force s'y concentrait. Trop engraissé de sciences, on y aurait vu germer et fleurir toutes sortes de mauvaises herbes.

— C'est une honte ! dit la voix d'argent de mistress Courtly. Comment osez-vous proférer de tels blasphèmes presque à l'ombre de l'Université d'Harvard ? Et j'ai assez vécu pour entendre un Bostonien insulter les belles-lettres.

— Mais, chère madame, les belles-lettres, comme tout ce qui est féminin, sont trop aptes à distraire nos esprits du seul but sérieux de la vie : gagner de l'argent !

A ce mot, sifflets et éclats de rire, auxquels l'orateur lui-même se joignit ! Il n'y a que la vérité qui blesse ! La société de Boston ne pouvait prendre une pareille accusation pour elle.

— On vous croirait à Chicago, dit Mrs Courtly.

Chicago produit sur les Bostoniens l'effet de la pleine lune sur les chiens ; ils ne sont jamais las d'aboyer après.

— Soit, j'en viens, de Chicago ! J'y étais il y a quinze jours pour affaires. Que croyez-vous que j'aie vu à la vitrine d'un magasin ? Cela valait le voyage. Une réduction de la Vénus de Médicis, servant de mannequin à un maillot en tissu Jäger.

— Pauvre déesse ! s'écria quelqu'un du bout de la table. Nous sommes des gens pratiques. Chez nous, le beau et l'utile se donnent la main. Vous voyez que, dans ce cas, on va même au delà !

— En effet, dit gravement une des dames. La vie n'est plus la même pour moi, depuis que j'ai vu la tête de lord Byron, coiffée d'une perruque châtain, dans un salon de coiffeur, et, chez un opticien, un buste d'Auguste, avec une paire de lunettes sur le nez.

Le voisin de Mrs Frampton la questionnait pendant ce temps, sur la route qu'ils comptaient prendre pour aller dans l'Ouest.

— Je suppose que vous visiterez Chicago ?

— Demandez à mon neveu. Je suis une cire molle entre ses mains ; mais la chaleur de vos wagons est suffisante pour me fondre. Je redoute ce voyage.

Le moins animé des convives de cet aimable dîner était certainement Mordaunt Ballinger, placé cependant près de Mrs Courtly, qui lui plaisait, et qui, tout en dirigeant la conversation générale, trouva le moyen de lui dire en aparté :

— Nos amies m'ont annoncé leur arrivée à Pittsburg.

— Parlent-elles d'aller en Californie ? demanda-t-il vivement.

— La toux de Mrs Planter a augmenté, du jour où elle est rentrée chez elle. Cela promet ! répliqua Mrs Courtly, souriante.

XVIII

Mrs Reid vint faire, le lendemain, sa visite avec son fils. C'était une personne robuste, d'aspect austère, portant lunettes, tout l'opposé de son fils, maigre, vif, prompt à la riposte. Mordaunt se trouva sorti, et Mrs Frampton, sachant que c'était l'ami qui avait indiqué de bons placements à son neveu, l'attaqua tout de suite là-dessus, laissant Grâce entretenir la mère. Mrs Frampton fit passer à Reid un véritable examen; mais il fut à la hauteur des circonstances, et sortit si triomphalement de l'épreuve, que la tante de Mordaunt accepta avec empressement l'invitation verbale de Mrs Reid pour le lendemain.

— Ne comptez pas sur une réunion nombreuse, dit Mrs Reid, en appuyant lourdement sur chaque mot; j'aurai mon amie lady Clydesdale et une ou deux autres personnes. Votre neveu doit, m'a-t-on dit, quitter Boston avant peu, et j'étais anxieuse de m'assurer le plaisir de vous recevoir, si possible.

Au nom de lady Clydesdale, Grâce avait froncé le sourcil et fait un signe négatif à sa tante, mais inutilement. Miss Ballinger alla même jusqu'à dire :

— Je crains que je...

Mrs Frampton lui coupa la parole.

— C'est absurde, ma chère; nous n'avons pas d'engagement, et je ne puis vous laisser à l'hôtel. Mon neveu serait désolé de manquer votre hospitalière invitation, mistress Reid; nous serons ravis de dîner avec vous.

Après leur départ, elle ajouta :

— Voilà un homme qui me plaît; il est très fort, il peut rendre de grands services à Mordy. Je ne vou-

drais pour rien au monde perdre cette occasion de dîner avec lui. Quant à votre idée de refuser à cause de lady Clydesdale, c'est par trop ridicule! Cette femme ne vous mangera pas!

— Je lui resterais sur l'estomac, dit Grâce en riant. Si Mordy et vous y tenez, je suis prête à me sacrifier, comme je viens de le faire, au reste. Vous m'avez abandonnée à la charité de Mrs Reid, et elle en a fort peu. Son fils m'avait préparée à des discours solennels, je les trouve surtout pesants. Entre elle et lady Clydesdale, vous ne rapporterez de ma pauvre personne que quelques débris mutilés.

Le même jour, deux de leurs aimables connaissances du soir précédent les escortèrent au Palais des États, édifice au dôme doré, d'une belle architecture dix-huitième siècle. Du sommet de sa haute tour, ils virent un panorama étendu de la ville, du fleuve aux nombreux détours, de Charleston, et plus loin, la côte sud et la mer semée d'îles. La journée était claire et belle, malgré un froid intense. Les bateaux sombres, sur les eaux étincelantes du fleuve, les nombreux clochetons et les girouettes qui, au-dessus de la ville couverte de neige, reflétaient les rayons du soleil, la forêt de mâts dans la rade, les silhouettes des ormes étendant leurs larges branches le long des routes; le lac glacé, où des centaines de patineurs glissaient gaiement, et, au-dessus de tout cela, un ciel, balayé par le vent, d'un bleu dur, profond, presque florentin : tout cela formait un tableau d'une beauté inattendue qui saisit d'admiration les voyageurs anglais.

— Mais c'est charmant! s'écria Mrs Frampton.

Après un tel aveu de sa part, il n'y avait rien à ajouter.

Ils visitèrent ensuite plusieurs librairies et la magnifique bibliothèque publique. Enfin, lorsque le ciel commença à prendre des couleurs de rose thé sur lesquelles

se détachaient en pourpre foncé tours et clochers d'église, ils retraversèrent le parc, et Grâce et Mordaunt se hâtèrent d'aller s'habiller pour le dîner du Country-club.

A six heures, un double traîneau s'arrêta devant l'hôtel, à grand bruit de clochettes. Les domestiques portaient bonnets et vêtements de fourrure; à l'intérieur du léger véhicule découvert, en forme de conque, étaient deux personnes : l'une, un paquet de châles et de zibelines, duquel sortait la voix d'argent de Mrs Courtly; l'autre, une longue forme noire qui, lorsqu'elle sauta hors du traîneau, se dressa sur la neige comme un gigantesque point d'exclamation.

C'était John Reid. Le frère et la sœur furent également réjouis d'apprendre que leur ami américain, si gai et si vif, serait de la partie. Mrs Courtly expliqua qu'il était venu la voir dans la soirée, et qu'elle avait été trop heureuse de lui faire accepter une place devenue subitement vacante dans son traîneau. Elle ajouta dans l'oreille de Grâce, pendant que les deux hommes causaient :

— Sa mère essaye toujours de l'empêcher de venir chez moi, quand nous nous trouvons par hasard ensemble à Boston. Elle sera furieuse que nous l'ayons emmené ce soir.

La lune n'était pas encore levée, et ce trajet dans l'obscurité eût semblé long, sans la causerie entre les quatre interlocuteurs. Chacun relevait la balle à son tour; Mrs Courtly était de l'humeur la plus jeune et la plus gaie, prête à jouir de tout et à en faire jouir les autres.

Le traîneau franchit enfin plusieurs grilles, entra dans un petit parc et s'arrêta devant une grande maison, encadrée d'une large « piazetta » ou terrasse, sur laquelle ouvraient les pièces du rez-de-chaussée. Aucune n'était vaste; dans la plupart, de petites

tables rondes avaient été disposées pour quatre ou cinq personnes. Quelques-unes étaient déjà occupées; d'autres attendaient que les dames fussent descendues du vestiaire qu'on leur avait réservé. Presque tout le monde était arrivé; aussi la maison ne semblait-elle plus que bruit et lumière, voix sonores et joyeuses s'interpellant, garçons lourdement chargés fendant la foule. Pendant que les hommes se dégelaient devant de beaux feux de bois, une procession de jolies femmes encombraient les escaliers et surgissaient, merveilleusement fraîches, de leurs épaisses fourrures.

Le dîner fut excellent, et les dispositions de l'assemblée se montrèrent celles qui conviennent à de pareilles réunions, mais qui, en Angleterre, brillent souvent par leur absence. Tous venaient, jeunes et vieux, avec la ferme intention de s'amuser. S'ils ne s'y étaient pas sentis disposés, ils seraient restés au logis.

En regardant autour de soi, on ne découvrait nulle part ces mines qui semblent dire : « Quand je devrais tomber de fatigue et d'ennui, j'irai jusqu'au bout, n'ayez pas peur », mines si lamentables à voir sur les visages des chaperons britanniques, et qu'on devine même en les contemplant de dos. Il est vrai qu'ici les chaperons étaient rares. Des groupes de deux ou trois jeunes filles arrivaient, sous la conduite d'une femme mariée, ayant laissé au logis leurs mères respectives. Les mères présentes étaient venues pour leur agrément, plusieurs comptant bien danser elles-mêmes. Cette gaieté de tempérament, cette faculté de jouir se manifestèrent bien davantage encore, lorsque, après le dîner et un court intervalle réservé à la digestion, au café et aux cigares, hommes et femmes se retrouvèrent dans l'élégante salle de bal du premier étage. L'hilarité semblait contagieuse. Mordaunt n'avait pas montré autant d'animation depuis sa séparation d'avec Clare Planter; il choisissait les plus jolies danseuses, qui le pro-

clamaient « vraiment trop galant », et il s'attirait par conséquent les regards furieux de leurs jaloux admirateurs. Au début, la jeunesse seule entra en branle; mais, peu à peu, on vit des messieurs mûrs et de respectables douairières avancer, reculer, tourbillonner, en exécutant tous les pas assez compliqués de la valse et de la polka, telles qu'on les a naturalisées en Amérique. Mrs Courtly, après avoir présenté une demi-douzaine de danseurs à Grâce, fut entraînée par un jeune et célèbre valseur, qui déclarait ne connaître personne à danser comme elle. Ensuite on passa à la « *danse dans la grange* », que Mordaunt avait apprise à Brackly; il l'exécuta avec Mrs Courtly, à leur vive satisfaction et à celle des rares assistants qui ne galopaient pas autour de la salle. Parmi eux se trouvaient Grâce et John Reid.

— Que dirait ma mère si elle voyait Mrs Courtly? fit ce dernier en riant.

— Que lui reprocherait-elle? De se rendre agréable aux autres et à elle-même?

— Oui, dans un sens. Voyez-vous, elle est un peu dure pour Mrs Courtly qui, prétend-elle, cherche à captiver tous les hommes. J'ai beau lui dire qu'elle n'a pas d'efforts à faire pour cela, ma mère n'en est que plus furieuse.

— J'espère qu'on n'est pas mauvaise langue à Boston?

— Je ne sais, je n'habite pas Boston, répliqua Reid, avec une prudence digne d'éloges. Il y a ici beaucoup de sociétés diverses, et, comme dans toutes les grandes villes, je suppose, on s'épluche les uns les autres. Ma mère appartient au monde grave; c'est une femme excellente qui consacre son temps aux comités, aux écoles, aux hôpitaux. Malheureusement, elle voudrait que son prochain eût les mêmes goûts, et elle ne tolère pas ce qu'elle appelle les gens frivoles.

— Alors, elle ne me tolérera pas, car je ne fais rien d'utile. Venez-vous souvent à Boston?

— Une fois ou deux par an, pour quelques jours. En été, ma mère me rejoint à Newport, ou bien nous traversons l'Atlantique ensemble. J'aime mieux cela que de venir ici; les amis de ma mère ne... sont pas... tout à fait dans mon style.

Quelqu'un invita Grâce pour le cotillon, et elle ne trouva plus l'occasion d'entendre M. Reid développer ses idées. Le bal finit à onze heures; les astres aux brillants atours s'éclipsèrent de nouveau sous leurs épais et tièdes nuages de fourrure. On entendit des tintements de clochettes, des chevaux rongeant leur mors, piétinant la neige glacée; un blanc clair de lune s'épandit sur toutes choses, faisant étinceler comme de l'argent les glaçons suspendus à la terrasse et détachant tous les objets en bleu noir sur le sol éblouissant.

Le retour fut un rêve féerique; les traîneaux, en long cortège, volaient sur la neige polie au son de toutes leurs clochettes. Chaque branche dépouillée dessinait son ombre sur la route; les pins, sentinelles vêtues de fourrures blanches, se dressaient immobiles dans la nuit calme et bleue. La pleine lune frappait d'une lumière aveuglante les façades des petites maisons de bois peint et inondait la vaste campagne, donnant aux collines bleues qui fermaient l'horizon ces proportions gigantesques que prête le vague de la nuit à des contours dont, en plein jour, l'œil est distrait par mille détails.

— C'était un enchantement exquis, dit, le lendemain, Grâce à sa tante, pendant le déjeuner.

— Oui, très réussie, la soirée! déclara son frère. Et Reid est un si brave garçon! Une vraie chance de l'avoir emmené avec nous! Mais les jeunes gens, ici, sont terriblement jaloux. J'en ai entendu un dire à une

jeune fille que j'avais invitée : « Naturellement, nous n'aurons plus la moindre chance, nous autres! Vous allez vouloir danser avec l'Anglais tout le temps! » Je l'aurais volontiers envoyé promener d'un coup de pied.

— Laissez-les tranquilles, ils ne m'intéressent pas, fit Mrs Frampton. Répétez-moi ce qu'a dit M. Reid. Lui avez-vous parlé de vos affaires?

— Voyons, tante Suzanne, causer de placements financiers en partie carrée avec Mrs Courtly! Elle aurait fait arrêter le traîneau en nous priant de descendre.

Le dîner de Mrs Reid, dans sa magnifique maison de l'avenue de la République, fut aussi typique en son genre que celui de Mrs Courtly.

Six personnes, outre lady Clydesdale, avaient été conviées en l'honneur des Anglais, et presque toutes semblaient vouées, corps et âme, à quelque cause scientifique, philanthropique ou religieuse.

L'enthousiasme sincère pour n'importe quoi est tellement rare qu'on n'ose s'armer contre lui d'une satire trop aisée. Quatre des invités frappèrent Grâce et sa tante comme des gens, hommes et femmes, d'esprit bienveillant et droit, que ne gonflait pas la vanité des bonnes œuvres, mais dont l'intelligence s'enflammait peut-être trop pour l'extermination ou la propagation d'une chose quelconque. Le cinquième convive était miss Lobb, aussi énergique, aussi universelle, aussi impitoyable dans ses questions qu'elle l'avait été à bord du *Teutonic;* le sixième, une joyeuse vieille fille de quarante ans, aux cheveux courts, aux sourcils . accent circonflexe, qui semblait égarée dans cette ave assemblée. Le fait transpira qu'elle écrivait dans journaux et était ce qu'on appelle en Amérique *édi-tr,* ce qui veut tout simplement dire chargée de fournir rtaines catégories déterminées de renseignements.

Protégée par Mrs Reid, elle était invitée à sa table, chaque fois qu'il y avait de la « copie » à y récolter. Elle s'appelait miss Pie, ce qui donnait lieu à bon nombre de faciles calembours parmi ses amis, et elle en avait beaucoup, étant toujours de bonne humeur, ne blessant personne dans ses articles et se rendant souvent fort utile à Mrs Reid et à d'autres, en prônant des projets qu'on désirait faire connaître au public.

Mordaunt, ayant conduit à table la maîtresse de maison, se trouva placé entre elle et miss Pie. Son fils avait lady Clydesdale à sa gauche; Grâce, qui occupait la droite, n'était donc, à son extrême déplaisir, séparée que par une seule personne de sa désagréable compatriote. Elle avait pour autre voisin un vieux garçon colossalement riche et d'une générosité égale à sa fortune. Fondateur de plusieurs institutions charitables, il dénouait si aisément les cordons de sa bourse que tous les promoteurs d'œuvres de bienfaisance s'attaquaient à lui tour à tour. Il avait servi de cavalier à Mrs Frampton, près de laquelle se trouvait un éminent médecin. Puis Mrs Reid au centre de la table, et de l'autre côté, après miss Pie, un ministre unitaire, naturellement bavard, mais réduit à un total mutisme par sa voisine actuelle, miss Lobb. Entre cette terrible femme que tous les hommes fuyaient et lady Clydesdale, était un homme d'affaires qu'elle accapara pendant la plus grande partie du dîner.

On commençait à peine, quand la maîtresse du logis, mettant sa puissante artillerie en bataille, dirigea ses premiers boulets du côté de Mrs Frampton.

— Je regrette que, durant votre trop court séjour, vous ne puissiez entrer en contact avec le côté éducationnel et progressif de la vie de Boston. J'ai exprimé mes regrets à sir Mordaunt Ballinger qu'il n'ait étudié notre société qu'au point de vue frivole. Il y en a un autre : celui de la culture, des investigations philoso-

phiques, de l'enthousiasme humanitaire. C'est ce qu'on ne trouve pas aux bals des clubs.

— Non, cela n'y serait guère à sa place. Mais vous nous offrez ce soir toutes ces bonnes choses, de façon à rétablir un peu la balance, je crois !

Mrs Frampton accompagna ces mots d'un aimable sourire, qui, pour tous les assistants, sauf peut-être pour miss Pie, ôta à cette riposte toute apparence d'ironie cachée. Le bienfaisant célibataire que Mrs Frampton avait à sa gauche détourna alors son attention, ce qui obligea Mrs Reid à changer ses batteries. Elle se tourna de l'autre côté. Mordaunt causait avec la petite journaliste, quand une main se posa lourdement sur son bras, et cette phrase fut lancée au travers de sa conversation :

— Ma chère Pie, je ne puis vous permettre d'absorber sir Mordaunt. Je voulais lui exprimer mon regret de n'avoir pu lui procurer ce soir le plaisir de rencontrer ici la plus délicieuse des femmes, celle qui représente le mieux tout ce qu'il y a de noble, d'avancé, de cultivé parmi nos Américaines.

— Ah ! s'écria malignement Mordaunt. Je sais qui vous voulez dire. Cette description ne s'applique qu'à une seule femme.

— La connaîtriez-vous déjà ? dit la dame, ouvrant de grands yeux.

— Certes. Mrs Courtly et moi, nous sommes les meilleurs amis du monde.

Mrs Reid leva les mains au ciel et chercha le regard de lady Clydesdale.

— Cette femme ! s'écria-t-elle dans un gémisse-ıent. Et, se penchant au travers de la table, elle jouta avec solennité :

— Chère lady Clydesdale, voudriez-vous dire à otre compatriote que nous avons de plus nobles types e femmes que Mrs Courtly, que, dans notre ardente

recherche de la lumière, nous répudions totalement cette catégorie de personnes mondaines, ne songeant qu'au plaisir, dont nous jugeons très pernicieuse l'influence sur la jeunesse des deux sexes.

John Reid et Mordaunt se regardèrent; le premier cligna imperceptiblement la paupière.

— Je n'estimerais pas ce pays comme je le fais, s'il ne se composait que de femmes telles que Mrs Courtly, dit lady Clydesdale d'un ton sentencieux.

— Des veuves qui ne songent qu'à capter les hommes ! s'écria miss Lobb.

— Voyons, ma chère ! fit gaiement miss Pie, vous et moi, nous ne songeons pas à autre chose ; seulement nous y réussissons moins bien qu'elle !

On rit de cette saillie, mais Mrs Reid n'entendait pas qu'un sujet si grave fût tourné en plaisanterie.

— A son âge, dit-elle, rechercher encore la société de jeunes gens étourdis ; danser, flirter comme elle le fait ! Mistress Frampton, vous comprenez, j'espère, que nous n'approuvons pas un pareil genre de femme ?

— Réellement ? Il est difficile de plaire à tout le monde ; mais elle me semble charmer beaucoup de personnes.

— Beaucoup trop ! C'est le malheur ! (Et Mrs Reid hocha la tête d'un air qui en disait long.) Les hommes sont si facilement dupés !

— Elle ne charme pas que les hommes, déclara Grâce, trouvant qu'il y avait lâcheté à se taire plus longtemps ; elle fait aussi la conquête des femmes. C'est la personne la plus complète que je connaisse, et son caractère a des profondeurs que le public ne soupçonne pas.

— Bravo ! voilà du courage ! dit miss Pie tout bas, dans un éclat de rire étouffé.

— Personne ne doute qu'elle ne soit très profonde, riposta sarcastiquement lady Clydesdale ; mais tout le

monde connaît vos idées particulières sur la morale, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, miss Ballinger! Quand les gens vous conviennent, vous les défendez, n'importe ce qu'ils fassent!

— Comment devrais-je me conduire, si je vous entendais attaquer, lady Clydesdale? demanda Grâce, blême de colère, pressentant ce qui allait suivre.

— Il sera temps d'y songer, lorsque j'aurai commis une action m'aliénant l'estime publique, répliqua celle-ci avec une froideur parfaite. Pour le moment, ma conduite n'a nul besoin d'être défendue. Avez-vous, à propos, quelques détails nouveaux sur cette terrible histoire de M. Ivor Lawrence? Il me semble que vous étiez fort bien avec lui.

— En effet, répondit Grâce, s'enflammant, et regardant son adversaire droit dans les yeux. Je sais que c'est un homme honorable, incapable de la vilenie dont on l'accuse.

— Croyez-vous? Je souhaite que vous ne vous trompiez pas; mais il n'est guère possible de douter de son crime. C'est un nouvel exemple de fragilité humaine.

— Le pire des crimes est de répéter et de croire de pareils mensonges! dit la jeune fille, la voix tremblante d'indignation.

— Nous l'avons tous beaucoup connu, s'écria Mordaunt, arrivant vaillamment au secours de sa sœur, de l'autre bout de la table. Nous sommes sûrs que son innocence sera prouvée; mais, d'ici là, mieux vaut éviter ce sujet; ne le pensez-vous pas?

— Je le comprends sans peine, dit lady Clydesdale, avec une inflexion de voix particulière. Il est parfois difficile de dire la vérité sur... ses amis. M. Lawrence n'a jamais été des miens; aussi ne suis-je nullement embarrassée.

— Nous n'éprouverons pas cet embarras pour parler

de vous, lady Clydesdale. Je sais que vous êtes la véracité même, et vous nous fournirez tous les détails nécessaires.

Mrs Reid, sentant la situation tendue, fondit brusquement sur Mordaunt, tandis que son fils détournait l'attention de lady Clydesdale, en entamant son sujet favori, le droit de suffrage pour les femmes.

Après dîner, dans le salon, miss Pie vint s'asseoir près de Grâce.

— J'ai tant admiré la manière dont vous avez défendu vos amis, Mrs Courtly et cet Anglais! Lady Clydesdale est une femme très capable, un vrai pionnier de notre sexe, mais elle aime un peu trop à faire la leçon aux autres.

— Ce ne serait pas un mal si ses leçons tombaient juste. Elle fait, je crois, plus de tort que de bien aux causes dont elle se charge.

— J'ai peur que vous n'ayez pas des idées très avancées, miss Ballinger, dit la petite journaliste, dont les prunelles brillèrent de malice. Ici, nous sommes obligées d'aller tout le temps de l'avant, ou bien on nous décroche, et le train continue sans nous. Lady Clydesdale est une locomotive puissante. Quelques-unes de ses opinions, surtout émanant d'un membre de l'aristocratie britannique, nous ont ouvert les yeux. Nous autres membres de la presse, nous sommes bien forcés de prendre le ton et de la soutenir dans ses vues égalitaires... que nous y croyions ou non! ajouta-t-elle en riant.

— Vous me paraissez, sous certains rapports, tenir, plus que nous, compte des personnes, dit Grâce. Si l niveau que vous prêchez est le grand niveau humani taire, qui ne respecte ni la richesse, ni l'intelligence, n la race, comment justifiez-vous votre attitude enver les gens de couleur, avec lesquels vous ne souffrez au

cun contact, ne leur permettant pas même de s'asseoir à la même table d'hôte que vous ?

— Il y a des raisons pour cela, dit miss Pie, agitant vigoureusement sa tête tondue. Mais, outre ces considérations, on ne saurait discuter les préjugés de race. Ils peuvent être aussi déraisonnables que la répugnance de certaines gens pour les serpents, les chats ou les araignées. Vous me demandiez quel niveau nous prêchons ? Le niveau du succès et de la prospérité, bien sûr ! Nous disons qu'un homme en vaut un autre, quand il réussit comme lui, et si nous donnons de l'instruction aux pauvres, si nous enflammons leur ambition, pourquoi tous n'atteindraient-ils pas à cette prospérité ? Pourquoi laisser subsister les terribles inégalités de la fortune ?

— A moins que vous ne puissiez établir l'égalité des facultés cérébrales, de la force et de l'énergie physiques, comment tous les hommes pourraient-ils être égaux ? Jamais il n'en a été ainsi depuis l'origine du monde. Caïn et Abel étaient-ils égaux ? Dans votre pays, relativement neuf, il y a une plus grande demande d'ouvriers pour chaque spécialité et plus d'espace pour le développement du labeur. Il n'en est plus ainsi chez nous, et cela cessera chez vous au premier jour. A mon avis, les doctrines socialistes de lady Clydesdale sont de nature à rendre les gens mécontents « de l'état de vie auquel il a plu à Dieu de les appeler ».

La journaliste se frotta les mains en riant.

— Je suis tout à fait satisfaite de mon état, ce soir surtout. C'est vraiment agréable de causer avec vous, miss Ballinger. Notre pensée finit par creuser toujours le même sillon ! Mais vous nous en jetez dehors brusquement, pour nous ramener aux tracés du vieux monde.

Quelqu'un les rejoignit et interrompit leur conversation.

XIX

Le lendemain matin, Mordaunt, lisant son journal, s'écria en riant :

— Ça y est, cette fois, Gracey. Vous avez profité de votre première expérience et vous avez été polie pour cette drôle de petite femme, placée près de moi à dîner. Je n'ai su qu'après coup qu'elle écrivait dans les journaux, mais nous étions déjà les meilleurs amis du monde, et voici votre récompense et la mienne.

Il reprit la feuille et lut :

« Mrs Reid a offert hier, dans sa somptueuse résidence de l'avenue de la République, un dîner à la comtesse de Clydesdale, sir Mordaunt Ballinger, baronet, membre du Parlement, miss Ballinger et Mrs Frampton. Quelques-unes de nos personnalités les plus éminentes avaient été conviées à se joindre à ces hôtes distingués. La présence du fils et de la fille d'un ami aussi solide de l'Amérique, aussi honoré chez nous que l'est encore feu sir Henry Ballinger, devait éveiller un intérêt tout spécial. Quant à la comtesse, la penseuse avancée qui dernièrement parlait devant un auditoire considérable des droits de la femme, il est superflu de refaire ici son portrait. Mrs Frampton, tante de sir Mordaunt, est une personne d'un certain âge en politique, qui conserve une grande activité physique et intellectuelle. Le baronet actuel, conservateur comme l'était son père, a cette virile tournure, cet air aristocratique dont nous revêtons par l'imagination tous les héros des r[illegible] mans anglais modernes. Il est avide de renseignement[illegible] sur les ressources naturelles de notre pays; et l'u[illegible] banité de ses manières, ses brillantes qualités social[illegible] (oh ! oh !) lui vaudront partout l'accueil le plus en[illegible]

pressé. Pour sa sœur, toutes les rumeurs parvenues jusqu'à nous sur sa beauté et son charme rendent cependant faiblement justice à cette séduisante beauté anglaise, qui non seulement est jolie à ravir, mais sait déployer une éloquence passionnée lorsqu'elle s'exalte, et joint une intelligence pénétrante à la franchise d'un enfant. »

— Bravo! s'écria Mrs Frampton. Vous devez quelque chose à lady Clydesdale pour vous avoir fourni l'occasion de déployer cette éloquence passionnée, Grâce!

Alors, voyant la jeune fille rougir jusqu'aux cheveux, visiblement contrariée, elle sentit son tort et essaya de changer de sujet de conversation. Mais Grâce, mettant résolument sa souffrance de côté, dit tout de suite :

— C'est très gentil à vous, Mordy, d'avoir parlé ainsi hier soir, quand je sais votre opinion sur... cette affaire. J'ai honte de m'être emportée, chère tante, honte de penser que cette femme a eu le pouvoir de me faire montrer ce que je sentais. On ne doit pas dépenser son indignation contre de telles créatures, même malfaisantes. Celle-là veut vous renverser, vous fouler aux pieds; si elle devine où est votre cœur, elle le broiera sous ses talons; sinon, ce sera votre cerveau qu'elle visera. Rien au monde ne me décidera plus à lui adresser la parole.

Sa tante et son frère échangèrent des regards, sans rien ajouter. Mordaunt se mit à discuter des questions financières avec Mrs Frampton et exprima l'intention de pousser le plus tôt possible jusqu'au Colorado. Les rites relatifs des ranches, des mines, des terrains à ir ne pouvaient être étudiés que sur place. Grâce it ses idées personnelles sur la vraie signification cette impatience croissante de gagner l'Ouest, mais garda son secret.

Mrs Courtly devait les conduire au théâtre ce soir-là, et retourner à Brackly le lendemain. Mordaunt déclara que, elle partie, Boston perdrait son principal charme, et il proposa de prendre eux-mêmes, le jour suivant, la route de Chicago. Aucun des trois n'oubliera cette soirée, où ils admirèrent le jeu incomparable de l'acteur Jefferson dans l'*Héritier*.

Ils dirent adieu à Mrs Courtly avec un regret sincère.

— Nous nous retrouverons à Bayreuth l'an prochain, fit celle-ci. Voulez-vous que nous nous donnions rendez-vous pour la fin de juillet dans cette ville ?

— Non, dit Mrs Frampton, coupant carrément la parole à sa nièce. Plus tôt que cela; chez moi, à Londres! Prenez ma maison pour hôtel, quand vous traverserez l'Angleterre, et aussi longtemps que possible! Écrivez ou télégraphiez que vous arrivez : cela me suffit.

Grâce ne s'était jamais sentie aussi abattue, depuis son arrivée en Amérique, que durant ce voyage de Chicago. En vain se répétait-elle sans cesse que tout ce qu'avaient dit sa tante, son frère et même lady Clydesdale, sur le compte d'Ivor Lawrence, ne lui faisait aucun effet. C'était vrai dans un sens : elle n'avait jamais douté de lui. Mais l'appréhension qu'il ne fût menacé d'un malheur, d'une accusation qu'il ne pourrait éclaircir, jetait des racines toujours plus profondes dans son esprit. Inutile de lutter contre cette terreur glaciale, maladive, qu'elle ne pouvait secouer, qui balayait son âme par rafales. Avec son courage habituel, elle dissimulait ses sensations; mais, débarrassée des efforts qu'impose la vie mondaine, elle eut dans c voyage de longs intervalles de solitude et de silenc pendant lesquels, un livre à la main, elle put se ra sasier de sa douleur sans que ses compagnons en sou çonnassent rien.

La route choisie était celle de Philadelphie. Ils ne s'arrêtèrent pas à New-York, qu'ils traversèrent le soir, pour arriver de grand matin à leur première étape. A Philadelphie, ils passèrent la fin de la journée, visitèrent la salle de l'Indépendance où fut signée la Déclaration : pièce et mobilier sont restés tels que ce fameux jour de si grande chaleur, où les membres de l'assemblée, tourmentés par les mouches, s'essuyant le front, se trémoussant dans leurs bas de soie, précipitèrent, dit-on, leur vote, sans attendre d'être au complet. Néanmoins, la minorité fut considérable. Comme dit Mordaunt à l'aimable homme qui leur servait de guide :

— Sait-on si une journée fraîche et une salle pleine n'auraient pas modifié les destins du continent américain, hein?

L'aimable homme, qui était un patriote solide, demeura confondu. Lorsqu'on leur eut montré divers pastels des principaux orateurs de cette époque, et qu'ils eurent examiné l'édifice, qui ressemble à beaucoup de châteaux de l'époque des George, dans la mère patrie, d'autant mieux qu'il a été construit avec des briques apportées d'Angleterre, ils parcoururent en voiture une partie du plus vaste et du plus beau parc que possède aucune capitale. Ce parc couvre douze cents hectares de collines et de vallées, de bois et d'eaux courantes, que l'homme n'a pas défigurés. Heureusement, pour employer le langage des guides, « l'art y a encore fait peu de chose ». Puisse-t-il s'en garder! C'est un lieu unique, et Philadelphie a le droit d'être fière d'un pareil jardin.

Mais que dire des rues? Mrs Frampton était déconcertée de se sentir sans cesse jetée hors de son assiette par les cahots.

— Avez-vous jamais rien vu de pareil? s'écria-t-elle. Je croyais que New-York et Boston ne pouvaient être dépassés, mais ceci! Comment les gens qui vivent

dans ces jolies petites maisons rouges, décorées de marbre blanc, avec des degrés de marbre d'une propreté hollandaise, des maisons qui ont l'air de sortir de boîtes à joujoux, peuvent-ils tolérer de pareilles routes? Vraiment! les Américains sont un peuple incompréhensible.

— Non, dit son neveu. Questionnez qui vous voudrez, l'explication ne se fera pas attendre. Tous les travaux publics sont exécutés à forfait. Si on repavait à neuf les rues de toutes ces villes, ce serait si mal fait, on spéculerait tellement sur le travail, qu'il faudrait recommencer l'année d'après.

— Abominable! s'écria énergiquement Mrs Frampton.

— D'ailleurs, continua Mordaunt, cette ville-ci est regardée par tous les Américains, surtout ceux de New-York, comme le palais du sommeil. Miss Pie, qui est Philadelphienne, m'a raconté avoir été fort surprise de se voir désignée dans je ne sais quel journal, comme « la seule citoyenne qui souffrît d'insomnie ». Elle se souvint enfin de cette odieuse réputation de sa ville natale, contre laquelle elle se hâta de protester. Elle est joliment amusante, cette petite femme! Elle m'a produit l'impression d'un *Puck* sur le retour. *Puck* était une créature sans sexe, j'imagine.

L'hôtel Stratford, où ils passèrent une nuit, obtint la haute approbation de Mrs Frampton, ainsi que l'*Auditorium* de Chicago, par opposition avec d'autres hôtels intermédiaires, que je ne nommerai pas. Ce qui exaspérait l'Anglaise était surtout la façon de servir les repas, dans la salle à manger publique de ces hôtels : tous les plats figurant simultanément dans un demi-cercle de soucoupes autour du consommateur.

— Voyons! croyez-vous que je vais dévorer à la fois du poisson, du pouding, des entrées, du rôti, et tous ces légumes inconnus? Pourquoi ne pouvez-vous les

apporter l'un après l'autre? demandait-elle au nègre confondu.

Une autre offense, c'était l'inévitable cruche d'eau glacée qui apparaissait chaque fois qu'elle sonnait. Elle s'émerveillait fort, en parcourant du regard la longue salle à manger très remplie, de voir des hommes robustes ne boire à dîner que cette eau ou du thé. Cependant, les illusions qu'elle aurait pu se faire sur leur sobriété furent vite dissipées. Chaque fois qu'elle traversait le vestibule, elle voyait l'un ou l'autre de ces hommes au bar; ce n'était pas pour y boire du thé et de l'eau glacée.

Ils passèrent trois jours à Chicago et furent dûment frappés de son immensité, du cachet massif de la partie de la ville consacrée aux affaires, de la longueur des boulevards et de leur extraordinaire variété d'architecture. Quelques-unes des maisons les moins prétentieuses, celles surtout construites par Richardson, produisaient une agréable impression de vie de famille, dépourvue de toute ostentation. Mais beaucoup d'autres semblaient avoir été bâties au défi de tous les principes connus, sauf celui de chercher à « enfoncer » son voisin! Les styles gothique et classique s'y donnaient la main pour danser le cancan, si on peut employer cette figure audacieuse. Ces caricatures de pierre et de marbres de toute couleur ont l'air de palais dessinés par un enfant, menaçant le ciel de leurs flèches, entassant tourelles, piliers, portiques, mâchicoulis, une architecture hérissée, disait Mordaunt, comme les dards d'un porc-épic.

Il ne pouvait manquer d'aller assister au massacre des porcs, et, dans l'espace d'une minute, montre en main, il en vit dépecer seize. Pendant ce temps, les deux dames visitaient le Musée artistique et y retrouvaient, étonnées et ravies, plusieurs des perles de la collection Demidoff, qu'elles se rappelaient avoir admi-

rée dans la villa San Donato, à Florence. C'était une curieuse manifestation de l'esprit public, à Chicago, généreux de tout, sauf de temps, et jaloux de la réputation de la cité ; ce qui fait que, dépensant de larges sommes pour de telles acquisitions, on ne trouve pas le loisir de les installer convenablement. Mrs Frampton fit observer à un citoyen riche et pratique, pour qui elle avait apporté une lettre d'introduction, que c'était grand dommage de ne pas tirer meilleur parti de semblables trésors.

La réponse fut caractéristique.

— Voyez-vous ! nous autres gens d'affaires, nous gagnons de l'argent tout le temps ; c'est une course où l'on est facilement distancé. Si je vais passer trois mois en Europe, j'ai fort à faire, je puis vous le dire, pour ne pas trouver ma place prise au retour. Nous aurons bien le temps de construire des galeries et le reste un peu plus tard.

Ce qui rappela à Grâce un mot de Laffan : « Il faut faire l'homme avant de dresser la statue. »

Mordaunt dîna en ville tous les soirs et fit avec intérêt la connaissance de ces habiles spéculateurs, qui ont su amasser d'immenses fortunes. Il était presque tenté d'engager son capital sur les grains, le bétail ou les bois de charpente. Mais Mrs Frampton le retint d'une main de fer :

— Comptez-vous passer votre vie ici ? C'est ce que font ces gens-là, et ils connaissent leur métier. Depuis le berceau, ils n'ont entendu parler que d'argent ; ils sont nés pour cela. Savez-vous ce que m'a répondu ce joli enfant de cinq ans qui est ici, à l'hôtel, lorsque je lui ai demandé ce qu'il ferait quand il serait grand « Je calcule que je tiendrai un magasin. » Je pensai qu'il allait me dire : Je serai président ou général. Pas du tout. « Je tiendrai un magasin. » Tout est là ! Pouvez-vous lutter avec de pareilles gens ? Non ! Mettez

votre argent dans quelque chose qui ne réclame pas votre surveillance personnelle, ou bien restez tranquille.

Un soir, tous trois furent invités à un bal auquel Mordaunt alla seul. Il raconta le lendemain qu'il y avait rencontré une famille charmante, parlant beaucoup de sa *manufacture*. Sur enquête, il découvrit que c'était une fabrique de cercueils en gros. Ces gens-là causaient de leur industrie de la façon la plus naturelle du monde ; le père racontait la forte hausse qu'il y avait eu récemment dans sa partie, grâce à l'influenza ; le fils informait Mordaunt qu'il était chargé du département des ferrures et plaques de cuivre; la fille, qu'elle dessinait les broderies des draps mortuaires. Cette conversation folâtre se tenait dans les intervalles des danses et à la table du souper.

— Tous charmants, ajoutait Mordaunt, mais leurs discours me donnaient froid dans le dos ! Ils me produisaient l'effet de goules se nourrissant de cadavres.

Puis il parla d'une autre rencontre : un vieillard venu d'une ville voisine où il avait gagné une grande fortune et vivait dans un isolement absolu, sa femme et ses enfants ayant la fantaisie de résider en Europe. On ne pouvait concevoir pourquoi il avait eu la faiblesse d'accepter pareil arrangement. Le monologue mêlé de vanité satisfaite et de regrets intimes dont il gratifia le jeune Anglais était la chose la plus drôle et la plus pathétique à la fois.

— Ma parole ! je ne savais s'il fallait le féliciter ou lui offrir mes condoléances, dit Mordaunt, en l'entennt me confier que sa fille unique était mariée à un ançais, un comte ! et qu'il ne la reverrait plus ıais. Des larmes roulaient sur ses joues maigres, ndant qu'il me disait qu'elle avait tout à fait oublié ı ancienne patrie, son vieux père ! Mais, au milieu son émotion, il se redressa : — Vous savez, mon-

sieur, la famille date de Charlemagne ! — Ainsi, voilà pourquoi ces parents dévoués sont heureux de peiner et de trimer toute leur vie ! L'abnégation prend parfois de drôles de formes !

Et tante Suzanne fut pleinement de son avis.

Mrs Caldwell leur ayant écrit qu'elle les attendait, ils partirent pour Denver le quatrième jour. L'habitation des Caldwell était située entre cette ville et les sources du Colorado. Deux jours et deux nuits de voyage éprouvèrent les forces et la patience de Mrs Frampton ; mais l'air toujours plus vif et plus léger, à mesure qu'ils s'élevaient au-dessus de la plaine chargée de vapeurs et de brouillards, sur ce large plateau entouré de montagnes neigeuses, pendant les douze dernières heures du trajet, ranima les voyageurs. Quand ils descendirent à la station où les attendait la voiture de Mrs Caldwell, Mordaunt prétendit que sa tante était la plus jeune de la bande.

La route serpentait entre deux murailles de grès, pics rébarbatifs, les uns d'un rouge sang, d'autres d'un blanc de neige ou d'un améthyste foncé, se détachant sur le ciel limpide et simulant les pinacles, les tours, les clochers d'une ville du moyen âge ; la beauté et l'étrangeté de ce spectacle rappelaient les plus fantastiques créations de Gustave Doré. C'était presque irréel ! Les pins eux-mêmes, comme tourmentés, surgissaient des fentes du roc, les uns droits, les autres tordus par le vent, étendant leurs bras désespérés à travers de larges crevasses où les aigles faisaient leurs nids.

La maison de Mrs Caldwell s'élevait sur une corniche, protégée des vents du nord et de l'est, mai découverte au sud. En dessous, un jardin s'étageai par terrasses jusqu'à un torrent qui précipitait se eaux bruyantes dans un *canon* (ou gorge) derrière l maison. Le *Nid de faucon,* comme on l'appelait, con struit par le père du propriétaire actuel, était une ma-

son de bois sans prétentions, d'un style approprié à sa situation et à la vie qu'on y menait : vie de travail et de paix pour ses habitants, hospitalité confortable pour tous ceux qui franchissaient son large portail et trouvaient une chaleur agréablement distribuée, sans rien d'étouffant, dans l'enfilade d'appartements aux lambris de sapin, où beaucoup de livres, de canapés, de chaises-balançoires invitaient à se reposer et à en être reconnaissant.

Mrs Caldwell et Dorine reçurent leurs hôtes dans le hall, auquel des cornes de buffle et d'élan, avec quelques magnifiques peaux d'ours, donnaient un air de sauvagerie attrayant.

Pierce Caldwell ne reviendrait de son *office* que le soir; Alan Brown et un autre jeune homme étaient allés patiner; après le lunch, Mordaunt, conduit par Dorine, partit en traîneau les rejoindre. Il faisait très froid, ce froid sec et calme dont on ne constate l'intensité qu'en regardant le thermomètre; dans la maison, grâce aux magnifiques feux de bois et surtout aux tuyaux d'eau chaude, Mrs Frampton déclara la température délicieuse. Son esprit critique ne trouvait rien à reprendre à leur hôtesse.

— C'est une femme agréable, dit-elle à sa nièce, une fois seule avec celle-ci. Elle ne proteste pas trop ; elle est raisonnable, bien élevée, et sait au juste ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Toutes les Américaines n'ont pas ce tact.

— Ni toutes les Anglaises non plus! J'aime tant cette petite Dorine ,une délicieuse créature! Et le fils! Vous allez vous éprendre pour lui d'une passion à première vue, ma tante.

Mrs Frampton pensa sans le dire :

— Je voudrais bien que vous en fissiez autant; pas sérieusement, mais assez pour changer le cours de vos idées.

Pierce Caldwell revint à la nuit et trouva les dames en train de prendre le thé. La franchise de ses manières, plus encore que sa beauté physique, fit en effet la conquête immédiate de Mrs Frampton. Sachant avec quelle énergie il se vouait à son travail, elle se mit tout de suite à le questionner là-dessus. Elle avait toujours possédé à un degré remarquable la faculté de prendre un vif intérêt aux affaires des autres. Ce n'est pas un don banal que celui de s'intéresser sincèrement et cordialement à des détails qui ne vous touchent pas de façon directe.

— Votre mère m'a dit que vous aviez livré une vraie bataille pour sauver votre mine, monsieur Caldwell, mais que vous aviez fini par triompher de toutes les difficultés.

— Ma mère les exagère un peu. Il ne fallait que de la patience. Quand mon père mourut, la mine n'existait qu'en perspective; j'ai dû développer l'affaire, qui tourna beaucoup mieux que mon père lui-même ne l'avait espéré; mais je continuai les études pendant deux ans, avant de juger prudent d'entamer l'exploitation.

— Et maintenant? Cela réussit? Toutes vos entreprises prospèrent?

— Oui, dit tranquillement Caldwell. Tout jusqu'ici m'a réussi, je suis heureux de le dire. Je mets à présent l'affaire en actions. Il faut construire, et c'est trop lourd pour un homme seul. J'espère bien y conserver des intérêts considérables et la direction de la Compagnie; mais il me faut des collaborateurs.

— Hum! Vous désirez, je suppose, pouvoir aller d temps en temps à New-York vous amuser, comme tou les jeunes gens?

— Oh! non; je m'absente quelquefois, quand me affaires m'appellent à New-York ou à Washington. Seu lement, je n'y reste que le temps indispensable. Il n

semble toujours que rien ne marche sans moi, et d'ailleurs j'aime ce pays-ci. Je ne suis aussi heureux nulle part, je crois.

Les patineurs rentraient. Alan Brown était de mauvaise humeur. Dorine avait conduit Mordaunt dans son traîneau à l'aller et au retour; or, le fanatisme d'Alan pour tout ce qui était anglais ne s'étendait pas jusqu'à un baronet haut de six pieds, renommé pour ses succès près des femmes, et disposé, semblait-il, dans le but de s'entretenir la main, à s'attaquer à l'objet des secrètes affections du jeune homme. Alan se trompait sur ce point. Mordaunt était le même avec toutes les femmes au-dessous (ou parfois au-dessus) de cinquante ans, ce qui expliquait sa grande popularité. La naïve Dorine le trouvait charmant, et il ne demandait pas mieux. Cela ne lui donnait pas grand'peine de faire un brin de cour à cette pensionnaire, beaucoup moins ennuyeuse qu'il ne l'avait cru. Mais Alan ne voyait que les résultats, et il se sentait gagné par un abattement proportionné à l'animation et à la volubilité croissante de la jeune fille.

L'autre jeune homme, appelé Bloxsome, était Californien. Ni son physique ni ses façons ne plurent à nos héros, et, comme il ne resta qu'un jour au *Nid de faucon,* nous n'aurions pas à parler de lui sans des événements postérieurs. Comment s'était-il lié avec cette famille? Ses allures, le genre de son esprit contrastaient tellement avec Pierce Caldwell, qu'on ne s'expliquait pas leur apparente intimité. Grossier, bruyant, la voix et l'accent vulgaires, il avait une façon d'arborer le drapeau américain, particulièrement offusquante aux yeux de Mordaunt. Les dames ne faisaient qu'en rire, ne s'opposant nullement à ce qu'il trouvât tout ce que contenait sa patrie, à commencer par lui-même, plus noble, plus grand et meilleur que le reste de l'univers. Ce défaut n'est pas absolument sans exemple en An-

gleterre, mais des faiblesses, pardonnables lorsqu'elles s'allient à une bonne éducation, deviennent beaucoup plus irritantes quand la vulgarité les accentue.

Le premier soir, il fut placé près de Grâce à dîner, et tout à fait par hasard, eût-on dit, le nom de miss Planter arriva sur le tapis. En y songeant ensuite, Grâce resta persuadée que ce hasard n'était qu'apparent : M. Bloxsome avait adroitement conduit la conversation, de manière que sa voisine prononçât forcément le nom de cette belle personne. Il le releva aussitôt.

— Clare Planter! Mais je la connais très bien. On m'a dit que votre frère était *très* intime avec elle. Est-ce vrai ?

— Mon frère et moi, nous avons passé quelques jours dans la même maison qu'elle, à la campagne. C'est le moyen de devenir intimes... quand on se plaît. Et miss Planter nous a plu à tous deux.

— C'est, je calcule, parce qu'elle pense un tas de bien de l'Angleterre et des Anglais.

— Pas uniquement, dit Grâce avec froideur. Il est évident qu'elle ne nous aurait pas plu, si elle nous avait détestés.

— Nous la trouvons fort gâtée depuis qu'elle a passé la mer.

— Alors elle devait être bien charmante avant.

— Mais Mrs Planter est pire que sa fille, une vraie anglomane! On me dit qu'elle ne veut plus voir personne à Pittsburg. Elles seront à Frisco d'ici quelques jours. J'imagine que vous le saviez.

— Ces dames ont parlé d'un projet vague d'aller en Californie.

— Sir Mordaunt sait bien qu'il s'agissait d'autre chose que d'un projet vague, je calcule. Il s'apercevra que M. Planter n'est pas bon chaland, dur à la détente, et moitié moins riche qu'on ne le suppose. On m'a dit

que votre frère chassait à l'héritière. Répétez-lui ça de ma part : chez nous, pas une jeune fille ne sait quelle sera sa fortune, jusqu'à ce qu'elle puisse dire : « Notre père qui êtes aux cieux. »

Grâce le foudroya du regard, et riposta avec un accent d'ineffable mépris :

— Mon frère n'est pas un coureur de dot, et il n'a jamais eu envie de demander à miss Planter de réciter ses prières.

Là-dessus, elle lui tourna le dos et adressa la parole à Pierce Caldwell, son autre voisin. Tout le reste de la soirée, elle évita autant que possible M. Bloxsome.

HAMILTON AÏDÉ.

(*Traduit de l'anglais par* A. CHEVALIER.)

(*A suivre.*)

MÉMOIRES

DU TEMPS DE LOUIS XIV

(*Suite*)

IV

Retour de Vanden Enden. — Averti par sa femme, il se cache. — Je préviens M. de Louvois de son retour et de sa disparition. — M. de Louvois me présente au roi. — Sa Majesté me fait raconter comment j'ai découvert le complot. — Elle me témoigne sa satisfaction. — Je suis chargé de retrouver les traces de Vanden Enden. — Je le découvre au Bourget. — Il est arrêté. — Son sang-froid. — La poudre de beauté. — Émotion causée en France par la découverte du complot. — Tableau des périls qu'ont courus le roi, sa famille et la cour. — Je revois Mlle Anceau. — Ses craintes dissipées. — Mes espérances.

Trois jours après que ces bruits eurent été répandus, comme nous étions sur le point de nous mettre à table, sur le midi, Vanden Enden entra dans la salle d'un air fort riant, avec son sac de velours sous le bras, content de l'heureux succès de sa négociation. Sa joie éclatait sur son visage. Sa famille pâlit à son aspect et demeura interdite sans pouvoir répondre à ses caresses. Il aurait pu dès lors s'apercevoir du péri' qui le menaçait, mais, aveuglé de ses projets, il n'y fit nulle attention (1).

(1) Il revenait de Bruxelles sans en rapporter rien de définitif, l(comte de Monterey ayant subordonné ses résolutions à l'agrémen du prince d'Orange. — E. D.

Il voulut se laver les mains, et passant pour cela dans le vestibule, nous le suivîmes. Après qu'il les eut lavées, il repassa dans la salle où sa femme était restée. Je demeurai quelque temps dans le vestibule pour penser à ce que j'avais à faire. Un instant après étant rentré, je ne le trouvai plus, et l'ayant demandé, personne ne voulut me répondre. Je sortis pour aller le joindre sous prétexte que j'avais à lui parler. Mais quelque perquisition que j'en pusse faire dans toute la maison et au dehors, je ne pus l'apercevoir nulle part.

Je fus très inquiet de ce qu'il avait ainsi disparu. Le marquis de Louvois m'avait ordonné de la part du Roi de ne le point perdre de vue s'il revenait, et je m'accusais de l'avoir laissé échapper par mon imprudence, sans savoir le chemin qu'il avait pris. Je sortis à l'instant de la maison, et, marchant avec beaucoup de vitesse, je rencontrai un carrosse à six chevaux dans lequel un conseiller du Parlement et sa famille revenaient de la campagne. Je le suppliai de m'y donner place et de me mener le plus diligemment qu'il se pourrait jusqu'au palais royal, étant pressé par un ordre du Roi et par une affaire très importante au Roi et à l'État de me rendre à Versailles en toute diligence. Ce digne magistrat m'accorda cette grâce avec beaucoup de politesse et de marques de zèle pour le service du Roi.

J'arrivai à Versailles au moment que le marquis de Louvois sortait après son dîner de chez lui. Dès qu'il me vit, il ordonna à ses porteurs d'arrêter, et, tout le monde s'étant écarté, je lui dis que Vanden Enden ('ait de retour. Il en témoigna beaucoup de joie, et, ntrant chez lui, il m'ordonna de le suivre.

Quand nous fûmes seuls dans son cabinet, il me mbla de caresses. Il me fit asseoir auprès de lui, et, ant remarqué que j'étais fort pâle à cause de ma urse, étant encore à jeun, il voulut me faire apporter

un bouillon, mon état lui faisant quelque peine. Je l'en remerciai très humblement et je l'assurai que, quoique je n'eusse pas eu le loisir de rien prendre ce jour-là, le zèle que j'avais pour exécuter ses ordres me soutiendrait assez jusqu'à ce que je lui eusse rendu compte de ce que j'avais à lui dire.

Je lui racontai les circonstances du retour de Van-den Enden et de la manière dont il s'était échappé, sans que je pusse savoir ce qu'il était devenu. Sur quoi je lui témoignai le chagrin sensible que j'en avais. Il me rassura en me disant que je ne devais point m'en inquiéter, et que, puisqu'il était en France, il saurait bien le retrouver. Après plusieurs marques de bonté, il ajouta qu'il voulait me présenter au Roi. Il me donna ordre de me rendre sur les sept heures du soir au bureau de Boistel, un de ses principaux commis, qui me conduirait où il fallait. J'envisageai cette grâce comme une espèce de fortune pour moi, et, m'étant séparé de lui avec cette nouvelle agréable, j'allai pourvoir à ma faim et à ma lassitude.

J'attendis avec beaucoup d'impatience l'heure qui m'avait été marquée. Boistel me conduisit secrètement par un petit escalier à un petit cabinet où le Roi et le marquis de Louvois étaient seuls.

J'y fus d'abord introduit, et j'avoue que, quoique j'eusse vu une infinité de fois ce grand monarque, sa présence me surprit. Tout respirait la majesté en sa personne. Ses regards perçants imprimaient dans l'âme un certain trouble qui suspendait l'action des sens et les tenait interdits. Le Roi s'aperçut en moi de cet effet de sa présence, et, prenant la parole, il me dit qu'il était très satisfait de mon zèle pour son service et pour sa personne, et qu'il voulait entendre de ma bouche le récit de tout ce que j'avais vu de la conspiration et la manière dont je l'avais découverte.

Cet ordre ranima mes esprits ; j'eus dans ce moment

toute la hardiesse qui pouvait convenir au respect qui lui était dû. Je fis un petit préambule des divers emplois que j'avais eus à son service : cadet dans ses gardes, aide de camp sous M. de Pradel dans l'électorat de Cologne, lieutenant en Candie, volontaire dans la guerre de Hollande, garde du corps, toujours occupé de la gloire de le servir. Je dis encore que, mes parents ayant été hors d'état de pouvoir me donner aucun secours, la honte de me voir hors du service, ou plutôt la Providence m'avait fait chercher une retraite pour me cacher; que j'étais entré pensionnaire chez Vanden Enden. Je lui rapportai ensuite par ordre tout ce que j'avais vu et que j'avais démêlé de la conspiration.

Mon récit fut exact et simple, mais animé. Il me parut que le Roi y donnait une grande attention, n'en était pas ennuyé, et qu'il avait vu comme dans un tableau en raccourci tout le péril où sa propre personne et l'État s'étaient trouvés. Il me témoigna plusieurs fois qu'il était très satisfait de mon zèle pour son service et de ma conduite. J'ose dire que les éloges qu'il me donna et ses promesses réitérées de me récompenser dignement auraient rempli l'ambition d'un plus passionné courtisan. Elles me firent aussi concevoir de grandes espérances pour ma fortune. Le souvenir m'en reste encore profondément gravé dans le cœur, et, quoiqu'elles se soient évanouies dans la suite, je ne l'imputerai jamais qu'à ma destinée et à mon malheur.

Après que le Roi eut achevé de me parler avec cet air noble et plein de bonté qui lui était naturel et qu'il assaisonnait d'une grâce que personne que lui ne pouvait avoir, le marquis de Louvois parut inquiet sur les icultés qu'il prévoyait à pouvoir retrouver Vanden den. Le Roi me demanda, sur cela, ce que j'en pens et si je ne pourrais pas trouver quelque expédient ır une chose aussi essentielle pour son service.

Je lui répondis que connaissant comme je faisais la

passion violente qu'il y avait entre le mari et la femme, j'étais persuadé qu'ils ne pourraient pas être longtemps sans se voir, et qu'en suivant exactement la femme, on découvrirait bientôt le mari. Sur cela le Roi m'ordonna de retourner dans ma pension, d'y observer ce qui s'y passerait, et qu'un détachement de gardes sous la conduite de Brissac serait posté à la porte Saint-Antoine pour recevoir les avis que je pourrais donner. Il ordonna en même temps au marquis de Louvois d'écrire des ordres sur toutes les routes pour observer très exactement tous ceux qui passeraient sur le portrait que l'on enverrait en même temps de la personne de Vanden Enden.

Je ne trouvai plus sa femme quand je fus de retour à la maison. Elle s'était absentée et avait emporté avec elle quelques meubles de peu de conséquence; ce qui fit juger qu'elle avait pris un logement en quelque lieu écarté. On la reconnut enfin au bout de deux ou trois jours sortant d'une maison à l'extrémité du faubourg; je la suivis pour exécuter l'ordre que le Roi m'avait donné, et je la fis connaître au commandant de la petite brigade qui était à la porte de la ville, comme elle y entrait.

Il exigea de moi que je la suivisse de loin avec eux. Elle nous conduisit au quai des Augustins où, s'étant jetée dans un carrosse de louage, le commandant me fit entrer avec lui et trois gardes dans un autre pour la suivre. Elle s'arrêta au Bourget dans une hôtellerie, où nous arrivâmes quelques moments après. Vanden Enden et elle étaient dans la chambre la plus haute de la maison; ils étalaient déjà les haillons et la longue barbe feinte sous lesquels il devait se déguiser. Lor que nous entrâmes, leur surprise fut extrême et n peine ne fut pas médiocre (1).

(1) Dans un procès-verbal, signé Brissac, il est dit que le 18 se tembre, « deux heures avant le jour », le major des gardes se pr

Il crut d'abord, me voyant entouré des gardes du Roi, qu'on m'avait arrêté comme son complice, et il n'oublia rien pour persuader à l'officier que jamais il ne m'avait fait aucune confidence de ses desseins, et que je n'y avais jamais trempé ; qu'au contraire, je lui avais paru plein de zèle pour le Roi et en avais toujours parlé avec des sentiments pleins de respect et de tendresse. Il avouait ainsi son crime assez ouvertement, et, dès ce moment, il conçut qu'il n'y avait rien que de funeste à espérer pour lui.

Cependant, sans se troubler et sans marquer le moindre effroi, il tira de sa poche une boîte qu'il me pria d'accepter, parce qu'il voyait bien, disait-il, qu'elle ne devait à l'avenir lui être d'aucun usage, et que j'en pourrais profiter à l'âge où j'étais. Il l'ouvrit et nous fit voir une poudre dont elle était pleine, assez ressemblante à la fleur de soufre. Elle n'avait nulle odeur. Pour m'en montrer l'effet, il en étendit un peu avec le bout du doigt mouillé sur le revers de sa main, qu'il frotta légèrement avec l'autre main, et la peau en devint dans le moment d'une beauté surprenante.

— C'est, dit-il, un secret pour embellir la peau des dames. Puisse-t-il vous être utile, puisqu'il faut maintenant que j'y renonce !

J'acceptai la boîte avec l'agrément de l'officier, et je ne pus m'empêcher d'admirer qu'un homme, sûr de sa perte dans ce moment, eût conservé assez de sang-froid pour raisonner de la sorte. Je me souvins alors de ce qu'il m'avait tant de fois soutenu, que la mort n'est rien et, par conséquent, qu'elle n'est point un mal.

enta chez Vanden Enden pour l'arrêter, et que, ne l'ayant pas rouvé, il arrêta son gendre Dargent. On voit que Du Cause de Nazelle ne parle pas de cette visite matinale, ce qui permet de upposer que, par ordre de Louvois, elle fut faite à son insu et que es habitants de la maison n'en eurent pas connaissance, à l'exception de Mme Dargent, à qui dut être intimé l'ordre de ne parler à personne de l'arrestation de son mari. — E. D.

Ses adieux à sa femme furent très touchants, tels qu'ils le peuvent être entre des personnes qui s'aiment passionnément et qui ne doivent jamais se revoir. Il donna à sa femme des conseils fort sages pour elle et pour sa famille. Dans le temps qu'on paquetait ses hardes et ses papiers, qui furent transportés avec lui à la Bastille, pendant tout le chemin, il ne lui échappa aucune plainte ni aucune marque d'inquiétude.

La cour fut très satisfaite qu'on eût retrouvé un homme dont elle était si fort en peine et qui avait eu tant de temps pour s'échapper sous son déguisement. Il y a une espèce d'étourdissement qui s'empare des plus grands esprits et qui leur fait oublier leurs propres lumières et les précautions qu'ils se doivent à eux-mêmes dans les occasions les plus importantes.

On se mit en même temps en quête des autres complices qui devaient être répandus dans la province de Normandie, suivant le projet de Latréaumont. Mais quelques soins que l'on pût prendre pour les découvrir, il fut impossible d'en rien pénétrer (1). La mort de Latréaumont les avait tous mis à l'abri. Il avait le ressort de tout dans la main sans nul écrit. On voyait par les cinq cent cinquante habits de gardes et par le plan qu'il avait fait de s'emparer de Honfleur et d'exécuter de si grandes choses en un jour, que quantité de gens étaient apostés pour se joindre à lui au premier signal; mais ces indices ne purent tomber sur personne en particulier, et les coupables se trouvèrent même exempts de tous soupçons.

(1) L'erreur que commet ici Du Cause serait tout à fait inexplicable si l'on ne savait dans quel mystère se poursuivaient alors les pro-cédures criminelles. En réalité, et comme il est dit plus haut, d[e] nombreuses arrestations suivirent la découverte du complot, ain[si] qu'en font foi les documents. Mais les personnages compromis pa[r]vinrent à se justifier et ne furent l'objet d'aucune condamnatio[n]. Ce sont ces diverses circonstances que Du Cause paraît avoir igno-rées. — E. D.

Les bruits de la conspiration qui avaient d'abord été confus étant devenus plus certains, et son étendue plus connue par les papiers qu'on avait trouvés chez les accusés, il n'y eut personne qui n'en fût effrayé. Chacun regardait le péril où s'était trouvé l'État comme son propre péril. En effet, le projet et son exécution devaient embrasser tout le royaume et y produire un renversement général et une horrible confusion. Le Dauphin de France, unique successeur à la Couronne, enlevé d'une manière à ne pouvoir être secouru, à la chasse, seul, loin de la cour de vingt ou trente lieues, car c'étaient là ses traites ordinaires, lorsque le loup qu'il chassait gagnait les bosquets de Normandie, comme il arrivait très fréquemment, toute sa suite éloignée de lui de plusieurs lieues, entouré de faux gardes du Roi, chargés de le consigner à la flotte ennemie, qui aurait pu penser à le secourir, ni à le suivre dans des chemins détournés et si près de la mer ?

Le péril où se serait trouvée la personne du Roi étonnait encore davantage, car il est certain que ce prince, se confiant uniquement en la fidélité et en l'amour de ses peuples, n'avait qu'environ soixante hommes pour toute garde, qu'on pouvait facilement opprimer dans une surprise. Le reste de la cour, composé de vieillards, de ministres, de femmes et d'officiers de la chambre et de la bouche, devait être immolé et ne pouvait faire aucune résistance dans un lieu comme Versailles, ouvert de tous côtés. Latréaumont trouvait tout d'un coup dans le butin de ce lieu si superbe de quoi récompenser ses complices et exercer en même temps s vengeances pour le prétendu tort qu'on lui avait it en le chassant des troupes.

Leur retraite n'eût pas été difficile. La prise de ιonfleur où se devaient rendre le même jour les ιisseaux hollandais leur en aurait donné un moyen ιsuré, et de là, leur arrivée en Bretagne, où les mu-

tins les attendaient, ne pouvait recevoir d'obstacle.

Quant à la province de Bretagne, le duc de Chaulnes qui y commandait ne cessait point d'écrire à la cour que la noblesse qu'il avait fait armer n'était point capable de résister à la multitude de rebelles et qu'il avait un pressant besoin de troupes réglées. Lorsque les circonstances de la conspiration furent devenues publiques, elles augmentèrent considérablement les inquiétudes qu'on avait de ce côté, étant à craindre que cette révolte n'eût des suites très dangereuses pour l'État.

Ainsi on connut toute l'étendue du péril auquel la France avait été exposée. Jamais conspiration n'avait été tramée avec tant d'art entre moins de complices ni avec des mesures plus sûres, ni si proportionnées aux desseins des conjurés, qui en rendaient l'exécution infaillible.

On a toujours cru que les Espagnols ou les Hollandais bornaient leur entreprise à l'enlèvement de Monseigneur le Dauphin, à soutenir la révolte de Bretagne et à la prise de Honfleur. Les intrigues du comte de Monterey avec Vanden Enden et ses complices rendaient les Espagnols maîtres de toute cette négociation. Honfleur qui était l'objet le plus proche donnait un fort aux ennemis à l'embouchure de la Seine, à l'opposite du Havre de Grâce, qui empêchait le commerce de Rouen et de Paris et leur assurait une entrée en France.

La place était à peine gardée. Latréaumont, qui avait contracté une grande familiarité avec le gouverneur, devait aller lui demander à souper avec quelques-un de ses amis, l'égorger pendant le repas et avec détachement de faux gardes qui le suivaient et qui seraient glissés dans la ville faire main basse sur garde et sur tout ce qui résisterait, et, par des signau appeler la flotte hollandaise qui était à portée. L'e

trémité ou se trouvaient les Hollandais et les Pays-Bas espagnols semblait autoriser ces ruses de guerre qui devaient nécessairement produire une grande diversion des armes du Roi et en arrêter les progrès dans leurs pays, et la prise du Dauphin de France pouvait les dédommager par sa rançon de tout ce qui leur avait été pris et de tous les frais de la guerre.

Le surplus de cette détestable conspiration était l'ouvrage du seul Latréaumont, le plus perfide de tous les hommes et le plus capable des plus grands forfaits. Il y avait alors dans la province de Normandie plusieurs troupes de bandits qui, n'ayant point de demeure fixe, tyrannisaient les peuples par de continuels brigandages. Il y a beaucoup d'apparence que c'était là les acteurs dont Latréaumont devait se servir comme gens déterminés et capables de tout entreprendre par l'espérance du butin. On a eu beaucoup de peine à purger la province de ces sortes de malfaiteurs pendant une longue suite d'années (1).

Il me souvient que pendant que la cour était dans le premier étonnement de toutes ces funestes entreprises, le Roi étant au milieu d'un grand nombre de ses courtisans les plus qualifiés parmi lesquels je m'étais mêlé, leur dit que ses ennemis se seraient trouvés fort éloignés de leur compte si, par l'enlèvement de Monseigneur, ils avaient espéré de grands avantages pour leur parti; que, quoiqu'il eût pour son fils unique toute la tendresse qu'un bon père pouvait avoir, rien au monde n'aurait été capable de le porter à rien faire qui pût tant soit peu ternir sa réputation.

Les gens de bien ne cessaient point de murmurer contre le ministère qui par deux défauts de prudence et de bonne politique avait mis l'État à deux doigts de

(1) Il est bien remarquable que cent trente ans plus tard, sous le Consulat, les mêmes faits se renouvelèrent dans les mêmes lieux, après la dispersion des bandes de Frotté. — E. D.

sa perte, l'un d'avoir fait marcher toute la maison du Roi à l'armée pour augmenter les forces, sans pourvoir à la sûreté de la personne royale, l'autre d'avoir dégarni les provinces éloignées de troupes capables de les contenir dans un temps où les murmures publics se faisaient entendre de toutes parts, contre les différentes sortes d'impositions qu'on était obligé de lever sur les peuples et sur la noblesse pour soutenir les frais de la guerre, et contre la violence et les frais immenses qu'avaient à subir les contribuables.

Après que la cour eut pris toutes les précautions qu'elle crut nécessaires pour empêcher les suites de conspiration, on se mit en devoir de faire le procès aux accusés. Mais le marquis de Louvois qui en était le premier moteur étant tombé malade, on sursit pendant assez longtemps la procédure.

Je profitai de cet intervalle pour revenir à Paris, où j'étais plus à portée de recevoir des nouvelles de ma maîtresse. Sa fidèle Babet continuait à entretenir notre correspondance par lettres ; mais je n'étais point content de ne plus la voir elle-même, et, quelques ordres qu'elle m'eût donnés de n'y point penser, je ne pus me résoudre à obéir.

Un jour, après m'être fait raser fort près, je me frottai légèrement le visage avec la poudre que Vanden Enden m'avait tant vantée. Je fus étonné de me trouver tout à coup fort beau. Mon teint s'était merveilleusement éclairci, ma peau était devenue fraîche, vive et d'un éclat de beauté surprenant. Je me fis déguiser en paysanne, et, prenant à mon bras un panier de fort belles pêches, j'allai en cet équipage demander Babet de la part d'une fille de son pays.

Babet vint, et, ne me reconnaissant pas, elle deman mon nom. Je répondis que j'étais sa cousine Jea nette qui venait de la part de sa mère lui apporter d fruits de son jardin, et, en même temps, un éclat de r

me prit, sans pouvoir m'en empêcher, par où elle me reconnut, et sans se déconcerter le moins du monde :

— Et vraiment, dit-elle, je vous remets à merveille.

Éclatant de rire à son tour, elle me demanda des nouvelles de sa parente. Après quoi elle admira la beauté des fruits que je lui apportais et me pria de les présenter moi-même de la part de sa mère à sa maîtresse. Elle eut la malice de ne la point prévenir sur cette aventure. Mlle Anceau parut et reçut mon compliment villageois et mes pêches sans me reconnaître. Mais Babet s'étant prise encore à rire, sa maîtresse me considéra avec plus d'attention, et à la vivacité de mes yeux appliqués aux siens, elle me reconnut.

— Vous ressemblez fort, me dit-elle alors, à un garçon pâtissier que j'ai vu autrefois.

Cependant, il ne lui échappait aucun mouvement de surprise, si ce n'est un grand rouge qui lui couvrit un moment les joues. Nous fûmes une heure ensemble, et quoiqu'elle fût observée de fort près, nous eûmes le temps de nous entretenir en mots couverts sur l'état de nos affaires, dont la fortune semblait aplanir les difficultés. Mais la prudente Babet l'ayant plusieurs fois tirée par la manche, elle céda enfin, et nous nous séparâmes, nos cœurs et nos yeux parlant beaucoup plus que nos bouches. J'étais si gentille qu'il n'y eut point d'homme de bon air sur ma route qui ne me demandât :

— Belle fille, qu'avez-vous à vendre ?

Cette entrevue nous fut très utile pour concerter les mesures que j'avais à prendre pour vaincre l'obsti-n ion des parents de Mlle Anceau. J'étais en état de fa re parler le ministre en ma faveur et d'obtenir du R i même sa protection, qui était alors entièrement d clarée pour moi. Mais le plus heureux de ma visite fu de rassurer l'esprit de ma maîtresse que le bruit de

ma fortune prochaine avait alarmée. Dans l'opinion de toute la cour, je devais en peu de temps monter aux charges et aux dignités, et me voir accablé d'honneurs et de richesses, ayant eu le bonheur de rendre un service si essentiel au plus magnifique et plus puissant roi du monde. Ces brillantes idées avaient jeté quelque ombrage dans l'esprit de Mlle Anceau, qui regardait sa fortune présente fort au-dessous de cette élévation; comme il semblait que j'y touchais déjà, et comme on se plaît à se tourmenter sur les moindres choses, elle était dans une crainte mortelle que, aveuglé de tant de prospérités, je ne vinsse à former d'autres desseins plus proportionnés à mon ambition.

Elle fut assurée que tous mes désirs n'étaient que de partager avec elle tout ce que la faveur pouvait m'amener de biens et d'élévation. Elle reçut avec plaisir le dépit où je parus être, qu'elle m'eût soupçonné de cette lâcheté, et elle m'a avoué depuis qu'elle n'avait jamais été si agréablement touchée des protestations de tendresses que je lui avais tant de fois réitérées, qu'elle l'avait été de ma colère en cette occasion.

V

Le procès des conspirateurs. — Propos malveillants de mes ennemis. — Raisons qui me justifient. — Immobilité de la famille de Rohan. — Ses défenseurs. — Affreuse proposition qui m'est faite par l'un des juges. — Le marquis d'Ambre. — Je refuse de l'accuser. — Nouvelle entrevue avec M. de Louvois. — Je suis confronté avec Vanden Enden et avec le chevalier de Rohan. — Imprudentes réponses de ce dernier. — Fin de l'instruction.

Cependant, le marquis de Louvois étant rétabli de son indisposition, le Roi nomma des commissaires de son conseil pour instruire le procès des accusés et pour les juger en dernier ressort. Pendant l'instruction, ...

dura près de deux mois, le ministre et les juges ne cessaient pas de m'appeler pour éclaircir une infinité de faits dont j'étais instruit.

Dans ces mouvements continuels, tantôt à Paris, tantôt à la cour, je ménageais toujours des moments pour me présenter devant le Roi. Ce grand monarque affectait souvent de me démêler de la foule et de me faire l'honneur de me parler en particulier. Ces distinctions m'attiraient des caresses et des embrassades des courtisans, de ceux même qui m'étaient entièrement inconnus. Suivant l'usage de la cour qu'il faut aussi payer de la même monnaie sans s'y laisser prendre, chacun vient en pareilles occasions s'intéresser en ce qui vous regarde, vous faire de prétendues confidences, pour en tirer de véritables. Je n'ai jamais donné dans ces pièges :

Un jour, le Roi parlant à l'ambassadeur d'Angleterre et me montrant de la main :

— Voilà, dit-il, mon écolier qui en sait plus que mes ennemis.

Je recevais ainsi au dehors et en public des louanges et des honneurs. Il n'en était pas de même en particulier et dans le secret entre les courtisans. Je fus averti qu'on raisonnait très différemment de ma conduite. Les uns par jalousie de ma bonne fortune prochaine, les autres par la haine qu'ils portaient au marquis de Louvois, et d'autres enfin par des sentiments de pitié qu'ils avaient pour le chevalier de Rohan, me regardaient comme un homme odieux, qui pour se pousser s'était prêté témérairement à la passion du ministre, pour opprimer des personnes innocentes.

— Quelle apparence, ajoutait-on, qu'un misérable maître d'école, avec deux ou trois hommes seulement et une vieille femme, tous sans autorité, pouvoir ni caractère, ait pu concevoir un dessein contre l'État et contre la famille royale? A qui pourrait-on jamais

persuader cette vision? Sont-ce là des personnes sur qui puisse seulement tomber le soupçon d'un si grand projet? Mais, d'ailleurs, sa qualité d'écolier le rend récusable. Il accuse son propre maître. Il viole les droits les plus sacrés de l'hospitalité et de la reconnaissance. Avec qui pourra-t-on vivre désormais avec sûreté, si l'on écoute ainsi les perfides et les calomniateurs manifestes qui croiront s'établir sur votre perte, en vous déférant comme criminel d'État auprès de ceux qui ont l'autorité en main et qui seront vos ennemis déclarés?

C'est ainsi que dans plusieurs conversations particulières on me déchirait, ce que je ne méritais point certainement. Aussi lorsque ces personnes passionnées s'échappaient à s'expliquer de la sorte en présence de ceux qui étaient instruits du fond de la conspiration, on ne manquait point de les relever sur tous ces points. La loi générale de tous les États et de toutes les républiques du monde n'oblige-t-elle pas les sujets à révéler ce qui se trame contre la sécurité publique, le gouvernement et la personne des souverains, à peine d'être traités comme complices du crime de lèse-majesté et punis d'une mort infâme? N'y est-on pas encore engagé par l'amour de la patrie qui a toujours été sacré chez toutes les nations, et y a-t-il un sujet qui ne doive préférer le salut de sa patrie à sa propre vie?

J'aurais pu ajouter pour ma justification qu'il n'y avait aucun lien ni de bienséance ni d'amitié entre Vanden Enden et moi. Je n'étais ni son disciple, ni son domestique, ni attaché à lui par quelque raison que ce fût. J'étais chez lui comme dans une auberge publique au milieu de Paris. A l'égard des projets et du péril de la conspiration, la vérité en était avérée par des preuves complètes. Quant au petit nombre et à la qualité des coupables, c'était en cela même que ce complot était plus formidable, le secret plus assuré

et l'exécution plus certaine par les secours des ennemis avec lesquels il avait été tramé.

Si le ministre prenait de là une occasion d'exercer son animosité particulière contre le chevalier de Rohan, cela ne pourrait me regarder en aucune manière. J'avais fait ce que tout bon Français et tout bon sujet était obligé de faire indispensablement sous les plus terribles peines. Après tout, j'avais découvert un espion dangereux, un émissaire des ennemis caché sous la figure d'un maître d'école, qui tramait la plus dangereuse et la plus noire de toutes les perfidies contre la famille royale et contre l'État.

En tout cela, on ne touchait point encore une autre raison qui m'était particulière, c'était une passion extrême pour la personne du Roi et pour sa conservation pour laquelle j'aurais donné avec joie mon sang et ma vie. Je m'élevais ainsi au-dessus de ces rumeurs injustes, n'ignorant pas que, même en faisant le bien public, on ne peut se soustraire aux censures des particuliers.

Par les papiers qu'on avait trouvés chez les accusés et par les interrogatoires qui leur furent faits à différentes reprises, on eut toutes les preuves de la conspiration. Les courtisans commencèrent alors à se donner des mouvements en faveur du chevalier de Rohan. Son nom, ses qualités personnelles, ses services, sa jeunesse, tout conspirait à intéresser pour lui les personnes les plus indifférentes. Les intrigues se multiplièrent, soit pour exciter en sa faveur la clémence du Roi, soit pour calmer l'esprit du ministre. Le premier effet de ces secrètes négociations fut que le Roi, ayant un jour démêlé parmi la foule des courtisans, appela et me dit tout bas de ne plus lui parler en blic, mais de lui écrire ce que j'aurais à lui dire. Les diences particulières auxquelles il m'avait souvent même appelé furent ainsi entièrement interrom-

pues, et je n'eus occasion d'écrire à Sa Majesté qu'une seule fois.

Ce qui excitait le plus un grand nombre de personnes de distinction de la cour à s'intéresser au chevalier de Rohan était non seulement la haine secrète qu'on avait pour le marquis de Louvois, son ennemi, mais plus encore l'abandon général où il était du côté de sa famille. Toute cette illustre maison ne fit aucun mouvement, soit par politique pour marquer au Roi qu'elle ne reconnaissait plus son sang dans un sujet qui avait été coupable de violer la fidélité qui lui était due, soit qu'elle crût par cet abandon donner plus d'amis à cet infortuné et attirer sur lui plus fortement la pitié des personnes les plus accréditées. Cependant la princesse de Soubise (1) était alors en une très grande faveur d'autant plus particulière que la passion que le Roi avait pour elle était plus secrète et plus cachée. C'était, au reste, la plus belle femme de la cour, de la conduite la plus réglée et la plus sage aux yeux de tout le monde.

Les ennemis du marquis de Louvois devinrent donc les protecteurs du chevalier de Rohan. Le nombre en était fort grand. Les uns, jaloux de la faveur du ministre qui semblait déjà gouverner toutes choses selon ses vues, cherchaient à l'abaisser et à diminuer son crédit. Les autres, piqués de ce qu'il exigeait des sou-

(1) Anne de Chabot, mariée en 1663 à son cousin François de Rohan, en faveur duquel elle obtint de Louis XIV l'érection en principauté de la baronnie de Soubise. Mariée à seize ans et admirablement belle, elle n'avait pas tardé à attirer sur elle l'attention du roi. Elle devint et resta longtemps sa maîtresse. Pendant dix ans, elle fut assez habile pour ne point laisser se rompre en dépit des favorites en titre, le lien qui existait entre eux. L'amitié survécut à la galanterie, et l'habile favorite sut même faire tourner à son profit la jalousie qu'elle inspirait à Mme de Maintenon. Elle mourut en 1709, léguant à sa descendance d'immenses richesses. Elle était la cousine du chevalier de Rohan. — E. D.

missions de tous les grands de la cour qu'il affectait de mortifier en toutes sortes de rencontres, surtout ceux qui étaient dans le service, aspiraient à se venger des mauvais offices qu'ils prétendaient en avoir reçus ou des rebuffades qu'ils en avaient souffertes, car il était naturellement brusque et impérieux.

Le parti du chevalier de Rohan s'augmentait encore d'un grand nombre de personnes qui étaient attachées à sa maison et qui étaient bien persuadées que les offices qu'on pouvait lui rendre ne laisseraient pas de plaire à toute sa famille, quelque indifférente qu'elle parût être pour sa défense. On rappelait alors tous les sujets de plainte qu'il avait contre le ministre, plusieurs mauvais traitements qu'il en avait reçus et les démarches qu'il avait inutilement faites pour s'attirer ses bonnes grâces; qu'ayant voulu prendre des mesures pour s'instruire si le Roi avait quelque chose à lui reprocher ou à reprendre dans sa conduite, ce prince prévenu sans vouloir l'entendre l'avait toujours renvoyé à son ministre, qui, étant ainsi l'arbitre de la fortune d'un homme de ce rang, l'avait toujours rebuté; en sorte qu'il n'y avait point de patience humaine qui n'eût été poussée au bout par tant de duretés et par tant d'injustices; qu'au reste ce n'était point le zèle du bien de l'État qui animait le ministre à poursuivre la perte du chevalier de Rohan, mais sa haine invétérée contre ce seigneur et l'avantage particulier qu'il y trouvait en ce qu'il se rendait par là plus formidable à un certain nombre de personnes distinguées qui faisaient une espèce de parti contre lui, unies à M. le maréchal de Turenne qui, dès ce temps, commençait à se plaindre hautement de la conduite du ministre à son égard.

Toute la cour était ainsi disposée en faveur du chevalier de Rohan, excepté les amis particuliers et les créatures du marquis de Louvois, en quoi l'on ne peut

trop admirer les divers mouvements des courtisans et leur légèreté qui tourne à tout vent. Quoiqu'il fût vrai que le chevalier de Rohan s'était plaint depuis longtemps des procédés du ministre, il est certain que ces murmures n'avaient pas toujours eu de justes fondements. Mais la qualité et la naissance prennent souvent pour injure ce qui n'en a même pas l'apparence; le rang et la dignité des personnes grossissent l'objet, l'esprit s'aigrit et s'irrite par un refus, quoique juste. Le marquis de Louvois n'était point fait pour en adoucir l'amertume par le tour des paroles. Il était absolu et entendait que les grâces dépendissent de sa libéralité. Le chevalier de Rohan semblait au contraire commander en les demandant. De là venaient les dégoûts qu'on lui donnait. Sa fierté naturelle en souffrait.

On apporta beaucoup de soins et de diligence pour hâter l'instruction du procès, les commissaires passaient une grande partie du temps à la Bastille pour confronter les témoins et les pièces aux accusés. J'avais ordre de ne pas m'éloigner (1).

Un jour, étant allé faire ma cour à un des juges, il me mena dans son parterre. Là, étant seuls, après qu'il m'eut expliqué quantité de faits qui résultaient du procès, et que l'exécution du projet des conjurés avait été fixée à un certain jour de chasse qui était fort proche, il éleva sa voix pour me dire qu'on avait été très heureux que j'eusse découvert des complots si funestes, et que l'État me devait être à jamais obligé de m'être attaché à cette découverte, même au péril

(1) L'instruction préparatoire ne prit fin que dans les derniers jours d'octobre. A cette date, sur le rapport de MM. de Bezons et d Pommereu, fut constitué le tribunal chargé de procéder à l'instru tion définitive sous la présidence du chevalier d'Aligre. M. de l Reynie remplissait les fonctions de procureur général. Il requéra la peine de mort contre les quatre accusés chevalier de Rohan, ch valier Préau, marquise de Villars et Affinius Vanden Enden. — E. I

de ma vie, exagérant infiniment les grandes récompenses que je devais en espérer.

Ensuite, ayant rêvé quelque temps, comme un homme qui cherche à s'expliquer sur quelque chose de très important, il me dit que je pouvais compter sur une très grande fortune si je voulais ajouter à mes dépositions que j'avais vu le marquis d'Ambre (1) dans les conférences secrètes que j'avais rapportées des autres conjurés.

Cette proposition du juge m'effraya, et je fus quelque temps sans lui répondre. Je m'imaginai d'abord qu'il me la faisait pour m'éprouver, mais, jugeant par d'autres circonstances que ce discours pouvait être sérieux, je feignis que je ne connaissais pas celui dont il me parlait. Il prit soin alors de me le dépeindre : grande taille, teint brun et grands cheveux noirs. Il ajouta qu'il me serait facile de le voir à la cour et d'en prendre une juste idée ; que je rendrais là un très grand service, et que ma fortune était très assurée.

J'avoue que je ne puis penser à cet entretien qu'avec

(1) Gelas, marquis d'Ambre, mourut en 1721, à quatre-vingt-deux ans. Il avait été lieutenant général en Guyenne. Très indépendant et très fier, il quitta le service pour ne pas donner du Monseigneur à Louvois, ce que ni celui-ci, ni le roi, dit Saint-Simon, ne lui pardonnèrent jamais. Il eut plusieurs fils, qui portent le nom de Lautrec. L'un d'eux fut lieutenant général, chevalier de l'Ordre, et épousa une sœur du duc de Rohan. Un autre fut tué en 1705, dans la campagne d'Italie, en exécutant un ordre du maréchal Médavy de Grancey, sous les ordres duquel il servait. L'aîné avait épousé en 1715 la fille cadette du premier président de Mesmes, et, très malheureux en ménage, il quitta le service pour se retirer en province.

[T]out porte à croire que le conseiller qui osa proposer à Du Cause [d'ac]cuser un innocent était M. de Bezons. Louis Bazin de Bezons, [maî]tre des requêtes au Parlement, avait débuté au Parlement de [Met]z et fut intendant à Lyon en 1686. Il mourut en 1700. Il était [am]i de Louvois et semble avoir toujours été disposé à rendre des [serv]ices, plus encore que des arrêts. — E. D.

une extrême horreur, et je voudrais pouvoir l'oublier; mais il a eu trop de suites, d'ailleurs il est très propre à faire connaître combien il est dangereux de se faire des ennemis, surtout à la cour, où les voies obliques sont si connues pour opprimer l'innocence.

Le marquis d'Ambre m'avait toujours témoigné une amitié particulière, et l'on me proposait de le perdre! L'horreur du crime m'épouvantait, mais je n'étais guère moins irrité qu'on me fît l'injure de croire que je pouvais être capable de le commettre; je me modérai néanmoins et je me contentai de répondre que ne connaissant point cet homme, il pourrait me traiter de faux témoin et m'exposer à quelque fâcheux événement. On verra dans la suite combien mon refus m'a coûté de peines.

La noblesse était la moindre des qualités du marquis d'Ambre. Il servait depuis longtemps et servait bien auprès de M. de Turenne et des autres généraux. Mais ses liaisons, sa fierté et sa liberté gasconne lui avaient attiré de puissants ennemis. Je fus quelque temps à délibérer si je ne devais pas comme ami lui faire confidence de cette aventure; mais connaissant son humeur vive et emportée, je jugeai que ce serait me perdre inutilement pour lui. Je faisais cependant des réflexions sur les périls auxquels on est exposé dans le grand monde, où souvent par des intrigues criminelles la vertu n'est point à l'abri de la calomnie, ni des plus grands dangers.

Je n'étais pas moins étonné de voir à quel prix la fortune se donne quelquefois; que le crime puisse servir de degré pour y monter, et qu'elle se refuse aux gens de bien. Le crédit et l'autorité qui élèvent à la fortune qui il leur plaît exigent une grande servitude, et que tout fléchisse sous leur pouvoir. Tout ce qui leur résiste, tout ce qui leur déplaît est criminel. Mille voies leur sont ouvertes pour accabler ceux qu'il

haïssent. Mais à combien de surprises dangereuses les meilleurs rois ne sont-ils pas exposés! Combien d'illustres personnages et d'excellents officiers de guerre, sous ce règne, ont perdu les bonnes grâces du Roi non seulement sans avoir aucune chose à se reprocher, mais encore sans pouvoir deviner d'où leur venait leur disgrâce! Le marquis d'Ambre et un très grand nombre d'autres l'ont éprouvé; le marquis de la Fare, si célèbre par ses actions de valeur et par sa littérature, qui a produit des ouvrages d'un goût exquis, n'a pu découvrir qu'après plus de vingt ans la calomnie sur laquelle il avait été exclu du service et perdu dans l'esprit du Roi par un trait du ministre favori.

La proposition qui m'avait été faite et que j'avais rejetée me donnait cependant de l'inquiétude. J'étais devenu malgré moi le dépositaire d'un secret effroyable. J'avais refusé d'y entrer et de servir d'instrument pour perdre un homme de condition d'un vrai mérite, et mon ami. Tout cela ne pouvait être impunément et sans quelque retour sur moi. Je résolus d'aller à la cour pour essayer de pénétrer s'il y avait quelque changement à mon égard.

J'y fus reçu à l'ordinaire, avec les mêmes marques de bonté du Roi et du ministre. M'étant trouvé ensuite parmi une foule de courtisans, je fus abordé par le marquis d'Ambre, qui, après m'avoir fait des reproches obligeants sur ce qu'étant mon ami, je ne lui avais pas fait confidence de la découverte que j'avais faite de la conspiration, me blâma de ce que je m'étais adressé au ministre au lieu que j'aurais dû en parler directement au Roi; que je n'avais rien à espérer du marquis de Louvois; que si le carrosse de la Dufrénoy (1) s'était embourbé et si, par hasard, je me fusse trouvé à portée

(1) Allusion à l'une des liaisons que l'on attribuait à Louvois, qui passa aussi pour être l'amant de la maréchale de Rochefort. — E. D.

de donner la main à cette belle pour la tirer de son embarras, j'aurais pu espérer toutes choses, fussé-je le dernier des hommes, mais qu'ayant rendu au Roi et à l'État un service signalé, au péril de ma vie, cela ne serait conté pour rien auprès de lui.

Je remerciai le marquis d'Ambre de l'intérêt qu'il portait à ma fortune. Je l'assurai qu'il ne risquait rien à me parler de la sorte d'un homme dont il avait lieu de se plaindre; que j'étais cependant obligé de l'avertir qu'il devait être très circonspect et très attentif à sa conduite; qu'il prît garde à ne donner aucune prise à ceux qui cherchaient à le perdre. Il me pressa de m'expliquer; mais comme il y avait du danger qu'on nous vît ensemble, je me séparai de lui.

Le marquis de Louvois, dans l'audience que j'eus de lui, me parut très content de moi. Il me dit qu'on lui écrivait que j'étais nécessaire à Paris. Je m'y rendis le même jour, et le lendemain je fus confronté avec Vanden Enden. Dès qu'il me vit, il parut surpris, ne sachant pas si j'étais là comme témoin ou comme accusé. Quand on lui demanda s'il me connaissait, il répondit qu'il me connaissait et qu'il était obligé de me rendre cette justice qu'il ne m'avait jamais ouï parler du Roi qu'avec un très grand respect et avec la tendresse d'un fils pour son père. On lui demanda ensuite s'il avait quelques reproches à proposer contre moi. Il répondit qu'au contraire, il m'avait reconnu pour un jeune homme rempli de sentiments d'honneur, et que si j'avais quelquefois murmuré contre les ministres, il fallait pardonner ces plaintes à un homme de cœur qui se voyait éloigné des emplois où il aspirait.

Mes dépositions ensuite lui furent lues; après qu' les eut entendues, il convint sans balancer qu'il n' avait rien que de véritable, et qu'il avait déjà expliqu dans ses interrogatoires les motifs qui l'avaient port à tout tenter pour sauver sa patrie. Ces entrevues d'u

témoin et d'un accusé sont très désagréables avec des personnes à qui on est obligé de nuire.

Deux jours après, Sagot, greffier (1), et trois des commissaires me conduisirent à la chambre du chevalier de Rohan. On lui dit d'abord que j'étais là pour être confronté avec lui. Ce fut alors que parut sensiblement son égarement d'esprit. Il parla sans ordre ni suite des guerres où il s'était trouvé et des actions de valeur qu'il y avait faites. Il s'emporta violemment contre certains officiers qui s'y étaient conduits lâchement. Il les nomma plusieurs fois avec mépris. Il dit que ces lâches, ces ignorants dans le métier de la guerre, n'avaient pas laissé de s'avancer prodigieusement par la faveur du ministre qui déshonorait le service, en appuyant de malhonnêtes gens au préjudice de bons officiers et des meilleurs sujets; que ces gens-là sans plaies, sans courir aucun risque, en se cachant dans les occasions périlleuses, étaient prônés comme des héros auprès du Roi; que lui malheureux, haï du ministre, sans aucun sujet, et perpétuellement persécuté, n'avait jamais pu rien obtenir; qu'il suffisait d'être homme de naissance pour être en butte au mépris et aux mauvais traitements d'un ministre sans naissance et ennemi mortel de la noblesse.

Il parla de sa famille, de sa généalogie, de ses ancêtres; il en voulait sur toutes choses au marquis de Sourdis (2) et à quelques autres qui l'avaient, disait-il, perdu auprès du ministre. Il parla de tout cela avec tant de confusion et avec tant d'emportement qu'on voyait bien que son esprit n'était point dans son assiette naturelle.

orsqu'il fut un peu plus calme, on lui demanda s n'avait pas quelques reproches à m'adresser. Il ré-

Le greffier en chef se nommait Fournier.

De la famille des deux Sourdis qui furent successivement archevi es de Bordeaux, et dont l'aîné fut cardinal. — E. D.

pliqua qu'il ne répondrait point que je ne fusse assis; que j'étais gentilhomme, et qu'il devait cet honneur à ma qualité. Quelque chose qu'on pût lui représenter qu'il n'était pas question de cérémonie et que ce n'était pas l'usage, il persista toujours à dire qu'il ne répondrait point à moins que je ne fusse assis; et comme il n'y avait qu'un seul placet dans sa chambre, on fut obligé d'en envoyer querir encore un, sur lequel on me fit asseoir.

Je lui marquai d'abord l'extrême peine que j'avais d'être obligé à servir de témoin dans une affaire dans laquelle il se trouvait impliqué; mais que mon devoir de sujet et la fidélité que je devais au Roi m'y avaient contraint. Il repartit qu'il donnerait sa vie pour le Roi, tant il l'honorait, et qu'en toute occasion il l'avait prodiguée, et qu'il était prêt à la prodiguer encore mille fois avec joie pour son service.

On relut ensuite mes qualités, où l'on avait employé (je ne sais pourquoi) celle d'écolier. On lui demanda de nouveau s'il avait quelque chose à objecter pour reprocher mon témoignage. Il s'écria contre cette qualité, qu'il était bien malheureux de périr de la main d'un écolier, ce qu'il répéta plusieurs fois avec de grands emportements et diverses marques d'un esprit fort dérangé.

Comme il ne proposait rien contre moi, on lui lut mes dépositions, et, sans lui donner le temps de répondre, M. de Pommereu, conseiller d'État, l'un des trois commissaires, voulant l'aider dans les moyens de se défendre et le prévenir que son complice était mort :

— Que dites-vous, monsieur, lui demanda-t-il, de feu Latréaumont?

Mais l'agitation dans laquelle était le chevalier de Rohan l'empêcha d'y faire aucune attention. M. de Pommereu lui réitéra la même question jusqu'à trois

différentes fois, et toujours inutilement. Loin de faire réflexion à une circonstance de laquelle il pouvait tirer tant de secours pour sa justification, il s'emporta de nouveau avec la dernière violence.

— C'est Sourdis, messieurs, disait-il, qui m'a perdu; il nous abandonna, Fonvilles et moi, lorsque nous étions aux prises avec les ennemis. Quand il revint à la cour, il y fut reçu du ministre comme un héros et moi dans le néant.

Il ajouta quantité d'autres plaintes et plusieurs injures contre les favoris du ministre, mêlant toujours à ses paroles des termes obscènes qui accompagnaient les dures épithètes qu'il leur donnait.

C'est de la sorte que se passa notre confrontation. Je ne sais si cet acte des commissaires fut régulier. J'ai ouï dire que dans les procès criminels toutes les formalités de la justice sont de rigueur, et que la confrontation en est une des principales et des plus essentielles. Le témoin et l'accusé s'expliquant en présence l'un de l'autre sur les faits qui sont rapportés peuvent les affaiblir et en changer les conséquences. Le chevalier de Rohan n'avait point été en état de raisonner dans le moment qu'on l'avait surpris, il n'avait avoué ni désavoué les faits. Il semblait qu'on aurait dû donner à l'impétuosité de sa bile et à la noirceur de sa mélancolie le temps de calmer leurs bouillons. Cependant, il n'y eut point d'autre confrontation faite avec moi.

Le lendemain, le marquis de Louvois m'envoya de bonne heure le vicomte de Marsilly, son confident; p ur me dire d'aller lui parler. Je me rendis auprès de l , et, m'ayant fait entrer dans son cabinet, il me déf ndit très expressément de révéler à qui que ce fût c qui s'était passé dans la chambre du chevalier de R han en présence des conseillers, dans la crainte, a ant que j'en pus juger, que je n'en rendisse compte

au Roi ou que le public n'en fût informé. Je fus très exact à observer cet ordre pressant, et si j'en parle aujourd'hui, c'est parce que ce petit trait de l'attention du marquis de Louvois mérite que j'en fasse mention, et que mon récit ne peut plus nuire à personne.

On ne me confronta point avec la vieille marquise de Villars (1), ni avec le chevalier de Préau, desquels je n'avais rien à dire, leurs intrigues avec les accusés ne m'étant point connues. Je n'avais présumé entre ces deux personnes qu'un commerce de galanterie qui était assez connu dans le public, mais on tira d'eux de fort grands éclaircissements sur les faits rapportés dans le procès, ayant parlé l'un et l'autre beaucoup plus qu'il ne leur convenait dans l'état où étaient les choses.

Le bruit se répandit aussitôt que le procès était entièrement instruit, et que les preuves de la conspiration et de toutes ses terribles circonstances étaient complètes. Les amis des coupables, surtout ceux du chevalier de Rohan, s'excitèrent pour redoubler à la cour leurs mouvements et leurs sollicitations auprès des juges. La famille de Rohan fut la seule qui demeura dans l'inaction, affectant sur tout ce qui se passait une parfaite insensibilité, que les zélés traitaient de cruauté et de barbarie.

Mais cette illustre maison, qui recevait des biens immenses du Roi pour soutenir sa splendeur, raisonnait de cette sorte. Si le chevalier est coupable, nous ne le reconnaissons plus pour être de notre sang et nous l'abandonnons sans pitié à son malheureux destin. En violant la fidélité qu'il devait au Roi, il a rompu tous les liens qui nous attachaient à lui, et nous devons prendre parti contre lui plutôt que de lui donner aucun secours. S'il est innocent, le Roi, par sa

(1) Du Cause de Nazelle ne la connaissait pas et ne la vit jamais. C'est ce qui explique qu'il l'appelle la « vieille » marquise de Villars. — E. D.

clémence naturelle et par les sentiments de bonté qu'il a pour nous, ne permettra pas qu'il périsse.

On leur répliquait que toutes les fautes ne sont pas également mortelles ; qu'il pouvait n'y avoir que de l'imprudence dans sa conduite ; qu'il n'en fallait pas davantage aux puissants ennemis qu'il avait pour le perdre ; qu'en pareilles occasions, l'innocence même avait tout à craindre ; qu'elle avait besoin de secours, que c'était déjà le condamner par la voix de toute sa famille, par une espèce de jugement domestique, que de ne prendre aucun intérêt à son honneur ni à sa vie. Toutes ces raisons si pressantes n'ébranlèrent point la famille ; une sage politique l'emporta.

DU CAUSE DE NAZELLE.

(*Publié par* ERNEST DAUDET.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VUES RAPIDES

— Dernièrement, mon cher camarade X... me disait...

— Comment cela, « votre cher camarade » ?

— Le mot vous étonne ?

— J'aurais dû me taire ; mais, après tout, le fait est notoire : ce cher camarade ne se plaît qu'à vous démolir.

— Je le sais bien ; il a toujours été jaloux de moi ; mais il faut lui passer cela : c'est mon seul ami.

*

Certes, j'ai commis des fautes, j'en aurai toujours le dur souvenir. Et cependant, je connais parfois la paix du cœur.

Serait-ce parce que j'ai toujours eu le culte de la Reconnaissance ?

*

Ce que l'on pense de pire peut n'être pas à critiquer.

Ce que l'on dit de mieux l'est presque toujours.

*

Les menteurs sont quelquefois les instruments voulus de ce juge, qui parle avec conviction de son amour de la vérité.

*

De combien de situations ne pourrait-on pas dire ce que j'entendis un jour exprimer sur les... Sganarelle :

— Il y en a moins qu'on ne dit, et plus qu'on ne croit.

*

La politique que j'ai vue, — à part quelques martyrs résignés, — ne fut qu'un concept d'avantages pour soi-même, ou de desagréments pour les autres, variable selon le caractère des pratiquants... personnages toujours très différents des travailleurs.

*

Jeunes, nous ne pardonnons pas à ceux qui négligent nos premières œuvres,

ni plus tard, à ceux qui nous les rappellent.

*

Cet homme, si doux et si poli, n'a point juré de n'être pas amer, ni soupçonneux, et s'il laisse des *Mémoires,* on n'y trouve que la satire aiguë de tous : gens et choses.

*

Nous vivons plus par la vanité que par les sensaons, et ce qui nous choque d'abord dans toute disrâce, c'est son témoin.

*

L'ironie, le scepticisme peuvent naître dans une

âme naïve de son embarras devant les défauts haïs qu'elle trouve chez ses alliés, et des vertus ou simples parités d'humeur qui la charment chez des adversaires.

*

Les mauvais deviennent encore pires, et les pires eux-mêmes se dégradent encore par la comédie du Bien.

*

En évoquant tel désastre passé, oserait-on vouloir qu'il n'eût pas eu lieu, en place d'un autre événement inconnu, pas même deviné, tandis que le souvenir de l'autre a déjà presque sa douceur de légende ?

LOUIS DÉPRET.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Gymnase. — *Mademoiselle Morasset*, comédie en quatre actes de M. Louis Legendre.

Bibliographie : *de Dumas à Rostand*, par M. Augustin Filon.

Le théâtre du Gymnase a fait succéder, sur son affiche, à l'*Amorceur* de M. Léon Gandillot *Mademoiselle Morasset* de M. Louis Legendre. C'est une comédie de plus de mérite sans doute que d'intérêt, où l'influence de M. Georges Ohnet et celle de M. Ibsen sont également sensibles, et qui, si, comme on le dit, l'histoire qu'elle met en scène est vraie, exagère l'invraisemblance du vrai. Au siècle où nous sommes, la restitution d'une fortune mal acquise ou son refus par l'héritier, fils ou fille, gendre ou neveu, n'est pas un événement commun, et Mlle Morasset court grand risque de rester une recommandable exception. La pièce est bien jouée par M. Lérand et Mlle Duluc.

Si *Mademoiselle Morasset,* dont la première représentation est déjà lointaine, ne peut me retenir davantage, il se trouve qu'au moment où j'écris, celle du *Roi de Rome* de MM. Pouvillon et Dartois, qui doit être donnée au Nouveau-Théâtre, n'a pas encore eu lieu, et j'en profiterai donc pour parler aujourd'hui d'un livre nouveau, *de Dumas à Rostand,* que son auteur, M. Augustin Filon, qualifie d'esquisse du mouvement dramatique contemporain.

***

M. Augustin Filon, qui est un esprit des plus fins, de veine classique et de goût exercé, est pourtant un de ces écrivains dont on peut dire qu'ils n'ont pas rempli tout leur mérite. La faute en est, je crois, à la politique qui a pesé sur sa vie et quelquefois aussi sur son jugement. Pour la notoriété et le succès, comme pour la direction et l'appropriation de son talent, il lui a manqué sans doute un contact plus direct ou plus prolongé avec le lecteur français. Retiré en Angleterre, il y est devenu peut-être un peu plus Anglais qu'il ne faudrait. Il y a pris une façon d'humour un peu sèche dans l'expression et une habitude un peu âpre dans la critique qui sent son émigré. C'est un excellent fruit, un peu piqué.

Il a fait paraître en 1895 des études sur le théâtre anglais, par où l'on fut fort étonné d'apprendre à Paris que le théâtre anglais existait. Ce fut une nouveauté. Ces études furent publiées dans une revue française. Celles qu'il vient aujourd'hui de réunir en volume furent écrites pour une revue anglaise et sont relatives, on le sait, au théâtre français dont l'Angleterre, et l'Amérique aussi, connaissaient, je pense, l'existence. Notre ignorance ajoutait au premier livre un mérite que l'Anglais ne pouvait reconnaître au second. Mais il en a d'autres qui, justement, valent surtout pour nous.

C'est ce qu'a pensé M. Augustin Filon. Lorsqu'on le pressa d'écrire ces dernières études, il se récria, dit-il, et se récusa d'abord. « J'expliquai qu'après avoi été dans ma première jeunesse un amateur passionn de théâtre, un vrai pilier de spectacles, je m'étai trouvé, par suite d'une certaine révolution survenu en France, brusquement séparé de ce monde que j'ai

mais et que les circonstances ne m'avaient jamais permis d'y rentrer. Savez-vous bien que je n'ai pas mis le pied à la Comédie-Française depuis un quart de siècle? Il n'y a peut-être pas un homme cultivé, non seulement en France mais en Europe, qui eût à faire un pareil aveu. N'y aurait-il pas à la fois de l'imprudence et de l'impudence à vouloir enseigner aux gens ce qu'ils savent mieux que moi? »

Voilà, n'est-il pas vrai? des conditions bien particulières pour étudier le théâtre contemporain; M. Filon exagère encore ce qu'elles peuvent avoir de particulier en se flattant qu'il serait le « Rip van Winkle, l'Epiménide du monde dramatique », et surtout en se persuadant « qu'il serait piquant d'étudier, par exemple, la comédie rosse ou le Théâtre-Libre comme il aurait étudié les mystères ou les soties, ou notre ancien théâtre de la foire ». Il y a autant de prétention que d'erreur dans cette supposition. Il est resté pendant vingt-cinq ans éloigné du théâtre; cette absence, si elle ne lui confère pas une compétence spéciale, n'ajoute rien non plus à son impartialité. Il peut étudier les mystères et les soties en eux-mêmes ou les mettre à leur place et à leur rang dans des tentatives et des efforts périmés depuis longtemps, et la méthode historique, dont il parle, a là son application. Mais il se leurre lorsqu'il prétend l'appliquer en jugeant le théâtre contemporain d'après la formule dramatique de Dumas et d'Augier.

De même ce livre peut être un excellent *Manuel* pour les Anglais et les Américains en ce qu'il est un ompromis entre les idées et les mœurs françaises maifestées au théâtre, dans la mesure où l'on peut dire ue le théâtre parisien représente les idées et les nœurs françaises, donc entre ces idées et ces mœurs :t celles des Anglais et des Américains. Et c'est un grand mérite puisque M. Filon écrivait pour eux.

Mais où il se trompe encore une fois, c'est lorsqu'il prétend que son livre aurait la même utilité pour les Parisiens de la province et pour les provinciaux de Paris. « Ces catégories de lecteurs, dit-il, si différentes, se trouvent à l'égard de notre théâtre, à peu près dans le même cas que les Anglais. » En fait, oui, peut-être, bien que le Parisien de la province vienne souvent à Paris et que d'ailleurs les tournées dramatiques qui passent dans sa ville ou près de chez lui le puissent renseigner et tenir au courant, bien qu'aussi le provincial de Paris qui ne va pas au théâtre me paraisse une espèce assez rare. Mais quelle apparence y a-t-il que leur esprit se puisse accommoder d'une façon de critique dont se peut contenter avec raison un Anglais, puisque d'abord c'est à l'Anglais qu'on a pensé?

La vérité c'est qu'il est piquant de voir comment l'esprit propre de M. Filon a résolu ce problème : parler à des Anglais du théâtre français après s'être tenu pendant vingt-cinq ans dans l'ignorance de ce théâtre.



Les trois premiers chapitres du livre de M. Augustin Filon sont, pour ainsi dire, rétrospectifs : c'est l'âge de Dumas et d'Augier, puis M. Édouard Pailleron, M. Henry Becque et le naturalisme au théâtre et la comédie rosse, puis l'ancien Théâtre-Libre. Toute cette partie de sa critique est un peu menue et dispersée; elle manque un peu de cet air ordonné et dogmatique que M. Filon semblait promettre de lui donne Sur de tels sujets, il a déjà paru, d'ailleurs, de sérieus études de personnes qui avaient continué d'aller à pe près toutes les semaines au théâtre. A la fin du ch pitre qu'il consacre au Théâtre-Libre, M. Filon par de M. de Curel en des termes qui peuvent surprendr

On sait assez quel rang occupe M. de Curel parmi nos auteurs dramatiques. Qu'il y ait de la difficulté et de l'apprêt dans son talent et des parties encore embarrassées dans son génie, aucun même de ceux qui fondent sur lui le plus grand espoir ne le peut contester; mais que son talent n'ait pas les caractères de la maîtrise, qu'on ne sente pas en lui un génie âpre et vigoureux, c'est ce que personne non plus n'oserait soutenir. M. Augustin Filon ne lui veut tenir compte que de ses défauts. Voici ce qu'il écrit de M. de Curel, après *les Fossiles, l'Envers d'une Sainte, l'Invitée, la Figurante,* même après *le Repas du lion* dont il ne dit pas un mot alors qu'il se trouve le loisir d'ajouter une note pour *la Martyre* de M. Richepin : « Je suis forcé de m'avouer que M. de Curel, s'il n'a point d'esprit, n'a guère d'imagination; que son observation est rarement juste; que son dialogue manque d'aisance, de naturel et de vie. Il est littéraire, mais de la mauvaise façon, car, au théâtre surtout, mieux vaut ne pas écrire du tout qu'écrire trop. Son unique talent est d'analyser une situation donnée entre trois ou quatre personnages et d'en extraire les innombrables nuances de sentiments, successives ou simultanées, qu'elle comporte. — (Mais cet « unique talent » n'est déjà point si commun.) — En route pas d'émotions, pas de caprices, pas de trouvailles; aucun de ces brusques mouvements qui, en montrant la vie, dispensent de l'expliquer. » Il serait vraiment fâcheux que la partie du public français à laquelle prétend s'adresser M. Filon s'en tînt à ce jugement. Après tout c'est une plaisante idée que de croire qu'un amateur de théâtre, s'il ne peut aller au théâtre, lira, plutôt que les œuvres des auteurs dramatiques, un livre écrit sur eux pour des Anglais, et je doute fort, s'il lit les œuvres de M. de Curel, qu'il contresigne le jugement de M. Filon. L'occasion s'est déjà présentée pour moi de parler de M. de Curel à

propos du *Repas du lion;* j'espère qu'elle se représentera prochainement. Revenons donc au livre de M. Filon.

Ce qu'il dit de nos comédiennes est très amusant. Il n'y a rien là dedans, s'il vous plaît, de la méthode historique qu'il invoquait dans sa préface; c'est plutôt une chronique vive et pointue. Il admire comme il convient M. Coquelin et n'ose pas parler de M. Mounet-Sully. Quant à Mme Sarah Bernhardt, on sent qu'il a sur elle l'opinion de Balzac sur Hugo : « Hugo! eh bien! c'est un grand homme, n'en parlons plus! » Il a sur Jeanne Granier et à propos d'*Amants* de M. Maurice Donnay, ces phrases charmantes : « Avec ses gentillesses, ses câlineries, ses jolies façons de maîtresse sage, presque maternelle, Jeanne Granier pouvait, mieux qu'une autre, faire comprendre ces natures sensuelles et fines, douces et tendres jusque dans l'infidélité, adroites et prudentes jusque dans l'abandon et l'emportement de l'amour. La passion n'est pas pour ces femmes un état qui dure, un tempérament, mais une minute critique. Cette minute passée, elles sont sauvées, elles et tout ce qui vit autour d'elles. »

De Mme Réjane il dit : « Réjane a-t-elle un tempérament, une nature vraiment à elle? Ou serait-ce un singe incomparable qui contrefait toutes sortes de manières d'être? » Il reconnaît en elle la voix de Mme Céline Chaumont, puis celle de Mme Sarah Bernhardt; par moments il pourrait reconnaître aussi Mme Jeanne Granier, et conclut : « J'incline à croire que le talent de Mme Réjane est composé d'un million de petits artifices, tous plus ingénieux, plus ténus les uns que les autres. » Pour la Comédie-Française, M. Filon n'est pas tendre. « Je ne suis pas sûr, dit-il, que ce soit un paradis même pour les bons artistes de second ordre. Ceux du troisième rang, en revanche, y prospèrent et s'y engraissent : ce sont les chanoines d

l'art dramatique. A défaut de talent, ils ont de la tenue, des traditions ; ils en ont trop. »

***

Après avoir ainsi passé en revue les artistes, puis le public et la critique, M. Augustin Filon aborde ce qu'il appelle la comédie nouvelle, avec MM. Jules Lemaître, Brieux, H. Lavedan, Paul Hervieu, Maurice Donnay. Là il se sent à l'aise et s'abandonne sans effort au plaisir de juger des talents où il retrouve en partie soit ses goûts littéraires, soit ses habitudes en matière d'art dramatique. Tout ce passage, heureusement le plus important du livre, est à lire en son entier ; si l'on devait citer, les citations seraient trop longues et trop nombreuses. Plus que cette justesse et cette finesse, ce qui m'étonne, dans ce livre de M. Filon, c'est son admiration pour ce qu'il appelle la renaissance du vers dramatique. De cette renaissance, il veut que *le Chemineau* de M. Jean Richepin et *Cyrano de Bergerac* de M. Edmond Rostand lui servent de témoins et de témoins d'un égal crédit. *Le Chemineau* le jette dans un excès d'enthousiasme où c'est à peine s'il perçoit une différence de mérite entre l'une et l'autre œuvre ; mais devant *Cyrano* il pense défaillir d'extase. Tout ce délire est bien étonnant de sa part. Par ce qu'on y sent de jeunesse heureuse, de libre verve, de grâce et d'esprit, malgré bien du fatras, des couplets de facture et des habiletés, *Cyrano* se place fort au-dessus du *Chemineau* qui n'est que le produit d'une rhétorique très assurée. Mais si M. Filon n'avait à triompher d'avoir crié au miracle lorsque M. Edmond Rostand fit paraître, voici quelque dix ans, un recueil de vers *les Musardises*, je doute qu'il eût d'un pareil souffle fait sonner sa trompette.

Quoi qu'il en soit, ces deux chefs-d'œuvre le dispo-

sent favorablement, et voici sa conclusion tout optimiste : « Dans la sphère du théâtre, j'ai montré des écoles qui se dissolvent, des systèmes qui s'usent, des principes qui ont perdu leur vertu, de vieilles vérités qui sont tout près de devenir des mensonges. Mais j'ai montré aussi des talents qui surgissent, des forces nouvelles qui s'affirment, des combinaisons d'idées qui s'annoncent riches et fécondes. C'est à l'automne de 1895 que Dumas fils nous a quittés : depuis cette date, que d'émotions et de découvertes! D'une part, c'est une longue et brillante série d'expériences dans le domaine de la comédie, tentées avec succès par de jeunes maîtres dont personne ne savait le nom il y a dix ans; c'est, d'autre part, le réveil inattendu du drame, ressuscité par de grands poètes et, sous toutes ses formes, plus populaire qu'il n'a jamais été. Vraiment, il y a là plus que des consolations et plus que des promesses. Quelque chose va mourir, quelque chose est né, et rien ne prouve que ce qui commence ne doive pas égaler, ou même surpasser, ce qui finit. »

Ainsi se termine la tournée de M. Augustin Filon dans les théâtres parisiens. Elle rappelle, en certains endroits, ces impressions de voyage d'étrangers en France que nous lisons avec curiosité. Sans doute la différence n'est pas aussi grande avec ce Français un peu dépaysé qu'avec un étranger, et sa personne aussi intéresse trop par elle-même, mais enfin il y a un peu de cette nuance-là dans l'agrément qu'on peut trouver à lire le livre de M. Filon et dans le dissentiment où l'on se trouve quelquefois avec lui.

R.-M. FERRY.

BILLETS DE QUINZAINE

THÉODORE BOTREL

J'ai entendu, l'autre soir, dans une réunion intime, le vibrant chansonnier breton, Théodore Botrel, l'auteur de la populaire *Paimpolaise,* et Botrel nous a dit, de son âme chaude et sonore, quelques-unes de ses chansons, les unes si tragiques, les autres si naïves, et qui ont toutes gardé, dans leur transposition française, un si pénétrant parfum de légende locale. Mme Botrel alternait avec lui, et disait, avec un grand charme, celles où dominait plus particulièrement la tendresse. Il lançait, de sa voix de plein air, une chanson de mer ou d'aventure, elle reprenait de sa voix douce une chanson de rouet ou de berceau, et tous les deux se complétaient, se « mariaient » admirablement. Certaines soirées laissent des souvenirs, et j'ai passé une de celles-là.

Pour connaître pleinement le talent de Botrel, et ce qui, chez lui, est peut-être mieux que du talent, ce qu'on pourrait appeler son âme réalisée, il faut l'entendre et le voir dans ces chants qui vous remuent jusqu'au fond du cœur, mais toute émotion n'en disparaît pas, est même fort loin d'en disparaître, quand on peut seulement les lire dans le volume où la plupart

d'entre elles sont recueillies, dans ces saisissantes *Chansons de chez nous,* que précèdent de si pieux couplets de consécration.

Chez nous, le « chez nous » de là-bas,
C'est toi, cher petit coin de terre,
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et vas
Finir avec le Finistère.

C'est toi, l'aïeule aux grands yeux doux
Des Celtes aux larges épaules,
Au cœur fort, aux longs cheveux roux,
Premiers fils des premières Gaules.

C'est toi, la terre du granit
Et de l'immense et morne lande,
Pieuse Armor au sol bénit
Par les grands saints venus d'Irlande,

Où l'on rencontre à chaque pas
Des menhirs près des Christ en pierre,
Où le ciel est si bas, si bas,
Qu'on y voit monter sa prière!...

Ce qu'il y a de précieux dans les *Chansons de chez nous,* c'est qu'on y trouve plutôt encore une âme que des vers, et que leur poète est bien l'enfant d'une terre et d'un ciel, de ce *ciel si bas, si bas,* plutôt qu'un ouvrier en rimes et en rythmes. Non pas que l'ouvrier n'existe pas chez lui, car la forte impression qui se dégage de ces refrains, de ces cantilènes et de ces ballades, est bien assurément « œuvre d'ouvrier », mais on y sent, encore une fois, et c'est là leur beauté, une âme plutôt qu'un art, un homme plutôt qu'un artiste, une voix plutôt qu'une méthode et un métier C'est, évidemment, et d'une façon réelle et vraie, la vie même de la Bretagne, qui rit, qui aime, qui prie qui crie, qui pleure dans *Les Berceaux, La Ronde des châtaignes, Les Gâs de Morlaix,* le merveilleux *Vœu à Saint-Yves,* et c'est le cœur breton lui-même qui ba

dans *La Fanchette, La Vilaine* et *Le Petit Grégoire*. Comment arriver, d'ailleurs, à donner une idée de cette vie et de cette âme bretonnes? C'est quelque chose de très intime, de très resserré dans le cadre du village et du foyer et, en même temps, d'épique, d'aventureux, d'étrange et de presque fou, quelque chose de très doux et de très violent à la fois, de très triste et de très enfantin. Cela, quelquefois, vous fait vaguement penser à un Hamlet populaire qui rêverait dans un intérieur à la Téniers.

Une observation qui s'impose, à propos des chansons de Botrel, c'est combien ce qu'elles évoquent est ancien, antique même, se rattache au plus lointain passé, au passé qu'on prétend le plus aboli, au passé le plus local et le plus vieillot, et combien, cependant, elles émeuvent, avec quelles fibres secrètes de nos cœurs, et de tous les cœurs français, correspondent leurs vibrations mystérieuses. Elles sembleraient, surtout à Paris, destinées à déplaire, à surprendre, à dérouter, et c'est tout le contraire qui se produit. Elles touchent et saisissent profondément le peuple, et le peuple même des cafés-concerts, venu pour s'étourdir de grossièretés et de sottises. Quelque chose de religieux, de bon, d'irrésistiblement traditionnel, s'éveille tout à coup en lui, dans ce qu'il a de plus secret et de meilleur, à ces vieux chants qui parlent de vieilles choses réputées oubliées et mortes. Ce qu'ils chantent vit donc toujours, et, ce qu'ils chantent, en effet, ce sont, au fond, les sentiments, les besoins, les haines, les amours, les faiblesses et les énergies essentielles de toute la race, c'est-à-dire, ce qui ne meurt pas, ce qu'on ne détruit pas, ou ce qu'on ne détruirait qu'avec la race même. Tel couplet du *Petit Grégoire,* avec son accent tout à la fois chrétien, royaliste et démocratique, va plus au cœur de l'auditoire le plus faubourien que telle autre nouveauté moderne, avec toutes ses excitations pré-

tentieuses, cherchées et artificielles, et ce *Petit Grégoire,* d'ailleurs, veut être cité tout entier.

Le voici : il a déjà fait le tour de Montmartre, et fera bientôt le tour de France.

La maman du petit homme
Lui dit un matin :
« A seize ans t'es haut comme
Notre huche à pain...
A la Ville tu peux faire
Un bon apprenti,
Mais, pour labourer la terre,
T' es ben trop petit, mon ami,
T' es ben trop petit!
Dame, oui ! »

Vit un maître d'équipage
Qui lui rit au nez
En lui disant : « Point n'engage
Les tout nouveau-nés!
Tu n'as pas laide frimousse,
Mais t' es mal bâti...
Pour faire un tout petit mousse,
T' es 'cor trop petit, mon ami,
T'es 'cor trop petit,
Dame, oui ! »

Dans son palais de Versailles
Fut trouver le Roi :
« Je suis gas de Cornouailles,
Sire, équipez-moi ! »
Mais le bon Roi Louis Seize
En riant lui dit :
« Pour être garde-française,
T' es ben trop petit, mon ami,
T' es ben trop petit,
Dame, oui ! »

La guerre éclate en Bretagne
Au printemps suivant,
Et Grégoire entre en campagne
Avec Jean Chouan...

Les balles passaient, nombreuses,
Au-dessus de lui,
En sifflotant, dédaigneuses :
« Il est trop petit, ce joli,
Il est trop petit,
Dame, oui ! »

Cependant une le frappe
Entre les deux yeux...
Par le trou l'âme s'échappe,
Grégoire est aux cieux !
Là, Saint Pierre qu'il dérange
Lui dit : « Hors d'ici !
Il nous faut un grand archange ;
T' es ben trop petit, mon ami,
T' es ben trop petit,
Dame, oui ! »

Mais, en apprenant la chose,
Jésus se fâcha,
Entr'ouvrit son manteau rose
Pour qu'il s'y cachât,
Fit entrer ainsi Grégoire
Dans son Paradis,
En disant : « Mon Ciel de Gloire,
En vérité je vous le dis,
Est pour les petits,
Dame, oui ! »

Ne manquez pas l'occasion, si elle s'offre à vous, d'aller entendre Botrel, et cherchez-la même, au besoin. Nous sommes un peu en temps de guerre, mais rien ne vous repose, dans ce temps-là, tout en vous redonnant du cœur, comme les chansons qu'on chante aux haltes, et je vous recommande celles de Botrel. Vous ne trouverez pas, pour charmer le bivouac, ous maintenir en état de flamme, ou vous redonner espérance, d'âme et de voix plus chaudes que les iennes.

MAURICE TALMEYR.

CHRONIQUE

La Ligue de la Patrie française. — La France au-dessus de tout. — MM. Paris, Lavisse et France. — « Je ne joue plus. » — La conscience publique. — La démission du président Quesnay. — MM. le président Lœw et Bard. — Le général Boulanger et le Panama. — Un homme. — L'Angleterre. — Terre-Neuve et Madagascar. — La rentrée des Chambres. — Un mot du prince de P...

La constitution de la Ligue de la Patrie française a causé un indicible étonnement aux partisans de Dreyfus. « Cet orage si prompt qui trouble une bonace » a fait l'effet d'un coup de tonnerre. Ils s'étaient habitués à se proclamer les seuls hérauts de la France intellectuelle; c'est une attitude dans laquelle ils paradaient depuis des mois devant une Europe complaisante et crédule, et voici que soudain des voix aussi autorisées que les leurs se sont élevées pour prononcer enfin la parole qu'attendait le pays et dire : « Non, l'affaire Dreyfus n'est pas tout, la France est placée plus haut qu'elle; c'est à la France qu'il faut penser. Il faut lui rendre la force et la tranquillité. Il faut que la campagne de désorganisation dont on ne voit que trop les effets prenne fin, et c'est l'œuvre à laquelle nous convions tous ceux qui, dans les événements présents, sont restés des Français et n'ont pas voulu devenir

contre leur patrie, des partisans. » C'est sur ce programme qu'ont pu se réunir des hommes de toutes les nuances politiques et dont les noms représentent le savoir et l'activité dans leurs manifestations les plus diverses, depuis le duc de Broglie jusqu'à M. Pierre Laffitte, depuis le comte d'Haussonville jusqu'à M. Albert Sorel, et M. Paul Bourget, M. Ferdinand Brunetière, M. Gaston Boissier, M. Ernest Legouvé, M. Emile Gebhart, M. Marcel Dubois, M. Giard, M. Maurice Barrès, M. François Coppée, M. Emile Faguet, M. Paul Janet, M. de Lasteyrie, M. Camille Jordan, M. Hermite, et tant d'autres, qui ne sont pas sans doute *toutes* les sommités de la France puisque M. Anatole France, M. E. Lavisse et M. Paris se sont engagés dans le parti de Dreyfus, mais on nous avait tant dit que M. Paris, M. E. Lavisse et M. Anatole France représentaient seuls l'intelligence du pays qu'on est tout surpris de voir qu'il reste encore un certain nombre d'hommes intelligents et qui ne pensent pas comme M. E. Lavisse, M. Paris et M. France. Ainsi que l'a dit, je crois, M. le professeur Huchard, il était temps qu'en face d'une Ligue — qui maintenant s'intitule française — des droits de l'homme et du citoyen il s'instituât une ligue qui ne laissât pas tomber en oubli les devoirs de l'homme et du citoyen. C'est une belle parole, et fort juste.

Dans le premier moment de stupeur, les intellectuels d'hier ont fait comme cet enfant qui bat son frère et s'écrie : Ce n'est plus de jeu, je ne joue plus, dès qu'on lui résiste. Ils sont aujourd'hui fort en colère.

Cet admirable mouvement, si spontané, si sincère e désintéressé, auquel se sont associées toutes les c sses de la société, a permis à la conscience pub que de se retrouver. Affolée par les sophismes les p s discordants et les mensonges les plus assurés, e ne savait plus où se prendre. Elle flottait à la

dérive, ballottée à tous les courants, et s'en allait par lambeaux. La Ligue de la Patrie française lui redonne un corps et la fixe.

***

Un incident grave et dont à l'heure où j'écris il est encore impossible de prévoir les conséquences s'est produit au Palais de Justice. M. Quesnay de Beaurepaire a donné sa démission de président de la chambre civile de la Cour de Cassation. Il a rendu publiques les raisons de cette démission. M. le président Quesnay estime que la chambre criminelle, par l'esprit de partialité avec lequel elle conduit l'enquête relative à la revision du procès Dreyfus, porte atteinte à la considération de la Cour suprême. Certaines manières d'être de certains conseillers, les égards qu'ils montrent à l'un des témoins, M. Picquart, officier réformé, et qui se trouve par ailleurs dans la situation de prévenu, la différence de traitement, toute en sa faveur, qu'ils ont établie entre ce témoin et les officiers généraux qui ont déposé, ce que tout le monde sait et ce qui se dit au Palais, les circonstances précises d'un hasard qui ont fini par déterminer sa décision, tout l'a conduit à se convaincre de l'intérêt qu'il y avait pour le pays et pour la magistrature à donner à cette décision tout l'éclat et toute la force possibles. Parlant notamment de M. Lœw, président de la chambre criminelle, et de M. le conseiller Bard, il dit : « J'ai vu ces affolés poursuivant une œuvre néfaste, au mépris de la mission que nos lois leur traçaient, déchaînant les passions par leur passion, portant des coups qui allaient jusqu'au drapeau e préparant inconsciemment la guerre civile... Alor moi, le camarade sûr et tolérant, moi qui mettais l'es prit de corps au-dessus de tout, je me suis détourn avec colère. Dans ces collègues-là, ma conscience m'

montré l'ennemi, car elle me montrait des déserteurs. Il s'agissait de l'honneur de notre robe, des officiers de notre armée, de tout ce qui est respectable : j'ai parlé sans hésiter, et j'ai parlé haut parce qu'en un cas semblable la complaisance confinerait à la trahison. »

On connait assez l'énergie de M. Quesnay de Beaurepaire pour être assuré qu'il ne s'en tiendra pas là. Associé par les fonctions judiciaires qu'il a occupées aux grands événements de la politique intérieure, tels que le procès du général Boulanger devant le Sénat et le Panama, il doit avoir, comme dit M. Poincaré, à libérer sa conscience de secrets qui lui pèsent et à se dégager de solidarités et d'apparences compromettantes. C'est tout le procès d'un parti et d'un régime qu'il peut évoquer, s'il le veut. Il a pu être, en d'autres circonstances, dupe d'une fausse raison d'Etat, mais quand il la voit maintenant s'exercer contre l'intérêt même de la patrie, il lui est bien permis de reconnaître qu'il s'est trompé. Il ne se confesse pas son erreur dans le silence du cabinet. Il veut la crier sur la place publique. A tout le moins il fait preuve de courage. C'est un homme.

***

Pendant ce temps l'horizon continue à s'assombrir antour de nous. L'Angleterre profite de nos embarras intérieurs pour soulever de nouveau la question de Terre-Neuve et pour protester contre la situation faite à son commerce à Madagascar. Elle a fait l'épreuve de notre faiblesse et veut pousser son avantage jusqu'au bout, et il n'y a personne en Angleterre qui ne soit persuadé qu'elle ne cherche que l'occasion de recourir aux armes et qui ne trouve le moment propice. Les hommes d'État anglais sont d'ailleurs convaincus que la France est à la veille d'une révolution. Ils l'ont préparée et comptent bien en profiter.

C'est sous ces auspices peu favorables que les Chambres reprennent leurs travaux, s'il est permis de s'exprimer ainsi. La confusion et la discorde sont à un tel point qu'il semble qu'elles n'y pourront rien ajouter. Ce serait donc la première fois, et nous allons bien voir.

Pour finir, je citerai un mot d'un partisan déclaré et enthousiaste de Dreyfus et de M. Picquart, le prince de P... qui ne tarit point en injures contre l'état-major. « Ces gens-là, dit-il, sont des fourbes, des faussaires, des misérables. Et puis qu'est-ce qu'ils attendent donc pour faire un coup d'État? » Ce mot d'un « dreyfusard », ce sera le mot de la fin — de la fin de tout.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie. 460

LA
BÊTE A BON DIEU

(*Suite*)

VI

— Non, non, jamais je ne pourrai en venir à bout toute seule; c'est trop difficile!

La plus jeune des demoiselles Dornot se dépitait, essayant un glissement cadencé, en suivant la mesure indiquée par le piano, puis s'arrêtant brusquement, boudeuse, tandis que le musicien accompagnateur cessait de jouer et que Lobénie, debout au milieu de la pièce, faisait :

— Voyons, mademoiselle, ce n'est pourtant pas impossible! Tenez, voulez-vous que je vous montre? Si mademoiselle Paule consent à exécuter le pas avec moi, vous n'aurez qu'à bien regarder d'abord, puis à nous imiter. Je suis persuadé que, avec l'exemple sous les yeux, vous saisirez mieux le mouvement et que vous vous en tirerez aussi bien qu'une autre; vous avez tout ce qu'il faut pour cela : il ne vous manque qu'un peu plus de confiance en vous-même.

— Comme cela, je ne dis pas non, répondit Berthe Dornot, que sa sœur Suzanne, faisant le rôle de cavalier, guidait de son mieux.

C'était à l'une des répétitions du fameux ballet que l'on devait danser à la soirée de Joseph Hudin.

Ainsi que l'avait décidé et arrangé Paule avec sa mère, on se retrouvait tous les jours, de quatre heures à six, rue du Rocher, dans le grand salon de leur appartement, qui était l'endroit le plus central où l'on pût réunir les quatre couples de jeunes filles désignées, toutes amies de la famille Hudin.

C'étaient d'abord les deux demoiselles Hudin, Paule et Madeline; puis les Dornot, Suzanne et Berthe, filles d'un banquier très riche; ensuite Laure Destenier, l'unique héritière du grand fabricant de soieries Destenier, une merveilleuse brune, presque aussi belle que Paule, mais de moins souveraine allure, toute mignonne, très petite, et dont le cavalier devait être une des trois demoiselles Fontan, l'aînée, si mince et si élégante; la seconde des Fontan et la plus jeune composaient le quatrième couple; toutes trois, vivant dans le milieu artiste de leur père, l'architecte, portaient admirablement la toilette et se faisaient une joie de se montrer poudrées, en costumes Louis XV.

Le jeune homme s'était approché de Paule, questionnant, le regard appuyé avec une douceur autoritaire sur elle :

— Vous y consentez, n'est-ce pas, mademoiselle?

Le velours des prunelles noires frémit comme sous une invisible caresse, pendant que Paule, rosissant de plaisir, répliquait :

— Mais certainement, monsieur Marcel; ne dois-je pas donner l'exemple?

La fin de la phrase semblait vouloir pallier l'élan trop accentué de son commencement.

Marcel sourit, un flot de sang chaud au cœur, un léger pli de triomphe au coin des lèvres, et commanda au musicien :

— Allons, Spanzani, recommençons, je vous prie.. La, la, la, la, la...

Il chantonnait, indiquant l'endroit où le pianiste

devait prendre, et, sa main enfermant avec une rapidité de conquête les doigts un peu tremblants de la jeune fille, il partit, l'entraînant d'un mouvement d'une grâce parfaite.

De temps en temps, sans s'arrêter, il lançait une apostrophe, un conseil, aussi à l'aise que s'il n'eût pas dansé lui-même :

— Suivez bien, mesdemoiselles!... Mademoiselle Berthe!... Tenez, comme ceci!... La, la, la, la, la!...

Il allait, venait, glissait à droite, revenait à gauche, docilement obéi par Paule, qui se laissait emporter au gré de sa volonté, avec une sorte d'ivresse grandissante.

Quand il s'arrêta, pas même essoufflé, ce fut un concert d'exclamations louangeuses :

— C'est parfait!

— C'est vous qui devriez danser!

— Aucune de nous n'est capable d'en faire autant!

Il protesta mollement, se défendant :

— Voulez-vous bien vous taire!... Si on peut dire!... mesdemoiselles! mesdemoiselles!... Mais vous êtes cent fois plus gracieuses, plus séduisantes!... Avec ma grande taille et ma vilaine barbe, est-ce que je puis lutter contre vos jolies figures blanches et roses?...

Des exclamations partirent autour de lui :

— Oh! monsieur Marcel, vous vous calomniez!

— Ce n'est pas vilain du tout, la barbe!

— Et nous qui représentons des cavaliers, songez donc un peu!... Ah! ah! ah!... drôles de cavaliers!...

Des fusées de rire, une jacasserie tumultueuse, tout ... émoi gentil et palpitant, au milieu duquel il se dé-...ttait gaiement, amusé et flatté, sans vouloir céder :

— Non, non, non!... Je ne vois cela, moi, que dansé ...r des femmes; elles ont bien plus de souplesse, de ...oelleux, de grâce. La danse, chez elles, c'est presque ...turel, c'est leur manière de marcher, de se tenir, un

don de naissance, tandis que les hommes sont toujours gauches, apprêtés, et qu'il leur faut un long apprentissage pour se défaire de leur raideur.

— C'est vous qui dites cela! Vous!... après ce que nous venons de vous voir faire! riposta la brune et vive Laure Destenier. Mais vous sembliez bien plus à l'aise que nous!

— Oh! moi, moi! Ce n'est pas la même chose!... Mais il y a l'habit, notre habit noir, notre affreux pantalon!... Comment voulez-vous qu'on ne soit pas ridicule avec cela, en dansant la pavane ou le menuet, des danses nobles, aimables, qui ont besoin d'être étoffées, enveloppées du frou-frou des soies, des dentelles, des tulles!...

— On se costume! objecta Lucie Fontan, une poupine blonde, toute frisée.

Lobénie agita les bras d'un air désespéré :

— Vous n'y songez pas!... Tenez, même à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, les rôles d'hommes sont tenus par des femmes, des travestis, ainsi!...

Paule, qui avait eu un léger mouvement d'impatience, très vite réprimé, en entendant l'interpellation de Laure, cet appel si direct lancé comme une provocation coquette, appuya le jeune homme en disant :

— M. Marcel a raison!... Du reste, il s'y connaît mieux qu'aucune de nous.

Lobénie la regarda, reconnaissant de ce qu'elle venait à son aide, sans bien démêler cependant la raison qui la faisait ainsi parler :

— Merci, mademoiselle!...

Il se retourna vers les autres :

— Mais nous ne travaillons pas!.... En place! e place! Nous n'avons pas de temps à perdre si nou voulons être prêts pour le grand jour.

Il avait saisi de nouveau la main de Paule, l'enfermar étroitement dans la chaleur de la sienne, et expliquait

— Cette fois, vous allez non seulement regarder, mais imiter nos mouvements; ainsi, attention, que chaque couple se tienne prêt à partir, avec la première note!... La, la, la, la, la!...

Madeline elle-même, oubliant ses préventions premières, se laissait prendre peu à peu par la gaieté communicative, par la griserie de danse dont elle était enveloppée; Marcel Lobénie, contre lequel elle s'était senti une instinctive répulsion dès le premier jour qu'elle l'avait vu, déjà, lui déplaisait moins, sans qu'elle pût dire pourquoi, peut-être parce que, jeune, elle ne résistait pas à un amusement de son âge qui n'offrait rien de répréhensible.

Il y avait pourtant lieu de s'inquiéter de l'empressement avec lequel le jeune homme s'attachait à Paule, de l'espèce d'affectation avec laquelle il la mettait toujours de moitié dans tout ce qu'il faisait. Pourquoi, puisqu'il voulait donner un exemple, où il lui fallait une danseuse, s'était-il adressé à Paule, qui faisait un rôle de cavalier, au lieu de choisir une de celles qui remplissaient un rôle de dame?

C'était là quelque chose de particulier, d'anormal, qui aurait dû frapper Madeline, elle qui remarquait tout. Ce jour-là elle ne vit rien, rieuse et insouciante comme les autres, s'abandonnant sans arrière-pensée à sa jeunesse, à son entrain naturel.

Cette fois, c'était Suzanne Dornot qui la tenait par la main, Suzanne qui devait, en réalité, être son cavalier à la soirée, pendant que Paule serait celui de Berthe; derrière elle venaient, accouplées comme elles le seraient, Jeanne Fontan, cavalier de Laure Destenier, puis Alice Fontan remplaçant Paule et Berthe Dornot; quant à Lucie Fontan, comme elle avait appris très vite et avait moins besoin de répéter que Berthe, elle restait assise, attendant que Marcel Lobénie eût fini de diriger le menuet avec Paule.

Ils allaient, et, intérieurement, l'aînée des Hudin eût désiré que la danse continuât toujours, que ce rôle de dame, pris par elle pour cette fois seulement, ne se terminât pas, tant elle avait de joie mystérieuse à sentir ses doigts retenus et, par instants, tendrement pressés par son cavalier.

Mais la séance s'acheva, chacun dut reprendre sa place pour une expérience définitive, et, le cœur encore tout troublé, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été, elle recommença, attentive à ne pas se tromper, cavalier charmant dirigeant Berthe Dornot, dont la timidité, l'hésitation à certains moments, la main un peu tremblante dans la sienne, lui rendaient l'illusion de ce qu'elle avait dû être quand elle dansait avec Marcel Lobénie.

Elle essayait, par la pensée, de se mettre à sa place, de deviner ce qu'il éprouvait, ce qu'il se disait en faisant avec elle le pas si gracieux du menuet; est-ce que vraiment elle avait été aussi entièrement à lui, obéissante et soumise, comme elle sentait que l'était la timide Berthe dirigée par elle?

Et lui, que pensait-il, quelles étaient ses réflexions, tandis qu'il semblait complètement absorbé par la préoccupation de diriger la danse?

Il lui avait paru, par moments, dans l'ivresse des tournoiements, qu'ils se trouvaient seuls tous les deux et qu'il allait se passer entre eux quelque chose qui n'arrivait jamais.

Si Madeline n'avait pas remarqué, ce jour-là, combien Marcel s'occupait de Paule, Paule, elle, l'avait bien remarqué; elle avait constaté également que, réservé, froid, presque ironique durant les première répétitions, il s'était peu à peu transformé, se mon trant sous un aspect tout différent, sans moqueri dans les traits, la physionomie plus animée, presqu tendre et émue, lorsque ses yeux se fixaient, s'ar

puyaient, restaient quelques instants sur les siens.

Au commencement, elle n'y avait prêté qu'une attention passagère, habituée aux admirations, croyant connaître le jeune homme et se défiant de son ironie hautaine, bien que flattée de le retenir plus que les autres ; mais il lui avait bien fallu reconnaître qu'il avait changé à son avantage, et que sa sincérité était évidente.

Là, au milieu de ces huit jeunes filles, dont quelques-unes étaient tout à fait jolies, et de séductions si diverses, si opposées, c'était d'elle surtout qu'il s'occupait, d'une manière discrète et même un peu inquiète au début, ensuite avec plus d'assurance, comme s'il se fût senti encouragé; pourtant, elle avait conscience de n'avoir rien fait pour cela, croyant être restée vis-à-vis de lui toujours la même. Il n'en était rien cependant, et sans qu'elle le sût, ses yeux, sa physionomie, son maintien, tout l'avait trahie.

Chaque fois qu'elle l'avait revu, ç'avait été une révélation nouvelle, comme une succession de voiles entre elle et lui se levant les uns après les autres et le laissant se rapprocher d'elle, leur permettant de se lier davantage, de se mieux connaître.

Aux premières répétitions, quelques mamans étaient venues, les unes par curiosité, les autres par convenance, pour ne pas laisser leurs filles aller seules à une réunion où devait se trouver un jeune homme. Mais l'assujettissement de se trouver tous les jours, de quatre à six heures, rue du Rocher, avait peu à peu découragé les unes; et les autres, après avoir manqué une ou deux fois, avaient fini par s'en remettre complètement à Mme Hudin, qui promit de se charger de la surveillance des jeunes filles.

Celle-ci assista donc à certaines répétitions; mais Paule ne tarda pas à lui persuader que sa présence n'était pas indispensable, bien plus, qu'elle intimidait

les jeunes filles, et qu'il valait bien mieux les laisser s'habituer entre elles, s'enhardir, sans quoi on n'en finirait jamais.

Désormais, les répétitions avaient marché sans que personne y assistât, en dehors des intéressées, du musicien et de Marcel Lobénie.

Ce fut à partir de ce moment que l'intimité se resserra entre le jeune homme et les jeunes filles; d'abord, c'était, à chaque instant, « Monsieur Lobénie » par-ci, « Monsieur Lobénie » par-là, dès qu'on avait besoin de ses conseils; bientôt cela devint « Monsieur Marcel » tout court, et Paule, comme les autres, s'habitua insensiblement à l'appeler ainsi, presque sans s'en apercevoir, tandis que lui-même l'appelait « Mademoiselle Paule ».

Bien que pas une parole n'eût pu leur faire connaître réciproquement ce qui se passait au fond de leur cœur, cependant ils sentaient grandir l'attrait qui les poussait l'un vers l'autre, et, pour la première fois, au lieu de se laisser placidement admirer, comme elle en avait l'habitude, Paule faisait effort pour plaire.

Il y avait là une nuance qui eût éclairé tout observateur, mais un tel vertige de gaieté et de folie emportait les jeunes figurantes du menuet, que Madeline elle-même, la sage et perspicace Madeline, ne voyait pas, ne comprenait rien et perdait de ses défiances contre le jeune homme.

Deux semaines encore les séparaient de la fête, et déjà les progrès des danseuses devenaient sensibles, malgré les terreurs de Berthe Dornot; certainement, elles obtiendraient un grand succès.

Lorsque, ce jour-là, la répétition se termina, le m sicien et Marcel Lobénie affirmèrent que tout march rait très bien, et qu'ils n'avaient plus d'inquiétud pour la réussite finale.

Quand ce dernier se sépara de la joyeuse troup

après les compliments et les recommandations faites à chacune des jeunes filles, il trouva moyen de se trouver seul avec Paule, qui répondit instinctivement, presque malgré elle, à la pression plus accentuée encore de sa poignée de main, et il lui glissa ces mots :

— Vous serez, vous êtes irrésistible !

Au regard charmé de la jeune fille, il jeta un regard si ardent qu'elle en fut troublée jusqu'au fond du cœur et balbutia tout bas :

— Il m'aime !...

Rêveuse, s'interrogeant, elle acheva :

— Et moi?... Est-ce que je l'aimerais?...

Elle n'osa se répondre à elle-même, mais un léger frisson de joie, d'orgueil surtout, trahit ses secrets sentiments.

— Tu as l'air toute contente ! observa Madeline, revenant de conduire leurs amies, et qui avait remarqué ce mouvement, cette illumination des traits de sa sœur, sans deviner ce qui les avait provoqués.

Paule riposta en l'embrassant, pour dissimuler son trouble :

— Oui, parce que je crois que notre fête sera superbe !

VII

— Vous savez, Rose, nous aurons besoin de vous pour notre fête ; la femme de chambre sera tout à fait insuffisante, et vous, avec votre adresse, vous nous serez très utile pour les préparatifs du dernier moment, un point à faire d'un côté, un point à faire d'un autre. Sans compter que toujours il arrive des accidents, une déchirure, un accroc, et que personne ne sait réparer ces petites mésaventures comme vous. Alors je venais savoir si je pourrais vous avoir.

— Mais bien sûr, mademoiselle. Est-ce que je ne vous appartiens pas tout entière?

— C'est qu'il s'agit de passer toute la nuit à veiller, et vous êtes si fatiguée!... Je ne voudrais cependant pas vous tuer!...

— Ah bien! si vous croyez que je n'en ai pas vu d'autres!... Ah! ah! ah!... Je ne dors pas souvent mon comptant ici avec *lui*, qui tousse parfois sans arrêter de la nuit, et le petit qui souffre des dents!... Je ne parle pas des deux autres, ils dorment sans rien entendre, eux!... Mais vous voyez, vous auriez tort de vous gêner et d'avoir des scrupules, rapport à ma santé.

Lui, comme elle le désignait toujours, ne l'appelant que bien rarement par son nom, c'était son mari, Frantz Lorthé. Debout, par politesse, devant la petite table, où il raccommodait un jouet pour son fils aîné, une cheville entre les dents, une pince au bout des doigts, arraché à sa besogne minutieuse, il écoutait sans y prendre part la conversation de sa femme avec Madeline Hudin, en visite dans leur misérable logis.

Auprès de lui, le gamin se pressait, intimidé, regardant la jolie visiteuse de sa tête un peu penchée, à demi caché derrière son père, au pantalon duquel il s'attachait de ses deux mains, tandis que dans un berceau le dernier né dormait, ses petits poings en l'air, le bec d'un rose décoloré ouvert au milieu d'une pâle figure souffrante.

Et tous ils avaient, comme un air de famille, ce même air de souffrance, le bambin de quatre ans, un pâlot bonhomme aux yeux bleu faïence, aux chev... d'un blond déteint, au front proéminent veiné de bl..., au corps maigre et chétif; — Frantz, avec ses jou... creuses, sa moustache jaunâtre au poil rare, son ... d'entêtement tranquille à vivre quand même, l'... éclairé d'une flamme de plaisir orgueilleux à se v...

surpris dans ce travail d'adresse après un petit jouet mécanique, dont il réparait le mouvement; — Rose, avec sa physionomie résignée, l'ossature trop visible de ses pommettes, de ses mâchoires, ses omoplates saillantes sous l'étoffe mince du corsage; — la petite Rosine aux yeux battus, luisants d'un désir de vie dans une pauvre face de cire, les lèvres anémiées, le sourire triste.

Tout, autour de l'humble ménage, trahissait sa pénurie, ces quelques meubles, cette vaisselle sommaire, ce petit fourneau servant à faire une mince cuisine, cette agglomération des quatre personnes dans la même chambre, en la même atmosphère raréfiée, malsaine, empoisonnée de microbes, avec cette toux suspecte du père, avec les mille petites indispositions menaçant à chaque instant les enfants.

Malgré sa bonne volonté, son cœur charitable, sa vaillance, Madeline ne pouvait réprimer un frisson instinctif à se sentir dans ce milieu, et, pour qu'elle se raffermît un peu contre le sentiment qui la poussait à n'y rester que le moins longtemps possible, il lui fallait songer que ceux qu'elle venait voir, y mangeaient, y dormaient, y vivaient.

Elle se contraignit au contraire à y demeurer quelques instants, acceptant la chaise que Rose lui offrait, expliquant qu'elle était inquiète de ne pas l'avoir vue depuis quelque temps déjà, et qu'elle craignait que quelqu'un des siens ou qu'elle-même ne fût tombé malade.

— C'est pourquoi j'ai dit que je vous verrais moi-même. La femme de chambre doit venir me reprendre tout à l'heure.

Rose était à la fois toute fière et tout embarrassée de sa visite, objectant :

— Ce n'est pas bien beau chez nous, et puis ces étages à monter, l'escalier si mal tenu! Enfin made-

moiselle comprend bien ce que c'est. Avec ça que la concierge n'est pas pour nous, vous pensez bien.

Oui, elle le pensait bien, Madeline, s'immisçant peu à peu à tous les détails de cette existence, comprenant le drame des loyers en retard, des cadeaux impossibles à faire aux concierges pour se mettre dans leurs bonnes grâces, de toutes ces petites misères de la vie matérielle de chaque jour venant s'ajouter à la grande misère générale, à l'éternelle misère de ces laborieux.

Aussi, dans un élan de franchise, ne put-elle se retenir de revenir sur ce qu'elle considérait comme l'origine de tous les maux fondant sur ce ménage, et, tandis que Frantz, isolé devant la table avec son enfant, reprenait sa chaise et continuait son travail, ne s'occupant plus de la conversation poursuivie entre sa femme et la visiteuse, celle-ci fit :

— Enfin, ma bonne Rose, que vous a-t-il pris de vous marier? N'étiez-vous donc pas plus heureuse, moins accablée de soucis, auparavant, lorsque vous n'aviez à vous occuper que de vous seule?

— Plus heureuse?... Je ne sais pas!

Et, très vite, elle protesta :

— Oh! non, non, ne croyez pas ça : *lui* est si bon, si vous saviez!...

Les yeux bleus, d'un bleu de myosotis fané, coururent de Frantz à Madeline, pleins de choses qu'ils n'auraient su exprimer et qui étaient comme un rappel de mille souvenirs précieux, souvenirs du pays natal, souvenirs d'enfance, souvenirs de la famille, souvenirs des amis, souvenirs de tout ce qu'elle avait laissé là-bas à la terre d'origine, et que, le jour où elle a[illegible]it rencontré le petit camarade d'école, le voisin de [illegible]l-lage, Frantz Lorthé, elle avait du même coup brus[illegible]e-ment retrouvés au milieu de son isolement, de sa [illegible]i-tude d'exilée.

Madeline ne le comprit pas, ce long regard, où [illegible]t

de choses se mouvaient dans la brume bleuâtre des prunelles; elle insista :

— Vous auriez pu faire des économies, peu à peu amasser assez d'argent pour retourner un jour, plus tard, chez vous, si vous en aviez envie!

Plus tard? Trop tard, sans doute, — songeait Rose, qui se rappelait, autrefois, il y avait bien longtemps, avoir vu revenir chez elle un ancien enfant du pays, désireux, après des années et des années passées à amasser au loin un petit pécule, de revoir le clocher de son village, la maison natale, les parents et les amis, et qui n'avait plus retrouvé que des tombes au cimetière, des plaques de pierre, des croix de bois, portant les noms de tout ce qu'il avait connu, aimé, et qui s'était enfui très loin, pour aller mourir dans quelque coin perdu, le cœur crevé de désespoir, avec son argent inutile.

Lui aurait-il donc fallu attendre aussi longtemps, au risque d'avoir la même désillusion, la même torture? Le jour où elle avait rencontré Frantz, c'était le pays, c'étaient les amis, les parents, tous les siens, qu'elle retrouvait réunis en lui.

Comme l'Alsacienne continuait de garder le silence, la jeune fille, croyant l'avoir convaincue, poursuivit :

— Mon Dieu, ma bonne Rose, ce n'est pas un reproche, mais votre Frantz, à cette époque, possédait-il quelque chose?

Elle répondit :

— Comme moi, mademoiselle, rien de rien, que ses deux bras et sa bonne volonté. C'est tout juste si nous vons eu de quoi faire la noce, oh! une noce bien simle, allez, vous pouvez croire! Mais il m'aimait tant, il tait si heureux! Je ne l'aurais pas aimé que je crois ue je l'aurais épousé tout de même, pour la joie que e lui apportais! C'est si bon de rendre quelqu'un heueux!... Si vous croyez qu'on avait le temps et le cœur

de songer à autre chose!... Chez nous autres, il n'y a déjà pas tant de joies, que nous ne prenions pas celles qui nous arrivent!... Et puis il ne faut jamais regretter ce qu'on a fait, quand c'est pour le bien qu'on l'a fait!...

Elle hochait la tête, tout attendrie à se remémorer ces souvenirs, pas bien loin d'elle encore cependant, remontant à peine à une douzaine d'années.

Tout à son idée, la jeune fille continua :

— Mais en l'épousant ainsi, sachant qu'il ne possédait rien, vous deviez bien prévoir ce qui allait arriver; vous unissiez deux misères...

Rose eut une révolte instinctive, un coup de tête de protestation, s'exclamant doucement :

— Vous dites « unir deux misères », mademoiselle! Mais, au contraire, c'étaient nos forces, nos espoirs, nos jeunesses que nous associions ainsi. Comme le veut l'Écriture, nous étions « une seule chair », c'est-à-dire unis pour le bien et pour le mal, pour la bonne et pour la mauvaise fortune!... Bien sûr, qu'on a eu des moments très durs, des moments à désespérer de tout, et qu'on en aura probablement encore d'autres, puisque la vie est ainsi faite! Mais est-ce que vous croyez qu'on ne se sentait pas plus forts à deux pour les supporter, ces moments, que si on s'était trouvé tout seul, sans consolation, sans appui, sans larmes même pour répondre à vos larmes!... Pleurer tout seul, ça vous dévore le cœur, ça vous retombe en dedans et ça vous étouffe!

Une éloquence montait des lèvres de la pauvre femme, lui faisant trouver des mots, des phrases qu'elle eût été incapable d'imaginer en d'autres circonstances, et un rayonnement de doux et volontaire martyre s'échappait de ses yeux en une flamme attendrie.

Surprise d'abord, Madeline l'écoutait, non plus seulement avec étonnement, mais avec curiosité, ave-

un grandissant intérêt, et les idées s'ouvraient en elle, radieuses, nouvelles, comme une moisson de fleurs inconnues, spontanément nées en elle d'un rayon de lumière céleste. Subitement lui apparaissait l'infériorité sociale de l'être resté seul dans la nature par opposition à l'être qui s'est associé une compagne, qui a créé une famille, ce premier chaînon de l'association des êtres, de l'association des foyers qui composeront la Société, la Cité.

L'Alsacienne n'était plus pour elle le malheureux atome perdu dans l'agglomération parisienne, mais un des maillons utiles, indispensables, de la race humaine; elle l'écoutait dire :

— Est-ce que vous croyez que je ne suis pas plus heureuse, quand je rentre, le soir, ma besogne faite, même morte de travail, de trouver, au lieu de la chambre solitaire où je couchais étant jeune fille, mon ménage, mon mari, mes enfants, toutes mes joies, tous mes bonheurs en ce monde!...

Bien qu'à demi conquise, Madeline fit :

— Et le manque de pain? Et les larmes? Et les demandes qu'on ne peut satisfaire?

Rose eut un haussement d'épaules résigné :

— Bah! ce n'est pas tous les jours ainsi! On a l'espoir du lendemain qui sera meilleur, qui consolera. On tâche d'oublier un peu, en parlant de ce qu'on a déjà eu d'heureux et qui peut revenir, en voyant les autres qui ont moins encore. Et puis, il y a les jours de bonne fortune; c'est double joie, alors, forces doublées aussi pour se remettre au travail. Non, vous ne pouvez pas savoir tout cela, vous, dans toute votre richesse!... Et, s'il y a à souffrir, malgré la peine que ça peut faire de voir souffrir ceux qu'on aime et pour lesquels on voudrait donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, sa vie, s'il était nécessaire, eh bien! on ne souffre pas seul, pas plus que si on a une joie, on ne l'a seul.

Ça vaut bien son prix, cela, allez, mademoiselle!...

Peut-être y avait-il un peu de bravade, comme un défi à l'infortune, dans ces mots de Rose Lorthé; mais cependant ils pénétraient dans le cerveau de Madeline, s'y incrustaient pour des fécondations prochaines, pour l'achèvement de sa transformation, pour la conquête de son cœur et de son esprit.

Elle comprenait maintenant comment l'association de deux misères, selon l'expression de l'Alsacienne, pouvait créer de la joie, cette joie qui, suivant l'admirable définition philosophique, est le passage d'un état inférieur à un état supérieur; comment cette même association pouvait, de plus, être utile au pays, avoir un but dans l'avenir, puisqu'il y avait les enfants.

En agissant de cette façon, en faisant ce que les gens pratiques auraient pu considérer comme une folie, Frantz et Rose contribuaient à l'action générale, au mouvement continu, à la progression de la Nature. Certainement ils étaient allés au-devant de grandes souffrances, de rudes privations, mais ils avaient recueilli certaines satisfactions, celles que seule peut donner la famille, et en même temps ils se montraient des êtres plus utiles, plus intéressants.

Elle se rendait compte ainsi de ce qui lui semblait d'abord une monstruosité, c'est que cette mise en commun de deux misères, au lieu de produire une plus grosse somme de misère, atténuait la misère de chacun, la supprimait même par moments, puisqu'il pouvait y avoir aussi des heures de félicité complète pour les déshérités, quand comme ceux-ci ce ne sont pas des êtres de haine, d'envie, de révolte, mais des êtres normaux et bien équilibrés.

Cela arrivait insensiblement à se formuler dans so cerveau avec une précision mathématique, l'invisibl et muet travail de l'esprit étendant ses facultés, éla gissant son intelligence.

La réflexion lui donnait le résultat suivant : en se mariant, l'ouvrier tapissier, ayant fait une association, avait d'autant augmenté chacune de ses fonctions, les quatre grandes fonctions humaines, se nourrir, se reproduire, sentir et agir; ce qu'il faisait seul autrefois, il le faisait à deux ; ce qu'il pensait seul, et parfois dans des ténèbres, faute de confrontation de pensées, il le pensait maintenant à deux, dans la lumière, en causant avec sa femme; il pouvait en outre trouver en Rose une aide pour le travail, un soutien, une consolation dans le découragement, un secours dans la maladie, une augmentation de bonheur dans le bonheur complice du sien; il ne diminuait pas sa joie, en la partageant, au contraire il la doublait, ayant sa propre joie et le reflet de sa joie dans les yeux, dans le visage heureux de sa femme.

Puis, avec l'association était venue la division du travail, chacun prenant sa part, suivant ses facultés, ses dons spéciaux, et allégeant d'autant la peine, le labeur de l'autre, et, pour que tout marchât bien, une seule direction, prise par le plus apte à diriger : c'était la fidèle image de ce qui se passait dans la nature, dans l'être humain, où le cerveau dirige le corps.

Il lui semblait, en faisant ces réflexions, en constatant qu'elles ne lui seraient jamais venues toutes seules, que c'étaient là des choses que ne pouvaient comprendre les riches, et qu'il eût été bon de leur enseigner aussi bien qu'aux pauvres. Elle songeait à son père, à sa mère, à sa sœur, à leurs amis; elle voyait d'avance cette fête qui allait satisfaire tant d'appétits, d'orgueils, donner tant de joies vaines, stériles, et, un peu honteuse, elle baissait la tête, trouvant que la comparaison entre les pauvres gens et les riches, dont elle faisait partie, n'était pas à l'avantage de ces derniers.

Redevenue silencieuse, tandis que Rose, les mains

abattues, ouvertes sur ses genoux d'un geste de lassitude naturelle, la contemplait de ses yeux extasiés, en admiration devant sa beauté, la lumière de sa chair, la gaieté de ses cheveux blonds, Madeline regardait Frantz Lorthé, toujours occupé du jouet mécanique qu'il était parvenu à faire marcher et qui commençait à évoluer lentement sur la table.

Le petit, émerveillé, les bras tendus, faisait d'une voix grave :

— Oh! oh! content... Henri content!...

Une joie baignait de splendeur les pauvres traits ravagés de l'ouvrier tapissier, tout soulevé d'orgueil d'avoir retrouvé le mécanisme qui mettait le joujou en mouvement, et, absorbé dans l'examen de son œuvre, il demeurait attentif, guettant s'il y avait quelque retouche à faire, quelque perfectionnement à apporter, pendant que le petit Henri manifestait de plus en plus fort son contentement.

Madeline se sentit les yeux mouillés de larmes en voyant cet intérieur, cette famille dont elle ne soupçonnait pas la véritable existence; une émotion profonde, irrésistible, lui montait du cœur, en même temps qu'une infinie tendresse pour ces humbles, ces résignés, doux martyrs de la vie, des hasards de la naissance, plus encore que du régime social, et dont les souffrances, la misère n'avaient pas fait des révoltés, et qui, s'inclinant sans envies mauvaises, sans jalousies haineuses, sous la fatalité originelle les ayant faits misérables, comme elle aurait pu les faire infirmes, ou d'un autre pays, ou d'une autre religion, ou d'une autre forme, ne rêvaient pas des revendications impossibles, essayant seulement de goûter quelques maigres joies, dont ils savaient se contenter, joies puisées dans la famille, autour du foyer, bien unis, mari, femme et enfants.

Quand, ayant entendu sa femme de chambre frapper

à la porte, la jeune fille se leva pour prendre congé d'eux, elle emporta en elle, comme une image précieuse, inoubliable et salutaire, l'ineffaçable souvenir de ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle avait appris, une leçon pour le passé, un enseignement pour le présent, un réconfort pour l'avenir.

VIII

— Ah! c'est vous!... Bon, une minute : attendez là!...

Et, sans plus s'occuper de Jean Prochas, resté debout à quelques pas de la porte par laquelle il venait d'entrer, Joseph Hudin se replongea dans les papiers couvrant presque entièrement son bureau, compulsant un dossier, traçant rapidement quelques lignes, puis étudiant une pièce plus intéressante qu'une autre, avec toute une mimique préoccupée et agitée.

Parfois, avec une crispation visible des doigts, sa main gauche venait s'appliquer sur son front, emboîtant tout le crâne, paraissant vouloir en faire jaillir quelque chose qui ne sortait pas, tandis que la main droite alignait des chiffres au-dessous les uns des autres, faisait courir la plume à travers le grimoire des lignes serrées; et les lèvres se serraient, et les sourcils froncés jetaient une ombre plus épaisse sur les prunelles perdues dans une lecture si attentive, qu'on eût cru que les regards voulaient percer le rempart des signes visibles, pour fouiller au delà, dans quelque mystérieux abîme que nul autre ne pouvait voir et que seul, ou presque seul, le directeur du Comptoir Lutécien connaissait.

Vingt longues minutes le débat avec lui-même continua, si âpre, si acharné, que des gouttes de sueur perlaient aux tempes du travailleur, sourdaient au

creux des rides entassées si nombreuses en travers du front, et qu'on pouvait entendre le halètement de machine qui soulevait à intervalles égaux la poitrine de Joseph Hudin.

Il fit à mi-voix, se croyant seul :

— Si je pouvais m'en tirer?

Puis, se secouant, il recula son fauteuil d'un mouvement brutal, en appuyant les deux mains contre son bureau, et décida :

— J'ai tout tenté, tout osé; j'essayerai encore... et après, ma foi!...

Ses yeux, en se relevant devant lui comme pour envisager la solution suprême, aperçurent l'homme; il eut une surprise :

— Hein? Qui est là?...

La mémoire lui revenant aussitôt, il leva la main pour arrêter une réponse.

— Oui, c'est vrai! Je sais, je sais!... J'avais complètement oublié!... Voyons, mon garçon, approchez, approchez donc!... Je ne vous fais pas peur, hé?...

L'autre dodelinait des épaules, lourdement, tirant d'un geste machinal une mèche de cheveux rebelle dressée en épi au milieu de son front, un bicorne tout neuf serré entre les gros doigts maladroits de sa main gauche; il balbutia, mâchant dur ses mots de sa rude denture auvergnate :

— Bien sûr que non, m'sieur!

Le banquier eut une moue goguenarde, en indiquant :

— Appelez-moi monsieur le directeur, n'est-ce pas? C'est ainsi qu'on me désigne : il faut vous y habitu , et vous vous y ferez.

Il l'examina quelques secondes de la tête aux pie , grommelant :

— Heu! heu! Il y aura fort à faire, tout de même! Quelle tournure! Une façon d'ours dressé sur ses patt

de derrière que ce lourdaud-là!... Une fameuse diablesse d'idée qu'a eue ma petite Madeline de le transformer en garçon de bureau!... Enfin elle le voulait, je ne pouvais pas faire autrement que de le prendre; et puis, il y avait l'accident, la question de l'indemnité, un tas d'histoires désagréables que je préfère ne pas avoir en ce moment.

Il étouffa un rire en dedans :

— Comme cela, je fais de la philanthropie!... Ça peut toujours servir; on ne sait pas!...

Il le regarda encore :

— Drôle de bonhomme!...

L'autre restait là, la bouche épanouie d'un sourire gêné, sa large face imberbe tendue vers son supérieur, ses gros yeux fixés sur lui avec une sorte d'admiration béate, tortillant toujours ses cheveux, après avoir répondu :

— Oui, m'sieur le directeur!

Joseph Hudin se leva pour venir à lui, voyant qu'il ne se décidait pas à s'approcher davantage :

— Je vous ai fait demander pour vous voir un peu et faire connaissance avec vous.

— C'est bien de l'honneur pour moi, m'sieur le directeur.

Malgré lui, le banquier sourit de cette naïveté; mais, résigné, et trouvant là peut-être un arrachement passager aux préoccupations si sombres qui l'absorbaient quelques instants auparavant, il poursuivit :

— Je n'en doute pas, mon garçon, et je pense que nous nous entendrons ensemble.

— Les deux doigts de la main, m'sieur le directeur! Avec Jean Prochas, il n'y a pas à en douter, ça ne dépend que de vous.

Cette fois Hudin éclata d'un large rire retentissant :

— Au moins vous n'y mettez pas de façons, vous!

Il poursuivit, se calmant un peu :

— Alors, Jean Prochas, c'est votre nom, et de quel endroit venez-vous? Je le devine un peu à votre accent, ah! ah! ah! Vous n'êtes pas de Paris, n'est-ce pas?

Son interlocuteur protesta, toutes les dents au vent :

— Vous ne voudriez pas, m'sieur le directeur!... D'Auvergne que je suis, des montagnes, d'où je n'ai quitté que pour faire mon service militaire, qu' est fini...

— Diable! Vous avez servi!... On ne le dirait guère! répliqua le banquier équivoquant sur le mot.

— Et puis, que je suis retourné au pays avant de venir à Paris.

— Ah bien! Je comprends, vous avez été vous retremper dans l'air natal; oui, oui, tout s'explique, gouailla encore Hudin, qui acheva mentalement : — C'est pourquoi il est redevenu ce qu'il était auparavant, un véritable ours de la montagne, à mettre dans une antichambre avec un plateau pour les cartes entre les pattes, comme on en voit en bois sculpté dans certaines maisons.

Il secoua un moment la tête, comme pour se dire qu'il aurait du mal à en faire quelque chose de présentable, puis continua son interrogatoire, intéressé malgré lui :

— Et que faisiez-vous là-bas, dans votre Auvergne?

Jean Prochas se familiarisait; une satisfaction huila de béatitude ses joues pleines et rebondies, ses yeux noirs, à cette question qui lui permettait de contenter un certain besoin de bavardage inné en lui. Il lâcha sa mèche de cheveux, tellement il se sentait à l'aise, et, empoignant à deux mains son chapeau, lança d'un ai joyeux :

— Oh bien! Comme de juste, ainsi que les parent et les amis, on était berger, vous comprenez, berge avec des moutons et des vaches, un métier qu' est l métier de par là. Oh! dame, c'est point la même cho

que Paris, bien sûr! Aussi, quand je suis venu pour m'établir de mon état de commissionnaire, j'ai pas pu venir tout seul, il m'a fallu amener mon meilleur camarade...

Le banquier interrompit :

— Je vous croyais tout seul; on m'avait dit... Ah! vous avez un ami, et que fait-il, lui, cet ami?...

Un gros rire gronda dans la gorge de Jean Prochas.

— Ah! ah! ah! m'sieur le directeur, c'est-y pour plaisanter que vous demandez ça, ou bien que, vraiment, vous ne saviez pas?... Chien, qu'il est, de son métier, vu que c'était lui qui gardait le troupeau avec moi; aussi c'est *Mouton* que je l'ai appelé, autant parce qu'il gardait les brebis, que parce qu'il est fameusement doux de son naturel, que jamais il ne mord, et pourtant...

Il s'arrêta une seconde, hochant la tête, avant de reprendre :

— C'est point faute à sa naissance, à dire vrai!...

— Sa naissance?

— Oui, en ce qu'il ne vient pas d'une famille trop recommandable, souffla le garçon d'un air de mystère.

Jamais le directeur du Comptoir Lutécien ne s'était peut-être autant amusé dans l'exercice de ses inquiètes et délicates fonctions; la banque, les soucis terribles qui l'écrasaient, il oubliait tout en cet instant, absolument pris par ce curieux interlocuteur; il se rapprocha encore, pour saisir Jean par un des boutons de son uniforme :

— Diable! Que voulez-vous dire?... Mauvaise famille, ce chien!...

Prochas, de plus en plus familier, mettant son bicorne en abat-son près de son visage et se penchant vers Hudin, glissa d'une voix mourante, épeurée :

— Une famille de loups, m'sieur le directeur!...

Le banquier répéta :

— De loups?

Après un regard jeté autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls tous les deux, ou pour voir s'il n'y avait pas là quelqu'une de ces bêtes dont il allait parler, l'Auvergnat expliqua avec une intonation grave et doctorale :

— C'est que vous ne savez pas ici, à Paris, mais dans toute portée de louve, parmi les jeunes loups, il y a toujours un petit chien-loup. La mère louve, elle, a sa manière de le reconnaître, que nous connaissons bien, nous autres, entre bergers. Dès que les petits peuvent marcher, elle s'empresse de les conduire à une rivière, à un ruisseau, enfin à un endroit où il y a de l'eau. D'abord, il faut vous dire que le loup, ça ne lape pas comme le chien, mais que ça hume l'eau pour boire. Quand ils sont tous là, ces petits, ils se mettent donc à boire suivant leur manière, pendant que la louve les observe, attentive à ce qui va se passer; celui qui lape au lieu de humer, c'est un chien-loup : alors, ni une ni deux, elle se jette sur lui et l'étrangle d'un coup de gueule, sans hésiter.

— Bah! je ne me doutais guère de tout cela! s'écria Hudin, étonné par cette leçon d'histoire naturelle, dont il n'aurait su vérifier l'exactitude.

Jean poursuivit :

— Donc, comme je vous disais, nous, les bergers, nous connaissons la chose, qu' est transmise depuis les aïeux, de père en fils et de famille en famille; alors, comme ça, ces chiens-loups étant des bêtes merveilleuses de force, des chiens de garde et de défense comme il n'y en a pas, quand on arrive à les élever, c'e à qui, par chez nous, essayera d'en avoir. Pour cela, faut suivre la louve lorsqu'elle mène sa portée à la vière, surveiller la chose et enlever le petit chien-lo avant qu'elle ait pu le tuer. Dame! c'est point tr dans les choses commodes, ces mères louves étant

véritables furies, du moment qu'elles sont avec leurs petits. Aussi bien que, pour dire la vraie vérité, c'est point moi qui ai pu attraper le mien, mais un cousin à moi, pendant que je faisais mon temps de service. C'est au retour qu'il me l'a donné en cadeau, parce que c'était son tour à lui de partir et qu'il n'avait pas l'intention de revenir au pays. On peut dire que c'est moi qui l'ai élevé et dressé, ce fils de louve, et qu'elle serait bien surprise, la mère louve, d'avoir un fils à Paris, un fils qui s'appelle Mouton, pas vrai?... Ah! ah! ah!...

Un moment distrait par ces histoires, le directeur avait laissé continuer Jean Prochas, ne songeant plus au motif pour lequel il l'avait fait venir, aux pensées accablantes qui le tenaillaient quelques instants auparavant. Il eut un retour sur lui-même en entendant les derniers mots du bavard, un froncement de sourcils, marmottant :

— Des loups!... Il n'y en a pas qu'en Auvergne, en effet!... Paris en est plein, lui aussi, et ceux-là se cachent également sous des noms rassurants, en attendant le moment de se jeter sur vous et de vous dévorer!... Oh! ces gueules autour de moi, je les sens si avides, si implacables!...

Un frisson faisait rouler ses épaules; il demanda tout haut, poursuivi par cette idée :

— Et s'il redevenait, un beau matin, fils de louve, ce Mouton?

L'autre serra les lèvres :

— Point de danger, allez!...

Cependant, il eut une restriction :

— Du moins pas avec lui, que je connais comme moi-même, car, pour d'autres, je ne dis pas non : ça s'est vu!

Mais le banquier, repris par la bande obsédante et rapace de ses idées de ténèbres, ne riait plus; il saisit à deux poings le collet de l'uniforme neuf du garçon de

bureau pour le redresser, faisant d'une voix autoritaire, toute changée :

— Voyons! Tout ça, c'est très gentil, mon garçon, mais ça n'a rien à faire avec ce qu'on exige de vous ici. Je vous ai laissé causer, c'est fini. Il faudra oublier un peu vos moutons, vos loups et vos montagnes pour vous civiliser davantage. Et d'abord, vous habiller un peu mieux; vous ferez retoucher cet uniforme par le tailleur de la maison, et vous tâcherez d'en être digne, quand il vous ira; c'est mal arrangé, c'est vrai, ce costume, on vous a fait un col trop haut, mais il faudra aussi apprendre à le porter. Ici, il faut de la représentation, et beaucoup, une tenue qui en impose aux visiteurs. Si je vous ai pris pour mon service personnel, c'est à la recommandation de ma fille; vous devrez faire honneur à cette recommandation. Commissionnaire, vous pouviez faire ce que vous vouliez, vous négliger même, ça n'avait pas d'importance; c'était aux clients à vous prendre ou à ne pas vous prendre. Chez moi, c'est autre chose, vous devez décorer mon antichambre...

— Hein! moi, décorer! balbutia l'Auvergnat ne comprenant pas.

— C'est-à-dire être correct, irréprochable. C'est comme cette tignasse en désordre; il faudra ou la faire tondre ou la peigner. Vous ne portez pas la barbe, cela me plaît, mais soyez rasé tous les jours!

Jean tiraillait sa mèche, repris de timidité sous cette bourrasque, dont les mots lui entraient dans le crâne plus que leur signification propre :

— Bien sûr, m'sieur le directeur!

— Oui, je vois que vous ne manquez pas de bonn volonté; eh bien! regardez comment se tiennent e s'habillent vos camarades. Vous avez un uniforme su perbe, tout neuf et plus beau que le leur; il ne vou reste qu'à être à sa hauteur. Ici, voyez-vous, au Comp toir Lutécien, il importe que le personnel vaille l'adm

nistration, qu'il inspire confiance, pleine et absolue confiance !... C'est sur la confiance que s'échafaude le crédit d'une maison, ne l'oubliez pas !...

Bouche ouverte, Jean Prochas, comme s'il eût essayé de les avaler pour s'en mieux pénétrer, absorbait les mots, les phrases, répétant çà et là un fragment, des syllabes plus sonores que les autres :

— Confiance !... Confiance... Comptoir Lutécien !... Administration !... Crédit !... Confiance !...

Et c'était comme un écho qui redisait à satiété, à l'infini, pour en étourdir le public, les badauds, les inquiets, les hésitants, tous les possesseurs d'une petite fortune à placer, billets de banque ou pièces de monnaie, petits rentiers, petits employés, domestiques, ouvriers même, toute cette population de gogos qui, le nez au vent, les yeux arrondis, cherche la banque sûre, où elle pourra aller déposer avec sérénité son fond de tirelire, les économies de toute une rude existence de labeur, les francs, les sous amassés péniblement un à un, et qui doivent assurer la vieillesse tranquille, le repos pour plus tard :

— Confiance !... Confiance !...

Joseph Hudin, les yeux demi-clos, les narines tendues à une fumée d'encens, un sourire d'incroyable ruse, d'espoir quand même au coin des lèvres, regardait le brave Auvergnat et écoutait avec un léger roulement du dos ainsi que sous une caresse, les mots qui glissaient sur ses lèvres naïves :

— Confiance !... Confiance !...

Le nouveau garçon de bureau, qui allait représenter, au seuil du cabinet du directeur, la solidité du Comptoir Lutécien, symbolisée par ses larges épaules d'Auvergne, et inspirer ainsi la confiance, s'essayait à redresser le torse, à porter beau, comme venait de le lui enseigner son maître, quand celui-ci, abattant sa lourde main sur son bras, ajouta :

— Ah ! encore un mot, mon garçon ! Ici, pas de mauvaises habitudes, pas de vices ! On m'a dit que, parfois, vous n'étiez pas raisonnable, que vous vous grisiez !... C'est un manque de tenue, ça. La vertu avant tout, voyez-vous. Se griser, ce n'est pas beau, et puis, surtout, ça ne donne pas confiance !

Jean balbutia, interdit :

— Oh ! plus jamais, m'sieur le directeur !... On sait trop ce qu'on doit à une maison comme le Comptoir Lutécien, qu' est une administration. Autrefois, c'était la faute au métier, un métier qui veut ça, on peut dire, le métier si dur de portefaix ! Un verre par-ci, un verre par-là, quand on a trimé, qu'on a chaud, qu'on a plus soif que faim !... Et puis le voisinage du marchand de vin, on est à sa porte, quoi ! ça engage ! Ça ne se commande pas ! Toujours, toujours là ! Et l'existence tout seul ! Enfin tant de choses !... Tandis que, maintenant, c'est différent : la confiance, comme vous dites !...

Le directeur le regardait, railleur, semblant empocher comme argent comptant toutes ces assurances, ces témoignages de repentir, ces promesses pour l'avenir, et n'en croyant pas une syllabe. Il avait un intime sentiment de mépris pour cet humble, qui avait la faiblesse de se livrer à l'ivrognerie, cette consolation grossière et répugnante, sans comprendre que lui-même, le riche banquier, lorsque, pour oublier, pour se distraire, il s'abandonnait à ses plaisirs, il était en réalité inférieur à ce pauvre être, qui n'avait jamais rien eu pour le soutenir, pour le défendre, pour le diriger.

— Alors, c'est convenu ?

— Parole d'honnête homme, m'sieur le directeu

Il avait levé la main droite, serrant de la gaucl contre son cœur son bicorne tout neuf, comme s'il e voulu enfoncer dans sa poitrine, palladium protecteu

cet emblème de ses fonctions nouvelles, de son existence nouvelle, et se défendre contre les tentations qui pourraient, plus tard, l'assaillir et tenter de le faire manquer à son engagement.

Joseph Hudin, avec un rire sourd, un rire plein d'une ironie féroce, fouilla dans sa poche et, en tirant une pièce de monnaie, la tendit à Prochas, le tutoyant tout à coup, comme s'il eût définitivement pris possession de cette homme, de cette âme, en l'achetant :

— Allons, c'est bon ! Je veux bien te croire et avoir confiance en toi... Tiens, voilà pour boire à ma santé ; mais ne te grise pas !...

Il y avait dans cet acte, suivant de si près le sermon de tempérance qu'il venait de faire, dans ce geste tentateur, une espèce de provocation au mal ; vaguement l'Auvergnat, malgré l'épaisseur de sa cervelle, en eut conscience ; il reculait, hésitant.

Le banquier, insolemment, lui jeta l'argent dans son chapeau :

— Prends et va rejoindre ton poste !...

Il cligna de l'œil, ajoutant :

— Et tu sais, confiance, confiance !... Inspirer la confiance, tout est là !...

GUSTAVE TOUDOUZE.

(*A suivre.*)

MÉMOIRES

DU TEMPS DE LOUIS XIV

(*Suite et fin*)

VI

Démarche de la noblesse en faveur du chevalier de Rohan. — Ordre est donné aux commissaires de rendre leur jugement. — Leur délibération et leurs opinions. — Vanden Enden est condamné à être pendu, le chevalier de Rohan et de Préau et la marquise de Villars à avoir la tête tranchée. — Le roi sursoit à l'exécution de l'arrêt. — Conseil secret auquel assistent le prince de Condé, le maréchal de Villeroy et M. Le Tellier. — Les deux premiers s'efforcent de sauver le chevalier de Rohan. — Opinion contraire de M. Le Tellier. — Perplexités du roi. — Les ministres en ont raison. — L'exécution a lieu. — Effet produit en Europe.

Cependant, le malheur et le péril de l'infortuné Rohan touchaient la plupart des personnes de la cour. Celles de la plus haute distinction conçurent de la pitié sur son sort. Tout le beau sexe s'anima d'un zèle particulier par rapport à sa personne; on déplorait sa jeunesse, sa naissance; on faisait valoir ses servic militaires. L'aversion qu'on avait pour le minist redoublait cette ardeur, ce qui obligea le marquis Louvois à presser les commissaires de s'assembler sa délai et de rendre leur jugement.

Ils se rendirent deux jours après à leur chambre à l'Arsenal, où le procès fut mis sur le bureau. M. de La Reynie (1), homme sévère, mais très intègre, en était le rapporteur. Les premières séances se passèrent à examiner la procédure, les pièces à conviction saisies chez les accusés, auxquelles on avait ajouté pendant l'instruction du procès quantité d'avis et de mémoires que les ministres avaient reçus de divers endroits qui pouvaient avoir rapport aux projets des conjurés.

Ces longues séances, qui occupèrent les juges pendant trois jours de suite, ne les mirent point encore en état d'opiner, chacun ayant voulu examiner les actes et s'instruire par ses propres yeux de tout ce long détail, dans une affaire d'une si grande importance. Après y avoir employé encore deux jours, le rapporteur fut enfin en état d'opiner. Son avis fut de condamner Vanden Enden comme espion à mourir sur une potence. A l'égard des trois autres accusés, quoique leur crime ne consistât qu'en projets qui n'avaient point eu d'exécution, comme les seuls projets suffisent à établir le crime de lèse-majesté, il les condamna à avoir la tête tranchée suivant le privilège des nobles que nos lois distinguent même à la mort.

M. de Pommereu, second opinant, homme vif, mais habile à ménager les esprits, fut de l'avis du rapporteur, à l'égard de Vanden Enden, de la marquise de Villars et de Préau. Venant ensuite à parler du chevalier de Rohan, il parut d'abord entièrement éloigné de vouloir le condamner à mort, s'étant fort étendu sur l'aliénation d'esprit dont les commissaires avaient été ux-mêmes les témoins plus d'une fois. Il allégua que on égarement n'était pas nouveau ; qu'il était produit ar une mélancolie noire qui l'avait banni du monde ongtemps avant qu'il eût aucun commerce ni aucun

(1) Lieutenant de police, de 1677 à 1697.

engagement avec les conjurés ; qu'aucunes lois n'imputaient à ceux qui sont dans cette espèce de démence les actions qu'ils pouvaient commetre, parce qu'ils ne sont point censés libres, délibérés ni volontaires.

Pendant qu'il parlait de la sorte, il observait avec un extrême soin l'air et la contenance des autres juges pour connaître si ses raisonnements faisaient quelque impression dans les esprits, et, ayant reconnu par leurs gestes que tout ce qu'il essayait d'établir ne les touchait point et qu'il courait risque d'être seul de son avis, il ramena son discours à la qualité et aux conséquences du crime d'État et de lèse-majesté, et conclut enfin à la mort contre le chevalier de Rohan, avec cette clause néanmoins, sauf au Roi à faire grâce au coupable si tel était son bon plaisir.

Tous les autres commissaires suivirent unanimement l'avis du rapporteur, et le supplice des accusés fut ainsi résolu : l'arrêt étant dressé en même temps et signé de tous les juges, on le porta au Roi avant qu'il fût rendu public, ce prince ayant voulu que le procès fût rapporté et jugé de nouveau dans un conseil qui serait tenu en sa présence (1).

Les courtisans à qui rien n'échappe conçurent alors de nouvelles espérances pour le salut du chevalier de Rohan. On n'oublia rien pour obtenir sa grâce du Roi, ni pour lui rendre favorables les ministres que l'on croyait devoir composer ce conseil. Mais le Roi

(1) L'arrêt fut rendu le 21 novembre, les accusés non présents et sans avocats selon l'usage. Le roi avait demandé qu'on le lui fît connaître sur l'heure. Mais on y mit quelque retard, et il ne connut la condamnation que dans la soirée, ce dont il marqua son mécontentement à La Reynie. A cette date, les personnes indûment arrêtées au premier moment avaient été mises en liberté, à l'exception d'un individu qui avait à répondre d'autres faits et de Mlle Renée Mauraci d'O, dite Mlle de Vilers, qui avait été la maîtresse de Rohan, et qui, reconnue étrangère au complot, ne sortit cependant de la Bastille qu'après l'exécution. — E. D.

ayant fait appeler secrètement dans son cabinet M. le prince de Condé, M. le maréchal de Villeroy et M. Le Tellier, alors ministre d'État, et depuis chancelier de France, il se fit rapporter le procès en leur présence avec l'arrêt et les principales preuves sur lesquelles les juges s'étaient déterminés. Pour marquer à ceux qu'il consultait la volonté sincère dans laquelle il était de pardonner aux coupables et qu'il ne désirait rien tant que de pouvoir user de clémence surtout à l'égard de Rohan, il leur déclara qu'il était dans cette résolution s'ils jugeaient qu'il pût le faire sans blesser la majesté royale ni les lois de l'État, sur quoi il demanda d'abord l'avis de M. le prince.

Le grand Condé, si fameux dans notre histoire par tant de victoires et par les divers incidents de sa vie, commença son discours par la chose du monde qui pouvait le plus toucher le Roi. Il dit qu'après ce qu'il avait éprouvé lui-même de la clémence du Roi, il ne croyait point qu'il y eût de coupable qui ne pût en espérer son pardon; qu'il y avait beaucoup d'extravagance dans tout ce que le chevalier de Rohan avait fait, que c'était, à la vérité, des projets très criminels, mais qui n'avaient eu et qui ne pouvaient avoir d'exécution, tant ils étaient chimériques et mal fondés.

Sans doute, il était assez vrai que les desseins seuls et les simples volontés lorsqu'elles sont connues étaient punis, en France, pour le crime de lèse-majesté au premier chef, mais qu'on ne pouvait raisonnablement appliquer cette maxime au chevalier de Rohan, puisqu'il était dans un véritable égarement d'esprit, reconnu de toute la cour, de ses juges, et prouvé par son propre fait. Il n'était point entré directement ni indirectement dans le projet horrible que les autres avaient formé sur la personne de Monseigneur et sur celle du Roi. Ils convenaient qu'ils lui avaient caché cette circonstance.

Il fallait donc se renfermer à l'égard du chevalier de Rohan à ce qui regardait uniquement l'invasion de la Bretagne avec les troupes et les vaisseaux que les ennemis proposaient de lui fournir. Or, cette idée était tout à fait chimérique. Il n'était point au pouvoir des Hollandais ni des Espagnols de donner à Rohan des forces suffisantes pour exécuter un si grand dessein, dans l'état où le Roi les avait mis. Les correspondances que leurs émissaires avaient pu leur ménager dans cette province n'étaient qu'un tas de lie du peuple, incapable de discipline et facile à dissiper, sans chef et sans armes, qui n'avait ni port ni retraite assurée. Les Espagnols ni les Hollandais n'ayant pas assez de troupes pour défendre leur propre pays, il y avait de la folie de leur part à vouloir s'emparer d'une province de France éloignée d'eux où ils ne pouvaient manquer d'échouer.

Ce projet seul était en lui-même une preuve bien certaine de l'égarement de l'esprit du chevalier de Rohan, qui devait connaître les forces du Roi mieux qu'un autre s'il avait été dans son bon sens ; assurément, on avait profité de son état pour l'engager à tenter cette folle aventure, sous prétexte que sa maison tire origine des anciens ducs de Bretagne ; au reste, on ne pouvait disconvenir que ce ne fût toujours un crime, en quelque disposition qu'on le pût supposer, d'avoir communiqué avec les ennemis de l'État et d'avoir servi d'instrument à leurs vengeances.

Après cette suite de raisonnements auxquels la personne et les expressions du grand prince de Condé donnaient encore plus de poids, il finit en disant qu'il n croyait pas que si le Roi se portait à faire grâce a chevalier de Rohan et à lui accorder son pardon, l'Éta en pût jamais recevoir aucun préjudice, ni la ma jesté royale aucune diminution de ses droits et d ses prérogatives, surtout si le jugement de mort éta

exécuté comme il était juste à l'égard des autres coupables. Il estimait, au contraire, que cet acte de clémence envers un homme de cette maison qui avait servi longtemps et qui avait reçu plusieurs blessures au service, ne pouvait qu'illustrer considérablement la gloire du Roi et dans le temps présent et dans la postérité.

Après que M. le prince eut achevé de parler, le Roi ordonna au maréchal de Villeroy de dire son avis. Le maréchal convint que tout le monde s'était aperçu depuis environ une année que la conduite du chevalier de Rohan avait extrêmement trahi un égarement d'esprit. Cette dernière action en était une preuve plus complète. Ce jeune homme s'était souvent dépité de ce qu'il n'avait pas pu obtenir des emplois que le service du Roi exigeait qu'on donnât à d'autres ; il n'avait gardé sur cela nulles mesures ; il avait murmuré, agi, parlé avec tant d'imprudence et d'éclat qu'il n'était point surprenant que Latréaumont, homme très artificieux et d'un très dangereux commerce, eût profité de ces mécontentements pour l'attirer, voulant donner une espèce de chef à la conspiration qu'il avait tramée. Il lui avait été facile d'inspirer des désirs de s'agrandir à un esprit déjà égaré et qui, suivant les apparences, n'était tombé dans cet égarement que parce que son ambition n'était point satisfaite.

Ce qu'on voyait du chevalier de Rohan ne pouvait passer que pour un effet de folie et une suite du dérangement de sa raison. Il demeurait constant que les conjurés lui avaient caché leurs desseins sur la personne de Monseigneur et sur celle du Roi. C'est pourquoi, lui, maréchal de Villeroy, était d'avis qu'on exécutât l'arrêt contre les autres, et qu'à l'égard de Rohan, s'il plaisait au Roi de lui faire grâce, il ne voyait point que cet acte de clémence intéressât en rien ni la majesté royale ni l'État.

M. Le Tellier, venant ensuite à parler avec la supériorité de génie et d'éloquence qu'il avait, fut d'un avis entièrement opposé à celui des préopinants. Sa grande expérience dans les affaires d'État et la confiance très particulière que le Roi avait en lui donnaient beaucoup de force au parti qu'il embrassait, en quelque matière que ce fût.

Il rappela succinctement les principales circonstances de la conspiration et les preuves qui résultaient du procès. Il représenta vivement et de la manière la plus forte le péril éminent ou s'étaient trouvés Monseigneur, la propre personne du Roi, toute sa cour, ses plus fidèles serviteurs, ses ministres qui devaient tous être immolés en un même jour à la fureur inouïe des conjurés, si, par une protection particulière de Dieu sur la maison royale et sur le royaume, ce détestable parricide n'eût été prévenu. Jamais l'État ne s'était trouvé en un si grand danger et n'y serait sans doute jamais. Toute cette trame n'était point l'ouvrage d'un esprit égaré, mais l'effet d'une longue et profonde méditation. Il était impossible d'arranger plus habilement un grand dessein par une suite de circonstances qui toutes conduisaient au même but, sans que rien se démentît. Les temps, les lieux, les personnes, tout y était ménagé avec un art incroyable, de manière que l'exécution en était sûre sans que rien en pût empêcher l'effet, si Dieu, par une espèce de prodige, n'avait révélé tous ces funestes complots au moment qu'ils allaient renverser l'État.

C'était en vain qu'on supposait que le chevalier de Rohan n'avait eu aucune connaissance des projets faits sur la personne de Monseigneur et sur celle du Roi et de sa cour, puisque cette horrible circonstance était l'unique fondement sur lequel il pouvait appuyer l'invasion de la Bretagne qu'il méditait, ne pouvant tenter cette entreprise, ni s'assurer du succès de ce

second forfait qu'en supposant le premier qui devait jeter le royaume dans la dernière confusion et le mettre hors d'état de défendre la province à la souveraineté de laquelle le chevalier de Rohan aspirait. On ne devait donc point présumer que dans une suite de circonstances si liées, si concertées, il n'eût pas connu ce moyen unique de s'assujettir la Bretagne et de s'y maintenir, qui entrait naturellement dans le plan du complot.

A la vérité, les preuves qu'on aurait pu tirer contre lui manquaient. On avait mis peu de soin à interroger Vanden Enden sur le fait. De Préau n'avait eu garde de charger Rohan, quoiqu'on l'eût fortement interrogé sur ce point, étant attaché à lui par une longue amitié et par une espèce de domesticité. Mais dans un crime concerté en commun entre cinq personnes, il était contre la raison de supposer qu'allant toutes à la même fin, elles ne sussent pas toutes également les voies d'y parvenir ; d'ailleurs, dans les crimes d'État et de lèse-majesté au premier chef, les présomptions violentes, comme étaient celles-ci, établissaient une preuve suffisante. On ne pourrait jamais excuser le chevalier de Rohan de n'avoir pas révélé un complot contre l'État, de s'être lié avec les conjurés, d'avoir traité avec les ennemis directement contre le Roi.

Quant à soutenir qu'il avait l'esprit aliéné, cela ne se pouvait pour un homme qui aspirait à une souveraineté, qui avait pris des liaisons étroites avec d'autres conjurés, envoyé aux chefs ennemis un député pour la ratification des traités passés par ses complices, arrangé son système de manière que le secret fût impénétrable et l'effet assuré. Toute sa conduite, au contraire, décelait une pleine raison, un sens très rassis ; au surplus, sa démence eût-elle été aussi réelle qu'on voulait le supposer, un homme égaré qui aurait pu mettre le royaume au bord du précipice devait être

puni comme un méchant, un traître, un perfide. En de pareilles occasions, on punissait les fous comme les gens possesseurs de la raison.

A l'égard de ce qu'on proposait pour exciter la clémence du Roi, M. Le Tellier soutint que le Roi ne pouvait accorder la grâce de ce crime, sans blesser la majesté royale et les lois de l'État. Le Roi avait un plein pouvoir de remettre ses injures personnelles et celles qui dans de certains cas excusables blessaient les droits des particuliers, mais non les crimes commis contre l'État duquel il était le tuteur, le chef et le protecteur. L'État en corps attendait la punition de ce crime. Le pardon serait imputé par les ennemis à la faiblesse du gouvernement. Les méchants sujets seraient excités par cet exemple à tout entreprendre. Le gouvernement n'avait rien à craindre des bons sujets, mais les méchants ne pouvaient être retenus que par la crainte des peines. L'impunité et le défaut de vigueur et de sévérité produisaient les plus grands forfaits. M. Le Tellier conclut en disant qu'on ne pouvait se dispenser d'exécuter l'arrêt sans violer la majesté royale et les droits de l'État.

Ces opinions si opposées jetèrent l'esprit du Roi dans une grande incertitude. Il penchait du côté de la clémence et du pardon en faveur du chevalier de Rohan. L'affection qu'il portait à une famille illustre lui rendait le silence de ses membres encore plus touchant; il le regardait comme un témoignage assuré de leur attachement à sa personne. La princesse de Soubise, qui pouvait tout auprès de lui, n'exigeait rien. Il pensait qu'il y aurait de la générosité à leur accorder cett grâce de lui-même et de son propre mouvement. Mai d'autre part on l'assurait que ce serait blesser le droits de la royauté et les lois du royaume. Trop agit pour rien résoudre, il ordonna qu'on sursît à l'exé cution de l'arrêt jusqu'à nouvel ordre. Toute la cou

fut persuadée alors que ce sursis était un présage certain du salut du chevalier de Rohan. En ces matières, l'opinion est que gagner du temps, c'est gagner tout.

Cependant les ministres qui murmuraient quelquefois entre eux du peu de fermeté du Roi dans les affaires les plus importantes, furent alarmés de ces irrésolutions dont les conséquences leur paraissaient également dangereuses. Ils n'oublièrent rien pour faire connaître au Roi que s'il se laissait fléchir après un jugement si juridique, il n'y aurait plus rien de certain dans le gouvernement.

Toutes les parties de l'État en seraient ébranlées, un si grand relâchement contre toutes les lois ne pouvant manquer d'affaiblir l'autorité. Tous les soins qu'on avait pris sous le précédent règne et sous celui-ci pour relever la royauté et la garantir des entreprises des sujets allaient devenir inutiles, puisque le plus grand de tous les attentats demeurerait impuni. Il n'y aurait point de ministre qui osât avec la fermeté nécessaire soutenir désormais les ordres du Roi, ni les faire exécuter, pour ne pas risquer sa vie toujours exposée aux entreprises et aux violences des mécontents, puisqu'on avait l'audace de porter des mains parricides sur la propre personne du Roi et de l'unique héritier de la couronne, dans une conspiration que le Roi aurait négligé de punir.

De plus, après l'éclat qu'avait eu cette affaire dans toutes les cours d'Europe où l'on avait pris tant de soin de la divulguer en haine des Espagnols et des Hollandais, ce serait démentir tout ce qu'on avait publié si le chef de la conspiration obtenait sa grâce. Tous les étrangers, si jaloux des droits des souverains, prendraient ce pardon non comme une action de clémence, mais comme une preuve publique de la faiblesse du gouvernement, et chez eux l'autorité du Roi et la

sagesse de ses conseils tomberaient infailliblement dans le mépris.

Huit jours se passèrent dans ces incertitudes. Le Roi, après avoir longtemps balancé sur le parti qu'il avait à prendre, vivement pressé par ses ministres, permit enfin qu'on exécutât l'arrêt. Les ordres en furent donnés aussitôt pour le lendemain. On affecta d'y apporter tout l'appareil et tout l'éclat qu'on pouvait donner à une si grande action (1).

Les officiers des mousquetaires et des gardes du Roi eurent ordre d'occuper, dès le matin, avec des troupes à cheval, toutes les rues et toutes les avenues autour de la Bastille. Les gardes à pied y prirent leur poste avec les officiers. On dressa un échafaud au milieu de ce grand espace de la rue Saint-Antoine qui fait face à la Bastille, assez près des religieuses de Sainte-Marie.

Le bruit s'étant répandu dans Paris que cette exécution devait être faite, une foule innombrable de peuple se hâta d'y prendre place. Les particuliers dressèrent des amphithéâtres devant les maisons, des deux côtés, tout le long de la rue. Toutes les fenêtres et les balcons furent remplis de bonne heure d'un nombre infini de personnes de distinction.

Sur les quatre heures après midi, on vit sortir de la Bastille le chevalier de Rohan, monté sur un chariot, un confesseur à son côté, avec l'exécuteur, entouré de gardes à cheval et de gardes françaises et suisses (2).

(1) C'était le 27 novembre.

(2) Rohan était à pied avec de Préau, tous deux tenus en laisse par le bourreau, Mme de Villars en charrette avec Vanden Ender Sur la place de la Bastille, trois échafauds avaient été dressés courte distance l'un de l'autre avec, entre eux, une potence. C détails, tirés du procès-verbal de l'exécution, sont plus exacts q ceux qu'a donnés Nazelle qui n'y assistait pas. Il existe à la Bibli thèque nationale, section des estampes, un dessin du temps, trait, qui représente la scène du supplice. Avant d'aller à l'éch

A cet aspect, il n'y eut personne qui ne ressentît une espèce de saisissement de cœur et une pitié mêlée de terreur. L'air triste et abattu qui paraissait sur son visage touchait les plus insensibles. La vue de cette foule prodigieuse de monde le troubla, et, revenant à lui comme d'un profond sommeil, la honte de servir de spectacle à tout ce monde le fit rougir, ce qui releva encore la beauté naturelle de ses traits.

Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud et qu'on eut découvert à plein sa riche taille, l'air de majesté qui régnait sur toute sa personne, relevé par un grand éclat de jeunesse, il n'y eut point de spectateur assez dur ni assez insensible qui pût lui refuser des larmes. Il se mit à genoux pour demander pardon à Dieu, au Roi et à la justice, et, s'étant encore tourné un moment vers son confesseur pour recevoir la dernière bénédiction, pendant que le peuple mêlait ses sanglots aux tristes chants qui précèdent l'exécution des criminels, il eut la tête tranchée. Son corps fut mis dans un carrosse de deuil qu'on tenait prêt et emporté avec une espèce de cérémonie, pour être inhumé.

La marquise de Villars fut ensuite amenée (1). Elle porta jusque sur l'échafaud les marques de sa vanité et de sa coquetterie. Elle était fardée, parée de ses plus beaux atours, comme pour braver la mort. Mais lorsqu'elle eut aperçu les traces de l'exécution qui venait d'être faite, elle donna plusieurs marques de faiblesse parmi lesquelles elle perdit la tête et la vie(2). Le che-

faud, Rohan, Vanden Enden et de Préau avaient été soumis à la question préalable, qu'on épargna à Mme de Villars. — E. D.

(1) Les trois condamnés qui devaient périr par la hache avaient été conduits chacun à son échafaud, et le bourreau passa de l'un à l'autre, en commençant par Rohan et en finissant par de Préau. Vanden Enden était debout sous sa potence et n'y fut hissé qu'après avoir vu tomber la tête de ses trois complices. — E. D.

(2) Tout ce que Du Cause dit de Mme de Villars et de son attitude devant la mort est démenti par le procès-verbal de ses derniers

valier de Préau lui succéda; il marqua beaucoup de fermeté et il eut le même sort.

On vint ensuite à l'exécution de Vanden Enden. Il regarda sans s'émouvoir cette prodigieuse assemblée de peuple, les vestiges de l'exécution de ses complices et son gibet, préparé à quelques pas de l'échafaud. Ses yeux ni son visage n'en furent nullement changés. Loin de faire paraître quelque faiblesse, il montra une fermeté et une constance de héros. Il soutint parfaitement ce rôle de philosophe stoïque, dont il se faisait gloire. Il avait toujours prétendu que la vie n'était pas un bien, ni la mort un mal. Il parut donc indifférent aux apprêts de son trépas. Il écoutait tranquillement le docteur qui était à son côté pour l'exhorter à mourir chrétiennement. On doit présumer qu'il en profita dans ses derniers moments, qui sont si propres à ramener l'homme à la vérité des principes de la religion. Quant au crime pour lequel il était condamné, on prétend qu'il n'en témoigna en mourant aucun repentir et qu'il prétendait, dans l'aveu qu'il avait fait de toutes les circonstances de la conspiration, que dans un temps de guerre ouverte il était permis à un sujet de l'État attaqué de tout entreprendre pour sauver sa patrie opprimée, et que dans ces terribles conjonctures un sujet est trop glorieux de pouvoir donner sa vie pour la délivrance de ses concitoyens.

La fin tragique de tous les conjurés fit beaucoup de bruit dans les cours étrangères. Il n'y eut point d'esprit si prévenu qui ne demeurât d'accord que, par cette conspiration, on avait violé toutes les lois divines et humaines et le droit des gens. On convenait que le puissances qui entrent en guerre ont droit d'agir offen sivement par la voie des armes, et d'user même de di

instants, dressé aussitôt après et qui la montre pleine de résigna tion, de repentir, de courage et sans forfanterie. — E. D.

verses ruses pour se défendre. On distinguait sur cela ce que les Espagnols et les Hollandais avaient fait pour s'emparer de Honfleur et de la Bretagne, suivant les lois de la guerre. C'était une entreprise très naturelle et permise pour faire une diversion des forces ennemies.

Il n'importait pas même qu'ils eussent profité en cela de la perfidie et de la trahison des sujets français. Mais qu'ils eussent employé ces mêmes sujets pour enlever l'héritier présomptif de la Couronne et pour attenter sur la personne du Roi, c'était une action abominable qui devait faire horreur à toutes les nations. Les Hollandais se disculpèrent très fort sur ce dernier point. Ils protestèrent qu'ils n'avaient jamais eu aucune connaissance de l'attentat projeté, et, quant à moi, je l'ai toujours cru.

Cet horrible projet de parricide ne pouvait être que l'ouvrage de Latréaumont, le plus corrompu de tous les hommes. Il recevait l'argent des ennemis ; il l'employait suivant ses vues particulières ; il n'avait même pas encore achevé de payer les habits de gardes qu'il avait fait faire. Le tailleur qui en avait été chargé m'a dit plus d'une fois que les façons et les fournitures lui en avaient été payées exactement par ordre du Roi quand on les retira de ses mains.

Le voyage qu'avait fait Vanden Enden à Bruxelles jeta quelques soupçons sur les Espagnols. Cet homme étant le dépositaire de tous les desseins de Latréaumont, on présumait qu'il en avait apporté le plan au gouverneur général ou de vive voix ou par écrit, et qu'il en avait reçu les ordres. Les Espagnols ont fait voir en bien des occasions qu'ils ne haïssaient point les voies violentes lorsqu'il s'agissait d'abaisser la maison de France.

Aussitôt après la découverte de la conspiration et l'exécution des conjurés, toutes les parties de cette malheureuse machine tombèrent. La flotte ennemie

se retira des côtes de France pour rentrer dans ses ports, les troubles de Bretagne s'apaisèrent, et le royaume demeura paisible.

VII

Je reparais à la cour. — Grâce à la protection du Roi, j'épouse Mlle Anceau. — J'attends en vain l'exécution des promesses qui m'ont été faites. — Malveillance de M. de Louvois à mon égard. J'obtiens en tout et pour tout mille livres de pension. — Ma déception et mon chagrin. — Je suis menacé d'être assassiné. — M. de Louvois refuse de me protéger. — Je dîne chez M. Pellisson. — Grâce à lui, je découvre les causes de ma disgrâce. — Je me décide à quitter Paris. — Nouvelles persécutions. — Je suis arrêté sans cause et emprisonné. — Cinq ans de captivité. — Dévouement de ma femme. — Elle obtient enfin ma délivrance. — Défense m'est faite de quitter ma province. — Je me résigne à mon sort.

Je m'attachai à me montrer plus souvent à la cour. J'étais sans cesse recherché par tout ce qu'il y avait de grands seigneurs. Je recevais des honneurs et des distinctions parmi eux qui auraient pu satisfaire la vanité d'un homme plus ambitieux que moi. On me traitait presque de sauveur, et les titres les plus éminents m'étaient dus, disait-on, comme à un sujet qui avait bien mérité de la personne du Roi et de l'État. Toutes ces flatteries me touchaient peu. Je m'ennuyais très souvent aux grandes tables où l'on m'invitait tous les jours. J'espérais des grâces du Roi.

La première était la conclusion de mariage avec Mlle Anceau. Le ministre ne put me refuser d'y entrer et d'en parler au Roi pour le supplier de m'accorder sa protection. Elle me fut accordée. Déjà les bruits publics, les esprits de la famille étaient devenus plus traitables sur mon compte. Mais lorsque la faveur du Roi et du ministre se fut déclarée pour moi, l'égalité de nos biens et de nos conditions reçut un accroisse

ment de mon côté, en sorte qu'on ne balança plus à me donner celle que j'avais tant désirée pour épouse.

Il serait difficile d'exprimer la satisfaction qu'elle en reçut elle-même, soit de ma constance, soit de l'approbation d'un grand nombre de personnes de condition, qui applaudissaient à son choix. Une union ardemment recherchée depuis si longtemps, traversée par toutes sortes d'obstacles, suivie enfin d'une approbation si générale, ne laisse rien au cœur à souhaiter.

Après les réjouissances qui suivirent notre mariage, je repris le soin de refaire ma cour et de solliciter les récompenses que le Roi et le ministre m'avaient fait espérer tant de fois; je ne quittai presque plus Saint-Germain où la cour était alors, et comme je n'ignorais pas que les ministres jaloux de leur pouvoir se faisaient un point d'honneur qu'on n'obtînt une grâce du Roi que par leur canal et sous leurs auspices, pour tenir toujours ceux qui pourraient les obtenir dans une entière dépendance d'eux, je m'attachai à la suite du marquis de Louvois par qui j'avais eu l'honneur d'être présenté au Roi et sous les ordres duquel j'avais réglé ma conduite. Je ne le perdis point de vue, me présentant à lui toutes les fois qu'il paraissait en public.

Quinze jours s'étaient déjà passés sans qu'il eût daigné jeter seulement un regard sur moi. Ce procédé, qui répondait si peu aux caresses que j'en avais reçues et aux promesses qu'il m'avait faites dans le temps que j'étais nécessaire, me fit comprendre cette maxime si connue à la cour que, quelques services qu'on ait rendus, on tombe dans le mépris dès qu'on cesse d'être utile. Je commençai à m'impatienter et à ressentir vivement cette froideur du ministre à laquelle je m'étais si peu attendu. Cependant, comme la cour est un pays de dissimulation, je renfermai en moi-même ces sentiments inquiets sans les faire paraître.

Le temps augmenta mon chagrin. Je prenais le soir

des résolutions que je désavouais le matin de m'adresser directement au Roi. C'était choquer le ministre, gâter mes affaires et tout au moins les reculer au lieu de les avancer, le Roi ayant accoutumé de ne rien faire que par la voie et par l'organe de ses ministres.

Le marquis de Louvois avait naturellement l'air fort rude, l'abord rebutant, le regard un peu farouche. Il était excellent ami, mais ennemi d'autant plus à craindre qu'il était tout-puissant et qu'il aimait à se venger. Il affectait aussi très souvent de faire languir longtemps ceux à qui il voulait faire des grâces pour les éprouver davantage.

Prévenu de ces idées, je pris encore le parti de la patience. Mais un mois s'étant écoulé, je crus m'apercevoir qu'il se détournait de moi lorsque je m'empressais le plus à me présenter sur son passage. Cette pensée me fit une si vive impression que j'en fus malade, et dès lors je m'aperçus d'un commencement de grosseur qui me vint au dehors de la gorge et qui a si fort augmenté avec l'âge et par mes malheurs et mes chagrins qu'il y a apparence qu'il m'en coûtera la vie. Je ne voulus point partir de la cour sans savoir du ministre à quoi je devais m'en tenir.

Ma grande passion était de servir à l'armée, et toute mon ambition d'y avoir un poste honnête. Comme le métier ne m'était pas nouveau, j'avais eu soin de l'insinuer plusieurs fois au ministre dans le temps de ma faveur; c'est pourquoi je me croyais en état d'espérer quelque chose d'honorable et de bien remplir les devoirs de l'emploi où je serais destiné. Je me déterminai donc à en parler au ministre, persuadé qu'il est utile quelquefois de donner aux puissants des vues sur ce qu'on attend de leur protection. Il me rebuta violemment en me demandant si je croyais qu'il n'eût que mes affaires dans la tête.

Je me retirai très confus, condamnant moi-même

mon impatience d'avoir mal pris mon temps, car c'est un grand secret à la cour et auprès des grands que de savoir attendre et profiter de certains moments favorables qui les rendent faciles aux grâces et qui les disposent au plaisir de faire du bien à ceux qui les réclament. Je voulus réparer ma faute et je m'attachai encore à sa suite. J'appris à quelque temps de là qu'il avait reçu des nouvelles agréables. Il me parut plus serein et plus gracieux. Je m'approchai de lui et le suppliai de se souvenir de moi. Il me dit qu'il avait songé à moi et qu'il parlerait au marquis de Revel pour me faire donner une lieutenance d'infanterie dans son régiment. Je fus consterné de cette réponse si peu attendue et si éloignée de mes espérances.

Je revins à Paris pour essayer de dissiper mon chagrin auprès de ma nouvelle épouse. J'éprouvai deux peines presque égales, l'une de mon malheur, l'autre de le dissimuler. Quand je faisais réflexion aux peines que j'avais prises, aux périls que j'avais courus; que je m'étais exposé aux événements les plus funestes pour garantir le Roi, la famille royale des malheurs qui les menaçaient, et que pour toute récompense on me destinait une lieutenance d'infanterie, je ne pouvais digérer cet indigne traitement et je pris plusieurs fois la résolution de m'en plaindre au Roi.

Après un mois de séjour à Paris, un de mes amis me conseilla de faire encore une tentative auprès du marquis de Louvois. J'allai à la cour, et, m'étant présenté à lui, il me dit d'un air obligeant ;

— Il y a longtemps qu'on ne vous a point vu.

En même temps, une foule d'officiers qui l'entouraient m'ayant écarté, je ne pus lui parler. Cependant mes espérances se réveillèrent, puisque je n'étais pas absolument oublié. Je continuai à lui faire ma cour. Huit jours s'étaient passés sans qu'il eût fait semblant de m'apercevoir; je me présentai à la porte de sa

chambre dans le temps qu'il était seul; le valet qui était de garde me laissa entrer comme autrefois. Dès que le marquis de Louvois m'eut aperçu, il me brusqua rudement sans vouloir m'entendre. Je fus obligé de me retirer très confus de mon entreprise.

J'avoue, et je crois que tous ceux qui ont éprouvé les rebuffades des ministres en conviendront avec moi, que toutes les faveurs de la fortune qu'on peut obtenir par leur moyen ne valent pas à beaucoup près ce qu'elles coûtent à un cœur généreux. Les rebuts qu'il faut essuyer, les dégoûts qu'ils vous donnent dans la poursuite des grâces qu'on attend d'eux sont pires cent fois qu'une honnête pauvreté. Heureux qui peut se contenter du sien et connaître le prix de la liberté.

Dans le premier mouvement, je formai le dessein de ne le plus voir, d'aller m'ensevelir chez moi, en province, et d'y guérir, s'il était possible, mon désespoir. Je prenais congé de mes amis de la cour et j'attendais l'occasion de me montrer encore une fois au Roi, lorsque le marquis de Louvois, sortant du conseil, me démêla de la foule. Il m'appela et me dit que le Roi venait de m'accorder mille livres de pension. Je l'en remerciai très humblement, quelque dépit que j'eusse de ses procédés et du peu à quoi je voyais ma fortune bornée. Quoique résolu un moment auparavant de renoncer à toute gratification, celle-ci me parut peu digne d'un grand roi, peu proportionnée aux grandes espérances qu'il m'avait données plusieurs fois de sa propre bouche, et nullement convenable à mes services et aux périls où je m'étais exposé et dans lesquels j'étais encore. Ma bourse et celle de mes amis s'étaient épuisées par tant de voyages faits à la cour et par le long séjour que j'avais été obligé d'y faire de temps en temps.

Je suppliai le marquis de Louvois d'obtenir pour moi du Roi quelque ordonnance de comptant avec quoi je pusse satisfaire ceux qui avaient eu la bonté de me

prêter pour fournir à toutes ces dépenses. Après m'avoir écouté, il tourna le dos sans me faire aucune réponse.

Je fus tenté encore une fois d'en faire parler au Roi, et je fis sans doute une faute de ne pas le faire, y ayant beaucoup d'apparence que ce grand prince m'aurait libéralement accordé de quoi payer des dettes que je n'avais contractées que pour son service. Mais un de mes amis de qui je pris conseil m'en détourna sous prétexte que la chose étant une fois réglée, il ne fallait plus y revenir; que le Roi pourrait trouver mauvais que je ne fusse pas content, et qu'il arriverait que je m'attirerais encore l'indignation du ministre. C'est pourquoi je me présentai au Roi pour lui faire une très profonde révérence en lui rendant de très humbles grâces de ses bienfaits.

Aussitôt que les courtisans eurent entendu mon remerciement, ils s'assemblèrent autour de moi pour savoir ce que le Roi m'avait accordé. J'eus la vanité de dire que Sa Majesté m'avait gratifié d'une ordonnance de comptant de trente mille livres sur le Trésor royal et une pension de trois mille livres. Aussitôt le bruit s'en répandit dans toute la cour, et les premiers qui partirent en portèrent à Paris la nouvelle avec beaucoup d'emphase. La renommée la publia à l'honneur du Roi par toute la ville avec une rapidité surprenante, en sorte que, arrivant le soir chez moi, je trouvai que toute la famille en était imbue et qu'elle avait déjà reçu les compliments de quantité de personnes de distinction.

Cette erreur fut favorable; elle me donna une nouvelle considération parmi toute notre parenté. J'étais ainsi à peu près comme ces malades dont l'embonpoint et les couleurs représentent une parfaite santé pendant que l'ulcère gagne jusqu'au cœur. Je couvrais mon chagrin de toutes les façons de la joie et d'une satisfaction entière. On ne saurait croire combien cette

contrainte qui est si commune à la cour coûte à un cœur sincère.

Un nouveau sujet d'inquiétude plus réel et plus important vint augmenter mes peines. Je fus averti que certains déterminés qui faisaient beaucoup de fracas dans Paris avaient formé le dessein de me tuer. C'étaient trois frères qui, ayant servi quelque temps à l'armée, étaient devenus grands bretteurs et tenaient le haut du pavé dans Paris avec quelques jeunes gens dont ils soutenaient les querelles et la fausse bravoure. Ils avaient obtenu diverses fois des lettres de grâce; car, quoique agresseurs, ils avaient l'adresse de disposer les choses de manière et d'intimider si fort les témoins que leurs crimes étaient toujours demeurés impunis.

Quelqu'un des jeunes fanfarons de leur suite qui affectaient de faire les braves commençait la querelle; on mettait l'épée à la main; aussitôt les trois frères, sous prétexte de défendre leur ami, cherchaient celui qui était attaqué et se faisaient ainsi, à leur aise, une grande réputation d'être de bonnes épées.

Je leur avais échappé plusieurs fois pendant l'instruction des conjurés. Ce n'était pas qu'on les eût chargés de se défaire de moi; ils agissaient de leur propre mouvement comme des gens qui se piquaient de protéger les criminels. J'avais été d'abord attaqué dans la rue par un jeune homme que je ne connaissais point et à qui deux autres s'étaient joints. Je m'étais tiré d'affaire glorieusement et avec beaucoup de bonheur. Depuis, j'avais eu la précaution de me faire accompagner partout d'un ami. Ces chercheurs d'aventures le prirent pour un homme qui m'était donné par le ministre comme sauvegarde, ils n'osèrent pl[us] m'attaquer.

Mais, ayant appris, je ne sais comment, que ma [fa]veur auprès du ministre était à présent tombée, [ils] avaient repris leur premier dessein. Un homme d'u[ne]

très mauvaise physionomie vint cette fois me heurter très rudement en passant dans la rue. Il mit en même temps l'épée à la main. Je me mis en défense : deux autres tirèrent aussi l'épée. L'un se joignit à mon agresseur, l'autre se rangea de mon côté, et, faisant mine de vouloir parer les coups qu'on me portait, il rabattait les miens. Je m'aperçus de la trahison, je me serrai contre la muraille, et dans le même temps, étant tous trois déclarés contre moi, une boutique ouverte me sauva la vie.

Deux autres aventures qui suivirent celle-là, et dont le ciel me garantit comme par miracle, ne me laissèrent plus douter de la vérité de l'avis qu'on m'avait donné. J'en écrivis au marquis de Louvois, de qui je ne reçus aucune réponse, et un de mes amis de la cour étant allé lui demander pour moi sa protection, il répondit froidement que la ville de Paris n'était point comprise dans son département.

Je pris la résolution de sortir peu de chez moi. Cependant maître Pellisson (1), maître des requêtes, alors historiographe du Roi, ayant prié un de mes amis de me mener dîner chez lui, dans l'envie qu'il avait de me connaître, nous nous y rendîmes. M. Pellisson était un petit homme très laid; il avait le visage tout couperosé et terriblement creusé de la petite vérole, avec de longues coutures aux joues, les yeux extrêmement bordés de rouge, la bouche grande et les dents mal rangées et malpropres. Mais la nature avait réparé ces fautes par les belles qualités de l'âme et un brillant esprit. Ses ouvrages l'ont rendu très célèbre, et sa

(1) Né en 1624, mort en 1693. Fut l'ami de Fouquet, qu'il n'abandonna pas dans ses malheurs, et de Mme de Maintenon, qu'il protégea lorsqu'elle n'était encore que la veuve Scarron. Il fut historiographe du Roi, après avoir abjuré le protestantisme. Plus tard, il entra dans les Ordres. Il a laissé de nombreux écrits, et fut membre de l'Académie française, dont il avait écrit l'histoire. — E. D.

mémoire vivra sans doute autant de temps que les belles-lettres, le bon goût et la politesse subsisteront en France.

Après notre dîner, il voulut savoir de moi tout le détail de la conspiration et particulièrement ce que le Roi avait ordonné pour ma récompense. Je le satisfis sur le premier point. Mais quant au second, j'avais trop de honte à m'en expliquer. Mon ami, prenant la parole sur cela, me dit que je devais parler sans déguisement à un homme sage et très discret qui pouvait me donner de bons conseils. Je lui dis donc que le Roi m'avait gratifié d'une pension de mille livres, et que j'aurais beaucoup mieux aimé une compagnie en qualité de capitaine pour servir à l'armée.

M. Pellisson, comme s'il m'eût entendu rêver, me fit répéter plusieurs fois la même chose. Il s'écria ensuite qu'il était dans un étonnement qu'il ne pouvait assez exprimer ; que les emplois dont le Roi l'honorait lui donnaient l'avantage d'approcher souvent de sa personne ; qu'il l'avait ouï parler de moi plusieurs fois avec de grands éloges qui partaient certainement d'un fonds d'estime, d'une véritable affection et d'une sincère reconnaissance du service que je lui avais rendu et à l'État.

— Il n'est pas possible, ajoutait-il, que le Roi, libéral et magnifique comme il est et plein de bonne volonté pour vous, ait borné de lui-même ses bienfaits à si peu de chose. Il faut qu'on lui ait fait entendre que vous vous étiez fixé vous-même à cela, et je ne croirai jamais qu'il s'y soit déterminé de son propre mouvement.

Il me demanda ensuite comment j'étais avec le ministre. Je lui répondis que pendant tout le temps de l'instruction du procès il m'avait comblé d'honnêtetés et de promesses, mais que depuis on pouvait m'avoir rendu quelques mauvais offices auprès de lui, ce qu

me paraissait par ses derniers procédés et surtout par le refus qu'il venait de me faire de sa protection contre des gens apostés qui cherchaient l'occasion de me tuer.

Il me demanda si j'avais eu quelque querelle avec quelqu'un ou si j'avais enveloppé dans mes dénonciations quelque créature du ministre. Je lui répliquai que non, et qu'au contraire j'avais refusé d'y comprendre le marquis d'Ambre, qui était innocent et qu'on voulait perdre. Sur quoi je lui fis le récit de la proposition qui m'en avait été faite.

— Ne m'en dites pas davantage, repartit M. Pellisson, je connais la source de votre malheur.

Il ajouta que, loin de s'étonner du peu qu'on avait fait pour moi, il était surpris que je fusse encore en vie ; qu'on m'avait fait confidence d'un dessein affreux où j'avais refusé d'entrer ; que ma vue devait terriblement confondre ceux qui avaient projeté un si grand forfait. Il ajouta :

— Allez, fuyez au fond de votre province, vous ne sauriez trouver ici nulle sécurité.

Ce conseil d'un homme si sage et qui connaissait parfaitement le monde m'ouvrit les yeux. Quand j'eus rassemblé toutes les circonstances de ce qui s'était passé avant et depuis le jugement des conjurés et les divers hasards que j'avais courus, je compris que ni l'armée, ni la cour, ni la ville ne pouvaient me donner un asile assuré. Je reconnus alors plus clairement et par ma propre expérience combien il est dangereux pour un particulier d'être mêlé dans les affaires d'État. Le bien public touche faiblement la plupart des hommes ; ceux, au contraire, à qui l'on résiste, prennent à injure tout ce qu'on fait contre eux ou contre leurs partisans. Le public ne vous tient aucun compte de votre zèle, beaucoup de particuliers s'en offensent et vous deviennent ennemis irréconciliables.

C'est ainsi que je pris la résolution de me retirer

chez moi en province. Ma jeune épouse, qui était déjà fort alarmée des tentatives qu'on avait faites pour m'assassiner, n'hésita point à prendre ce parti. Elle me pressa vivement de préparer tout pour notre départ. J'ose dire que le sexe produit peu d'exemples d'une si grande solidité d'esprit, d'un courage si ferme et d'une constance si parfaite, qui ne s'est jamais démentie un moment. Elle prit congé de ses parents, de ses amis, et, qui plus est, de Paris, sans témoigner et même, disait-elle, sans ressentir aucune peine, tant elle m'était attachée.

Elle m'a depuis donné une assez nombreuse et belle famille. J'ai eu le plaisir de voir mes deux fils capitaines de deux fort belles compagnies, l'un dans la cavalerie, l'autre dans l'infanterie. J'ai eu le malheur de perdre ce dernier, qui a été tué en combattant pour le Roi, les armes à la main, et la consolation qui me reste est que j'apprends que le premier, qui est mon aîné, fait fort bien son devoir.

Notre retraite en province me parut fort douce. Je me regardais comme un voyageur échappé de quelque grand naufrage, qui goûte, après une longue navigation et de violentes tempêtes, le repos et la sûreté du port. Cette tranquillité ne fut pas de longue durée; elle fut suivie d'orages terribles. J'avais oublié que j'eusse des ennemis, ils ne m'oublièrent pas. Ils avaient les bras trop longs pour ne pas m'atteindre partout.

Bientôt on me suscita tant d'affaires de toutes sortes que je fus en proie à tout le monde; mes voisins de toutes conditions m'insultèrent; gentilshommes et roturiers, officiers et suppôts de justice, tous, comme dans une conspiration publique et générale, ne cherchèrent que les voies les plus odieuses de me persécuter et de me maltraiter, moi et les miens. Les supérieurs se déclarèrent contre moi; intendants, commandants, gouverneurs, tout m'accabla comme de concert.

Je voyais usurper mes biens, voler mes récoltes sans pouvoir obtenir aucune justice. Ceux qui avaient en main l'autorité du Roi qui m'était si respectable et qui devait me servir de bouclier contre les traits des ennemis prirent parti contre moi. Je devins la victime d'une main secrète, qui me poursuivait et qui donnait le branle à tous ces violents mouvements.

Mais ce qui mit le comble à ma malheureuse destinée fut la prison. Je fus traîné comme un criminel avec la dernière ignominie, sans savoir ni pouvoir imaginer sous quel prétexte on me traitait de la sorte. Je fus jeté dans le fond d'un cachot au château Trompette (1); on me dit alors que c'était par ordre du Roi. J'avoue que si l'on pouvait mourir d'affliction et de son seul désespoir, j'aurais cessé de vivre dans cet instant. Moi qui avais sacrifié cent fois ma vie pour le service du Roi, et qui m'étais exposé en dernier lieu à la fureur de ses ennemis par le pur attachement que j'avais pour sa personne sacrée, je me voyais perdu dans son esprit, traité comme un perfide et un traître, plus mal encore que les criminels de lèse-majesté qu'on venait de condamner pour avoir voulu attenter à sa vie.

Ma raison et mes sens en furent si fort confondus que j'en fus grièvement malade. On me laissa sans aucun secours. Mon ordinaire, qui avait été réglé à un peu de mauvais pain et d'eau, n'en fut ni changé ni augmenté. Il me manquait même assez souvent pendant des jours entiers. Je ne doutai point qu'on en voulût à ma vie.

Je passai de cette sorte une année entière, ayant presque toujours la fièvre, avec de fâcheux redoublements, sans qu'on se fût mis en peine de se procurer ni remèdes ni soulagement. J'ai regardé comme une espèce de miracle que Dieu m'eût conservé si long-

(1) A Bordeaux.

temps la vie parmi de si grands maux d'esprit et de corps. Mes longues diètes pouvaient y avoir contribué, car, comme le peu de nourriture que je prenais suffisait pour entretenir la chaleur naturelle, et qu'il ne se formait aucune mauvaise humeur, qui sont les principales causes des maladies les plus dangereuses, la fièvre s'était affaiblie peu à peu et n'avait d'action qu'autant qu'il en fallait pour purifier le sang, par la transpiration et les sueurs. Un peu de paille qui me servait de lit, mon linge et mes habits pourris sur moi, n'y mettaient aucun obstacle. Ma grande jeunesse, la force de mon tempérament et la résolution chrétienne que je pris de me soumettre aux ordres de Dieu, ranimèrent une étincelle de vie qui me restait. Les prières où ma famille s'occupait continuellement pour moi furent exaucées; la fièvre cessa, et alors le pain bis et l'eau qu'on me donnait par mesures devinrent des mets délicieux à manger.

Je commençai à respirer et à prendre courage, dans l'espérance d'apprendre quelles étaient les accusations dont on me chargeait et de m'en justifier pleinement auprès du Roi. Dès que j'eus demandé du papier et de l'encre pour écrire, on me chargea d'une lourde chaîne de fer et l'on me changea dans un cachot encore plus noir. Si la religion ne m'eût retenu, j'aurais dans ce moment abrégé mes maux par une prompte mort, et j'aurais ravi à mes ennemis la gloire de m'ôter la vie par des tourments lents et cruels.

Toute ma résolution m'abandonna. Je devins la proie de tout ce que l'esprit peut inventer de plus affligeant. Ma chère femme et ma famille désolées, m[illegible] biens au pillage et mon honneur flétri, tout ce qu'i[illegible] a de plus triste dans la nature s'offrait à moi. Mon im[illegible]gination féconde à produire les plus funestes imag[illegible] ne me faisait grâce sur rien. Quelque fermeté d'â[illegible] que j'eusse reconnue dans mon épouse, je désespér[illegible]

qu'elle pût soutenir tant de disgrâce sans mourir, et je murmurais quelquefois contre le ciel de ce qu'il m'avait rendu le ministre de ses malheurs. Cependant cette sage et vertueuse femme, d'un courage intrépide, résista à tous ces revers et n'abandonna jamais ni les soins de ma liberté, ni ceux de nos enfants.

Enfin, après cinq ans entiers d'une cruelle prison, le Roi, informé par les cris et les supplications de cette épouse incomparable de l'état où j'étais, ordonna ma liberté dans le temps où j'en désespérais pour toujours. J'eus ordre cependant de ne point sortir de la province, précaution maligne pour m'empêcher d'aller représenter au Roi mon innocence et les tourments que j'avais si injustement soufferts.

Je n'ai jamais pu pénétrer sur quoi l'on m'avait rendu coupable. Je fus averti de ne pas le rechercher, ce qui me fut très dur et très difficile. Pour m'en empêcher, on me fit entendre que, par cette curiosité, il y avait pour moi et pour ma famille de bien plus grands maux à craindre que ceux auxquels je venais d'échapper. Celui de tous mes amis qui avait le plus de pouvoir sur moi et qui connaissait le train des choses me fit comprendre que c'était me perdre que de vouloir jouter contre la puissance qui m'opprimait; que le salut de ma famille et le mien propre exigeaient de moi ce sacrifice; que c'était un coup de foudre tombé sur moi dont on ne pouvait demander raison qu'à Dieu. Je suivis son conseil, et c'est à Dieu seul que j'ai laissé le soin de protéger mon innocence et ma famille.

Je trouvai mes affaires domestiques très délabrées. Il n'était pas possible qu'elles fussent dans un autre état. Mes biens avaient été au pillage; chacun y avait fourragé impunément pendant que ma femme, par un zèle vraiment héroïque, tout occupée de ma liberté, était dans des mouvements continuels, dans des voyages pénibles, tantôt à Bordeaux pour essayer de

me parler ou de me donner de ses nouvelles, tantôt à Paris pour émouvoir la compassion des ministres, avec des frais immenses que ces sortes d'affaires entraînent toujours nécessairement.

Je me suis enfin consolé de toutes ces disgrâces que Dieu a permises pour me faire expier les fautes de ma jeunesse. J'ai d'ailleurs cette satisfaction dans l'âme que mes malheurs n'ont eu pour cause immédiate que des actions vertueuses, par où je me suis attiré des ennemis malgré moi. Si ma mauvaise destinée m'a privé des récompenses que je pouvais raisonnablement espérer pour avoir servi le Roi et l'État au péril de ma vie, je me flatte du moins que mes enfants et leur postérité pourront un jour recueillir les fruits de mon zèle, de mes services et de mes souffrances, s'il se trouve jamais des cœurs véritablement sensibles au bien et à l'honneur de la patrie.

DU CAUSE DE NAZELLE.

(*Publié par* Ernest DAUDET.)

A LA DÉCOUVERTE

ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

(*Suite*)

XX

Le lendemain, une légère chute de neige suivie de gelée ayant durci pendant la nuit tous les chemins du canton, Pierce Caldwell conduisit Mordaunt en traîneau jusqu'à l'entrée des mines, par la superbe route que son père avait fait faire le long de la montagne. Ils passèrent plusieurs heures à étudier les procédés d'extraction de l'argent et les nombreuses améliorations que l'énergie de Pierce avait apportées à l'entreprise depuis sa fondation. Mordaunt descendit dans la mine par un puits récemment foré à une profondeur de plusieurs centaines de pieds, mettant à nu de nouvelles veines de minerai encore plus riches, semblait-il, que celles déjà exploitées. L'enthousiasme du jeune Anglais s'accrut jusqu'à la fièvre. En revenant à la surface du sol, il s'écria, haletant :

— Bravo, Caldwell! C'est splendide. Vous en avez, de la chance!... Non, je ne devrais pas dire cela; si peu de jeunes gens auraient été capables de faire ce que vous avez fait ! C'est merveilleux... sincèrement !

— Oh ! je n'ai guère de mérite, je me suis contenté

de ne pas lâcher l'affaire, de la surveiller, de ne rien laisser échapper. C'est d'un intérêt empoignant, je vous l'affirme. Et nos *boys* un peu rudes, mais si braves gens! Je les aime tous, et ils iraient... n'importe où, pour moi! Voici la salle de cercle que je leur ai bâtie.

« Nos *boys* » étaient des hommes, dont quelques-uns avaient passé la cinquantaine, en vêtements de travail fort malpropres, et, pour la plupart, il faut l'avouer, d'aspect peu engageant. Les histoires tant de fois racontées à Mordaunt, de coups de feu tirés au hasard, dans les bars et les « salons » de jeu, prenaient de la vraisemblance quand on les regardait. Pierce, du reste, confirmait ces récits par sa propre expérience d'autrefois. Il se souvenait, dans un « salon », d'avoir eu, tout jeune, à se jeter sur le plancher pour éviter d'opposer un obstacle aux balles, et d'avoir vu les blessés joncher la terre autour de lui.

Il raconta, telle qu'il l'avait entendue, en se servant des propres termes du narrateur, une exécution de par la loi de Lynch, remontant à une période récente :

— Le mot est, fit-il en riant, d'une brièveté caractéristique. Un individu me contait qu'on leur avait volé des chevaux dans leur camp; et il ajouta : — Je vous le dis, monsieur, nous avons empoigné l'autre jour un homme qui possédait un cheval ne lui appartenant pas. En un tour de main, il s'aperçut que ses jambes ne touchaient plus terre.

Cet euphémisme pittoresque fit rire Mordaunt, qui demanda :

— Mais ils se civilisent rapidement. Toutes ces histoires à la Bret-Harte ne tarderont pas à disparaître

— En effet. Nous avons partout des écoles, des églises, des instituts qui sortent de terre comme des champignons.

— Qui donc les bâtit? Tout le long du chemin d

fer, j'ai vu d'énormes villes en train de s'élever du sol. Cela semble tenir du miracle, en si peu de temps !

— Voici comment cela se passe, dit le jeune homme dont le beau visage prit une expression de gaieté. Il y a un entrepreneur général qui se charge de bâtir pour chaque municipalité. Si elles commandent cinquante maisons, il donne une école par-dessus le marché ; si elles en commandent cent, il donne une église. Autant bien faire les choses ; il est assez fin pour y voir une réclame des plus rémunératrices.

Le reste de la société arrivait dans deux chars à bancs. Alan Brown, ayant eu le champ libre depuis des heures, paraissait réconcilié avec l'existence, quoiqu'il eût préféré vivre en compagnie de Dorine dans Piccadilly qu'au milieu des Montagnes Rocheuses. Mais la jeune fille l'avait sans doute calmé au sujet du baronet, et Ballinger se montrait tellement absorbé par « *les broyeurs de minerai à sec de quatre-vingt-dix bocards* », qu'il n'y avait pas moyen d'être jaloux.

Mordaunt trouva l'occasion de chuchoter à l'oreille de sa tante :

— Je tiens mon placement. Je ne puis rien faire de mieux que d'acheter toutes les actions disponibles de la nouvelle compagnie.

Mrs Frampton modéra son ardeur.

— Ne vous pressez pas. Ce climat est vraiment trop excitant pour qu'on puisse juger quelque chose de sang-froid. Attendez que nous retrouvions un peu d'humidité, j'ai des envies de sauter hors de ma peau. Monsieur Caldwell, ajouta-t-elle, s'adressant à Pierce qui entrait à ce moment, comment faites-vous pour subsister avec la tension perpétuelle que subissent ici les nerfs ? Quand votre maître d'hôtel m'a touché l'épaule en m'offrant des pommes de terre, hier soir, j'ai failli pousser un cri, tant la secousse a été forte.

Chaque fois que je presse le bouton de cuivre d'une porte, il me sort des doigts des étincelles bleues! C'est effrayant! Je deviens une énorme pile électrique!

— Vous pourriez sans doute allumer le gaz rien qu'avec le bout de vos doigts. Certaines personnes ont plus d'électricité que les autres. J'en ai peu, et je m'arrange très bien de vivre ici. Ce climat sec a ses avantages. Nous allons luncher en plein air, si vous n'avez pas peur du froid.

— Comment? Sur la neige? A vrai dire, le soleil est très chaud; il ne fait pas de vent.

— Oui, et nous trouverons sous les rochers un coin abrité. Ma mère et ma sœur font toujours de même quand elles viennent m'apporter mon lunch à la mine, car le *salon* et le *cercle* des ouvriers ne sont rien moins que parfumés. Par cette journée calme, vous ne sentirez pas le froid.

En effet, le lunch fut servi sur un tapis de neige durcie; au-dessus des convives, un ciel sans nuages; des flots de soleil inondant le petit amphithéâtre de rocs, où Pierce avait établi les dames. Mrs Frampton déclara cette salle à manger idéale, un mélange de Davos et du Caire, qui ne laissait rien à désirer. Bloxsome, avec sa vulgarité tapageuse, était assez drôle, mais l'instinctive aversion des Anglais pour lui semblait partagée par Alan Brown, qui l'assaillait d'un feu roulant d'épigrammes. Grâce s'avoua que l'anglomanie du jeune homme devait être exaspérante pour le caractère vantard de Bloxsome, mais cela n'excusait pas le mauvais goût de ses réponses.

Quand Alan décrivit, avec son jeune enthousiasme, un tour qu'il avait fait en voiture dans le nord de l'Angleterre, l'autre lui dit :

— Pourquoi vous pâmer tellement devant les paysages anglais? Trouvez-vous en Angleterre quelque chose à égaler à ceci? Je ne serais pas fâché de l'ap-

prendre. Leurs lacs? Mais ce sont des mares, et leurs fleuves des fossés à côté des nôtres?

— La dimension ne fait pas tout, dit Alan, dédaigneux. Ces jolies haies le long des chemins, ces belles routes, ces vieilles auberges, ces abbayes en ruine, ces châteaux historiques : que pouvons-nous comparer à tout cela? Voyager ici est idiot! Il n'est guère étonnant que les Américains voyagent fort peu chez eux pour leur plaisir.

Bloxsome eut un rire grossier.

— Non, ils font leurs affaires chez eux et vont chez les autres pour s'amuser. Les Anglais s'amusent chez eux et viennent chez nous placer leur argent ou raccrocher des héritières.

Pierce Caldwell rougit et détourna la conversation par une remarque hors de tout propos, parlant vite et riant, dans l'espoir fallacieux d'effacer l'effet produit par cette phrase intempestive. Quand sa mère se retrouva seule avec Mrs Frampton, elle saisit l'occasion de dire :

— Pardonnez, je vous prie, à l'impertinence de notre cousin. Son éducation a été fort négligée. C'est un diamant brut.

— Il faudrait le tailler, répondit Mrs Frampton de son ton incisif.

Mrs Caldwell, feignant de ne pas comprendre, répondit que, dans ces cas-là, le monde était le meilleur lapidaire, et que Freddy Bloxsome n'avait guère vu d'autre monde que celui de San-Francisco et de Pittsburg.

— Son père était un des meilleurs amis de mon mari. Il est mort depuis de longues années, et ma maison est toujours restée ouverte à Fred, qui va et vient chez nous à volonté. Je voudrais pouvoir lui donner de meilleures manières, pauvre garçon!

Mrs Frampton se pinça les lèvres sans répondre.

Elle doutait tellement de la valeur intrinsèque du diamant brut, que le silence était son seul refuge.

Pendant ce temps, Mordaunt ne pouvait s'empêcher de dire à Pierce :

— Quel drôle d'individu, ce Bloxsome! Est-il toujours ainsi, ou a-t-il quelque grief contre nous ?

— Il n'est pas toujours ainsi. Je ne conçois pas quelle mouche l'a piqué. Au fond, j'en ai peur, il est simplement vexé qu'on fasse plus d'attention à un autre qu'à lui, surtout à un Anglais.

— L'imbécile! Où a-t-il donc vécu toute sa vie?

— Oh! dans un cercle très étroit : il n'a jamais été ni au collège ni à une école publique. A présent, il partage son temps entre San-Francisco et Pittsburg.

Mordaunt siffla.

— Oh! oh! Je commence à comprendre. A-t-il de l'argent?

— Oui, assez, je crois. Il ne me parle jamais de ses affaires. Je l'ai connu toute ma vie, mais, à dire vrai, nous n'avons pas grande sympathie réciproque.

— Je le crois. Le jeune Brown me plaît beaucoup plus, quoiqu'il m'ait fait une tête, hier! Mais il a découvert aujourd'hui que je ne suis pas un si fâcheux compagnon, après tout!

On n'ajouta rien, et Bloxsome, partant le lendemain, fut vite oublié. Mordaunt laissa le même jour sa sœur et sa tante au *Nid de faucons* pour une semaine, pendant qu'il allait visiter le ranch de son ancien camarade, situé environ à cent milles de là, et d'où il se rendrait à Pueblo.

Ce furent des jours calmes et agréables pour la petite société, renforcée, une fois ou deux, de visite venues de Denver ou de Colorado-Springs.

Vers la fin de cette semaine, Grâce épia, anxieus l'arrivée de chaque courrier. Elle calculait les jour les chances de retard, les accidents. Depuis trois sem

nes que sa lettre à Ivor Lawrence était partie, il avait tout juste eu le temps de lui répondre. Mais la réponse n'arrivait point. Entre elle et sa tante, ce nom n'était jamais prononcé; elle avait discipliné ses émotions de manière à n'en rien trahir. Mrs Frampton ignorait que sa nièce eût écrit à Lawrence et ne soupçonnait pas l'attente vaine dont Grâce était torturée.

Elle aimait à se promener, au hasard, dans le « canon », chaque fois qu'elle pouvait s'échapper sans être vue par Dorine, sa compagne habituelle. Là, seule, dans le couloir de rochers, elle laissait tomber son masque, et de son cœur s'élevait un cri douloureux vers le seul être au monde pour qui elle fût prête à tous les sacrifices. Oui, quand la société devrait désormais le chasser hors de ses portes et le marquer d'infamie, quand sa propre famille, à elle, refuserait de revoir un homme atteint d'une aussi noire souillure, elle n'hésiterait pas à se donner à lui, à partager son opprobre, si seulement il voulait venir à elle les bras ouverts et lui dire : « Vous avez cru en moi jusqu'ici, voulez-vous continuer à croire en moi jusqu'à ce que la mort nous sépare ? »

Pourquoi n'écrivait-il pas? La plus simple politesse l'obligeait à répondre à sa lettre.

Il est vrai, elle ne lui avait pas indiqué d'adresse, mais il devait se douter que toute leur correspondance leur était renvoyée de leur maison de Londres. Peut-être attendait-il le résultat du procès pour le lui annoncer? Elle voyait rarement de journaux anglais. Mordant en recevait un qui arrivait très irrégulièrement. Avec ou sans intention, il le gardait pour lui ou l'emportait chez sa tante, afin de discuter avec elle l'article financier. A présent, il était parti, ses journaux le suivaient; Grâce n'avait donc plus aucun moyen de savoir l'issue du procès engagé contre M. Lawrence.

Mordaunt écrivait du ranch de son ami, ravi en appa-

rence de ce genre de vie. — « Charrington réussit admirablement ; et quand on se met corps et âme à faire de l'agriculture sur cette gigantesque échelle, on peut en tirer bon profit. Si je me mariais et si je renonçais à la vie politique pour me contenter de devenir un vrai fermier, je suis certain que j'arriverais à quelque chose. Mais Charrington me conseille fortement de ne pas mettre de fonds dans un ranch, à moins que je ne sois décidé à me vouer à l'élevage du bétail, etc... C'est une fameuse existence pendant quelque temps, mais on finirait, je le crains, par s'en dégoûter. »

Il écrivait, quelques jours plus tard, de Pueblo :

« Des terrains à Pueblo ! Après tout, c'est, je crois, le placement le plus absolument sûr, et où il y a certitude de gros bénéfices dans l'avenir ! Les mines ont toujours un aléa, n'est-ce pas ? Les chemins de fer varient. Mais, dans une cité naissante comme celle-ci, le terrain doit rapidement augmenter de valeur d'année en année. Qu'en dites-vous ? »

« Je dis, lui répliqua sa tante par la poste, que je ne puis, ici, me fier à mon propre jugement, encore bien moins au vôtre, cher Mordaunt. Toutes ces spéculations sont tellement tentantes sur place, qu'il faut s'en éloigner un peu pour juger si elles tiennent debout et si elles sont aussi solides qu'elles le paraissent. J'ai une confiance implicite en Pierce Caldwell : c'est un garçon intelligent et une noble nature. Jusqu'ici, il a réussi d'une manière splendide, mais il est jeune, porté à voir les choses en beau. Laissez sa mine et vos terrains de Pueblo tranquilles pour l'instant. Quelques semaines de délai ne vous feront pas de mal. »

Cet avis fut appuyé d'énergiques exhortations ve[rb]ales, quand le neveu, chassé de-ci de-là par les vent[s] contraires de ses enthousiasmes, revint au sein de s[a] famille tenir conseil avec tante Suzanne. Il ne put êtr[e] question de cette conférence le soir de son arrivé[e]

qui coïncida avec l'apparition imprévue d'un omnibus plein de jeunesse venant de Colorado-Springs. Cette *surprise-partie,* comme on dit là-bas, amenait un violoniste et fut accueillie par Mrs Caldwell avec une cordialité impliquant la confiance la plus absolue dans les ressources de son garde-manger. Mrs Frampton, effarée, songeait avec quelle consternation la maîtresse d'une maison ordinaire, en Angleterre, se verrait envahie par une douzaine de jeunes gens et de jeunes filles, tous affamés, décidés à danser la nuit entière, et si la neige arrêtait leur départ, nullement rebelles à l'idée de passer quelques jours sous le toit hospitalier de leurs amis.

Par bonheur, la neige ne tomba que le lendemain, mais si épaisse, qu'elle bloqua les routes, arrêta les trains et empêcha deux jours entiers les Ballinger de partir. La nuit de la *surprise-partie,* au contraire, fut belle, et l'omnibus pesamment chargé fit sans encombre le trajet, au trot de ses quatre chevaux, déposant sa joyeuse cargaison au domicile de chacun à l'aurore de cette matinée d'hiver.

Pour l'Anglaise, déjà mûre, accoutumée à la peu démonstrative gaieté de ses compatriotes, l'entrain bruyant de ces jeunes Américains, sans autres bornes que celles des convenances, était une révélation.

— Est-ce que tous s'amusent vraiment tant que cela? demandait-elle. Est-il donc nécessaire, pour s'amuser, de faire autant de bruit?

Grâce déclara que de semblables parties de plaisir avaient dû avoir lieu en Angleterre au temps de la reine Élisabeth, mais étaient devenues impossibles depuis, la corruption des Stuart, la raideur empesée de la maison de Hanovre ayant interdit toutes franches démonstrations de joie entre « personnes de qualité ». Avec quels éclats de rire retentissants cette jeunesse s'était présentée, avec quelle assurance ils

s'étaient jugés les bienvenus! On avait dansé avec une infatigable énergie. Mordaunt, cela va de soi, avait invité toutes les jeunes filles tour à tour, et Grâce, le cœur bien gros, sans qu'on s'en doutât, valsé avec la plupart des jeunes gens.

Elle fut récompensée de ce sacrifice lorsque, à l'arrivée du courrier, quelques heures avant celle fixée pour leur départ, une lourde enveloppe lui fut remise.

Combien elle bénit la neige de leur avoir imposé une détention de quarante-huit heures! Sans cela, elle n'aurait pu recevoir cette lettre, déjà en retard de plusieurs jours. Elle courut à sa chambre et déchira l'enveloppe qui contenait un véritable manuscrit, assez volumineux. Voici ce qu'elle lut :

XXI

« King's Bench Walk, 28 février.

« Chère miss Ballinger,

« Je vous remercie sincèrement de votre lettre; elle m'a apporté ma seule joie durant les longs mois qui viennent de s'écouler. J'ai traversé une période pénible, mais j'espère et crois qu'elle sera bientôt achevée. Votre lettre est le premier rayon de pure lumière qui me parvienne. Je le salue comme une aurore succédant aux nuages noirs qui m'ont environné et vous ont cachée à ma vue. Vous me direz que l'aurore aurait pu briller plus tôt, que je me suis volontairement privé d- cette lumière, puisqu'en levant les yeux, je l'aurais vı à l'horizon. Cela est vrai, et vous qui me connaissez bien, mieux que personne, je crois, vous devinerez n réponse. J'étais trop fier pour aller vers vous, tant qı cette affaire restait indécise, trop sensible au jugeme

possible du monde (et, dans ce mot, je comprends vos plus proches parents) pour en appeler à vous, gagner votre sympathie, faire quoi que ce fût pour vous forcer à prendre ouvertement mon parti. Vous m'avez écrit; j'ai maintenant la conscience tranquille en vous répondant. Si je le fais un peu longuement, afin de vous raconter mon histoire « sans détour et sans fard », c'est que si fastidieuse qu'elle puisse sembler à bien d'autres, je sais qu'il n'en sera pas ainsi pour vous.

« Vous m'avez connu pauvre, très pauvre, luttant pour gagner ma vie, sans crédit comme sans avenir. Mon oncle, ce célibataire excentrique, M. Tracy, le frère de ma mère, ne me donnait jamais autre chose qu'une banknote de dix livres à Noël.

« Durant bien des années, j'eus tout lieu de croire qu'il avait de l'aversion pour moi. Je ne le recherchais guère; je ne m'attendais pas à ce qu'il me laissât rien, tout au plus un petit legs. Son autre neveu, mon cousin germain, Gilles Tracy, passait pour son héritier présomptif, et sans sa conduite, je suis persuadé que notre oncle eût persisté dans ses intentions premières.

« Il y a eu juste quatre ans cet hiver, je reçus ce que j'appellerai moins une invitation qu'un ordre péremptoire de me rendre sur-le-champ près de mon oncle. J'obéis et le trouvai dans un état d'exaspération extrême. Son avoué, M. Eagles, était près de lui, et resta dans sa chambre tout le temps de notre entrevue. Je ne me doutais guère de quelle importance serait un jour pour moi le seul fait de sa présence! Gilles Tracy avait joué et perdu une grosse somme à Monte-Carlo. Il n'avait pas osé s'adresser à notre oncle, sûr d'avance un refus et craignant de compromettre ses espérances héritage, car le bonhomme n'était pas commode, il le savait. Mais le bruit de cette affaire, je n'ai jamais su comment, était parvenu aux oreilles de M. Tracy. Il apprit que Gilles avait eu recours aux Juifs et emprunté

à un taux usuraire, en signant des billets payables à sa mort. Il me faisait appeler pour tâcher de découvrir la vérité positive, s'imaginant que j'allais me charger d'une enquête secrète et lui en rapporter les résultats. Je refusai. Il se mit fort en colère, déclarant qu'il léguerait tout son bien à un hôpital. Je répondis qu'il pouvait disposer de son argent comme bon lui semblerait, que cela ne me regardait pas, mais qu'il n'avait qu'à prendre quelque autre moyen de se renseigner sur la nature des transactions financières de mon cousin. Gilles et moi, nous n'avions jamais été des amis bien sincères, mais je n'entendais pas faire de l'espionnage à ses dépens. Mon oncle m'accablant de ses foudres, je quittai sa maison. Je fus quelque temps sans le revoir. J'ai lieu de croire que ce refus, seule conduite possible pour un homme honorable, dans les circonstances, loin de m'aliéner mon oncle, fut le vrai motif de son changement à mon égard. Il fit alors le seul autre testament qu'on ait retrouvé, dans lequel il partageait sa fortune entre mon cousin et moi.

« L'été suivant, je reçus un billet de lui, m'engageant à venir au manoir de Tracy, et, pendant les trois années suivantes, je lui fis quelques courtes visites. Le nom de Gilles était rarement prononcé entre nous. Pourtant, il me dit une fois en me regardant dans les yeux : « J'ai appris tout ce que je voulais sur ce mau-« vais sujet, sans avoir besoin de vous pour cela. » Je ne sais de quoi il parlait, mais il est positif que, postérieurement aux faits cités plus haut, il avait su différentes choses fort au désavantage de mon cousin.

« Je trouvais souvent M. Eagles près de mon oncle. Un jour, deux ans avant sa mort, ce dernier me dit en présence de l'avoué : « J'ai rayé Gilles de mon testa-« ment, et j'ai légué ma fortune, comme je vous l'avais « annoncé, à un hôpital. » Je me souviens de ce regard qui fouillait le mien, pour y lire l'effet produit par ses

paroles, et je me rappelle aussi, très nettement, ma réponse : « C'est une punition bien cruelle pour une « folie de jeunesse. — Folie ! s'écria mon oncle. Appe« lez-vous cela une folie, monsieur? Je vous dis que « Gilles est un coquin. » Si Eagles est cité comme témoin, il se rappellera cette scène tout comme la première, et les paroles mêmes de mon oncle.

« La première fois que je revins à Tracy-Manoir, j'appris par hasard que la santé d'Eagles se trouvant altérée, il était parti pour la Nouvelle-Zélande. Il faisait si peu d'affaires dans la petite ville qu'il habitait, qu'il ne perdit rien à les abandonner. Celui qui perdit fut M. Tracy, dont la distraction principale semblait être de rédiger sans cesse de nouveaux testaments ou d'ajouter des codicilles aux anciens. J'ai découvert une foule de minutes et de notes de la main de mon oncle, mais le testament qu'il prétendait avoir fait au printemps de 1890, léguant toute sa fortune à un hôpital, est introuvable. Il y a des mémorandums de donations toujours plus fortes, à mon nom, qui commencent en janvier 1888, date de mon refus de lui obéir à l'égard de Gilles. Puis vient le testament dont j'ai parlé, en 1889. Tout cela signifie très peu de chose, quand il s'agit de prouver que je n'ai pas usé envers lui de captation. Le seul témoignage décisif serait celui d'Eagles. Il a été assez difficile de le retrouver : il était sans famille et n'avait laissé son adresse à personne, ne sachant où il irait se fixer. Mais on y est parvenu, et son témoignage sera, je l'espère, reçu par une commission, si sa santé l'empêche de revenir en Angleterre ur le procès.

« La dernière fois que je revis mon oncle, il allait rt mal. Sans le croire mourant, j'étais persuadé qu'il e guérirait jamais, et je résolus de lui parler sérieuseent de Gilles. Le sujet n'était pas facile à aborder. Je s allusion à la dernière fois qu'il avait prononcé devant

moi le nom de mon cousin; je lui dis que j'espérais bien le voir modifier sa décision.

« — Non, répliqua-t-il, mon testament est fait, « Eagles est parti. Je n'entends pas changer un testa- « ment dressé par lui et signé depuis dix-huit mois. Je « n'ai d'ailleurs changé d'avis sur aucun point.

« — Je regrette de l'apprendre, répliquai-je, quelles « que puissent être les erreurs de Gilles... — Appelez- « les de leur vrai nom, interrompit-il avec aigreur, « dites des crimes! — Soit; quelques crimes qu'il ait « pu commettre, il est jeune, il a probablement une « longue vie devant lui; vous l'avez élevé dans la per- « suasion qu'il serait votre héritier. C'est cruel de tout « lui ôter, et sans un espoir pour l'avenir. »

« Je revins maintes fois là-dessus, je ne laissai point de paix à mon oncle, et j'obtins enfin la permission de télégraphier à un vieil avoué nommé Pringle, dont M. Tracy avait un peu entendu parler à Londres. Celui-ci me promit d'ajouter à son dernier testament un codicille, chargeant ses exécuteurs testamentaires de réserver une somme de vingt mille livres, dont ils serviraient seulement le revenu à Gilles Tracy, afin d'empêcher mon cousin de se ruiner tout à fait au jeu. Je n'étais pas présent quand ces instructions furent données, mon oncle ayant témoigné le désir de rester seul avec M. Pringle. Il ne daigna pas faire ensuite la moindre allusion au corps du testament, que je croyais sincèrement alors disposer de la plus grande partie de ses biens en faveur d'un hôpital. A sa mort, trois mois plus tard, quand le testament fut ouvert, j'appris qu'il m'avait légué toute cette immense fortune, sauf les vingt mille livres ci-dessus.

« M. Pringle mourut avant mon oncle; son témoi- gnage eût été sans valeur sur les principaux points d'autant qu'il n'avait fait qu'ajouter un codicille à un texte qui datait de dix-huit mois.

« Mais ce témoignage eût prouvé que M. Tracy m'avait, de propos délibéré, tenu dans l'ignorance de ses dispositions testamentaires. Il me renvoya de sa chambre, je le répète, avant que M. Pringle ouvrît le testament, pour le lui lire, sur sa demande. Le vieil avoué me le dit ensuite, ajoutant : « Et votre oncle « avait l'esprit remarquablement net et lucide. »

« Je viens de vous montrer combien est fausse l'assertion que j'aie amené un homme de loi au lit de mort de mon oncle, pour lui faire changer ses dispositions en ma faveur. Le testament était écrit et signé depuis dix-huit mois, sans que j'en eusse connaissance. Quant au codicille que mon cousin a eu d'abord la folie de contester, si c'était un faux, Gilles perdrait tout simplement son legs de vingt mille livres.

« Le monde a été fort pressé de me croire un voleur; aussi me suis-je tenu à l'écart de mes amis et de mes ennemis. Je ne veux pas chercher à me concilier les derniers, ni obliger les premiers à se déclarer pour moi, jusqu'à ce qu'un jugement public ait lavé mon nom de cette imputation honteuse.

« En apprenant que j'étais l'héritier de mon oncle, j'ai eu d'abord l'inspiration don-quichottiste de partager cette fortune avec Gilles. J'ai promptement écarté cette idée, non seulement à cause de l'attitude que mon cousin a prise envers moi, mais parce que je ne me sentirais pas justifié de contrevenir aux intentions expresses du testateur en ce qui regarde cette fortune édifiée par son travail. Si je pouvais penser que M. Tracy a jugé injustement le caractère de Gilles, je lui donnerais, aujourd'hui encore, je le dis en vérité, la moitié de ce capital, sans m'inquiéter de la manière dont la malveillance publique interpréterait une telle action. Mais j'ai pu constater que mon oncle avait eu d'amples motifs d'agir comme il l'a fait. Je n'ajoute rien. Le procès aura lieu dans peu de jours. Tout ce

qui dépend des tribunaux est chose incertaine... sauf les frais! Eagles arrive cette semaine en Angleterre. S'il meurt durant la traversée ou si quelque autre hasard malheureux supprime son témoignage, j'éprouverai un désappointement amer, douloureux. Non que cela puisse changer l'issue du procès. Je sais que mon adversaire ne saurait faire casser le testament; ses allégations ne tiennent pas debout. Mais entre une victoire légale et une victoire morale, la distance est grande. L'avoué, seul, pourra attester la colère de mon oncle contre Gilles, cette colère qui lui a fait changer son testament; il dira comment mon oncle m'a appelé près de lui, puisqu'il a assisté à notre entrevue : cela est pour moi de la dernière importance! Sans ce témoignage, je ne me sentirai jamais pleinement disculpé aux yeux du monde. Est-ce une exagération de susceptibilité? Je ne le crois pas, mais j'ai peur que vous ne le pensiez. En tout cas, que j'obtienne ou non cette satisfaction, vous entendrez parler de moi, dès le jugement. Jusque-là, je dois garder le silence. Après, sans craindre ce qu'on pourra dire, j'oserai vous adresser une question dont je ne me suis pas encore senti le droit.

« Adieu donc, pour peu de temps, chère miss Ballinger.

« Votre très fidèle ami,

« Ivor LAWRENCE. »

La longue attente était finie. La joie de Grâce s'épancha en larmes abondantes. Qu'importait maintenant tout le reste? Sous ces phrases mesurées, cette contrainte voulue, elle lisait la vérité... la vérité qu'elle avait toujours sue, elle ne se lassait pas de se le redire! Grâce tomba à genoux devant la fenêtre près de laquelle elle lisait sa lettre, cette fenêtre ouverte sur les pics rugueux, les sommets blancs de neige de cette mer-

veilleuse région, et remercia Dieu, avec la simplicité d'une enfant, de l'avoir préservée du pire chagrin qu'il soit donné à l'humanité de souffrir : la désillusion.

Quand elle se releva, son visage brillait d'une lumière dont il garda tout le jour le reflet. Les deux êtres qui l'aimaient, ne sachant rien de la lettre, se dirent l'un à l'autre :

— Comme Grâce est radieuse ! Elle redevient telle qu'autrefois ; elle commence à oublier !

Ils quittèrent le lendemain matin cette demeure hospitalière, dont ils devaient toujours garder un souvenir aimable et reconnaissant. Sauf sur les plus hauts sommets et dans les creux des rocs, la neige avait disparu. Il n'y a pas de dégel dans cette bienheureuse contrée. La neige est absorbée par évaporation, et la terre brune, opulente, apparaît aussitôt, offrant une surface solide au pied de l'homme et de l'animal.

Les Caldwell les accompagnèrent au *dépôt* (syno nyme américain de station de chemin de fer). Pendant qu'on se disait adieu, une tête se montra à la portière d'un wagon réservé. Mordaunt resta persuadé que la Providence manifestait son intervention directe en sa faveur. Comment expliquer autrement — ce ne pouvait être une simple coïncidence — que M. Planter eût pris tout juste ce train, avec sa femme et sa fille, pour se rendre à San Francisco ?

Mordaunt fit la plus grande partie du voyage dans le « car » réservé des Planter. Mrs Frampton et Grâce furent également invitées à y prendre place ; mais elles avouèrent candidement qu'elles trouvaient trop fatigant en chemin de fer de causer toute la journée et se bornèrent à une visite quotidienne à l'heure du thé. Grâce, d'abord, eut beaucoup de peine à persuader à sa tante d'accepter cette légère hospitalité, ou même de se montrer à peu près polie. Mrs Frampton était fort vexée d'avoir rencontré les Planter, « les seuls

individus, disait-elle, de tout le continent américain, que je tinsse à éviter ». Mais elle était trop habile pour ne pas se soumettre à la logique des événements. Puisque la jeune fille et ses parents se trouvaient là « sous son nez », elle n'avait rien de mieux à faire que de les étudier, et de ne pas se mettre dans son tort envers son neveu, risquant de perdre ainsi son influence sur lui.

Le père appartenait à une catégorie d'Américains qu'elle ne connaissait pas encore; elle ne tarda pas à l'apprécier. Il n'avait de prétentions d'aucun genre, mais une grande perspicacité et l'instinct marqué des affaires. Par malheur, il y joignait la passion invétérée de la spéculation. Il avait gagné trois fortunes et en avait perdu deux. Il parlait ouvertement de son éducation insuffisante, de ses premières luttes, de ses succès, de ses échecs. Aujourd'hui sur la crête de la vague, combien de temps y resterait-il ? Mrs Frampton se le demandait. Elle le trouvait fort intéressant, comme simple connaissance ; il lui apprenait une foule de choses sur les actions de chemins de fer, dont il avait en portefeuille un stock considérable ; il lui expliquait les ressources des pays traversés par les lignes qu'il patronnait.

— Mais, disait-elle à sa nièce, il a beau être intelligent et droit (il me produit une grande impression de droiture), on ne serait jamais tranquille avec un pareil homme ! Il m'a dit franchement qu'il ne désirait pas voir sa fille épouser un Anglais, et que, tout en ne s'opposant jamais à un mariage de son choix, il tâcherait de l'en détourner de toute son influence. C'est mon seul espoir ! Mordy est très pris, je le vois ; mais la jeune fille ne l'aime pas assez pour agir contre le vœu de son père.

— Peut-être. Je n'en suis pas aussi sûre ! Vous plaît-elle ? Ne la trouvez-vous pas attrayante, sa beauté à part ?

— La beauté m'attire toujours ; c'est, vous le savez, une de mes faiblesses. De plus, elle possède une voix agréable et de bonnes manières. Je ne vais pas au delà pour le moment ; il faut que je l'étudie. Mais quand elle serait un ange descendu du ciel, je ne puis souhaiter de voir Mordy épouser un avenir aussi incertain.

Grâce sourit.

— Je suppose que l'ange ne descendrait pas du ciel, dénué de tout, mais « enveloppé de nuages de gloire ». M. Planter me semble idolâtrer sa fille ; il ne la laisserait certes pas à la merci de ses spéculations aventureuses. Cependant, inutile de vous tourmenter, ma tante, d'une chose qui n'arrivera peut-être jamais !

— Non. Mordy souffre d'une inflammation chronique du cœur ; seulement, cette fois, la crise est un peu plus forte. J'aurais voulu que ce fût pour Béatrice Hurlstone.

Sa nièce ne répliqua pas. Il était plus sage de laisser sa tante s'assimiler graduellement la famille Planter que de la lui faire avaler de force. Le lendemain, Mrs Frampton reprenait :

— J'ai beaucoup causé avec la mère ; elle ne me déplaît pas. Elle n'a point l'esprit ni le tact mondain de Mrs Hurlstone ; elle est évidemment inférieure à sa fille et à son mari, mais je ne la crois pas méchante.

— Certes non, au contraire ; très aimable !

— Elle m'a beaucoup parlé de l'éducation de sa fille.

— Ah ! c'est un de ses sujets favoris !

— Elle dit que toutes deux préfèrent l'Angleterre à l'Amérique.

— La fille ne va pas si loin, actuellement. M. Planr est un mari et un père indulgent, mais il ne serait s content, je suppose, s'il entendait sa femme s'eximer ainsi.

Mrs Frampton se plaignait beaucoup de l'ennui du

voyage, quoique la possibilité de se promener d'un bout à l'autre d'une longue enfilade de « cars », de faire une station, si on voulait, à celui consacré au buffet, et d'étudier à intervalles réguliers la famille Planter, variât la monotonie de ces trois jours et trois nuits de wagon. Grâce, le front appuyé le plus souvent contre la glace, et voyant défiler devant ses yeux rêveurs un panorama merveilleux, ne trouvait pas le temps long. Ses pensées et son cœur étaient bien loin, à Londres, tantôt dans les pièces noires de brouillard de la rue du *Banc du Roi,* tantôt dans les salles plus noires encore des Cours de justice. Voilà ce qui donnait ce vague à ses yeux, pendant qu'ils contemplaient la grandiose chaîne de la Veta jusqu'à ce que l'obscurité l'eût engloutie, ou qu'ils se rouvraient à l'aurore pour retrouver ces mêmes montagnes affaissées à l'horizon, comme un fil de coquillages roses, leurs bases encore voilées de brumes bleuâtres, alors que le soleil levant éveillait de ses baisers la fauve prairie et les rocs de grès du premier plan.

Tout ce voyage fut mémorable par sa beauté et son étrangeté. Elle ne l'oubliera jamais, la contemplatrice solitaire, à la fenêtre du car, quoique, sur le moment, elle se crût l'esprit trop absorbé pour être très sensible aux objets extérieurs. Le train traversait la plaine charmante de l'Utah, dépassait la cité du Lac Salé, entourée de ses jardins et de ses vergers encore sans feuillages, se retrouvait au milieu de vastes étendues de prairies glacées, où les petits chiens sauvages sortaient sans peur de leurs trous et s'asseyaient sur leur derrière pour le regarder passer. Il plongeait, vers le crépuscule, au cœur même de ces collines pourpre, nettement dessinées sur un coucher de soleil orang, creusait sa voie au travers des puissants murs de gran, allant toujours, dans la nuit, quand le matin du tr-sième jour révéla un paysage tout différent. On e

dit que la baguette d'un sorcier avait touché les vastes étendues de jardins et de vignes, les colorant d'un vert émeraude, d'autant plus vif aux yeux des voyageurs, par contraste avec l'hiver qui les environnait la veille. Ici, en Californie, ce n'était pas le printemps, mais l'été; les arums blancs élançaient leurs tiges fleuries au-dessus des palissades des petites maisons; les grandes fermes à fruits étaient roses des fleurs d'amandiers, de pêchers, d'abricotiers, et, çà et là, des reflets d'écarlate et d'or traversaient la verdure, pendant que le train filait, rapide comme un éclair.

Aux deux jeunes amoureux, qui n'avaient guère le tempérament poétique, l'un absorbé par sa compagne, l'autre, satisfaite, divertie et flattée, ces aspects variés de la nature, cette brusque rupture des liens de fer de l'hiver, ne parlaient qu'en prose très sèche. Il avait fait froid; maintenant, il faisait chaud. Au lieu de neige et de glace, on voyait partout pousser de longs brins d'herbe. Et après! Avaient-ils lu, avaient-ils compris le vieux conte de la *Belle au bois dormant,* éveillée de son sommeil par le cor magique de l'amour? Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur imagination ne leur suggérait aucune analogie entre cette fable et la terre congelée, rejetant ses chaînes sous le souffle tiède du printemps, se soulevant, épanouissant ses plus tendres germes et sortant de son engourdissement silencieux, pour faire retentir un chant d'allégresse. Cela valait autant! Si l'un ou l'autre eût été d'une nature imaginative, ils ne se seraient plus convenu de même, de la façon qui importait actuellement.

L'après-midi du troisième jour, ils franchirent la Porte-Dorée et entrèrent dans la belle cité de San-Francisco.

XXII

Deux jeunes gens attendaient au « dépôt », évidemment prévenus par télégramme de l'arrivée de miss Planter. Dans le courant de la soirée, plusieurs autres se présentèrent au Palace-Hotel, parmi eux M. Bloxsome, et durant tout le séjour des Planter à San-Francisco, leur appartement fut sans cesse assailli par les admirateurs de l'héritière, tantôt en éclaireurs, tantôt par bataillons.

Ces jeunes gens, à commencer par Fred Bloxsome, étaient en général, et en particulier, de défavorables échantillons de la jeunesse de San-Francisco : un ou deux fort beaux hommes; quelques autres, passablement élevés, mais aucun n'ayant vu le monde; bruyants et tapageurs, leur idéal moral était des plus vulgaires, et ils se mouvaient dans une sphère étroite, hors de laquelle ils ne connaissaient rien et ne s'intéressaient à quoi que ce fût.

Ils ne prirent pas envers Mordaunt Ballinger une attitude ouvertement agressive; au contraire, le mot d'ordre semblait être une politesse exagérée, mais qui manquait du cachet de la sincérité. Ils offraient sans cesse à Mordaunt « une consommation » au bar, quand il traversait le hall; ou bien ils l'invitaient à les accompagner dans quelque salon de jeu ou autre lieu édifiant. Il repoussait ces avances, avec une nuance de dédain. Cette jeunesse n'avait pas un plus grand succès auprès de Grâce, qui s'étonnait souvent que Cla
Planter pût la tolérer autour d'elle. Mais l'habitud
les souvenirs d'enfance et la merveilleuse adaptabili
de son caractère expliquaient sans doute cette énigm

Tout cela, du reste, n'atteignit que fort peu l'int

mité nouée entre les deux familles par l'heureux hasard de leurs trois jours de voyage. Mrs Frampton aurait certainement refusé les promenades aux « Rochers des Phoques » et au *Presidio,* les soirées de théâtre et les expéditions nocturnes au quartier Chinois, dont elle et sa nièce firent partie, si son esprit ne s'était graduellement accoutumé à accepter les Planter comme on subit l'inévitable. Personnellement, elle n'avait rien contre eux. Il ne lui semblait pas que cette belle Américaine convînt pour femme à son neveu, mais autrement, Clare ne lui déplaisait point; papa Planter et elle devenaient les meilleurs amis du monde. Avec la mère, elle n'avait guère d'idées en commun, et le bataillon des jeunes gens l'ennuyait, ce qu'elle laissait peut-être trop voir. Mais, après tout, on ne pouvait nier que la présence des Planter, dans l'hôtel même, et leurs bonnes dispositions envers les trois Anglais n'ajoutassent beaucoup d'agrément au séjour de ces derniers à San-Francisco.

Pour Mordaunt, la chose était prévue à l'avance. Cependant, c'est étrange à dire, il semblait le moins heureux des trois. Ce que sa tante appelait « le chœur des ânes » dérangeait son équilibre encore plus que celui de Mrs Frampton. Il faut avouer qu'il prenait, vis-à-vis de cette tapageuse jeunesse, ces airs de supériorité exaspérants, qui excitent plus d'animosités que bien des injures. Clare, peut-être avec intention, se montrait très fantasque à son égard.

Règle générale, elle semblait préférer la société de son admirateur anglais; mais de temps à autre elle ettait presque de l'affectation à choisir Bloxsome ou ut autre membre du « chœur des ânes », pour faire ne promenade ou pour chuchoter longuement dans n coin, ce qui affolait Mordaunt. Il faisait de son ieux pour dissimuler sa souffrance jalouse; mais sa nte et sa sœur ne la voyaient que trop. Cette irrita-

tion était accrue par des lettres anonymes qu'il recevait et brûlait sans rien dire; Grâce et Mrs Frampton en devinaient le contenu par l'effet que ces lettres produisaient sur lui. La tante n'en était pas fâchée. Si le malheur qu'elle redoutait pouvait être écarté, même au prix d'une souffrance, cela valait mieux ainsi. L'une et l'autre, cependant, chacune à sa manière, reconnaissaient les obligations qu'ils avaient tous envers les Planter.

— Ce sont des gens excellents, disait Mrs Frampton; jamais des Anglais n'en feraient autant pour trois Américains qu'ils connaîtraient aussi peu! Ce qui me surprend, c'est que M. Planter ne nous évite pas tout à fait, s'il lui déplaît que sa fille épouse Mordaunt. Pour nos idées anglaises, il y a quelque chose d'étrange à laisser un prétendant qu'on veut décourager vivre dans l'intimité de votre fille!

— Vous n'êtes pas au courant, non du caractère, mais du mode d'éducation américain. Clare n'a jamais connu d'autorité; elle ne sait ce que ce mot signifie, Mordaunt lui plaît, dans une certaine mesure. Ces jeunes gens qui tournent autour d'elle lui plaisent aussi. Je ne saurais dire si elle éprouve quelque chose de plus sérieux à l'égard de mon frère. Je doute qu'elle le sache elle-même. Elle me semble, par instants, effrayée, déterminée à s'arrêter, à ne pas laisser précipiter sa décision. C'est pour cela qu'elle continue son manège avec les autres.

— J'en suis ravie! Cette petite me plaît, mais c'est une fieffée coquette; il vaut beaucoup mieux que Mordaunt ait les yeux bien ouverts là-dessus. Tout de même, il n'est pas humainement possible qu'elle lui préfère un de ces malotrus, et alors je ne comprends pas le père de les laisser toujours ensemble.

— Une opposition ouverte ne ferait aucun bien. Si Clare se sentait serrer la bride, elle prendrait le mors

aux dents. Son père se montre sage en rendant la main.

— Quelle comparaison d'écurie, ma chère! Tout ce que vous dites me fait sentir de plus en plus que, si attrayante soit-elle (et j'en conviens, elle l'est beaucoup), cette jeune fille n'est nullement faite pour notre vie domestique. Une femme qui ne sait ce que céder veut dire, et qui a besoin sans cesse d'un entourage d'idiots ou de gens vulgaires, comme ce Bloxsome, ne répond pas à notre idéal de l'épouse anglaise.

— Une fois mariée, elle sera tout autre. Ce que ces Américaines ont de particulier, c'est qu'elles s'amusent tant qu'elles peuvent, jeunes filles. Mais la vie sérieuse commencée, le harnais endossé, — je reviens décidément à l'écurie — elles renoncent aux ruades et aux gambades, et prennent un bon trot sérieux et régulier.

— Enfin! je ne les comprendrai jamais, jamais! Comment une jeune fille qui sait ce que c'est qu'un gentleman anglais peut-elle endurer, fût-ce un instant, des hommes comme ceux que je vois tourner autour d'elle? Cela passe toute croyance! Combien de temps Mordaunt va-t-il rester ici? Quant à ses affaires, ce sont des histoires! Il n'a pas été voir un seul des individus pour qui il avait des lettres. Le plus tôt nous l'emmènerons sera le mieux!

— Cela n'y changera pas grand'chose. Nous allons à Monterey; les Planter aussi.

Mrs Frampton eut un geste d'impatience.

— Le font-ils exprès?

— Non, Mordy, seul, le fait exprès; je l'ai su tout temps. Nous sommes impuissantes, chère tante; nous 'avons qu'à céder de bonne grâce. Si ce mariage doit faire, il se fera et nous devrons en prendre notre arti. Ni M. Planter ni vous ne pourrez l'empêcher. Du reste, je ne suis nullement certaine qu'*elle* veuille épouser.

— J'espère de toute mon âme le contraire! s'écria Mrs Frampton.

Au même moment, Mordaunt entra, un papier à la main.

— Voici la troisième misérable lettre anonyme que je reçois, à propos des Planter, dit-il, la jetant au feu. Cela ne m'influence ni dans un sens ni dans l'autre, évidemment. J'admire que leur auteur puisse croire un Anglais capable de prêter quelque attention à d'aussi lâches attaques contre ses amis. J'ai bonne envie de le dire au vieux Planter; mais mieux vaut s'abstenir!

Il tisonna le feu avec rage. Le silence se fit; ni Grâce, ni sa tante ne se hasardèrent à demander ce que disaient ces lettres. Mrs Frampton reprit la première :

— Quand partez-vous pour Monterey? Bientôt, j'espère?

— Les Planter parlent d'y aller la semaine prochaine. Si cela ne vous fait rien, je pense les attendre et voyager avec eux.

— Pourquoi ne pas les précéder? Je n'aime pas ces arrivées et ces départs nombreux, qui donnent l'air d'une troupe en tournée. Et il me déplaît aussi que vous fassiez bande avec les courtisans de miss Planter. Ce n'est pas digne. Vous feriez bien mieux de laisser cette jeune personne jouir librement quelques jours des hommages de ses Californiens.

Mordaunt eut une grimace.

— Miss Planter ne tient pas à eux ni à leurs hom-mages! Elle les connaît pour la plupart depuis son e fance. Ce sont des habitudes américaines, qui peuve vous paraître étranges, mais, au fond, ne signifie rien.

— Oh! je ne prétends pas comprendre ces mœurs-l seulement, je ne les admire pas, voilà tout. Et je

teste particulièrement vous voir mêlé à des individus qui ne se gêneraient pas pour vous chercher une mauvaise querelle. Je le vois bien, malgré leurs airs souriants. Cet odieux Bloxsome, seul, a le courage d'être franchement grossier. Si vous suivez mon avis, vous ne prolongerez pas la situation.

Mordaunt fit un ou deux tours dans la chambre.

— Croyez-vous qu'un d'entre eux soit capable de m'avoir écrit cette lettre ?

— Qu'en puis-je savoir ? Cela ne me semble point improbable. D'après ce que vous dites, elle émane, j'imagine, de quelqu'un qui a intérêt à vous brouiller avec vos amis. Et rien ne me surprendrait de la part de ces odieux personnages !

Une singulière coïncidence voulut que, le même soir, tandis que la jeunesse chaperonnée par Mrs Planter, se rendait au théâtre, Mrs Frampton et M. Planter tinssent un grand conciliabule, au cours duquel l'Américain, tirant deux lettres de sa poche, dit un peu brusquement :

— Connaissez-vous un New-Yorkais du nom de John Reid?

— Oui, un charmant garçon ! Je l'ai vu à Boston, où habite sa mère.

— Est-il l'ami de sir Mordaunt ?

— On peut, je crois, lui donner ce titre. Ils ne se connaissent que depuis peu de temps, mais M. Reid a été fort obligeant pour mon neveu et lui a fourni des avis utiles.

— Ils ne se sont jamais querellés? Vous ne lui connaissez aucun motif de nuire à votre neveu?

— Nuire à Mordaunt? Grand Dieu! non! Pourquoi donc?

— Je ne sais pas. On m'a envoyé une lettre, soi-disant écrite par lui et communiquée par un correspondant anonyme. Dans cette lettre, il s'exprime fort du-

rement sur le compte de sir Mordaunt. J'aime avant tout la franchise, mistress Frampton, et quant aux lettres anonymes, je n'en fais pas grand cas; mais j'en reçois par paquets, tout le temps!

— Oh! c'est donc un usage consacré, dans ce pays-ci. Mon neveu en avait une ce matin à votre sujet, monsieur Planter; il l'a immédiatement jetée au feu. Ce n'est pas d'ailleurs la première. Celui qui tient le moindre compte d'une lettre anonyme, mérite d'en recevoir des monceaux, voilà tout ce que je puis répondre. Mais cette lettre qui insulte mon neveu n'est pas anonyme, c'est quelque chose de bien pire, si on prétend qu'elle vient de John Reid.

— Oui, d'après ce que vous me dites, je soupçonne fort qu'il s'agit d'un faux. La voici. Montrez-la à votre neveu. S'il trouve que cela en vaille la peine, il pourra télégraphier à ce Reid.

Mrs Frampton remit la lettre à Mordaunt, dès son retour. En l'ouvrant, il eut une secousse. L'écriture ressemblait tellement à celle de John Reid, dont il avait conservé plusieurs notes, relatives à des affaires, qu'au premier abord, il lui fut difficile de croire à un faux. La lettre ne portait ni adresse, ni indication aucune du destinataire. Mordaunt lut tout haut :

« Mon cher George,

« Vous me demandez mon opinion sur cet Anglais, sir Mordaunt Ballinger, que vous croyez, dites-vous, de mes amis. Il l'a été jusqu'au jour où j'ai découvert que c'était un coquin, qu'on ne devrait recevoir da aucune honnête maison américaine. Sa réputation ét trop mauvaise dans son propre pays, pour lui laisser moindre chance de réparer les ruines de sa fortune épousant une héritière. C'est pourquoi il est venu ch nous, chargé de dettes et de déshonneur, dans l'esp de persuader à quelque jeune fille riche de l'accept

pour le plaisir de s'appeler mylady. Au débarqué, il a d'abord visé miss Hurlstone, dont la famille a bientôt reconnu en lui un coureur de dots et lui a montré la porte. J'apprends aujourd'hui qu'il fait le siège de miss Planter. Si vous la connaissez, il y aurait charité à les avertir, elle et ses parents, du vrai caractère de cet Anglais, un débauché qui cherche à cacher son foncier mépris pour tout ce qui est américain. Ce serait un triste jour que celui où nous verrions une de nos charmantes compatriotes devenir sa femme, triste pour elle surtout! Je suis, cher George, à vous cordialement.

« John REID. »

Mrs Frampton fut la première à parler.

— Qu'allez-vous faire? Télégraphier tout de suite.

— Oui, plutôt pour la satisfaction de M. Planter que pour la mienne. Je sais que Reid est incapable d'avoir écrit cela, mais c'est une lâcheté, une coquinerie, une... !

— Que vous disais-je, ce matin? Dans leur folle jalousie, ces gens sont capables de tout!

— Je ne l'aurais pas cru. J'espère que le vieux Planter n'a pas attaché d'importance à cette précieuse communication.

— Il ne me l'aurait pas montrée. Il a suggéré le premier que ce devait être un faux, et son calme m'a prouvé qu'il regardait cela comme une chose qui arrive tous les jours.

En effet. La réponse au télégramme de Mordaunt fut celle-ci :

« N'ai aucun correspondant nommé George. N'ai écrit à personne de lettre vous concernant. »

Mordaunt porta ce télégramme à M. Planter.

— N'y a-t-il nul moyen de découvrir l'auteur de cette fraude honteuse?

L'Américain secoua la tête et sourit.

— Chez nous, ces mensonges n'ont point d'importance.

— Je l'espère, mais ils n'en sont pas moins odieux.

— J'ai jugé préférable de montrer ces documents à ma fille. Elle est la première intéressée; il était équitable qu'elle pût juger si ce qu'on disait de vous avait quelque vraisemblance.

— La seule chose à quoi elle pourrait accorder créance est ce qui se rapporte à miss Hurlstone... Mais je vous jure que cette lettre ment, monsieur Planter! Miss Hurlstone est la première jolie fille que j'ai rencontrée à New-York; j'ai flirté une ou deux fois avec elle, comme tous les jeunes gens. Elle n'a jamais rien été pour moi, et du jour où j'ai vu votre fille, je n'ai pas eu la moindre pensée pour une autre qu'elle. Je lui ai demandé d'être ma femme, elle a refusé. Mais je ne me décourage pas, j'espère encore lui faire changer d'avis, et obtenir votre consentement.

— Soit, monsieur, je serai franc avec vous. Je laisse Clare faire à peu près toutes ses volontés, et je n'ai aucune objection contre votre personne. Vous me semblez un homme très droit, un peu gâté seulement, je m'en rends compte par la vie que vous avez menée. Mais je ne tiens pas à ce que ma fille épouse un Anglais ni tout autre étranger. Je ne possède qu'elle au monde, je veux qu'elle s'établisse en Amérique, près de sa mère et de moi. Là, c'est net! Vous me plaisez mieux que tous ces imbéciles qui font la roue autour d'elle, mais ils ne comptent pas, il n'y en a pas un seul dont elle voudrait. Nos filles aiment à s'amuser, sir Mordaunt, cela ne veut rien dire. Si vous venez en notre compagnie à Monterey, que ce soit à vos risques et périls; je l'ai dit à votre tante. Vous n'irez pas ensuite reprocher à Clare de vous avoir fait poser, sans intention sérieuse? Elle ne se mariera jamais qu'avec mon consentement.

C'était net, en effet, et peu encourageant. Mordaunt sentit que, pour agir en homme de cœur, il fallait suivre le conseil de sa tante et précéder les Planter à Monterey, puisqu'il ne voulait pas renoncer à conquérir l'amour de Clare. Il n'y avait ni profit ni dignité à continuer à faire sa partie dans le « chœur des ânes ». Mrs Frampton ne prit pas la peine de cacher sa satisfaction, en apprenant que leur départ de San-Francisco était fixé au lendemain.

Durant l'après-midi, Mordaunt eut le courage de ne pas se joindre aux Planter, sous le prétexte qu'il devait escorter sa tante et sa sœur dans certains magasins. Laissant les rues basses où s'entasse le principal commerce de la ville, ils gravirent les pentes raides qu'habitent, par colonies, Chinois et Japonais, visitèrent des maisons de thé, des marchands de bibelots, où ils firent acquisition d'objets originaux et étranges, inconnus aux magasins d'Europe. Après, continuant toujours leur rude ascension, ils atteignirent l'éminence surnommée *Nob-Hill,* couronnée d'édifices qui rappellent les palais gênois, jusqu'à ce qu'on découvre que ce prétendu marbre est du bois peint. Ces résidences de riches marchands sont ensevelies sous la verdure. Des fleurs se montrent à toutes les portes, grimpent par-dessus toutes les grilles. Les grands arums y poussent comme de mauvaises herbes, allongeant leurs beaux calices blancs à travers les palissades des plus petits jardins; et chaque fois qu'ils trouvent assez d'espace pour déployer leurs panaches, palmiers et yuccas s'interposent entre les fenêtres et la rue poussiéreuse.

Les deux dames rentrèrent à l'hôtel, ravies de cette dernière promenade à travers la ville, qu'elles avaient mieux vue en un jour que durant toute la semaine précédente. Mordaunt se taisait. Sa belle suffisance était ébranlée. Avait-il fait quelques progrès durant

ces dix jours passés à San-Francisco? Non, il ne parvenait pas à se le persuader.

Clare Planter entra chez eux, à la nuit tombante, fort gaie en apparence, et plus jolie que jamais dans sa toilette d'intérieur, toute blanche, avec quelques roses rouges au corsage.

— On me dit que vous partez demain pour Monterey. Quelle indignité de nous abandonner ainsi! Et que c'est mal aussi de ne pas nous avoir donné cette dernière journée, mistress Frampton! Mais il faut que vous veniez ce soir. Ne secouez pas la tête. Je suis sûre, sir Mordaunt, que vous pouvez, si vous le voulez, décider votre tante et votre sœur à vous accompagner.

— Merci, balbutia-t-il, ayant chaud et froid tour à tour. Vous êtes trop bonne... mais pour moi... j'ai promis d'aller ce soir au Club bohémien, dont quelques membres m'ont invité à souper.

— Oh! interrompit Clare avec son plus doux sourire; demandez à vos hôtes de venir chez nous; amenez-les! Vous ne pouvez me refuser... n'est-ce pas, mistress Frampton?

— J'aurais honte de lui, si je le croyais capable de résister à une telle tentation, dit en riant tante Suzanne.

— Voyons! Ce n'est pas sérieux, fit Clare, tournant vers lui son charmant et radieux visage.

— Je regrette d'être engagé, répliqua-t-il vivement sans la regarder, mais vous avez tant de danseurs, beaucoup plus que de dames, vous n'aurez nul besoin de moi. Ma tante et ma sœur vont vous répondre pour leur compte.

Clare Planter était si peu accoutumée à la contradiction qu'elle en resta muette. Quel était donc ce homme, qu'elle croyait son humble esclave, s'il osa résister à sa volonté souveraine?

— Grâce et moi nous irons, un instant, vous dire adieu, après dîner. Ce n'est pas un adieu bien long

d'ailleurs, ajouta Mrs Frampton, ravie de la fermeté de son neveu; il se conduisait mieux qu'elle ne l'aurait espéré.

— Peut-être, je ne sais, répondit miss Planter, roulant et déroulant autour de ses doigts la cordelière nouée à sa taille. Nous avons des amis qui vont à Santa-Barbara. Peut-être maman préférera-t-elle y aller.

— Votre père m'a parlé positivement ce matin d'un séjour à Monterey, dit Mordaunt, qui devint fort rouge.

— Oh ! oui, mais papa fait toujours ce que nous lui demandons, maman et moi. C'est l'avantage d'avoir un mari américain. Les Anglais ne sont pas de même; ils savent fort bien dire non.

Ses beaux yeux le transpercèrent d'un regard enflammé; elle sortit, majestueuse, avec un léger « au revoir » aux deux dames.

— S'ils vont à Santa-Barbara, je les y suivrai ! dit Mordaunt, éperdu, quand la porte fut retombée.

Grâce leva les yeux en souriant.

— Ils n'iront pas à Santa-Barbara.

HAMILTON AÏDÉ.

(*Traduit de l'anglais par* A. CHEVALIER.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

UNE VICTIME DU POUVOIR JUDICIAIRE CIVIL

LE PROCÈS ET LA MORT
DE LALLY-TOLLENDAL

(DOCUMENTS INÉDITS)

I

Après une campagne longue et difficile, qu'avaient marquée des alternatives de revers et de succès, le comte de Lally-Tollendal, gouverneur de l'Inde française, avait dû capituler à Pondichéry, et se rendre aux Anglais avec la poignée d'hommes qui avait si vaillamment défendu la ville contre un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Le vaillant et loyal soldat était tombé victime de la fortune, de la jalousie de ses compagnons d'armes, des perfides manœuvres d'une administration concussionnaire (1), de la politique néfaste que le ministère et le Roi, qui n'osèrent pas le défendre, lui avaient imposée, et, il faut bien le reconnaître aussi, des aspérités de son caractère essentiellement dominateur et violent.

Prisonnier à Londres, il n'apprit pas sans une irritation très vive que ses nombreux ennemis, tous bie[n] en cour, répandaient sur son compte les bruits les plu[s] injurieux et les calomnies les plus atroces. Dès lor[s] il n'eut de cesse que le cabinet de Saint-James l[...]

(1) Le Conseil de la Compagnie des Indes.

l'autorisât à revenir en France. Comme il engageait envers le gouvernement britannique sa parole d'honnête homme et de soldat, il put partir; et bientôt il arrivait à Versailles, l'âme ulcérée, la menace sur les lèvres, réclamant des juges et prêt, disait-il, à confondre ses accusateurs.

Mais il avait affaire à forte partie : les officiers à qui il avait maintes fois reproché leur impéritie et les administrateurs dont il avait flétri la vénalité, étaient les parents ou les protégés du premier ministre, le duc de Choiseul. Toutefois, bien qu'ils eussent imputé à Lally leurs propres crimes, ils tentèrent d'entrer en composition avec lui. Mais le glorieux vaincu était intransigeant sur le chapitre de l'honneur. Il ne lui suffit pas de repousser brutalement les avances de ses ennemis : il prétendit écraser ses calomniateurs. Dès lors, sa perte fut jurée. « L'ordre du Roi », c'est-à-dire, son arrestation, qu'il avait si instamment sollicitée, reçut la sanction ministérielle; et le 5 novembre 1761, Lally-Tollendal allait se constituer prisonnier à la Bastille.

La détention, le procès et la condamnation de Lally-Tollendal par le Parlement de Paris consacrent une des plus monstrueuses iniquités que l'Histoire, cette grande justicière, ait jamais enregistrées et flétries.

Si encore cette erreur judiciaire eût été, comme tant d'autres, le résultat de circonstances malheureuses s'enchaînant avec une rigoureuse logique pour accabler un innocent; si elle eût été une de ces surprises arrachées par une fatalité inéluctable à la bonne foi des hommes; mais elle fut voulue et résolue froidement, savamment ourdie et consommée par des juristes experts dans l'art de torturer les textes, décidés à n'entendre que leur passion, saisissant enfin avec un visible empressement l'occasion inespérée d'affirmer à la fois leur compétence universelle et cette sorte d'arrogante animosité, dont on avait déjà vu des exemples, qui soulève parfois la magistrature contre le pouvoir militaire.

Cette inflexible obstination d'une cour suprême à s'élever au-dessus de toutes les considérations de vérité, de justice et d'humanité, apparaît dans les éloquents mémoires écrits par le fils de Lally-Tollendal pour obtenir la revision du procès de son père.

Elle ne ressort pas avec moins d'évidence de documents inédits (1) que nous avons découverts dans ces Archives de la Bastille dont M. Frantz Funck-Brentano a réalisé le classement définitif avec sa science coutumière.

C'étaient déjà, voici près de douze ans, les conclusions d'un livre (2) d'une haute portée morale et d'une indiscutable autorité. L'auteur, mort depuis, M. Tibulle Hamont, a su mettre en œuvre la procédure qui fut distraite des papiers de la Bastille et qui appartient actuellement aux Archives nationales. Prenant l'accusation corps à corps, il en démontre l'inanité, en rétorque l'argumentation subtile et captieuse par d'irréfutables documents, en déduit toutes les injustifiables tendances.

Nous essayerions en vain de dissimuler le rapprochement qui s'est imposé à notre esprit en reprenant l'histoire du général de Lally. On a revu, depuis, devant la plus haute juridiction civile, l'armée et ses chefs accusés comme ils le furent alors en la personne du malheureux gouverneur de l'Inde; la même animosité et la même partialité se sont fait jour; à la lumière de ce rapprochement le procès du général de Lally retrouve aujourd'hui un intérêt singulier. Et encore, à l'avantage du Parlement de 1764, découvrirait-on peut-être quelque excuse dans des malheurs publics trop réels, tels que la perte des Indes, la ruine des actionnaires d'une grande Compagnie, et le ressentiment de l'humiliation subie par les armes françaises.

(1) *Bibliothèque de l'Arsenal*. Manuscrits 12168, 12502, 1250. 12505, 12506, 12507.

(2) *Lally-Tollendal*, d'après des documents inédits, par Tibul Hamont. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887.

II

Lally fut comme oublié pendant dix-neuf mois dans la prison d'Etat. Le volumineux dossier conservé sous son nom dans les Archives de la Bastille ne contient qu'un très petit nombre de pièces se rapportant à cette première période de l'incarcération de Lally. D'ailleurs, il se compose en majeure partie d'ordres et de lettres de service relatifs à la vie quotidienne du prisonnier. Toutefois nous avons relevé, parmi ces papiers sans grande valeur, des lettres intéressantes, des documents curieux, des pièces capitales qui achèvent d'éclairer le procès et que nous signalerons en leur temps.

Le Parlement ne s'occupa réellement de Lally qu'en juillet 1763.

Mais, comme le remarque fort judicieusement M. Hamont, « il ne suffisait pas de formuler la prétention de juger sur l'affaire de Lally, il fallait amener le Roi à l'admettre. Le moyen fut vite trouvé. Il n'y a, dirent les légistes les plus habiles dans l'art des condamnations, qu'à faire, en s'appuyant sur les lettres patentes du 12 janvier 1763, commencer une information par le Châtelet. L'instruction réunira, grâce aux témoignages, une base de présomptions assez forte pour que le Parlement retienne le procès. On prendra ainsi le Roi et l'inculpé dans une sorte d'engrenage.

« Le calcul était juste. Bientôt, devant les interrogatoires et les dépositions recueillis par le lieutenant criminel, la couronne se vit forcée de rendre, le 1er avril 1764, de nouvelles lettres patentes pour investir le Parlement du débat. »

C'était donc devant une juridiction civile qu'était évoqué un procès non seulement d'ordre administratif, mais encore d'ordre militaire. Des officiers subalternes, d'obscurs expéditionnaires, de simples comparses en un mot, avaient été compris dans les mêmes poursuites et enfermés, comme Lally, à la Bastille. C'était un misérable trompe-l'œil. Le procureur géné-

ral Joly de Fleury et le rapporteur Pasquier informèrent presque uniquement contre l'ancien gouverneur de l'Inde. Jamais procédure ne fut entourée de plus de mystère, ni de ténèbres : l'instruction dura encore deux ans. Les confrontations de témoins avaient lieu à la Bastille; et, dans le cours de ces débats contradictoires, on put voir — spectacle non moins odieux que ridicule! — un général obligé de discuter ses opérations militaires avec « des palefreniers et des moines ».

Les lettres adressées par Pasquier au lieutenant général de police, ne laissent aucun doute sur le but poursuivi par les magistrats instructeurs.

Comme il fallait détourner sur une tête innocente la responsabilité du funeste traité abandonnant les Indes à la Grande-Bretagne, et que Lally paraissait tout désigné pour ce rôle de victime expiatoire, Pasquier, dès le début de son enquête, fit demander, par voie diplomatique, aux ministres anglais divers renseignements sur la prise de Pondichéry et sur la conduite du général français pendant son séjour dans l'Inde. Une copie de ce questionnaire est annexée au dossier de Lally. Naturellement, le cabinet de Saint-James se refuse à toute explication; et Pasquier, dans une lettre du 9 juin 1764, laisse percer son dépit : « Trouvez bon, écrit-il à Sartines, que je vous témoigne mon regret de ne pas obtenir des éclaircissements que le ministre a bien voulu essayer de me procurer. Il est fâcheux qu'entre nations policées on ne se prête pas secours *pour la punition des grands crimes.* » Deux mois après, nouvelle plainte contre des témoins plus circonspects dans leurs dépositions orales que dans leurs mémoires écrits : Pasquier insinue qu'ils ont dû être circonvenus par les amis d'un accusé, dont sa lettre du 9 juin 1764 préjugeait déjà la culpabilité.

Certes, Lally eut des amis et des parents qui ne l'abandonnèrent pas dans sa longue captivité : Mme de Saint-Priest, les comtesses de Guiche, de la Heuze et de Maulde, Mlle de Dillon, sa cousine, obtinrent, pendant quelque temps, l'autorisation de lui rendre

visite trois fois par semaine, mais toujours en présence d'un officier de la Bastille, comme l'exigeaient les règlements. Par contre, Lally ne put recevoir aucun de ses amis, ni aucun de ses compagnons d'armes. Des fournisseurs parvinrent seuls à l'approcher, et, avec eux, des créanciers, comme l'abbé de Bausset, qui le relancèrent jusque dans sa prison. Car cet homme, qui avait mené dans l'Inde le train d'un vice-roi, était maintenant à peu près ruiné, criblé de dettes et privé même du nécessaire. Aussi les lettres de ses visiteuses, que le major Chevalier, intermédiaire obligatoire de la correspondance des détenus, venait lire à Lally, étaient-elles accompagnées fort souvent de provisions de bouche, de vêtements et de rouleaux de louis. Encore ces envois étaient-ils l'objet d'un rigoureux contrôle.

Tout ce luxe de précautions, minutieuses à en être ridicules, exaspéraient l'ancien gouverneur de l'Inde. se sentait surveillé, épié, espionné. Le major Chevalier avait reçu pour mission de faire causer un valet de chambre de Lally qui, afin de suivre son maître à la Bastille, s'était engagé, aux termes des règlements, à n'en plus sortir, avant que la justice eût prononcé sur le sort du prisonnier. Celui-ci, de son côté, était adroitement interrogé par le major sur le compte de son valet de chambre. Les magistrats enquêteurs ne négligeaient aucun moyen, si bas et si méprisable fût-il, pour tirer d'une surprise ou d'une imprudence quelque charge nouvelle contre l'accusé.

Bientôt de plus rudes épreuves vinrent assaillir Lally. Alors que la Compagnie des Indes confiait à des plumes gagées le soin de rédiger des mémoires où le glorieux vaincu était indignement déshonoré, il ıt discuter de questions techniques avec des straté-stes en chambre qui l'accusaient d'impéritie, de ·mérité ou de trahison. Ce fut le moment choisi par asquier pour faire intervenir le duc de Choiseul ıprès du cabinet de Saint-James.

Ces perfides manœuvres portèrent au comble l'exas-ération du détenu, cet homme irascible, emporté,

violent, qui souffrait mal la contradiction et se sentait fort de sa conscience. Son cerveau en fut ébranlé; et les papiers de la Bastille attestent cette crise, qui fut de courte durée, dans une note que le major Chevalier dut égarer par mégarde dans sa correspondance avec Sartines, car elle porte cette suscription :

Pièce que je p[ense] ne me servir jamais ni pour ni contre personne, mais cependant qui peut m'être d'un bon secours.

Voici la teneur de ce document :

« Le 27 du même mois (juillet 1764), M. Pasquier est venu au château (de la Bastille) à sept heures du soir, me demander. Il m'a dit : M. de S[artines] m'a dit que M. le c[omte] de L[ally] avait été furieux, et qu'il venait voir ce prisonnier. Je lui ai dit que le 17, 18, et partie du 19 de ce mois, ce prisonnier avait été furieux, sans lui dire ce qu'il avait dit, englobant le tout dans une mauvaise humeur et criant contre tout le monde, mais que depuis ce temps ce prisonnier avait été fort tranquille.

« — En ce cas, je ne le verrai pas, m'a-t-il dit; j'étais venu pour le calmer, mais, puisqu'il est en repos, laissons (*mot illisible*).

« Le 28 du même mois, j'ai été chez M. le lieutenant général de police lui rendre compte de mon entrevue avec M. Pasquier, lui disant que je ne m'étais pas étendu plus que je n'ai dit à l'article ci-dessus, et que je ne savais pas si j'avais bien fait ou mal, en omettant les circonstances qu'il savait. Il m'a laissé dans ma léthargie (*sic*), ne me disant ni oui ni non, ni si lui-même l'avait dit à M. Pasquier, et, somme toute, j'en suis là ce samedi 28 juillet 1764 à midi. »

Qui sait si Pasquier n'accourait à la Bastille, sou ce prétexte de calmer un accès de folie furieuse, qu pour y chercher de nouvelles armes contre son justi ciable? Mais peut-être les événements qui vont suiv nous donneront-ils l'explication de la note mystérieus de Chevalier.

Un an après, ce furent d'autres tracasseries. Pendant que la procédure se poursuivait, Lally se vit brusquement mis au secret. Ses amis et sa famille furent consignés à la porte de la Bastille.

« Veut-on renouveler la tragédie des Calas? écrivait, dans le feu de son indignation, la comtesse de Maulde au lieutenant de police. Faites-moi seulement savoir si M. de Lally est encore de ce monde et si, dans ce cas, il est en bonne santé. »

L'autorisation de rendre visite au prisonnier ne fut accordée de nouveau qu'en septembre 1765.

III

Cependant entrons dans le vif du procès.

Une découverte imprévue semblait avoir donné une apparence de solidité à l'argumentation des ennemis de Lally-Tollendal, représentant l'ancien gouverneur de l'Inde comme un scélérat chargé de tous les crimes et digne de tous les châtiments.

Pendant son séjour dans le pays, Lally s'était servi pour diverses missions diplomatiques du Père Lavaur, un Jésuite que Dupleix avait employé dans le cours de ses négociations, soit avec les nababs, soit avec les Anglais. Ce prêtre, d'un esprit très fin et très délié, fort au courant des choses de l'Inde, était, en réalité, le pire des intrigants. Il témoignait d'un dévouement aveugle pour la France : il faisait, avant tout, les affaires de son Ordre. Quand Lally le choisit comme intermédiaire entre lui et son rival Bussy, qui devint si rapidement son ennemi mortel, il dut avoir des preuves de la duplicité du Père Lavaur, ou prendre ombrage, avec sa méfiance coutumière, des menées mystérieuses du rusé Jésuite. Toujours est-il qu'il s'emporta maintes fois contre ce conseiller de probité douteuse. Il devait l'expier cruellement.

Lally était depuis dix-huit mois à la Bastille, attendant et réclamant avec instance ses juges naturels,

c'est-à-dire un conseil de guerre formé de généraux, lorsque le Père Lavaur mourut subitement.

« Ce fut, écrit M. Hamont, l'occasion d'une recherche dans les papiers de ce moine. Au cours de la perquisition, le procureur général au Parlement (Joly de Fleury) trouva dans la cassette du Jésuite, à côté d'une somme d'un million quatre-vingt mille livres, le *Journal* contre Lally. Le procureur général lut cette diatribe; il y vit l'évidence même, la preuve irréfragable de la trahison. Aussitôt il adresse au Roi une plainte en règle « contre le sieur de Lally, dénoncé sur les faits « d'abus d'autorité, malversation, déprédation, même « de haute trahison, pour être le procès fait et parfait « audit sieur de Lally, ses complices et ses adhérents ».

« Le mémoire du Père Lavaur, on le sait, c'était un recueil de calomnies fait avec un art raffiné, une étude réfléchie ; tout s'y tenait en apparence, et pourtant ce n'était qu'un tissu de commérages et de mensonges enchaînés par un talent habile à rendre indubitable ce qu'il présente en même temps comme incertain. Le juge qui eût voulu analyser impartialement le mémoire en eût bien vite reconnu la fausseté : il y avait tant d'absurdités, tant de faits dénaturés, tant de morceaux grossièrement cousus, et se détruisant l'un l'autre, tant de contradictions! Un lecteur inconnu avait même eu le soin de signaler en marge du manuscrit quelques ridicules erreurs. »

M. Hamont cite les inexactitudes, les faussetés, les mensonges dont fourmille le journal du Jésuite et jusqu'à l'odieux récit par le Père Lavaur d'une scène inventée à plaisir, qui précède de quelques jours la reddition de Pondichéry.

« Ce fut sur les six heures du soir qu'un transport furieux saisit tout à coup M. de Lally dans sa chambre. La crainte que ses cris et ses hurlements inspirèrent aux assistants les engagea à courir aux Jésuites pour appeler le R. P. Lavaur. Celui-ci accourut aussitôt.

Le général n'avait pas tout à fait perdu la raison et en eut assez pour le reconnaître.

« — Approchez, s'écria-t-il, Père Lavaur, approchez; pour vous tous, allez-vous-en, sortez d'ici; je ne veux pas que personne y reste. Qu'on me laisse seul avec le Père.

« Notez que le ton sérieux dont il parlait était accompagné de mille postures extravagantes qu'il faisait sur son lit et lui donnaient l'air d'un convulsionnaire. Quand tout le monde fut sorti, hors le Père, il se laissa aller sans réserve aux transports de la plus vive et de la plus extravagante douleur :

« — C'en est donc fait de Pondichéry ! Pondichéry est perdu ! Pondichéry n'est plus ! Pondichéry va être aux Anglais ! Que je suis malheureux ! Ah ! Pondichéry, Pondichéry ! Que n'ai-je la force de me tuer ! Oui, je suis un poltron. Eh bien ? qu'on me tue, qu'on m'empoisonne, qu'on m'assassine, sans cela Pondichéry est perdu ! Qu'on me tue, mais qu'on ne me fasse pas de mal ! Que ne puis-je me tuer moi-même ! Ah ! préjugés de la religion, que vous êtes terribles !

« On ne perdait pas, dans les environs de la chambre, une seule des impressions du général, et chacun en frémissait, tandis que le Père Lavaur n'épargnait rien pour calmer une fureur dont la proximité du général lui fit bientôt connaître le principe, et que le temps seul ou le sommeil pouvait faire cesser. La conjecture du Père Lavaur se trouva vraie, les fumées se dissipèrent et la fureur tomba.

« Ainsi se donnait en spectacle assez souvent un homme dont dépendaient le sort de Pondichéry, l'honneur de la nation, le profit de la Compagnie (des Indes) et la gloire. »

Pouvait-on insinuer plus adroitement que Lally était un ivrogne, un lâche et un traître? Pouvait-on déconsidérer avec un art plus perfide un des principaux chefs de l'armée? Or, rien n'était moins exact que ce drame à la fois si animé et si pittoresque. Un autre témoin de la scène, témoin qui n'épargna pas cepen-

dant Lally dans ses dépositions, donnait une version différente de celle du Père Lavaur. Il ne parla même pas de cette prétendue ivresse, à laquelle les ennemis les plus acharnés du général ne firent jamais allusion; il déclara uniquement que « Lally se roulait, jetant des cris et disant qu'il était empoisonné ».

Ainsi, voilà à quoi se réduisait toute la mise en scène imaginée par le P. Lavaur. Cette crise d'alcoolisme était vraisemblablement un accès de coliques hépatiques si violent, que le général, toujours inquiet et soupçonneux, put croire un instant qu'il était empoisonné par ses ennemis.

« Et, s'écrie M. Hamont, c'est ce fatras d'absurdités, ce tissu de contradictions, ce ramassis de commérages, ce monument de mensonges et de haines, qui, à l'éternelle honte du Parlement de Paris, servit de base à toute l'accusation dirigée contre Lally. »

Le Parlement était d'autant plus coupable d'accepter ce témoignage entaché de fraude, qu'un autre le réfutait victorieusement : c'était un second journal, qui se trouvait, lui aussi, dans la cassette du Père Lavaur, un panégyrique du gouverneur de l'Inde que le jésuite avait rédigé, par manière de précaution, en même temps que son réquisitoire.

Mais le Parlement pratiquait l'art d'ignorer et surtout d'éliminer les pièces qui lui semblaient gênantes :

« ... L'autre journal, celui qui était l'apologie des actes de Lally, dit M. Hamont, l'accusation a dû le produire, la défense s'en servir? Non, il n'a pas figuré au dossier. Si l'accusation en a eu connaissance, la défense l'a ignoré : il a disparu. On n'en a pas parlé dans le procès; et pourtant il ne peut y avoir aucun dou sur l'existence de ce document.

« Le marquis de Montmorency, maréchal de cam syndic de la Compagnie des Indes, qui fit toute la pr mière partie de la campagne avec Lally, qui assista a siège de la ville de Tanjaour, vit et lut le journal f

le à Lally. Il a affirmé le fait non pas seulement les conversations, mais dans une lettre écrite à d'Éprémesnil (un des juges les plus hostiles au al) lors de l'instance en revision du procès qui nna Lally-Tollendal à mort. Et ce témoignage important qu'il est impossible de ne pas citer ettre :

'ai reçu, Monsieur, écrivait-il, le 4 juin 1780, de is, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de crire... Vous désirez sans doute savoir ce que dit touchant le journal ou mémoire du Père La-r. Le voici exactement :

orsque, après la mort de ce Jésuite, l'on me dit n avait trouvé dans ses papiers un journal ible contre M. de Lally, je répondis : Cela ne se t pas; ce journal n'est sûrement pas de lui, ou, en est, il faut donc qu'il en ait écrit deux diffé-s. Car, lorsque je suis parti de l'Inde, lui me nant des lettres pour faire remettre en France à rs particuliers, et moi lui ayant demandé com-t il y parlait de nos affaires : Je vais vous le voir, me dit-il. Pour lors, il ouvrit son journal, euilleta avec moi depuis le jour de mon arrivée l'Inde jusqu'au jour où j'en partais, et me fit tous les événements de la campagne très sage-t et très fidèlement racontés, et partout les grands éloges de M. de Lally.

omme ce fait est vrai, je l'ai dit, monsieur, et je l'affirmer. J'ai encore ajouté, et je me le rappelle bien : Je vois tant de méchanceté et de men-ge dans les imputations que l'on fait à M. de y sur les faits qui se sont passés sous mes yeux, lant le temps que j'ai resté dans l'Inde, que je dans le droit de douter bien fort et même de ne croire un mot de ce qu'on lui impute depuis mon rt, jusqu'à ce qu'on me l'ait prouvé clair comme ur. Voilà, monsieur, quels ont été et quels sont re et mes propos et ma façon de penser. »

. En présence de ce témoignage si affirmatif et , Duval d'Éprémesnil se récriait, disant : « Le

« P. Lavaur vous a montré, monsieur, en feuilletant « son journal avec vous, quelques endroits honorables « pour M. de Lally... Vous l'avez dit en France; de là « l'imagination de M. de Lally très féconde en res- « sources, quand il s'agissait de mal dire et de mal faire, « a tiré la fable des deux journaux et l'a porté jusqu'à « vous attester. Au reste, permettez-moi de me de- « mander, monsieur, si vous avez tenu, lu d'un bout à « l'autre et de vos propres yeux le journal du Père « Lavaur au moment de votre départ de Pondichéry « ou s'il vous l'a lu ligne par ligne. *Secretum meum* « *mihi,* je crois bien que le P. Lavaur possédait cette « maxime comme un autre, et j'ai peine à croire qu'il « vous ait lu mot à mot tout son journal. »

« Mais le marquis de Montmorency maintenait énergiquement ses affirmations, en termes dédaigneusement laconiques : « J'ai reçu, monsieur, répliquait-il, la « lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le « 10 juin 1780. J'ai eu l'honneur de vous mander par « la mienne du 4 de ce mois, et *mes propos,* et *ma fa-* « *çon de penser*... Je n'ai rien à ajouter de plus. J'ai « l'honneur, etc. »

« Le marquis de Montmorency s'engageait encore plus. Comme Duval d'Eprémesnil avait écrit, dans son second mémoire, à Dijon : « J'ose répondre que le « marquis de Montmorency ne signera jamais qu'il « tient le général de Lally pour honnête homme », le marquis indigné publie aussitôt cette déclaration : « J'ai « toujours tenu et je tiens encore le général de Lally, « non seulement pour honnête homme, mais encore « pour brave et zélé serviteur du Roi, parce que je l'ai « toujours vu tel et que personne ne m'a encore fait « voir le contraire. Je le dis, je le pense et je le signe. »

« Enfin, la comtesse de la Guiche a déclaré hautement et à plusieurs reprises que le P. Lavaur, revenu de l'Inde, lui avait dit à elle-même avoir dressé un journal, dans lequel la justification de Lally était portée au dernier degré d'évidence, et que le général était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. »

IV

L'*Affaire*, comme le Roi lui-même l'avait appelée, était donc évoquée devant le Parlement de Paris.

Le rôle joué dans cette sanglante tragédie par le Parlement, par son procureur général Joly de Fleury et par son rapporteur Pasquier, rôle que nous avions déjà pressenti et défini d'après les papiers de la Bastille, prend tout son développement dans le récit de M. Hamont :

« Le Parlement, avec sa furie d'opposition, sa lassitude d'obéissance, son besoin de s'affirmer comme une puissance dans l'État, sa joie de mettre sur la sellette un lieutenant général, un homme du Roi, constituait le tribunal le plus passionné, le plus détestable qui fut jamais. Il pouvait être juge en matière de finances ; mais admettre qu'il pût décider de la valeur d'une opération de guerre, c'était absurde. Une assemblée de légistes délibérant sur des problèmes de stratégie, c'était ridicule. »

Voltaire l'avait déjà dit avec son spirituel bon sens, dans ses *Fragments sur l'Inde :* « C'est un très grand « ridicule de voir des hommes de paix, qui n'étaient « jamais sortis de Paris que pour aller à leur maison « de campagne, interroger avec un greffier des officiers « généraux de terre et de mer sur leurs opérations mi-« litaires. »

En fait, à l'exemple du Parlement, qui avait parlé des « crimes » de Lally, avant même d'avoir retenu le procès, Pasquier préjugeait de la culpabilité du général et dirigeait son enquête en ce sens. Il ne se demande pas s'il faut imputer à d'autres responsabilités la perte de l'Inde. « Sous l'obsession du journal du Père Lavaur, il n'est dominé, dit M. Hamont, que par l'unique pensée d'établir la preuve de la trahison qu'il affirme, et, dans cette vue, au lieu de juger de l'ensemble de l'opération, il ne se préoccupe que des détails. Avec

une habileté extraordinaire, il les plie, les rogne, les arrange au gré de sa thèse. Il cite, n'écoute que les témoins qui lui donnent raison. Et naturellement ce sont les plus tarés, les plus vils par leur position ou leur caractère. Il prête une oreille attentive aux sottises que débite Michelard, le palefrenier de Lally, et n'écoute pas Crillon, lorsque celui-ci s'écrie qu'il n'a jamais eu connaissance des prétendues malversations de Lally, qu'il n'a jamais vu dans aucune action du général quoi que ce soit de préjudiciable au service du Roi et de l'Etat, et qu'il ne peut que répéter la déposition faite par lui lors de la première instruction par le Châtelet. »

C'est le langage d'un honnête homme, dont la saine et droite raison ne peut étreindre les fantômes d'accusation soulevés par des juristes de mauvaise foi; et jamais l'inanité du procès intenté à Lally ne fut mieux démontrée que par les conclusions topiques de cette remarquable déposition :

« Je suis bien éloigné de croire que l'on puisse jus-
« tement accuser M. de Lally de haute trahison, par
« la connaissance que j'ai de la conduite de M. de
« Lally, de son caractère, de sa façon de penser. J'es-
« time au contraire que de pareils soupçons sont très
« mal fondés. Au surplus, je ne puis m'expliquer au-
« trement sur les délits généraux énoncés en l'arrêt
« du Parlement. Je déclare que si l'on imputait à M. de
« Lally quelques crimes, dans quelques circonstances
« particulières qu'on indiquât, et, si l'on me requérait,
« je pourrais alors m'expliquer d'une manière plus cir-
« constanciée sur le fait particulier ou autres qui
« seraient à ma connaissance; mais qu'ignorant ce
« qu'on peut imputer en détail à M. de Lally, je n'ai
« d'autre chose à dire sur les délits vaguement énoncés
« dans l'arrêt de la Cour; qu'enfin c'est tout ce que je
« sais.

« — Écrivez, dit aussitôt le rapporteur à son gref-
« fier, écrivez que Monsieur n'a aucune connaissance
« de l'affaire du sieur de Lally.

« — Non pas, proteste énergiquement Crillon, ce « n'est là ni le texte, ni le sens de mes paroles. Je n'ai « pas dit un mot de cela.

Le rapporteur ne se démonte pas et répète au greffier :

« — Écrivez que monsieur n'a aucune connaissance de l'affaire du sieur de Lally. »

L'impudence du rapporteur irrite Crillon, qui se lève sur pied, et, de l'air le plus haut, de ton le plus ferme, regardant en face le magistrat :

« — Monsieur, dit-il, ou j'ai le malheur de ne pas « parler le français, ou vous avez celui de ne pas l'en« tendre. Je vous répète, pour la troisième fois, que je « ne puis rien ajouter à ma déposition parce qu'on ne « m'a pas donné connaissance des faits qui ont été « imputés depuis à M. de Lally; que je suis prêt à « déposer aussitôt qu'on m'aura donné cette connais« sance. Je vous déclare enfin que je ne signerai pas « ce que vous voulez faire écrire. »

Le juge, légèrement honteux, dit au greffier :

« — Ceci mérite d'être remarqué; faites-y attention.

« — Oh! fait celui-ci, voilà déjà cinq ou six fois que la même chose arrive. »

Mais le rapporteur prenait sa revanche avec les témoins sans caractère, comme sans moralité.

« Les critiques du palefrenier Michelard, dit notre historien, paraissent à Pasquier le chef-d'œuvre de la raison. Le drôle, fier de l'effet qu'il produit, entre dans les détails, blâme les dispositions de Lally à la bataille de Vandavachy, dit que l'ordre était mauvais, ue le général pouvait éviter l'explosion des caissons ui amena la déroute en laissant les poudres à quatre eues de là, à Chetoupet, où l'argent de Lally était éjà en sûreté. Les munitions nécessaires au tir penant le combat reportées à quatre lieues du champ de action ! Une assertion si baroque suffisait pour justifier renvoi du témoin. Le rapporteur, au contraire, invite à continuer son étrange cours de guerre.

« Ce qui est singulier, c'est que cet homme, s'il émet des appréciations absurdes sur les faits de la campagne, a une connaissance extraordinaire des dates, des événements. Jamais espion ne fut renseigné comme lui. La vérité du fond, il l'ignore; mais il n'y a pas dans l'Inde une opération de guerre, un traité, un projet militaire ou politique, important ou secondaire, secret ou non, que Michelard n'ait appris, sur lequel il n'ait apporté son récit, donné son avis, exercé sa critique... Et, s'il savait lire, on serait tenté de croire que lui aussi a rédigé, comme le Père Lavaur, un journal quotidien. Où ce drôle aurait-il pris tout ce qu'il a dit? Il n'est pas jusqu'aux effectifs des troupes dont il ne soit prêt à donner le chiffre. Et, chose bizarre! ces dépositions, Michelard les prononce d'abondance et en bonne langue, lui, le palefrenier.

« Le fait frappa Lally. Dans la confrontation avec son domestique, il proteste énergiquement contre l'audition de ce témoin : « Il est impossible, s'écrie-t-il, « que cet homme ait pu rassembler, et dans de bons « termes, un amas d'impostures pareilles au contenu « de sa déposition. Il est impossible, pour un valet « d'écurie, de citer et de rendre compte de faits de « guerre et de traités dont il ne pouvait y avoir même « un officier de l'armée instruit, hormis ceux qu'il m'a « plu d'employer à ces besognes. Il est plus qu'in- « croyable qu'un homme, attaché au soin d'une écurie, « ose décider des postes avantageux ou désavantageux « que je faisais prendre à l'armée... L'affectation de « placer trois ou quatre absurdités, qui sont de son « état, dans une multitude de faits rappelés avec pré- « cision, prouve que cette déposition n'est pas de « lui... Je dédaigne de répondre à un piqueur d'écuri « sur les bonnes ou mauvaises dispositions que j'a « prises avec l'armée. Il n'est jamais sorti de so « écurie; et, à l'entendre, on dirait qu'il n'est jamai « sorti de mon cabinet... »

Et, par surcroît, que de bévues dans l'enquête! C'est ainsi que quelques fusées tirées pendant

blocus de Pondichéry, sur l'ordre de Lally, apparaissent au rapporteur comme la preuve capitale de la trahison. Autant de fusées, autant de signaux pour avertir les Anglais. Des militaires s'efforcent en vain de justifier le phénomène par des considérations techniques : Pasquier leur impose silence d'un ton indigné.

On discuta gravement sur le fait de *dix mille cipayes* trouvés dans les papiers dont Lally se serait emparé ! Ainsi Lally aurait mis dix mille hommes dans sa poche ! Le rapporteur ignorait qu'un cipaye était un soldat indigène ! Il fut question d'un présent nommé *waquil* reçu par Lally. Ainsi Lally aurait eu en cadeau un ambassadeur !

Lorsque Lally rendit compte dans son interrogatoire de ses dispositions à la bataille de Vandavachy, il dit, en se servant du terme technique, que sa droite *était en l'air;* on comprit dans l'air. Le commissaire crut à un sarcasme de l'accusé :

« — Votre talent pour l'épigramme, fit-il avec du-
« reté, est connu; mais il ne s'agit pas de plaisanter
« avec la justice. »

Conduite d'après un tel système, l'information devait aboutir au plus inique et au plus perfide des rapports. Ecartant en principe tous les témoignages qui pouvaient être favorables à l'accusé, mettant en lumière ceux qui semblaient le condamner, laissant planer une sorte de suspicion sur la sincérité des dépositions qu'il était impossible de supprimer, Pasquier s'efforçait d'établir que Lally « avait accéléré la perte totale de la colonie, indépendamment des autres causes qui y avaient contribué ». Ce n'était pas que l'homme de loi accusât nettement le soldat de concussion, ni d'intelligences avec l'ennemi. Il procédait par insinuations. Il ne parlait que d'indices, de soupçons, de probabilités. Il ne voyait en Lally qu'un incapable et un inconscient. Il n'en concluait pas moins à une « punition effrayante » contre un homme qui « ne méritait pas d'être conservé au rang des humains ».

V

Ce rapport servait à merveille la passion de juges qui avaient juré d'avance la perte de Lally.

Leur détermination était d'autant plus irrévocable que leur justiciable, fort de son innocence et pénétré de l'importance de sa cause, luttait avec énergie pour la réputation de l'armée et pour son propre honneur. Pendant les quatre années qu'il avait passées à la Bastille, il avait écrit et publié divers mémoires, où il justifiait ses actes et critiquait, avec sa véhémence ordinaire, ceux de ses accusateurs.

Cependant, les magistrats instructeurs avaient déposé leur travail. Plus juste et moins rude que Pasquier, Pierron, « le rapporteur au parquet », avait conclu « à l'absolution entière de Lally sur toute autre partie que la partie militaire ». C'était avouer en quelque sorte l'incompétence du Parlement sur cette question; c'était demander indirectement la disjonction de l'affaire; c'était réclamer, comme l'avait demandé Lally, comme l'eût voulu le prince de Soubise, comme, cinquante ans plus tard, les compagnons d'armes de Ney le désiraient pour le maréchal, la constitution d'un conseil de guerre.

Mais le Parlement n'avait garde de lâcher sa proie.

« Alors Lally, écrit M. Hamont, se décida à livrer la bataille suprême. Dans une requête dite d'atténuation, signifiée au procureur général le 21 mai 1766, il établissait ses moyens de défense par des preuves littérales. Ses pièces, c'étaient d'abord les trois volume de *Mémoires* in-4°, puis la délibération du conseil d guerre tenu pour la capitulation de Pondichéry, la co respondance militaire et administrative, enfin les ir structions du Roi et des ministres, ces instructior auxquelles il n'avait que trop obéi, ces instructions q justifiaient sa conduite, ces instructions secrètes qu ne s'était pas cru en droit de montrer jusque-là.

« Pour lire ces documents qui formaient la matière de huit volumes, il eût fallu au moins dix jours. On trouva que ce serait trop long, qu'il était plus simple de passer outre. Mais on recula devant un tel aveu. On trouva un expédient : ce fut d'insérer dans l'arrêt : « Vu la requête du sieur Lally et les pièces jointes et « énoncées... » Point de doute sur ce fait, que ni le rapporteur, ni le président Maupeou ne prirent connaissance de ces pièces. Elles furent remises le 3 mai, à dix heures du soir. Le lundi 5 mai se passa en interrogatoires. Le jugement fut rendu le 6 mai au matin. »

Le Parlement avait voulu précipiter le dénouement. De même qu'il avait refusé par trois fois un conseil à l'accusé, de même il lui refusa les huit jours qu'il réclamait pour sa défense.

Le procureur général avait déposé ses conclusions tendant à la peine de mort, le 3 mai, le jour précisément où les mémoires de Lally étaient remis à ses juges.

Quand l'ancien gouverneur de l'Inde comparut pour subir son interrogatoire, il découvrit sa tête toute blanche et sa poitrine criblée de blessures :

— Voilà, dit-il, la récompense de cinquante ans de services !

Mais bientôt les débats deviennent orageux. Lally ne peut plus contenir son indignation. Il récuse le rapport de Pasquier. Il reproche au magistrat d'avoir déshonoré son caractère dans le cours des interrogatoires. Il révèle les violences et « les menaces affreuses » de Pasquier contre un homme qui n'était ni jugé, ni condamné, ni dégradé. Le magistrat a fait arracher la plaque de l'Ordre qui décorait la poitrine de Lally. Un autre jour il s'est retourné avec fureur vers l'accusé en lui criant :

— Eh bien ! je vous ferai rouer.

Dénégations du rapporteur. Lally, exaspéré, en appelle au témoignage du greffier.

Cette terrible scène n'explique-t-elle pas la note énigmatique du major Chevalier que nous avons retrouvée dans les papiers de la Bastille ?

Des amis du prisonnier avaient prié le président Maupeou de ne point trop « presser » les séances pour laisser à Lally le temps de se justifier.

— Si je pouvais les doubler, je les doublerais, répond sèchement le magistrat.

Cependant, le 6 mai, le Parlement rendait son arrêt. Lally, « déclaré dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi et de la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité et d'exactions envers les sujets du Roi et les étrangers, est condamné à avoir la tête tranchée et ses biens confisqués ».

Les partisans de Lally protestent énergiquement contre cette sentence et mettent en jeu toutes leurs influences pour en suspendre les effets. Mlle de Dillon écrit à Louis XV une lettre des plus touchantes; « ce n'est pas une grâce qu'elle demande, c'est la justice ». Mais le Parlement de Paris n'entend pas qu'on lui fasse tort du bénéfice de ce procès à tendance.

Il se rend auprès du Roi pour le supplier « d'enchaîner sa clémence ».

En vain le prince de Soubise se jette-t-il aux pieds de Louis XV, pour lui demander la grâce de Lally au nom de l'armée. Choiseul lui-même appuie instamment la requête de Soubise. Le Roi lui répond, comme jadis le cardinal de Richelieu aux juges prévaricateurs de Marillac :

— C'est vous qui l'avez fait arrêter; la sentence est prononcée, il est trop tard !

PAUL D'ESTRÉE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE MOIS SCIENTIFIQUE

Les nouvelles allumettes chimiques. — L'inventeur des allumettes chimiques, Charles Sauria (1812-1895). — Les conditions sanitaires de la guerre hispano-américaine.

La question des allumettes — car il y a eu une question des allumettes — paraît aujourd'hui résolue à la satisfaction de tous.

Non pas que l'État ait été fort ému des critiques, très légitimes d'ailleurs, auxquelles donnait lieu ce produit d'un de ses monopoles; mais les accidents d'intoxication par le phosphore s'étaient multipliés dans ses manufactures au point qu'il en était résulté une situation inacceptable.

La question ayant été portée devant l'Académie de médecine, et le principe des remèdes à apporter à un tel état de choses ayant été indiqué, il fallut bien entrer dans la voie des réformes.

Le problème était de remplacer le phosphore blanc, entrant dans la composition de la pâte ordinaire, par une substance aussi inflammable, mais ne répandant pas ces vapeurs toxiques qui étaient précisément la cause du phosphorisme et de tous les accidents graves par lesquels il se manifestait chez les ouvriers, notamment par des caries osseuses qui compromettaient définitivement la santé de ces ouvriers, quand elles ne menaçaient pas leur vie à courte échéance.

Tout d'abord, ce problème parut insoluble.

En effet, il s'agissait d'obtenir des allumettes qui, aussi bien, sinon mieux que les allumettes au phosphore blanc, fussent capables de répondre à tous les besoins, c'est-à-dire : de s'allumer sur une surface quelconque, sans bruit, sans conflagration, sans risque d'explosion; de comporter une fabrication facile, peu coûteuse; de défier les intempéries, l'humidité même, afin que l'ouvrier des champs, ou le voyageur entraîné loin des endroits habités, fût toujours assuré, avec quelques allumettes dans la poche, de pouvoir faire du feu partout et en tout temps.

Formulant ces désidératums, un savant académicien avait même déclaré qu'aucune autre substance que le phosphore blanc n'était capable de présenter les mêmes avantages.

Ce n'est pas la première fois que des savants se sont compromis en niant la possibilité du progrès. Il est toujours imprudent de prédire la faillite de la science. L'histoire des allumettes nous en apporte encore une modeste preuve, qui ne sera sans doute pas la dernière.

Un concours fut donc ouvert pour stimuler le zèle des chimistes et des inventeurs, et, après quelques mois d'essais et de tâtonnements, les ingénieurs des manufactures de l'État arrêtaient leur choix sur un produit proposé par MM. Sévène et Cahen, d'où la marque S. C. donnée aux nouvelles allumettes.

La substance proposée pour remplacer le phosphore blanc est le sesquisulfure de phosphore.

Ce composé nouveau a sur le phosphore l'avantage d'être un corps fixe, ne répandant pas de vapeurs ux températures ordinaires. Aussi bien ne constate- on ni odeur, ni fumée, dans les ateliers de fabricatior et même par la friction, la nouvelle pâte ne présente as la phosphorescence caractéristique des allumette au phosphore blanc.

La toxicité du sesquisulfure par absorption directe est aussi très faible. MM. Sévène et Cahen ont pu en donner des doses répétées de trois centigrammes par jour à des cobayes, sans que ceux-ci aient paru en souffrir, alors que l'ingestion de trois milligrammes de phosphore blanc entraîne une mort rapide. Or une dose de trois centigrammes pour un cobaye correspond à une dose de trois grammes et demi pour un homme adulte, c'est-à-dire au poids de sesquisulfure contenu dans six mille allumettes. On voit qu'il sera tout à fait impossible de s'empoisonner par mégarde avec les nouvelles allumettes, et que le procédé classique du suicide consistant à faire tremper quelques allumettes dans une tasse de café, devra disparaître des romans, comme il a désormais disparu des faits divers des journaux.

Voici d'ailleurs la composition exacte de la pâte actuellement employée :

Sesquisulfure de phosphore........	6	parties
Chlorate de potasse..............	21	—
Blanc de zinc....................	6	—
Ocre rouge.......................	6	—
Poudre de verre..................	6	—
Colle............................	18	—
Eau..............................	34	—

Cette composition varie légèrement, suivant que la pâte est destinée aux allumettes soufrées, aux allumettes paraffinées ou aux allumettes en cire : car toutes ces allumettes seront désormais privées de] ʻiosphore blanc.

Dans cette nouvelle pâte, pour remédier à l'insuf- f ;ante inflammabilité du sesquisulfure de phosphore, (, pour obtenir un type d'allumettes capable de s'en- f .mmer sur toutes les surfaces, il a fallu faire entrer (ı chlorate de potasse et de la poudre de verre. Malgré (ʻte addition, la pâte n'est pas explosive comme était

la mixture de phosphore blanc et de chlorate de potasse, nécessaire pour produire l'inflammation de la paraffine dans les anciennes allumettes-bougies.

Au commencement de l'installation de la nouvelle fabrication dans les manufactures, il se produisit certaines hésitations, et quelques tâtonnements inévitables, d'ailleurs excusables. On a même mis en circulation une petite quantité d'allumettes de qualité douteuse. Mais l'expérience acquise a rapidement permis de corriger les défauts signalés, et la qualité des produits paraît actuellement très satisfaisante.

Du même coup, un progrès très sensible aura été réalisé, et pour l'hygiène des ouvriers, et pour les besoins des consommateurs.

Actuellement, et depuis trois mois, toutes les manufactures françaises emploient les nouveaux procédés; et l'état sanitaire des ouvriers reste excellent.

Ainsi, en 1895, on écrivait couramment : « Dans l'état actuel de l'industrie et du commerce, la suppression du phosphore blanc est radicalement impossible »; et aujourd'hui, ce phosphore blanc, on ne l'emploie plus nulle part en France.

***

Puisque nous sommes sur le chapitre des allumettes, l'occasion est bonne de régler d'une façon décisive la question de leur invention; et nous le ferons avec d'autant plus de plaisir qu'il s'agit d'une invention qui appartient incontestablement à un de nos compatriotes.

Le sujet est d'ailleurs doublement actuel; car il n'a pas trois mois, le dimanche 31 octobre dernier, on inaugurait, sur le territoire de la petite commune de Saint-Lothaire, dans le Jura, un modeste monument élevé à la mémoire du docteur Charles-Marc Sauria, à qui l'on doit précisément cette découverte de l'al

mette chimique, qui a été assurément un grand élément de bien-être et de progrès pour l'humanité.

Nous emprunterons à une très curieuse et très intéressante étude du docteur Cabanès quelques détails biographiques sur l'homme modeste, simple médecin de campagne, qui vécut obscur et presque ignoré, dédaignant la fortune, et dont l'invention procure annuellement à l'État un revenu de quelque trois cents millions.

Charles Sauria naquit à Poligny le 25 avril 1812. Il était le fils du général Sauria, lié avec Kléber, Mallet et tant d'autres, qui préférèrent briser leur épée plutôt que de subir le joug de Bonaparte.

Destiné par son père à la carrière militaire, il avait dû orienter sa vie dans une autre direction à la suite d'un accident qui lui était arrivé à l'âge de onze ans, et qui l'avait privé presque totalement du mouvement des membres inférieurs. D'ailleurs, les sciences physiques et naturelles l'attiraient particulièrement, et, dès son enfance, il cherchait à imiter les jouets qu'on mettait entre ses mains, à fabriquer une foule de petits objets, et y réussissait d'une façon surprenante. Plus tard, il était même très fier d'être arrivé à mélanger des poudres détonantes et à préparer des pièces d'artifice.

Un de ses historiens, M. Léon Chapoy, conte que, dans un voyage à Lyon, en 1827, il avait ressenti une vive impression en apercevant à la devanture d'un opticien le briquet à gaz oxygène que Gay-Lussac venait d'inventer. Mais cet appareil était coûteux et peu pratique. Dès ce moment, Sauria aurait songé à trouver un procédé d'allumage à la fois plus commode et plus accessible à chacun.

C'est en 1830 que cette idée se précisa et aboutit à la découverte qui devait illustrer son nom.

Le professeur de la classe de chimie du collège de Dôle, du nom de Nicolet, reproduisait devant les élèves

une expérience qui avait le privilège de captiver leur attention, et qui consistait à frapper dans un mortier, avec le pilon, un mélange de chlorate de potasse et de soufre. Une détonation se produisait, au grand enthousiasme des spectateurs.

Sauria avait été très ému par ce spectacle; et, méditant sur ce phénomène, il se dit que si l'on pouvait incorporer une substance inflammable, par exemple du phosphore, à un mélange détonant, on obtiendrait certainement de la lumière.

Après maints essais, non exempts de danger, étant donné les substances en contact, après maintes brûlures aussi, devait arriver le succès final.

Voici comment M. L. Chapoy nous raconte ce moment décisif : « Dans un coin d'une cellule, sur un point caché et limité, le plâtre présentait des traces évidentes de frottements nombreux et répétés. Ces traces, chargées de phosphore ordinaire, étaient devenues, avec le temps, dans l'obscurité, de plus en plus lumineuses. C'était là que les essais infructueux de tant d'allumettes avaient jeté plusieurs fois le découragement dans l'âme du néophyte de la chimie. Un jour où plus que jamais il se croyait éloigné du résultat si désiré, il lui vint, après une classe du soir, l'idée de tremper dans le chlorate de potasse légèrement chauffé l'extrémité soufrée d'une allumette. Quelques particules de chlorate de potasse adhérèrent au soufre... L'allumette était à peine apprêtée qu'à l'endroit habituel elle était immédiatement frottée contre le mur enduit de phosphore. Le frottement s'effectua comme à l'ordinaire, mais cette fois la flamme, sortie de sa prison, projeta tout à coup sa lueur fantastique sur le front illuminé de son libérateur, qui resta quelques moments muet d'étonnement et de joie... A peine revenu de sa surprise, il se mit à confectionner de nouvelles allumettes absolument semblables. Le cœur

palpitant, il venait d'achever cette préparation et quittait sa table de travail pour recommencer ses expériences, lorsque inopinément un de ses condisciples entra chez lui. « Regarde, lui dit-il aussitôt, cette allumette, frottée contre le mur, va s'enflammer. » Et devant un premier témoin, il arracha au plâtre de la chambre l'étincelle que Franklin avait dérobée à la nue. Roger Dupré, — c'était le nom du visiteur, — ne répond rien ; mais s'élançant rapidement vers la porte, il la franchit, et, courant dans les couloirs, il crie à tous ceux qui veulent l'entendre : « Allez voir, venez voir, Sauria a fait des allumettes qui brûlent toutes seules ! »

On était en janvier 1831, et Sauria avait dix-neuf ans à peine.

Sauria négligea de prendre un brevet, ou, pour parler plus justement, ne put recueillir les quinze cents francs nécessaires à son acquisition.

Sur ces entrefaites, M. Nicolet, le professeur de chimie de Sauria, que celui-ci avait mis au courant de son invention, eut à faire un voyage d'études en Allemagne ; il ne put s'empêcher de parler de l'invention de son élève et compatriote... et en 1833, on vendait à l'inventeur de l'allumette chimique, à Sauria lui-même, des allumettes de fabrication allemande absolument semblables à celles qu'il avait fabriquées deux ans auparavant.

Maintenant, il semble bien que les allumettes aient été, postérieurement, *réinventées* au moins deux fois par des chimistes qui, vraisemblablement, ignoraient l'invention de Sauria : d'abord par Kammerer, un Würtembergeois, en 1832 ; celui-ci aurait fait sa découverte au cours d'une détention dans une forteresse d'État, à la suite de sa participation au mouvement révolutionnaire de 1832 ; et, ensuite, par un jeune Hongrois du nom de Irinyi, en 1836.

Kammerer, ruiné et découragé, — car les autorités allemandes avaient interdit la fabrication des nouvelles allumettes, à cause des dangers qu'elles faisaient courir, — mourut dans un asile d'aliénés. Irinyi réussit mieux : il vendit le droit de fabrication de ses allumettes pour la somme de cinquante florins (cent cinquante francs), mais fut ingénieur en chef d'une poudrière, et mourut en 1855.

Quant à Sauria, s'il n'eut pas la gloire de son vivant, ni la fortune, il ne fut point malheureux. Pendant soixante ans, il exerça la médecine dans le petit village de Saint-Lothaire, sis sur le flanc d'une colline entre Poligny et Voiteur.

« Son habitacle, dit au docteur Cabanès un de ceux qui l'ont connu, lui venait de l'ancêtre : bâti sans aucune prétention, confortable cependant, tout enveloppé de verdure. Là venaient le consulter ses nombreux clients, mais clients chiches de monnaie, lents au débours ; aussi le bon docteur se nourrissait-il plus fréquemment de *gaudes* que de gîtes à la noix et de cuissots de chevreuil. Il eût pu être riche ; il eût pu, étant très populaire en pays de Jura, devancer ou rejoindre, sur les bancs de la Chambre ou du Sénat, ses compatriotes ; sans effort, il renonça à cette vulgaire fantaisie. »

En 1881, son ancien condisciple, le président Grévy, lui fit obtenir un bureau de tabac. Ce fut la seule récompense nationale octroyée à ce bienfaiteur de l'humanité, qui mourut le 22 août 1895.

***

C'est une loi de la guerre, que les maladies soient, pour les armées belligérantes, beaucoup plus meurtrières que le fer et le feu. Le plus souvent même, les

pertes dues aux premières sont si nombreuses, relativement aux victimes du champ de bataille, qu'il n'y a entre elles aucune proportion à établir.

Pendant la campagne de Crimée, sur 125,000 morts, 100,000 revenaient aux maladies, et 25,000 aux projectiles de l'ennemi. Au cours de la récente campagne de Thessalie, l'armée turque, qui ne perdit pas 1,000 hommes dans les combats, en perdit 27,000 dans les hôpitaux. A Madagascar, le paludisme et la dysenterie nous avaient enlevé 5,000 hommes avant que les balles malgaches eussent fait leur troisième victime.

Hâtons-nous de dire que cette loi n'est pas inexorable : si, dans les guerres proprement dites, alors qu'on ne choisit ni le temps ni le lieu des rencontres, il est difficile d'y échapper, au contraire, dans les expéditions coloniales, il est toujours possible de réduire à un minimum le nombre des victimes évitables des maladies, qui sont alors presque exclusivement d'origine climatique, et contre lesquelles on arrive à se défendre suffisamment en faisant les sacrifices d'argent et de temps nécessaires.

Les Anglais nous ont montré à plusieurs reprises comment il fallait s'y prendre pour mener économiquement, en vies humaines, les expéditions de cette nature; nous avons toujours, il faut l'avouer, en pareille occurrence, donné l'exemple de ce qu'il ne fallait pas faire.

Il est intéressant d'examiner comment a été conduite, à ce point de vue, la guerre hispano-américaine.

Il s'agit ici, d'ailleurs, d'une guerre et non d'une expédition coloniale, et le terrain sur lequel elle devait entraîner les Américains, était, au point de vue sanitaire, des plus dangereux.

Le péril fut grand, on va le voir, et peu s'en fallut que, renouvelant un de ces désastres dont l'histoire nous donne de nombreux exemples, les Américains ne

fussent vaincus par les maladies avant d'avoir pu porter à leurs ennemis les coups décisifs.

Après l'entrée de la flotte de l'amiral Cervera dans la baie de Santiago, l'expédition contre cette ville ayant été décidée, les Américains pensèrent qu'à ce moment de l'année — on était en juin — le climat de cette région était exempt de la plupart des maladies redoutables qui règnent dans les autres parties de Cuba, et que les hommes auraient le temps de s'acclimater — comme si l'on s'acclimatait aux maladies contagieuses! — et se trouveraient alors en parfaite condition pour poursuivre plus tard la campagne dans les parties moins salubres de l'île.

Les troupes destinées à cette expédition furent alors massées à Tampa, où 35,000 hommes se trouvèrent bientôt réunis. Mais à peine quinze jours s'étaient-ils écoulés, que la fièvre typhoïde faisait de tels ravages dans cette agglomération qu'elle allait être décimée avant d'être réellement entrée en campagne.

On résolut donc de brusquer l'attaque de Santiago, et les premiers transports arrivèrent au large de cette place le 20 juin. On décida d'opérer le débarquement à Baiquiri, à une trentaine de kilomètres de Santiago; mais les gabares envoyées dans ce but se perdirent en mer, et tout le travail de débarquement dut être fait au moyen de petits bateaux. Dans cette opération, une partie des provisions du service médical et d'énormes quantités de provisions de bouche ne purent être débarquées.

Enfin le camp est établi dans un charmant petit village, à Siboney, où les cottages ont des jardir pleins de roses et des vignes tout autour. C'est là que, peine installés, les Américains voient éclater parmi eu les premiers cas de fièvre jaune.

Le mouvement en avant fut aussitôt décidé. E réalité, si les Américains semblaient brusquer l'attaq

par un excès d'audace, ils étaient en fuite continuelle devant la maladie.

Voici donc les hommes en route, chacun avec une couverture et trois jours de vivres; mais au bout de peu de temps d'une marche sous un soleil de plomb, les soldats se débarrassèrent d'abord de leur couverture, puis de leurs vivres. Quand il leur fallut alors camper, et que la chaleur torride du jour eut fait place à la fraîcheur humide de la nuit, on se prit à regretter les couvertures perdues; puis il fallut se contenter de lard et de café pour toute nourriture, tandis que, dans le même temps, on jetait à la mer des centaines de barriques de pommes de terre et d'oignons, qui s'étaient gâtés à bord des transports.

Pour desservir ce corps d'armée pendant les opérations sous Santiago, on avait installé dans la brousse, à cinq kilomètres de la ville, un hôpital composé d'une dizaine de tentes, capables de recevoir tout juste *cent* blessés. On ne disposait d'ailleurs ni de hamacs, ni de matelas, ni d'oreillers; le nombre des couvertures était très limité, et, comme linge de rechange, on possédait trois douzaines de chemises! Il n'y avait pas le moindre aliment pour les hospitalisés, sauf un peu d'extrait de viande et du lait concentré apporté dans les bagages d'un chirurgien, et tenu en réserve pour les cas désespérés. Cinq chirurgiens, avec une vingtaine de brancardiers, constituaient tout le personnel; en l'absence de tout moyen de transport, les médecins durent utiliser leurs montures comme bêtes de somme et les conduire à pied à travers les mauvais chemins.

Les blessés commencèrent à arriver le 1er juillet, à neuf heures du matin. Les cinq chirurgiens se mirent à l'œuvre, et comme les blessés se succédaient sans relâche, ils durent rester sur pied pendant vingt et une heures sans prendre de repos. A la tombée de la nuit,

ils avaient déjà soigné et opéré cent cinquante-quatre hommes.

Pendant le jour, les blessés étaient couchés dans l'herbe, exposés au soleil tropical; la nuit, ils restaient là et prenaient froid. Le temps était clair, il n'y avait pas de vent ; beaucoup d'hommes, s'étant mis à leur aise pour combattre, étaient arrivés à demi nus, et la pauvre provision de couvertures et de linge fut bientôt épuisée. Dans ces conditions, la malaria était inévitable, aussi bien pour les huit cents blessés qui s'étaient entassés autour de l'ambulance le 1er et le 2 juillet, que pour les hommes employés à creuser des tranchées autour de la ville.

Mais les Américains virent bientôt surgir un danger plus grand encore.

Quand le bombardement eut été annoncé au commandant espagnol de Santiago, les portes de la ville furent ouvertes, et les habitants se précipitèrent vers l'armée assaillante, qui les reçut avec empressement.

Mais plus redoutables que les soldats espagnols, ils apportaient avec eux la famine et l'infection, et bientôt la fièvre jaune se montrait de nouveau. C'est d'abord vingt cas, puis bientôt deux cents. A la fin de juillet, il était devenu évident que si l'armée restait devant Santiago, elle allait disparaître, emportée par le *vomito negro;* et il est heureux, pour les Américains, que les Espagnols aient ignoré les ravages du mal, car ils n'auraient pas eu à capituler. La fièvre jaune travaillait pour eux et allait vaincre.

A ce moment se produisit un événement mémorable. Le ministre de la guerre ayant enjoint au général commandant d'emmener son armée vers l'intérieur, à San Luis, la réception de cet ordre donna lieu à l'intervention de huit des officiers commandants de brigades ou de divisions, qui déclarèrent que c'était sur

quelque point de la côte nord des États-Unis qu'il fallait, sans retard, ramener l'armée. Leur appel se terminait par ces mots terribles : « L'armée doit être rappelée tout de suite ou périr. A ce moment, dix pour cent à peine du contingent de l'armée d'occupation est apte au combat. »

Voici ce que les maladies peuvent faire d'une armée en moins d'un mois. Et notons qu'il s'agit d'un peuple qui passe pour être pratique et prévoyant.

Ce qu'il y a de grave, il est vrai, ce n'est pas tant de commettre une faute que de n'en pas profiter. Vraisemblablement, les Américains sauront tirer parti de cette école, qu'ils apprécient dès maintenant d'une façon sévère, mais juste.

Parlant de la fièvre typhoïde, qui décimait les troupes restées en réserve sur le territoire des États-Unis, dans les grands camps d'instruction Alger, près Washington, de Jacksonville, et qui était en voie d'achever, au camp de Montauk, les hommes rapatriés que la fièvre jaune avait épargnés, un publiciste américain s'écrie : « Si ces sortes de choses s'étaient produites au loin, nous pourrions peut-être les excuser; mais cela est arrivé à nos portes, à quelques heures de la plus riche cité d'Amérique, sous les yeux des gens ayant leurs fils, leurs frères, leurs époux au camp! Un peuple qui a créé l'Exposition de Chicago, qui est capable de conduire à bien des combinaisons gigantesques de chemins de fer, de syndicats, de grands entrepôts, ne saurait admettre une pareille incurie! »

Les Américains sauront à l'avenir organiser leurs expéditions, nous n'en doutons pas. Mais la véritable leçon à tirer de cette campagne, ce serait bien plutôt de renoncer à en entreprendre de nouvelles.

D[r] J. HÉRICOURT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

M. PAUL ADAM : LA FORCE (1).

Voici que les plus vastes projets agitent nos jeunes romanciers. Ils sentent passer en eux un souffle épique. Les beaux temps du romantisme, où l'on ne craignait point de se heurter en dix volumes aux sujets universels, paraissent revenus. M. Maurice Barrès écrit le *Roman de l'énergie nationale* (trois ouvrages) (2); les frères Margueritte entourent d'une mélancolie héroïque et passionnée leur récit en trois livres de la dernière guerre (3). M. Paul Adam commence avec *La Force* l'histoire romanesque d'une famille française pendant un siècle (1800-1900).

M. Paul Adam, qui est encore loin de la quarantaine et qui a déjà publié près de vingt-cinq volumes, a une imagination vaste et luxueuse qui lui a permis d'écrire l'œuvre la plus artificielle et la plus singulière de notre temps. Il débuta par des romans tout imprégnés d'une métaphysique allemande. De cette formule de panthéisme oriental *Tout est dans tout* il tirait des effets surprenants; il opposait l'esprit aux apparences, la réalité de l'idée à la vanité du monde extérieur. « Ne soyons pas épars aux apparences des choses », écrivait-il dans *En décor*. Et, de fait, ses personnages,

(1) *La Force*, par Paul ADAM (Ollendorff, édit.).

(2) *Les Déracinés*, seul, a paru. *L'appel à l'épée*, second volume est annoncé.

(3) *Une époque*, par Paul et Victor MARGUERITTE. *Le Désastr* est le premier livre. *Les Tronçons du glaive* et *la Commune* n tarderont pas à paraître.

préoccupés des *cycles essentiels* et des *paraboles sidérales,* habiles à saisir, dans la dégradation des effets, des causes premières et inattendues, considéraient dans le geste le plus ordinaire les rythmes universels. Rien ne leur apparaissait avec simplicité. Ils transposaient les phénomènes vulgaires en spectacles prodigieux qui contenaient la philosophie du monde. Ils honoraient les faits quelconques de la vie d'une importance capitale. Ils vivaient ainsi une existence grandiose, inconnue du commun, par la seule force de leur symbolisme qui extrayait de toutes choses une essence d'absolu, et mêlait leurs moindres actes à l'évolution générale.

Ce furent des ouvrages bizarres et d'une étrange beauté : *Etre, En décor*, *L'essence de Soleil.* L'auteur s'y servait, non sans quelque confusion, d'un vaste matériel métaphysique. Néanmoins, il ne pouvait demeurer toujours en contact immédiat avec l'infini. Il s'arracha aux élancements sidéraux, et se livra aux vaines contingences. Mais il ne s'y livra point d'une façon banale. On ne prend pas impunément l'habitude du symbolisme et de contempler dans les petits événements le jeu des forces astrales. Il continua de transposer. Sa vision faussa les spectacles que lui révélaient ses regards; il y déposa son esprit sans mesure et son imagination sans frein. En des fantoches du boulevard aux vices vulgaires, il crut voir une perversion et une luxure inouïes, représentatives d'une époque, résumé d'un temps, qu'il rattachait aux âges les plus obscurs du passé par des liens tissés avec mystère. La moindre courtisane fut une pâle prêtresse de Vénus aux névroses prodigieuses, la religion voluptueuse de l'antique Orient, et tel vieux marcheur se vit, non sans quelque surprise, le symbole de l'éternel désir par qui le monde jouit, souffre et évolue. M. Paul Adam est, en vérité, un bel exemple d'hégélianisme : il ne croit pas à l'existence réelle des choses, il donne un esprit aux apparences que ses sens découvrent sans y attacher l'importance de la réalité, il crée sans cesse comme un jeune dieu très occupé; lui seul existe parmi les amas

de scènes et de personnages qu'il tire de son cerveau, comme un prestidigitateur extrait d'un vase magique des objets sans nombre que le modeste récipient ne semblait pouvoir contenir. Ce geste de l'artiste, quand on y réfléchit, a quelque chose de merveilleux; il est auguste comme celui du semeur; il crée avec presque rien. Tant de choses dans la moindre aventure! dit-on, de même, en lisant un roman de M. Paul Adam, à qui je demande pardon de ma comparaison irrévérencieuse. Et c'est ainsi que l'écrivain, jouant avec les entités et dérangeant sans cesse l'absolu, d'habitude assez indifférent aux actes humains, nous offre le spectacle de notre vie moderne agrandie, devenue démesurée, fantastique et puissante. Notre orgueil est agréablement flatté de savoir que, lorque nous levons le doigt, les astres sont attentifs. *Les Cœurs utiles* est le meilleur témoignage de cette seconde manière du romancier. On y voit sans doute l'existence fiévreuse et fringante de Paris, des politiciens sans vergogne et des demoiselles sans vertu, mais aussi un cirque intellectuel et des péripatéticiens fort voluptueux. Je ne sais si les rythmes universels tiennent dans cette farandole mystique, ni si les cycles essentiels se mêlent à ce fandango surnaturel, mais tous ces personnages fantomatiques semblent sans cesse viser quelque astre de leur pied levé en l'air, et intéresser à leurs perversions et à leurs subtilités tous les mondes épars.

Cela est vraiment très curieux. C'est parfois comme une parade de foire sidérale, un mélange d'esprit boulevardier et de culture philosophique semblable au breuvage d'herbes rares cueillies au clair de la lune par les sorcières de jadis. J'y démêle, — outre le symbolisme, — le goût des visions grandioses, la recherche de la richesse dans les formes et de la complication dans les idées, une sorte de frénésie et de luxure cérébrales. Luxure dont M. Paul Adam devrait aujourd'hui se méfier : elle déborde parfois dans ses ouvrages, où l'on voit ses héros se livrer à des réalités singulières, lorsqu'ils ne sont pas la proie d'adultères intellectuels ou d'incestes mystiques. S'il attache peu de gloire aux

matérialités, encore ne devrait-il point les imaginer avec cette complaisance dans la volupté. Le péché de l'esprit lui est d'ailleurs beaucoup plus agréable; c'est le seul qui ne sera point pardonné.

M. Paul Adam a une intelligence et une imagination d'aristocrate. Il est épris de luxe et il est orgueilleux. Sa révolte contre l'époque présente, mesquine et basse, lui donna quelque temps l'illusion de l'amour du peuple. Mais il se ressaisit bientôt : dans *le Mystère des foules,* il manifeste son mépris de ce populaire livré aux instincts. C'est un patricien qui rêve de la domination cérébrale, au lieu de la domination brutale d'autrefois. Son goût de dominer est dépourvu de sentiment et de pitié. Toute son œuvre est insensible. Elle intéresse, elle éblouit, elle n'émeut pas. La souffrance a sa beauté, et ne mérite pas de vaines plaintes. La joie surtout est belle, la joie des hommes livrés à la folie de la force, de la sensualité, et surtout des hommes cultivés livrés aux vastes imaginations et aux pensées raffinées.

Dans cette œuvre confuse, écrite à la hâte en une prose heurtée et précise, faite par grands tableaux d'une vigueur exceptionnelle et semblables à des fresques aux couleurs violentes,—dans cette œuvre que l'on croirait, par quelques scènes, comme celle de M. d'Annunzio, d'un païen usé par de vains désirs et revêtant de chair ses pensées seules puissantes, — on distingue encore, comme une lointaine rumeur, une exaltation de l'Idée, vers laquelle les hommes s'avancent lentement, qui leur donnera la connaissance et la paix, qui leur versera la joie suprême. L'humanité évolue vers la pleine conscience d'elle-même ; elle sort à peine de la barbarie, elle ne comprend presque rien, mais des éclairs percent l'obscurité où elle se débat et lui montrent la vérité. Cette foi dans *l'éternel devenir*, c'est la seule croyance que je relève chez M. Paul Adam. Elle réjouirait Ernest Renan ; à nous, elle nous paraît insuffisante; elle ne nous renseigne pas sur la vie présente, sur notre vie, notre destinée, notre mort; elle est inconsciente et vague.

L'artiste prestigieux qu'est M. Paul Adam a trouvé l'emploi de ses dons éclatants dans *La Force.* Ses défauts réapparaissent, quoique moins saillants, dans ce livre de six cents pages : une certaine confusion, l'uniformité dure, comme métallique, des phrases et des scènes, et certaines ardeurs intempestives dans les manifestations amoureuses. Mais la philosophie et le symbolisme se sont assagis : on sent seulement le lien qui relie l'individu à la race, à la nation, la palpitation dans un être de la vie de tous : ainsi compris, le goût de l'universel se justifie.

La Force, c'est le déchaînement de tous les instincts de violence, de domination et d'apparat, bonheur de l'humanité barbare, encore ignorante et inconsciente. Pour nous offrir le spectacle de ce débordement effrayant, mystérieux préparateur d'un avenir inconnu, M. Paul Adam a donné pour cadre à son aventure l'épopée impériale. On assiste au piétinement de l'Europe par les soldats de France. Ses héros sont ivres de jeunesse. Ils tuent et ils aiment : ils passent de la bataille à la volupté, car il serait vain de parler ici d'amour. Leur simplicité est excessive, comme on voit. Et cela est borné, et cela ne suffit pas à remplir un livre d'art. C'est pourquoi la première moitié de *La Force* produit une sorte de lassitude; je dirai tout à l'heure la beauté de la seconde partie. Mars et Vénus président sans variété à ces prouesses guerrières. Cependant une sorte de panthéisme militaire donne une grandeur soudaine à quelques pages lyriques. Bernard Héricaut, officier de dragons et centre de l'ouvrage, porte l'âme de toute une race; aux jours de gloire, il sent tressaillir en lui-même cette âme de la patrie. Son cœur s'épanouit à la bataille comme une fleur triomphante; il découvre en lui des vigueurs nouvelles; des *rythmes historiques* se résument en sa force. Durai la campagne d'Allemagne (1800) qu'Hohenlinden te: mina, son jeune frère Augustin le rejoint à l'armé — Tu sens la terre fraîche, dit Bernard. — Je sens l France, répond l'enfant, car de partout elle se lèv avec moi. Ainsi l'esprit de la race s'évapore de chaqı

soldat pour se personnifier en un immense enthousiasme qui semble une chose vivante, marchant devant les régiments. C'est la Nation qui s'avance, « joyeuse de triompher en des pays inconnus, pleins de soleil ». En tête de son escadron, Bernard songe : « Mon plaisir consiste à être la vie de ces cinq cents vies qui trottent. Les dragons prolongent mes gestes; les éclaireurs de Cahujac prolongent mes regards... Ma vie s'élargit de leurs vies... » Sur le champ de bataille, à Austerlitz où il triomphe, à Wagram où il expire parmi le roulement des tambours exaltant la gloire de la race et sa force, il mêle son âme à l'âme de toute l'armée, il grandit sa vigueur de toutes ces jeunes vigueurs qui l'entourent. Un frisson unique et sacré passe comme un souffle chaud sur son cœur et lui apporte l'ardeur de tous.

Des spectacles sanguinaires et voluptueux, il n'y a rien d'autre dans cette première partie de *La Force*. Ils sont peints avec violence, sans nuances, sans ombres. Ils tirent le regard, qui a peine à se rendre bien compte de ces mêlées gigantesques. Aucun esprit supérieur ne conduit cette *force* en marche. Le Napoléon de M. Paul Adam est sans grandeur. Ce n'est pas celui de la légende ; est-il davantage celui de l'histoire? La première fois qu'il apparaît, nous voyons un petit homme court et gros, engoncé, qui dit des phrases apprises par cœur d'un ton de camarade bourru, jouant avec trivialité un rôle de chef de bande. A la revue passée au camp de Boulogne, le romancier consent à donner à l'Empereur quelques traits épiques. « Devant la mer illuminée par le soleil de Thermidor, cent trente mille fils de la Révolution présentèrent les armes au César, qui rassemblait leur puissance contre les descendants des Vikings... Ne réussissait-il pas merveilleusement, ce Corse, à épouvanter le monde de la féodalité franque, germanique et scandinave, en levant contre lui, pour la défense de la tradition latine, les forces provençales, basques, gasconnes, angevines, tourangelles, lorraines, picardes, hispano-flamandes, bretonnes, unies dans l'espoir de créer avec leurs cœurs

divers une nation libre à l'image de la patrie romaine asservie quinze siècles par ces barbares, affranchie d'hier, à Valmy, Jemmapes, Arcole, Hohenlinden et Marengo?... »

Qu'on ne s'étonne point de voir M. Paul Adam assimiler Napoléon à César, et représenter les guerres de l'Empire comme la revanche des latins sur les barbares, et comme l'affranchissement des peuples. Le romancier qui complique la vie présente simplifie la vie passée de l'histoire. Son Napoléon ressemblerait à celui de *Guerre et Paix*, et son symbolisme historique se rapproche du fatalisme de Tolstoï. Celui-ci ne croit pas à l'influence des individus sur les événements sociaux; les grands hommes ne sont à ses yeux que les étiquettes de l'histoire, employées pour la commodité de notre esprit concret : ils portent le poids immérité du bien et du mal répandus dans le monde; une force obscure agite les peuples, par elle ils évoluent sans s'en rendre compte. Ce que M. Paul Adam appelle les rythmes historiques ressemble étrangement à cette force obscure; pour lui, elle réside principalement dans la race. Chaque vie humaine importe peu dans la durée prodigieuse des temps; elle importe comme anneau d'une chaîne merveilleuse, elle est la dépositaire d'une âme mystérieuse et transmissible qui relie le passé le plus lointain à l'avenir dont l'affranchissement intellectuel se présage. Mais elle est une dépositaire inconsciente.

Henri Heine, rêvant sur le champ de bataille de Marengo, écrivait dans les *Reisebilder* : « ... Hélas ! chaque pouce de terrain que gagne l'humanité coûte des torrents de sang. Et n'est-ce pas là un prix trop élevé? Est-ce que la vie de l'individu ne vaut pas autant que celle de la race entière? Car chaque homme isolé est un monde complet, qui vit et meurt en même temp que lui, et chaque pierre tumulaire couvre une histoir universelle... » Ce cri de pitié, il anime de ses note douloureuses *La Guerre et la Paix*. Mais ce n'est pa au nom de l'esprit humain que le pousse Léon Tolsto Car il ne croit pas au progrès, il ne croit pas à la science

il se méfie de l'idée et de la raison, il ne croit qu'à l'amour et à la bonté. C'est au nom de l'amour et de la bonté qu'il se dresse en face des conquérants, et leur crache son mépris de leur triomphe et de leur gloire. Mais tout en faisant défiler à nos yeux le cortège de malheurs qui accompagne la guerre, il montre, ce que M. Zola a omis dans la *Débâcle,* que de la mort naît une vie nouvelle, que les hommes réfléchissent sur la vie et comprennent sa grande leçon de douceur et de pardon, surtout quand cette vie est menacée. M. Paul Adam a peu de pitié. Les guerres sont de beaux tableaux de violence : il ne pratique pas la religion de la souffrance humaine. Mais il attache une importance sacrée à l'Idée. C'est vers l'Idée que marche l'humanité; c'est par elle qu'elle sera sauvée. La Force s'agenouillera devant l'Esprit. Les hommes comprendront, auront conscience de la vérité sur la vie et sur eux-mêmes. Du moins quelques-uns, dont la mission sera de conduire les autres. Voilà ce qui se dégage dans la fin de *la Force*, et ce qui se dégagera certainement de la suite que M. Paul Adam entend donner à son roman. Bernard Héricaut symbolise la *force ;* déjà il n'est plus la force brutale, il mêle à sa violence l'orgueil de la race et l'amour de la gloire. Le fils qu'il a conçu avant de mourir, et qu'il ne verra pas, héritera de son désir de domination, mais voudra le réaliser par d'autres voies. Une scène, d'ailleurs fort belle, nous révèle la pensée véritable du romancier, non point dans *la Force* peut-être, mais à coup sûr dans l'œuvre générale qu'il intitule *Le Temps et la Vie*.

C'est au lendemain d'Austerlitz. La brigade du colonel Bernard Héricaut est logée dans un vaste château morave, dont le maître est un jeune seigneur infirme, à la voix grêle, aux jambes paralysées. Le soir, au festin qui est donné, les cerveaux s'échauffent, les têtes se montent. La griserie du triomphe se mêle à l'action des vins capiteux. Jaloux de montrer leur vigueur, fiers d'étaler leur triomphe, ces jeunes vainqueurs s'excitent à briser les lustres, à renverser les statues. L'œuvre de démolition les enivre. Ils dé-

truisent en quelques instants le luxe de plusieurs siècles, la beauté de plusieurs âges. Ils mènent à travers le palais une sarabande effrayante. Dans la bibliothèque, les dragons s'acharnent sur les livres comme sur des ennemis vivants. « A quoi bon les livres où se contredisent les systèmes, où se mêlent les histoires, où le sublime de l'amour et de la gloire est méconnu par des sophismes? Inconsciemment, les dragons comprenaient cela... » De la bibliothèque, ils s'élancent au laboratoire. Un valet en défend la porte, ils le tuent. Alors, en face de cette horde déchaînée, se dresse le maître du palais, chétif, debout entre ses béquilles, une épée de cour au poing. « Frêle et résolu, il abritait de sa personne une cornue emplie de liquide doré bouillonnant sur le fourneau... Silencieux d'abord, les barbares commençaient à rire, se le montrant. Il cria de sa voix féminine : — Vous me tuerez donc avant que de toucher à ceci!... Cela peut-être guérira de la mort, quelque jour, vous, vos enfants, le genre humain. — Mais la voix tremblante fut éteinte par l'hilarité de cinquante ivrognes... » L'infirme est sauvé par Bernard Héricaut, comprenant vaguement l'importance de la science. Mais quelques instants plus tard, un soldat, qui s'est cru insulté par la défense du pauvre savant, revient sur ses pas et le jette par la fenêtre avec ces paroles : — Va-t'en faire de la philosophie, imbécile... Ainsi jadis l'on tua Archimède.

Un temps viendra où la *force* à son tour sera asservie par l'*idée*. M. Paul Adam l'espère et nous montrera sans doute dans ses prochaines œuvres l'aurore de ces temps nouveaux. Ces mots : *idée, science,* etc., prennent pour lui une importance cabalistique. La division de l'humanité est très simple pour lui : en bas la foule inconsciente, livrée aux instincts; en haut, les seigneurs de la pensée, les mages. Il n'a pas mên notion du bien et du mal. Le bien, c'est de savoir; mal, c'est d'ignorer. Savoir quoi : il ne le dit pas. Sa doute la vérité : mais cette vérité, en quoi consi tera-t-elle? Nous le saurons plus tard; mais en atte dant il faut vivre. Voilà le point faible de toute l'œuv

de Paul Adam. Tolstoï prêche l'amour des hommes, la bonté, l'humilité. Il sait qu'on ne guérit pas la souffrance humaine avec un liquide doré bouillonnant sur un fourneau. Il donne à ses héros de nobles pensées touchant la vie et l'amour, le sentiment du bien et le goût du bonheur par l'amour universel. Qu'il ait raison ou tort d'incriminer la science, et de n'attacher aucune importance à ses découvertes qui cependant améliorent l'état physique de l'humanité, cela est secondaire en somme : son œuvre est bonne, elle exalte, elle attendrit, elle purifie, elle nous met au cœur un grand désir de félicité intérieure par la recherche du bien moral et de la confiance en Dieu. Rien de pareil dans l'œuvre de M. Paul Adam, et d'un certain nombre de jeunes romanciers. Leurs héros nous intéressent sans nous passionner. Ils ne sentent pas, ils n'agissent pas sur notre cœur, ils n'y font point pénétrer plus d'amour et plus de bonté. Nous n'aimons aucun des héros de *La Force*. Ces œuvres-là ne préparent point le règne de Dieu, le règne d'une humanité meilleure, parce que l'intellectualité et la science ne suffisent point à donner la paix et le bonheur. Ce qu'il faut enseigner, c'est de vivre réellement, et l'on vit autant par le cœur que par l'esprit. Nos sentiments comme nos pensées portent en eux une vertu mystérieuse. Sentiments ou pensées, lorsqu'ils se résolvent en actes, doivent communiquer à nos actions la noblesse du bien. Il faut allier le respect de l'individu à la solidarité humaine. Sans doute, il faut apprendre aux hommes à réfléchir, à prendre davantage conscience d'eux-mêmes, mais il faut encore et surtout leur apprendre à aimer, et à déposer dans ce mot d'amour une beauté et une douceur inaltérables. Il est singulier que nos romanciers ne puissent s'élever à cette conception de l'amour. Il y a, dans l'énorme série des *Rougon-Macquart*, une admiration béate des forces instinctives et un désintéressement complet du bonheur humain ; c'est seulement sur la fin que M. Zola s'est mis à entreprendre la vague prédication de la beauté du travail. Dans *La Force*, même désintéressement de ce qu'on peut appeler la

beauté morale de l'humanité. Nous cherchons vainement dans les œuvres contemporaines ces types de grandeur et de noblesse qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes et nous enflamment d'une ardeur nouvelle pour la vie. Nous voulons des héros, et ces œuvres en sont vides. Des héros, c'est-à-dire des êtres en qui s'accentue magnifiquement le caractère humain. On ne nous montre que des êtres pervers et subtils, ou grossiers et avilis. On dégrade notre nature; on nous dégoûte d'exister. A peine quelques-uns se souviennent que la mission sacrée de l'artiste est de propager le *sens du divin* qui est en nous.

De beaux récits de batailles ornent le livre de M. Paul Adam. Il nous raconte Austerlitz et Wagram avec une richesse de couleurs qui rappelle l'exubérance des peintres de la Renaissance, et une sorte de fièvre épique. Quelques traits généraux, puis le récit épisodique : il procède ainsi, à la manière de Stendhal dans la *Chartreuse de Parme* pour Waterloo, de Tolstoï pour Austerlitz, de M. Zola dans la *Débâcle* pour Sedan. Il est curieux de lire à la suite le récit de la veillée des armes à Austerlitz dans Marbot, Tolstoï et M. Paul Adam. L'espace me manque pour ce jeu des comparaisons. La prose de notre romancier a des reflets métalliques, éclatants, presque aveuglants parfois. « Le triste, — a-t-il dit dans ses souvenirs d'enfance, — m'affectait moins que la magnificence et les bruits de joie. » Il se plaît au tumulte, à tout ce qui indique la domination, la puissance. Il déploie ses phrases et ses pensées comme un jeune vainqueur dur et inexorable.

HENRY BORDEAUX.

LIBRES PROPOS

LES ARBITRAGES

J'entends dire de tous côtés que les Anglais veulent absolument nous forcer à la guerre. Ils jugent nos colonies bonnes à prendre et trouvent que l'occasion est favorable pour le faire. Depuis trente ans, hypnotisés par l'idée d'une revanche, nous avons consacré des milliards à nous fabriquer une armée, et nous avons quelque peu négligé notre flotte. Nous sommes donc sur mer à la merci d'une nation qui a des flottes nombreuses et toutes prêtes à l'action. Elle le sait et en prend avantage.

Cela est possible. Je n'ai pas grande confiance dans l'honnêteté chevaleresque des Anglais, et je crois bien que s'il y a un bon coup à faire, ce ne seront pas des scrupules de probité internationale qui les retiendront. J'imagine que, sur ce point, tous les Français, à peu d'exceptions près, pensent comme moi.

Chose bizarre ! Nous avons été outrageusement battus par les Allemands, et nous devrions leur vouloir mal de mort. Eh bien ! descendons au fond de nos cœurs ; interrogeons-nous sincèrement : n'était cette malheureuse question de l'Alsace et de la Lorraine sur laquelle il nous est impossible de transiger, nous serions tout disposés à tendre la main aux Allemands.

Nous ne répugnerions aucunement à conclure avec eux une alliance politique et militaire.

Tout dernièrement, Jules Lemaître nous a conté que l'empereur Guillaume avait chargé officieusement M. Lavisse de sonder l'opinion publique en France et de lui demander comment elle accueillerait l'idée d'un *modus vivendi* qui serait entre les deux nations un acheminement vers une sérieuse entente. L'article de Lemaître n'a point soulevé chez nous de récriminations aigres ; un peu d'étonnement peut-être, et beaucoup de curiosité ; une curiosité plutôt sympathique, à ce qu'il m'a semblé.

Nous, nous n'en voulons point aux Allemands ; nous ne les haïssons pas. Ce sont des ennemis, mais des ennemis avec qui nous serions très heureux que l'on pût s'accommoder. Que de fois n'avons-nous pas répété : Quelle détestable idée ils ont eue là de nous prendre l'Alsace et la Lorraine ! Que ne nous ont-ils demandé deux ou trois milliards de plus ! Nous y aurions gagné encore, car le pied de guerre sur lequel nous sommes forcés de rester nous coûte infiniment plus que ce qui eût été exigé de nous en argent par le vainqueur.

Plaintes vaines ! regrets superflus ! Nous sommes condamnés, l'Allemagne et nous, à nous regarder en chiens de faïence ; et Dieu sait ce que cela nous coûte de part et d'autre !

En revanche, nous n'avons eu durant ces trente dernières années rien à démêler avec les Anglais. Nous n'avons eu contre eux aucune revendication à exercer ; nous aurions pu vivre côte à côte, indifférents, sinon sympathiques les uns aux autres.

Comment se fait-il que nous les détestions ? Vous trouvez peut-être que *détester* est excessif ? Soit ; la vérité est que nous ne les aimons pas, qu'ils n[ous] inspirent une défiance et même une répulsion insti[nc]tives. Il doit y avoir de l'atavisme là dedans. Nous [les] haïssons depuis la guerre de Cent ans ; cette hain[e a] passé dans le sang de la nation ; elle a été ravivée [par] les guerres napoléoniennes ; les périodes de paix n'[ont] pu éliminer le vieux levain.

Je me rappelle le temps où sous le second Empire nous faisions campagne avec eux contre les Russes à Sébastopol. Nous étions leurs alliés, et les Russes étaient nos ennemis. Nous nous sentions, malgré nous, contre nos intérêts, pris de sympathie vive pour les Russes que nous combattions ; nous étions ravis quand nous apprenions que le corps anglais avait reçu une brossée.

Il est bien probable que les Anglais nous rendent la monnaie de notre pièce. Ils nous haïssent, et de plus ils nous méprisent. Ce qui peut nous consoler, c'est que les Anglais, avec une impartialité bien rare dans notre siècle, honorent toutes les autres grandes nations du même mépris et de la même haine. Comme ce sont des gens très pratiques, ils filent doux avec celles qu'ils savent capables de leur montrer les dents. Ils ont vu qu'en ce moment nous étions en plein désarroi, que nos vaisseaux étaient inférieurs en nombre et en puissance, et les voilà qui nous cherchent noise.

Ils se défendent, il est vrai, d'intentions mauvaises. Car ils joignent à l'insolence, qui est le fond de leur caractère, une abominable hypocrisie. Ils protestent de leurs sentiments de justice à notre égard.

Il y aurait, ce me semble, un bon moyen de s'assurer de ce qu'ils ont réellement dans la tête, et de les mettre, comme on dit, au pied du mur.

Ce serait de leur proposer de mettre les questions en litige aux mains d'un arbitre, dont les deux nations s'engageraient à tenir la sentence pour bonne et valable.

Ces questions ne sont pas de celles qui ne peuvent avoir leur solution que par la guerre. Elles peuvent s'arranger. Ne parlons plus de Fachoda, puisque nous avons cédé; nous ne pouvions faire autrement, et nombre de gens sensés et compétents croient que nous n'avons été que justes en prenant ce parti, puisque nous avions tort dans le fond. Ça, je n'en sais rien. Mais peu importe, la difficulté n'existant plus.

Nous nous chamaillons encore pour les pêcheries de Terre-Neuve et pour des tarifs de douane à Madagas-

car. Il est bien évident que les intérêts engagés dans ces infimes querelles ne valent pas qu'on entame une guerre, où l'Europe se laisserait entraîner tout entière et dont les conséquences seraient incalculables. Il est facile de savoir si l'Angleterre désire cette guerre, et si elle est, coûte que coûte, déterminée à la provoquer. Proposons-lui l'arbitrage dont je parle.

Si elle accepte, c'est qu'en effet elle ne poursuit en soulevant ces débats qu'un avantage restreint à la question qui l'occupe. On laissera donc faire l'arbitre, ou les arbitres, qui traîneront les affaires en longueur, et finiront par prononcer un arrêt définitif. Les deux peuples s'y soumettront, et il n'en sera que cela.

Si lord Salisbury refuse ce que son pays a accepté lors de la question fameuse de l'Alabama, dame! c'est alors qu'il ne cherche avec tous ces coups d'épingle qu'à vaincre notre patience, qu'à irriter notre amour-propre, qu'à nous forcer dans nos retranchements et nous obliger à prendre enfin les armes. Mieux vaudrait en ce cas se mettre tout de suite en mesure, et en appeler à l'Europe. Car nous aurions mis de notre côté tous les bons procédés, et peut-être, devant l'unanime réprobation du monde civilisé, les Anglais, tout Anglais qu'ils sont, n'oseraient-ils passer outre.

La guerre est toujours une cruelle extrémité. Nous nous y résignerions sans enthousiasme. Mais nous la ferions en braves gens, forts de notre droit. Et qui sait? Peut-être cette guerre, si elle se faisait, nous rendrait-elle le service d'imposer silence à toutes les divisions, de réunir tous les partis dans un seul, qui serait celui de la France?

FRANCISQUE SARCEY.

CHRONIQUE

Les budgets de la législature de 1898. — De 1898 à 1902. — Le péril financier. — Associations de contribuables. — La Constitution de 1875. — L'opinion publique. — L'agonie. — A l'Académie française. — La succession de M. Édouard Hervé.

Le 16 janvier, la Chambre a enfin abordé l'examen du projet de budget de 1899. On juge de ce que peut être, à cette date, l'examen d'un budget qui, par le fait, se trouve déjà engagé dans la pratique; mais le budget de M. Peytral, qui résume les intentions financières de trois ministères qui n'ont guère eu le temps de s'en occuper, peut bien, sous cette réserve, être voté sans discussion approfondie. Il ne la provoque ni ne la mérite. Il n'existe pas. La nouvelle Chambre aurait donc à faire ses débuts dans le contrôle sérieux des finances et l'établissement raisonné d'un budget à l'occasion du budget de 1900 qui devrait être proposé à son étude aussitôt qu'elle aura contresigné celui de 1899. Mais il est probable qu'en raison de l'Exposition de 1900 on ne se mettra pas en peine de donner au statut financier du pays des principes mieux en rapport avec ses ressources et ses besoins, et l'an prochain l'Exposition elle-même servira d'excuse pour ne présenter comme budget de 1901 qu'un budget fait de pièces et de morceaux, bâti de travers et ne tenant pas debout. Quant au budget de 1902, la Chambre ne lui demandera que d'être un

budget électoral puisque ses pouvoirs expireront dans l'année où il sera appliqué.

Par ainsi, la Chambre, pendant les quatre années de la législature, aura esquivé son véritable devoir, et c'est là, c'est en lui donnant l'occasion de manquer à son mandat, que le gouvernement aura placé sa seule initiative. Personne en ces quatre ans n'aura donc appris son métier, ni ministres, ni députés. Je n'exagère rien, et tout le monde sent bien que, si rien ne dérange le cours normal des choses, c'est ainsi qu'elles se passeront.

Il ne serait que temps, cependant, de sortir de cette ornière où nous nous embourbons chaque jour davantage, et le problème financier, puisqu'aussi bien ceux qui en ont la charge ne veulent pas y prendre garde, commence à devenir d'un intérêt public. Puisque leur droit d'électeurs ne donne plus aux citoyens la possibilité de contrôler les dépenses qu'ils soldent, ils demandent à leurs obligations de contribuables le moyen de rappeler leurs représentants à une gestion plus sage et plus profitable de leurs deniers. Les associations de contribuables qui se sont fondées ces temps derniers soulignent l'incurie du gouvernement et du Parlement. Les impôts s'aggravent chaque année, et cette incessante aggravation d'impôts ne correspond pas à une égale utilité des dépenses. Ce surmenage financier et ce mauvais emploi de la force productive du pays doivent avoir une fin. On ne peut compter sur le Parlement pour mettre un terme au gaspillage, puisqu'il impose au gouvernement ses fantaisies même les plus ridicules et ajoute lui-même aux dépenses. Il faut donc créer dans l'opinion publique un mouvement assez fort et assez conscient pour s'imposer au Parlement et au gouvernement. Mais là encore on peut trouver une nouvelle preuve du vice profond d'un régime où les pouvoirs publics et les corps élus peuvent ainsi déserter

leur mandat essentiel et oublier leur plus haute prérogative et doivent être rappelés, les uns et les autres, au sentiment de leur devoir.

En inaugurant, comme doyen d'âge, la session du Sénat, M. Wallon s'est étonné des attaques dont est l'objet la Constitution de 1875 et des propositions de révision constitutionnelle qui se sont produites ces temps derniers en dehors du Parlement. Il ne conteste pas les résultats déplorables que nous avons sous les yeux; mais, dit-il, ces mauvais résultats, loin qu'ils soient l'effet de la Constitution, viennent de ce qu'elle est mal appliquée. D'accord; on l'a dit ici même. Admettons encore qu'elle ne soit pas appliquée du tout et que M. Wallon s'en plaigne, avec raison, croit-il. Mais qu'est-ce pourtant qu'une Constitution susceptible d'une si mauvaise application ou qui peut n'être pas appliquée? Qu'est-ce que le caractère en quelque sorte facultatif d'une Constitution? Et dans tous les cas ne reste-t-il pas qu'on a pris avec elle trop de libertés, trop de licences, trop de mauvaises habitudes? On ne peut songer à la restaurer. Elle est caduque; il faut la réformer.

Mais considérez, je vous prie, comme, en ce qui concerne le problème financier, et la révision de la Constitution, et l'affaire Dreyfus, avec les diverses associations de citoyens, les réunions publiques, les polémiques des journaux, le gouvernement et les Chambres paraissent tenir peu de place dans la vie politique du pays. On agit tout de même que s'ils n'étaient pas là, et l'on n'attend rien d'eux. Il semble qu'ils soient entrés en agonie; ils ne comptent plus dans les dispositions qu'on prend pour demain.

***

L'élection de M. Henri Lavedan à l'Académie française venait à peine de permettre aux candidats de

prendre quelque repos, que la mort de M. Édouard Hervé les a contraints à se remettre en campagne. Au moins croit-on que M. Émile Faguet et M. Paul Hervieu se présenteront de nouveau aux suffrages de la Compagnie; mais si elle estime préférable de donner la succession d'un journaliste et d'un homme politique à un journaliste ou à un homme politique, elle connaîtra encore l'embarras du choix, s'il est vrai que M. Émile Bergerat, M. Henry Fouquier et M. Paul Deschanel aient l'intention de poser leur candidature. Ce n'est pas mon affaire ici d'indiquer une préférence entre ces trois noms. Poète, conteur, auteur dramatique, M. Émile Bergerat est en outre un chroniqueur ingénieux, qui n'a pas de secrets pour le public et à qui le public sait gré de sa confidence; il est un des auteurs les plus personnels parmi ceux qui font profession d'écrire dans les journaux. La courtoisie, la sagesse mesurée, l'esprit conciliant et la bonne grâce de M. Henry Fouquier lui prêtent un air d'épicurien souriant qui voile, sans les masquer tout à fait, une connaissance exacte des hommes et du monde et le dédain supérieur qu'elle peut inspirer. Quant à M. Paul Deschanel, on ne pourrait non plus marquer d'étonnement de le voir entrer à l'Institut. La haute situation qu'il occupe dans le Parlement comme président de la Chambre des députés, son autorité personnelle fondée sur la sûreté de son caractère et son aménité de relations, son courage et sa sincérité devant les graves problèmes sociaux qu'a posés notre époque, méritent assurément de fixer le choix de l'Académie française, si d'autre part il n'y joignait des titres littéraires indiscutables, l'habitude de la dialectique, la justesse de l'élocution, la fermeté du style, un tour classique et que l'on peut dire académique, mais sans effort et sans se guinder, et dans le meilleur sens de l'épithète.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. E. PLON. NOURRIT ET Cie. — 4605.

LA

BÊTE A BON DIEU

(*Suite*)

IX

A mesure que se rapprochait le jour où devait avoir lieu la soirée des Hudin, soirée pompeusement annoncée dans la revue mondaine des grands journaux, une activité plus fébrile secouait toute la maison, ne lui laissant plus un instant de repos et faisant vivre ceux qui l'habitaient dans une sorte d'existence de vertige, enlevant à chacun la conscience de ses actes et de ce qui pouvait se passer autour de lui.

C'est à peine si on avait le temps matériel de se voir, même aux quotidiennes heures du repas, tellement les uns et les autres avaient hâte de manger pour courir plus vite à des besognes qui les prenaient tout entiers, les absorbant corps et âmes.

Seule, Madeline avait conservé encore un peu de son calme d'autrefois, partageant son temps entre ses occupations charitables, utilitaires, et les préparatifs de cette fête, à laquelle elle prenait part presque malgré elle et qui l'effrayait un peu, dans les intervalles d'apaisement où elle pouvait y songer à son aise.

Elle ne négligeait donc pas pour cela le ménage si in-

téressant des Lorthé, s'ingéniant à leur apporter, dans la mesure du possible, plus de bien-être, et ayant à lutter avec la fierté un peu cabrée et farouche du mari, qui ne voulait rien devoir qu'à son travail et n'eût pas accepté d'aumône même déguisée.

Constamment elle lui trouvait quelque ouvrage à faire chez les uns, chez les autres, tirant parti de son adresse d'ouvrier tapissier, de son ingéniosité apte à toutes les besognes; mais c'était moins le travail que la force qui, souvent, lui manquait, trahissant sa bonne volonté, et, pour avoir mis trop d'ardeur à quelque tâche au-dessus de ses moyens, il était cloué à la chambre pour un jour, deux jours, une semaine. Toute la charge du ménage, décuplée par la maladie du mari, retombait aussitôt, plus écrasante, sur la courageuse Rose, qui peinait plus dur pour remplacer le gain absent, l'aide en moins de son compagnon de vie.

Alors Madeline arrivait, apportant quelque bouteille de vieux vin, un réconfortant pour le malade, un remède caché sous une gâterie, qu'il ne pouvait refuser, parce que, en même temps, dans le même paquet, il y avait des jouets pour les enfants, une poupée ou un nécessaire d'ouvrière pour la petite, un sabre, un fusil, pour l'aîné des garçons, un hochet pour le dernier.

Ce n'était plus le secours, le don d'argent blessant et dominateur, mais un cadeau comme on pourrait s'en faire d'égal à égal, une babiole sans apparence d'utilité pratique et qu'on pouvait reconnaître en rendant quelque menu service.

Madeline savait ainsi admirablement observer s
nuances, avec une intelligence du cœur, une psyc o-
logie des âmes qui eussent fait honneur à un phi o-
sophe, à un scrutateur de consciences, et qui mc t-
traient qu'elle comprenait comment doivent être s
rapports des riches avec les pauvres, ce que si j u

savent trouver, et qui contribuerait tant à rapprocher les uns des autres, à diminuer la mésintelligence, à mieux assurer le fonctionnement du mécanisme social.

C'est qu'elle leur venait en aide non pas seulement avec son cerveau, mais aussi avec tout son cœur et cette intuition particulière que donne à l'esprit le concours du cœur.

Se rendant compte de la manière dont l'élite, cette élite à laquelle elle appartenait par sa naissance, par son instruction, par son éducation plus raffinée, devait agir avec la foule, cette foule dont faisaient partie les Lorthé, elle ne s'attachait ni à surexciter leurs appétits, ni même à les satisfaire, mais elle s'appliquait à élever leurs sentiments, par la surexcitation de ce qu'il y a de noble, d'élevé, de généreux dans tout être humain, et qu'il faut savoir en faire jaillir, comme la sonde du puits artésien sait aller trouver et faire jaillir l'eau limpide et fraîche ensevelie, cachée au plus profond de la terre.

Sa charité à elle était celle qui élève les êtres, les hausse au niveau de la personne charitable, celle qui grandit le cœur, élargit le cerveau, qui instruit, enseigne, console, une charité fructueuse, une charité créant de la bonté, et non pas cette charité faite purement avec de l'argent, c'est-à-dire ne s'adressant qu'aux sentiments bas, intéressés, charité qui rabaisse, humilie, soumet, et qui est comme un achat de conscience, de reconnaissance, une charité créant de la haine.

Pendant ce temps, les répétitions de la danse continuaient d'avoir lieu tous les jours et marchaient fort bien, toujours dirigées par Marcel Lobénie, aidé du musicien; à présent, les couples évoluaient sans faire une faute, et l'on pouvait déjà juger de ce que ce serait, le soir, sous les lumières, dans l'éblouissant éclat des toilettes.

Plus émue qu'on aurait pu l'attendre de son apparence froide, Paule ne cachait pas son ravissement et avouait tout haut que le mérite de la réussite en revenait entièrement à M. Lobénie; en même temps, la forme de cette reconnaissance s'accentuait de plus en plus dans le sens d'un sentiment plus tendre. L'orgueilleuse fille ne résistait plus au penchant, penchant plus composé d'orgueil que de véritable tendresse, qui l'entraînait vers Marcel, et celui-ci semblait vouloir mettre en œuvre toutes ses séductions, toute son adresse, pour triompher des dernières résistances qu'elle aurait pu opposer à une demande en mariage.

Au début, ce n'avait été pour lui qu'une distraction, un aimable incident de sa vie mondaine, un flirt ne devant mener à rien et n'avoir aucune conséquence; si Paule lui paraissait belle, il ne la trouvait que médiocrement désirable comme femme, parce qu'il la devinait égoïste, n'adorant qu'elle-même, ne vivant que pour elle et indifférente à tout autre sentiment qu'à l'admiration de sa propre beauté.

Il lui plaisait, pour sa satisfaction personnelle, peut-être même par simple goût esthétique, de faire partie de ceux qui l'entouraient et l'enveloppaient de louanges plus ou moins intéressées, ayant au moins, lui, la petite joie de constater sa supériorité sur les autres prétendants et de pouvoir la faire valoir; mais c'était tout, et la jeune fille se serait complètement trompée, en croyant, alors, avoir devant elle un soupirant sérieux.

La multiplicité des répétitions, l'obligation de se voir tous les jours régulièrement, d'échanger des idées, de discuter, de causer, amena un changement total dai les manières d'être des deux jeunes gens vis-à-vis l'u de l'autre; ce qui n'avait été qu'un passe-temps frivo devint, en très peu de jours, une attraction réelle.

L'ironie, la légèreté disparurent peu à peu des pr

pos de Marcel, quand il s'adressa à Paule, et la froideur de statue de celle-ci fondit. Une sensation étrange, toute nouvelle, la pénétra avec d'autant plus de force, de puissance, qu'elle avait d'abord résisté et qu'elle put constater les modifications produites dans le caractère, dans les allures, dans le ton de Lobénie, en se rendant bien compte que tout le mérite de ces modifications revenait à son influence, à elle.

Si elle se sentait donc aller à lui par une pente, insensible au commencement, puis plus facile à percevoir ensuite, c'est qu'elle le voyait également venir à elle et ne rien faire pour dissimuler l'attraction qu'il subissait.

Bientôt le menuet, la pavane furent, par elle, relégués au second plan; elle laissa sa sœur, ses amies, en faire leur unique objectif, pour se réserver tout entière au sentiment nouveau qui grandissait, en son esprit d'abord, en son cœur ensuite, la prenant toute avec une violence, une impétuosité qui lui enlevaient presque la faculté de bien discerner, la possibilité de conserver sa froideur et son calme d'autrefois.

Dès que Marcel Lobénie arrivait, elle se transfigurait, les yeux pleins de flammes, la physionomie si rayonnante qu'elle effaçait la beauté de ses compagnes, même celle si particulièrement séduisante de Laure Destenier.

Les autres mettaient cette transformation sur le compte du plaisir, de la joie de voir son idée réussir. Marcel, lui, ne s'y trompait pas; il savait maintenant que c'était pour lui, bien pour lui que Paule était ainsi; sa vanité aidant, il finissait par devenir sincèrement amoureux, par n'avoir plus qu'un désir, épouser la fille aînée de Joseph Hudin, malgré la mauvaise opinion qu'il avait de ce futur beau-père et les bruits fâcheux qui couraient sur le Comptoir Lutécien.

Cependant il aurait eu raison de s'inquiéter de la si-

tuation du banquier, car elle avait singulièrement empiré depuis quelque temps, et les plus clairvoyants ne dissimulaient pas leur crainte d'assister bientôt à l'une de ces catastrophes dont le monde financier est si souvent l'objet.

Une dernière émission d'obligations pour des mines d'or de la Guyane, annoncée avec fracas, patronnée par le Comptoir Lutécien, venait d'échouer assez misérablement, le quart même des valeurs n'ayant pas été souscrit.

Joseph Hudin, à la suite de cet échec, connu seulement du public très spécial qui s'occupe des questions financières, n'avait pas paru autrement affecté, continuant de porter la tête haute partout où il allait et affectant une tranquillité qui finissait par en imposer aux plus inquiets. Si, chez lui, il se montrait un peu plus nerveux, un peu plus agité que de coutume, il avait bien soin de n'en laisser rien voir au dehors, et c'était toujours, dans la voiture qui le conduisait à la Bourse, la même face de prospérité insolente, les mêmes saluts protecteurs du bout des doigts aux connaissances rencontrées, la même affectation de placidité, de confiance.

Quelques-uns, pris à ces apparences, déclaraient :

— Un fameux estomac, ce Joseph Hudin ! Un vraiment beau joueur !

Comme l'argent continuait de couler entre ses mains, que les indiscrétions faisaient connaître qu'il venait de renouveler entièrement le mobilier d'une des plus gentilles actrices des Bouffes, que l'on parlait partout des frais considérables qu'il faisait pour donner plus d'éclat à la soirée qui allait avoir lieu chez lui, on l'admirait, tout en le jalousant un peu, et sans trop pouvoir deviner où il trouvait les ressources nécessaires à une pareille prodigalité.

Certainement il devait avoir quelque réserve myst-

rieuse, où il puisait à pleines mains, et qui lui permettait de continuer à tenir son rang, à faire contre mauvaise fortune bon cœur, en attendant un retour favorable de la chance.

Ceux mêmes qui se sentaient le plus disposés à crier contre lui continuaient à le ménager, craignant de se tromper, de se brouiller maladroitement avec lui, au moment où, justement, il fallait lui faire bonne mine. Dans la Banque, il y a des hauts et des bas si imprévus, des retours de fortune si inattendus, aux instants même paraissant tout à fait désespérés, que, malgré les soupçons, malgré les bruits colportés çà et là, malgré les déconvenues évidentes, chacun se réservait, continuant d'accueillir Joseph Hudin comme un des gros manieurs d'argent qu'il vaut mieux avoir avec soi que contre soi.

Chez lui, où il pouvait un peu déposer ce masque de convention qu'il promenait au dehors, ses traits tirés, ses joues fondues, les cheveux blancs poussés en grand nombre dans sa chevelure et dans ses favoris, le vacillement et la visible inquiétude de ses yeux auraient au moins pu éclairer les siens sur le drame qui se passait en lui.

Mais là, les préparatifs de la soirée absorbaient toutes les attentions, empêchaient toutes les investigations; Mme Hudin se débattait au milieu des demandes d'invitation, des fournisseurs, du souper à composer, de l'arrangement des pièces où l'on danserait, des visites à recevoir et à rendre; Paule vivait dans une sorte de griserie éthérée, d'où rien ne pouvait l'arracher. Il n'y avait que Madeline qui pût observer son père avec assez de calme pour comprendre que des soucis sérieux le torturaient.

Un soir, quand il rentra, plus abattu, plus fatigué encore, et qu'il la trouva seule, ni sa mère, ni Paule n'étant encore de retour de leurs courses, elle en fit la

remarque tout haut, au moment où il l'embrassait d'un baiser un peu distrait, rapide, comme inquiet, et demanda :

— Tu ne m'aimes plus comme avant, père?... Tu m'embrasses mal.

— Ne plus t'aimer, toi, Line, mon trésor,... mon seul trésor!...

Il avait eu une sorte de brusque secousse au cœur, portant la main à sa poitrine, à sa gorge, comme pour en arracher quelque chose qui l'étouffait.

Elle insista, s'accrochant de ses mains câlines à ses épaules :

— Alors on embrasse mieux que cela.

Rudement, il l'enveloppa de ses deux bras, d'une étreinte brutale, désespérée :

— Oh! ma chérie, ma chérie!

Elle se laissa faire, un peu meurtrie cependant, mais disant :

— Si, je te retrouve!... Tu m'as fait mal, mais c'est bon!

Il répétait avec une espèce d'égarement :

— Toi!... toi!...

Et, sourdement :

— S'il n'y avait pas toi?... Si... si... Ah! non, non, je ne sais pas ce que je...

Il s'interrompit, tout pâle, une flamme d'égarement aux yeux, des rides profondes sabrant son front, et bégaya des mots vagues, sans signification claire, sans forme, des sons douloureux, heurtés en hoquets.

Madeline eut une angoisse :

— Père, père, que veux-tu dire? Tu souffres! Qu'as-tu?

Secouant la tête, Joseph Hudin se ressaisit avec une énergie subite; il rajusta son col, un moment dérangé par cette étreinte violente :

— Rien du tout, je t'assure! Rien!... Un peu d'émo

tion seulement, parce que je t'aime, que je t'aime bien, vois-tu, et que je veux que tu le saches, que tu ne l'oublies jamais!... Les autres, ah! les autres, ça m'est bien égal!... Je sais à quoi m'en tenir sur leur compte, et on pourra dire ce que l'on voudra, penser ce que l'on voudra; mais toi, de toi!... je ne veux que de l'affection, de l'adoration, ta tendresse tout entière, toujours, toujours!

Il s'arrêta, épuisé comme après un effort considérable, pendant que la jeune fille, les larmes aux yeux, le regardait avec une croissante inquiétude, faisant d'une voix terrifiée :

— Tu m'épouvantes, père!... Qu'y a-t-il donc? Je ne t'ai jamais vu ainsi.

Il força ses lèvres au sourire, pendant que ses prunelles conservaient encore leur fixité sur un point que personne, pas même sa fille, ne pouvait apercevoir dans le lointain obscur où il le cherchait; il dit, l'intonation attendrie :

— Je veux que tu m'aimes toujours, même si on te dit de ne plus m'aimer.

Un frisson la secoua :

— Me dire de ne plus t'aimer, à moi!... Pourquoi donc?

Il commença :

— Pourquoi?... C'est bien simple, parce que... parce que...

Les mots moururent sur ses lèvres, en même temps qu'une terreur brusque jetait sur lui ses ténèbres, son vol sombre de chauves-souris jusque dans son cerveau, dans son cœur.

Pourquoi?... Pouvait-il le dire à cette enfant? Mais parce qu'il était indigne d'elle; parce que, s'il avait volontairement peut-être oublié l'avenir de sa femme et de sa fille aînée, il l'avait englobée, elle aussi, dans ce même oubli; parce qu'il n'avait jamais songé à son

avenir, à elle qu'il aimait, à elle qu'il voulait heureuse; parce que, dans son égoïsme, il n'avait jamais pensé qu'à lui-même, toujours à lui, tandis que Madeline n'avait d'autre souci, d'autre culte, d'autre préoccupation que son père!

Lui dire pourquoi, à elle, à cette fille désintéressée, dévouée, adorable, pour laquelle, dans tous les actes de sa vie, dans toutes les pensées de son cerveau, les autres passaient avant elle-même! Expliquer comment il avait vécu, comment il vivait encore, à cette chaste et délicate créature, si différente de lui que, en cet instant tragique, il pouvait se demander comment elle était sa fille, comment son sang, ce sang souillé, vicié, impur, son sang de rapace, de jouisseur et de violent coulait dans le réseau bleu des veines effleurant la peau blanche et satinée de Madeline!

En quelques secondes toute l'horreur de son existence, tout l'odieux de sa conduite lui sauta aux yeux, à la conscience.

Mais que faire? que dire? Il était acculé à une impasse, sans aucune possibilité de revenir sur ses pas, d'aller plus loin, et il eut un râle d'impuissance, de désespoir :

— Non, non, je ne peux pas dire!...

Madeline ne le quitta pas, épouvantée, répétant encore :

— Tu me fais peur.

Il soupira, redevenant maître de lui :

— C'est une plaisanterie!... Je ne voulais rien dire!... Je... je t'assure!... Mais, aussi, tu es là à me presser, me questionner, tu me forces à parler, quand je n'ai rien, non, rien du tout à te dire!... Alors, vois-tu, on dit des bêtises!...

Il riait, d'un rire si étranglé, si voulu, si peu naturel, que l'enfant trembla plus encore, suppliant :

— Tu parlais sérieusement, je l'ai bien compris; veux savoir.

Il la saisit par les mains, la rapprocha de lui, l'embrassant :

— Rien de plus que ce que je te disais en commençant, ma Line, que je veux... que je désire que tu m'aimes... toujours!

La tête de la jeune fille s'inclina, douloureuse :

— Est-il donc besoin de me le demander?

L'arrivée en coup de vent de Paule, rayonnante, interrompit l'entretien; elle s'exclamait dans une joie de tout l'être :

— Demain! C'est demain, enfin!...

Tout un avenir resplendissant, tout son bonheur semblaient tenir dans ce cri enivré.

— Demain! — répéta Joseph Hudin avec une gravité funèbre, et le mot sonna comme un glas. — Oui, demain!

X

Celui qui aurait pu voir Joseph Hudin, quand, rentré dans sa chambre pour se coucher, il se trouva complètement seul, livré à ses réflexions, comme s'il eût été livré aux bêtes, à d'affamées et impitoyables bêtes, ne l'eût peut-être pas reconnu.

De l'homme hautain, souriant, imperturbable, qui se tenait si fier sous le péristyle de la Bourse, au milieu de la colonnade, en haut de l'escalier assiégé par les coulissiers et les quémandeurs d'ordres, on ne retrouvait rien dans cette espèce de cadavre vivant, affaissé au creux d'un fauteuil devant son bureau, ou dans ce spectre, marchant d'un pas indécis et trembleur à travers sa chambre, hésitant à aller se briser la tête contre le mur.

Demain allait arriver! Demain!

Il entendit encore sonner la voix de triomphe de sa fille aînée annonçant comme un jour de victoire :

— Demain !

Et autour de lui, en lui, aux mystérieuses et sombres profondeurs de sa conscience, c'était le tocsin annonçant le désastre, la lamentation de cloche pleurant la mort :

— Demain ! Demain ! Demain !

Rien ne pouvait plus arrêter la clameur maudite, à présent déchaînée ; rien ne pouvait plus l'étouffer.

Seul avec lui-même, c'était tout son passé qui se dressait devant lui, évoqué soudain par l'imminence du péril, comme des figures ou des paysages connus vous apparaissent au moment d'un naufrage ; et alors défilèrent sous ses yeux ses années de dissipation, de plaisir, ses années de mensonges accumulés, de faussetés entassées, ses années passées à toujours tromper.

Il se revoyait tout petit employé, si avide d'arriver, si empressé auprès de ceux qui pouvaient lui procurer les moyens de s'élever, de gravir quelques-uns des degrés de cette échelle énorme, au pied de laquelle il se trouvait petit, misérable, plein d'appétits, d'envies et de passions.

Comme il avait habilement su se servir des uns et des autres ! comme il avait adroitement manœuvré pour se hisser ! Parfois il lui avait fallu sacrifier un ami, oublier l'aide reçue, ne pas reconnaître un bienfaiteur devenu inutile ; mais qu'importait au rapace qu'il était !

Peu à peu il avait grandi, se moquant des maladroits, des imbéciles restés en chemin par excès de scrupules, par honnêteté. Lui, il avait su se mettre rapidement au-dessus de tous ces préjugés qui ne servent qu'à arrêter les élans, qu'à empêcher d'arriver. Dans cette mêlée de la bataille financière, mêlée sauvage où toutes les armes sont permises, où les qualités de cœur et d'esprit ne sont que des entraves, il s'était

montré supérieur, impassible, fermé à toute sensibilité, à toute émotion, dur, sec et sonore comme le métal même qu'il avait tant de plaisir à faire glisser entre ses doigts, fuyant et souple comme les soyeux billets coulant entre ses mains.

A cette évocation, il sentait encore en ce moment une sorte de jouissance profonde, à constater la durée de sa prospérité, la hardiesse avec laquelle il avait dominé ses égaux, écrasé ses rivaux, piétiné ses inférieurs.

Oui, mais tout était fini : demain se levait devant lui, demain vengeur de tant de désastres causés par lui, demain, cri de détresse et de vengeance sortant de la bouche éperdue de toutes ses victimes.

Pouvait-il avoir encore quelque espoir, si vague, si infime qu'il fût ? Longtemps il chercha, courbé en deux sur son bureau, n'essayant même pas de compulser ses livres ou ses papiers, étant trop sûr de n'y trouver que la confirmation mathématique, inexorable, de la catastrophe qui le guettait, qui l'attendait sans hâte, après un certain nombre d'heures révolues, comme une proie ne pouvant plus s'échapper.

Et soudain ce fut l'image de Madeline qui le hanta, non plus douce, affectueuse, compatissante, ainsi qu'il venait de la voir, mais, les traits noyés de tristesse, plaintive et douloureuse, comme le vivant remords de toute son existence d'oppresseur, d'homme d'argent, sans pitié et sans honneur.

Derrière elle monta la longue file des victimes qu'il avait faites, de tous ceux qu'il avait ruinés, de toutes celles qu'il avait poussées à la honte, au désespoir, au crime, à la mort.

Il lui sembla que c'était sa fille, la préférée de son cœur, qui venait tout à coup de les appeler, qui les faisait ainsi passer sous ses yeux, en reproche éternel.

N'était-ce pas de leurs économies lentement, péni-

blement amassées, des minces épargnes récoltées sou à sou sur le labeur de chaque jour pendant des années, qu'il avait fait sa richesse, son plaisir, sa prodigalité? Toutes ces fêtes données, toutes ces voluptés grassement payées, tout ce luxe insolent dont il éclaboussait les humbles, n'était-ce pas souvent avec l'argent pris à ces mêmes humbles qu'il se les était procurés?

Jamais il n'y avait songé jusqu'à ce moment, jusqu'à cette nuit, où quelque mystérieux phénomène étalait comme un miroir magique devant ses prunelles terrifiées, et où il voyait enfin les conséquences de ses actes, de sa vie.

Ici, une veuve dont il avait enlevé les dernières ressources, la jetant au suicide avec ses enfants; il se rappelait, en effet, un nom perdu parmi tant d'autres dans les souscriptions dont il avait inondé le marché de la finance, et comme corollaire de ces titres mensongers payés de l'argent de l'infortunée, un fait divers dans une colonne de journal, à la troisième page, le réchaud allumé, l'asphyxie.

Là, un vieil employé apportant toutes ses économies, le résultat d'une existence de privations, de travaux excessifs, pour s'assurer au moins sur ses vieux jours un peu de repos avant l'éternel repos; encore un nom qui lui revenait, parmi tous ceux qui émaillaient les feuilles de souscription, le lendemain de l'émission de ces fameuses mines de l'Amérique du Sud, qui n'existaient que dans l'imagination des lanceurs de l'affaire. Puis la dégringolade des titres, vendus au poids du papier, et le vieillard trouvé dans la Seine, à la suite d'une disparition d'un mois, dont le *Petit Journal* avait beaucoup parlé et qui avait été attribuée à toute autre cause, avant la découverte du cadavre et d'une lettre presque illisible.

D'autres encore, dont il ne se souvenait plus, d'autres toujours.

Le tourbillon passait, emporté par quelque vent furieux, comme dans l'*Enfer* de Dante, — « la trombe infernale qui jamais ne s'arrête », — balayant les malheureux ainsi que des feuilles mortes avec une vitesse de vertige.

Au passage, Joseph Hudin croyait reconnaître des visages, des yeux qui le perçaient jusqu'au cœur en jets de plomb fondu.

Il reculait, effaré, la main tendue, bégayant des mots que son gosier étranglait à leur sortie, écrasant des syllabes entre ses dents contractées, ses fortes dents blanches, meules puissantes dont il était si fier ; il protestait qu'il n'était pas méchant, qu'il n'avait pas voulu faire tout ce mal, et que, s'il le pouvait, il consacrerait volontiers ce qui lui restait d'années à vivre, à réparer les années écoulées. Mais les lamentations des victimes étouffaient sa voix, assourdissaient ses oreilles, et, en lui-même, il s'avouait que jamais il n'aurait assez de force, assez de courage, assez de volonté pour vivre autrement qu'il ne l'avait fait.

Les heures, les lentes heures nocturnes passèrent, sans qu'il se décidât à se jeter sur son lit, sans qu'il parvînt, poursuivi par les plus sinistres visions, à prendre un peu de repos.

Il alla à la fenêtre, fit glisser les grands rideaux ; le jour commençait à naître. Il passa avec effort les deux mains sur son front trempé de sueur et poussa une exclamation rauque :

— Déjà !

La nuit était terminée. Après l'avoir trouvée si longue, après avoir maudit les ténèbres et blasphémé, il reculait pas à pas jusqu'au milieu de la pièce comme pour se replonger dans l'obscurité, pour fuir cette lueur si faible encore.

Il oubliait et les terreurs qu'il venait d'avoir et les visions sinistres qui avaient blessé ses yeux ; c'est

qu'une épouvante plus grande approchait ; c'est qu'il sentait là, devant lui, comme la fin de tout ; avançant vers lui de minute en minute, avec l'implacabilité du destin, demain, ce demain terrible et redouté venait de se dresser soudain, tout près, — demain était arrivé !

XI

Depuis le matin, l'appartement est livré aux ouvriers tapissiers qui déménagent les gros meubles pour arranger les salons et laisser plus de place aux danseurs et aux danseuses.

Le premier arrivé est Frantz Lorthé, que Madeline a fortement appuyé auprès de son père pour l'employer et qui, dans un répit de sa maladie, peut se mettre à la disposition des Hudin durant toute la journée. Levée avant sa mère et sa sœur qui reposent encore, Madeline a reçu elle-même l'Alsacien :

— Alors, vous allez tout à fait bien aujourd'hui ?

Il toussote un peu, les joues creuses, une étoile rouge de sinistre augure appliquée comme une araignée dévoreuse à chacune de ses pommettes ; mais ses yeux bleus ont leur vaillante flamme de confiance en lui, quand il répond ;

— Tout à fait, mademoiselle. Et ce que je me sens vigoureux !... Ah ! je vais en abattre, de la besogne, une fameuse besogne !

Elle l'arrête du geste :

— Non, non, pas trop surtout. Pour que demain vous vous remettiez au lit ! Vous savez, vous m'avez promis de n'en faire qu'à vos forces, et j'aurais trop de chagrin si, à cause de nous, pour une fête, vous retombiez malade : Rose m'en voudrait, et elle aurait raison.

Mais il est têtu ; et, tenace, avec un petit rire de dénégation :

— Oh ! si vous l'écoutez ? Elle ne connaît pas ce que je peux, voyez-vous. Avec ça qu'elle regarde à ses peines, elle !

— Justement, objecte la jeune fille ; elle n'est pas plus raisonnable que vous sous ce rapport. Mais je vous surveillerai ; je ne bouge pas d'ici, aujourd'hui, moi, et je saurai bien voir, me rendre compte.

Il hoche sa tête carrée d'Alsace avec une obstination tranquille, tout heureux de se sentir solide, dispos, et, montrant le petit salon, interroge :

— C'est par ici qu'il faut commencer ?

— Oui, si vous voulez bien ; mais pas avant que les autres soient arrivés ; je ne veux pas que vous fassiez cela tout seul.

Il est déjà à l'ouvrage, ne l'écoutant plus, et voici que les fournisseurs commencent à arriver, apportant les accessoires de la fête, encombrant l'antichambre de paquets de toutes formes et de toutes grosseurs ; elle doit le laisser livré à lui-même pour faire face à toutes les occupations dont elle a revendiqué et assumé la responsabilité, avec sa courageuse et laborieuse initiative de petite ménagère, sachant bien qu'il ne faudra compter, ce jour-là, ni sur sa mère, déjà excédée de fatigue avant d'avoir rien fait, ni sur Paule, toute à la préparation de son triomphe personnel et aux soins exclusifs de sa beauté.

Madeline ne songe qu'à aider les uns, les autres, ne rêvant que de se rendre utile et ne se ménageant pas, elle qui conseille tant à ceux qu'elle emploie de ne pas abuser de leurs forces.

Elle va, vient, par l'appartement en désordre, ayant l'œil à tout, s'appliquant à ne rien laisser en souffrance et répondant, sans lassitude, sans impatience, aux questions, aux demandes qui, de tous côtés, s'abat-

tent sur elle, comme sur la véritable intendante de la maison. En même temps, elle s'ingénie pour qu'on ne fasse pas de bruit aux abords des chambres de sa sœur et de sa mère, afin de leur laisser le plus de temps possible pour se reposer, et, active, diligente, glisse de pièce en pièce, n'oubliant rien.

Une porte s'ouvre, au moment où elle passe, chargée de bibelots fragiles qu'elle emporte elle-même pour les mettre en sûreté; une voix l'arrête :

— Bonjour, Line.

— Bonjour, père. Tu as bien dormi?

Elle tend son front, écartant les mains pour ne rien faire tomber des objets précieux qu'elle tient, et ne pouvant remarquer ni la pâleur, ni les yeux luisants de fièvre, ni la démarche lourde, harassée, de Joseph Hudin.

— Très bien! parfaitement bien! affirma celui-ci avec une sorte de raidissement brusque de tout le corps.

Il ajouta même, par défi :

— Tu ne peux pas te figurer, petite fille, comme j'ai dormi!...

Non, elle ne se le figure pas, car, si elle le savait, si elle pouvait se douter de la terrible nuit d'agonie qu'il vient de passer, elle jetterait bien vite là, au hasard de la chute, tous les précieux objets dont le salut seul la préoccupe, pour ne plus veiller qu'au salut de celui qu'elle aime et chérit au-dessus de tout, de ce père qu'elle adore.

Rien, dans son intonation, ne lui fait deviner la vérité; elle ne voit pas la sueur d'angoisse figée dan[s] les rides de son front; elle ne distingue pas les mèch[es] grises semées çà et là dans les cheveux jusque-là noirs, et, avec toute la confiance naïve de son cœu[r] elle croit à ce sommeil parfait; elle supplie, une mo[ue] aux lèvres :

— Tu pars déjà à ton bureau?

Il fit, s'efforçant au calme, à la voix assurée, malgré le tressautement de son cœur battu de terreur à la pensée des lettres, des nouvelles qui peuvent l'attendre, là-bas, rue de Vienne, au Comptoir Lutécien :

— Mais oui; ce matin, j'ai mon courrier à dépouiller, comme d'habitude !...

Il essaya de rire :

— Est-ce que tu te figures que, parce que je donne une fête chez moi, c'est fête aussi à l'administration?

— Promets-moi de ne pas te fatiguer, pour que, ce soir, tu sois alerte et sans autre préoccupation que de jouir de ta soirée, de nous admirer...

Elle se caressa à lui, câline :

— Si tu savais comme j'ai peur, moi! Danser le menuet, la pavane!... On ne sait pas quel effort il m'a fallu pour y arriver, quel effort surtout il me faudra pour me montrer, me mettre en scène!... Je suis sûre qu'à ce moment-là je voudrais pouvoir me fourrer dans un trou de souris!... C'est terrible, tous ces yeux qui vont être sur nous, pendant que nous danserons. Paule, Laure et les autres, excepté Berthe, qui a aussi peur que moi, elles affirment toutes que cela leur donnera de l'entrain, que plus on les regardera, plus elles seront à leur aise! Ah! Ah! elles ne sont pas timides, elles, et ne peuvent comprendre ce que l'on souffre à se donner en spectacle.

Il l'avait enfermée dans ses bras, lui appuyant la figure contre la sienne, bien près :

— Pauvre Line, vraiment tu es si intimidée de te montrer ainsi! Je suis sûr, moi, que tu seras la plus...

Elle voulait le faire taire, une main vers la bouche de Joseph Hudin :

— Oh! père, peux-tu dire?...

Il continua :

— Je ne veux pas dire la plus belle, bien sûr, car il

y a ta sœur. Ah! celle-là, elle ne tremblera pas, je t'en réponds; ce n'est pas l'aplomb qui lui manque, non plus que la conscience de sa beauté; mais, vois-tu, tu seras la plus exquise, mon petit Linon aimé, la plus charmante, et je t'applaudirai bien fort, avec tout mon cœur!

Il s'attardait dans une douceur de caresses, de mots d'affection, oubliant en cette minute et cessant pour un instant d'être l'homme de proie qu'il était. Mais il dut s'arracher, par un effort violent, à une tendresse amollissante et dangereuse pour la lutte qui lui restait à soutenir.

Ayant desserré son étreinte, il se dirigeait vers la porte; sa fille fit encore :

— Alors, à tout à l'heure, au déjeuner.

Il se frappa le front d'un geste rappelant une chose oubliée :

— A propos, non, je ne rentrerai pas déjeuner, pas aujourd'hui. J'ai précisément beaucoup de choses à faire, et il se peut même que je n'arrive qu'assez tard pour le dîner.

Madeline eut une physionomie dépitée :

— Comme cela, je ne pourrai ni te voir ni te parler avant la soirée; tu ne seras plus à moi, comme maintenant. Moi qui comptais sur cela pour me redonner du courage! Enfin, j'espère que tu te rattraperas demain et les jours suivants, parce que tu sais, petit père, tu es nécessaire à mon existence.

Il fit un soubresaut involontaire, sentant une morsure profonde en plein cœur :

— Nécessaire, petite Line?...

Un sourire courut à travers les traits de l'enfant, tandis que ses lèvres se réunissaient, plissées par une bouderie joyeuse :

— Oui, monsieur!... Ah! dame, c'est de l'égoïsme! Je te voudrais tout à moi, rien qu'à moi!... Au revoir,

alors, à ce soir seulement, père chéri, à ce soir, et surtout pas de fatigues!... Ah! ces vilaines affaires qui te prennent tout entier, si tu savais comme je les déteste! Comme je voudrais nous voir moins riches et moins séparés; ce serait si gentil de vivre là tous ensemble, bien unis, bien à nous, à nous aimer et à n'avoir personne autour de nous pour nous en empêcher!... Mais, chut! voilà que je dis des bêtises! Qu'est-ce que maman et Paule diraient si elles m'entendaient?... Il leur faut le monde, à elles, et tant d'argent!... On serait si heureux sans cela!... Allons! tu sais, pas d'ennuis, pas de tracas!...

Elle disparut, le laissant comme ébloui dans un tourbillon de paroles et de rires qui sonnaient autour de lui.

Sa tête se pencha un peu en avant, ses prunelles devinrent brusquement humides, et il balbutia, le cœur serré :

— La chère,... chère petite!...

Il sembla qu'il eût secoué l'écrasant fardeau de la nuit et l'eût rejeté loin de ses épaules, quand il sortit, encore poursuivi par les derniers mots de tendresse :

— Pas d'ennuis, pas de tracas!...

De l'espoir remontait en lui :

— Est-ce qu'elle me porterait bonheur?... Est-ce que je vais pouvoir trouver quelque chose qui me sauve?...

Si elle avait su! Mais comment aurait-elle jamais pu se douter, soupçonner la profondeur de l'abîme? Elle allait, ses fragiles babioles entre les mains, murmurant :

— Pauvre père, comme il sera heureux ce soir, quand il nous verra dans nos belles toilettes!

Et, malgré sa timidité, ses peurs en songeant au menuet, à la pavane, il lui semblait que jamais le soir n'arriverait assez vite, tant elle avait hâte, sacrifiant

ses propres appréhensions, de voir la joie satisfaite qui illuminerait la figure de son père, lorsque les quatre couples évolueraient au milieu du salon.

Tra la la la la! Tra la la la la! L'air dansait dans sa tête, tandis qu'elle glissait en cadence sur le parquet ciré, esquissant le pas qu'elle devait faire.

— Mademoiselle, où doit-on placer ce gros meuble-là?

C'était Frantz, désignant un bahut que deux ouvriers portaient péniblement.

Déjà, ne lui laissant pas une minute pour réfléchir, pour songer un peu à elle-même, ses occupations la ressaisissaient; elle répondit, indiquant une porte placée à côté d'une autre :

— Par ici, tenez, là, dans ma chambre. Et surtout pas de bruit, afin de ne point réveiller ma sœur, qui dort dans la chambre voisine.

Paule ne dormait plus.

Ses yeux venaient de s'ouvrir, et, immédiatement, perçant la pénombre de la pièce close aux rideaux retombant devant la fenêtre, se dirigeaient vers la toilette qu'elle devait mettre le soir, toilette qu'elle avait examinée pli par pli, ruban par ruban, lé par lé, avant de s'endormir, et qu'elle avait fait placer de manière à la voir, sans bouger de son lit, dès qu'elle se réveillerait.

Pour elle aussi le grand jour était arrivé, et une joie de triomphe soulevait sa poitrine de longues ondulations régulières, car elle touchait enfin au complet bonheur rêvé, bonheur reposant à la fois sur l'orgueil et sur l'amour. Ah! comme le soir allait encore être long à venir! Toute cette journée à occuper, journée qui lui paraissait interminable avant même d'avoir co·mencé.

Paresseusement, un coude au creux de l'oreiller, l tête soutenue par sa main droite, elle s'attardait lit, laissant les idées joyeuses glisser une à une à t

vers son cerveau, et croyant les suivre de ses yeux demi-ouverts comme autant de pétales effeuillés de quelque merveilleuse et grisante fleur épanouie en son cœur, d'une magique rose d'amour.

A la dernière répétition, les mains de Marcel Lobénie avaient étreint les siennes plus tendrement encore que de coutume, et, en la quittant, juste au seuil de la porte, lorsque personne autre ne pouvait les voir ni les entendre, il avait enfin murmuré à son oreille la phrase qui décide et qui livre, la phrase d'aveu :

— Je vous aime.

Cette fois, c'était décidé; il avait parlé, et, toute la soirée, toute la nuit, les mots délicieux avaient chanté en elle leur musique enivrante.

Au réveil elle les retrouvait, en même temps qu'elle revoyait ce costume qui allait la rendre plus belle encore, irrésistible, et ses lèvres souriaient dans le mystère de la chambre, où régnait cette demi-nuit qu'elle prolongeait à plaisir, écoutant vaguement les bruits qui commençaient à emplir la maison et qui, tous, avaient pour cause, pour objet, la fête prochaine.

Dans l'excès de son contentement, il lui naissait une affection inaccoutumée, nouvelle, pour tous ceux qui l'entouraient, pour sa sœur qu'elle savait occupée en cet instant aux préparatifs de la soirée, pour son père parti dès la première heure à son bureau, et travaillant comme d'habitude, tandis qu'elle s'abandonnait sans remords à sa joie.

C'était à lui cependant, surtout à lui, à la fortune qu'il avait gagnée, à l'argent qu'il dépensait sans compter, qu'elle devait tout ce qui lui arrivait. Pour la première fois peut-être, sous cette influence toute neuve de l'amour lui faisant voir toutes choses en beau, elle éprouvait une réelle et sincère gratitude pour celui qu'elle n'avait jamais traité que comme un banquier, son banquier. Elle se promettait de se montrer plus

affectueuse, plus tendrement expansive avec lui, jouissant d'avance de son étonnement, lorsqu'il constaterait cette transformation.

Par les pièces, cependant, la besogne, activement poussée sous la surveillance de Madeline, avançait.

Les heures de la journée s'écoulèrent une à une, chacune apportant ce qu'elle devait apporter, sans que rien ne semblât devoir entraver ni faire manquer la fête qui se préparait; Paule et sa mère firent les dernières courses indispensables pour parer à quelques retards de fournisseurs; les salons se décorèrent de feuillages et de fleurs; le buffet s'installa; une marquise s'échafauda à gros bruit de marteaux au-dessus de la porte d'entrée dans la rue, barrant une partie du trottoir aux piétons et laissant retomber les plis de ses rideaux rayés de blanc et de rouge, pour l'admiration des voisins; un important déballage de chaises légères à bois dorés et à siège de satin cramoisi eut lieu sous le vestibule, encombrant pendant plus de deux heures l'escalier; les allées et venues du glacier et du pâtissier entravèrent tout l'après-midi la circulation; tout s'activa, à mesure que le soir approchait; avant le dîner, Madeline put encore passer une dernière revue générale pour s'assurer que rien ne manquait, que tout était en place, et la nuit arriva.

XII

Vers dix heures, les premiers invités commencèrent à se présenter rue du Rocher, et à onze heures l'orchestre faisait déjà danser de nombreux groupes.

Sur le seuil du premier salon, Mme Joseph Hudi entre ses deux filles, recevait les arrivants, tandis q le banquier, un peu pâle contre son habitude, m

très correct dans son frac de soirée, fleuri d'un bouquet à la boutonnière, allait de l'un à l'autre, s'occupant principalement des messieurs ayant passé l'âge de danser, qu'il conduisait lui-même, soit à une pièce d'où l'on pouvait assister au bal sans y prendre part, soit à son cabinet de travail transformé pour la circonstance en salle de jeu.

Il veillait à ce que chacun fût placé à sa convenance, présentait les unes aux autres les personnes qui ne se connaissaient pas, réunissait les amis, allait du buffet, où il s'assurait d'un coup d'œil que tout se passait convenablement, au piano, autour duquel se tenaient les musiciens avec leurs instruments.

Paule, malgré la préoccupation de sa toilette et les admirations qu'elle guettait sur la figure de ceux et de celles qui entraient, ne put s'empêcher de remarquer ces allées et venues de son père et d'en faire à mi-voix l'observation :

— Qu'a-t-il donc ce soir, papa, lui qui ne s'occupe jamais de rien?

Mme Hudin haussa placidement ses épaules étincelantes de diamants et dont l'épiderme satiné se moira d'ondulations brillantes sous l'éclat des lustres :

— Bah! laisse donc ton père; cela l'absorbe, et au moins il ne sera pas tout le temps après nous.

Mais Madeline avait, elle aussi, constaté dans la physionomie de son père quelque chose d'anormal, une expression contractée, tendue, qui l'inquiétait; et, ne pouvant bouger de son poste de cérémonie, oubliant parfois les compliments et les remerciements qu'elle devait adresser aux dames, aux jeunes filles qui venaient lui serrer la main, elle suivait de regards préoccupés les moindres mouvements de son père, se disant :

— Comme il est agité, et si pâle! Que peut-il avoir?

Depuis la veille, elle avait eu en l'examinant, en

songeant à lui, une sorte de pincement secret au cœur, de souffrance indéfinissable, comme si elle eût eu conscience que quelque chose le menaçait.

Cependant il lui avait affirmé le contraire, ce soir encore, lorsqu'il était rentré très tard, seulement à huit heures, pour dîner, et qu'elle l'avait interrogé, lui trouvant une physionomie inquiétante, relevant un contraste visible entre ses paroles rassurantes, ses affirmations de tranquillité et la nervosité inaccoutumée de ses gestes, avec, par instants, au fond de sa gorge, un léger tremblement.

Puis il n'avait pas mangé avec son appétit habituel, touchant à peine aux mets qu'on avait servis; elle le lui avait dit, demandant :

— Tu souffres, petit père; tu ne manges pas.

Il avait affecté alors de rire très haut et de répondre plaisamment :

— C'est par raffinement de gourmandise, vois-tu, pour mieux faire honneur au souper et donner l'exemple à nos invités.

Elle avait senti un désaccord encore là entre les mots et le ton dont ils étaient prononcés, malgré le désir de les articuler gaiement; on devinait une terrible tension de l'esprit occupé à toute autre chose, un effort de volonté pour cacher une souffrance mystérieuse, une préoccupation grave, et elle, qui ne parlait jamais au banquier de ce qui se passait à son bureau, au Comptoir Lutécien, avait osé questionner :

— Tes affaires vont bien?

— Très bien! Tout à fait bien!

L'affirmation fut rauque, impérieuse, comme eût voulu la faire violemment pénétrer dans l'esp de sa fille, pendant qu'une vague frayeur troubl une seconde ses yeux.

Pourtant, depuis cet instant, rien d'extraordina ne s'était passé; chacun avait gagné sa chambre p

s'habiller et se trouver prêt lorsque les invités arriveraient. Une seule chose avait attiré l'attention de Madeline, c'était cette recommandation faite par son père aux domestiques et entendue par elle seule :

— Dès que Jean sera là, vous me préviendrez.

Jean ?... Jean Prochas sans aucun doute. Peut-être quelque commission spéciale dont le banquier avait chargé son garçon de bureau avant de quitter le Comptoir, une réponse à quelque demande importante. Mais il n'y avait pas là motif à inquiéter Madeline; constamment, depuis que l'ancien commissionnaire était devenu garçon particulier de Joseph Hudin, celui-ci l'employait à des besognes semblables, et on était même assez habitué, rue du Rocher, à le voir arriver, souvent à l'heure des repas et entrer dans la salle à manger, son bicorne d'une main, tiraillant de l'autre son rebelle épi de cheveux que nulle pommade n'était parvenue à dompter.

Pourquoi ce soir, plus préoccupante, plus inquiétante surtout, cette idée de le voir la poursuivait-elle davantage? pourquoi surtout redouter d'apercevoir surgir soudain cette bonne figure réjouie, dont les yeux avaient quelque chose de la tendresse affectueuse, dévouée et soumise d'un bon gros chien fidèle, quand ils se fixaient sur elle?

Du reste, son père, en faisant cette recommandation, avait sa voix habituelle, l'intonation de tous les jours, et il fallait vraiment que son imagination fût folle de la pousser à y soupçonner autre chose que ce qui se passait si fréquemment et si simplement.

Maintenant l'animation du bal croissait, ne laissant plus aux jeunes filles ni à leur mère le temps d'observer les faits et gestes de Joseph Hudin.

Comme c'était à minuit que l'on devait danser le menuet, puis la pavane, les invités avaient tenu à se trouver au bal suffisamment avant pour pouvoir se

bien placer et goûter à leur aise ce spectacle annoncé d'avance et dont on disait merveille.

Dejà les quatre couples se trouvaient là, et chacun s'était extasié sur les adorables toilettes des huit jeunes filles, dont quatre, représentant les dames, portaient la chevelure poudrée ornée d'une couronne de roses et d'une aigrette blanche , s'alliant à leur costume Louis XV entièrement blanc, tandis que les cavaliers, pour se distinguer, avaient des toilettes en étoffe de soie à petits bouquets Pompadour, et sur leurs cheveux poudrés un coquet tricorne de velours noir, crânement posé un peu de côté.

Naturellement, elles étaient accablées d'invitations, et leurs carnets de bal se trouvaient entièrement couverts de noms.

Marcel Lobénie, arrivé parmi les premiers, ne quittait presque pas Paule Hudin ; on expliquait son empressement, en racontant que c'était grâce à lui que ces demoiselles étaient parvenues à apprendre et à répéter les danses de caractère pour lesquelles elles avaient revêtu ces costumes, surtout appropriés au menuet, mais qui forcément serviraient également pour la pavane, bien que cette dernière danse fût d'une époque antérieure.

Quelques instants avant minuit, les deux jeunes filles de la maison, Paule et Madeline, emmenaient dans leur chambre, pour les derniers préparatifs, Suzanne et Berthe Dornot, Laure Destenier, Jeanne, Alice et Lucie Fontan, accompagnées de Marcel Lobénie et de Spanzani pour voir si tout marchait bien et préparer l'entrée.

Personne ne remarqua cette disparition, Mme Hudin ayant profité du moment où avait lieu l'intermède artistique et musical.

Personne ne remarqua non plus que le directeur du Comptoir Lutécien était abordé dans la salle de j

par un domestique qui lui glissa un nom à l'oreille.

Il maîtrisa une secousse nerveuse et fit, la voix un peu étranglée :

— Ah ! Il est là ?

— Dans l'antichambre, oui, monsieur.

— Bien. Qu'il attende : j'y vais.

Après un regard autour de lui, pour s'assurer que ni sa femme, ni ses filles ne pouvaient le voir, Joseph Hudin gagna l'antichambre.

Bien que Jean Prochas fût en partie masqué par les domestiques occupés au vestiaire à recevoir les personnes qui continuaient d'arriver et à leur donner des numéros contre la remise de leurs pardessus et de leurs manteaux, le banquier l'aperçut tout de suite et lui fit signe de venir le rejoindre dans un des angles de la pièce.

Immédiatement, avant même que son maître lui eût rien demandé, Jean, fouillant dans la poche de côté de son uniforme, en sortit une lettre qu'il présenta à Hudin.

Celui-ci la saisit d'un geste brusque, tous les traits tendus d'anxiété, mais il resta quelques secondes avant de se décider à l'ouvrir, examinant tour à tour l'enveloppe, où son nom était tracé, et la contenance du garçon de bureau. L'enveloppe était muette, impénétrable, rassurante ou inquiétante suivant la tournure des pensées qui agitaient le cerveau de celui qui la contemplait, fermée comme l'avenir; la physionomie de l'Auvergnat était toujours la même, placide, demi-souriante, pendant que ses yeux se promenaient avec une visible satisfaction et une admiration non contenue sur les toilettes, sur les épaules nues, sur le luxe de bijoux qu'on apercevait par la grande baie donnant sur le principal salon.

Le directeur du Comptoir Lutécien demanda :

— On ne t'a rien dit, en te remettant cette lettre ?

Arraché à sa contemplation, Jean saisit à pleine main sa mèche de cheveux, comme si elle l'eût aidé à faire jaillir les souvenirs de son gros crâne épais, et la tordit d'un vigoureux effort :

— On m'a dit comme ça, m'sieur le directeur, que c'était tout plein pressé.

— Ah !... pressé.

Hudin eut un recul de tout le haut du corps, en même temps que ses mains éloignaient instinctivement la lettre, comme s'il en eût redouté l'approche ; et entre ses sourcils froncés, un pli profond troua son front.

L'autre poursuivait :

— Qu'il fallait que ça vous soit remis avant demain matin, n'importe où que vous vous trouveriez !

— Hein ?... Avant demain matin ?... Avant demain matin !

Une plainte étouffée, un gémissement à peine retenu, et le banquier fit un mouvement étrange, une sorte de mouvement de fuite vers la sortie, après un regard circulaire balayant le monde autour de lui ; puis un sourire amer contracta ses lèvres, creusa les longues rides tombant de chaque côté de son nez, en voyant toutes ces figures épanouies, toutes ces faces heureuses, contentes, jouissant de son luxe, de sa fête.

Dans le salon principal un brouhaha général s'élevait, avec un grand remuement de chaises, de gais éclats de voix, des appels, et Jean Prochas, son bicorne pressé à deux poings en un geste d'extase contre sa poitrine, s'exclama presque tout haut :

— Voilà mam'selle !

Sortant du couloir à demi éclairé pour traverser l'antichambre, afin de gagner le salon, s'avançaient, sous la blanche lumière des becs électriques, les quatre couples de jeunes filles, précédés de Marcel Lobénie, superbe dans sa culotte courte et son habit rouge, étoilé d'une orchidée à la boutonnière, et suivis de

Spanzani faisant tout bas ses dernières recommandations à chacune des danseuses.

Jean Prochas, lui, ne voyait que Madeline, délicieuse dans ce costume tout blanc, qui eût paru une toilette de mariée Louis XV, sans les roses mousseuses couronnant la coiffure haute; elle marchait la dernière, appuyée à la main de Suzanne Dornot, qui, la sentant tout émue et tremblante au moment d'arriver au salon devant le public, la rassurait à mi-voix.

En tête, derrière Lobénie, qui faisait faire place, marchait Paule, exquise de cavalière impertinence sous le tricorne incliné sur l'oreille, éblouissante de beauté sous la poudre, et conduisant fièrement d'un geste ample et seigneurial la gentille Berthe Dornot, qui, la physionomie immobile, les yeux perdus devant elle, ne semblait rien voir, rien entendre, glissant dans un rêve, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait.

Ensuite, les deux sœurs, Alice et Lucie Fontan; puis Jeanne Fontan avec la jolie Laure Destenier, et fermant la marche, Suzanne Dornot avec Madeline Hudin.

Précisément à cet instant, surmontant son trouble et faisant sur lui-même un violent effort, le banquier se préparait à déchirer l'enveloppe pour lire ce qu'on lui écrivait; l'exclamation de Jean, le murmure d'admiration qui s'éleva subitement autour d'eux lui firent relever la tête, heurtant ses yeux au gracieux défilé.

Le front haut, imposante, en reine impérieuse prenant son rôle au sérieux, Paule ne regardait personne, les prunelles jetées au loin, impassible, le poing droit sur la hanche, s'appliquant à tenir de la manière la plus correcte de sa main gauche la main droite de Berthe Dornot élevée entre elles deux.

Elle ne rencontra pas les yeux égarés et troubles de son père; elle ne put comprendre l'ironie intense qui

semblait s'en dégager, à la voir ainsi passer, si hautaine, si glorieuse, si méprisante pour tous ceux, pour toutes celles qui l'entouraient, la contemplaient, la jalousaient ou l'admiraient.

Il retint un rire bizarre, rire de colère, rire de désespoir aussi, qui gronda étrangement au fond de sa gorge et vint expirer sur ses lèvres.

Mais déjà elle était passée, et les couples suivants survenaient, les jeunes filles pinçant entre deux doigts de leur main gauche un pli de leur robe blanche, l'autre main tenue à une certaine hauteur, le bras élevé et arrondi en une courbe charmante par le cavalier mutin, au tricorne coquet, s'essayant à son rôle d'homme avec une moue sérieuse des lèvres.

Et ce fut le tour de Madeline d'approcher, Madeline, adorable, presque plus jolie, plus séduisante pour certains que son altière sœur, Madeline, la robe entre ses fins doigts gantés, obéissant à son cavalier Suzanne Dornot.

Mais, tout en s'étudiant à calquer son pas sur celui de sa conductrice et à suivre le mouvement de la danse, dont les premières mesures retentissaient déjà, annonçant que le couple de Paule et Berthe atteignait le seuil du salon, elle voyait autour d'elle ceux qui l'applaudissaient du geste, de la voix; ses yeux rencontrèrent ceux de Jean Prochas, grossis en boules, tirés par l'enthousiasme, et presque au même moment, au même endroit, d'autres prunelles qu'elle reconnut bien vite, malgré leur lueur assombrie.

Sa bouche articula :

— Père, cher père !...

La flamme dure, ironique, qui s'était fixée sur Paule s'éteignit, disparut, et ce fut un regard d'une douceur pénétrante, d'une infinie tendresse qui vint se croiser avec le regard bleu, si doux, si affectueux, si aimant de l'enfant; malgré lui, d'instinct, oubliant le papier

non lu, froissé à demi entre ses doigts, les mains du banquier se portèrent à son visage, s'appuyèrent à ses lèvres pour envoyer un baiser à l'adorée :

— Line !... Petite Line !...

Elle vit le geste, qui illumina ses traits d'un sourire; elle vit aussi le blanc de ce papier, qui jeta une ombre légère, rapide, sur sa joie, mais sans comprendre ce que cela signifiait, et dans l'absorbement du moment, dans la préoccupation du pas si difficile à retenir, de l'air de danse lui emplissant les oreilles et lui grisant le cerveau, sans pouvoir faire le rapprochement inévitable qu'elle eût certainement fait, en toute autre circonstance, après avoir vu Jean Prochas auprès de son père, et cette lettre entre les doigts du banquier. Non, rien de tout cela n'eut le temps d'arriver jusqu'à son esprit; elle n'entendit que Suzanne, qui murmurait :

— C'est à nous, Madeline, courage !

Puis Spanzani qui, les mains jointes par un applaudissement discret, ajoutait :

— Bravo! Bravo! Très bien!... C'est tout à fait cela!... A vous... La la la la la!... Attention!...

Les couples, glissant les uns derrière les autres, pénétrèrent jusqu'au milieu du salon, dans le centre des yeux braqués sur eux, et une ovation les accueillit.

Pour mieux voir, Joseph Hudin, resté derrière, avança la tête entre les épaules de deux de ses invités; il oubliait, suivant chacune des évolutions du menuet, ces saluts, ces croisements de bras, toute cette mimique délicieuse, à laquelle la beauté, la grâce, la fraîcheur des jeunes filles donnaient une incomparable séduction.

Le petit bruit sec de la lettre, froissée dans une involontaire contraction de ses mains, lui arriva tout à coup, dominant le large chant des instruments, la sau-

tillante mélodie, en même temps que ses doigts frémissaient au contact du papier.

Il se recula un peu, remarqua que personne ne l'observait, toutes les curiosités étant accaparées par le spectacle du salon, et, rapidement, ouvrant la lettre, la déploya pour lire ce qu'elle contenait, sous un des globes électriques de la salle à manger, où il se trouvait.

Deux lignes seulement, deux lignes sans signature.

Il les lut d'un regard, il les dévora d'une aspiration, sans avoir besoin de s'y reprendre, de chercher à déchiffrer le sens des mots, et, bien vite, referma le terrible avis, la poitrine soulevée d'une houle si formidable, qu'il lui sembla que son cœur allait éclater, que sa tête allait faire explosion, et que le sang rugit en torrent, charrié à travers l'aorte avec un bruissement de cataracte et inondant le cerveau.

Oh! il n'avait pas besoin de les relire, les mots épouvantables; ils s'étaient instantanément gravés en lui pour toujours, ineffaçables; il les portait maintenant comme un mal inguérissable, mortel, rapide.

Il n'eut qu'un mouvement pour cacher le papier, empêcher que personne ne le vît, ne le soupçonnât, et il le glissa dans le gousset de son gilet, appuyant la main dessus par précaution. Autour de lui, rien, personne pour l'observer; les garçons, le maître d'hôtel, occupés au buffet à préparer ou à servir les rafraîchissements, n'avaient rien remarqué, et toujours, dans le salon, la musique gaie, pimpante, les notes rieuses du menuet poursuivaient leur course, entraînant dans les mêmes ondes de plaisir tous ceux qui étaient là, acteurs ou spectateurs, tous, excepté lui, Joseph Hudin.

Il passa la main sur son front emperlé de sueur, se rapprocha d'un pas automatique du buffet et, saisissant une coupe de champagne glacé, avala son cont

d'un trait, sans trop savoir ce qu'il faisait, puis il en vida une autre, une troisième, et s'éloigna.

— Bigre! Une fameuse soif, le patron! ricana le maître d'hôtel, en clignant de l'œil aux garçons.

— Il a raison, après tout, c'est lui qui paye! observa un de ces derniers.

De nouveau, derrière un triple rang de spectateurs, dont aucun ne songeait à lui, Joseph Hudin regardait dans la direction du salon, presque inconscient, les prunelles brouillées. Des minutes avaient passé, et, à présent, les mêmes couples, qui venaient de danser le menuet, évoluaient lentement en des attitudes plus graves, sur un rythme lent et solennel : on dansait la pavane, cette danse majestueuse et fière, réservée autrefois aux gens de qualité, et où les danseuses, avec leurs mouvements de bras, leur manière d'étaler les jupes, semblent faire la roue comme des paons.

Paule triomphait complètement, attirant tous les regards, si impérieusement belle que nulle ne pouvait songer à lui disputer le succès.

Marcel Lobénie applaudissait bruyamment, tout en aidant Spanzani à surveiller les différentes phases de la danse et en se tenant près des danseuses, au milieu de la pièce, pour bien montrer qu'il était l'organisateur de cette partie de la fête et en recueillir le mérite; ainsi placé, il se trouvait constamment à côté de Paule, et celle-ci sentait sur elle le rayonnement de plus en plus subjugué de ses yeux.

Cette fois la conquête était complète, définitive, et lui, craignant peut être de se voir devancé par quelque autre enthousiaste, décidé aussi par ce triomphe, se disait à mi-voix :

— Demain, je viendrai faire ma demande!...

Tout le temps que dura la pavane, le banquier resta à la même place, comme hypnotisé, ses yeux ne paraissant pouvoir se rassasier du spectacle; mais, si on

avait pu en suivre l'invariable et fidèle direction, on aurait pu constater qu'ils ne se détachaient pas de Madeline, suivant ses moindres gestes, les plus insensibles expressions de sa physionomie. Pas une fois ils ne s'étaient attachés sur la victorieuse Paule; pas une fois ils n'avaient été chercher là-bas, au premier rang des chaises disposées le long des murs, au milieu de ses amies mondaines, la glaciale face d'idole de sa femme.

Toujours c'était Madeline qui le prenait, le retenait, d'une fascination si puissante, si exclusive, que, lorsque, les dernières mesures de la pavane éteintes, les quatre couples eurent disparu, au milieu des applaudissements et des acclamations, il lui parut que la nuit se faisait brusquement autour de lui, en lui, que tout s'évanouissait, mourait.

Il ne revint au sentiment qu'en sentant ses mains serrées par des mains amies, qu'en écoutant bruire à ses oreilles les félicitations de ses invités.

Un instant il avait eu l'intention de s'esquiver, de gagner sans bruit sa chambre, pour quelque mystérieuse besogne qu'il savait, besogne qui ne devait pas avoir de témoins et qui hantait son cerveau depuis qu'il avait reçu, depuis qu'il avait lu cette lettre.

D'abord le désir de voir les deux danses, où figuraient ses filles, l'avait retenu; ainsi il pourrait rassasier ses yeux de la vue de Madeline, s'emplir le cœur et l'esprit de son image, avant de se rendre là où il devait aller. Il avait remis son départ à ce moment, et voici qu'il ne pouvait plus partir, obligé de sourire, de répondre aux questions, aux compliments des uns et des autre étouffant sous une physionomie crispée et rieuse l'a goisse qui le torturait.

Puis, des enthousiastes ayant réclamé une rééditi du menuet et de la pavane, il fut convenu que l'on r commencerait, dès que les jeunes filles, qui avaie

regagné les chambres de Paule et de Madeline, seraient un peu remises de leur émotion et de leur fatigue.

Le banquier s'accorda encore un nouveau délai, avant de s'en aller; il voulait les revoir lui aussi, la revoir, elle surtout, et emporter avec lui ce doux et consolant souvenir; il croyait ainsi la perdre moins. Il se montra donc dans les groupes de causeurs, jetant un mot, une remarque, un rire; dans les salons où l'on dansait, complimenta un papa, une maman sur leur fils ou leur fille; dans la pièce où l'on jouait, paria pour l'un, pour l'autre.

On remarqua qu'il était très gai, d'une activité incessante, après avoir paru, durant quelques instants, triste ou fatigué, on ne savait au juste. Mais une dame ayant affirmé que c'était la préoccupation de voir réussir le petit intermède chorégraphique qui l'avait rendu ainsi, tout le monde acquiesça, reconnaissant que, en effet, c'était là un réel souci pour un maître de maison; certainement il était maintenant soulagé, plus à l'aise depuis le succès obtenu par ses filles, et rassuré sur l'accueil qui serait nécessairement fait à la seconde représentation de ces danses.

GUSTAVE TOUDOUZE.

(*A suivre.*)

LETTRES D'IVAN TOURGUENEFF

A MADAME VIARDOT

PUBLIÉES ET ANNOTÉES PAR E. HALPÉRINE-KAMINSKY

(*Suite*) (1)

XVII

Courtavenel, samedi 4 juillet 1849.

Bonjour, Madame. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui la lettre que vous m'avez écrite mardi ; je ne sais à quoi attribuer ce retard. Vous ne me dites pas si le *Prophète* marche maintenant avec plus d'ensemble, mais je crois que cela s'entend de soi-même. Vous verrez que vous irez à quinze représentations. Les offres (ou plutôt c'est mieux que des offres) de Liverpool sont très belles ; ces Anglais ne se refusent rien. Je continue à ne pas recevoir signe de vie de chez moi ; du reste, je me porte bien et suis fort content de mon sort. Le temps a été assez beau tous ces jours-ci.

J'ai reçu avant-hier la visite du docteur Fougeux. Nous avons fait une partie de billard, je l'ai promené en bateau. Je rame mieux que lui, qui cependant se vante d'avoir été dans son temps le meilleur canotier

(1) Voir la *Revue hebdomadaire* des 24 septembre, 1er et 8 octobre 1898.

de Bercy. Il a dû l'oublier depuis ce temps-là, car je suis loin d'être fort. A propos de bateau, il faut que je vous dise que malheureusement l'eau décroît beaucoup dans les fossés; elle fuit plus que jamais du côté de la fontaine, malgré la terre glaise dont on avait cru boucher le conduit. Il faudrait refaire la bonde, ce qui ne serait déjà pas si difficile, en l'entourant de pierres en forme de digue. Il faut aussi que je vous dise que les fossés n'ont pas été curés du tout; il y a énormément de vase au fond. Le père Négros me disait l'autre jour, en montrant le poing à un être imaginaire : « Ah! si l'on me volait comme on vole M. Viardot! » Il doit en savoir quelque chose. Du reste, les riches sont là pour être volés. Mais c'est que vous n'êtes pas encore riche pour pouvoir l'être en conscience. Je crains bien qu'à votre retour il ne soit plus possible de faire le tour des fossés; déjà, maintenant, il est assez difficile de passer par-dessous le pont du Diable, — c'est ainsi que j'ai surnommé le pont qui conduit à la ferme. Dans tous les cas, le grand Océan nous restera, — le côté des fossés qui longe la route à partir de la tourelle. J'ai reconduit M. Fougeux jusqu'à Blandureau. Il m'a appris que Mlle Laure ne pouvait pas me souffrir. Il paraît que l'on se fait des ennemis sans savoir pourquoi. Le docteur m'a invité de venir demain déjeuner chez lui.

Lundi.

J'ai déjeuné hier chez M. Fougeux. Il y avait M. Magi, que vous connaissez, qui m'a semblé un bon diable, bien tranquille; un docteur de Paris, dans le genre de M*** de Pétersbourg, et le frère de Fougeux ; il m'a fait penser à un autre frère, auquel il ressemble beaucoup. Fougeux nous a fait boire de vingt vins différents; vers la fin du déjeuner tout le monde parlait à la fois avec beaucoup de chaleur et avec cette

espèce de fièvre de répéter des choses parfaitement insignifiantes, qui s'empare d'une réunion de personnes se connaissant peu et se convenant encore moins, dont le vin a échauffé la tête. Chacun secoue son sac à lieux communs, ce qui produit beaucoup de poussière. Puis nous allâmes faire le tour des boulevards de Rozay; eh, eh! Rozay n'est pas déjà si laid! Le gros Fougeux est décidément un bon garçon, et puis il ne se prend pas au sérieux, ce qui est toujours fort agréable. Les gens qui se prennent au sérieux peuvent devenir de grands politiques, — de grands hommes, si vous voulez, — mais leur société est assez lourde à supporter. Gœthe l'a dit : *Ver sich selbst nicht zum Besten haben kann, gehört gewiss nicht zu den Besten.* Il y a une rivière à Rozay, cela m'a fort surpris. Je croyais qu'en Brie il n'y avait que des mares avec des joncs, mais sans eau.

Voici ce que j'ai lu depuis que je suis à Courtavenel :

1° Les deux volumes du *Manuel d'histoire*, de M. Ott. Ce M. Ott est un démocrate de l'école de M. Buchez, — un démocrate catholique. — Cette alliance hors nature ne peut produire que des monstres.

2° Une histoire russe, de M. Oustrialoff. Comment diable cette histoire-là se trouve-t-elle à Courtavenel? C'est détestable, mais cela m'a rafraîchi la mémoire sur beaucoup de dates et de faits.

3° L'*Histoire du moyen âge,* de Rotteck. Indiciblement mauvais. Libéralisme éventé, nauséabond et faux. Style emphatique et plat. Des gens de cette espèce finissent par devenir des membres de la *droite* d'un parlement de Francfort. Je ne dis pas cela pour Rotteck, — il est mort, — heureusement! Mais une foule de gens *ejusdem farinæ* lui ont malheureusement survécu.

4° Les *Lettres de lady Montague* (écrites en 1717). Livre charmant, plein de grâce, d'esprit et de fran-

chise, et qui fait aimer celle qui l'a écrit, malgré son extraction.

5° *Doña Isabel de Solis, novela historica*, de D. Martinez de la Rosa. J'ai lu ceci pour m'exercer dans la langue espagnole. Mais j'en demande pardon à vos compatriotes, si toute leur littérature contemporaine est de cette force-là... C'est enfantin. Il n'y a que les extraits des chroniques qui soient intéressants.

6° *Histoire de la guerre en Espagne depuis 1807*, par le général Sarrazin. C'est écrit avec clarté, mais la haine que ce Français porte aux Français est un peu trop violente pour être naturelle. Le général S... me fait tout l'effet d'un gredin.

7° *Mémoires* de Bausset, *sur Napoléon*. C'est l'ouvrage d'un valet de chambre distingué, — si un valet de chambre peut l'être. — Des faits intéressants.

8° Traduction des *Géorgiques* de Virgile, par Delille. Je ne sais plus si c'était M. Martin ou M. Nisard qui l'avait louée en ma présence. Je n'ai pu l'achever ; c'est vraiment trop fade, et puis ces alexandrins coulent avec une facilité dégoûtante ; c'est fluide et insipide comme de l'eau. L'original n'est pas une merveille non plus ; toute cette littérature latine est factice et froide, une vraie littérature de littérateur.

9° La *Pucelle*, de Voltaire ! Eh bien ! savez-vous qu'en général c'est très ennuyeux, surtout la partie qui est censée ne pas devoir l'être ? Mais de charmants mots, des allusions hardies et spirituelles, des railleries sanglantes révèlent le maître.

10° Un gros ouvrage de M. Damas Hinard sur Napoléon. Une compilation de tous ses jugements sur les événements, les personnes, les choses. Quelle grande et forte organisation que ce Napoléon, quelle force de caractère, quelle suite et quelle unité dans la volonté ! Et en même temps jamais homme n'appartint plus au passé. Il le résume complètement, mais il tourne le dos

à l'avenir, à cet avenir qui se débat encore et qui se débattra longtemps sous les chaînes qu'il lui a forgées. La monarchie se mourait en Europe : il a organisé l'autorité, le gouvernement, ce hideux fantôme, qui, impuissant à produire, vide et bête avec le mot *Ordre* à la bouche, une épée dans une main et de l'or dans l'autre, nous écrase tous sous ses pieds de fer. Saperlotte ! quelle image orientale ! Excellente transition pour arriver au

11° *Coran*. Je viens de le commencer. Il y a de la grandeur et du bon sens dans ce livre ; mais je prévois que la boursouflure orientale et le vague de la langue prophétique m'en dégoûteront bientôt.

Vous voyez qu'après tout je n'ai pas perdu mon temps ; car tous ces livres susnommés, je les ai, non pas parcourus, mais lus, ce qui s'appelle lus. A propos de livres, il faut que Viardot sache que je lui ai arrangé sa bibliothèque, *que es un primor*. De son côté, Jean (1) ne fait que frotter, laver, nettoyer, huiler, épousseter, balayer et cirer du matin au soir. Ah ! si le jardinier lui ressemblait !

XVIII

Mardi.

Vous ignorez probablement, mais vous le saurez quand je vous le dirai, que je ne me couche jamais avant minuit. Eh bien ! hier, j'allais quitter le salon, quand j'ai tout à coup entendu deux profonds soupirs bien distincts qui ont retenti, ou plutôt passé comme un souffle à deux pas de moi. Sultan (2) était couché depuis longtemps, j'étais parfaitement seul. Cela m'a

(1) Domestique de M. et Mme Viardot.

(2) Le vieux chien de chasse de M. Viardot.

donné une légère horripilation. En traversant le corridor, je me suis demandé ce que j'aurais fait si j'avais senti une main tout à coup saisir la mienne : et j'ai dû m'avouer que j'aurais poussé un cri d'aigle. On est décidément moins brave la nuit que le jour. Je voudrais savoir si les aveugles ont peur des revenants. Avant de me coucher je fais chaque soir une petite promenade dans la cour. Hier je me suis placé sur le pont et j'ai écouté. Voilà les différents sons que j'ai entendus :

Le bruit du sang dans les oreilles et de la respiration.

Le frôlement, le chuchotement continuel des feuilles.

Le cri des cigales; il y en avait quatre dans les arbres de la cour.

Des poissons venaient faire à la surface de l'eau un petit bruit, qui ressemblait à un baiser.

De temps en temps une goutte tombait avec un petit son argentin.

Une branche se cassait; qui l'avait cassée?

Ce bruit sourd... sont-ce des pas sur la route? Est-ce le murmure d'une voix?

Et puis tout à coup le soprano suraigu d'un cousin, qui vient vous tinter à l'oreille...

A propos de cousins, les rougets me dévorent cette année. Depuis quelques jours j'en suis plein, et je me gratte à haute voix.

A propos, ou non, au contraire, cela ne fait rien. Il faut que je vous dise qu'ayant trouvé sous le tapis vert du piano votre gros livre de musique, je me suis permis de l'ouvrir et de le parcourir. Malheureusement ma main droite ne joue pas assez bien du piano pour pouvoir me donner, ne fût-ce qu'une idée de la mélodie; cependant j'ai tâché de déchiffrer certains morceaux que vous ne nous avez jamais chantés. Autant que je puis en juger, vous avez été distinguée de tous temps; mais ce que vous faisiez auparavant était bien

moins franc. — P. e. je trouve la première phrase de l'*Hirondelle et le prisonnier* charmante : « Hirondelle gentille, qui voltige à la grille du cachot noir, vole, vole sans crainte, autour de cette enceinte. » C'est très bien jusqu'ici ; mais « j'aime à te voir »..... ça me reste dans le gosier comme un os ; j'ai beau le chanter en voix de poitrine, en voix de fausset, en fermant les yeux et en inclinant un peu la tête sur l'épaule, comme on fait quand on veut juger avec impartialité : impossible ! Il y a surtout cet *ut* qui me désole. J'ai même essayé de le remplacer : impossible, toujours aussi impossible ! Et le commencement de la phrase est si joli ! C'est égal, je préfère *La Luciole*, ou *Marie et Julie*, ou *La nuit et le jour*. De qui sont les paroles intitulées *Songes ?* Il y a là trois vers qui me plaisent bien :

Où languissante et blessée
On voit dans l'onde glacée
Tomber la biche aux abois.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble voir les grands arbres bruns, la terre couverte de givre, les feuilles mortes jonchant l'allée, et la surface du petit étang immobile, la biche qui tombe sur le bord et les chiens qui arrivent de loin et dont les aboiements retentissent joyeusement dans l'air clair et sec. — Allez-vous composer, cette année-ci ? J'ai essayé deux ou trois fois de faire des paroles, mais, hélas ! mon Pégase n'est plus qu'un vieux cheval couronné qui ne peut faire un pas. L'autre jour je vois un corbeau gris dans les champs ; l'aspect de ce compatriote m'émeut ; je lui ôte mon chapeau et lui demande des nouvelles de mon pays. En vérité, j'étais presque touché. Tiens, me dis-je, faisons une jolie petite pièce de vers là-dessus. Quelque chose de simple, de gracieux ; enfin faisons du Béranger, quoi ! Je me suis battu les flancs

pendant deux heures sans pouvoir seulement rimer deux vers. Enfin le désespoir m'a pris, et voici ce dont je suis accouché :

Corbeau, corbeau,
Tu n'es pas beau,
Mais tu viens de mon pays :
Eh bien ! retourne-z-y.

Je doute fort que vous mettiez cela en musique.

En fouillant dans les cahiers de musique, j'ai trouvé deux cahiers où il n'y en avait point : c'étaient des poésies russes copiées par vous et le commencement d'une grammaire. Ça m'a semblé bien drôle tout de même. Seriez-vous encore en état de lire ce que vous y avez écrit ? C'est à Vienne, n'est-ce pas, avec M. Sollogoub (1), que vous vous êtes occupée de cela?

Vy ponimaïeté po Rousski? ili oujé pozabyli (2)?

Voyons : qu'est-ce que c'est que cela?

Je bavarde aujourd'hui comme une pie restée vieille fille... A propos, savez-vous que j'ai lu dans les lettres de lady Montague qu'en Turquie une jeune fille, morte fille, est censée se trouver dans un état de réprobation, la femme étant sur terre pour faire des petits? Voyez-vous, le bon et le mauvais, c'est comme l'Orient et l'Occident : ce qui est à l'Orient ici est à l'Occident plus loin : c'est selon le point où l'on se trouve.

Ainsi donc Mlle Antonia (3) est devenue depuis hier Mme Léonard (4). Ah! vous ne pourrez plus la faire manger à table plus qu'elle ne l'aurait voulu ! Je ne pouvais m'empêcher de rire sous cape quand je vous voyais prendre un air grave pour lui faire avaler le reste d'une côtelette : Mme Pauline Viardot :

(1) Il s'agit probablement du romancier russe de ce nom.

(2) Phrase en lettres russes qui signifie : « Comprenez-vous le russe ? ou l'avez-vous oublié ? »

(3) Cousine germaine de Mme Viardot.

(4) Léonard, célèbre violoniste.

« Antonita, *vamos*... » — Mme Garcia (avec beaucoup de précipitation et d'énergie) : « *Come, come, tu no comes nada.* » — M. Sitchès (1) (en secouant un peu la tête) : « *Es menester comer, hija.* » — Mlle Antonia (avec vivacité) : « *Sea por el amor de Dios, padre.* » — Mais je babille trop. A demain.

Mercredi soir.

Imaginez-vous ce qui m'arrive! J'avais l'intention ce matin d'achever cette quatrième page et de vous envoyer la lettre (d'autant plus qu'il y a une semaine que je vous ai écrit pour la dernière fois). Voilà tout à coup qu'on annonce le frère de M. Fougeux, qui vient s'installer ici jusqu'à cinq heures! Et moi, stupide, au lieu d'envoyer tout bonnement cette lettre inachevée (elle n'est déjà pas mal longue), je n'en fais rien, je remets à demain. Cette quatrième page m'a retenu; pourquoi? je ne le saurais dire. Enfin, je vous en demande pardon, et pour vous prouver la sincérité de mon repentir, je m'engage à écrire une feuille de plus! Mais grand maladroit que je suis! je deviens stupide, ma parole d'honneur! Comme si c'était une tâche pour moi que de vous écrire... Allons, allons, je patauge, je m'embrouille, qu'on me jette à la porte et qu'il n'en soit plus question. Mais je rentre par la fenêtre et je continue.

Je commence par vous remercier mille fois pour votre charmante lettre; je l'ai lue et relue. Je vous avoue que je n'aurais pas été fâché de vous voir faire Fidès en Italien; mais quand on est gueux comme Job, on ne peut pas penser à des excursions en Angleterre!

Ah! M. Louis Blanc... mais c'est un charmant homme, et je vais relire ses livres. Fidès est donc allée a[illegible] nues, tant mieux, tant mieux. J'en suis bien conte[illegible], parole d'honneur... Attendez, je vais me lever et fa[illegible]

(1) Le frère de Mme Garcia.

une cabriole en signe de réjouissance. Voilà qui est fait.

Vous avez la bonté de me demander des nouvelles de ma santé; je me porte à merveille et je prie Dieu de veiller sur vous! Oh oui, soyez bien portante, soyez heureuse, gaie, contente, admirée, aimée, célèbre : je sais bien que vous êtes tout cela, mais cela ne m'empêche pas de me donner le plaisir de vous le souhaiter...

Attendez : je vous ai énuméré tous les ouvrages que j'ai lus; mais vous me demanderez peut-être si je n'ai fait que lire. Madame, j'ai fait une comédie en un acte (1); Madame, je vous jure par les mânes de mes ancêtres, qui étaient probablement laids comme des boucs et puants comme des singes, que j'ai écrit, copié et expédié une comédie en un acte, une comédie de cinquante pages! Et la traduction? direz-vous (2). Ah! voilà. Imaginez-vous qu'en partant pour Courtavenel, au lieu du cahier qui renferme ma première comédie, j'en emporte un autre! Ç'a a été même, je vous l'avoue, la *seconde* raison de mon voyage à Paris; je voulais rapporter le bon cahier. Mais, à mon grand étonnement, j'appris, rue Laffitte, n° 11, que Mme Sitchès avait emporté les clefs de son appartement à Bruxelles, à telles enseignes que je dus me promener tout le jour, mon chapeau gris sur la tête, ce qui faisait sourire les passants qui me prenaient pour un rapin vieux et gras. N'ayant pas de cahier, je ne puis faire de traduction; mais dans cinq ou six jours, — après le retour de Mme Sitchès, — j'irai à Paris pour vingt-quatre heures et je rapporterai le cahier. Je serais allé à Paris rien

(1) *Un déjeuner chez le maréchal de la noblesse,* la seule comédie n un acte de Tourgueneff datée de 1849.

(2) Allusion probable à la traduction, faite par l'auteur en collaboration avec Louis Viardot, du *Commensal,* comédie en deux actes, crite en 1848, et parue en français sous le titre primitif de *le Pain 'autrui* dans le volume : *Scènes de la vie russe.* (Paris, 1858.)

que pour cela, mais j'ai encore autre chose à y faire.

Et mon argent qu'on s'obstine à ne pas m'envoyer!

Pour en revenir à M. Fougeux frère, il faut avouer que jamais personne ne m'a scié le dos comme lui; il a fini par me réciter par cœur des fragments de Rousseau et de La Bruyère. « Monsieur, me disait-il, remarquez cette phrase : Un trône était indigne d'elle »; et il la répétait quarante fois. « Voilà une idée; on sait à quoi s'en tenir. Voilà une idée enfin. Voilà une idée. » Je finissais par lui achever ses phrases; mais il les reprenait. Pourquoi se donne-t-on tant de peine d'être bête? C'est vrai : je crois que personne n'est bête naturellement. Mais à force d'art on parvient à tout. J'ai vu le moment où il allait rester dîner. C'est que je dîne, savez-vous? Comment? je n'en sais rien. Mais je dîne, et très bien. J'espère bien le savoir un jour, quand j'aurai de l'argent. Dites-moi : votre costume de Fidès (je ne parle pas du premier) est le même qu'à Paris, n'est-ce pas?

Vous avez raison dans ce que vous dites à propos de votre buste; cependant un sculpteur de talent pourrait en faire une belle chose. Si l'on fait des lithographies ou des gravures des Fidès à Londres, rapportez-les. Je serais bien content de recevoir une lettre de Chorley (1). *Et vous êtes bien bonne* de me dire ce que vous me dites.

Jeudi.

Il a fait un orage cette nuit avec de grands coups de tonnerre; le feuillage des arbres est encore tout troublé, pour parler à la Chénier; l'air est rafraîchi et extrêmement doux. Je m'attends à recevoir aujourd'hui un lettre de M. et Mme Sitchès qui m'annonce leur arrivée. Courtavenel n'a jamais été aussi propre, grâc

(1) Critique musical de l'*Athenæum* de Londres.

aux soins paternels de Jean. Il paraît que Mlle Berthe (1) va venir aussi.

Un levreau d'une assez jolie taille s'est noyé avant-hier dans les fossés. Comment et pourquoi? C'est ce qu'on ne saurait dire. Se serait-il suicidé? Cependant, à son âge, on croit encore au bonheur. Du reste, il paraît qu'on a vu des exemples d'animaux se suicidant. Il paraît qu'un chien s'est noyé exprès en Angleterre, — mais en Angleterre cela se conçoit. Je ne devrais pas médire de ce pays-là, après tout; je crois qu'on vous y aime. Le nom de Mme Jameson ne m'est pas inconnu; je crois qu'elle fait des romans historiques. Ne trouvez-vous pas que la remarque suivante, faite par lady Montague, en 1717, à Paris, est encore juste maintenant :

« Very commonly the entrance of a gentleman or a lady into a room is accompanied with a grin, which is designed to express complacence and social pleasure, but really shews nothing mare than a certain contortion of muscles that must make a stranger laugh. The French grin is equally remote from the chearful serenity of a smile and the cordial mirth of an honest English horse-laugh. »

On peut remarquer la même chose quand deux personnes se quittent ou s'abordent dans la rue; le changement subit de la contenance me frappe toujours. Du reste, tout le monde le fait (les Anglais exceptés), moi tout le premier. Or, voyez ce que peut l'influence de l'homme! Le chien, qui est l'animal qu'il a le plus corrompu, a fini par imiter ces contorsions affectées et ridicules; je suis persuadé que la manière dont ces animaux s'abordent n'est pas dans leur nature; c'est le fruit de la civilisation. Mais les imitateurs ayant la rage d'outrer toujours, au lieu de sourire en montrant

(1) Belle-sœur de Mme Viardot.

les dents et clignant des yeux, eux... Je n'ai pas besoin d'achever : rappelez-vous le dessin hardi de votre frère.

A propos de votre frère, dites-lui que je lui serre la main bien fortement. Dites-lui surtout qu'il faut être de bonne humeur, ne fût-ce que pour la santé, quitte à briser quelque meuble de temps en temps. Sait-il déjà *speak english?* Et l'allemand? Il l'a probablement abandonné! Sans cela je lui dirais que ce n'est pas pour rien qu'on dit *Gold verdienen;* car *verdienen* vient de *dienen* (1).

Je fais tous les jours une grande promenade avant dîner, accompagné de Sultan. Je crains bien que cette année il n'y ait moins de gibier que les années précédentes. Les grandes pluies du mois de juin ont fait beaucoup de tort aux couvées. Je trouve souvent des couples de perdrix sans petits. Savez-vous que les perdrix jouent très bien la comédie? Elles savent très bien feindre d'être blessées, de pouvoir voler à peine, elles crient, elles piaillent, le tout pour attirer le chien après elles et le détourner de l'endroit où se trouvent les petits. L'amour maternel a failli coûter bien cher avant-hier à l'une d'elles : elle a si bien joué son rôle que Sultan l'a happée. Mais comme c'est un *perfect gentleman,* il n'a fait que l'humecter de sa salive et lui ôter quelques plumes; j'ai rendu la liberté à cette mère courageuse et trop bonne actrice. Ce que c'est cependant que le théâtre! Voilà un acteur qui m'émeut, qui me fait verser des larmes; il se met à pleurer lui-même, et me fait rire peut-être. Et cependant, s'il ne fait que *jouer,* que *feindre,* je ne crois pas qu'il puisse m'émouvoir complètement ; il faut, à ce qu'il paraît, un certain mélange de nature et d'art... Vous devez le savo[ir]. Eh bien, non, vous ne le savez pas, ou du moins vo[us] ne sauriez l'expliquer, malgré que vous soyez « tl

(1) *Gold verdienen,* gagner de l'argent (ou de l'*or* — *gold*); *ve[r]dienen* — gagner; — *dienen* — servir.

subtlest tragedian of the world ». Décidément on ne fait très bien que ce dont on ne peut se rendre entièrement compte; c'est pour cela qu'il vous arrive de courir après vous-même. En poussant cette maxime jusqu'au paradoxe, on peut dire que pour bien faire quelque chose, il ne faut pas le savoir.

Le facteur est venu, et pas de lettre de Paris. Ce sera alors pour demain. Sur ce, je vous salue tous tant que vous êtes, à commencer par Viardot. Que Dieu vous bénisse et veille sur vous. Je vous serre bien cordialement la main. A revoir.

Votre tout dévoué

Iv. TOURGUENEFF.

XIX

Courtavenel, jeudi matin, 12 juillet 1849.

Me voilà donc à Courtavenel, sous votre toit ! Nous sommes arrivés ici hier soir, par un temps superbe. Le ciel était d'une sérénité admirable. Les feuilles des arbres avaient un éclat à la fois métallique et huileux, la luzerne paraissait frisée sous les rayons obliques et rouges du soleil. Il y avait une foule d'hirondelles au-dessous de l'église de Rozay; elles se posaient à chaque instant sur les ferrures de la croix, en ayant soin de tourner leur poitrine blanche du côté de la lumière. J'espérais une lettre et je regardais le long de la rue pour voir si le facteur ne m'en apportait pas une. Mais il n'y avait que le journal d'arrivé.

Courtavenel me paraît assez endormi; l'herbe avait poussé sur les petits chemins de la cour; l'air dans les chambres était très enroué (je vous assure) et de mauvaise humeur; nous le réveillâmes. J'ouvris les fenêtres, je frappai les murailles comme je vous le vis

faire une fois; j'apaisai Cuirassier (1), qui, selon son habitude, s'élançait sur nous avec la férocité d'une hyène, et, quand nous nous mîmes à table, la maison avait déjà repris son air bienveillant et hospitalier. Ce matin, le parc est aussi riant que jamais, et les joncs dans le fossé se balancent aussi agréablement que toujours, sans se douter que dans peu de temps ils vont être impitoyablement arrachés et leur cendre livrée au vent. Le messager a déjà reçu les ordres concernant le bateau. Ainsi me voilà donc de nouveau à Courtavenel, et dès après-demain j'y vais rester tout seul avec Véronique (2). Si j'allais l'épouser, pour la récompenser de ses services, vu que toute autre monnaie n'est pour moi qu'une chimère à l'heure qu'il est!

Je veux travailler, je vous jure que je veux travailler. Aujourd'hui nous allons, avec M. Sitchès, pêcher des tanches à Maisonfleurs (3). Nous nous assiérons à l'ombre du grand chêne, et naturellement nous penserons beaucoup à vous. Que faites-vous en cet instant? Probablement vous vous préparez à chanter. J'attends, nous attendons une lettre aujourd'hui; nous sommes tous bien impatients de savoir quelque chose de définitif sur le *Prophète*. Mais, voyons, n'admirez-vous pas la belle et grande feuille de papier que je prends pour vous écrire? Hein? M'avez-vous jamais écrit sur du papier pareil? Je ne sais pas ce qui m'arrive, je me sens un extérieur de rodomont... et, au fond, je suis un bien petit garçon, j'ai la queue entre les jambes et je suis assis très mesquinement et très piètrement sur le derrière, comme un chien qui sent qu'on se moque de lui et qui regarde vaguement de côté en clignant des yeux comme s'il y avait du soleil, ou plutôt je suis un peu triste et un peu mélancolique, mais

(1) Le chien de garde.
(2) La vieille cuisinière de Courtavenel.
(3) Petit bois près de Courtavenel.

cela ne fait rien, je suis tout de même bien content d'être à Courtavenel ; le papier vert saule de ma chambre me réjouit la vue, et je suis tout de même bien content. Mais je reprendrai ma lettre plus tard.

Cinq heures.

Nous revenons de la pêche avec cinquante tanches. Nous avons reçu votre petit billet. Cette fatigue se dissipera bientôt... Mais comment ? serait-il possible qu'on ne donnât pas le *Prophète ?* Je vous avoue que cela me chagrinerait, non pour l'argent que vous perdriez, mais parce que cela aurait l'air d'une reculade devant le succès de Mlle Sontag... Enfin, nous verrons. Portez-vous bien, voilà le principal. Je ne suis pas en train d'écrire ; nous allons dîner ; il fait un temps très charmant. A demain.

Vendredi, neuf heures du matin.

Voilà ce que c'est que de remettre. Le facteur est venu si tôt aujourd'hui qu'il m'a surpris dans mon lit. Je vous écris ces mots à la hâte. Les nouvelles que vous donnez sont loin d'être bonnes. Enfin, tous mes vœux vous accompagnent. Le bateau sera ici après-demain. J'envoie ci-joint un papier pour Viardot. Je me remettrai à écrire ce soir, à l'instant même une lettre immense ; aussi pourquoi le facteur est-il venu si tôt ? Au nom du ciel, soignez votre chère santé ! Courtavenel est charmant, nous allons le tenir dans l'état le plus coquet du monde. Je vais travailler comme un nègre ; vous aurez la traduction.

Au revoir, je salue tout le monde et je reste à jamais

Votre tout dévoué

Iv. TOURGUENEFF.

XX

Courtavenel, samedi 14 juillet 1849.

Bonjour, Madame, *und liebe Freundin*.

Il fait toujours un temps splendide. Nous nous portons tous très bien et nous pensons beaucoup à vous; voici tout ce qu'il y a de nouveau à Courtavenel. Ce que vous nous dites du *Prophète* nous a fait beaucoup réfléchir... Nous nous sommes entretenus là-dessus avec beaucoup de gravité. Pour ma part, je suis persuadé qu'on vous le fera chanter une douzaine de fois, et que vous ne reviendrez pas si tôt que vous le dites, je vous jur que je le désire de tout mon cœur; vous êtes capable de ne pas y croire, mais je vous l'assure. Il faut que vous fassiez courir les Anglais; il faut qu'ils vous applaudissent à tout rompre, qu'ils disent de leur voix de gorge : *She is wonderful; quite extraordinary. Oh yes, oh yes!* Tout cela est nécessaire, et quand vous viendrez à Courtavenel, après tous vos triomphes, vous jouirez doublement et du beau temps et de la propreté de vos fossés, et du bateau, et de la fameuse traduction que vous savez... Voilà ce que j'appelle parler le langage de la raison.

Merci pour votre charmante description de la Linda. Il faut, voyez-vous, que vous enfonciez aussi cette étoile rétrospective, cette renommée de conserve ; je ne l'ai jamais entendue cependant.

Hier, après souper, il y a eu une discussion politique des plus fougueuses entre Don Pablo (1) et sa femme. Elle attaquait Espartero (2), lui le défendait assez mal, faut l'avouer, plutôt par des *Que sabes tu!* et *Calla*

(1) M. Sitchès.
(2) Général espagnol.

majadera, que par des raisons solides... Mais la petite femme était terrible... Savez-vous que c'est un grand enfant gâté que votre oncle? Ils ont l'intention de partir après-demain, et je vais rester seul.

C'est drôle, seul à Courtavenel, dans cette grande maison... Nous attendons Jean demain.

Tous ces jours-ci le temps a été très beau, mais il a fait un grand vent qui, de temps à autre, devenait très fort et très persistant. L'agitation qu'il produisait dans les feuilles allait très bien aux peupliers ; ils étincelaient très fièrement au soleil. Il faut vous dire que j'ai remarqué une chose : c'est que le peuplier immobile a l'air très écolier et très bête, à moins que ce ne soit le soir, sur le fond rose du ciel, quand les feuilles paraissent presque noires... mais, dans ce cas-là, tout doit se tenir coi, il n'y a que les feuilles au sommet des arbres qui ont la permission de se remuer un peu.

A propos, je me suis amusé à découvrir dans les environs des arbres ayant de la physionomie, de l'individualité, et je leur ai donné des noms ; à votre retour je pourrai vous les montrer, si vous le désirez. Il y a le marronnier de la cour, que j'ai surnommé *Hermann,* je lui cherche sa *Dorothée*. Il y a un bouleau à Maisonfleurs, qui ressemble beaucoup à *Gretchen;* un chêne a été baptisé *Homère,* un orme *l'aimable vaurien,* un autre *la vertu effarouchée,* un saule *Mme Vanderborght*.

Lundi 16.

Nous nous attendions à recevoir des lettres aujourd'hui, mais non. Cela nous fait croire que les répétitions ont probablement commencé, et que vous ne voulez pas nous écrire avant qu'il y ait quelque chose de définitif. Votre santé est parfaitement et entièrement rétablie, n'est-ce pas?

M. et Mme Sitchès ne partent que demain. Jean est

arrivé hier soir avec Comorn (1). Ce matin, nous nous sommes levés tous à trois heures et demie pour aller pêcher. Nous avons pris à nous deux 118 poissons. M. Sitchès 80, moi 38. Nous avons vu le soleil se lever derrière le bois. On peut ne pas être vertueux et trouver du plaisir à voir un lever de soleil. Il y eut un moment charmant ; nous étions placés près du chêne, à gauche ; je lève les yeux, il était éclairé par en dessous, le soleil était encore bien bas. C'était très joli et très original. Cela n'a duré qu'un instant... En général, je trouve que les arbres éclairés ont quelque chose de fantastique et de mystérieux qui parle à l'imagination. C'est pourquoi j'aime beaucoup les illuminations dans un jardin... Mais, assez parler d'arbres comme cela.

Le bateau est arrivé ! Il est moins élégant que je ne l'avais cru ; mais il n'est pas mal. Je viens de m'exercer à ramer pendant deux heures... je commence à m'y faire. Il faut, comme pour nager, des mouvements réguliers et pas violents... J'ai fait faire à M. et Mme Sitchès cinq fois le tour des fossés ; puis j'ai promené Sultan, qui n'a pas paru prendre un grand plaisir à ce genre d'amusement. Du reste, il se porte bien, il est gros et gras. Véronique ne peut le voir sans lui dire qu'il est un voleur, un grand voleur, mais il ne fait pas semblant de la comprendre. J'aime beaucoup à la mettre sur ce chapitre pendant qu'il est là. On voit très bien à sa figure, à sa manière modeste de s'asseoir, de détourner à demi la tête et d'agiter imperceptiblement la queue, sans qu'on l'appelle, qu'il sait parfaitement de quoi il s'agit... — « Voyez-vous, monsieur », me dit Véronique en s'animant beaucoup, « voyez-vous l'air de sainte nitouch qu'il se donne, eh bien, ce chien est un voleur, u très grand voleur, et on a beau le lui dire, il n'en rou

(1) Vieux cheval de M. et Mme Viardot.

git même pas (textuel); il est rusé, ce chien, ah! je crois bien. » Alors je m'adresse à Sultan et je lui répète ce propos de Véronique, mais c'est à peine s'il secoue les oreilles. — « Vous perdez votre peine, monsieur », continue Véronique, « ce chien n'a pas de conscience. » Pendant mes promenades, je le fais entrer dans les luzernes; avant-hier, il a pris une perdrix sur son nid. Sans lui faire de mal, je la lui ai reprise, et l'ai lâchée. Toutes les autres bêtes de la maison, les singes, les oiseaux, le chat, se portent à merveille.

Et demain la grande extermination des joncs. Demain je reste seul avec Véronique et Jean. Jean m'aidera dans la grande œuvre de destruction. A demain!

Mardi 17.

M. et Mme Sitchès sont partis ce matin pour Paris. Mais la croisade contre les joncs est remise à demain, à la demande de Jean, qui avait beaucoup à faire aujourd'hui. Me voici donc seul; eh bien, je ne vais pas m'ennuyer, j'en suis sûr. Je vais beaucoup travailler, ah! mais beaucoup. Par exemple, aujourd'hui je n'ai rien fait, j'ai flâné tout le jour... mais demain! J'espère bien recevoir une lettre demain.

Mercredi 18.

Eh bien, non, il n'y a pas de lettres... Pourquoi?... et je ne reçois pas de journaux anglais. J'ai été trop gueux pour pouvoir m'abonner. Patience! il faut espérer que tout va bien. Le facteur attend, il est encore venu une heure trop tôt; je dois terminer cette lettre. Mille amitiés à Viardot, à Manuel (1), à tout le monde.

Je vous serre les mains avec beaucoup d'affection, et que le ciel veille sur vous.

Soyez heureuse et portez-vous bien. Adieu.

Iv. TOURGUENEFF.

(1) Le frère de Mme Viardot.

(*A suivre.*)

A LA DÉCOUVERTE

ÉTUDE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

(*Suite et fin*)

XXIII

Si quelque chose avait pu rasséréner Mordaunt, ce soir-là, c'eût été certes son souper en société des joyeux « Bohémiens », agrémenté de chœurs vifs et gais, avec accompagnement de « banjos », et de récits des bonnes parties que les membres de cet aimable club faisaient au printemps dans les forêts du voisinage. Presque tous lui étaient assez sympathiques pour qu'il oubliât de voir en eux les concitoyens du grossier Bloxsome et de sa bande; mais rien ne pouvait dissiper le nuage qui assombrissait son âme.

De jour en jour, cette jeune fille lui devenait plus chère, et cependant elle semblait plus loin de lui que jamais. Il ne la blâmait pas, et il aurait encore bien moins permis à un autre de la blâmer. Ne lui avait-elle pas dit, six semaines auparavant, qu'elle ne l'aimait pas assez pour l'épouser? Sauf durant ces trois inoubliables journées de voyage, ils n'avaient jamais ét[é] seuls; rien ne s'était passé entre eux, pour justifie[r] de sa part la conviction que le cœur de Clare Plante[r] s'inclinait vers lui. Elle semblait prendre au contrair[e] toutes les peines possibles, afin d'éviter qu'il s[e]

formât cette idée erronée. Elle le traitait à peine mieux que les autres, tout juste assez pour exciter leur jalousie, sans le distinguer comme l'élu de son choix. Quoiqu'il la défendît contre les insinuations de sa tante à propos du *chœur des ânes,* il en était néanmoins secrètement blessé. Voilà pourquoi on le voyait ce soir-là au Club Bohémien, au lieu de tourbillonner dans le salon des Planter, le bras autour de la taille de Clare.

Il ne la revit pas. Mrs Frampton et Grâce avaient fait leurs adieux la veille, et Clare et ses parents partaient de bonne heure pour San Rafael, avec une bande d'amis.

Le matin même où les Ballinger quittaient San Francisco, le courrier d'Angleterre arriva, leur apportant les lettres et les journaux d'une semaine entière, pâture intellectuelle plus que suffisante pour les distraire durant leur court voyage. Mordaunt et sa tante se placèrent à une extrémité du car; Grâce, un peu plus loin. Les lettres reçues par elle étaient peu intéressantes; mais Mordaunt lui avait tendu quelques journaux, réservant les plus récents pour lui et sa tante. Les débats des Chambres réclamaient tout d'abord l'attention du jeune membre du Parlement; les chroniques mondaines et les bavardages de la *Pall Mall Gazette* absorbaient Mrs Frampton.

— Regardez ! Là ! chuchota-t-elle soudain, désignant un paragraphe à son neveu. Lisez ceci. Avez-vous le compte rendu des débats ?

Il lut l'article suivant :

« Hier, la conclusion du grand procès en captation d'héritage a été un triomphe, non seulement pour les amis personnels de M. Ivor Lawrence, mais pour tous les gens équitables, qui ont refusé d'admettre des conclusions préconçues, et grandement désapprouvé la facilité avec laquelle la société paraissait ajouter foi aux imputations iniques lancées contre un homme de

renommée irréprochable. M. Ivor Lawrence a cruellement souffert depuis huit mois. Il est juste que les fausses accusations qui ont pesé sur lui retombent maintenant sur leur auteur, M. Gilles Tracy, qui, sans l'ombre d'une preuve, a osé attaquer son cousin. Il l'a payé du reste, puisque le cours du procès a mis au jour des faits peu honorables pour l'accusateur imprudent. »

Mordaunt chercha la chronique judiciaire du *Times* et y lut en détail le récit de la première et unique audience. On s'attendait à ce que les débats durassent plusieurs jours, mais le témoignage de M. Eagles avait été si complet, si écrasant, que l'avocat de Gilles Tracy s'était vu réduit à retirer sa plainte. Cette retraite venait malheureusement trop tard pour préserver la réputation de son client de taches indélébiles. Dans sa déposition, l'avoué dut énumérer les causes qui avaient amené entre le testateur et son neveu cette brouille transformée en violente aversion, à mesure que le temps révélait davantage au vieillard le vrai caractère de son ex-favori. Eagles déclara qu'à l'époque de leur dernière entrevue, personne n'aurait pu décider M. Tracy à faire un codicille pour léguer vingt mille livres à son neveu Gilles. Seules, les remontrances énergiques de M. Lawrence avaient pu obtenir ce résultat. M. Eagles n'avait pas dressé moins de quatre testaments pour le compte de M. Tracy; tous détruits, croyait-il, sauf le dernier par lequel le testateur léguait toute sa fortune à Ivor Lawrence. M. Tracy ne voulait pas que ses dispositions fussent connues, et moins que personne, par le neveu dont il faisait son légataire universel. C'était pour cela qu'il avait imaginé de lui conter la fable d'un testament en faveur d'un hôpital.

Quand Mordaunt eut parcouru rapidement la demi-colonne qui contenait ce compte rendu, il tendit le

journal à sa tante et rumina ces faits d'un air sombre, pendant que celle-ci lisait. Mrs Frampton rompit le silence la première.

— Hum! c'est malheureux... à présent, veux-je dire, quand nous voudrions distraire son esprit de ce pénible sujet. En tout cas, le personnage s'est indignement conduit envers elle, et le plus tôt elle l'oubliera sera le mieux.

— Évidemment. Mais il faut lui montrer ce journal.

— Je n'en sais trop rien. Elle paraît tellement plus sereine et plus gaie ; j'espère qu'elle commence à oublier. Je l'étudie sans qu'elle s'en aperçoive, et je constate une grande amélioration. Ces nouvelles, j'en ai peur, vont nous faire perdre tout le terrain gagné, en ramenant ses pensées vers ce misérable, que je hais et abomine, car il a été cause des seuls dissentiments réels qu'il y ait jamais eu entre Grâce et moi.

— Je n'y puis rien, tante Suzanne. Il faut qu'elle sache. Pas moyen de l'esquiver ! C'est une rude corvée ! Que diable ! tout semble aller de travers, depuis que nous sommes en Californie !

Avec un soupir qui sortait du fond de ses bottes et vibrait dans toute sa personne, il se dirigea vers le coin où sa sœur était assise.

— Tenez, Gracey, voici quelque chose qui vous fera plaisir ! L'individu ne me revient guère; il s'est, à mon avis, conduit en paltoquet, quoique je l'aie soutenu l'autre jour chez Mrs Reid, pour vous être agréable. Mais je suis content d'apprendre que ce n'est pas un coquin.

Les yeux étincelants, les joues empourprées, elle avait déjà saisi le journal, et ses yeux parcouraient rapidement la colonne qu'il désignait. Quand elle eut achevé, un doux sourire lui vint aux lèvres. Elle appuya la tête sur l'épaule de son frère et murmura :

— Je n'ai jamais douté de lui... ni en cela, ni en

autre chose ! Il ne faudra plus l'insulter... jamais, Mordy ! Il est l'honneur même, son âme est noble et haute, ses défauts... des défauts grandioses. Vous apprendrez bientôt à le connaître, cher Mordy... vous verrez, et tante Suzanne aussi, quand... quand tout s'arrangera !

Les larges ombres des cyprès, le parfum des fleurs, voilà tout ce qu'une lune pâle leur révéla du parc de ce merveilleux hôtel de Monterey, quand ils le traversèrent, en sortant du « Dépôt », assurément la gare la plus poétique de l'univers entier. Ils descendirent de voiture devant la terrasse d'un bâtiment énorme, irrégulier, et entrèrent dans un vaste *hall* rempli de dames — les unes en toilettes décolletées, d'autres en chapeau et jaquette, prêtes pour une promenade au clair de lune — et d'hommes, fumant, prenant leur café, lisant des télégrammes ou réunis autour de deux ou trois femmes étendues dans leurs *rocking-chairs*, évidemment celles qui avaient le plus de succès. Quelques-unes étaient jolies, plusieurs beaucoup trop élégantes (d'après les idées anglaises) pour l'occasion ; toutes paraissaient s'amuser fort et ne pas craindre de le montrer. Des enfants se poursuivaient entre les jambes des vieux messieurs ; des jeunes gens se promenaient dans les corridors, s'arrêtant à la porte du billard, pour regarder les joueurs, ou taquinant au passage les groupes de jeunes filles, qui se serraient les unes près des autres, avec l'effusion d'une amitié vieille de vingt-quatre heures. Les vieilles dames avaient entre elles des tables de bésigue, ce qui ne les empêchait pas d'échanger des réflexions d'une voix aigu les hommes respectables discutaient les projets M. Blaine, l'Exposition de Chicago et le commerce d fruits conservés, avec une égale véhémence. Cet confusion de voix digne de Babel, depuis le fausset l'enfance jusqu'au chevrotement du vieillard, assour

d'abord nos voyageurs, mais la scène était si gaie, si imprégnée de bonhomie, que Mrs Frampton la déclara plus tard amusante— « amusante *à regarder*. Ce serait un endroit délicieux pour un sourd. Il s'y divertirait, et son tympan ne courrait aucun risque ».

Le lendemain matin, Grâce eut, de sa fenêtre, la révélation du plus beau jardin qu'elle eût jamais vu, avec des échappées sur la mer bleue, entre les colonnes lilas pourpre des pins et les troncs noueux des chênes verts. A l'opposé, un petit lac entouré de palmiers et de bambous; sur le premier plan, d'éclatantes corbeilles de cinéraires et de giroflées parfumées, d'où s'élançaient les blancs bouquets des arums et des lis. L'air matinal arrivait chargé de ces senteurs fraîches. Aussitôt habillée, Grâce sortit, et s'amusa d'abord à voir les jardiniers chinois dessiner leurs bordures fleuries; puis elle s'engagea dans les labyrinthes des bosquets, franchit la voie du chemin de fer, les dunes qui descendent en pente douce jusqu'à la baie. Là, elle s'assit, tranquillement heureuse. Il était bon que sa joie fût venue la trouver en ce lieu où il n'y avait point d'éléments discordants, point de constant esclavage de société, où la nature était opulente, embaumée, paisible!

Dans les grandes villes, elle n'aurait pu s'abandonner aussi complètement à cette paix descendue en elle. Les rocs sauvages, les citadelles de neige du Colorado, quoiqu'elle les aimât, se seraient moins harmonisés avec l'état actuel de son âme que cette mer, dont les vagues blanches venaient baiser la grève dorée, que ces nefs ombreuses et grandioses du parc, soutenues par les colonnes puissantes des pins californiens.

Le seul nuage au ciel ce jour-là (et elle ne pouvait le croire impénétrable à tout rayon de soleil) fut l'humeur sombre de son frère. Entre sa tante et Grâce,

Mordaunt ne se croyait nullement obligé à l'effort de feindre la gaieté, et il prenait les airs les plus lamentables qui soient compatibles avec un excellent appétit. Mrs Frampton, fort inquiète, s'efforçait de causer placements, sans réussir à l'intéresser. Il était en mauvaise voie, bien plus mauvaise qu'elle ne l'avait cru. Elle se savait gré de l'avoir arraché de San Francisco. Mais, à présent, que faire de lui, sans société, sans but, sans occupation? En le regardant manger son œuf avec la mine d'un martyr, elle se creusait l'esprit et ne trouvait rien. Cependant, ils ne pouvaient rester là tous trois; le mouvement valait mieux, assurément, que l'inaction. Mrs Frampton insista pour faire la fameuse excursion dite « promenade de dix-sept milles », en emportant leur lunch. Elle donna à son neveu un roman français, lui enjoignant de prendre une ample provision de cigares. Elle-même s'arma de son album et d'un pliant. Ainsi garantis contre l'ennui, si la promenade était une déception, ils partirent en voiture.

Jamais peut-être, quoiqu'ils fussent destinés à recommencer plus d'une fois ce trajet le long de la côte, pendant leur séjour à Monterey, ils ne devaient en être charmés comme ce matin-là. La mer était d'une merveilleuse couleur, rappelant celle des iris dont le sol était couvert, dans les bois de pins qu'ils traversèrent d'abord. De ce tapis d'aiguilles de sapins et d'iris violets surgissaient des buissons de *berberis* roses en fleur. Puis la route atteignit un vaste plateau frangé de rocs dominant la mer. Il faisait un vent d'ouest qui lançait l'écume blanche, non seulement contre les falaises, mais aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Un groupe d'îlots rocheux qu'ils aperçurent était couvert de phoques, dont les étranges cris plaintifs s'entendaient à plus d'un mille; les uns, sur le sommet de leur asile, gisaient inertes, noirs sous le soleil, et pro-

bablement endormis ; plus bas, d'autres plongeaient et jouaient dans les eaux écumantes. On éprouvait une vraie satisfaction à penser que ces animaux inoffensifs n'étaient jamais molestés. Ils ne fréquentent qu'un endroit de la côte, et si l'on considère qu'ils y privent le pêcheur d'une partie considérable de son butin, celui-ci a bien un certain mérite à respecter si strictement la loi qui défend de les détruire et de les déranger.

Après avoir quitté cette intéressante colonie, nos héros arrivèrent à la merveille de la contrée, la grande forêt de cyprès qui affronte les vents et les vagues et s'avance jusque dans la mer même, plantant çà et là une sentinelle sur quelque roc élevé, d'où ses robustes bras grisâtres défient l'écume impuissante. Ces *cyprès,* comme on les appelle dans le pays, ressemblent beaucoup plus aux cèdres du Liban qu'aux arbres à lourd feuillage désignés en Europe par ce nom. Çà et là, des squelettes blanchis de ces arbres gigantesques, argentés par le soleil, quelques-uns restés debout dans la mort, d'autres tombés sur l'herbe molle et tiède qui tapisse les rocs d'un gris rose, se détachent avec un éclat magique sur la verdure impénétrable et souveraine, qui surplombe la mer. En voyant ces troncs noueux, ces branches tordues, portant haut leurs têtes royales, et immuables sous les assauts de l'éclair et du vent, jusqu'au jour où la mort les découronne et les dénude, Grâce se sentait dans l'empire de l'épopée : la forêt-océan rêvée par les poètes, royaume sans rival en ce monde par sa majesté de couleur et sa richesse de suggestion.

Chaque fois que la voiture tournait à présent un angle, elle poussait des cris d'admiration joyeuse, auxquels les autres répondaient, chacun selon sa nature. A chaque coude de la route les mêmes éléments offraient des combinaisons nouvelles : les rocs s'avançant comme

des citadelles dans la mer; l'armée assiégeante des cyprès, montant, reculant, ayant ses morts étendus au milieu d'elle, victimes de cette lutte géante avec les vents du ciel, à la place même où ils étaient tombés après des siècles de combat, tandis que d'autres sortaient des rangs pour prendre leur place.

Les promeneurs firent arrêter la voiture près d'une des petites baies et déballèrent leur panier. Après le repas, Mrs Frampton tailla son crayon et attaqua le paysage avec une caractéristique énergie. Elle n'entendait pas se laisser battre par les contorsions de quelques arbres... et encore des arbres américains! Mordy, qui fumait sans mot dire, s'endormit bientôt; Grâce se leva et descendit faire quelques pas au milieu des rochers.

A ce moment, une voiture se montra à peu de distance. L'homme qui en descendit, s'il n'était pas Anglais, en avait du moins tout l'air. Il frisait la quarantaine; robuste, de taille moyenne, large d'épaules, il n'était pas positivement beau, mais il avait de beaux yeux, au regard ferme, un front large et massif, une démarche résolue, et dans son costume de voyageur: jaquette et pantalon bouffant, en drap de Norfolk, l'aspect d'un homme à ne jamais hésiter, jamais reculer, jamais fléchir sous aucune épreuve physique ou morale. Il inspecta un moment la scène. Au premier plan, sir Mordaunt Ballinger, baronet et membre du Parlement, endormi; au second, Mrs Frampton, les lunettes sur le nez, concentrant son attention sur un groupe de cyprès chenus; plus loin, le cocher dévorant les restes du repas. Personne autre? Non. Ses yeux parcoururent le cercle, et, convaincu que celle qu'il cherchait dev lui être dissimulée par les buissons et les rochers, s'avança, sans être aperçu de Mrs Frampton, jusqu'a bord de la falaise.

Grâce était assise sur un roc, que des arbres abr

taient du vent d'ouest, les yeux rivés sur la mer pourpre tachée de vert, dont les vagues rageuses balayaient au-dessous d'elle les galets de leur écume. Elle entendit un pas sur l'herbe, un bruit de branches brisées, et, levant les yeux, elle vit Ivor Lawrence.

Il lui était si vivement présent, depuis quelques minutes, par la tension de sa pensée, qu'elle tressaillit à peine. Sa respiration devint un peu haletante, elle pâlit, puis le sang lui remonta à flots aux joues... et ce fut tout, pendant qu'elle balbutiait :

— M. Lawrence ! Quelle chose étrange !

Il prit sa main dans les siennes, et la retint un peu, avant de s'asseoir près d'elle.

— Oui, c'est étrange de vous retrouver en ce lieu, après notre longue séparation. Je suis parti dès l'issue du procès ; j'avais fait mes préparatifs d'avance, jurant que rien ne me retiendrait un seul jour.

— Nous n'avons reçu qu'hier les journaux donnant le résultat de l'affaire.

— J'ai voyagé dans le même paquebot que ce courrier. Si j'avais connu votre adresse, je l'aurais probablement devancé. Mais il m'a fallu attendre à New-York, pour savoir de vos banquiers où vous étiez.

Il se pencha et scruta sa physionomie, d'un regard plus intense.

— Vous saviez que je viendrais, et tout de suite, n'est-ce pas ?

— Je... je le croyais... si vous pouviez... mais je n'en étais pas sûre !

Elle ajouta avec ce sourire lumineux et cette rare spontanéité qui n'appartenaient qu'à elle seule :

— Oh ! que je suis heureuse ! Quelle merveille de vous revoir, après de si longs mois... ici, dans ce pays splendide, quand je vous croyais enseveli sous les brouillards de Londres ! Cet horrible procès ! Comme vous devez être content qu'il soit fini !

— En effet, quoique je n'eusse plus, les derniers jours, la moindre anxiété, quant au résultat. Dès que j'ai su Eagles vivant, je me suis senti sauvé. S'il n'avait pas été là pour déposer, il se serait trouvé des gens malveillants qui auraient persisté à douter de moi.

Elle tourna vers lui ses yeux d'où jaillissait une flamme; un second flot de rougeur lui monta aux joues.

— Pas un de ceux qui vous connaissent... qui vous connaissent réellement, n'aurait pu douter de vous, quand vous auriez été vingt fois condamné!

— J'aime à vous entendre dire cela. Vous ne sauriez trop me le répéter; cela vaut pour moi toutes les fortunes, tous les triomphes du monde... C'est le bonheur de ma vie! Malgré mon silence, vous n'avez jamais douté que je vous aimasse plus que tout au monde? Vous avez compris que j'aie gardé ce silence, jusqu'au jour où je pourrais me présenter devant votre frère, votre tante, devant tous, sans l'ombre d'une tache sur mon nom?

— Oui, je n'ai jamais douté, au plus profond de mon cœur; mais je vous en ai blâmé, dit-elle, laissant maintenant couler ses larmes.

Il l'enveloppa de ses bras et sécha ces pleurs sous ses baisers.

— Ma chérie! c'est mon grand amour pour vous, mon désir de ne pas jeter votre nom avec le mien en pâture à la foule, qui m'a fait agir ainsi, tant que cette accusation restait suspendue sur ma tête.

Elle lui sourit, les yeux encore humides, et appuyant la tête sur son cœur, elle dit, avec un petit geste dénégation :

— L'amour parfait ne connaît pas la crainte.

Près d'une heure plus tard, Mrs Frampton, aya achevé son dessin, partit à la recherche de Grâc

Après quelques explorations infructueuses, elle atteignit la petite anse de rochers, où elle aperçut sa nièce et un inconnu assis très près l'un de l'autre. Elle faillit avoir une attaque. Grâce! Grâce!... qui l'aurait cru? Tante Suzanne, frappée de la foudre, n'ajoutait pas foi au témoignage de ses yeux. L'inconnu lui tournait le dos. Elle poussa une exclamation, et son parasol lui échappa des mains.

Grâce, d'un bond, fut debout, courut à sa tante et l'embrassa. Au même moment, son compagnon se retourna, et Mrs Frampton reconnut l'homme qu'elle accablait d'injures depuis huit mois. Cela ne laissait pas que d'être embarrassant, mais elle fut à la hauteur de la situation, qu'elle comprit d'un regard. Elle félicita Lawrence du succès de son procès, lui reprocha carrément son long mutisme, et, pour paraphraser le poète, « lui pardonna, en disant qu'elle ne lui pardonnerait jamais ». Comment faire autrement? Elle était trop habile pour continuer à pointer des canons chargés à poudre.

Mordaunt les rejoignit bientôt; il se conduisit d'abord comme le brave garçon qu'il était, puis en homme du monde. Il serra cordialement la main de l'homme destiné, il le savait à présent, à devenir son frère. Et tous quatre retournèrent à Monterey, aux lueurs pourpre et or du soleil, déclinant derrière les noires colonnes des cyprès.

XXIV

Trois jours plus tard, Mordaunt, qui s'informait chaque matin au bureau de l'hôtel si la famille Planter s'était annoncée, apprit que le plus bel appartement était retenu par le riche capitaliste, qui arriverait

de San Francisco dans l'après-midi. La vigilante Mrs Frampton s'aperçut, dès qu'il se mit à table, de la transformation de sa physionomie et devina la cause de sa joie.

Les Planter parurent, sans escorte, heureusement, quoique Clare prît la peine de dire que « quelques-uns de ses amis » viendraient à Monterey, le dimanche, passer la soirée. Elle accueillit les franches démonstrations de joie du jeune Anglais, devant la perspective de l'avoir à lui seul, comme elle faisait de tous les hommages semblables, avec des témoignages marqués de plaisir et de réciprocité. S'illusionnait-il, ou constatait-il réellement quelque chose de plus qui n'avait pas jusqu'alors existé dans sa manière d'être avec lui? Quoi qu'il en soit, Clare comptait bien ne pas lui dissimuler combien sa conduite l'avait mécontentée. Ils étaient en tête à tête au jardin, le matin qui suivit son arrivée, quand elle lui dit :

— Vous avez été atrocement maussade et désagréable à San Francisco, sir Mordaunt! Je suis heureuse de vous retrouver de meilleure humeur.

— J'avais de bonnes raisons d'être fâché, avouez-le.

— A cause de mes amis? En effet, vous n'avez été guère aimable pour eux !

— Guère aimable! J'aime cela. Voyons! la victime se révolte à la fin! Je ne veux pas injurier vos amis, mais soyez honnête ; confessez qu'ils vous insinuaient toutes sortes de vilenies sur mon compte quand j'avais le dos tourné, tout en étant si sucrés en ma présence. Vous savez aussi bien que moi que les lettres anonymes venaient d'eux.

— Je n'en sais rien du tout.

— Moi, j'en suis sûr! Les expressions d'une d lettres que j'ai reçues sont identiquement les mêm que celles employées par... enfin, je ne veux pas nommer,.. en parlant à ma sœur de votre père et

vous. Il va sans dire que je n'y ai pas attaché la moindre importance.

— Personne ne se tracasse d'une lettre anonyme, à San Francisco. On en reçoit tout le temps et on n'y fait pas attention. Si c'est votre seule excuse pour avoir traité mes amis de haut en bas! Vous avez été très impoli, et impoli envers *moi*. Sans parler de ce dernier soir où je vous ai prié, positivement prié, de venir chez nous, et où vous m'avez refusé! Après toutes vos protestations! Jamais je n'aurais eu idée d'une chose semblable!

— Mes protestations sont l'exacte expression de mes sentiments; j'en pense même plus que je ne dis. C'est parce que je *sens* véritablement, que je ne puis supporter de voir autour de vous cette troupe d'individus vulgaires que ma tante appelle le « chœur des ânes ». Si vous les préférez à moi, dites-le, et je me retire. J'aurai, j'espère, le courage de recevoir mon congé en homme de cœur.

— Je ne doute pas que vous ne le preniez très tranquillement, fit Clare d'un ton de rancune.

— Enfin, rappelez-vous ce que je vous ai dit à Brackly. Je ne saurais vous débiter un tas de phrases sentimentales. Ce n'est pas mon genre. Si vous m'envoyez promener, je serai fortement atteint, et je crains fort de ne plus jamais redevenir le même qu'avant de vous avoir connue. Si vous m'imposez d'attendre, j'obéirai, à condition que vous croyiez possible d'arriver à m'aimer un peu. Mais faire partie de la foule, vous voir distribuer des encouragements à tout le monde, je ne puis et je ne veux pas! J'aimerais mieux prendre le premier train pour New-York et retourner en Europe tout droit.

— Vous êtes libre de le faire. Si vous croyez qu'une Américaine va sacrifier ses amis, sur votre ordre, vous vous trompez!

— Le mot *amis* est élastique. S'ils étaient vos vrais amis, je tâcherais d'en faire les miens. Ils veulent être quelque chose de plus et sont en réalité beaucoup moins. Je ne les blâmerais pas de vous admirer, Dieu le sait! s'ils étaient loyaux et honnêtes; mais ils ne le sont pas. Ce sont des gens à double visage, de vulgaires farceurs.

— Au fond, vous en êtes jaloux! dit-elle en riant.

— Je ne suis pas assez niais pour être sérieusement jaloux d'un seul d'entre eux; mais un Anglais sera toujours jaloux de voir la femme qu'il aime prodiguer ses sourires et s'abaisser à encourager une foule d'hommes qui lui sont de tous points inférieurs.

— Bon Dieu! fit miss Planter en se baissant pour cueillir une rose, que les hommes sont insupportables, les Anglais les pires de tous! Freddy Bloxsome dit...

Elle s'arrêta court.

— Que dit M. Bloxsome?

— Que les Anglais sont le peuple le plus arrogant qui existe sur la surface du globe, et j'ai bien peur qu'il n'ait raison. Vous êtes d'une suffisance excessive... à mon avis!

— C'est possible, en tant qu'Anglais. Je suis fier de ma nationalité, pas de ma personne. Je n'ai aucun droit, moi, Mordaunt Ballinger, à me montrer suffisant.

— Non, vraiment! poursuivit impitoyablement la jeune fille. Vous êtes fort gentil, cela va sans dire, mais vous n'avez rien de si remarquable.

— Rien que mon amour pour vous.

Il prononça ce mot avec une gravité inaccoutumée. Clare se mit à rire; mais elle devint fort rouge, tout en répondant insoucieusement :

— Voulez-vous dire que c'est remarquable de votı part d'aimer quelqu'un ou bien que j'aie eu l'honneu d'enchaîner momentanément votre attention? On m'al firme qu'elle change chaque mois d'objet.

— Je reconnais là M. Bloxsome. Ce que je veux dire, c'est que je ne m'imaginais pas... que je m'étonne moi-même d'aimer une femme au point où je vous aime !

Miss Planter se détourna et fredonna entre ses dents la *Donna e mobile*. Mais il y avait sur son visage une expression curieuse à étudier, et que Mordaunt n'aurait pas su déchiffrer, s'il l'avait vue. Sa physionomie trahissait la lutte intérieure entre les forces toujours en guerre dans une nature féminine aussi complexe.

— Ces amis que vous injuriez feraient tout pour moi !

— Vous croyez? Éprouvez-les. Je ne vous en dis pas davantage.

— Tandis que vous ne me sacrifieriez rien, même pas votre orgueil. Voyez l'autre soir !

— Vous appelez cela de l'orgueil, je l'appelle de l'honnêteté. Je ne veux pas toucher la main d'hommes que je méprise, d'hommes capables de faire des faux, d'écrire à moi des mensonges sur le compte de votre père, et d'autres à lui sur mon compte. C'est un sacrifice que vous n'avez pas le droit de me demander. Cela m'est tout simplement impossible. Si Bloxsome venait ici, je le recevrais, j'en ai peur, à coups de pied. Demandez-moi tous les sacrifices, je les ferai : ma vie anglaise, mon siège au Parlement, je renoncerai à tout, sachant pourtant que j'aurais tort, si vous m'en témoigniez seulement le désir. Quant à l'argent, je n'ai nul besoin que votre père vous donne un sou de dot; je ne suis pas riche, mais j'ai de quoi faire vivre ma femme. Tout ce que je veux, c'est que vous m'aimiez assez pour renoncer à ces gens-là par amour pour moi.

Elle le regarda un instant très fixement, puis elle dit, avec un fugitif sourire :

— Non, je n'entends pas sacrifier encore mon indépendance. Mais voici une fleur pour votre boutonnière.

Et elle lui tendit la rose qu'elle venait de cueillir.

Malgré sa dernière déclaration, miss Planter expédia le jour même trois télégrammes conçus en ces termes :

— Regrette de ne pouvoir vous voir dimanche. Serai occupée toute la journée.

Trois semaines se passèrent, semaines trop brèves pour quatre membres de ce petit groupe, dont deux avaient déjà atteint les sommets du bonheur, et dont les deux autres s'en rapprochaient chaque jour davantage.

La conquête de Clare Planter fut lente à faire, si on peut appeler conquête ce qui n'aboutit pas à une formelle conclusion. La résolution brusque que prit M. Planter de quitterMonterey, résistant pour cette fois aux supplications de sa femme et de sa fille, vint sans doute de quelque indice lui révélant que le jeune Anglais commençait à ne plus être absolument indifférent à sa fille. Tant qu'elle encourageait une bande d'admirateurs divers, son père ne s'était pas alarmé. Mais lorsqu'il sut que, sous un prétexte ou un autre, elle les avait tenus à distance trois dimanches successifs (le seul jour où ils puissent quitter leurs affaires), quand il vit l'Anglais possesseur incontesté du champ de bataille, l'inquiétude le saisit. Il s'en expliqua très franchement avec Mrs Frampton.

— J'emmène ma fille tout droit chez moi. Ma femme n'est pas contente; mais c'est plus sage. Et j'ai refusé de leur permettre, à elle et à Clare, d'aller en Europe cette année. C'est la première fois, à peu près, que je leur refuse quelque chose. Vous et moi, mistress Frampton, nous sommmes du même avis. Je ne veux pas que ma fille épouse un Anglais; vous ne voulez p que votre neveu épouse une Américaine.

— Permettez, monsieur Planter! fit Mrs Frampto avec une hardiesse née de l'occasion. Je ne fais nulle o jection à ce que mon neveu épouse une Américaine,

quand j'en ferais vingt, elles ne lui produiraient aucun effet. Je le sais aujourd'hui. Il a une certaine déférence pour mon opinion, mais quand son cœur est engagé, il ne consulte personne, et, cette fois, c'est très sérieusement le cas, j'en ai peur. Il n'est pas riche; j'aurais voulu lui voir choisir une femme qui eût une fortune assurée. C'est la seule objection que je puisse concevoir de notre part contre votre fille, quoique Mordaunt ne soit pas homme à y songer une minute. Règle générale, je crois, les gens d'affaires, en Amérique, ne donnent pas de dot à leurs filles, quand elles se marient?

— En effet. Mais... Inutile d'ailleurs d'entamer cette question; j'espère que les sentiments de sir Mordaunt sont moins profondément engagés que vous ne le croyez. Une séparation d'un an, je le parie, suffira pour le guérir et empêcher cette folie d'aller plus loin. Clare sait ce que je pense; elle n'est jamais convenue vis-à-vis de moi qu'elle aimât votre neveu autrement qu'en ami. Il me semble qu'avec un peu de tact, de fermeté, cette inclination pourrait être étouffée en germe.

— Le germe s'est déjà beaucoup trop développé, je le crains. Leur défendrez-vous de s'écrire ?

— Leur défendre! Jamais. Ce serait le pire des systèmes. Je dirai carrément à sir Mordaunt que je ne puis le recevoir à Pittsburg, et que je désire que lui et Clare ne se voient pas pour le moment. Cet été, je prendrai le chalet le plus luxueux de Newport, je recevrai, j'aurai un yacht, et je fournirai à ma fille des occasions de s'amuser. Ce sera bien étonnant si quelque beau garçon n'arrive pas à lui faire oublier son caprice... en admettant qu'elle ait un caprice pour votre neveu.

Mrs Frampton pensa que ce ne serait pas étonnant du tout, mais elle se garda de le dire. A ses yeux, c'était autre chose qu'un caprice, de la part de cette jeune fille. Cependant, comment expliquer qu'elle refusât encore de se lier par la moindre promesse? Elle

avait dit à Mordaunt qu'elle l'aimait « énormément », mais... elle n'était pas sûre d'elle-même, et puis papa ferait tant d'opposition ! Bref, et sa tante le savait, il s'était vu repoussé une seconde fois. Néanmoins Mrs Frampton gardait la très forte conviction que ce refus n'était pas définitif. L'habile personne avait espéré, sans y réussir, on vient de le voir, arracher à M. Planter quelque déclaration sur ce qu'il ferait pour sa fille, si, comme Mrs Frampton le disait à Grâce, « les choses tournaient au pire ».

Quant au jeune homme, il lui sembla qu'elles avaient réellement tourné au pire, lorsque le matin du départ, pour la dernière fois, au jardin, il tint la main de Clare dans les siennes.

— Vous m'oublierez tout à fait, et vous vous laisserez prendre par quelque richard de New-York... je le sais d'avance. Un an entier sans vous voir ! C'est terrible !

— Vous avez parlé de m'écrire, observa Clare, souriante. Comment pourrais-je vous oublier, si je dois répondre à vos lettres? D'ailleurs, j'ai votre photographie.

— Mais vous m'avez refusé la vôtre !

— Oh ! les jeunes filles américaines ne donnent pas leur photographie, à moins qu'elles ne soient... dans une situation où je ne suis pas. Mais j'aurai devant moi, sur ma table à écrire, ce superbe personnage, cette moustache magnifique pour me rafraîchir au besoin la mémoire. Je ne vois pas comment je ferais pour vous oublier.

Elle acheva sa phrase avec un petit éclat de rire un peu tremblant. Mordaunt parut froissé.

— Si vous vouliez me faire une promesse quelconque, me donner un peu d'espoir, que dans un an...

— Mon Dieu ! que vous êtes tracassier ! Ne pouvez vous voir et comprendre que le temps seul et la sépa

ration me montreront si je vous aime réellement et sincèrement, assez pour contrarier tous les désirs de papa, ce cher vieux papa, auquel je déteste faire de la peine! Rien ne me justifierait de cela, rien, sinon d'aimer quelqu'un beaucoup! Je vous aime; là, c'est dit! Mais je ne saurai jamais à quel point, sauf si je cesse de vous voir. Quand on a quelqu'un autour de soi tout le temps, il est terriblement difficile de savoir si vraiment on tient à lui. Et dans le cas où mon affection ne supporterait pas cette épreuve, croyez-le, vous pourrez vous estimer heureux de ne pas m'avoir épousée.

Ici, on entendit la voix retentissante de M. Planter.

— Clare, où êtes-vous? Nous attendons!

Leurs mains se joignirent et s'étreignirent une seconde. Alors, ils revinrent précipitamment vers l'hôtel, où déjà l'omnibus était tout chargé.

Une quinzaine plus tard, à New-York, la veille de s'embarquer, Grâce, qui avait écrit à Mrs Courtly pour lui faire part de son prochain mariage, reçut la réponse suivante :

« 1er mai.

« Chère miss Ballinger,

« Acceptez mes cordiales félicitations et mes vœux sincères pour votre bonheur. Cette heureuse nouvelle est venue me réjouir en un jour où j'avais le cœur bien triste. Il m'est impossible, si brèves qu'aient été nos relations, de supposer que l'homme assez fortuné pour vous conquérir puisse être un homme ordinaire. Je me réjouis donc d'apprendre que vous avez trouvé celui à qui vous pouvez donner non seulement tout votre cœur, mais votre respect et votre admiration. Pauvre Quentin Ferrars! voilà ce qu'en aucun cas il n'aurait pu obtenir de vous! Il est enfin délivré de la lourde meule de mou-

lin qu'il porte au cou depuis plus de dix ans. A quoi lui sert sa liberté? Il ne se remariera jamais. Depuis sa dernière entrevue avec vous, il a compris à quel point son amour était sans espoir, et il vient de s'embarquer pour Honolulu. Vous ignorez peut-être qu'il a jadis étudié la médecine; il en aurait fait sa profession, s'il n'avait hérité d'une fortune lui permettant de suivre son goût pour la littérature. Aujourd'hui, il est résolu à se dévouer durant quelques années à soulager, autant qu'il le pourra, le sort des malheureux lépreux de cette île. Je ne puis m'illusionner : votre seule influence a produit ce changement chez mon sceptique ami, que tant de gens croyaient absolument égoïste. La première, vous lui avez fait sentir l'inutilité de sa vie. S'il doit au hasard de vous avoir connue le chagrin le plus poignant, la déception la plus cruelle qu'il ait jamais éprouvée, il lui devra aussi l'anoblissement, la purification de sa nature. Vous n'avez donc rien à regretter. C'est un de ces hommes nés pour être malheureux; mais il y a des malheurs nobles et d'autres vulgaires. Vous avez ouvert en lui la veine de la sympathie pour les souffrances des autres, chose autrement salutaire que de respirer uniquement et sans cesse l'atmosphère viciée de ses personnelles misères.

« J'arrive maintenant à un événement plus douloureux.

« J'avais projeté de réunir, il y a quelques jours, un groupe d'amis littéraires, et n'ayant pas vu M. Saul Barnham depuis votre départ, je lui écrivis pour l'inviter à venir à Brackly. Plusieurs courriers avaient passé sans m'apporter de réponse, quand je reçus une lettre de sa mère, que je ne connais pas. — « M
« fils, disait-elle, me demande de vous écrire. Il
« près de nous, à Fellbridge, gravement malade.
« a une quinzaine, un dimanche qu'il se trouvait a
« nous, il a été pris d'une hémorragie pulmon

« et, depuis, n'a pas quitté le lit. Il a eu deux nou-
« veaux crachements de sang et s'affaiblit de jour en
« jour. J'ai perdu tout espoir. Sachant quelle excel-
« lente amie vous avez été pour mon cher fils, je
« prends la liberté de vous demander si vous consen-
« tiriez à venir ici. Je crois que ce serait pour lui la
« plus grande des consolations de revoir une amie qui
« pourrait parler de lui à notre chère miss Ballinger...
« avant qu'il nous quitte! Savez-vous où elle est? Il
« parle d'elle sans cesse. Même lorsqu'il est endormi,
« j'entends ses lèvres prononcer son nom. Vous par-
« donnerez, Madame, à une étrangère de vous écrire
« ainsi, et si vous pouvez venir, fût-ce une heure, je
« vous en bénirai du fond de l'âme. »

« La simplicité et cependant la réserve de cette lettre d'une mère frappée au cœur me touchèrent grandement. Je n'hésitai pas, vous le pensez bien; je télégraphiai à Fellbridge que j'y serais le jour même.

« Cette visite est l'heure la plus douloureuse que j'aie traversée, en dehors de mes propres épreuves. L'extrême quiétude de cette petite maison, à commencer par la tristesse austère, contenue, du père, m'émut bien autrement que de bruyantes manifestations de chagrin. Quant à la pâle et douce créature qui me reçut à la porte, je ne me souvins, en la voyant, que du mot de Shakespeare : « Le chagrin sans larmes boit « notre sang. » — Son angoisse était trop profonde pour permettre les pleurs. Lorsque je fus admise dans la chambre du pauvre jeune malade, je vis sur-le-champ qu'il avait bien peu de jours à vivre. Mais une lueur vacillante brilla encore dans ses magnifiques yeux, quand il me tendit la main, en me remerciant d'être venue. Sa première question fut pour demander où vous étiez. Je ne pus rien lui dire, sauf que je vous croyais encore en Californie. Alors, il me pria de vous

transmettre, dès que je le pourrais, son dernier message.

« — Dites-lui, fit-il, que je lui dois les plus belles « heures de ma vie. Petite mère ne m'en voudra pas. « Elle sait que mon premier, mon unique amour de « jeunesse, a été pour cette noble Anglaise; si elle y « avait répondu, j'aurais lutté, défendu ma vie; j'au- « rais peut-être vaincu! A présent, je suis content de « partir. Sans « petite mère », je n'aurais pas un re- « gret. Mais sa tendresse est si dévouée; elle a vu ma « souffrance; elle a supporté mon irritabilité; elle sait « que je serai plus heureux dans le grand repos. »

« Je restai quelque temps avec lui, sa mère près de moi, M. Barnham debout au pied du lit. Je pensai que celui-ci devait souffrir de ce que Saul ne faisait aucune allusion à lui, comme s'il croyait que son père ne sentirait pas le chagrin de sa mort. Était-ce le résultat du principe, mis en œuvre toute sa vie par le ministre, de cacher ses sentiments sous une froideur voulue? Se pouvait-il que moi, l'étrangère, je devinasse mieux les souffrances du vieillard que son fils mourant? Je ne sais, je vous dis ce qui m'a frappée.

« Je ne tardai pas à voir que Saul était épuisé. Parler le faisait tousser, et le mouchoir qu'il portait à sa bouche se rayait de minces filets de sang.

« — Auriez-vous quelque objection à vous joindre à « notre prière près du lit de mon fils? » dit alors M. Barnham d'une voix parfaitement calme. C'était la première fois qu'il prenait la parole. Je m'agenouillai aussitôt, et, prenant la main de Saul dans les miennes, j'inclinai la tête, pendant que le ministre récitait avec solennité cette belle prière du livre *la Visite des malades,* qui commence par : « O Père des miséricordes « Dieu de toute consolation... »

« Quand il eut achevé, il y eut encore une ou deux minutes de silence. Je vis les yeux secs de la pauvre

mère rivés sur son fils. Je me penchai vers lui en me relevant et le baisai au front.

« Adieu! lui dis-je tout bas; adieu pour peu de temps. Je *lui* transmettrai votre adieu; je lui dirai que vous êtes allé attendre sa venue dans ce lieu de paix où nous espérons nous retrouver tous. »

« Ses beaux yeux seuls me répondirent; ses lèvres remuèrent, mais je ne pus distinguer ce qu'elles murmuraient. Craignant d'éclater en sanglots, je m'enfuis de la chambre.

« En recevant votre lettre, j'écrivis sur-le-champ à Mrs Barham. La réponse a été, ce matin, un télégramme où j'ai reconnu le style du ministre : « Saul « a quitté cette vie à la pointe du jour. »

« Ce cœur douloureux, cet esprit troublé sont donc en repos, et jusqu'à ce que la mort appelle le père et la mère infortunés à rejoindre leur bien-aimé fils, il leur faudra suivre péniblement la route de la vie, privés de leur orgueil et de leur joie.

« Je ne vous fais pas d'excuses de vous écrire si longuement. Quoique j'aie relativement peu connu ce jeune homme, mon cœur a été profondément remué de sa mort. Le vôtre, à beaucoup meilleur titre, ne pourra manquer de l'être.

« Je suis, chère miss Ballinger, très cordialement à vous.

« Anne COURTLY. »

Cette lettre émut fortement Grâce, comme son amie l'avait pensé. Elle la reçut au milieu d'un paquet d'autres missives, en arrivant à bord du *Majestueux,* le jour de leur embarquement pour l'Angleterre, et elle la lut en descendant l'Hudson.

Ivor Lawrence la retrouva, triste et abattue, les yeux attachés sur ces rives qu'elle se rappelait avoir vu apparaître moins de cinq mois avant, près de

Saul Barnham, du pont d'un autre navire, à travers le brouillard, le matin de leur arrivée en Amérique.

— Quelque chose vous a peiné, chère? dit Ivor à mi-voix, posant sa main sur la sienne. Qu'est-ce?

— C'est la vie, répliqua Grâce, après un instant d'hésitation — la vie et sa sœur, la mort! Lisez cette lettre; je vous ai parlé de lui, je vous ai tout dit de ces deux hommes. Je les ai connus très peu de temps, et néanmoins ils m'ont intéressée vivement, chacun à leur manière, et sur chacun, je ne sais pourquoi ni comment, j'ai exercé une étrange influence. Maintenant, tout est fini. Le livre est refermé. Le pauvre Saul Barnham a disparu de cette vie, et avec lui ses dons rares, ses hautes aspirations. Je ne reverrai jamais Quentin Ferrars, et peut-être cela vaut-il mieux. Mais de tous les souvenirs que j'emporte d'Amérique, le plus touchant est celui de cette modeste maison de la Nouvelle-Angleterre, avec ce fils unique, idole maintenant brisée. Une religion comme celle de M. Barnham peut-elle consoler? Je l'espère. Mais la pauvre mère!... Je reviendrai, je crois, quelque jour, dans ce pays rien que pour la revoir.

Depuis, le temps s'est écoulé. Entre Clare Planter et son prétendant anglais, la situation demeure en apparence la même. Newport n'a pas produit sur elle les résultats qu'en attendait son père avec tant de sécurité, pas davantage les plaisirs d'hiver à New-York. L'échange de lettres a eu la régularité d'un jeu de raquette, interrompu seulement une fois ou deux, parce que Mordaunt Ballinger avait omis d'écrire sa lettre à temps pour le courrier d'Amérique, jamais par la fau de la jeune fille.

Aussi Mrs Ivor Lawrence affirme à sa tante qu'il l faut se résigner au résultat inévitable de la prochair arrivée de la famille Planter en Angleterre. Elle mai tient que le penchant de la jeune Américaine pour so

frère, ayant évidemment résisté aux effets de la séparation et aux assauts de ses nombreux admirateurs, a dû se consolider et devenir une affection sérieuse. Elle déclare même discerner, chez Clare, dans quelques lettres que lui a montrées Mordaunt, la crainte secrète d'avoir mis sa constance à trop dure épreuve. Mais qui sait si ce n'est pas l'illusion d'une sœur trop tendre, et si les espérances de Mordaunt ne sont pas destinées à se dissiper devant la réalité, « comme l'ombre vaine d'un rêve »?

HAMILTON AÏDÉ.

Traduit de l'anglais par A. CHEVALIER.)

UNE VICTIME DU POUVOIR JUDICIAIRE CIVIL

LE PROCÈS ET LA MORT
DE LALLY-TOLLENDAL

(DOCUMENTS INÉDITS)

(*Suite et fin*)

VIII

C'était à grand'peine que Lally avait pu obtenir un sursis de trois jours. Il connaissait les conclusions du procureur général et l'arrêt du Parlement. Mais il espérait tout du sursis. Il n'avait jamais cru à d'autre peine qu'à celle du bannissement : aussi avait-il emprunté, dans cette prévision, à Mme de Saint-Priest, cent louis dont il lui fit restituer quatre-vingts.

L'agonie morale et l'exécution, si mouvementée, de Lally, sont dans toutes les mémoires. Il n'est pas de recueil de causes célèbres qui n'ait consacré plusieurs pages au dénouement de cette sombre tragédie. Si nous venons le rappeler et le raconter une fois de plus, c'e[st] que nous en avons des versions nouvelles. L'une d'ell[es] a été publiée par M. Frantz Funck-Brentano dans [la] *Nouvelle Revue rétrospective* du 10 novembre 1898. El[le] émane du rédacteur de ces notes sommaires qui accom[-] pagnent les dossiers les plus importants des Archiv[es]

de la Bastille. Le lecteur y retrouvera la violence de caractère de Lally, qui ne fut peut-être pas étrangère à sa condamnation, mais aussi la légitime indignation du patriote méconnu :

« Il fut transféré la veille, à dix heures du soir, de la Bastille à la Conciergerie, pour y recevoir son arrêt : il y avait du guet à tous les coins de rue, à la porte du palais, et un détachement d'infanterie à la porte des prisons.

« Il marqua beaucoup d'inquiétude, lorsqu'il fut arrivé, de ce que le major de la Bastille, qui l'avait accompagné jusqu'à la Conciergerie, l'avait quitté entre les deux guichets, sans lui parler et sans lui dire adieu. Il le témoigna par ces mots : Je suis f... On lui dit toutes choses qui pouvaient le rassurer. Il passa la nuit entre la crainte et l'espérance : il conta qu'il s'était trouvé à neuf batailles, qu'il n'avait été battu qu'à une, qu'il s'était signalé à celle de Fontenoy, au siège de Berg-op-Zoom, etc.

« Fatigué d'avoir tant parlé, il se jeta tout habillé sur son lit, où il dormit pendant près d'une heure. A son réveil, il reprit ses premières alarmes. On lui proposa à huit heures de prendre quelque chose. Il s'en défendit pour ne point charger son estomac, afin de parler avec plus de sang-froid. A midi, on le conduisit à la chapelle. Il frémit, quand le greffier lui dit qu'il fallait se mettre à genoux pour entendre son arrêt. Il hésita d'abord, mais il obéit. Il marqua plus d'une fois de l'impatience pendant cette lecture. Il se leva et recula d'horreur, lorsque le greffier prononça l'article de sa condamnation.

« — Mais qu'ai-je donc fait? s'écria-t-il.

« L'arrêt lu, le curé de Saint-Louis s'approcha de lui pour lui donner la consolation de son ministère.

« — Eh ! monsieur, laissez-moi un moment seul, lui

dit-il; et il alla s'asseoir dans un coin de la chapelle, en se couvrant le front de ses deux mains. »

Ce fut alors qu'il se frappa « par-dessous sa redingote qu'il avait demandé qu'on lui laissât » d'un compas dissimulé dans la doublure de son habit. Nous empruntons la suite de notre récit au *Journal* inédit (1) du libraire Hardi, témoin oculaire de l'exécution :

« Les guichetiers, qui, la veille, avaient eu la précaution de lui ôter les boucles de ses souliers et des jarretières de sa culotte, et généralement tout ce dont il pourrait faire usage pour se détruire, ne s'étaient point aperçus qu'il avait mis ce compas en réserve. On fut sur-le-champ chercher un chirurgien pour panser la plaie qui ne se trouva pas mortelle.

« Quelque temps après ce premier incident, on s'aperçut qu'il faisait des mouvements qui semblaient annoncer l'envie de vomir, sur quoi on lui jeta une potée d'eau au visage, ce qui le saisit au point de lui faire rendre une espèce de cure-dent d'argent qu'il avait avalé, sans doute dans le dessein de s'étrangler.

« Tous ces différents incidents et les propos peu mesurés qu'il tenait, soit contre le roi, soit contre le gouvernement et contre ses juges, propos qu'on s'imagina qu'il pourrait bien renouveler avec encore plus de fureur quand il paraîtrait sur l'échafaud, déterminèrent M. le président et M. le procureur général à ordonner qu'on lui mît dans la bouche un bâillon construit cependant de manière qu'il pût se faire entendre de son confesseur.

« Les premières dispositions qui avaient été faites pour l'exécution furent aussi changées : car il avait été résolu qu'il ne sortirait de la prison qu'aux flambeaux, qu'il serait conduit dans un carrosse drapé de noir

(1) Bibliothèque nationale. Manuscrits. Fonds français 6680.

avec le confesseur, un exempt et un valet de chambre, que l'exécuteur ne le toucherait qu'au moment du supplice et qu'il serait déshabillé et enseveli par ses domestiques. Ce qui se passa bien différemment, puisqu'il partit de la prison à quatre heures et demie, dans un tombereau, les mains liées et garrottées, un bourreau derrière lui et un autre devant, le bâillon toujours dans la bouche. Arrivé dans la Grève, au coin de l'échafaud, du côté de l'Hôtel de ville, il resta quelques minutes dans le tombereau. Pendant ce temps, le confesseur lui faisait baiser le crucifix, mais il ne témoignait aucun repentir de ses crimes, et regardait à droite et à gauche la multitude immense, qui s'était rassemblée de tous les quartiers de Paris pour assister à son exécution. »

La note des Archives de la Bastille nous apprend que le bâillon, qui étouffait la voix de Lally, était en forme de mors : c'était, ajoute le rédacteur, pour empêcher que le condamné ne s'étouffât « en avalant sa langue à la façon des nègres qui veulent se tuer »; tant on avait à cœur que le malheureux général ne pût se soustraire par la mort à la honte de son supplice! Ce fut cette même raison qui détermina les magistrats à faire procéder à l'exécution six heures avant le terme marqué par l'arrêt du Parlement. Et nous avons retrouvé cet ordre signé de la main même du procureur général, Joly de Fleury.

Lorsque Lally dut monter dans le tombereau, qui, sans doute aux yeux de ses bourreaux, représentait la claie ignominieuse où l'on traînait le cadavre des suicidés, il se tourna vers le curé de Saint-Louis :

— Et vous aussi, lui dit-il, vous m'avez trompé!

— Ah! monsieur, répondit le prêtre, on nous a trompés tous les deux.

Mais reprenons la narration de Hardi :

« Lorsqu'on vint l'avertir de descendre, quand il se

fut levé, il jeta encore un coup d'œil général sur le peuple ; il marcha ensuite avec fermeté jusqu'à l'échafaud, y monta seul, précédé d'un bourreau qui le conduisait par la corde dont il avait les mains liées. Le confesseur l'y suivait. Lorsqu'il fut arrivé au milieu de l'échafaud, on le fit placer de manière qu'il tournait le dos à l'Hôtel de ville. Le père des jeunes bourreaux lui coupa les cheveux sur la nuque du col, le fit mettre à genoux, après lui avoir attaché les mains derrière le dos. Le confesseur lui donna l'absolution ; on lui banda les yeux et on lui ôta sa perruque. Le confesseur lui fit ensuite baiser le crucifix et se retira à un coin de l'échafaud. Le fils aîné de l'ancien bourreau, qui était placé du côté gauche, en face de son père qui le regardait, prit le damas qu'on lui tendait du bas de l'échafaud, et du même moment, sans mesurer son coup, le frappa au-dessous du crâne, beaucoup plus haut qu'il ne fallait. Le père, sur-le-champ, prit le damas des mains de son fils, frappa le second coup et acheva de couper les chairs, ce qui fut fait en un instant.

« Il n'y avait point de billot, et le corps était pour lors à terre. Le confesseur dit un *De profundis* et se retira : on n'aperçut aucun mouvement dans le corps après le premier coup. Les exécuteurs placèrent la tête auprès du col, la face tournée vers le ciel, de manière que tout le monde pouvait la voir. Il était vêtu d'un habit de Silésie couleur de lilas, doublé d'étoffe de soie blanche, à boutons d'or, la veste et la culotte pareilles, et des bas de soie blanche.

« Environ une demi-heure après l'exécution, les bourreaux apportèrent un drap de toile jaune neuf, le déshabillèrent et l'ensevelirent. On fit ensuite approcher un fiacre, dans lequel le cadavre fut placé et conduit par un des bourreaux dans les charniers de la paroisse de Saint-Jean en Grève. Deux seigneurs arrivèrent quelque temps après qui demandèrent à signe

l'extrait mortuaire comme témoins. Cet extrait fut rédigé dans les mêmes termes que celui de Moriac, décollé il y a environ vingt-neuf ans. On lui fit un convoi honnête. Il fut inhumé dans la chapelle de la Communion, et l'on célébra des messes basses le lendemain toute la matinée, à cinq autels, pour le repos de son âme. Il était âgé d'environ soixante-six ans. Il y eut des patrouilles du régiment des gardes françaises pendant l'exécution; un détachement de cent vingt hommes du guet à pied se plaça, en quatre corps, aux quatre coins de l'échafaud; et un détachement du nouveau guet des chevaliers de l'Étoile, et les gardes de la robe courte formaient l'enceinte. Plusieurs brigades du guet à cheval allaient et venaient : on ne souffrait pas qu'aucun carrosse, même bourgeois, traversât la Grève, pour éviter les accidents, attendu la grande quantité de peuple.

« Toutes les croisées de la Grève furent louées des prix fous : on avait découvert les toits de plusieurs maisons pour construire des échafauds, et l'on voyait des hommes jusque sur les souches des cheminées. On observa qu'il y avait pour le moins autant de monde qu'à l'exécution de Damiens en 1757.

« Ainsi finit cet homme qui s'était vu, pour ainsi dire, souverain dans l'Inde, et que son ambition, jointe à la férocité naturelle de son caractère, avait rendu le tyran du militaire et celui des peuples dans toute cette contrée.

« Je fus témoin de ce triste spectacle d'une croisée au troisième étage, chez le marchand de vin près de l'arcade Saint-Jean. »

Peut-être s'étonnera-t-on des réflexions cruelles dont le libraire Hardi, bon homme au fond et badaud pacifique, accompagne son récit. Cet honnête citoyen représentait l'opinion parisienne. L'esprit public avait

été si adroitement travaillé par de secrètes influences, et si perfidement prévenu contre le haut commandement par une interprétation erronée de nos pertes coloniales, qu'il incriminait la mollesse du Parlement, lui reprochait ses interminables lenteurs et semblait vouloir lui forcer la main. La publication de la correspondance de Bussy avec Lally, en réponse aux *Mémoires* du gouverneur de l'Inde, était commentée par des notes si venimeuses dans leur apparente impartialité, que le subalterne devait passer pour la victime des fureurs et des injustices de son chef. Aussi tout Paris réclamait-il avec emportement la tête de Lally. Il n'était pas jusqu'au cocher de fiacre qui ne criât à ses chevaux : « Hue, Lally ! »

L'exécution du martyr, telle que la résume une lettre de Mme Du Deffand à sir H. Walpole, nous dit assez comment les intellectuels qui fréquentaient chez l'amie du président Hénault accueillirent « ce grand acte de justice » :

« Lally est mort comme un enragé... On avait peur qu'il avalât sa langue; on lui mit un bâillon... On a été content de tout ce qui a rendu le supplice plus ignominieux, du tombereau, des menottes, du bâillon. Ce dernier a rassuré le confesseur, qui craignait d'être mordu... Lally était un grand fripon; et de plus il était fort désagréable. »

IX

Les documents de la Bastille nous révèlent un bien curieux état d'âme chez les hommes politiques et les magistrats qui avaient ordonné, dirigé, terminé le procès de Lally-Tollendal. Ces véritables bourreaux

voulurent, après la mort de leur victime, tâter l'opinion publique sur l'opportunité et sur la justice d'une telle exécution. La police dut employer à cette consultation ses plus adroits limiers, et leurs rapports ne furent rien moins que satisfaisants. Par un de ces brusques revirements particuliers à notre race, les Parisiens, toujours impressionnables et chevaleresques, s'étaient indignés des humiliations si gratuitement infligées au vieux soldat. De leur côté, les Anglais (1) avaient blâmé les lenteurs de la procédure, la longueur de la détention, l'imprécision dans « l'énoncé de l'arrêt », toutes manœuvres juridiques auxquelles ils opposaient l'instruction du procès de l'amiral Bing, procès qui était cependant, lui aussi, une erreur judiciaire.

Des mots, très caractéristiques, commençaient à circuler dans le public. Aubry, le curé de Saint-Louis, qui avait assisté Lally à ses derniers moments, n'avait pas craint de déclarer qu' « il s'était frappé en héros du monde, mais qu'il était mort en chrétien ». Louis XV continuait à jouer le rôle de Ponce-Pilate : « Ils l'ont massacré », disait-il au maréchal de Noailles. Quant aux parents et amis du défunt, ils ne paraissaient avoir d'autre souci que de réclamer à la succession leurs créances sur le supplicié. Et personne ne songeait ou ne voulait songer à cet adolescent, fils naturel de Lally, que la mort de son père laissait sans fortune et sans appui. Seule, une lettre du major Chevalier signale l'existence de ce jeune homme, alors écolier dans une pension du faubourg Saint-Antoine (2). Mais ce qui nous a peut-être encore plus surpris que ce silence, c'est une autre lettre, retrouvée par nous en dehors du dossier de Lally, lettre inédite et autographe de

(1) Mais n'auraient-ils pu sauver Lally en le réclamant comme prisonnier sur parole?

(2) C'est l'affirmation du major Chevalier.

M. de Saint-Priest, l'intendant du Languedoc. Ce mari de l'amie dévouée du général écrivait au lieutenant de police (1), de Villemonble, le 8 mai 1766, c'est-à-dire la veille de la mort de Lally :

« Je suis on ne peut pas plus reconnaissant, Monsieur, et Mme de Saint-Priest ne l'est pas moins, de votre attention obligeante et de celle de Mme de Sartines; recevez-en l'un et l'autre nos sincères remerciements.

« Dans la malheureuse affaire de M. de Lally, où je me suis trouvé engagé par une parole d'honneur que je lui donnai en 1762 de ne pas l'abandonner, sur l'assurance qu'il me donna de son innocence, j'ai tenu une conduite et des propos uniformes; je ne le croyais pas coupable, cependant je n'ai demandé que justice. Aujourd'hui qu'il est condamné, je suis parti pour la campagne avec Mme de Saint-Priest, le jour même de l'arrêt, afin qu'on ne me prêtât pas des discours qui ne vont point à ma façon de penser.

« Je crois encore ne devoir pas omettre une précaution, et j'attends de votre amitié que vous voudrez bien faire en sorte que j'aie satisfaction. M. de Lally passait pour avoir beaucoup de bien; on me pourrait soupçonner d'en être le détenteur, et c'est pour me mettre entièrement à découvert sur cet article intéressant que j'ai l'honneur de vous déclarer :

« 1° Que je ne suis point chargé d'aucuns effets actifs appartenant à M. de Lally, et qu'il ne m'en a donné aucun, ni directement, ni indirectement.

« 2° Que j'ai reçu pour lui, il y a quelque temps, 10,400 livres, que j'ai employées, savoir : 3,600 à son imprimeur, 2,400 à son avocat, et pareille somme à son procureur. 3° Que depuis, j'ai donné encore à son avocat 2,400 livres de mon argent.

(1) Bibliothèque de l'Arsenal. Mss. 12194.

« 4° Que je ne me mêle point de ses affaires d'intérêt.

« 5° Qu'il m'a prié de lui garder une petite boîte qui avait été chez feue Mme de Conflans, et qui contient quelques ornements en petites pierres de couleur attachées avec de petites chaînes d'or, que je suis prêt à vous remettre, et qui ne valent peut-être pas cent louis.

« Voilà, au juste, ma déclaration, et je demande qu'on interroge M. de Lally sur ce qu'on supposerait qu'il pourrait m'avoir remis, parce que je désire que ma conduite soit au grand jour.

« J'ai l'honneur, etc.

« DE SAINT-PRIEST. »

Tous commentaires nous semblent inutiles. La seule réflexion que nous voulions faire, c'est que l'avocat visé par M. de Saint-Priest était évidemment le rédacteur des mémoires de l'accusé, puisque, au dire du fils de Lally-Tollendal, son père ne put avoir de défenseur devant le Parlement.

X

Cependant l'heure d'une solennelle réparation approchait.

Déjà, en 1770, Louis XV, toujours hanté du sentiment de sa responsabilité, avait dit à Maupeou :

— Ce sera vous qui en répondrez, et non moi.

Deux ans après, le Parlement qui avait rendu cette sentence inique n'était plus. Le fils de Maupeou l'avait brisé. Celui du condamné n'en résolut pas moins de faire éclater l'innocence de l'homme qu'il n'osait pas encore appeler son père. Il demanda conseil, sous le nom de chevalier de Lally-Tollendal, à Voltaire; et le philosophe, qui avait déjà rompu tant de lances pour les Calas, les Sirven, les Labarre, offrit à son correspon-

dant d'entrer de nouveau en lice « pour la défense de la vérité » :

« Peut-être, lui écrivait-il de Ferney, le 28 avril 1773, ne vous sera-t-il pas difficile de produire des pièces qui exigeront la revision du procès; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la procédure... Il me semble que M. de Saint-Priest, conseiller d'État, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de Lally, et étant convaincu non seulement de son innocence, mais de la réalité de ses services, lui conseilla de se remettre entre les mains de l'ancien Parlement. Ainsi la cause de M. de Lally est aussi bien la sienne que la vôtre : il doit se joindre à vous dans cette affaire si juste et si délicate. »

Le 24 mai, Voltaire insistait, entre autres considérations, sur celles-ci :

« Je pense que c'est un devoir indispensable à M. de Saint-Priest de se joindre à vous... Il me paraît que vous avez un juste sujet de revision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues... »

Ce fut seulement sous le règne de Louis XVI que le chevalier, devenu comte de Lally-Tollendal, put obtenir gain de cause. Sa piété filiale, la chaleur communicative de ses mémoires, de puissantes protections triomphèrent de toutes les résistances. Le conseil du roi cassa, le 20 mai 1778, l'arrêt du Parlement de Paris, réintégré dans ses fonctions; et Voltaire se souleva de son lit d'agonisant pour adresser au vaillant champion (1) de l'honneur paternel un billet de félicitations,

(1) Pasquier ayant protesté dans une lettre à Voltaire contre la flétrissure que lui avait infligée le philosophe à l'occasion des rapports sur Lally et sur le chevalier de Labarre, le châtelain de Fer-

les dernières lignes de sa volumineuse *Correspondance*.

Mais déjà il était dit que la justice civile ne pouvait se tromper; et tous les Parlements étant solidaires les uns des autres, celui de Rennes, devant qui fut évoquée la revision du procès, cassa à son tour l'arrêt du conseil royal, le 21 avril 1785. Le Parlement de Dijon se prononça dans le même sens. Et ce qui est assez singulier, c'est que l'ancien gouverneur de l'Inde fut réhabilité, sans que son procès ait jamais été revisé. La Révolution de 1789, ou mieux l'Assemblée nationale, ayant suspendu tous les Parlements du royaume, l'affaire resta éternellement en instance.

Ce fut à ce moment que le fils de M. de Saint-Priest, ancien ambassadeur de France à Constantinople et ministre d'État, fut pris violemment à partie par Mirabeau dans une lettre que le tribun adressa au Comité des recherches. En ces temps troublés, le propos prêté à Saint-Priest était de telle nature qu'il pouvait lui mériter les... honneurs de la lanterne. Le comte de Lally-Tollendal le défendit courageusement dans des *Observations* susceptibles de lui valoir le même sort. Sa brochure débutait ainsi :

« Je connais peu M. de Saint-Priest : je n'ai été chez lui qu'une seule fois depuis qu'il est ministre. Je sais seulement que son père a défendu le mien jusqu'à la dernière extrémité. »

Lally-Tollendal n'avait évidemment pas lu la lettre du 8 mai 1766.

ney, avec cette inconsciente souplesse qui lui permit si souvent de se déjuger et de désavouer ses œuvres, se défend dans sa réponse à Pasquier (lettre de 1776) d'avoir rien écrit contre lui et rejette sur le jeune Lally-Tollendal la responsabilité des factums publiés sous le nom de Voltaire.

PAUL D'ESTRÉE.

CONTEURS POPULAIRES DU NORD

HOLGER DRACHMANN

Je viens de lire les « Contes de la mer et de la grève » de Holger Drachmann. Ils m'ont fait connaître les pêcheurs de Vangaa.

J'ai cherché en vain Vangaa sur les cartes et dans les géographies. Si je voulais, à toute force, situer quelque part l'humble village danois, je le placerais sur la côte orientale du Jutland, celle qui regarde le Kattégat, et plus précisément dans la partie que l'on nomme le Djursland, presque en face de l'île d'Anholt. Mais je ne suis pas certain que Vangaa soit où je me l'imagine. Et cependant je connais mieux cette paroisse que si je pouvais faire suivre son nom des noms de son arrondissement, de son bailliage et de sa province. Je la connais mieux que si je l'avais traversée en touriste, que si j'étais un des baigneurs qui y passent l'été. Je la connais, comme si j'y avais vécu de longues années.

Je sais que c'est le pays de la dune, le pays infertile et désolé où « forêts, grasses terres à labour, tourbières et pâturages sont une légende, un conte sonore que les enfants de la dune écoutent, comme nous écoutons les récits où il y a du bois de santal, de la pourpre, de la

poudre d'or et des tapis persans ». C'est le pays qu'a dû choisir le désespoir, « si jamais il a pris une patente pour s'établir dans une commune ». Ceux qui le parcourent et que ne retient pas le village des pêcheurs, amas de pauvres maisons, y voient « de tristes tas de sables allongés au loin et uniformes comme la tristesse elle-même; des dunes à moitié effacées, tournées vers la mer; des épaves en guise de poteaux indicateurs, là où il n'y a pas de chemin; pour tout élément d'animation, une mouette, planant nerveusement et infatigablement; d'éternelles ondées d'un ciel inconstant, qui pleure aussi souvent en un jour qu'un enfant maladif; çà et là entre les tas de sable quelques maisons et lopins de terre d'aspect cordialement pitoyable; des ébauches de pâturage avec le fantôme d'une vache et deux moutons aussi maigres que des lévriers; et une odeur aigrelette ou même tout à fait aigre monte des flaques d'eau qui dorment entre les dunes ».

Si l'on sort des dunes pour déboucher sur la grève plate, on est accueilli par le flot, roulant perpétuellement vers le sable, par-dessus les récifs; il accourt, en mugissant, et reprend haleine, « comme un homme qui est venu trop vite et qui veut raconter quelque chose, quelque chose de très grave, — bref une mauvaise nouvelle; mais il ne peut pas y arriver, je ne sais quoi l'en empêche. Et il roule les yeux, et il soupire, et il gémit : Ah... ah!... Mon Dieu! mon Dieu! » Voilà ce que dit la mer, la mauvaise messagère, toujours lourde d'un nouveau naufrage. Plus terrible est sa voix de tempête : « La tempête est narquoise, ou plutôt la tempête n'est rien, ni bien ni malveillante; c'est une force grande, insensible et irresponsable qui, si elle a eu, à l'origine, des oreilles pour les plaintes des hommes, a peu à peu émoussé ce sens chez elle avec son propre cri : « Ho! ho! hallo! hors de mon chemin, polissons! Place! Hors... de... mon chemin! Ho, ho... o... oh! »

Elle vous avertit, garez-vous. Ses lames accourent en rangs serrés, en rangs innombrables, d'aussi loin qu'on peut voir, comme une troupe de cavaliers brandissant des glaives au-dessus de crinières flottantes et de naseaux écumants, et elles chargent avec fureur le bateau qui tente de se glisser entre elles ou qui fuit devant elles pour gagner la terre...

***

Naître sur cette grève, en face de cette mer, c'est naître sous la dure loi de la nécessité.

Avec Holger Drachmann, bloqué là par une tempête de neige, un soir de Noël, allons visiter, à leur foyer, des gens de Vangaa.

« Au milieu de Vangaa, il y a trois maisons petites et basses, encastrées, encognées, vissées l'une dans l'autre et séparées par de minces cloisons; six toutes petites fenêtres, une seule cheminée commune, trois pignons en planches et deux portes. Il est impossible d'expliquer comment c'est bâti, impossible d'expliquer comment trois familles peuvent vivre là dedans, ensemble et cependant chacune pour soi, sans se tromper de nez, de lit, de berceau, de beurrier, de bûcher et de petit verre. Tout est en commun, et cependant chacun possède sa part. A vrai dire, on se dispute un peu, parfois, mais on ne se bat jamais; on tient ferme sur son droit; l'un prête à l'autre, et l'on se fait rendre exactement ce que l'on a prêté. On résiste à la dure pression de l'existence. Il est nécessaire de le faire, et aussi le fait-on. »

Entrons là avec Holger Drachmann. On l'attend, t son cadeau de Noël l'a précédé : une corbeille, plei : de bouteilles de bière et de paquets de tabac, avec d ; pipes neuves.

« Les trois familles étaient assises dans la pièce, ı

plus grande des pièces, et si petite cependant que je ne saurais dire combien elle était petite. Il y avait là six grandes personnes et trois enfants, plus une lampe à pétrole, deux berceaux, un banc avec un coussin rembourré, une table, une commode, trois chaises, une caisse à bois, du linge d'enfant et de l'attirail de pêche pendant de la corde à habits, — et enfin moi. Encore j'oubliais le poêle en faïence et une étagère.

Il faisait chaud là dedans.

Au dehors la neige tombait sans s'arrêter, régulièrement; on n'entendait même pas le bruit de la mer; la neige passait sur les petits carreaux des fenêtres comme le balai sur le pont d'un navire; de temps en temps elle entrait dans la chambre par la fente de la porte. Personne n'y faisait attention, et je ne m'en inquiétai pas non plus. Je m'assis. Et maintenant les présentations.

Voici Knut; dans cette pièce-là, il est maître de maison; petit, poussé court, large d'épaules, avec une barbe épaisse et un gros mouchoir de laine autour du cou. Il ferma un œil en clignant la paupière et abaissa l'autre sur sa pipe neuve, puis il hocha la tête : « Elle sera bonne, mais, pour commencer, elle brûle un peu la langue... Hem! fameux tabac! »

Ce fut son remerciement; il se refléta sur tout son visage et répandit en même temps une bénédiction sur les bouteilles de bière placées sur la table et attendant mon arrivée.

Là-bas, Jens, le frère, était assis; plus jeune, plus sec, avec une barbe fine et douce, et, dans le visage, un trait de tristesse bourrue. Sa femme avait été enterrée au printemps, et elle avait emmené avec elle un petit pêcheur mort-né. Jens tirait sur sa pipe, sans se soucier si le tabac brûlait ou non la langue. Il fit un bref signe de tête. Ce fut son remerciement, et cela suffit.

Plus loin était assis Johann, le cousin, ou plutôt il

n'était pas assis, mais il sauta sur ses pieds et se cogna la tête contre les solives. C'était un homme sans barbe, élancé, large d'épaules, un géant démoli, l'épave d'un intrépide marin et batailleur que les voyages au long cours et les filles cuivrées de la rue de Malacca avaient fatigué plus qu'il n'est bon pour un pêcheur qui doit se nourrir, et nourrir les siens, de son travail sur sa barque. Infiniment bon et infiniment léger, paresseux par suite de son état maladif, vaniteux et modeste, plein d'histoires pour rire, un composé d'enfant et de gibier de potence. Il me remercia avec un flot de paroles, bouscula tout pour m'offrir un siège, perdit, ce faisant, sa pipe, déclara qu'il ne perdait jamais rien, ramassa de ses doigts durcis le tabac brûlant et le refourra dans la pipe, avec du sable, de la sciure de bois et de petits brins de laine, aspira, cracha, et jura, par là-dessus, qu'il n'était rien que l'homme ne pût fumer, si ce n'est du guano. Il avait essayé d'en fumer une fois en mer, et, à la suite de cette expérience, il avait dû rester tout le jour assis sur la poulaine.

« Là! monstre, ne deviendras-tu jamais raisonnable ? » dit une voix claire, profonde et riante, venue du banc.

C'était Thilde, la femme de Johann. Elle l'avait pris, à ce qu'elle disait, parce qu'il fallait bien qu'une le prît, si l'on ne voulait pas qu'il fût mis au workhouse. Mais il y avait à son mariage un autre motif, d'ordre moins pratique. Le géant, six ou sept ans auparavant, était encore une jolie ruine; surtout, il dansait admirablement, et Thilde aimait la danse. Mais elle aimait également, et passionnément, son gibier de potence, quoique pas tout à fait de façon sentimentale. Lorsque les forces du géant baissèrent, aussitôt après son mariage elle alla seule en mer, tout enceinte qu'elle fût; elle ramait plusieurs milles au large pour placer les filets revenait à la maison, dormait quelques heures, jeta

sur son dos le panier à poissons, et courait à travers toute la paroisse. Elle eut son garçon, recommença à aller en mer et à courir avec son panier, pestant contre Johann, quand il faisait quelque grosse sottise, et lui pardonnant tout de suite.

Cette femme avait le visage d'un enfant sur un corps grand, élancé, large d'épaules; un cou et une poitrine de statue antique; des reins d'homme, des mains d'homme, des chevilles et des pieds de dame, le pas court et élastique. Elle avait la force d'un homme et la volonté de trois hommes. Elle avait en elle l'intarissable source d'amour d'une femme du peuple.

... Thilde avait depuis peu donné à son gibier de potence un autre gage de son amour — à la mode des pêcheurs. C'était une petite et délicate enfant, qui enfouissait son nez minuscule et rose dans la blanche poitrine à l'antique et qui aspirait à la source maternelle.

On ne se gênait pas ici. « Il en voit autant chez lui », dit Thilde, avec un regard de mon côté, et le mouchoir qui avait d'abord recouvert la poitrine fut bientôt employé à essuyer, quand la source coulait trop abondante pour la petite bouche. Chaque fois que cela arrivait et que le mouchoir n'était pas assez promptement mis en usage, cette petite bouche se mettait à crier. On l'apaisait, et deux doigts forts étreignaient la boule ronde et blanche, et de nouveau la source débordait, et de nouveau des cris.

On ne se gênait pas du tout sur le banc... A côté de Thilde était assise Line, la femme de Knut; elle était de constitution fluette et délicate, et elle avait des yeux gris, loyaux et attentifs, qui allaient constamment de son mari au petit pêcheur blotti dans ses bras, un glouton trapu, et un criard, qui malheureusement reposait sur une pauvre, maigre et faible poitrine, qu'aucun mouchoir ne recouvrait non plus.

Le petit pêcheur criait presque sans s'arrêter. Ici, il y avait trop peu, et, là, trop.

La troisième personne sur le banc était le vieux Johann, le beau-père de Thilde. Il était assis avec son petit-fils, un garçon de six ans, dans les bras. L'enfant était très las, sommeillait doucement et pleurait de temps en temps, et alors il gigotait et se tortillait. Le vieux le câlinait, le serrait, en le remontant, sur son habit graisseux et rapiécé, le caressait, lui racontait des histoires ; nulle mère n'aurait montré plus de patience que cet honnête vieillard à cheveux blancs qui — à ce qu'on disait à Vangaa — était chargé des sept péchés mortels, mais par contre aimait cet enfant comme on aime dans l'Ancien Testament... De temps en temps, il se levait sans lâcher l'enfant, allait à l'étagère, marmottait quelque chose, tâtonnait avec ses doigts, laissait entendre un gouglou, et revenait en faisant taire son nourrisson. Et toutes ces occupations, il les accompagnait, presque comme s'il était en enfance, d'un chant, fragment ou mélange composite d'anciens cantiques. »

Le vieux bourdonne sa complainte. Les enfants crient. Les hommes fument, boivent de la bière et parlent confusément. Knut raconte la nuit de décembre qu'il a passée sur son bateau, en plein Kattégat. Johann lui coupe la parole, pour vanter ses exploits de la rue de Malacca ; il mime la danse du ventre et hurle des chants malais. Jens empoigne Johann et l'emporte, à bout de bras, hors de la chambre pour le fourrer dans son lit. Le calme revient dans la chambre. La neige continue à tomber au dehors. Knut termine son histoire. Thilde donne le sein à l'enfant de Line. Et c'e tout. Le conte est fini. Cela s'appelle *Un soir ι Noël.*

C'est tout, et cela suffit pour nous donner une impre sion très forte de ce qu'est une famille de pêcheu danois à Vangaa.



Five o'clock, l'Opéra, le cercle, le Bois, salles de rédaction, séance à la Chambre où après-midi à la Bodinière, ce décor obligé d'un roman parisien appelle une intrigue obligatoire : les héros courent après l'argent, le pouvoir, le plaisir, et sombrent dans des catastrophes aussi variées que prévues, où figure trop souvent le commissaire de police. Une grève morne, une mer hostile, une veillée de Noël dans une pauvre maison, un prêche dans une église de village, voilà un cadre bien différent : quels drames y viendront secouer l'âme humaine? quels peuvent être les événements d'une existence enfermée dans ces bornes-là? Il n'arrive pas grand'chose aux pêcheurs de Vangaa. Ils n'ont guère qu'une aventure en leur vie, la plus formidable, il est vrai, de la destinée humaine, celle qui consiste à mourir.

Presque tous les « Contes de la mer et de la grève » sont des histoires de mort. Deux titres nous sautent aux yeux : *Il mourut et fut enterré; Elle mourut et fut enterrée*. Un troisième conte, et c'est un troisième enterrement : celui du matelot inconnu que les pêcheurs ont trouvé dans leurs filets et à qui la paroisse donne l'hospitalité du cimetière. En lui disant, au bord de sa tombe, le dernier adieu ; Jens Split fait un retour sur lui-même ; « Un paysan a toujours sous les yeux le lit où il rendra le dernier soupir; un pêcheur, un marin, ne peuvent dire où ils iront reposer. »

Le plus souvent, en effet, c'est la mer qui donne la mort. La mer est pleine de pièges. On périt, en cherchant à sauver la vie et les biens du prochain, sur le bateau échoué contre un banc de sable; on périt, pendant qu'on est tranquillement en train de pêcher, parce qu'une tempête s'élève brusquement ou tout simple-

ment par une fantaisie du courant sur lequel on flotte; on périt au moment où l'on essaye d'aborder et où toute fausse manœuvre est fatale; et il y a aussi des bateaux qui tout à coup disparaissent, fondent dans la mer, sans que personne sache jamais pourquoi ils ont coulé. Le pêcheur vit ainsi sous l'obsession de la mort, et c'est par là que sa vie se dramatise.

Voici d'abord celui qui n'a pu soutenir l'épouvante de la mort. Holger Drachmann l'a rencontré, sur la plage, un jour de forte houle.

« C'était un homme grand, maigre, d'aspect robuste, un peu courbé en avant, comme cela arrive fréquemment aux habitants de cette côte. Il portait sur ses épaules un paquet de cordes roulées. Il descendit jusqu'au bord du flot, déroula sa corde et regarda les hautes lames comme s'il voulait leur dire quelque chose ou comme s'il écoutait ce qu'elles criaient. Puis il fit tourbillonner sa corde en spirales au-dessus de l'eau sifflante, la ramena, parut étonné, courut quelques pas en arrière, la lança de nouveau, et, pendant ce jeu singulier, il poussait un grognement qui n'avait presque rien d'humain. Il se comportait, dans ce jeu, comme un enfant. Je le considérai : ses cheveux étaient plutôt blancs que gris, et cependant rien en lui n'indiquait un vieillard. Il nous regarda fixement et se montra passablement indifférent à notre présence. Puis il recommença son jeu. »

Le médecin de campagne qui accompagne Drachmann lui donne l'explication de cette scène :

« C'est Maty, dit le docteur. Et il continua, tourné vers moi : Voyez-vous, puisque vous désirez entendre une histoire de naufrage, Maty serait l'homme qu vous faut. Un soir, il s'est trouvé seul dans ce coin de dune, au moment où un gros navire échouait. Il a v tout le drame, d'un bout à l'autre. Il pourrait voı raconter... mais par malheur... — Eh bien, pourqu

par malheur? demandai-je. Le docteur me regarda en dessous et bourra une nouvelle pipe. —Son esprit s'est égaré, depuis cette nuit-là, comme vous voyez. Et, chose étrange, il a aussi perdu la parole. Je ne parle pas de la couleur de ses cheveux, ils étaient rouge feu auparavant. — Il est donc fou? dis-je doucement. — Oui... et muet. Sans doute il y avait une disposition originelle, déclara le docteur, et il poussa un nuage de fumée devant lui. »

Il en est d'autres que Maty, qui n'ont point été jetés brusquement hors d'eux-mêmes, par une horreur trop violente, mais dont les crimes répétés de la mer ont peu à peu détruit le bonheur et compromis la raison.

Tel est Kren Normand.

Dès qu'un orage s'élève, le vieux Kren Normand sort de sa maison de la dune et vient lutter de gémissements avec la tempête : il hurle, dans le vent, des malédictions aux canailles qui font mourir sur leurs bateaux les enfants des pauvres diables, et il leur réclame ses garçons. Aveuglé par le sable, refoulé par le vent, il finit par reculer jusqu'à sa porte. La porte s'ouvre, une femme tire le vieux dans la maison, l'assied, le sèche, lui lit un psaume et le couche. C'est sa femme, Sarah. Elle est beaucoup plus jeune, d'une trentaine d'années plus jeune que lui. Elle a été la fiancée des trois fils de Kren Normand; l'un après l'autre ils l'ont choisie, l'un après l'autre la mer les a pris avant qu'ils pussent la conduire au pasteur. Longtemps Kren, avec une obstination de vieil homme farouche, a détesté Sarah : il a défendu à son aîné de l'épouser; il a dit avec colère au second : Fais ce que tu voudras; à la prière du troisième seulement, il a permis que Sarah passât son seuil et s'assît à son foyer. Mais chaque deuil, sans que Kren s'en aperçût, mettait un lien plus fort entre le cœur de la fiancée et celui du père, et, au dernier deuil, ces deux cœurs se sont

trouvés indissolublement attachés. « Voilà le *Roman de la dune;* il finit, comme tant d'autres, par un mariage. Les gens de la dune, à la vérité, en disaient là-dessus de toutes les couleurs, trouvant étrange que Sarah eût voulu avoir le vieux, après avoir été fiancée aux trois fils. Mais les gens de la dune — et beaucoup d'autres avec eux — pensent et parlent, en général, comme s'il n'y avait qu'une sorte d'amour. Il y en a cependant plusieurs. »

Le même type de vieillard accablé et un peu dément se retrouve dans un autre conte de Holger Drachmann : *Comment et pourquoi le chef pilote reçut en cadeau une boîte à musique*. Le chef pilote a, lui aussi, perdu tous ses enfants, deux fils, et il vit seul avec Mme Paaske, la veuve du barbier, qui veille sur lui comme Sarah veille sur Kren Normand. Il est plus fou que Kren Normand. A vrai dire, il est un exemplaire danois du roi Saül. Seule la musique calme ses sombres accès. Mais on n'a pas souvent l'occasion d'entendre de la musique à Vangaa. Il essaye de se chantonner à lui-même des bribes d'air, vagues réminiscences. Le remède est insuffisant. De plus en plus, le chef pilote s'assombrit, déraisonne, et tout cela finirait mal sans Mme Paaske. Mme Paaske, en lisant les annonces de son journal, découvre l'existence des boîtes à musique. Elle décide qu'elle en achètera une au chef pilote. Elle se met à thésauriser, « gratte » héroïquement sur la dépense du pauvre ménage, pour amasser la somme nécessaire. Si bien que le vieux se sent volé : ainsi Mme Paaske elle-même le trahit! C'est le dernier coup pour lui, il n'a plus qu'à mourir! Mais un soir qu'il rumine amèrement dans son lit, voilà que tout à coup, dans la pièce voisine, à un bruit d'horloge qu'on remonte succède une musique céleste : c'est comme une voix qui chante, des instruments qui jouent, des cloches qui tintent, un tambour qui bat. Chagrins

et colères, tout fond en lui, il pleure, et quand il a bien pleuré, il saute de son lit et va danser devant la boîte à musique. « Lorsqu'il eut dansé, il prit la main de Mme Paaske, la serra fortement et l'appuya sur ses yeux et sur sa bouche. Il ne dit pas merci, et elle ne dit rien non plus. C'est qu'ils étaient habitués à épargner les mots dans leur petit ménage. Et maintenant il comprenait comment et pourquoi elle avait tant économisé. Et il commençait à comprendre aussi quelque chose des puissances plus douces de la vie qui finalement, peut-être, sont les plus fortes. »

Comme Sarah, Mme Paaske porte en elle cette sorte d'amour que ne connaissent pas la plupart des hommes. Cet amour-là est la puissance plus douce et plus forte dont parle Drachmann. Il console de la mort. Il triomphe de la mort. Mais aussi il naît de la mort, comme la mort naît de la mer. La mer — la mort — l'amour : voilà les forces de nature auxquelles est soumise la destinée des pêcheurs de Vangaa.

***

Dirons-nous : « C'est bien danois » ? Pauvre formule de critique ! Et pourtant si pleine de sens ! Elle signifiera ici que Holger Drachmann, poète danois, a connu l'âme de sa race. Par la contemplation du pays, par la fréquentation de l'être inaltéré qu'est l'homme du peuple, il a pris conscience de ce que Maurice Barrès appelle magnifiquement « l'inconscient national ». Ainsi il mérite vraiment le nom de conteur populaire. Car ce titre appartient à ceux qui ayant vécu la vie du peuple l'ont rendu au vrai dans leurs livres, et non aux pitoyables fabricants de romans feuilletons où le peuple ne se délecte que par goût de fausseté déclamatoire. Nous le dénierons, chez nous, aux auteurs des *Deux Gosses* et de la *Porteuse de pain*, pour le réserver

aux Jean Richepin, aux Ferdinand Fabre et à quelques autres. Nous le décernerons certainement en Danemark à Holger Drachmann pour ses « Contes de la mer et de la grève ».

Et nous remarquerons, comme un fait notable, que cet écrivain est arrivé au « nationalisme littéraire » lentement et par des chemins détournés. Car il a été, d'abord, un pur cosmopolite. Il a, de longues années, vécu hors de son pays, en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande, en Belgique, en Autriche. Il a habité presque toutes les capitales de l'Europe. Fixé à Londres en 1871, il y fréquenta nos communards réfugiés et il y vécut dans une atmosphère d'internationalisme. Ses idées s'en ressentirent, et lorsqu'il se décida, vers cette époque, à se risquer dans les lettres (jusque-là il avait été, de son métier, peintre et dessinateur d'illustrations), il débuta par des études sur les socialistes anglais et par des poésies révolutionnaires. Quand il revint en Danemark, ce fut pour adhérer au mouvement « européen » de Georges Brandes, dont il fut un des adeptes les plus fougueux. Eh bien, finalement, ce vagabond s'est fixé sur le sol natal, ce révolutionnaire s'est fait conservateur, cet émule de Brandes a rompu bruyamment (ce fut, je crois, en 1882, à propos du jubilé de Björnson) avec l'école « européenne », et il a dénoncé les tendances de cette école comme un danger pour la nationalité danoise. Déjà, il est vrai, ce sens danois s'était manifesté dans son œuvre, par un maître livre, son premier livre à succès : c'est ce recueil de nouvelles patriotiques sur la guerre des duchés qui parut en 1875 et qui s'intitule : *De l'autre côté de la frontière*. Mais la phase décisive de so évolution doit se placer, ce semble, vers 1878 : à c moment, Drachmann, revenu en Danemark, après tro ans de séjour à l'étranger, se trouva sans amis, san argent, sans santé, à deux doigts de la ruine matériell

et morale, abandonné du ciel et des hommes au point de vouloir « faire de la politique ». Il se sauva en se réfugiant dans les dunes, en face de la mer, au milieu des pêcheurs, des matelots et des artisans rustiques. De cette période de sa vie sont sortis les Contes dont nous avons parlé. Dans cette communion avec le peuple danois, le poète a trouvé le salut. Et à son tour il a montré aux Danois où était leur salut : dans la culture de la tradition et de l'instinct national. Retenons cet exemple. Nous le fortifierons en cherchant, en d'autres pays, des exemples pareils. Et alors nous aurons une réponse à opposer à ceux qui veulent nous dénationaliser et défaire notre pays, en invoquant contre nous-mêmes je ne sais ou plutôt je sais bien quelle opinion européenne. Nous montrerons à ces ennemis de la patrie que les plus grands des écrivains étrangers, ceux qui ont donné l'œuvre la plus puissante et la plus belle, sont ceux qui sont restés fidèles à leur race et qui ont su distinguer, entre les voix confuses qui sollicitent l'homme, le cri de leur sang. Nous pourrons alors conclure de l'étranger à nous-mêmes. Et ce sera un moyen de tirer un enseignement français de quelques études sur les conteurs populaires des pays du Nord.

GABRIEL SYVETON.

LE FLORILÈGE D'ADRIANE

I

ART POÉTIQUE.

Oh, qui viendra tendre à mes vers
Le fil sauveur du labyrinthe!
Qui nous rendra la maison peinte,
La maison blanche aux volets verts,

Et la doux-sonnante romance
Que soupire, en quête d'un nid,
Philomèle au cœur infini,
Sœur de la nuit et du silence,

Et la rive au saule pensif,
Et le pâtre de la vallée,
Et notre âme simple en allée!
— Peut-être est-ce le vieux Baïf,

Peut-être est-ce ton cœur naïf...

II

L'INSPIRATION.

Songe qu'à mon foyer depuis longtemps admise,
Tu verras chaque soir, entre nous deux assise,

Une femme au sourire amer et dont les yeux
Sont embrasés d'un feu clair et mystérieux
Qu'entre de longs cils d'or leur paupière tamise.

J'ignore le secret de son cœur familier;
Je ne saurais dire où ni quand je l'ai connue;
Elle s'en vint naguère élire mon foyer,
Sûre d'être toujours la douce bienvenue,
Et je n'ai pu dès lors la fuir ni l'oublier.

Nous avons vu mourir de si longs jours ensemble
Que souvent sa fierté s'incline à la douceur;
Et si j'ose à ses pieds chanter pour elle, il semble,
Fils de la terre auprès de sa divine sœur,
Que j'emprunte sa voix et que je lui ressemble.

Si belle, elle n'a point ton humaine beauté.
Mais bien que son amour n'aime rien de la vie
Et ne m'ait rien promis que dans l'éternité,
Si tu sens dans mon cœur qu'elle se fortifie,
Ne la menace pas de ta fragilité.

Oui, si tu ne sais rien du cœur d'une rivale,
Passe humble devant elle en ployant les genoux...
Devant un lit de sable où coule une onde égale,
Eh, quel avril a vu le torrent qui dévale
Sans ravages laisser expirer son courroux?

Ainsi retentira le cri de sa détresse
Lorsqu'à ses yeux parfois nos lèvres s'uniront;
Et si tu ne sais plus, caresse par caresse,
De combien de baisers nous lui fîmes l'affront,
Tu les pourras compter, sonores, sur son front.

Mais elle en recevra, froide, l'égale offrande;
Son cœur surnaturel veut une amour plus grande;
Lasse un jour de souffrir ton visage étranger,
Peut-être fuira-t-elle en rasant le verger
Dont les fruits et les fleurs composent ta guirlande...

Et cependant les cœurs qu'on n'ose consoler,
Ceux qu'une âme hautaine empêche de parler,
Nos secrètes amours, nos indicibles haines,
— Tout ce qui fait la joie et la douleur humaines
Trouve en elle une voix fidèle où s'exhaler.

Son nom? Je n'en sais point qui ne l'ait blasphémée.
Maîtresse toujours vierge et toujours innomée,
Qu'importe un nom mortel à sa Divinité!
C'est en vain que de nous lui vient sa renommée :
Nul n'aborde sans elle à l'immortalité.

III

AU LARGE!

Au large, on dit qu'il est un asile de paix
Où, malgré les brouillards qui nous voilent cette île,
Une atmosphère d'or vibre, chaude et subtile,
Sur des fruits et des fleurs que tu ne vis jamais.

Par delà ce port calme où ma vie inutile
Sans espoir s'est ancrée et sans but se complaît,
Par delà l'univers, mon âme, on dit qu'il est
Un séjour d'éternelle et d'amoureuse idylle.

Ce calme me fait peur, la joie est ma prison...
O Malheur ! ô Malheur ! ouvre-moi l'horizon !
L'abîme me rendra l'âme d'un capitaine ;

Viens, d'un souffle que rien ne saurait fatiguer,
Chasser mon faible cœur qui n'ose naviguer
Sans plaindre la longueur du temps et de la peine.

IV

VOYAGES EN SONGE.

Laissons la route blanche ouverte aux cavaliers
Dont le rêve chemine au pas de leur monture ;
Que sur des vents menteurs promis à leurs voiliers
D'autres osent fonder un espoir d'aventure ;
Nous, pour tromper l'ennui des lieux trop familiers,

Pour franchir l'Océan, les monts et les prairies,
Pour fuir l'horizon morne ou pour le reculer
Et ramener tes pas aux frontières fleuries
Des pays enchanteurs où tu voudrais aller,
Nous suivrons le chemin des longues rêveries.

Heureux les voyageurs que leur sommeil hanté
Promène aux Paradis inconnus de leurs veilles,
Qui près de leur foyer découvrent des merveilles
Et savent comme nous aux rives d'un Léthé
Boire des flots d'amour et de sérénité !

Ils explorent sans peur des plaines de mensonge
Dont la pluie et le vent ne troublent pas le ciel ;
Toujours un paysage aimable et fraternel

Répond à la promesse heureuse de leur songe ;
Ils ne se heurtent pas aux bornes du Réel.

Leur départ est joyeux, leur course est sans limite ;
Nulle espérance enfin ne leur est interdite ;
Même la Mort, propice à leurs pas incertains,
S'il leur faut s'éloigner du séjour des humains,
Leur vient sourire au seuil de la porte maudite.

Alors, loin d'émouvoir d'un inutile adieu
Ceux qui les rejoindront aux rives de l'eau noire,
Ils tendent leur front calme au baiser de la Moire
Et ne voient dans le Styx qui les baigne en ce lieu
Qu'un fleuve couronné de palmes comme un dieu.

Ils y mirent longtemps leurs puretés nouvelles ;
Puis le sombre nocher allume ses falots ;
Et, cédant l'aviron à ces gais matelots,
On dirait un départ de blanches caravelles
Accompagnant la fuite éternelle des flots.

—

Ainsi, répands sur nous les vapeurs de Nérée,
Verse-nous les parfums de la rose pourprée
Et la pâle clarté des cèdres odorants ;
Inspire, ô douce NUIT, mes rêves conquérants,
Ouvre-moi les chemins de la voûte éthérée,

Et qu'enfin je m'égale à ces coureurs fameux
Qui, debout sur leur char lancé dans la carrière,
Ne voient plus ni la Mort qui préside à leurs jeux
Ni la Vie, à travers le rideau de poussière
Que leurs chevaux fumants soulèvent devant eux !

DAUPHIN MEUNIER.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

M. ALBERT SOREL (1).

Peu à peu, progressivement, par trente années d'un travail probe et consciencieux, M. Albert Sorel s'est placé au premier rang des historiens français. Il n'a jamais recherché l'éclat ni le succès qui retentit dans la foule, et voici que, tout d'un coup, dans notre Paris tumultueux et frivole, il est devenu ce qu'on appelle un « homme du jour ». Dès que son nom parut parmi les premiers adhérents de la *Ligue pour la patrie française,* ce fut une rumeur dans le camp adverse, ce fut à lui que s'adressèrent directement leurs reproches : il répondit par une lettre d'une grande simplicité, mais d'une égale force de pensée et de cœur. Les sans-patrie continueront peut-être à l'invectiver; tous les bons esprits, les vrais Français prononcent son nom avec respect et gratitude, et M. Albert Sorel poursuivra, avec une tranquillité digne et simple, sa vie de

(1) *L'Europe et la Révolution française.* 4 volumes. Librairie Plon. — *Essais d'histoire et de critique.* Librairie Plon. — *Nouveaux Essais d'histoire et de critique.* Librairie Plon. — *Lectures historiques.* Librairie Plon. — *Montesquieu.* Librairie Hachette. — *Madame de Staël.* Librairie Hachette. — *Bonaparte et Hoche en 1797.* Librairie Plon. — *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande.* Librairie Plon. — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française,* Autriche, publ. avec intro-

travail qu'illuminent les rayons de la science mise au service de l'amour de la patrie.

Etudier en un court article de revue l'œuvre si vaste et si pleine de M. Albert Sorel, où chaque page prête à réflexions, est impossible. Nous essayerons de dégager les traits principaux qui caractérisent sa personnalité, en prenant pour point d'appui ses tout premiers écrits, lesquels — ce qui paraîtra tout d'abord surprenant — ne sont pas des œuvres historiques.

M. Albert Sorel, en effet, commença par publier des romans : la *Grande Falaise,* en 1872, et, en 1873, le *Docteur Egra* (1). Arrêtons-nous au premier. Il ne nous appartient pas d'en parler au point de vue littéraire : l'œuvre contient des parties infiniment touchantes, une analyse de caractères très subtile et très fine; mais, dès l'abord, dès la couverture, apparaît le futur historien. Le romancier indique avec soin les dates entre lesquelles se déroule le récit : 1785-1799. Et voilà déjà fixée l'époque de l'histoire de France à laquelle, plus tard, M. Sorel consacrera la partie la plus importante de son œuvre : la fin de l'ancien régime, la Révolution et l'aurore de Bonaparte.

Dans son dernier livre, *Bonaparte et Hoche en 1797,* M. Sorel écrit, à propos de la campagne d'Italie du jeune général corse : « Il semble que toute sa destinée fermente en germe dans cette campagne. » Nous est-il permis de reprendre cette phrase et de dire : « Il semble que toute l'œuvre du futur historien, pour éten-

duction et notes. Librairie Alcan. — *Précis du droit des gens* (en collaboration avec M. Funck-Brentano). Librairie Plon. — *Le traité de Paris du 20 novembre 1815*. Librairie Germer Baillière. — *La Question d'Orient au XVIIIe siècle*. Librairie Plon. — *De l'origine des traditions nationales dans la politique extérieure avant la Révolution française,* extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques. Librairie Picard. — *Notice sur les travaux de Fustel de Coulanges,* extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques. Librairie Picard. — *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française,* le 7 février 1895 (éloge d'H. Taine). Librairie Firmin Didot,

(1) *La Grande Falaise* (*1785-1799*), par Albert Sorel. Paris, librairie générale, 72, boulevard Haussmann, 1872, in-12. — *Le docteur Egra,* même librairie, 1873, in-12.

due et variée qu'elle soit, fermente en germe dans son premier roman, *la Grande Falaise.* »

Son héros, Robert, concentre bien en lui l'homme du Tiers Etat, avec ses aspirations et ses rancunes, et, aussi, sa noblesse et sa générosité de cœur. C'est toute une classe sociale que le romancier dépeint dans les trois premiers paragraphes du livre, et bien telle qu'on la vit entrer dans son rôle grandiose à l'époque révolutionnaire.

Plus tard, dans son premier et admirable volume de *l'Europe et la Révolution française,* M. Sorel — l'historien — ne la dépeindra pas différemment : « Sous les dehors d'une élégance raffinée, les hommes du dix-huitième siècle restent brutaux et emportés. La « sensibilité » est pure affaire de mode ; ils se poudrent, ils se parent ; au fond ils gardent toute la rudesse de mœurs du siècle précédent. S'il en était autrement, on ne s'expliquerait ni l'héroïsme, ni la violence des guerres de la Révolution. Cette violence n'est pas le propre des troupes improvisées que la République jeta sur le champ de bataille : on la trouve au même degré dans l'armée des émigrés qui est formée de gentilshommes. »

Cette observation est d'une justesse absolue. On se fait généralement une idée fausse des hommes de l'ancien régime en se les figurant d'après les jolies images de Watteau, de Lancret et de Boucher.

Le Robert de la *Grande Falaise* devient général sous la Révolution, et, tel que le romancier nous le représente, c'est un type non seulement accompli, mais très exact, de cette génération qu'illustrèrent les Kléber, les Hoche et les Marceau. Dans son dernier ouvrage, publié en 1896, vingt-trois ans après la *Grande Falaise,* M. Sorel a fait à grands traits un parallèle entre Hoche et Bonaparte. Il est probable qu'en parlant de Hoche :1 ne pensait plus à son général Robert d'autrefois, le eau général Robert du roman de jeunesse, et, cepenınt, Hoche et Robert sont identiques.

« Au commencement de 1794, Hoche avait à peine ingt-six ans. Il était général d'armée et républicain .natique. Il passa tout d'un coup de l'armée à la pri-

son. A l'armée, il avait appris à connaître les ennemis de la France et à les battre; en prison il apprit à connaître les Français et à les aimer. Déjà, dans leurs campagnes, son maître, le général Le Veneur, lui avait montré tout ce que l'ancienne armée contenait de science, de patriotisme, de vertu. Il ne savait de la société française, entrevue du dehors, devinée à travers les romans et les libelles, que les dégradations et les vices. La Conciergerie lui en révéla les plus nobles qualités : la dignité devant la mort, je ne sais quoi d'allègre dans les épreuves, le mépris de la sottise dans les persécutions. De la Révolution, il n'avait voulu voir que les nécessités; il jugeait les factions en homme qui fait de l'Etat même une faction exclusive : il comprit qu'on pouvait aimer la France et défendre la Révolution, avec le même cœur dans des partis différents. L'injustice qu'il subissait lui ouvrit les yeux. »

Le jeune général Robert est, lui aussi, jeté en prison par les Jacobins de Paris. « Ce qu'il observa dans la prison, écrit le romancier, acheva de l'éclairer. Il n'avait voulu considérer dans la Révolution que les principes; quant à l'ancien régime, il le voyait à travers les déclamations de ses maîtres, sous le reflet de ses propres misères. Il découvrit du même coup l'envers des choses contemporaines et les traits véritables de la société passée, dont il n'avait connu que les vices. Il y avait là des familles entières, des femmes, des jeunes filles, les vertus les plus exquises, le sang le plus pur de l'ancienne France. Robert pénétra le secret intime de quelques-unes de ces nobles existences; il comprit tout ce que cachent de grandeur les âmes vraiment simples. Il fut comme transporté dans un monde nouveau. »

M. Sorel trace, avec une admiration émue, le portrait de Hoche le soldat républicain, noblement convaincu de la beauté et de la justesse de ses principe qu'il garda jusqu'au dernier souffle de sa vie. « C'étai un jeune sauvage du faubourg, merveilleusement sou ple et capable de s'affiner au frottement de la vie. I arrivait dans la Révolution comme ces cadets de pro

vince, héros de l'ancienne armée, héros aussi des romans de l'ancienne France, faméliques et déguenillés, ne sachant guère de la vie que l'escrime et l'équitation, de l'histoire que Plutarque et Montluc, mais l'esprit alerte, le cœur ouvert, arrivaient à Paris pour chercher fortune, et, tirés du rang par leur vaillance et leur entreprise, faisaient souche nouvelle de maréchaux et de grands Français. Hoche dépouilla l'enveloppe du démagogue aussi rapidement qu'il avait dépouillé la casaque du soldat. Il y avait en lui un fonds de belle humanité. Il pensait droit, vite, très haut; il apprit à planer, à voir en grand et largement. Il ajouta au patriotisme enthousiaste l'ancien honneur français. Il découvrit la France dans la Révolution; mais en étendant ce beau nom de République française à toute la patrie, il demeura purement, inébranlablement républicain. »

Tel fut Hoche, et tel est notre général Robert. Nous trouvons à la fin de la *Grande Falaise* une page qui est, dans ses moindres détails, un petit bijou historique.

La nouvelle arrive en Normandie du coup d'État de Bonaparte (18 brumaire) :

« Le général Bonaparte n'est pas le gouvernement, murmura l'accusateur public.

« — Il a tous les pouvoirs en main, répondit Saint-Renaud. Le Directoire est renversé, le règne des tyrans est fini, la liberté va renaître.

« — Vive la République! s'écria Coclès (un vieux grognard des armées révolutionnaires).

« — Lisez ceci, poursuivit Renaud en tirant de son portefeuille un imprimé qu'il présenta aux magistrats. C'était la proclamation de Bonaparte au peuple français. Duronceret (l'accusateur public) et son acolyte étaient des terroristes trop convaincus pour s'offusquer d'un coup d'État.

« Robert entraîna Saint-Renaud à l'écart. « Je m'ex-
« plique maintenant, dit-il, pourquoi Bonaparte m'a si
« aisément laissé partir. Il savait qu'à Paris je n'au-
« rais pu le seconder dans l'exécution de ses desseins. »

« Saint-Renaud fit un geste de surprise. Il partageait l'enthousiasme et l'aveuglement de la plupart de ses contemporains.

« — Eh quoi! s'écria-t-il, Bonaparte n'a-t-il pas sauvé la République?

« — Dieu le veuille », dit Robert. Il poursuivit avec une nuance d'amertume : « Prends-y garde, Saint-Renaud, les peuples qui ont besoin d'un sauveur sont bien près de se donner un maître. N'oublions jamais ceci, nous n'appartenons qu'à la patrie, nous ne devons servir qu'elle. » Puis il ajouta à voix basse et comme se parlant à lui-même : « C'est la dernière illusion. »

On aura remarqué, dans les citations qui précèdent, cette intelligence égale, chez M. Sorel, des Français de l'Ancien régime et des Français de la Révolution. C'est là qu'on reconnaît l'historien véritable : il voit les causes des événements qui font agir les hommes, voyant ces causes il perçoit les mobiles intimes de leurs actes, et vient de la sorte à les comprendre et à les aimer. C'est ainsi qu'un historien comme Albert Sorel se distingue d'un visionnaire sectaire comme Michelet pour lequel tout est horreur avant 1789, et tout est splendeur par delà.

Rien n'est à ce point de vue plus frappant que la manière, d'une profondeur de vue surprenante, dont M. Sorel explique l'émigration et les sentiments de ces gentilshommes — hommes d'honneur et de devoir — et qui, cependant, portèrent les armes contre leur patrie. L'historien remonte jusqu'aux origines mêmes de l'ancien régime, au seizième siècle : « Les factions appelèrent les étrangers à les soutenir, et chacun se crut dans son droit, car chacune prétendait être l'Etat même et prévaloir sur les autres. Se croyant l'Etat, chacune aussi se croyait la patrie : ces idées se c -fondaient dans les esprits. Richelieu combattait à la fois les Huguenots et les Anglais à La Roche ; Mazarin eut à lutter contre les Espagnols et les Fr -deurs coalisés. Qui ne connaît les illustres défaillan s des deux héros du siècle? Ceux qui firent le plus p r la France contre les étrangers, Turenne et Con ,

parurent tour à tour alliés à des étrangers contre l'Etat français.

« Les habitudes des guerres du seizième siècle et des guerres de la Fronde étaient loin d'avoir disparu à l'époque de la Révolution française. Des occasions analogues se représentant, ces habitudes reparaîtront d'elles-mêmes : l'émigration armée et alliée de la coalition n'aura pas d'autres origines, dernier épisode de la politique féodale, contemporain de l'anéantissement des derniers vestiges de la féodalité. C'est à ce moment, et par l'effet même de l'émigration armée, que la séparation se fit, et pour toujours, entre l'idée de la patrie et l'idée du prince. Cette séparation qui est un des principaux phénomènes de la Révolution française était sans doute préparée auparavant : elle l'était par l'œuvre même de la royauté; mais elle n'était pas consommée dans tous les esprits; elle ne l'était point surtout dans l'esprit de ceux contre lesquels elle devait prévaloir et qui se réclamaient précisément des coutumes féodales. C'est ainsi que put se produire l'émigration armée, qu'on la vit organiser un Etat contre l'Etat, contracter des alliances et envahir le territoire français au milieu d'armées étrangères, considérant qu'en cela elle usait de son droit, car elle prétendait emporter avec elle l'Etat et la patrie et ne combattre que des usurpateurs. »

C'est le singulier mérite des pages consacrées par M. Sorel à l'histoire de la Révolution. Les faits sont vus de si haut, étudiés d'une manière si rigoureusement scientifique, que l'on ne songe pas un instant à se demander si l'auteur est républicain ou monarchiste, s'il est un révolutionnaire ou un « ci-devant », on est sans cesse devant le savant et l'historien.

S'il est vrai que, dans la *Grande Falaise,* nous voyons à chaque page, en M. Sorel, l'historien percer sous le romancier, il est vrai, d'autre part, que dans ses œuvres historiques on voit souvent reparaître l'ancien homme de lettres. Ce n'est d'ailleurs pas un défaut. Stendhal n'eût-il pas signé ce portrait de Bonaparte : « Il n'avait que vingt-huit ans. Il paraissait

plus jeune encore par sa mine chétive, sa maigreur extrême, sa petite taille. Les cheveux broussailleux, poudrés, tombant « en oreilles de chien » jusque sur les épaules; le front tendu sous la pensée; le regard clair et inquisiteur; la bouche mobile, impérieuse; une grande finesse dans les traits du visage creusé, au teint olivâtre; une extraordinaire énergie dans l'ossature saillante, dans le menton surtout; il était vêtu d'un habit droit, trop large, coupé à la diable, endossé à la hâte, boutonné jusqu'en haut, garni seulement d'une étroite broderie d'or; il portait une ceinture tricolore, nouée négligemment, et un sabre qui semblait disproportionné à sa personne. Il enlevait, remettait, agitait, à la main, posait sur un meuble son petit chapeau noir surmonté d'un panache de hasard attaché tant bien que mal. »

Mais ce que Stendhal n'eût pas réalisé, c'est cette explication du génie de Bonaparte par l'époque même où il apparut. Bonaparte fut la résultante du mouvement révolutionnaire, tout comme celui-ci avait été l'aboutissant logique des siècles de monarchie. Aussi bien est-il déraisonnable à un admirateur du mouvement de la Révolution de proférer des paroles de colère contre Napoléon — car c'est la Révolution qui l'a produit tel qu'il a été — de même qu'un monarchiste a tort de s'en prendre à la Révolution, du moment qu'il admire l'ancien régime. M. Sorel dit admirablement: « La Révolution qui apparaît aux uns comme la subversion, aux autres comme la régénération du vieux monde européen, n'a été que la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe; la Révolution n'a point porté de conséquence, même la plus singulière, qui ne découle de cette histoire et ne s'explique par les précédents de l'ancien régime. »

Quant aux conséquences de la Révolution, el
furent diamétralement contraires à ce qu'un esprit
perficiel pourrait croire, à ce que les contempora
imaginaient. On croyait qu'elle répandrait en Eur
l'anarchie et qu'elle minerait les trônes. Elle y
œuvre d'organisation et affermit les sceptres dans

mains des souverains. « Lorsque l'anarchie eut disparu et que la République pacifiée s'organisa, la France enseigna par son exemple aux princes de l'Europe que les réformes les plus précieuses aux peuples tournaient directement au profit de l'Etat; que l'acte principal de la Révolution, celui qui l'avait rendue si populaire et si puissante, la suppression du régime féodal, loin d'ébranler le pouvoir, en favorisait la concentration et en facilitait l'exercice; que rien, par conséquent, n'était plus aisé et plus expédient aux souverains que de s'établir eux-mêmes les émancipateurs de leurs peuples et de supprimer ainsi les causes de la Révolution; que le règne des nations était inévitable, le rôle des rois était désormais de les grouper autour d'eux; qu'on ne les gouvernait plus qu'en les représentant; qu'enfin l'avenir était à ceux qui, discernant mieux que les autres ces grands courants de l'histoire, sauraient en exploiter la force. C'est ainsi que la Révolution française aboutit à simplifier singulièrement la carte de l'Europe et qu'au lieu d'y propager l'anarchie universelle et la révolte générale des peuples contre les rois, elle contribua, au contraire, à y rendre les Etats plus puissants et les nations plus attachées à leurs princes. »

Le grand ouvrage de M. Sorel, *l'Europe et la Révolution*, comprend à l'heure actuelle quatre volumes :

I. Les mœurs politiques et les traditions (c'est un large aperçu de l'histoire politique de l'ancien régime qui a fait la Révolution).—II. La chute de la royauté.— III. La Convention. — IV. Les limites naturelles (histoire des efforts faits par la Convention et le Comité pour assurer à la France la limite des Alpes et du Rhin). La publication d'une cinquième partie, *Bonaparte, 1796-1804*, est imminente. Un sixième volume terminera l'ouvrage, *Le blocus continental, les traités de 1815*. Il nous resterait à souhaiter une histoire des institutions intérieures de la France à la même époque écrite avec une égale impartialité. Mais quel est l'esprit capable de nous la donner?

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

NOUVEAU-THÉATRE. — *Le roi de Rome*, pièce en cinq actes et un prologue, de MM. Émile Pouvillon et A. d'Artois.

AMBIGU-COMIQUE. — *La Mioche*, drame en cinq actes, de M. Jules Mary.

THÉATRE-CLUNY. — *La Poule blanche*, opérette en quatre actes, de MM. Maurice Hennequin et Antony Mars.

GYMNASE. — *Trois femmes pour un mari*. — *Un fiacre à l'heure*.

COMÉDIE-PARISIENNE. — *Mirages*, pièce en trois actes, de MM. Charles Raymond et Lucien Cressonnois ; *Franchise*, un acte de M. André Picard.

NOUVEAUTÉS. — *La Dame de chez Maxim*, pièce en trois actes de M. Georges Feydeau.

Inauguration du théâtre Sarah-Bernhardt.

Les nouveaux chevaliers : MM. de Curel, Georges Courteline, Maurice Hennequin.

M. Émile Pouvillon est un précurseur. De même qu'il donna *Bernadette de Lourdes* quelques mois avant que M. Zola fît paraître *Lourdes*, il met à la scène *le Roi de Rome* dans le temps que M. Edmond Rostand prépare *l'Aiglon* pour Mme Sarah Bernhardt. Mais sous la forme du livre comme sous la forme de l'ad[illegible]tation dramatique, plus heureux que *Bernadette*, [illegible] *Roi de Rome* de M. Pouvillon aura vécu toute sa [illegible] avant que celui de M. Rostand ait vu le jour. Le dra[illegible] que joue en ce moment le Nouveau-Théâtre est [illegible] même, peut-on dire, tiré d'un drame et, sous le m[illegible]

teau bleu semé d'abeilles de sa couverture, le livre de M. Pouvillon est une suite de scènes, de dialogues et de monologues divisée en un prologue, quatre journées et un épilogue; le prologue et les journées sont eux-mêmes divisés en heures. On a vu que dans les *Antibel* et dans *Bernadette,* l'auteur s'était déjà servi par endroits du procédé dramatique intervenant au cours du roman; il n'a eu qu'à se laisser aller à cette tendance, et *le Roi de Rome* est tout à fait un drame.

Aux premières pages du livre, la scène du prologue est à Paris dans la nuit du 29 au 30 mars 1814 devant les Tuileries et dans le Palais même. C'est la dernière nuit de l'Empire. Les alliés se rapprochent de Paris. On est sans nouvelles de l'Empereur. En ce péril le Conseil de Régence s'est réuni et a décidé que l'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome devaient se retirer à Rambouillet.

Dix-sept ans après; les événements se sont accomplis. Napoléon est mort, seul, à Sainte-Hélène. Marie-Louise n'a pas attendu sa mort pour se remarier au comte de Neipperg; elle vit à Parme, dans son duché. En France Charles X a succédé à Louis XVIII; une révolution vient de le remplacer par Louis-Philippe. Le roi de Rome est à Vienne, à la cour de son grand-père, l'empereur d'Autriche; il a vingt ans. Il s'appelle maintenant le duc de Reichstadt. La femme et le fils de Napoléon sont duchesse de Parme et prince autrichien. C'est à Vienne, au bal de l'ambassade anglaise. Dans tout le charme de sa beauté et de sa jeunesse, paré de l'éclat voilé du nom de son père et de la tristesse de sa destinée, le jeune officier se sent porté par son propre cœur et son souci de la gloire et par les pensées ou les craintes de tous vers sa patrie, vers cette France d'où il est exilé et qui est toute frémissante encore du nom de Napoléon. Mais la paix de l'Europe est fondée sur son impuissance ; l'Europe l'a

remis en garde à l'Autriche. Il n'est pas seulement un exilé, il est un captif, et le prince de Metternich le tient dans une jalouse surveillance. A cette soirée pourtant une femme, Napoleone Camerata, la fille d'Élisa Bacciocchi, princesse de Lucques et de Piombino, sœur de Napoléon, a pu s'approcher de lui. Il vient de s'entretenir de son ennui et de ses espérances avec son ami le comte de Prokesch, avec le maréchal de Marmont, duc de Raguse, lorsque la Camerata apparaît. Ses paroles enflammées raniment le courage du prince. Elle lui offre d'ailleurs le moyen de s'évader. Qu'il appelle le signor Giusti qui n'attend qu'un signe de lui, ils partiront ensemble et gagneront la France. Il réfléchit, il hésite, il rêve. Il se réveille. « J'ai failli oublier Olga. A demain la politique! Allons danser, allons aimer un peu. Pauvre âme inquiète, libère-toi, donne-toi au plaisir qui passe, au désir qui t'invite! » Et dans la foule brillante, il rejoint Olga de Melk, cette petite bourgeoise que vient d'épouser le vieux maître des cérémonies de la cour, si belle, si douce, si aimante.

Le prince a demandé audience à son grand-père. Il s'ouvre à lui de sa douleur secrète. « Si vous voulez le savoir, mon père, c'est le roi de Rome qui empêche le duc de Reichstadt de dormir. Mon mal ne date pas d'hier. Adolescent, enfant même, le passé faisait ombre sur ma vie. Je regrettais, j'attendais... Je regrette, j'attends encore. Je n'ai jamais cessé, je ne cesserai jamais de penser à la France. » Peut-il compter sur l'appui de son grand-père? Mais le vieil empereur fait appeler Metternich dont les refus tranchants et le ton de politique ironique et froid irritent le jeune princ qui s'avance comme pour frapper le chancelier lorsqu'u spasme l'étouffe. Il s'évanouit et ne revient à lui qu pour fondre en larmes.

Et c'est la première journée.

Toujours à Vienne. Déguisé en entomologiste e

signor Giusti, le lieutenant Chambert, un lieutenant de quarante ans, qui a servi sous Napoléon, attend le duc, ce jour-là comme les autres. Car le duc n'est pas encore venu. On frappe, c'est lui, enfin ! et Chambert développe au prince son plan. Lui, le prince, sera Beppo Sarpi, domestique de Giusti; le passeport est prêt. Ils gagneront Trieste comme d'inoffensifs entomologistes, et s'embarqueront pour Rochefort. Là tout est préparé. A Niort, à Poitiers, à Bourges, les troupes sont gagnées... Le prince accepte, mais il veut revoir Olga avant de partir. Ce sera pour le lendemain.

Chez Olga, dans la tendresse et l'abandon des adieux, son secret lui échappe, et Olga qui l'aime et veut le retenir, le dénonce.

C'est la seconde journée.

Le lendemain, il attend le moment convenu avec Chambert, lorsque Olga vient le trouver, lui conseille la fuite et dévoile sa trahison. A son tour, le ministre de la police entre et annonce au prince qu'une lettre de l'empereur lui ordonne d'informer officieusement sur une tentative de désertion en temps de paix dont le prince se serait rendu coupable. L'empereur, du reste, pardonne, mais les arrêts ne seront levés que si le prince consent à donner par écrit sa parole d'honneur de ne plus faire acte de prétendant à la couronne de France. Le prince refuse, lorsqu'on amène Chambert entre deux sbires. Pour lui c'est la mort, à moins que le prince ne signe la renonciation qu'on lui demande. Il signe cette fois et, désespéré, monte à cheval, gagne la campagne et dans une course éperdue arrive jusqu'au bord du Danube où sa monture se cabre et s'arrête. Mais le froid du soir gagne le prince; il frissonne et rentre glacé à la ville.

C'est la troisième journée; six mois se sont écoulés depuis le bal de l'ambassade anglaise.

L'été suivant, à Schœnbrunn, le prince se meurt, brisé, anéanti. Marie-Louise, prévenue, est accourue et reçoit le dernier soupir de son fils. Et l'épilogue, c'est, trois mois après, dans le caveau des Capucins, à Vienne, la visite du prince Louis-Napoléon au tombeau du roi de Rome.

Cette analyse a suivi pas à pas le livre, puisqu'aussi bien la forme dramatique que lui a donnée M. Pouvillon le permettait. L'adaptation de M. d'Artois, qui est jouée au Nouveau-Théâtre, est très adroite, et M. de Max, dans le rôle du duc de Reichstadt, en a fait une création curieuse. J'ignore si elle est dans les intentions de l'auteur, et je crois être sûr qu'elle est aussi éloignée que possible de la vérité, mais elle est curieuse. D'où vient que l'œuvre laisse froid et qu'il ne s'en dégage aucune émotion? Est-ce donc que nous en savons d'avance le dénouement et qu'ainsi l'intérêt s'en trouve diminué? C'est un inconvénient commun à toutes les pièces historiques et qui ne produit pas forcément cette conséquence. Cette destinée du fils de Napoléon, cette figure d'Hamlet, a bien de quoi pourtant nous toucher par elle-même; cet orphelin sans nom nous trouve disposés à la pitié. Cette pitié, cette tristesse, M. Pouvillon les a ressenties sans doute, mais sa traduction n'y ajoute rien. Minutieux, scrupuleux, appliqué, il est plus apte à peindre par plans menus et taillés à facettes la surface des choses ou des êtres qu'à pénétrer dans le cœur inquiet du pauvre roi de Rome. Il faut grandement louer le Nouveau-Théâtre de son activité et de la variété de ses manifestations dont aucune jusqu'à présent n'a été indifférente.

***

L'Ambigu-Comique a donné un drame nouveau de M. Jules Mary, *la Mioche*. M. Jules Mary est un des

auteurs les plus aimés du public populaire, et, depuis la mort de Richebourg, peut-être est-il le seul émule de M. Xavier de Montépin. *La Mioche* est tirée d'un de ses romans qui a fait couler bien des larmes, et dont il a porté le dénouement sur la scène avant de le confier au journal où son feuilleton est en cours. De sorte que les lecteurs impatients de *Mortel outrage* n'ont qu'à aller passer la soirée à l'Ambigu pour retrouver le calme et apaiser leur curiosité et leur émotion. C'est une idée assez ingénieuse et nouvelle. Pourtant elle n'a pas eu tout le succès que son originalité paraissait lui promettre, et elle aurait plutôt porté tort au roman. *La Mioche* est un gros drame, bourré de péripéties, avec les substitutions d'enfants et les erreurs d'attributions familières au boulevard Saint-Martin, tout animé de coups de fusil, éclairé de décors pittoresques, — la scène se passe en Corse; mais il a paru que les événements s'enchaînaient mal et que même à l'Ambigu il existait certaines lois de vraisemblance dont M. Jules Mary, cette fois, ne tenait pas assez de compte.

En nous rendant au théâtre Cluny, nous ne quitterons pas la Corse, mais nous la connaîtrons sous son aspect gai. C'est une Corse qui se moque d'elle-même de la façon la plus désopilante que nous présentent MM. Maurice Hennequin et Antony Mars, une Corse qui chante et danse sur de la musique de M. Victor Roger. Cette parodie de la vendetta est très bien jouée par la troupe de Cluny. Ce théâtre Cluny ne se contente pas de préparer des auteurs pour les scènes du boulevard; voici maintenant qu'il leur prête ses pièces, et au Gymnase, *Trois Femmes pour un Mari*, l'ingénieuse et extravagante bouffonnerie de M. Grenet-Dancourt, s'achemine allégrement, comme on dit, vers la douze centième représentation. C'est un chiffre. Les *Trois Femmes*, où Mme Daynes-Grassot, si naturelle-

ment comique, est d'une drôlerie inénarrable, sont précédées d'un petit acte agréable, *Un fiacre à l'heure*, dont l'auteur, M. Georges Berr, de la Comédie-Française, se dissimule sous le pseudonyme de Colias.

La Comédie-Parisienne fait maintenant alterner sur son affiche *Mirages* et *l'École des Amants*. La nouvelle pièce de MM. Raymond et Cressonnois, *Mirages*, n'a pas reçu, me semble-t-il, l'accueil qu'elle méritait. C'est l'histoire d'une jeune fille et de ses parents, dupes de leur optimisme et de leurs illusions, et que ces mirages conduisent à la mort volontaire. Le dénouement a paru trop sombre, tout au moins n'y est-on pas préparé. Mais il pourrait se défendre au nom de la logique. *Franchise* est une comédie de M. André Picard, qui a déjà fait représenter *la Confidente*, dont nous avons longuement parlé ici même, et *le Cuivre* en collaboration avec M. Paul Adam. C'est un singulier mélange de raillerie et d'émotion que cette pièce où l'on voit une fois de plus qu'il vaut mieux « ne pas le dire » et que, même en apparence détaché d'une liaison, il en coûte de savoir ou de supposer que l'on n'est plus aimé, que l'on n'est pas le seul aimé. Dans cette trop rapide revue des nouveautés et des reprises de la quinzaine, je ne saurais moins faire que de signaler le succès triomphal de *la Dame de chez Maxim*, jouée aux Nouveautés par Mlle Cassive, une môme Crevette d'un « nature » extraordinaire et dont le « Et allez donc! c'est pas mon père » est déjà devenu proverbial, et c'est assez peut-être que de dire que Mme Sarah Bernhardt a pris possession de son nouveau théâtre, place du Châtelet, en y jouant *la Tosca* puisque ce n- saurait être là la véritable inauguration.

***

Le ministère de l'instruction publique et des beaux arts a fait à l'art dramatique la part assez belle dar

ses décorations du premier janvier en nommant chevavaliers de la Légion d'honneur M. François de Curel et M. Georges Courteline et, par le détour du ministère des affaires étrangères et comme étranger, M. Maurice Hennequin. L'auteur des *Fossiles* et du *Repas du lion,* dont le théâtre Antoine jouera prochainement la *Nouvelle Idole,* M. François de Curel, occupe parmi les auteurs dramatiques une place à part; par la force de la pensée, par le soin subtil de sa psychologie, par ce qu'on sent en lui d'étude et de passion contenue, même par certains aspects de sa manière recherchés et embarrassés, il s'est créé une situation particulière et une originalité dont tout le secret vient peut-être de ce qu'incontestablement il a « le style », ce qui n'est pas l'écriture, et qui est si rare et si difficile à définir. La verve bouffonne de M. Georges Courteline s'est répandue dans une série de pièces et de livres d'une gaieté intarissable; mais, il ne faut pas s'y tromper, cette folie débridée est pleine de sens et de suc; elle déforme, amplifie, exagère une observation rapide et juste avec une ardeur et une fantaisie comiques qui sont étonnantes, d'une sûreté et d'une plénitude de langue qui font de M. Georges Courteline un des écrivains les plus français d'à présent, si j'ose dire, et presque un classsique.

R.-M. FERRY.

BILLETS DE QUINZAINE

LE BILAN DU PROTESTANTISME

Il y a des livres qu'on a le devoir de signaler au public, en lui criant bien fort : « Prenez-les, lisez-les, relisez-les, faites-les lire autour de vous ! » Et *Le Péril Protestant,* par M. Ernest Renauld, est de ces livres salutaires. Le précieux mérite de ce volume est qu'il déborde de documents. Combien la France compte-t-elle de protestants ? L'ouvrage vous l'indique par des documents. Combien il y a de préfets, de hauts fonctionnaires, de hauts universitaires protestants, et où sont ces préfets, ces hauts fonctionnaires, ces hauts universitaires ? Qui sont-ils ? Comment se nomment-ils ? L'ouvrage l'établit encore par des documents. Et quelle est, d'autre part, l'action exacte des protestants dans notre politique extérieure et intérieure, dans notre éducation nationale, dans notre vie générale ? Vous l'apprenez toujours par des documents, des discours des articles, des aveux, des actes, des déclarations d protestants. Et quelle est aussi la moralité protes tante ? Des documents vous le disent de même, et des documents irréfutables. Ce livre est une véritable sta

tistique, un relevé, avec tout ce que les relevés et les statistiques ont de formel et d'absolu. On discute une théorie, une hypothèse, un raisonnement, on ne discute pas des faits prouvés, des faits qui sont vraiment des faits. On s'en afflige, on s'en réjouit, on s'y arrête, on s'en détourne, mais on ne conteste pas l'existence de ce qu'on voit, de ce qu'on touche, de ce qui s'avoue.

Ce qu'il importe d'abord de bien préciser, c'est que le Protestantisme dont M. Renauld nous donne le bilan est le Protestantisme politique, celui qui sape chez nous le Catholicisme dans ce que le Catholicisme y représente lui-même d'essentiellement national, toute collectivité nationale correspondant toujours, et cela scientifiquement, à une collectivité religieuse. Ce n'est pas, en conséquence, au protestant adonné au Protestantisme parce qu'il n'admet pas, dans sa conscience, tel ou tel dogme spécial, que s'attaque M. Renauld, mais au protestant pour qui le Protestantisme est une manière de se révolter contre la France, à celui dont le calvinisme n'est qu'une formule de trahison. C'est ce protestant-là qu'on dénonce, et qu'il faut dénoncer, que l'on traque, et qu'il faut traquer. « *Quoique protestant,* avait l'habitude de dire J.-J. Weiss, d'après le témoignage particulièrement autorisé de M. Louis Teste, *et parce que je suis Français,* je suis, pour la politique extérieure de la France, *aussi catholique que vos évêques, aussi catholique que le Pape!* La France *est catholique,* et, quoi qu'on fasse, elle *demeurera catholique*. Sa politique extérieure doit être *catholique, fortement catholique, hardiment catholique, sans quoi* LA FRANCE NE PARAÎTRA PLUS LA FRANCE. Et moi, *protestant,* je suis partisan même du *pouvoir temporel du Pape!* »

Cette protestation de J.-J. Weiss est déjà un document, et il est facile d'en déduire tout ce qui doit en être déduit, d'y lire tout ce qui doit y être lu. Au fond, et soumise à l'analyse, elle se réduit à cet aveu : « Je suis Français, quoique je sois protestant. » Et le protestant français ou tout au moins le protestant dit libéral, n'a que très rarement, en effet, l'âme française. Grattez-le, et vous trouverez le plus souvent l'ennemi de la France, et son ennemi masqué, son destructeur fanatique, obséquieux et caché.

Ouvrons donc, et parcourons, l'instructif et curieux volume de M. Renauld. Combien, d'abord, les protestants sont-ils en France? « La population protestante de France et d'Algérie, déclare l'*Echo du Synode* de juin 1896, s'élève au chiffre de 650,000 personnes environ, dont 80,000 luthériens et 100,000 membres d'églises indépendantes. On peut estimer que les deux tiers de la population réformée sont évangéliques. L'organisation synodale embrasse 381 paroisses officielles, 25 minorités ou églises indépendantes et 70 annexes d'églises reconnues; ce qui donne un total de 476 postes desservis par 529 pasteurs titulaires, auxiliaires ou évangélistes. »

Le nombre des protestants constitue, on le voit, parmi les trente-huit millions de Français, une minorité infime à qui l'on doit ce qui est dû à toutes les minorités, mais qui ne devrait avoir, dans la nation, aucun pouvoir, aucune importance gouvernementale. Ce n'est pas, cependant, ce que nous voyons, et nous allons, ici encore, citer des chiffres.

Il y a, en France, 86 préfets. Or, *dix* d'entre eux sont protestants, ce qui représente le *huitième*. Les protestants ne sont pas un million, en sont même très loin, et occupent, à la tête de nos départements, un

nombre de préfectures auquel pourrait seule leur donner droit une population de plus de quatre millions d'âmes ! Il y a huit cents membres du Parlement. Or, constate M. Renauld, ils sont plus de cent protestants. Là, il est vrai, M. Renauld ne cite pas les noms, mais la statistique serait facile à établir, et un journal protestant, le *Huguenot,* compte lui-même, avec triomphe, 80 de ses coreligionnaires dans la seule Chambre des députés ! Et ce ne sont là encore que de petits chiffres, auprès de ce qui se révèle dans l'Université. Tout le haut personnel du Ministère de l'Instruction publique est protestant. Le directeur de l'enseignement supérieur, M. Liard, est protestant. Le directeur de l'enseignement secondaire, M. Rabier, est protestant, le directeur de l'enseignement primaire, M. Bayet, est protestant. Et qui, avant M. Bayet, dirigea pendant quinze ans ce même enseignement primaire ? M. Buisson, protestant ! Et qui fut, dès sa fondation, le directeur de l'École normale de Fontenay ? M. Pécaut, pasteur protestant ! Et qui succéda immédiatement à M. Pécaut, dans la direction de cette même école ? M. Steeg, autre pasteur protestant ! Et quelle est, aujourd'hui, l'inspectrice générale des écoles de filles ? Mme Kergomard, protestante ! Et savez-vous ce qu'écrit, en propres termes, M. le pasteur Pécaut, ancien directeur de Fontenay, mort dernièrement, et décoré, sur sa tombe, par le Ministre lui-même, du titre de « grand honnête homme » ? M. Pécaut écrit, ou écrivait, car le « grand honnête homme » doit avoir fini d'écrire : « L'œuvre de réforme qui a échoué au seizième siècle, en France, par voie ecclésiastique, IL FAUT L'ACCOMPLIR PAR VOIE SCOLAIRE. » Et le « grand honnête homme » travaillait ainsi, par « voie scolaire », à mettre les

trente-huit millions de Français dans la poche des six cent mille protestants !

Depuis vingt-cinq ans, en somme, tout l'enseignement d'Etat donné en France est un enseignement protestant, imposé par les six cent mille protestants aux trente-huit millions de Français. Et quel en est le résultat? Est-il bon? Est-il mauvais? Nos Huguenots, pour d'aussi stupéfiantes prétentions, ont-ils le droit d'arguer de leur supériorité intellectuelle et morale?

Ecoutez ici les rapports des inspecteurs mêmes de l'État :

« L'enseignement de la morale n'existe pas dans les écoles de ma circonscription. » (*Inspecteur de Limoges.*)

« Dans 60 pour 100 de nos écoles, l'éducation morale est presque nulle. » (*Inspecteur d'Angoulême.*)

« La capacité ou la conviction manquent aux maîtres laïques. » (*Inspecteurs de Poitiers, de Cosne, de Dax, d'Auxerre, de La Châtre, de Puget-Théniers.*)

« Les maîtres parlent sans conviction. Les trois quarts ignorent les questions d'éducation. » (*Inspecteur de Boussac.*)

« On confond la morale avec la civilité. » (*Inspecteur de Sens.*)

« On n'enseigne que la morale utilitaire et pas la morale élevée. » (*Inspecteur d'Angoulême.*)

« Les leçons de morale sont de pâles contrefaçons de prônes de curés; c'est grotesque, déclamatoire, banal, creux, vague, embarrassé. » (*Inspecteurs de Lons-le-Saulnier, de Narbonne.*)

« Sous prétexte d'enseignement moral, on passe des mois à parler des... ministères. » (*Inspecteur de Céret.*)

« On croit enseigner la morale en parlant des attri-

butions des conseils municipaux. » (*Inspecteur de Bar-sur-Aube.*)

« Nos élèves sont plus dissipés et plus galopins après la leçon de morale qu'avant. » (*Inspecteur de Sétif.*)

« Les leçons de morale ne disent rien, ni à l'intelligence, ni à la volonté, ni au cœur. » (*Inspecteur de Chambéry.*)

Etc... etc... etc...

Que pense le « grand honnête homme », s'il pense encore quelque chose là où il est, du but auquel nous mène le Protestantisme par la « voie scolaire » ?... Mais il faudrait plusieurs volumes pour étudier, ou même signaler suffisamment, chacun des faits, des documents, des aperçus contenus dans l'ouvrage de M. Renauld. On peut, cependant, en quelques mots, en résumer la matière et la portée. Toute religion, d'abord, et l'évidence en est là, dans le spectacle même de l'Europe la plus contemporaine, toute religion correspond à une race, à une nation, à une collectivité politique. Or, la religion identique à la race française, celle dont le nom est historiquement synonyme du nom de France, est le catholicisme, et la France, depuis vingt-cinq ans, est gouvernée, ou, plus exactement, trahie par les protestants. Elle est troublée, désagrégée, minée, salie, ruinée par eux, au profit du protestantisme étranger. Il y a, en France, scientifiquement parlant, trente-sept millions de catholiques sur trente-huit millions d'habitants, et savez-vous combien ces trente-sept millions de catholiques ont de journaux pour défendre leurs intérêts nationaux? QUATRE CENT VINGT! Et combien le million de protestants, de juifs, de cosmopolites de tous genres, en compte-t-il pour battre en brèche les intérêts français? ONZE CENT TRENTE! Savez-vous aussi ce qu'on découvre, quand on regarde

d'un peu près dans l'administration des « missions protestantes françaises », notamment dans celle de la *Mission Évangélique Bretonne?* On y voit que le comité directeur est exclusivement composé de « docteurs » et de « révérends » anglais habitant Londres! Savez-vous, enfin, ce qu'on appelle le « Pacte de 1757 », passé entre l'Angleterre et l'Allemagne? Il n'est peut-être plus qu'un souvenir, mais en dit encore assez long, et le voici : PROMET ET S'ENGAGE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE DE PAYER CHAQUE ANNÉE UN MILLION DE LIVRES STERLING POUR SOUTENIR LA RELIGION PROTESTANTE, POUR AGIR EFFICACEMENT CONTRE L'ENNEMI COMMUN, CONTRE LA FRANCE...

Que de choses dans tous ces faits, ou prouvés par les statistiques, ou même retrouvés dans l'Histoire! Que ne disent-ils pas! Que n'invitent-ils pas à se dire! Lisez, encore une fois, le livre de M. Renauld... Lisez-le, relisez-le, et faites-le lire autour de vous!

MAURICE TALMEYR.

CHRONIQUE

Le discours de M. Jules Lemaître. — Le comité de la Patrie française. — Les déclarations de M. Méline. — Le budget des affaires étrangères. — Le discours de M. Ribot. — L'exposé de M. Delcassé.

Il est inutile, je pense, de parler ici de la conférence dans laquelle M. Jules Lemaître a exposé le programme de la Ligue de la Patrie française; le comité (1) de la Ligue a du reste décidé de donner à cette con-

(1) Ce comité élu dans l'assemblée du 19 janvier où M. Lemaître a prononcé son discours se compose de MM. Ferdinand Brunetière François Coppée, Jules Lemaître, membres de l'Institut (Académie française), Detaille, membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), Longnon, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), Perrier, Picard, membres de l'Institut (Académie des sciences), Alfred Rambaud, sénateur, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), Maurice Barrès, Clunet, avocat, Dausset, professeur de l'Université, Domergue; Marce Dubois, Petit de Julleville, professeurs à la Sorbonne (Lettres), Giard, professeur à la Sorbonne (Sciences), Huchard, de l'Académie de médecine, Vincent d'Indy, Félix Jeantet, de Mahy, député, Frédéric Mistral, Frédéric Plessis, maître de conférences à l'École normale supérieure, Maurice Pujo; Gabriel Syveton, H. Vaugeois, professeurs de l'Université; Godefroy Cavaignac, député; Forain et le lieutenant-colonel Monteil. Le bureau du comité est ainsi constitué : MM. Coppée, président d'honneur, Lemaître, président; Barrès, Brunetière, Dubois, Giard, de Mahy, délégués; Dausset, secrétaire général, Syveton, trésorier, Vaugeois, secrétaire adjoint. Le siège de la Patrie française, est 97, rue de Rennes.

férence la plus grande publicité. L'accueil qui lui a été fait a montré dans quelle mesure les promoteurs de la Patrie française avaient satisfait au sentiment public impatient de se manifester. C'est un triomphe. Il a eu le lendemain son écho et sa suite à la Chambre des députés où M. Méline, au cours d'une interpellation, a trouvé l'occasion de dénoncer, lui aussi, la dangereuse campagne menée contre l'armée et le caractère anarchique de cette campagne. Les fermes déclarations de l'ancien président du conseil ont été couvertes d'applaudissements.

La Chambre a repris ensuite la discussion financière; l'examen des budgets spéciaux s'ouvrait par le budget du ministère des affaires étrangères. Le débat, s'il est bien exact de dire qu'il y ait eu débat, prenait une grande importance de ce que la situation extérieure est assez incertaine et du caractère inquiétant des relations entre la France et l'Angleterre. Il n'est pas de semaine, et presque pas de jour, où ne nous arrivent d'Outre-Manche des manifestations oratoires de membres du gouvernement ou d'hommes politiques considérables où les questions de politique extérieure sont abordées sans réticence. En France, tout au contraire, c'est un sujet dont nous n'approchons que le plus rarement possible et comme à la dernière extrémité. On était donc tacitement d'accord pour l'ajourner à la discussion du budget.

Après M. d'Estournelles, M. Denys Cochin, M. Raiberti, l'ancien président du conseil, M. Ribot, a pris la parole. C'est particulièrement sur les difficultés pendantes entre la France et l'Angleterre qu'il s'est expliqué. Les querelles que l'Angleterre nous cherche à Terre-Neuve et à Madagascar, à ses yeux, ne sont pas sérieuses. Au fond, c'est l'Égypte seule qui intéresse l'Angleterre et c'est pour réduire notre résistance à ses desseins sur le Nil qu'elle suscite d'autres griefs. Mais

le règlement de la question d'Égypte ne peut appartenir à l'Angleterre seule; il doit faire l'objet d'une conférence européenne. M. Ribot a fait ensuite ressortir que, « si nous sommes pacifiques, ce n'est pas par nécessité, c'est parce que nous le voulons... L'alliance avec la Russie a eu pour effet de détendre la situation générale, il suffit de regarder ce qui se passe pour la Triple-Alliance, ce que sont devenues nos relations avec l'Italie, ce que sont devenues les relations de la Russie avec l'Autriche, pour comprendre que la Triple-Alliance ne fonctionne plus comme autrefois; et nous pouvons désormais en profiter pour suivre avec dignité la politique de la France, qui est une politique de paix en Europe, une politique de paix et de modération dans le monde. » Parlant ensuite des nouveaux champs d'activité qui s'ouvrent aux nations en Asie et en Afrique, il ajoute : « La France ne peut s'en désintéresser, elle veut y tenir sa place, elle la tient, c'est celle d'une nation pacifique et modérée... Nous n'avons qu'un rôle à remplir dans ce conflit pacifique. Ce rôle, il est conforme aux traditions, au passé de ce pays; mais pour cela il nous faut être forts et rester forts. Nous n'aurions pu faire l'alliance russe si nous n'avions pas reconstitué notre armée. Il faut la conserver, la protéger, avec ses institutions, avec son esprit militaire. » C'est à M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, que revenait la pénible mission de parler de l'affaire de Fachoda; il ne l'a fait qu'après avoir passé en revue les événements heureux de son ministère, la conclusion de la paix entre l'Espagne et les États-Unis et la part qu'y a prise la France, le régime autonome de la Crète, le traité de commerce vec l'Italie; il l'a fait de manière à ménager le plus ossible notre amour-propre et le sien, et a conclu n disant : « Je ne traiterai pas à la tribune d'autres uestions, que des esprits plus libres ont engagées et

résolues dans la presse; je ne donnerai qu'une indication générale. En effet, aujourd'hui comme demain, toujours calme et digne, dominée par la préoccupation de ses intérêts essentiels, la France est prête à tout examiner, à tout discuter, avec l'esprit, la volonté de ne rien prétendre que son droit, avec l'espoir que ce droit sera reconnu, mais avec la confiance aussi qu'elle n'est à la discrétion de personne. » Nous savons trop maintenant ce que c'est que des discours et que ce ne sont que des discours, mais enfin il me plaît de retrouver dans ceux de M. Méline le 20 janvier et de MM. Ribot et Delcassé, au cours de la discussion du budget des affaires étrangères, un accent simple et résolu, un air de netteté et de décision, maintenant assez rares et auxquels il semble que l'initiative et le succès de la Patrie française ne soient pas étrangers.

CLAYEURES.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

(2e SÉRIE. — 3e ANNÉE.)

(Janvier 1899)

ROMANS ET NOUVELLES

HISTOIRE ET SOUVENIRS

VOYAGES

VARIÉTÉS

POÉSIES

CRITIQUE HISTORIQUE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

SCIENCES

CHRONIQUE MUSICALE

CHRONIQUES DRAMATIQUES

BILLETS DE QUINZAINE

LIBRES PROPOS

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. E. PLON. NOURRIT ET Cie. — 4605

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

2e Année. N° 6 **1er semestre** **7 Janvier 1899**



63. — M. CONSTANS

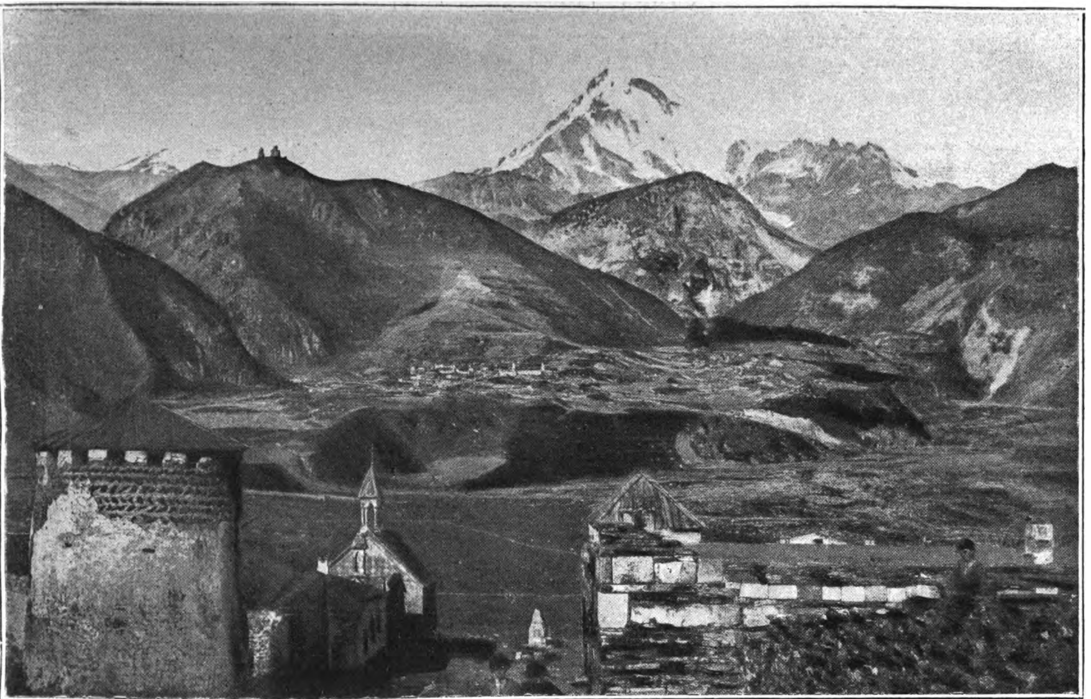
Ambassadeur de France à Constantinople

Cliché de Paul Boyer. Gravure de Reymond.



64. — LE GÉNÉRAL DODDS
Inspecteur général adjoint des troupes de la marine

Cl. de Ladrey-Disderi. Gr. de Reymond.



65. — LA ROUTE MILITAIRE — LE KAZBECK ET L'ÉGLISE

Gr de Bourdon et Keilhauër.



66. — LE MONT USHBA
(Caucase central)

Cl. de Vittorio Sella. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



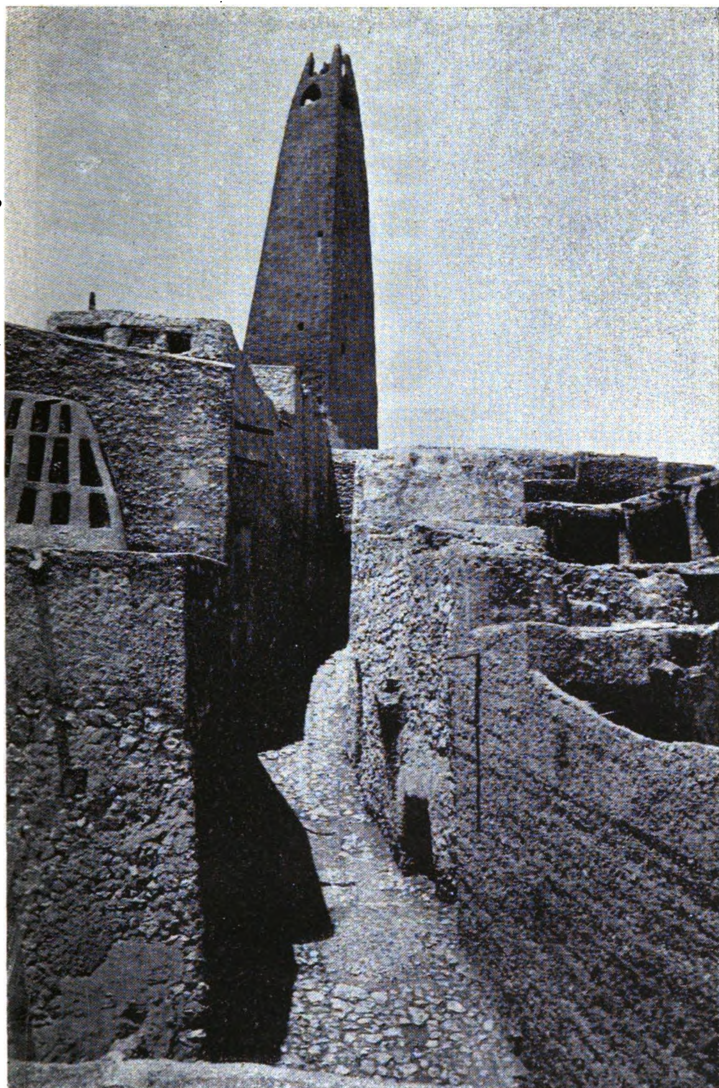
67. — M. CHAMBERLAIN
Ministre des colonies d'Angleterre

Cl. de Russel et Sons. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



68. — LE MARCHÉ DE GHARDAÏA (MZAB)

Cl. de M. Coulot. Gr. de Charaire.



69. — UNE RUE A GHARDAÏA (MZAB)

Cl. de M. Coulot. Gr. de Charaire.



Cl. de M. Henry Emery. 70. — LA SOUPE Gr. de Supot, Clairault et Cie.



71. — ÉTUDIANT LA THÉORIE

Cl. de M. Henry Émery Gr. de Supot, Clairault et Cie.







72. — MM. PAUL VIDAL — ÉMILE BERGERAT — CAMILLE DE SAINTE-CROIX

Auteurs de « la Burgonde »

Cl. de Bary. — Gr. de G. de Résener.



73. — M. NOTÉ
Rôle de Hagen, dans « la Burgonde »

Cl. de Mairet. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



74. — Mlles ROBIN ET TORRI
Danseuses mimes du corps de ballet

Cl. de Mairet.

Gr. de Supot, Clairault et Cie.

NOS GRAVURES

63. — **M. Constans, ambassadeur à Constantinople.** — M. Constans était avocat, professeur de droit à la Faculté de Toulouse, adjoint au maire et révoqué par le gouvernement du Seize-Mai, lorsqu'il fut élu député de la Haute-Garonne le 20 février 1876. Il était un des familiers et un des confidents de Gambetta. Le 2 décembre 1879 il entra aux affaires comme sous-secrétaire d'État de M. Lepère, ministre de l'Intérieur, dans le premier cabinet Freycinet. Il succéda à M. Lepère le 17 mai 1880. Lorsque M. de Freycinet quitta la présidence du Conseil, le 23 septembre 1880, il conserva son portefeuille dans le cabinet Ferry. Mais, le 14 novembre 1881, Gambetta ayant succédé à Jules Ferry, il s'effaça devant M. Waldeck-Rousseau. De nouveau ministre de l'Intérieur le 23 février 1889, dans le deuxième cabinet Tirard, puis dans le quatrième cabinet Freycinet, il résigna définitivement son portefeuille le 27 février 1892, lors de l'avènement du ministère Loubet. Les trois grands actes de sa carrière ministérielle sont les élections de 1881, auxquelles il présida; l'échec des manifestations du Premier-Mai en 1890 et la disparition du boulangisme.

M. Ernest Constans est âgé de soixante-cinq ans. Il est né à Béziers, le 3 mai 1833. Il est, depuis le 29 décembre 1889, sénateur de la Haute-Garonne. Entre temps il a été envoyé en 1886 en mission temporaire à Pékin, pour terminer les négociations du traité avec la Chine, et, en 1887, il a été nommé gouverneur général de l'Indo-Chine, avec pleins pouvoirs; il a occupé ces fonctions pendant une année et sa gestion a été l'objet des plus vives critiques. A l'ambassade de Constantinople, il succède dans des circonstances extrêmement délicates à M. Paul Cambon, nommé ambassadeur à Londres.

64. — **Le général Dodds**, qui vient d'être nommé inspec-

teur général adjoint des troupes de la marine, quitte le commandement de la 2e brigade de marine à Brest.

On se rappelle avec quel soin et quelle prudence il organisa et conduisit l'expédition du Dahomey en 1892. Il montra là ce que peuvent faire ces admirables troupes de la marine, infanterie et artillerie, qui finiront bien par constituer un jour cette armée coloniale que l'on s'occupe depuis si longtemps de créer, alors qu'il ne s'agit que de l'organiser : la question du rattachement à l'un des deux départements militaires viendrait ensuite.

65. — **Au Caucase — La Route militaire — Le Kazbeck et l'église.**

Le Kazbeck est un des sommets les plus élevés du Caucase (5,043 mètres), à l'ouest du col de Dariel. Cette montagne est en grande vénération parmi les peuples du Caucase. (Lire à ce sujet les *Notes d'un touriste au Caucase* de M. Jean Carol, dont la publication continue dans *la Revue hebdomadaire*.

66. — **Le mont Ushba** dans le Caucase central.

67. — **M. Chamberlain, ministre des Colonies d'Angleterre.** — L'homme politique le plus en vue actuellement du Royaume-Uni, par l'ambition de son impérialisme et par son goût prononcé pour des manifestations oratoires à la fois imprudentes et hasardées, l'enfant terrible du ministère Salisbury, l'espoir et l'agent le plus actif du chauvinisme anglais. Initiateur de l'entente avec les États-Unis, M. Chamberlain prodigue, avec moins de bonheur, semble-t-il, ses avances à l'Allemagne. Il a assumé dans le cabinet conservateur un rôle prépondérant, et le marquis de Salisbury a dû quelquefois mettre une sourdine — sans rigueur — à ses éclats de voix. Mais, à surexciter ainsi l'ardeur d'expansion de ses compatriotes, il s'est acquis une popularité considérable et a pris la part la plus importante dans les graves événements qui ont marqué, en ces temps derniers, le progrès de la domination de l'Angleterre dans le monde, ses efforts sur divers points du globe et le caractère de ses relations internationales.

M. Chamberlain, qui est membre de la Chambre des Communes, débuta dans la vie politique par le radicalisme le plus avancé. Il compta parmi les chevau-légers du libéralisme; puis son libéralisme s'attiédit; il se sépara de Gladstone sur la question de l'autonomie de l'Irlande et devint son propre chef

dans le groupe dit libéral-unioniste qu'il fonda. Il est maintenant ministre d'un cabinet tory. C'est à peu près comme si M. Clemenceau, dont il est l'ami, eût fini par faire partie d'un cabinet présidé par M. Méline.

Grâce à lui, l'orchidée, dont sa boutonnière est toujours ornée, peut devenir la fleur symbolique de « la plus grande Bretagne », dont il est maintenant le champion.

68, 69. — **En Algérie — Le Mzab — Ghardaïa.** — Le *Mzab* se trouve au sud du département d'Alger, à 620 kilomètres sud d'Alger et à 220 kilomètres sud-sud-est de Laghouat (longitude : 32° 25'. — Latitude : 1° 27' est; méridien de Paris). — Il est habité par une secte spéciale de musulmans : les Mozabites, qui, chassés de Tiaret il y a environ 930 ans, sont venus s'établir au milieu du désert où de toutes pièces ils ont créé l'oasis dans la vallée de l'Oued-Mzab, rivière où l'eau ne coule que tous les quatre ou cinq ans. Il n'y avait pas d'eau, aucune source. On a été obligé de creuser des puits de trente-cinq à quarante-cinq mètres de profondeur pour trouver l'eau nécessaire à l'arrosage des innombrables palmiers qui existent aujourd'hui.

Le *Mzab* est formé de sept villes assez rapprochées qui ont une population de 43,000 habitants. *Ghardaïa*, la capitale, en a 15,000 à elle seule.

Les autres villes sont : Mélika, Beni-Isguen, Bou-Noura, El Ateuf, Berian et Guerrara.

Marché à Ghardaïa. — Il a lieu à Ghardaïa, c'est le lieu de rendez-vous de tous les Mzabites et de tous les hommes des tribus qui ont leurs tentes aux environs. Au second plan, se trouve la partie de la ville dominée par la mosquée.

70, 71. — **La Vie au régiment** (*Suite*) — **La soupe — La théorie du caporal.**

72. — **Les auteurs de la « Burgonde »**, opéra en quatre actes de M. Paul Vidal, pour la musique, et MM. Émile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, récemment représenté à l'Académie nationale de musique.

73. — **La « Burgonde ». — M. Noté,** qui chante le rôle de Hagen.

M. Noté est né à Tournai et passa par le régiment, où son colonel, frappé de la puissance de sa voix, l'engagea à entrer au

Conservatoire. Il en sortit avec un premier prix pour débuter à Lille, puis chanter à Anvers, où il créa le *Roi d'Ys* de Lalo et *Patrie* de M. Paladilhe. A Lyon, dans *Guillaume Tell, l'Africaine*, *Rigoletto*, *Charles VI*, il s'imposa et se fit regretter lorsqu'il dut quitter cette ville pour Paris, qui allait achever de consacrer son talent.

Il a chanté avec succès toutes les œuvres du répertoire et les œuvres modernes de *Rigoletto* à *Sigurd*, de *Samson et Dalila* aux *Maîtres chanteurs*, de *Lohengrin* à la *Cloche du Rhin* de M. Samuel Rousseau.

74. — **Mlle Robin et Mlle Béatrice Torri**, du corps de ballet de l'Opéra.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie. — 4605.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

2e Année. N° 7 **1er semestre** **14 Janvier 1899**



75. — M. L'ABBÉ LANUSSE

Aumônier de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr

Cliché d'Eug. Pirou. Gravure de Bourdon et Keilhauër.



76. — S. A. R. LA PRINCESSE VICTORIA DE GALLES

Cl. de Downey. Gr. de G. de Résener.



77. — LA NOUVELLE SALLE DU MUSÉE DE L'ARMÉE AUX INVALIDES

Cl. de M. H. Percher. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



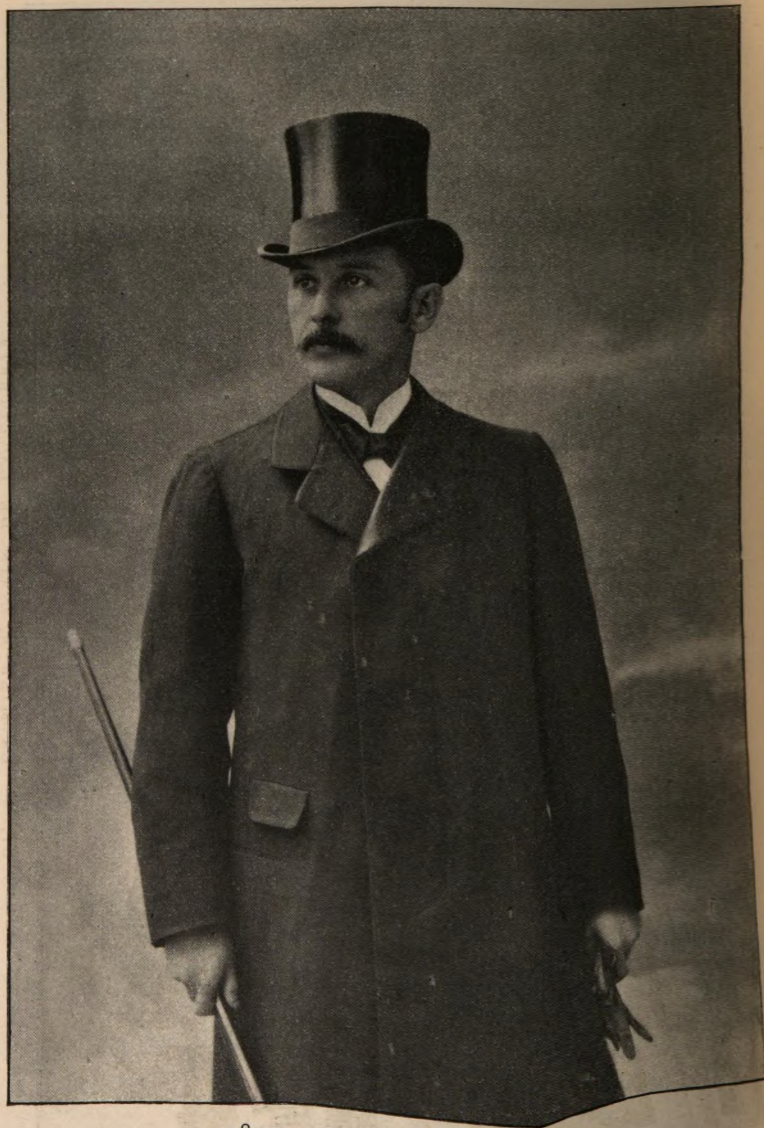
78. — LA NOUVELLE SALLE DU MUSÉE DE L'ARMÉE AUX INVALIDES

Cl. de M. H. Percher. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



79. — M. ALBERT SOREL
De l'Académie française

Cl. d'Eug. Pirou. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



80. — M. IGLESIAS
Président de la république de Costa-Rica

Cl. d'Eug. Pirou.

Gr. de Bourdon et Keilhauër.



81. — LA MISE A L'AIR DE LA LITERIE

Cl. de M. Henry Émery. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



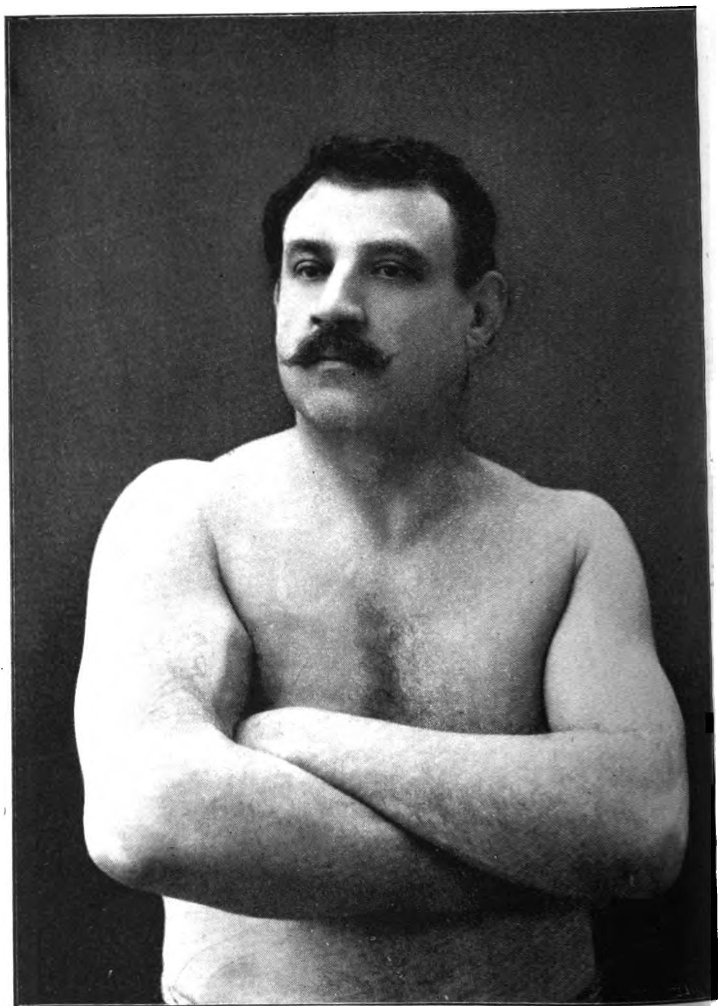
82. — LE REMPLISSAGE DES PAILLASSES

Cl. de M. Henry Émery. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



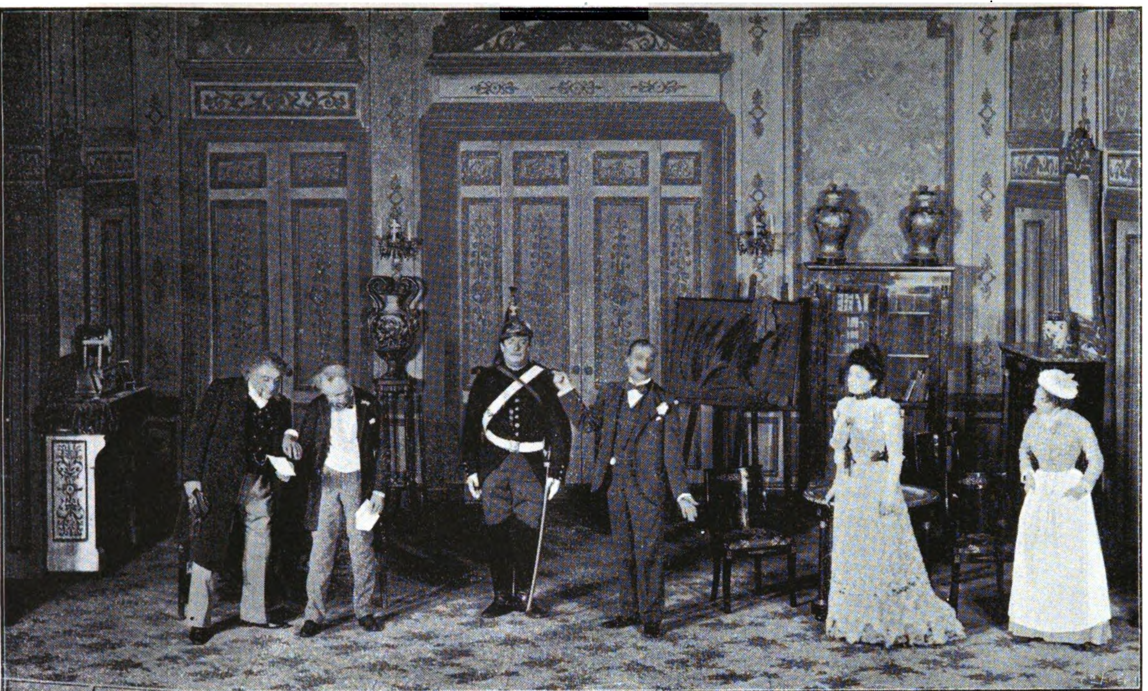
83. — UNE TROÏKA DE VILLAGE

Gr. de Supot, Clairault et Cie.



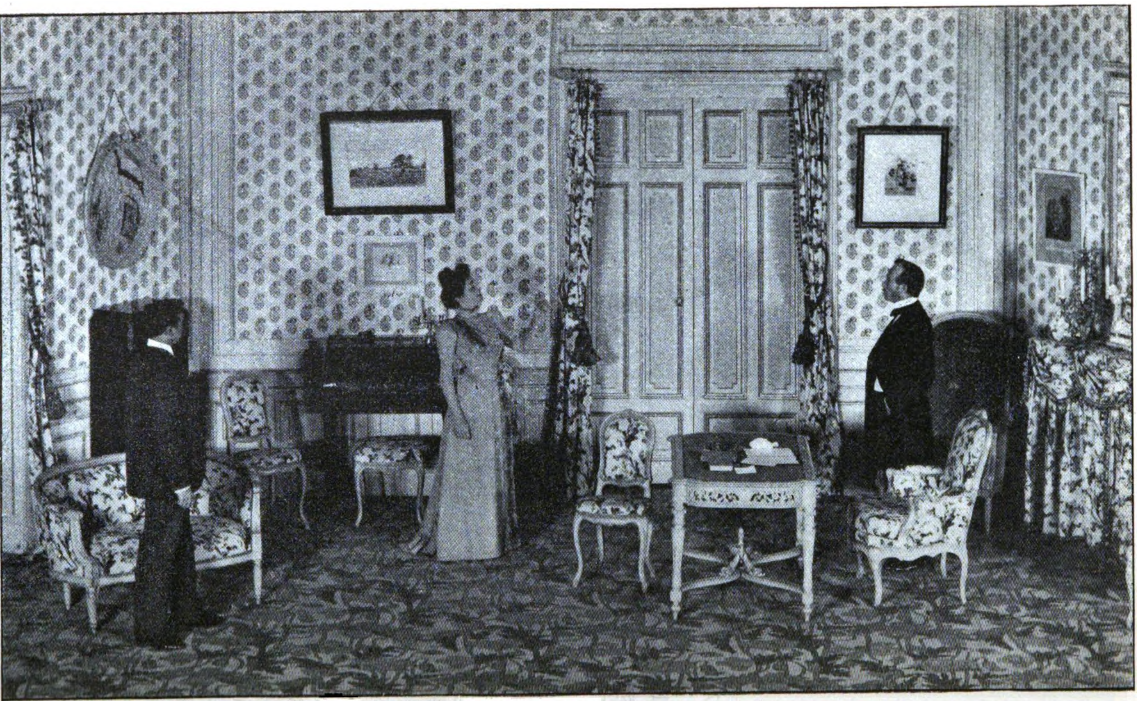
84. — LE LUTTEUR PONS
Champion du monde

Cl. de Waléry. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



85. — « CHÉRI ! »
Théâtre du Palais-Royal

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



86. — « MADEMOISELLE MORASSET »
Théâtre du Gymnase

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Bourdon et Keilhauër.

NOS GRAVURES

75. — **M. l'abbé Lanusse**, le respecté aumônier de l'École de Saint-Cyr. Il est peu de physionomies aussi populaires que celle de l'abbé Lanusse ; il est le héros d'anecdotes où la bravoure française, la brusquerie du troupier et la bonté du prêtre se rencontrent de la façon la plus heureuse et la plus touchante. Car il connut le champ de bataille, et sa vie se passa dans les camps avant qu'un repos, entouré d'un affectueux respect, lui eût été assuré à Saint-Cyr. L'Académie française a rendu à l'abbé Lanusse un hommage unanimement ratifié en lui décernant récemment la plus haute distinction dont elle puisse honorer le mérite et la vertu.

76. — **La princesse Victoria**, fille du prince de Galles, est née en 1868. Elle est la sœur du duc d'York, de la duchesse de Fife et de la princesse Maud.

77, 78. — **Au Musée de l'armée.** — La salle Bugeaud, ouverte au public le 25 décembre dernier, est installée dans l'ex-réfectoire de la troupe, situé au rez-de-chaussée de l'aile gauche de l'Hôtel des Invalides, vis-à-vis de la salle Turenne (ex-réfectoire des officiers), dont *l'Instantané* a donné plusieurs vues en 1897.

Cette salle est divisée par travées.

On y a réuni les uniformes, les armes, les tableaux, les objets d'art et les souvenirs militaires se rapportant à la période allant de 1830 jusqu'à nos jours. (Sièges d'Anvers et de Rome ; campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de Chine, du Mexique et dernières expéditions coloniales.)

On voit dans les vitrines : le képi du duc d'Aumale — le caftan d'Ab-el-Kader — le clairon de Malakoff — l'épée d'honneur donnée par la ville de Lyon au maréchal de Castellane — la tunique que portait le général Lamothe-Rouge à la prise de Malakoff — celle que portait le général Douai sur le champ de bataille de Wissembourg.

Sur les murs, des aquarelles données par l'État-Major de l'armée, des dessins de Régamey et du général Vanson.

A l'entrée de la salle, une petite statue du maréchal Bugeaud, par Dumont; au milieu, celle du maréchal de Mac-Mahon, par Crauck.

La première gravure représente la salle prise au milieu. — Au deuxième plan, statue du maréchal de Mac-Mahon. — Dans le fond à gauche, vitrine renfermant les habits des maréchaux Canrobert et Regnauld Saint-Jean-d'Angély. — A droite, sur le montant d'une vitrine, dessin de Régamey.

L'autre gravure montre la vitrine renfermant les uniformes de l'infanterie de la deuxième garde impériale.

79. — **M. Albert Sorel.** — Né à Honfleur le 13 août 1842, M. Albert Sorel a débuté par la diplomatie; d'abord secrétaire d'ambassade et attaché à la délégation des affaires étrangères à Tours et à Bordeaux, il a été appelé en 1872 à la chaire d'histoire diplomatique de l'École des sciences politiques, et nommé en 1876 secrétaire général de la présidence du Sénat. Il est membre du comité des travaux historiques depuis 1881 et officier de la Légion d'honneur depuis 1885. Il a été élu, le 28 décembre 1889, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Fustel de Coulanges, et, le 31 mai 1894, membre de l'Académie française, en remplacement de Taine.

M. Albert Sorel est un des plus remarquables historiens de notre époque et l'un des maîtres de la critique contemporaine. Citons de lui : *l'Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, *la Question d'Orient au* XVIIIe *siècle*, *Précis du droit des gens*, *Essais* et *Nouveaux Essais d'histoire et de critique*, *Lectures historiques*, *Bonaparte et Hoche en 1797*. Son œuvre capitale, *l'Europe et la Révolution française*, où il étudie le rôle extérieur de la France pendant la période révolutionnaire, a obtenu deux fois de suite le grand prix Gobert à l'Institut.

M. Sorel est directeur des conférences d'histoire à l'École de Saint-Cyr. Il y remplace M. Lavisse, qui a donné sa démission.

Il est l'un des promoteurs de la ligue de LA PATRIE FRANÇAISE, dont la constitution, au cours des événements actuels, dégage enfin la conscience de la France de tous les sophismes et de toutes les faussetés où l'on essayait de l'entraîner.

80. — **M. Rafael Iglesias**, président de la République indépendante de Costa-Rica, de l'Union des États-Unis d'Amérique centrale, est en ce moment l'hôte de la France. Il occupe depuis 1894 la première magistrature de son pays et a été réélu pour une nouvelle période de quatre ans, le 8 mai dernier. Il est commandeur de la Légion d'honneur. Grâce à un patriotisme aussi clairvoyant qu'infatigable, il a su inaugurer une ère de progrès dans sa patrie, cette petite république entre les deux Océans, entre le canal de Panama et le canal de Nicaragua, et que l'on a comparée à une Égypte américaine.

Le président Iglesias a réalisé dans les cinq années de sa magistrature suprême de grands travaux publics, encouragé l'agriculture, relevé les finances, développé l'instruction publique à tous les degrés. C'est un ami de la France; il a rendu obligatoire, dans tous les lycées de la république, l'enseignement de la langue française; il a inauguré en personne la ligne française de navigation de Saint-Nazaire à Port-Limon; il ne cesse de subventionner la Société française de bienfaisance et d'enseignement de San José; enfin il a mis le meilleur vouloir à faire aboutir diverses conventions entre les deux pays, notamment pour la protection de la propriété commerciale et industrielle, pour la protection de la propriété littéraire et artistique, pour l'échange des mandats et des colis postaux.

81, 82. — **La Vie au régiment** (*Suite*). — **La mise à l'air de la literie. — Le remplissage des paillasses.**

83. — **L'hiver en Russie. — Une troïka.**

84. — **Le lutteur Pons.** — Le vainqueur des luttes organisées au Casino de Paris. Proclamé le champion du monde.

Tout est admirablement proportionné chez cet homme, qui n'a pas moins de 1 m. 95 de haut, 1 m. 31 de tour de poitrine, dont les biceps et les mollets mesurent respectivement 43 et 45 centimètres. Poids : 236 livres. Age : trente-quatre ans.

Français. Débute comme lutteur en 1881. Élève de Bernard père. S'est mesuré avec tous les champions de la lutte : Bernard, Apollon, Robinet, Tom Canon, Naurka, Yousouf et les Russes, etc. Les a vaincus pour la plupart.

85. — **Scène du 3e acte de « Chéri! »**, la pièce de MM. Paul Gavault et Victor de Cottens, représentée au théâtre du Palais-Royal. MM. Gobin, Lamy, Polin, Raimond; Mlles Piernold, Marguerite Lavigne.

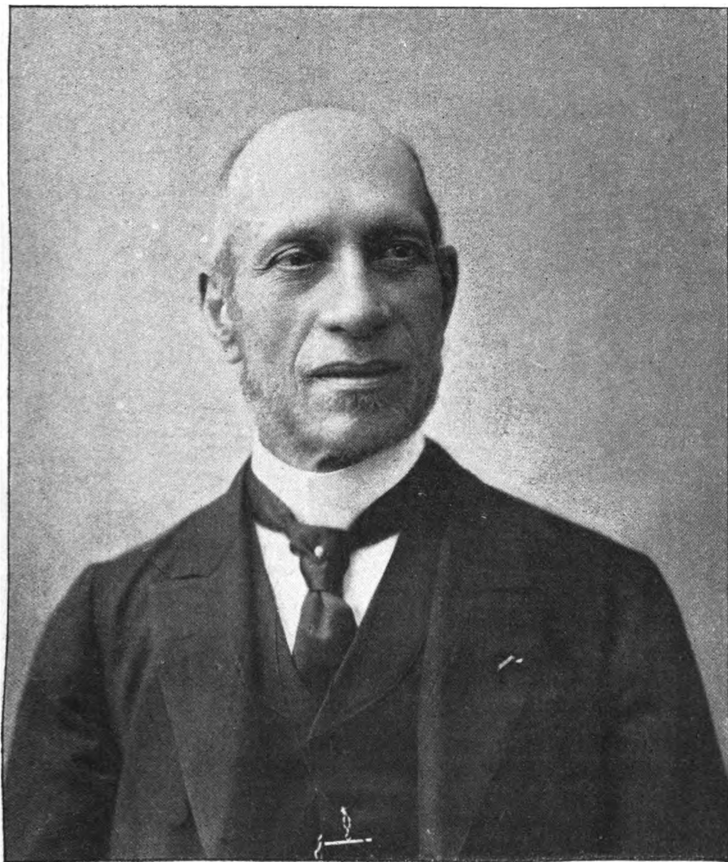
86. — **Scène de « Mademoiselle Morasset »**, comédie en quatre actes de M. Louis Legendre, représentée au théâtre du Gymnase.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie. — 4605.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

2e Année. N° 8 — 1er semestre — 21 Janvier 1899

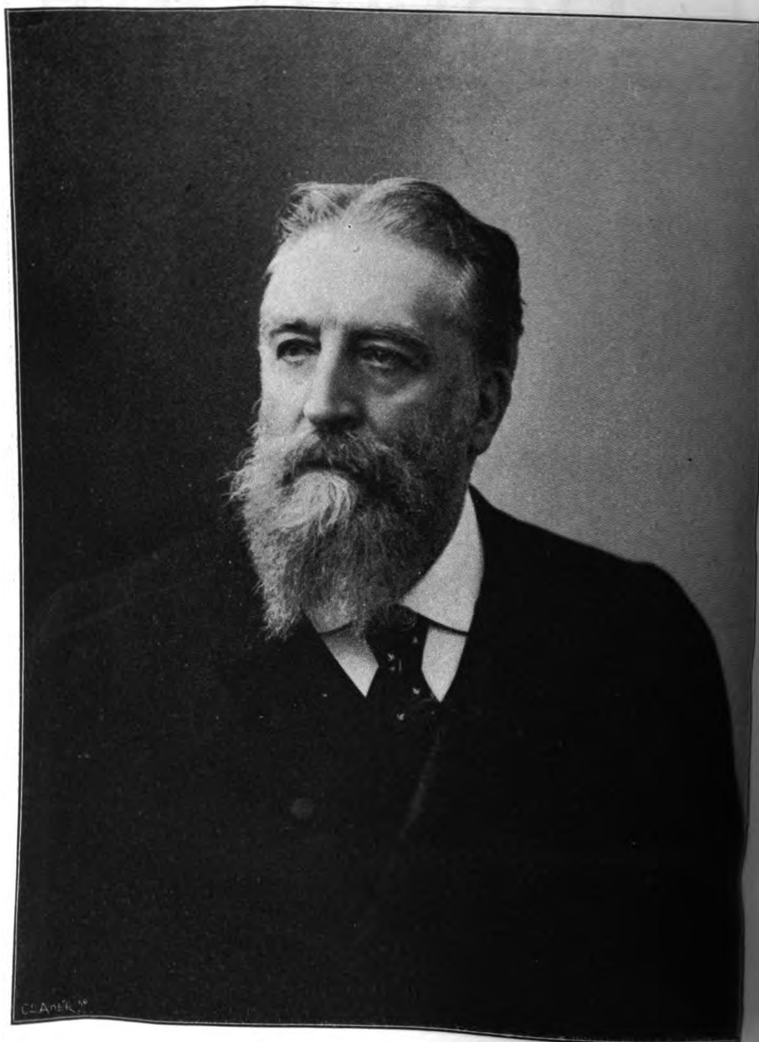


87. — M. ÉDOUARD HERVÉ

De l'Académie française

Décédé le 4 janvier 1899

Cliché d'Eugène Pirou. Gravure de Bourdon et Keilhauer.

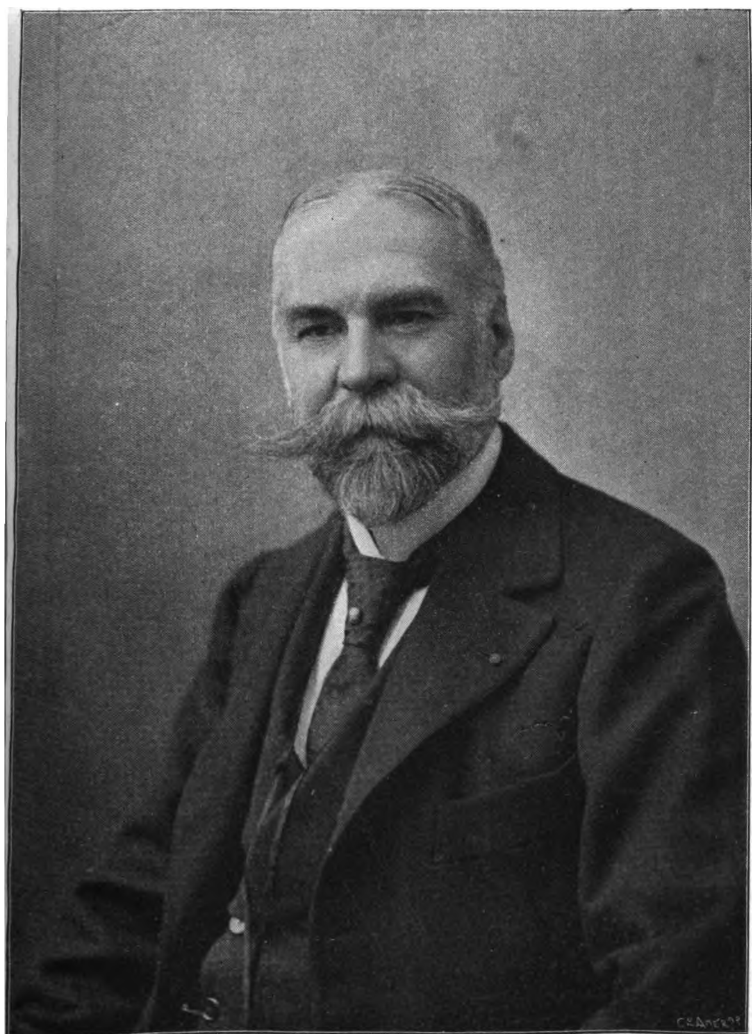


88. — M. POUBELLE

Ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siège

Cl. d Eug. Pirou.

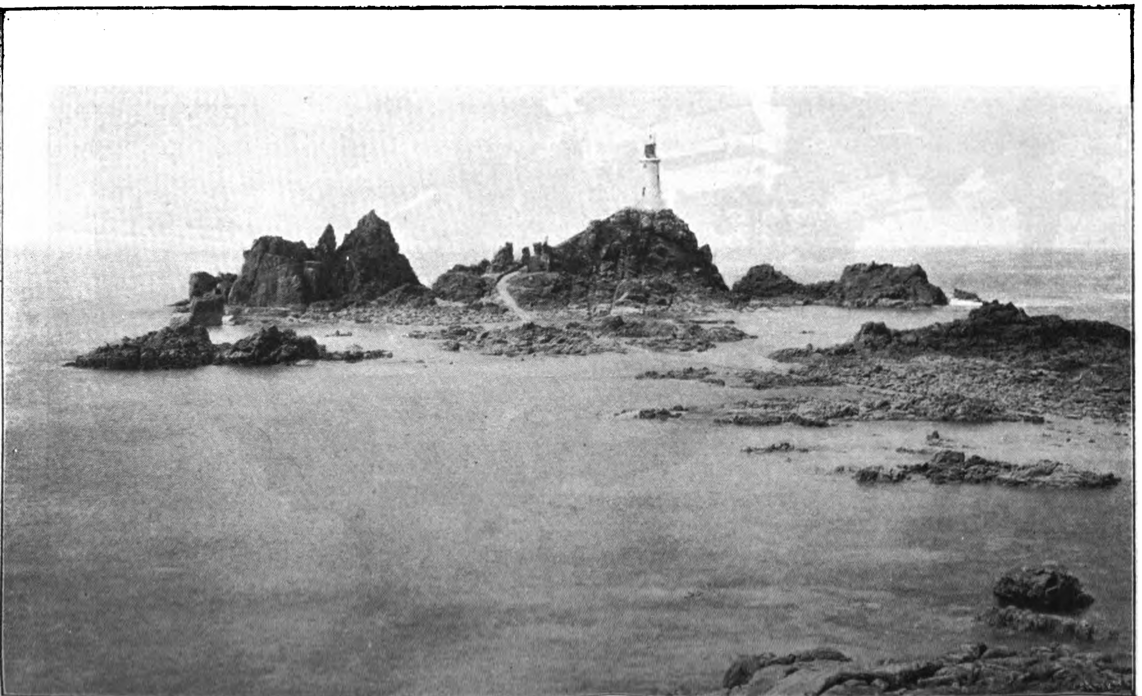
Gr. de Supot, Clairault et Cie.



89. — M. NISARD

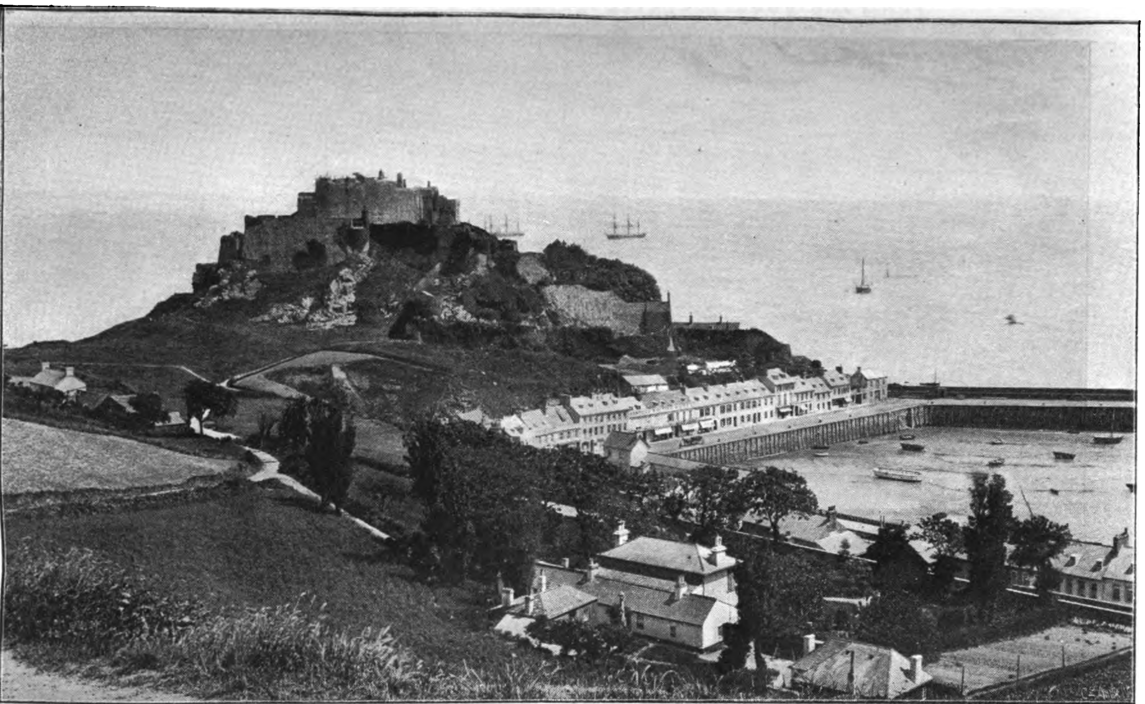
Ambassadeur de France auprès du Saint-Siège

Cl. d'Eug. Pirou. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



90. — ILE DE JERSEY — LE PHARE DE CORBIÈRE

Gr. de Supot, Chirault et Cie.



91. — ILE DE JERSEY — LE CHATEAU DE MONTORGUEIL

Cl. de Neurdein frères. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



92. — LE JUBÉ DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE DU MONT
et la châsse contenant les reliques de sainte Geneviève

[redacted] Gr. de Supot, Clairault et Cie.

LA TEMPÊTE DANS LA MANCHE



93. — LE NAUFRAGE DU STEAMER « ANGERS » A DIEPPE

Cl de M. Engammare-Bunel. Gr. de Reymond.



94. — LE CHATEAU DE PAU

Cl. de Mlle Marie Prévotat. Gr. de Charaire.



95. — LE LAVAGE DE LA CAPOTE

Cl. de Henry Émery. Gr. de Reymond.



96. — M. MAURICE DONNAY

Cl. de Reutlinger. Gr. de Reymond.



97. — Mme RÉJANE
Dans « Georgette Lemeunier »

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



98. — Mlle SUZANNE AVRIL
Dans « Georgette Lemeunier »

Cl. de Paul Boyer.

Gr. de Bourdon et Keilhauer.

NOS GRAVURES

87. — **M. Édouard Hervé**, qui vient de mourir, était un journaliste qui honorait sa profession ; il avait toutes les qualités de l'emploi, et l'art d'en atténuer les défauts ; sa polémique était courtoise et mesurée, et cependant agressive, et, par cela même, singulièrement dangereuse ; ce n'était point un simple badinage académique, mais des arguments présentés sous une forme lumineuse, en un style d'une belle limpidité ; il était resté fidèle au langage des honnêtes gens ; la discussion ne consistait pas pour lui à diffamer ses ennemis, mais à convaincre ses adversaires. Il dirigeait depuis vingt-cinq ans *le Soleil*, dont il avait fait l'organe officiel de la monarchie parlementaire.

M. Édouard Hervé était un créole de la Réunion ; il était né le 28 mai 1835 à Saint-Denis, fils d'un professeur au collège de cette ville. Lauréat brillant du concours général, prix d'honneur de philosophie en 1854, il était entré, le premier de sa promotion, à l'École normale, dans la section des lettres ; mais il n'avait pas tardé à abandonner l'Université pour le journalisme, où il devint rapidement un maître. Il collabora, sous l'Empire, à *la Revue contemporaine*, au *Courrier du Dimanche*, au *Journal de Genève*, et fonda avec J.-J. Weiss *le Journal de Paris*. Après l'avènement de la République, il créa le 5 février 1873 *le Soleil*, où il prit une part active aux affaires publiques. Chevalier de la Légion d'honneur en 1873, conseiller municipal de Paris, pour la Chaussée-d'Antin, de janvier 1881 à mai 1884, il avait remplacé, le 11 février 1886, le duc de Noailles, comme membre de l'Académie française. Il était vice-président de l'Association des journalistes parisiens.

88. — **M. Poubelle**, ambassadeur de France auprès du Vatican, a pris sa retraite le mois dernier. C'est une physionomie bien connue des Parisiens, qu'il a administrés pendant de longues années. Il a été un excellent préfet de la Seine et un excellent ambassadeur, et cependant ce n'est pas à ce double titre que son nom restera populaire à Paris ; il a, sans le vouloir, baptisé jadis une certaine boîte ménagère, et cela a suffi à lui acquérir une renommée impérissable, comme à cet autre grand préfet qui s'appelait M. de Rambuteau.

M. Eugène Poubelle a bientôt soixante-huit ans, étant né le 13 avril 1831. Né à Caen, d'une vieille famille normande, docteur en droit, agrégé à la Faculté de Caen, chargé de cours à la Faculté de Grenoble, professeur à la Faculté de Toulouse, artilleur pendant la guerre dans la batterie de l'École polytechnique, et décoré de la médaille militaire pour sa conduite au Bourget, à Buzenval, à Champigny, il a fait toute sa carrière dans l'administration : successivement préfet de M. Thiers, depuis 1871, dans la Charente, l'Isère, la Corse; préfet de M. Grévy, depuis 1878, dans le Doubs et les Bouches-du-Rhône, et finalement, le 15 octobre 1883, préfet de la Seine, où il a pu rester treize années sans avoir de difficultés, ni même d'ennuis; se maintenant au milieu des conditions d'existence les plus difficiles, ayant à lutter sans cesse contre les prétentions du Conseil municipal qui mettaient en échec le pouvoir central, opposant aux vivacités des attaques personnelles un sang-froid impassible, et lassant les emportements les plus violents par une imperturbable patience. On jugea avec raison que c'était là le fait d'un diplomate accompli, et le gouvernement le nomma, le 14 mai 1896, ambassadeur auprès du Saint-Siège.

M. Poubelle est grand officier de la Légion d'honneur.

89. — **M. Nisard**, qui succède à M. Poubelle à l'ambassade de France auprès du Vatican, est un diplomate de carrière. Il occupait en dernier lieu les fonctions de directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères. Son érudition spéciale, sa compétence et son amour du travail étaient très appréciés des divers ministres qui se sont succédé au quai d'Orsay. La question du protectorat des catholiques qu'avait assumé la politique traditionnelle de la France et qu'avait reconnu le Saint-Siège lui fournira dans son nouveau poste l'occasion d'un début délicat où sa connaissanee du passé, sa courtoisie et sa fermeté trouveront tout leur emploi.

90, 91. — **Jersey.** — La plus grande des îles anglaises de la Manche, à 25 kilomètres de la France, à l'ouest de Granville et à 132 kilomètres de la côte anglaise. Jersey, jadis *Cæsarea*, dépend du comté de Southampton. Elle faisait partie du duché de Normandie et devint anglaise lorsque Henri, duc de Normandie, troisième fils de Guillaume le Conquérant, s'empara de la couronne d'Angleterre à la mort de son frère Guillaume le Roux et au préjudice de son autre frère Robert Courte-Heuse. Il régna sous le nom de Henri Ier de 1100 à 1138.

La superficie de Jersey est de 116 kilomètres carrés et sa population est de 53,000 habitants.

Dans son joli roman *Eddy et Paddy*, qui est, pour ainsi dire, une transposition moderne de *Paul et Virginie*, M. Abel Hermant a peint, comme à l'aquarelle, la mer, le ciel et les paysages de Jersey.

92. — **La neuvaine de Sainte-Geneviève à Saint-Étienne du Mont.** — C'est le 3 janvier, date anniversaire de sa mort, que l'Église honore la mémoire de sainte Geneviève, patronne de Paris. La neuvaine de Sainte-Geneviève se célébrait jadis à l'église Sainte-Geneviève. Cette église, bâtie par Clovis, à la requête de la sainte, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève et consacrée d'abord aux saints Pierre et Paul, n'existe plus. La neuvaine se célèbre dans l'église de Saint-Étienne du Mont. Cette église n'était d'ailleurs à l'origine qu'une dépendance de l'église Sainte-Geneviève, à laquelle elle était contiguë; même elle n'avait pas de porte particulière et l'on y entrait par l'église Sainte-Geneviève.

Le cercueil de pierre dans lequel le corps de la sainte avait été déposé, et qui était demeuré vide quand les restes de Geneviève furent placés dans une châsse, fut retrouvé en 1801, lors des fouilles qui précédèrent la démolition de l'ancienne église. Ce cercueil est à Saint-Étienne du Mont.

Le Panthéon, qui, lorsqu'il était affecté au culte, s'appela l'église Sainte-Geneviève, renferme les peintures de Puvis de Chavannes qui retracent les principaux épisodes de la vie de la patronne de Paris.

L'église Saint-Étienne du Mont, sur la petite place du parvis Sainte-Geneviève, à gauche du Panthéon, est une des plus intéressantes de Paris. La construction en fut commencée en 1517 et l'église ne fut dédiée qu'en 1626. Le jubé, dont l'arc très surbaissé, s'élève au travers du chœur, est le seul qui existe encore à Paris.

Outre le tombeau de pierre de sainte Geneviève, Saint-Étienne du Mont renferme les restes de Pascal et le corps de Racine, d'abord inhumé à Port-Royal.

93. — **Le naufrage du navire « Angers » à Dieppe.** — Les tempêtes au milieu desquelles a commencé l'année 1899 ont causé un grand nombre de sinistres maritimes. C'est ainsi que le paquebot français *Angers* a fait naufrage à l'entrée même du port de Dieppe, dont il a jeté bas une partie de l'estacade. Le naufrage a eu lieu dans la nuit du 2 au 3 janvier. Quatre

matelots ont disparu dans les flots; un autre est mort d'épuisement.

94. — **Le Château de Pau.** — Le château de Pau fut construit au XIVᵉ siècle par Gaston-Phœbus de Foix et fut la demeure des princes béarnais; c'est là que résida Marguerite de Valois. Henri IV y naquit et l'on y montre son berceau fait d'une carapace de tortue.

Le château a été restauré de nos jours.

95. — **La Vie au régiment** (*Suite*).

96. — **M. Maurice Donnay**, qui vient de faire représenter *Georgette Lemeunier* au théâtre du Vaudeville, est l'un des jeunes auteurs dramatiques dont le public parisien attend avec le plus de curiosité sympathique le plaisir d'une grâce ironique et nonchalante et d'un scepticisme mélancolique un peu. Il les exprime dans une langue vive et souple, sans apprêt, et qui va facilement jusqu'à l'argot, mais qui reste pourtant toujours d'un écrivain.

M. Donnay, qui ne se destinait pas d'abord aux lettres et qui pour elles a délaissé le génie civil, a débuté comme auteur dramatique au Chat-Noir, par une revue intitulée : *Ailleurs*. Sur le même petit théâtre, avec les mêmes interprètes qui étaient des ombres chinoises, il donna en 1891 une fantaisie archaïque: *Phryné*, à laquelle succéda au Grand-Théâtre *Lysistrata*, adaptation très libre d'Aristophane. Puis il donna *Pension de famille* au Gymnase et enfin *Amants* au théâtre de la Renaissance, où tout Paris se rappelle la délicieuse Claudine Rozay que fut Jeanne Granier. *Amants* fut un très grand succès. M. Donnay a fait jouer depuis *la Douloureuse* au théâtre du Vaudeville, *l'Affranchie* à la Renaissance et enfin *Georgette Lemeunier* au Vaudeville. La Comédie-Française va prochainement donner de lui une pièce intitulée : *le Torrent*.

M. Maurice Donnay ne connaît pas seulement la gloire de l'auteur dramatique, mais ses livres, il est vrai, *Dialogues des courtisanes*, *l'Éducation d'un prince*, etc., sont encore du théâtre.

97. — **Mme Réjane**, la *Georgette Lemeunier* du Vaudeville.

98. — **Mlle Suzanne Avril.** — Nicole Mairieux de *Georgette Lemeunier*.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. E. Plon, Nourrit et Cⁱᵉ. — 4505.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

2e Année. N° 9 **1er semestre** **28 Janvier 1899**



99. — M. JULES LEMAITRE

De l'Académie française

Cliché de Nadar. Gravure de G. de Résener.



100. — L'ADJUDANT DE PRAT

Cl. de Fabre, à Marseille.

Gr. de G. de Rösener.



101. — TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Cl. d'Ouvière, à Marseille.



102 — CASES SANGO



103. — LE PAIEMENT DES PAGAYEURS AVEC DES PERLES

Cl. de M. Georges Bruel. Gr. de Reymond.

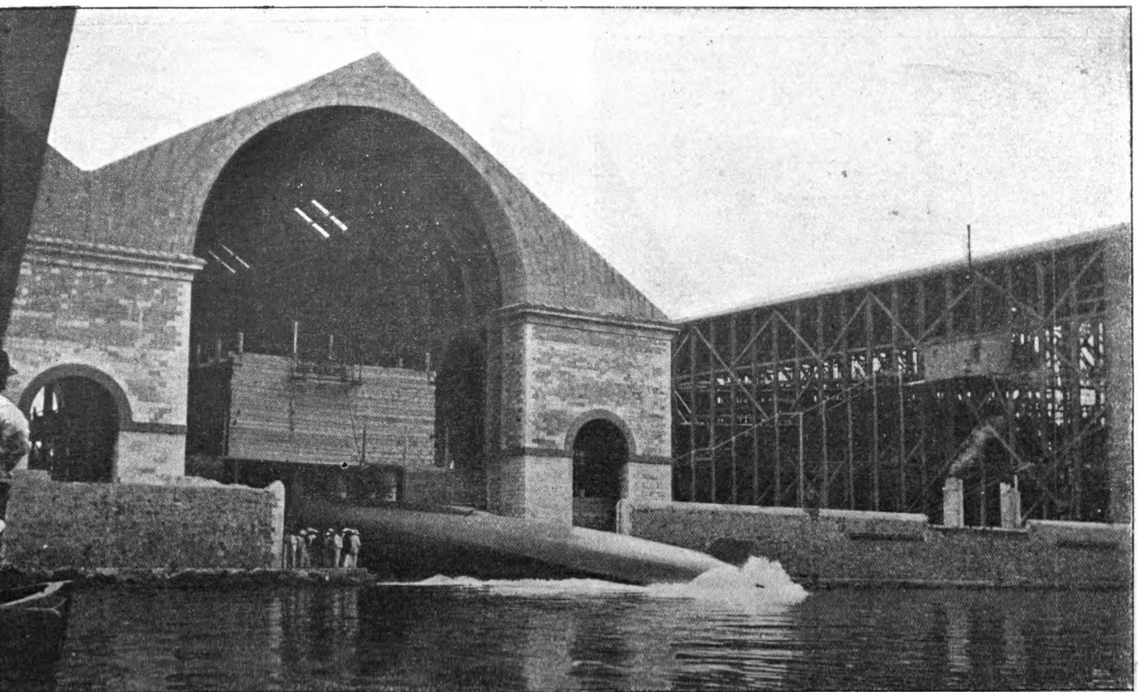


104. — « LE FAIDHERBE »



105. — HALAGE D'UNE PIROGUE DANS UN RAPIDE

Cl. de M. Georges Bruel. Gr. de Reymond.



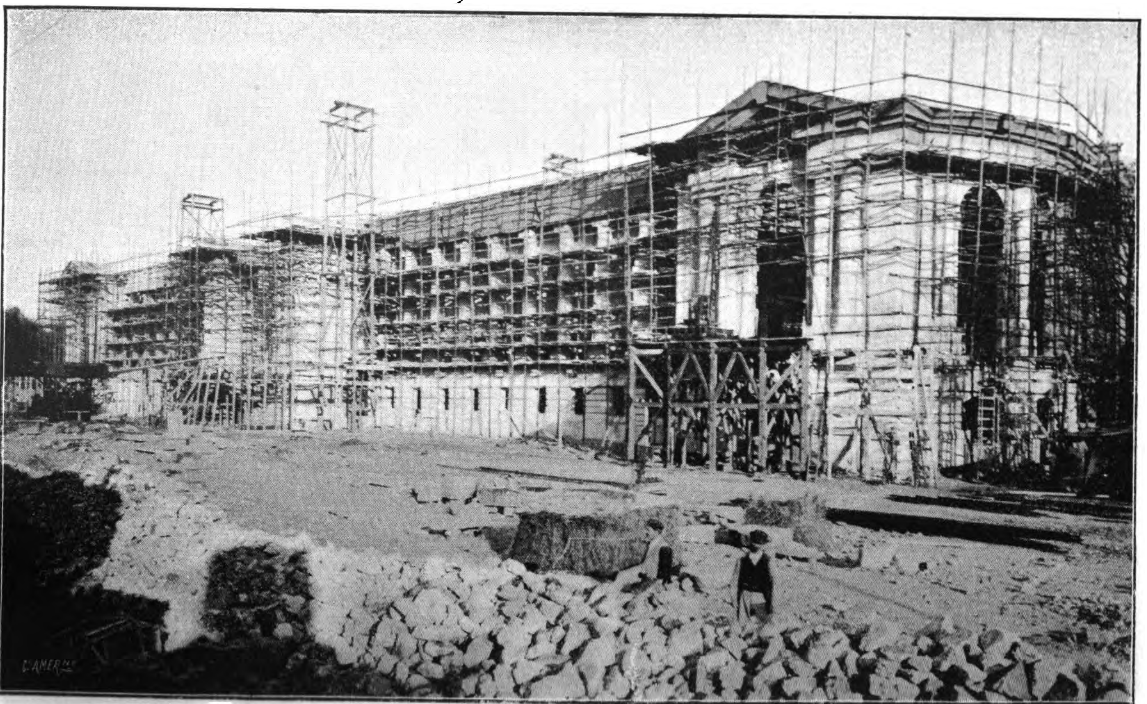
106. — LANCEMENT DU TORPILLEUR SOUS-MARIN « GUSTAVE-ZÉDÉ » à Toulon

Gr. de Bourdon et Keilhauer.



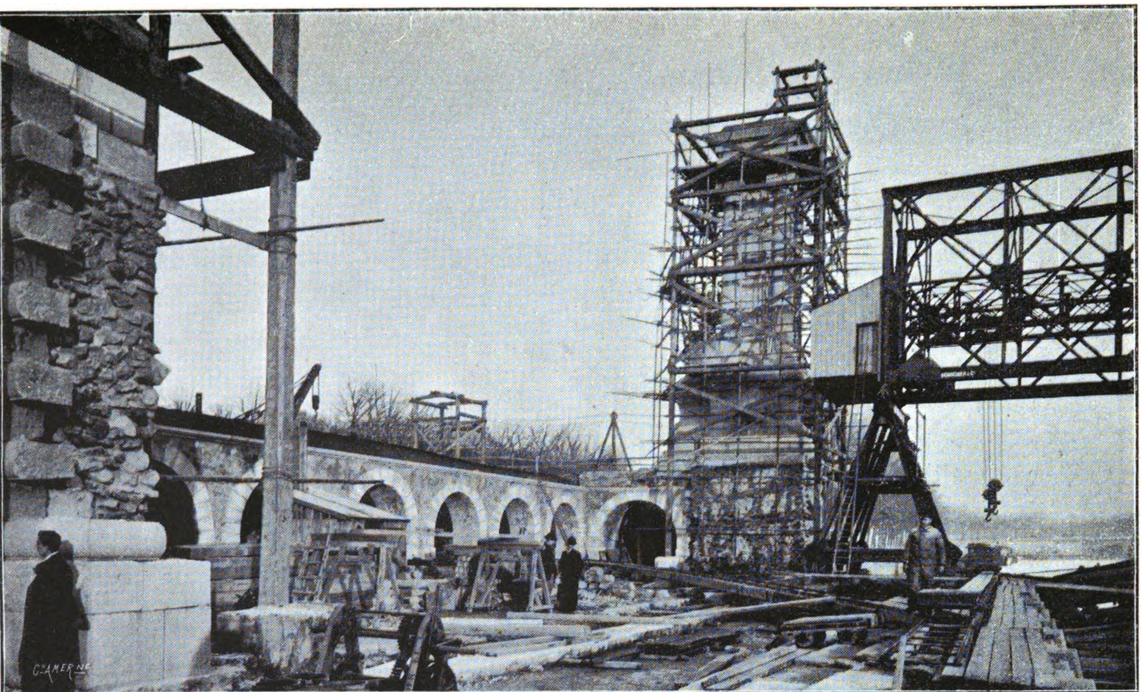
107. — M. MAZEAU
Premier président à la Cour de cassation

Cl. de Pierre Petit   Gr. de Supot, Clairault et Cie.



108. — CONSTRUCTION DU PETIT PALAIS DES BEAUX-ARTS

Union photographique française. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



109 — TRAVAUX DU PONT ALEXANDRE III

Union photographique française. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



110. — TRAVAUX DU PONT ALEXANDRE III

Union photographique rançaise. Gr. de Supot, Clairault et Cie.



III. — M. POUGAUD ET M[lle] MILY MEYER
dans « la Poudre de Perlinpinpin »

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



112. — Mlle CAZALIS
dans « la Poudre de Perlinpinpin »

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Bourdon et Keilhauer.

NOS GRAVURES

99. — **M. Jules Lemaître, de l'Académie française.** — M. Jules Lemaître est né le 27 avril 1853 à Vennecy, dans le Loiret. Sorti de l'École normale en 1875 comme agrégé des lettres, il a d'abord suivi la carrière de l'enseignement : professeur de rhétorique au lycée du Havre, maître de conférences à l'École supérieure d'Alger, chargé du cours de littérature française à la Faculté des lettres de Besançon, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, il a quitté l'Université en 1884.

Il a collaboré depuis à la *Revue bleue*, au *Journal des Débats*, où il fut chargé du feuilleton dramatique après J.-J. Weiss, un moment au *Temps* (Billets du matin), au *Figaro* (Opinions à répandre), à la *Revue des Deux Mondes*, où il fit la chronique dramatique.

Il collabore maintenant à *l'Écho de Paris*. M. Lemaître a réuni chaque année en volumes ses critiques dramatiques sous le titre : *Impressions de théâtre*, et ses articles de critique littéraire sous le titre : *les Contemporains*.

Au théâtre, il a donné *Révoltée* (Odéon), *le Député Leveau* et *Flipote* (Vaudeville), *les Rois* (Renaissance), *l'Age difficile* (Gymnase), *le Pardon*, *Mariage blanc* (Comédie-Française), *la Bonne Hélène* (Vaudeville), et enfin, au Gymnase encore, cette exquise comédie, d'une ironie si fine et si émue, *l'Aînée*.

Dans toutes ses œuvres de théâtre et de critique, M. Jules Lemaître a fait preuve de l'esprit le plus charmant et le plus vif, où l'élégance un peu nonchalante de la pensée se pare d'une chatoyante ironie, dans un style souple et net de la plus jolie tradition française. On a vu son talent sortir d'une grâce un peu scolaire, s'affermir, s'affirmer et s'amplifier par un incessant progrès de la pensée et de l'observation. Ce progrès par où d'année en année s'élargissait l'horizon de son esprit l'a conduit à s'intéresser à des questions plus hautes et plus générales ; c'est ainsi que, dans ses *Opinions à répandre*, il a mené, comme on sait, la campagne la plus énergique et la plus insinuante contre des méthodes d'enseignement qui lui apparaissent comme destructrices de l'esprit d'initiative et productrices d'un vain et sot orgueil. Il y a acquis le mépris du mandarinat individualiste et s'est rendu compte du

danger que ces mandarins, **tout gonflés de suffisance**, pouvaient faire courir au pays. C'est ce danger, rendu pressant par de récents événements, qui l'a déterminé à prendre rang parmi les fondateurs de la Ligue de LA PATRIE FRANÇAISE. A la première assemblée générale de *la Patrie française*, il a développé dans un discours, qui a eu le plus grand retentissement et qui est un véritable chef-d'œuvre de bon sens et d'esprit, les idées qui doivent diriger l'action de la Ligue.

100. — **La mission Marchand — L'adjudant de Prat.** — On sait que l'expédition Marchand a quitté Fachoda pour continuer la traversée de l'Afrique par l'Abyssinie et s'embarquer à Djibouti. Le commandant Marchand, qui, au moment où son second, le capitaine Baratier, avait été mandé à Paris pour rendre compte de la mission, était descendu jusqu'au Caire, est retourné avec lui à Fachoda pour se diriger de là vers la côte par les territoires situés à l'est du Nil. Mais avant de se mettre en route pour cette dernière et longue étape de la mission, le commandant Marchand a renvoyé en France ses malades, qui ont descendu la vallée du Nil sur le fleuve et par chemin de fer jusqu'à Alexandrie, où ils se sont embarqués sur *l'Orénoque*. L'adjudant de Prat, le sergent Bernard et six tirailleurs sénégalais sont arrivés à Marseille le 12 janvier. La réception qui leur a été faite a été des plus chaleureuses.

L'adjudant de Prat, qui a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, s'est ensuite rendu à Paris, où il a été reçu par le ministre des Colonies, puis à Lille, où il est né et où habite sa mère. Ses compatriotes lui ont fait une réception enthousiaste. L'adjudant de Prat, qui le mois prochain aura accompli ses quinze ans de service, va, dit-on, rentrer dans la vie civile.

De son côté, le sergent Bernard s'est rendu à Availles-Limouzines, dans la Vienne, où il est né. Quant aux six tirailleurs sénégalais, ils ont pris le train pour Bordeaux et Pauillac, où ils se sont embarqués pour Dakar. Ajoutons que MM. de Prat et Bernard et les six soldats qui sont revenus avec eux sont à l'heure présente dans un état de santé satisfaisant.

101. — **Les tirailleurs sénégalais** qui ont été rapatriés en même temps que l'adjudant de Prat et le sergent Bernard.

102, 103, 104, 105. — **La mission Marchand — Dans l'Oubanghi.** — Affluent de droite du Congo, l'Oubanghi offre une route fluviale jusqu'aux plateaux qui séparent le bassin du Congo du bassin du Nil. — **Cases Sango — La paie des**

pagayeurs, qui se fait avec des perles de verre. — **« Le Faidherbe »**, bateau en fer et démontable de la mission Marchand. — **Halage d'une pirogue dans un rapide.**

106. — **« Le Gustave-Zédé ».** — Le sous-marin électrique *Gustave-Zédé*, qui, du vivant de Gustave Zédé, directeur des constructions navales, s'appelait *le Silure*, était à l'étude, en chantier ou en essais depuis 1886.

Les expériences qu'il vient d'effectuer de Toulon aux Salins-d'Hyères et à Marseille et contre *le Magenta* paraissent avoir donné des résultats concluants en sa faveur. La traversée de Toulon à Marseille est de 41 milles; il l'a effectuée à raison de six nœuds environ par heure; il naviguait à la surface, mais par forte houle; aussi tout était clos à bord comme s'il eût marché sous l'eau. Cette traversée de près de sept heures s'est accomplie par ses propres moyens, sans incident de navigation ni d'habitabilité. Les accumulateurs, au terme de cette traversée, étaient en état de le ramener à Toulon.

Comme bâtiment militaire, le pouvoir offensif du sous-marin réside tout entier dans ses torpilles. Les expériences faites contre le cuirassé *Magenta*, à l'ancre ou en marche, ont parfaitement réussi.

La protection du sous-marin résulte de ce qu'il ne peut être atteint sous l'eau, de ce qu'il n'est pas vu, de ce que la cible qu'il présente dans ses émergences est pratiquement impossible à toucher. Il ne naviguera à la surface que lorsqu'il sera à l'abri de toute surprise, de toute atteinte; de la hune d'un cuirassé, on ne peut découvrir un sous-marin qu'à la distance maxima d'un mille, soit 1,852 mètres, et, plongeant à cette distance pour son attaque, il ne reparaîtra plus que dans de rares émersions d'une durée de quelques secondes, sans que l'adversaire ait pu suivre sa marche, sans qu'il ait préparé la concentration du feu de ses canons à tir rapide sur lui, sans qu'il ait été mis en état d'apprécier la distance qui le sépare du sous-marin. La dernière émergence, la seule qui soit moins sûre, est celle où il lance sa torpille; fût-il touché à ce moment-là, la torpille n'en serait pas moins lancée. On peut d'ailleurs prévoir pour la coupole un cuirassement assez épais pour résister aux projectiles des seules armes utilisables contre lui. Le sous-marin, après avoir lancé ses torpilles, s'enfonce et devient inattaquable.

L'objection faite au sous-marin est sa cécité sous l'eau. Plusieurs appareils sont du reste en ce moment à l'étude pour remédier à cet inconvénient.

Le Gustave-Zédé est un torpilleur de jour plus terrible que le torpilleur actuel, qui manœuvre surtout la nuit. Mais comme il n'a qu'un rayon d'action très faible, il ne peut que concourir à la défense des côtes. C'est un navire de combat défensif.

Deux autres sous-marins, d'un type différent, sont en construction à Cherbourg, *le Morse* et *le Narval*. Notre confrère *le Matin* a ouvert une souscription patriotique dans le but d'offrir à la marine un sous-marin qui s'appellera *le Français*.

107. — **M. Mazeau,** premier président de la Cour de cassation, sénateur de la Côte-d'Or, ancien ministre de la Justice.

Dans les hautes fonctions dont il est investi et qui le placent, en sa qualité de chef de la Cour suprême, au sommet de la hiérarchie judiciaire, M. Mazeau a eu, pour ceux qui seraient tentés de se souvenir et de lui faire un grief d'être arrivé par le barreau à la politique et par la politique à sa situation présente, le très grand mérite de devenir un magistrat dans toute la force du terme. Il a su trouver dans la dignité simple de son existence, dans la bienveillance de son accueil, dans la loyauté de son caractère et la netteté de son jugement, les raisons personnelles d'une considération et d'une autorité indiscutées.

On dit qu'à la suite de la démission de M. Quesnay de Beaurepaire, président de la chambre civile de la Cour de cassation, démission dont les motifs tendraient à incriminer l'impartialité de M. Lœw, président de la chambre criminelle de cette même Cour, c'est M. le premier président Mazeau qui présiderait à l'arrêt de la Cour en ce qui concerne la requête en revision du procès Dreyfus.

108. — **Exposition de 1900.** — Les travaux du petit Palais des Beaux-Arts aux Champs-Élysées.

109, 110. — **Le Pont Alexandre III.**

111, 112. — **La poudre de Perlinpinpin,** l'immémoriale féerie que le théâtre du Châtelet vient de reprendre et de monter avec un luxe inouï.

M. Pougaud et Mlle Mily Meyer.

Mlle A. Cazalis, reine des Porcelaines.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie. — 4635.

